NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08235639 9

Digitized by Google

LENOX LIBRARY

PRETIOSA FACIT

Astor Collection.
Presented in 1884.

Digitized by Google

Dumas
IAN

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALEXANDRE DUMAS

ASTOIN NEW-YORK

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de Neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la Reine	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
Les Deux Diane	3
Dieu dispose	2
Le Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
La Guerre des Femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage : Suisse	3
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Quinze jours au Sinai	1
— Le Véloce	2
— De Paris à Cadix	2
— Le Speronare	2
Une année à Florence	1
Impressions de voyage :	
— Le Capitaine Arena	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	5
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un Médecin. — Joseph Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

Digitized by Google

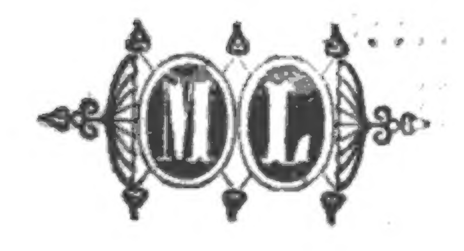
MES

MÉMOIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE SÉRIE

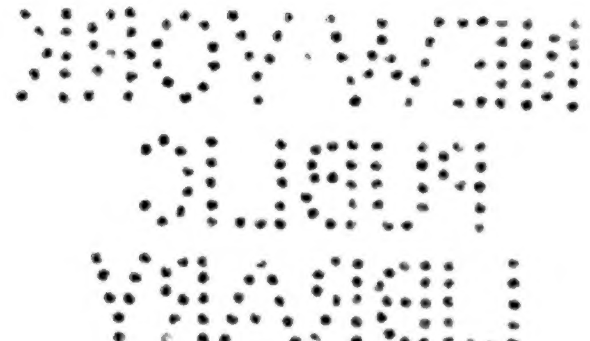


PARIS.
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

Digitized by Google



Digitized by Google

CES MÉMOIRES SONT DÉDIÉS

A L'HONORABLE

COMTE D'ORSAY

MON FRÈRE D'ART, MON AMI DE CŒUR

ALEXANDRE DUMAS

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

ALEXANDRE DUMAS

I

Ma naissance. — On me conteste mon nom. — Extrait des registres de l'état civil de Villers-Cotterets. — Le club de Corbeil. — Acte de mariage de mon père. — Ma mère. — Mon grand-père maternel. — Louis-Philippe d'Orléans, père de Philippe-Égalité. — Madame de Montesson. — M. de Noailles et l'Académie. — Un mariage morganatique.

Je suis né à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne, située sur la route de Paris à Laon, à deux cents pas de la rue de la Noue, où mourut Demoustiers, à deux lieues de la Ferté-Milon, où naquit Racine, et à sept lieues de Château-Thierry, où naquit la Fontaine.

J'y suis né le 24 juillet 1802, rue de Lormet, dans la maison appartenant aujourd'hui à mon ami Cartier, qui voudra bien me la vendre un jour, pour que j'aille mourir dans la chambre où je suis né, et que je rentre dans la nuit de l'avenir, au même endroit d'où je suis sorti de la nuit du passé ; j'y suis né le 24 juillet 1802, à cinq heures et demie du matin ; ce qui me constitue, à l'heure où je commence ces Mémoires, c'est-à-dire le lundi 18 octobre 1847, quarante-cinq ans et trois mois.

Je suis un des hommes de notre époque auxquels on a contesté le plus de choses. On m'a contesté jusqu'à mon nom de

Davy de la Pailleterie, auquel je ne tenais pas beaucoup, puisque je ne l'ai jamais porté, et qu'on ne le trouvera à la suite de mon nom de *Dumas* que dans les actes officiels que j'ai passés devant notaire, ou dans les actes civils auxquels j'ai figuré, comme personnage principal, ou comme témoin.

Je demande donc la permission, pour que toute contestation cesse à ce sujet, de transcrire ici mon acte de naissance :

Extrait des registres des actes de l'état civil de la ville de Villers-Cotterets.

« Du cinquième jour du mois de thermidor an X de la république française.

» Acte de naissance de Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie, né cejourd'hui à cinq heures et demie du matin, fils de Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie, général de division, né à Jérémie, île et côte de Saint-Domingue, demeurant à Villers-Cotterets, et de Marie-Louise-Élisabeth Labouret, née audit Villers-Cotterets, *son épouse*.

» Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin.

» Premier témoin : Claude Labouret, aïeul maternel de l'enfant ; second témoin : Jean-Michel Deviolaine, inspecteur forestier du quatrième arrondissement communal du département de l'Aisne, vingt-sixième conservation, demeurant audit Villers-Cotterets.

» Sur la réquisition à nous faite par le père de l'enfant, et ont signé :

» Al. Dumas, Labouret et Deviolaine.

» Constaté suivant la loi par moi, Nicolas Brice-Mussard, maire de la ville de Villers-Cotterets, faisant les fonctions d'officier de l'état civil.

» *Signé :* MUSSART. »

J'ai souligné les mots *son épouse*, parce que, tout en me contestant mon nom de *Davy de la Pailleterie*, ceux qui me le contestaient se sont appuyés sur ce fait, que j'étais bâtard.

Si j'avais été bâtard, j'aurais tout simplement accepté la

Digitized by Google

barre, comme ont fait de plus célèbres bâtards que je ne l'eusse été, et, comme eux, j'eusse si bien travaillé de corps ou d'esprit, que je fusse arrivé à donner à mon nom une valeur personnelle. Mais, que voulez-vous, messieurs! je ne le suis pas, et il faudra bien que le public fasse comme moi, c'est-à-dire qu'il se résigne à ma légitimité.

On s'est rabattu alors sur mon père. Dans un club à Corbeil, — c'était en 1848 — un monsieur fort bien vêtu, ma foi, et qu'on m'a assuré appartenir à la magistrature, ce que je n'eusse jamais cru si cette assurance ne m'eût été donnée par des gens dignes de foi ; un monsieur qui avait lu, dans je ne sais quelle biographie, que c'était non pas moi, mais mon père, qui était bâtard, ce monsieur me dit que, si je ne signais pas mon nom de Davy de la Pailleterie, c'est que mon père ne s'était jamais appelé de ce nom, attendu qu'il n'était pas le fils du marquis de la Pailleterie.

Je commençai par appeler ce monsieur du nom dont on appelle les gens qui vous disent de ces choses-là ; mais, le nom que je lui donnai ayant paru lui être aussi indifférent que si c'était son nom de famille, j'écrivis à Villers-Cotterets afin que l'on m'envoyât un second extrait des registres de l'état civil ayant rapport à mon père, comme on m'en avait déjà envoyé un premier ayant rapport à moi.

Je demande donc au lecteur la permission de lui mettre ce second extrait sous les yeux ; s'il avait le mauvais goût de préférer notre prose à celle du secrétaire de la mairie de Villers-Cotterets, qu'il s'en prenne à ce monsieur de Corbeil (1).

Extrait des registres des actes de l'état civil de la ville de Villers-Cotterets.

« L'an mil sept cent quatre-vingt-douze, premier de la république française, le 28 du mois de novembre, à huit heures du soir, après la publication d'un ban fait à la principale porte

(1) Il est besoin de dire que ce fait raconté par nous, et qui s'est passé en 1848, est une intercalation à ce chapitre, écrit en 1847.

de la maison commune, le dimanche 18 du courant, et affiché depuis ce temps à l'endroit à ce destiné, du futur mariage entre le citoyen *Thomas-Alexandre Davy de la Pailleterie*, âgé de trente ans et huit mois, colonel des hussards du Midi, né à la Guinodée, au Trou-Jérémie, en Amérique, *fils de feu Alexandre-Antoine Davy de la Pailleterie*, ancien commissaire d'artillerie, mort à Saint-Germain en Laye en juin 1786, et de feu Marie-Cessette Dumas, décédée à la Guinodée, près du Trou-Jérémie, en Amérique, en 1772, ses père et mère, d'une part; et la citoyenne Marie-Louise-Élisabeth Labouret, fille majeure du citoyen Claude Labouret, commandant la garde nationale de Villers-Cotterets et propriétaire de l'hôtel de *l'Écu*, et de Marie-Joseph Prévot, ses père et mère, d'autre part;

» Lesdits domiciliés, quant au futur en garnison à Amiens, et quant à la future en cette ville. Vu aussi *leurs extraits de naissance*, ne s'étant trouvé aucune opposition, je, Alexandre-Auguste-Nicolas Longpré, officier municipal et public de cette commune, soussigné, ai reçu la déclaration de mariage des susdites parties et ai prononcé au nom de la loi qu'elles étaient unies en mariage. Le tout fait en présence des citoyens et des citoyennes :

» Louis-Brigitte-Auguste Espagne, lieutenant-colonel du 7e régiment de hussards en garnison à Cambrai, natif d'Auch, département du Gers;

» Jean-Jacques-Étienne de Bèze, lieutenant du même régiment de hussards, natif de Clamecy, département de la Nièvre;

» Jean-Michel Deviolaine, greffier-commis de la maîtrise et notable de cette ville, tous trois amis de l'époux;

» Françoise-Élisabeth Retou, *belle-mère de l'époux*, veuve de défunt Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie, demeurant à Saint-Germain en Laye.

» Présents, le père et la mère de l'épouse, tous majeurs, lesquels ont signé avec nous et les parties le présent acte.

» Marie-Louise-Élisabeth Labouret; Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie; veuve de la Pailleterie; Labouret; Marie-Joseph Prévot; L.-A. Espagne; Jean-Jacques-Étienne de Bèze; J.-M. Deviolaine, et Longpré, officier public. »

Digitized by Google

Cela posé, que ni moi ni mon père n'étions bâtards, et en nous réservant de prouver, à la fin de ce chapitre, que mon grand-père ne l'était pas plus que nous, je continue.

Quant à ma mère, Marie-Louise-Élisabeth Labouret, elle était fille, comme on l'a vu, de Claude Labouret, commandant de la garde nationale et propriétaire de l'hôtel de *l'Écu* au moment où il signait le contrat de mariage de sa fille, mais anciennement premier maître d'hôtel de Louis-Philippe d'Orléans, fils de Louis d'Orléans, qui avait fait si peu de bruit, et père de Philippe-Joseph, qui venait de prendre le surnom de Philippe-Égalité, et qui en faisait tant.

Louis-Philippe était mort d'une attaque de goutte, au château de Sainte-Assise, le 18 novembre 1785. L'abbé Maury, qui disputait fort, en 1791, contre le fils, avait fait, en 1786, l'éloge funèbre du père à Notre-Dame.

Je me rappelle avoir très-souvent entendu parler à mon grand-père de ce prince comme d'un homme excellent et assez charitable, quoique avare. Mais c'était surtout madame de Montesson que mon grand-père tenait en véritable idolâtrie.

On sait que Louis-Philippe d'Orléans, — veuf en premières noces de cette fameuse Louise-Henriette de Bourbon-Conti, dont les déréglements amoureux avaient fait scandale même à la cour de Louis XV, — avait, le 24 avril 1775, épousé en secondes noces Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de Montesson, demeurée veuve en 1769 du marquis de Montesson, lieutenant des armées du roi.

Ce mariage, quoique resté secret, s'était fait de l'agrément de Louis XV; Soulavie donne, sur sa célébration et son accomplissement, quelques détails assez curieux pour que nous les consignions ici.

Ces détails ne manqueront pas d'intérêt, nous l'espérons, dans une époque où les mœurs sont devenues si différentes de ce qu'elles étaient alors.

Posons d'abord ceci en principe : c'est que madame de Montesson passait à la cour et à la ville pour avoir cette singulière

Digitized by Google

idée de ne vouloir être la femme de M. le duc d'Orléans qu'après l'avoir épousé.

M. de Noailles a fait depuis, sur la résistance de madame de Maintenon aux désirs de Louis XIV en pareille circonstance, un livre qui lui a ouvert les portes de l'Académie.

Voyez à quoi tient l'homogénéité des corps constitués. Si madame veuve Scarron n'avait pas été vierge à l'époque de son second mariage, ce qui était possible, M. de Noailles ne faisait pas son livre, et l'Académie, où le besoin de la présence de M. de Noailles se faisait sentir, restait incomplète et, par conséquent, dépareillée!

Cela ne faisait rien à M. de Noailles, qui restait toujours M. de Noailles.

Mais que devenait l'Académie?

Revenons à M. le duc d'Orléans, à son mariage avec madame de Montesson et au récit de Soulavie que nous reproduisons textuellement.

« La cour et la capitale étaient instruites des tourments du duc d'Orléans et des rigueurs de madame de Montesson.

» Ce prince, conduit par l'amour, ne voyait jamais ni le roi ni le duc de Choiseul, qu'il ne renouvelât la demande d'épouser madame de Montesson.

» Mais le roi s'était fait une règle de politique qui fut suivie pendant tout son règne, et qui ne permettait pas de légitimer ses enfants naturels, ni ceux des princes.

» Par les mêmes principes, il refusait à la noblesse du royaume la permission de contracter des mariages avec les princes du sang.

» Les débats interminables, entre les princes légitimes et les princes légitimés par Louis XIV, les intrigues dangereuses de M. du Maine et de madame de Maintenon, étaient les derniers exemples qu'on citât, pour motiver les refus dont le roi et ses ministres accablaient M. le duc d'Orléans. Le sang royal de la maison de Bourbon étant encore réputé divin, son mélange paraissait un crime politique.

» Du côté de Henri IV, prince béarnais, la maison de Bourbon se trouvait alliée, dans le Midi, à plusieurs maisons d'une no-

Digitized by Google

blesse subalterne. La maison de Bourbon méconnaissait ces alliances, et il suffisait qu'un gentilhomme peu connu eût tenté de les faire valoir pour être exclu des grâces de la cour.

» Le ministre était, d'ailleurs, si satisfait de tenir les d'Orléans sous sa dépendance, que Louis XV refusa avec constance de faire madame de Montesson la première princesse du sang par un mariage solennel, obligeant le duc d'Orléans à se contenter d'un mariage secret. Ce mariage, quoique légitime, comme union conjugale, n'aurait aucun des caractères de ceux des princes du sang et ne serait pas publié.

» Madame de Montesson ne voulait ni jouer le rôle forcé de première princesse du sang, ni soutenir avec les princesses des hostilités d'étiquette qui n'étaient pas dans son caractère.

» Déjà habituée à l'observation des règles de la décence avec M. le duc d'Orléans, elle parut contente de l'épouser comme madame de Maintenon avait épousé Louis XIV.

» L'archevêque de Paris, instruit de l'agrément du roi, accorda aux deux époux la dispense des trois publications de bans.

» Le chevalier de Durfort, premier gentilhomme de la chambre du prince, en survivance du comte de Pons, et Périgny, l'ami du prince, furent les témoins du mariage, bénit par l'abbé Poupart, curé de Saint-Eustache, en présence de M. de Beaumont, archevêque de Paris.

» Le jour du mariage, le duc d'Orléans avait, à Villers-Cotterets, une cour très-nombreuse.

» La veille et le matin de la cérémonie, il avait dit à M. de Valençay et à ses plus intimes qu'il touchait enfin à une époque et au moment d'une sorte de bonheur qui n'avait que le seul désagrément de n'être pas connu.

» Le matin du jour qu'il reçut à Paris la bénédiction nuptiale, il dit :

» — Je laisse la compagnie, je reviendrai plus tard; je ne reviendrai pas seul, mais bien accompagné d'une personne avec laquelle vous partagerez l'attachement que vous portez à mes intérêts et à moi-même.

» Le château fut, pendant toute la journée, dans la plus

Digitized by Google

grande attente. M. d'Orléans, parti sans proférer le mot *mariage*, avait emporté la clef des secrets de la journée.

» Le soir, on le vit rentrer au salon de compagnie, qui était très-nombreux, tenant par la main madame de Montesson, sur laquelle se réunirent tous les regards.

» La modestie était le plus beau de ses ornements. Toute la compagnie fut touchée du premier instant d'embarras.

» Le marquis de Valençay alla vers elle, et, la traitant avec les manières et les égards dus à une princesse du sang, il fit les honneurs de la maison en homme initié dans les mystères de la matinée.

» L'heure du coucher arriva.

» Il était d'usage, chez le roi et dans la maison des princes, que le seigneur le plus qualifié, recevant du valet de chambre la chemise, la présentât au prince, quand il se couchait : à la cour, le premier prince du sang avait les prérogatives de la donner au roi; chez lui, il la recevait du premier chambellan.

» Il est dit, dans une lettre de madame de Sévigné du 17 janvier 1680, que, « dans les mariages de la famille royale, les » nouveaux époux étaient couchés et les chemises données » par le roi et par la reine. Quand Louis XIV l'eut donnée à » M. le prince de Conti et la reine à la princesse, le roi l'em- » brassa tendrement quand elle fut au lit et la pria de ne rien » contester à M. le prince de Conti, mais d'être obéissante et » douce. »

» Au mariage de M. le duc d'Orléans, la cérémonie de la chemise eut lieu de cette sorte. D'abord un moment d'embarras la précéda; le duc d'Orléans et le marquis de Valençay temporisèrent quelque temps, d'un côté avant de la demander, de l'autre avant de la recevoir.

» Il y avait dans M. d'Orléans l'aimable retenue d'un homme modéré dans les jouissances les plus pures.

» Valençay enfin la présenta au prince, qui, en se dépouillant de celle de la journée, jusqu'à la ceinture, offrit à toute la compagnie le spectacle d'une épilation complète suivant les règles de la plus brillante galanterie du temps.

Digitized by Google

» Les princes ou les grands ne consommaient de mariages ou ne recevaient les premières faveurs d'une maîtresse qu'après avoir subi cette opération préalable.

» La nouvelle du fait passa dans le moment de la chambre dans le reste du palais, et l'on ne douta plus du mariage du duc d'Orléans avec madame de Montesson, contrarié par tant d'intérêts et d'incidents.

» Le duc d'Orléans vécut depuis son mariage dans la plus grande intimité avec son épouse. Elle lui rendit entièrement les honneurs qui étaient dus au premier prince du sang.

» Elle l'appelait *monseigneur* en public et parlait avec respect aux princesses du sang, leur accordant le pas et les préséances d'usage, en entrant, ou en sortant, et pendant leurs visites dans les grands appartements du Palais-Royal.

» Elle conservait le nom de veuve de M. de Montesson ; mais elle était appelée de son mari *madame de Montesson*, ou simplement *madame*, ou quelquefois *ma femme*, suivant les circonstances. Il l'appelait de cette manière, lorsqu'il était avec ses amis. Le soir, en quittant la compagnie, on lui entendait dire souvent :

» — Ma femme, irons-nous bientôt nous coucher?

» Le caractère excellent de madame de Montesson fit longtemps le bonheur de ce prince et son propre bonheur.

» Elle s'occupait de musique et des chasses dont elle partageait les plaisirs avec le prince. Elle avait un théâtre dans l'hôtel qu'elle habitait à la Chaussée-d'Antin, théâtre sur lequel elle jouait avec lui.

» Le duc d'Orléans, né bonhomme et naïf, réussissait dans les rôles de paysan, et madame de Montesson dans ceux de bergère et d'amante.

» Feu madame la duchesse d'Orléans avait prostitué cette maison au point que les dames n'y venaient qu'avec des réserves étudiées et suivies. Madame de Montesson y rétablit le bon ton, la dignité, rouvrit la porte aux plaisirs délicats et ranima le goût des arts, du bel esprit, et y ramena souvent la gaieté et la bonhomie. »

Ce château de Villers-Cotterets, dans lequel Soulavie raconte

que s'accomplit ce mariage si désiré, était, avec Sainte-Assise, la résidence de M. le duc d'Orléans.

Ce château faisait partie des apanages de la famille depuis le mariage de Monsieur, frère du roi Louis XIV, avec madame Henriette d'Angleterre.

Le bâtiment, presque grand à lui seul comme toute la ville, et qui, devenu un dépôt de mendicité, une maison d'asile, loge aujourd'hui sept à huit cents pauvres, ce bâtiment n'offre rien de bien remarquable comme architecture, à part un coin de l'ancienne chapelle, qui appartenait, autant qu'on en peut juger par ce qui en reste, à l'époque de la plus belle renaissance. Commencé par François Ier, le château a été achevé par Henri II.

Le père et le fils y ont apposé chacun son cachet.

François Ier y a sculpté ses salamandres ; Henri II, son chiffre et celui de sa femme Katherine de Médicis.

Les deux chiffres, qui se composent de la lettre K et de la lettre H, sont renfermés dans les trois croissants de Diane de Poitiers.

Étrange réunion des chiffres des époux et des armes de la maîtresse, et qui est encore visible aujourd'hui à l'angle de la prison donnant sur la petite rue qui conduit à l'abreuvoir.

Consignons ici que madame de Montesson était la tante de madame de Genlis, et que c'est par elle que l'auteur d'*Adèle et Théodore* entra comme dame d'honneur dans la maison de madame la duchesse d'Orléans, femme de Philippe-Joseph, poste qui la conduisit à devenir la maîtresse de Philippe-Égalité, et le *gouverneur* des trois jeunes princes, le duc de Valois, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais.

Le duc de Valois fut depuis duc de Chartres à la mort de son grand-père, et devint, le 9 août 1830, Louis-Philippe Ier, roi des Français.

Digitized by Google

II

Mon père. — Sa naissance. — Les armoiries de la famille. — Les serpents de la Jamaïque. — Les caïmans de Saint-Domingue. — Mon grand-père. — Une aventure de jeune homme. — Un premier duel. — M. le duc de Richelieu sert de témoin à mon père. — Mon père s'engage comme simple soldat. — Il change de nom. — Mort de mon grand-père. — Son extrait mortuaire.

Mon père, qui apparaît déjà deux fois dans le récit commencé, — d'abord à propos de mon acte de naissance, ensuite à propos de son contrat de mariage, — était le général républicain Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie.

Il était fils lui-même, comme il est constaté dans les actes cités par nous, du marquis Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie, colonel, et commissaire général d'artillerie, auquel appartenait par héritage la terre de la Pailleterie, érigée en marquisat par Louis XIV en 1707.

Les armes de la famille étaient d'azur à trois aigles d'or aux vols éployés, posés deux et un, avec un anneau d'argent placé en cœur; embrassés par les griffes dextres et senestres des aigles du chef et reposant sur la tête de l'aigle de pointe.

A ses armes, mon père, en s'engageant comme simple soldat, ajouta une devise, ou plutôt, mon père, en renonçant à son titre, et, par conséquent, à ses armes, prit en leur lieu et place cette devise : *Deus dedit, Deus dabit* (1); devise qui eût été ambitieuse si Dieu ne l'avait pas contre-signée.

Je ne sais quelle brouille de cour ou quel projet de spéculation détermina mon grand-père à quitter la France, vers 1760, à vendre sa propriété et à s'en aller fonder une habitation à Saint-Domingue.

En conséquence de cette détermination, il avait acheté une immense étendue de terrain, située vers la pointe occidentale

(1) Dieu a donné, Dieu donnera.

Digitized by Google

de l'île, près du cap Rose, et connue sous le nom de la Guinodée, au Trou-Jérémie.

C'est là que mon père naquit de Louise-Cessette Dumas, et du marquis de la Pailleterie, le 25 mars 1762

Le marquis de la Pailleterie avait alors cinquante-deux ans, étant né en 1710.

Les yeux de mon père s'ouvrirent dans la plus belle partie de cette île magnifique, reine du golfe où elle est située, et dont l'air est si pur, qu'aucun reptile venimeux n'y saurait vivre.

Un général, chargé de reconquérir Saint-Domingue, qui nous avait échappé, eut l'ingénieuse idée, comme moyen de guerre, de faire transporter de la Jamaïque à Saint-Domingue toute une cargaison de reptiles les plus dangereux que l'on put trouver. Des nègres charmeurs de serpents furent chargés de les prendre sur un point et de les déposer sur l'autre.

La tradition veut qu'un mois après, tous ces serpents eussent péri, depuis le premier jusqu'au dernier.

Saint-Domingue n'a donc ni serpent noir comme Java, ni serpent à sonnettes comme l'Amérique du Nord, ni cobra-cappel comme le Cap; mais Saint-Domingue a des caïmans.

Je me rappelle avoir entendu raconter à mon père, — j'étais bien enfant, puisque mon père est mort en 1806 et que je suis né en 1802, — je me rappelle, dis-je, avoir entendu raconter à mon père qu'un jour, revenant à l'âge de dix ans de la ville à l'habitation, il avait vu, à son grand étonnement, étendu au bord de la mer, une espèce de tronc d'arbre qu'il n'avait pas remarqué en passant au même endroit deux heures auparavant; il s'était alors amusé à ramasser des cailloux et à les jeter au soliveau; mais tout à coup, au contact de ces cailloux, le soliveau s'était réveillé : ce n'était rien autre chose qu'un caïman qui dormait au soleil.

Les caïmans ont le réveil maussade, à ce qu'il paraît; celui dont il est question avisa mon père et se prit à courir après lui. Mon père, véritable enfant des colonies, fils des plages et des savanes, courait bien; mais il paraît que le caïman courait ou plutôt sautait encore mieux que lui, et cette aventure eût

Digitized by Google

bien pu me laisser à tout jamais dans les limbes, si un nègre qui mangeait des patates, posé à califourchon sur un mur, n'eût vu ce dont il s'agissait, et crié à mon père, déjà fort essoufflé :

— Petit monsié, couri droit! petit monsié, couri gauche!

Ce qui, traduit du créole en français, voulait dire : « Mon petit monsieur, courez en zigzag; » genre de locomotion tout à fait antipathique à l'organisation du caïman, qui ne peut que courir droit devant lui, ou sauter à la manière des lézards.

Grâce à ce conseil, mon père arriva sain et sauf à l'habitation; mais, en arrivant, comme le Grec de Marathon, il tomba hors d'haleine, et peu s'en fallut que ce ne fût, comme lui, pour ne plus se relever.

Cette course dans laquelle l'animal était le chasseur et l'homme le chassé, avait laissé une profonde impression dans l'esprit de mon père.

Mon grand-père, habitué à la vie aristocratique de Versailles, avait peu de goût pour l'existence qu'il menait aux colonies. D'ailleurs, sa femme, qu'il aimait beaucoup, était morte en 1772; et, comme elle était chargée de tous les détails de l'habitation, l'habitation, depuis sa mort, allait perdant tous les jours de sa valeur. Le marquis fit un bail de cette habitation moyennant une redevance qui devait être exactement payée, et revint en France.

Ce retour eut lieu vers 1780; mon père avait donc alors dix-huit ans.

Au milieu de l'élégante jeunesse de cette époque; parmi les la Fayette, les Lameth, les Dillon, les Lauzun, qui furent tous ses camarades, mon père vivait en vrai fils de famille. Beau de visage, quoique son teint de mulâtre donnât un caractère étrange à sa physionomie; élégant comme un créole, admirablement fait à l'époque où c'était un avantage d'être bien fait, avec des pieds et des mains de femme; prodigieusement adroit à tous les exercices du corps, un des meilleurs élèves de Laboissière, le premier maître d'escrime du temps; luttant de force, d'adresse et d'agilité avec Saint-Georges, qui, âgé de quarante-huit ans, avait toutes les prétentions d'un jeune homme et justifiait toutes ces prétentions, mon père devait avoir et eut une

Digitized by

foule d'aventures, dont nous rapporterons une seule qui, par son caractère d'originalité, mérite cette exception.

En outre, un nom illustre s'y rattache, et, soit au théâtre, soit dans mes romans, ce nom s'est présenté si souvent sous ma plume, que c'est presque un devoir pour moi d'expliquer au public d'où vient ma sympathie pour ce nom.

Le marquis de la Pailleterie avait été compagnon du duc de Richelieu, plus vieux que lui de quatorze ans, à l'époque où celui-ci, sous les ordres du marquis d'Asfeld, commandait une brigade au siége de Philipsbourg : ce devait être en 1738.

Mon grand-père était alors premier gentilhomme de M. le prince de Conti.

M. le duc de Richelieu était, comme on sait, du côté de son grand-père, qui se nommait *Vignerot*, d'assez médiocre naissance.

Il avait inutilement changé en *d* le *t* qui termine ce nom et invoqué une origine anglaise pour dérouter les chercheurs de filiation. Les limiers héraldiques prétendaient que le susdit Vignerot avec un *t*, et non avec un *d*, était tout bonnement un joueur de luth, lequel avait séduit la nièce du grand cardinal, comme Abeilard la nièce du chanoine Fulbert, et qui, plus heureux qu'Abeilard, étant resté au complet, l'avait épousée après l'avoir séduite.

Le maréchal, qui, au reste, à cette époque, n'était pas encore maréchal, Vignerot par son père, n'était Richelieu que par sa grand'mère ; ce qui ne l'avait pas empêché d'épouser, en premières noces, mademoiselle de Noailles et, en secondes, mademoiselle de Guise, alliance, nous parlons de la dernière, alliance qui l'apparentait avec la maison impériale d'Autriche et le faisait cousin du prince de Pont et du prince de Lixen.

Or, il arriva qu'un jour que le duc de Richelieu avait été de tranchée, et que, selon son habitude, il ne s'était pas ménagé, il arriva, dis-je, qu'il revenait au camp avec mon grand-père, et suivait la chaussée, tout couvert de sueur et de boue.

MM. les princes de Pont et de Lixen se promenaient sur cette même chaussée ; le duc, pressé de rentrer chez lui pour changer de tout, passa près d'eux au galop et en les saluant.

Digitized by Google

— Oh! oh! dit le prince de Lixen, c'est vous, mon cousin? Vous voilà bien crotté; vous l'êtes un peu moins cependant, depuis que vous avez épousé ma cousine.

M. de Richelieu arrêta court son cheval, mit pied à terre, invita mon grand-père à en faire autant, et, s'avançant vers le prince de Lixen :

— Monsieur, lui dit-il, vous m'avez fait l'honneur de m'adresser la parole.

— Oui, monsieur le duc, répondit le prince.

— Je puis, je crois même, avoir mal entendu ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire. Vous plairait-il de me répéter les mêmes paroles sans y changer une syllabe?

Le prince de Lixen s'inclina en signe d'acquiescement et répéta mot pour mot la même phrase qu'il avait déjà prononcée.

Elle avait un tel caractère d'insolence, qu'il n'y avait pas d'arrangement possible. M. de Richelieu salua M. de Lixen et mit l'épée à la main.

Le prince en fit autant.

Le prince de Pont se trouva naturellement le témoin de son frère le prince de Lixen, et mon grand-père celui du duc de Richelieu.

Au bout d'une minute, M. de Richelieu passait son épée au travers du corps du prince de Lixen, lequel tomba roide mort entre les bras du prince de Pont (1).

Quarante-cinq ans s'étaient passés depuis cet événement. M. de Richelieu, doyen des maréchaux de France, avait été nommé président du tribunal du point d'honneur en 1781, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Il en avait donc quatre-vingt-sept quand arriva l'anecdote que nous allons raconter.

(1) L'anecdote a été écrite autrement; mais je la trouve consignée comme je viens de la raconter — dans les papiers de mon père — avec cette note d'une autre main que la sienne : *Le général tenait l'anecdote du duc de Richelieu lui-même*. J'ai donc dû adopter ou plutôt conserver cette version.

Digitized by Google

Mon père avait vingt-deux ans.

Il se trouvait, un soir, en grand négligé, au théâtre de la Montansier, dans la loge d'une créole fort belle et fort en réputation à cette époque. Soit à cause de la grande popularité de la dame, soit à cause de son négligé, il se tenait sur le derrière de la loge.

Un mousquetaire qui, de l'orchestre, avait reconnu la dame, se fit ouvrir la loge, et, sans demander autrement la permission, vint s'asseoir auprès d'elle et commença d'entamer la conversation.

— Pardon, monsieur, dit la dame l'interrompant aux premiers mots qu'il prononça, mais il me semble que vous ne remarquez pas assez que je ne suis pas seule.

— Et avec qui donc êtes-vous? demanda le mousquetaire.

— Mais avec monsieur, je pense, répliqua la dame en indiquant mon père.

— Oh! pardon! dit le jeune homme, je prenais monsieur pour votre laquais.

Cette insolence n'était pas plus tôt lâchée, que l'impertinent mousquetaire, lancé comme par une catapulte, allait tomber au milieu du parterre.

Cette chute, à laquelle personne ne s'attendait, produisit un grand tumulte.

Elle intéressait non-seulement celui qui tombait, mais encore ceux sur qui il tombait.

Le parterre était debout à cette époque, et n'eut, par conséquent, pas besoin de se lever; il se retourna, en poussant de grands cris, vers la loge d'où avait été lancé le mousquetaire.

Mon père, qui s'attendait aux suites qu'une pareille affaire devait naturellement avoir, sortit à l'instant même de la loge pour attendre son adversaire dans le corridor. Mais il n'y trouva qu'un officier de la connétablie qui le toucha de sa baguette d'ébène à pomme d'ivoire, en lui annonçant qu'au nom de messeigneurs les maréchaux de France, il s'attachait à sa personne.

C'était la première fois que mon père avait affaire à la con

Digitized by Google

nétablie. Élevé à Saint-Domingue, où il n'y avait aucun tribunal de maréchaux, il n'était pas au courant des pratiques de l'institution.

— Pardon, monsieur, dit-il au garde: vous venez de m'annoncer, je crois, que vous vous attachiez à ma personne?

— J'ai eu cet honneur, monsieur, répondit le garde.

— Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, monsieur, que, de ce moment à celui où le tribunal du point d'honneur aura décidé de votre affaire, je ne vous quitterai plus.

— Vous ne me quitterez plus?

— Non, monsieur.

— Comment, vous allez me suivre?

— Oui, monsieur.

— Partout où j'irai?

— Partout.

— Même chez madame?

Le garde s'inclina avec une politesse exquise.

— Même chez madame, répondit-il.

— Même chez moi? continua mon père.

— Même chez vous.

— Dans ma chambre?

— Dans votre chambre.

— Oh! c'est trop fort, cela!

— C'est ainsi, monsieur.

Et le garde s'inclina avec la même politesse que la première fois.

Mon père avait bien envie de se débarrasser du garde de la connétablie comme il s'était débarrassé du mousquetaire; mais toutes les réponses et même les injonctions que nous venons de rapporter lui avaient été faites avec une telle courtoisie, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher.

Mon père reconduisit la dame jusqu'à sa porte, la salua aussi respectueusement que le garde de la connétablie l'avait salué lui-même, et ramena chez lui le délégué de MM. les maréchaux de France.

Celui-ci s'installa dans son appartement, sortant avec lui, ne le quittant pas plus que son ombre.

Trois jours après, mon père fut assigné à comparaître devant M. le duc de Richelieu, qui alors habitait le fameux pavillon de Hanovre.

On sait que les Parisiens avaient baptisé ainsi l'hôtel que M. de Richelieu avait fait bâtir au coin du boulevard et de la rue Louis-le-Grand, parce qu'ils prétendaient, et peut-être n'était-ce pas sans raison, que la guerre de Hanovre en avait fait les frais.

Mon père s'appelait alors le comte de la Pailleterie; — nous dirons bientôt à quelle occasion il renonça à ce nom et à ce titre. — Ce fut donc sous ce nom et sous ce titre que mon père fut annoncé chez le maréchal.

Ce nom éveilla un double souvenir dans l'esprit et dans le cœur du vainqueur de Mahon.

— Oh! oh! dit-il, en se renversant dans son fauteuil, seriez-vous par hasard le fils du marquis de la Pailleterie, un ancien ami à moi, qui fut, pendant le siége de Philipsbourg, mon témoin dans le duel où j'eus le malheur de tuer le prince de Lixen?

— Oui, monseigneur.

— Alors, m'sieu, — c'était la manière du duc de Richelieu de prononcer le mot *monsieur* — vous êtes le fils d'un brave gentilhomme, vous devez avoir raison; contez-moi votre affaire.

Mon père raconta l'événement tel que nous venons de le raconter nous-même.

Il y avait, entre cette affaire et celle de M. de Richelieu avec son cousin une trop grande analogie pour que le maréchal n'en fût point frappé.

— Oh! oh! fit-il, et vous affirmez que cela s'est passé ainsi, m'sieu?

— Sur ma foi de gentilhomme, monseigneur.

— Il vous faut une réparation alors, et, si vous voulez aujourd'hui m'accepter pour témoin, je serai enchanté de vous

Digitized by Google

rendre à mon tour le service que m'sieu votre père m'a rendu, il y a tantôt quarante-six ou quarante-sept ans.

Comme on le comprend bien, mon père accepta cette offre, qui sentait son Richelieu des pieds à la tête.

La rencontre eut lieu dans le jardin même du pavillon de Hanovre ; l'adversaire de mon père reçut un coup d'épée à travers l'épaule.

Cette aventure devait réunir les deux vieux amis ; le duc de Richelieu demanda au fils des nouvelles du père et apprit que le marquis de la Pailleterie, après avoir habité Saint-Domingue pendant près de vingt ans, était revenu en France et habitait maintenant Saint-Germain en Laye.

Une invitation fut envoyée au marquis de la Pailleterie de venir voir le duc au pavillon de Hanovre.

Comme on pense bien, mon grand-père n'y manqua point. Ces deux héros de la Régence parlèrent longuement de leurs campagnes et de leurs amours ; puis, au dessert, la conversation tomba sur mon père, et il fut convenu que le maréchal saisirait la première occasion qui se présenterait de placer dans l'armée le fils de son vieil ami.

Il était écrit que la carrière militaire de mon père s'ouvrirait sous de moins illustres auspices.

Vers cette époque, mon grand-père épousa en secondes noces Marie-Françoise Retou, sa femme de charge ; il avait alors soixante et quatorze ans.

Ce mariage amena un refroidissement entre le fils et le père.

Il résulta de ce refroidissement que le père serra plus que jamais les cordons de sa bourse et que le fils s'aperçut, un matin, que la vie de Paris sans argent était une sotte vie.

Il alla donc trouver le marquis et lui annonça qu'il venait de prendre une résolution.

— Laquelle ? demanda le marquis.

— Celle de m'engager.

— Comme quoi ?

— Comme soldat.

— Où cela ?

Digitized by

— Dans le premier régiment venu.

— A merveille ! répondit mon grand-père ; mais, comme je m'appelle le marquis de la Pailleterie, que je suis colonel, commissaire général d'artillerie, je n'entends pas que vous traîniez mon nom dans les derniers rangs de l'armée.

— Alors, vous vous opposez à mon engagement?

— Non; mais vous vous engagerez sous un nom de guerre.

— C'est trop juste, répondit mon père; je m'engagerai sous le nom de Dumas.

— Soit.

Et le marquis, qui n'avait jamais, d'ailleurs, été un père très-tendre, tourna le dos à son fils, le laissant libre de faire ce qu'il voudrait.

Mon père s'engagea donc, ainsi que la chose avait été convenue, sous le nom d'Alexandre Dumas.

Il s'engagea, le 2 juin 1786, au régiment des dragons de la Reine, sixième de l'arme, sous le n° 429.

Ce fut M. le duc de Grammont, grand-père de mon ami le duc de Guiche actuel, qui reçut son engagement sous le nom d'Alexandre Dumas; seulement, à l'appui de cet engagement fut annexé un certificat que le duc de Guiche, voici deux ans à peu près, est venu m'apporter comme un bon souvenir de M. le duc de Grammont, son père.

Il était signé de quatre notables de Saint-Germain en Laye et constatait que, quoique s'engageant sous le nom d'Alexandre Dumas, le nouvel enrôlé était bien le fils du marquis de la Pailleterie.

Quant au marquis, il mourut treize jours après l'engagement de son fils aux dragons de la Reine, comme il convenait à un vieux gentilhomme qui ne voulait pas voir la prise de la Bastille.

Voici son extrait mortuaire tel qu'il est consigné sur les registres de l'état civil de Saint-Germain en Laye.

« Le vendredi 16 juin 1786, le corps de très-haut et très-puissant seigneur messire Alexandre-Antoine Davy de la Pailleterie, écuyer, seigneur et patron de Bielleville, époux de

Digitized by Google

Marie-Françoise Retou, mort le jour précédent, âgé d'environ soixante et seize ans, a été inhumé au cimetière, messe chantée en présence du clergé et du sieur Denis Nivarrat, bourgeois, du sieur Louis Regnault, aussi bourgeois, amis du défunt, qui ont signé. »

Par cette mort, le dernier lien qui retenait mon père à l'aristocratie se trouvait rompu.

III

Mon père rejoint le régiment. — Son portrait. — Sa force. — Son adresse. — Le serpent du Nil. — Le régiment du Roi et le régiment de la Reine. — Le camp de Maulde. — Les treize chasseurs tyroliens. — Le nom de mon père est mis à l'ordre de l'armée. — La France providentielle. — Mon père lieutenant-colonel. — Le camp de la Madeleine. — Mon père général de brigade à l'armée du Nord. — Il est nommé général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales. — Lettre de Bouchotte. — Les représentants du peuple en mission à Bayonne. — Leur arrêté contre mon père. — Malgré cet arrêté mon père reste à Bayonne. — *Monsieur de l'Humanité.*

Le nouvel enrôlé rejoignit son régiment, en garnison à Laon, vers la fin du mois de juin 1786.

Mon père, nous l'avons déjà dit, à l'âge de vingt-quatre ans qu'il avait alors, était un des plus beaux jeunes hommes qu'on pût voir. Il avait ce teint bruni, ces yeux marrons et veloutés, ce nez droit qui n'appartiennent qu'au mélange des races indiennes et caucasiques. Il avait les dents blanches, les lèvres sympathiques, le cou bien attaché sur de puissantes épaules, et, malgré sa taille de cinq pieds neuf pouces, une main et un pied de femme. Ce pied surtout faisait damner ses maîtresses, dont il était bien rare qu'il ne pût pas mettre les pantoufles.

Au moment où il se maria, son mollet était juste de la grosseur de la taille de ma mère.

La liberté dans laquelle il avait vécu aux colonies avait développé son adresse et sa force d'une manière remarquable;

Digitized by Google

c'était un véritable cavalier américain, un gaucho. Le fusil ou le pistolet à la main, il accomplissait des merveilles dont Saint-Georges et Junot étaient jaloux. Quant à sa force musculaire, elle était devenue proverbiale dans l'armée. Plus d'une fois, il s'amusa, au manége, en passant sous quelque poutre, à prendre cette poutre entre ses bras, et à enlever son cheval entre ses jambes. Je l'ai vu, et je me rappelle cela avec tous les étonnements de l'enfance, porter deux hommes sur sa jambe pliée, et, avec ces deux hommes en croupe, traverser la chambre à cloche-pied. Je l'ai vu, dans un mouvement de douleur, prendre un jonc de grosseur moyenne entre ses deux mains, et entre ses deux mains le briser en tournant une main à droite et une main à gauche. Je me rappelle enfin que, sortant un jour du petit château des Fossés, où nous demeurions, il avait oublié la clef d'une barrière ; je me rappelle l'avoir vu descendre de cabriolet, prendre la barre transversale, et, à la deuxième ou troisième secousse, faire éclater la pierre dans laquelle elle était scellée.

Le docteur Ferus, qui a servi sous mon père, m'a raconté souvent que, âgé de dix-huit ans à peu près, lui, Ferus, fut expédié à l'armée des Alpes comme aide-chirurgien. Le soir de son arrivée, il regardait au feu d'un bivac un soldat, qui, entre plusieurs tours de force, s'amusait à introduire son doigt dans le canon d'un fusil de munition, et le soulevait, non pas à bras mais à doigt tendu.

Un homme, enveloppé d'un manteau, se mêla aux assistants et regarda comme les autres ; puis, souriant et jetant son manteau en arrière :

— C'est bien cela, dit-il. Maintenant, apportez quatre fusils.

On obéit ; car on avait reconnu le général en chef.

Alors il passa ses quatre doigts dans les quatre canons, et leva les quatre fusils avec la même facilité que le soldat en avait levé un seul.

— Tiens, dit-il en les reposant lentement à terre, quand on se mêle de faire des tours de force, voilà comment on les fait.

Ferus, en me racontant cette anecdote, en était encore à

Digitized by Google

comprendre comment les muscles d'un homme pouvaient soulever un pareil poids.

Le père Moulin, propriétaire de l'hôtel du *Palais-Royal*, où fut tué le maréchal Brune à Avignon; le père Moulin, qui lui-même était d'une force telle, que, le jour de l'assassinat du maréchal, et en le défendant, il prit un des assassins, *en lui passant la main sous les côtes*, ce sont ses propres expressions, et le jeta par une fenêtre; le père Moulin me racontait, à l'un de mes passages à Avignon, que, servant sous mon père en Italie, un ordre du jour était intervenu défendant aux soldats de sortir sans leur sabre, sous peine de quarante-heures de salle de police.

Cet ordre du jour était motivé par les fréquents assassinats qui avaient lieu.

Mon père passait à cheval et rencontra le père Moulin, qui à cette époque était un beau et grand garçon de vingt-cinq ans.

Malheureusement, ce beau et grand garçon de vingt-cinq ans n'avait pas de sabre au côté.

En apercevant mon père, il se mit à courir pour gagner une rue transversale; mais mon père, qui avait avisé le fuyard et reconnu la cause de sa fuite, mit son cheval au galop, le rejoignit, et, tout en lui criant : « Mais, gredin! tu veux donc te faire assassiner, » il l'empoigna par le collet de son habit, et, le soulevant de terre, sans presser ni ralentir la marche de son cheval, il l'emporta ainsi dans sa serre comme un épervier fait d'une alouette, jusqu'à ce que, trouvant un corps de garde sur sa route, il le jetât dans ce corps de garde en criant :

— Quarante-huit heures de salle de police à ce bougre-là!

Le père Moulin avait fait les quarante-huit heures de salle de police; mais ce qui lui était resté dans l'esprit, ce qui lui avait paru durer le plus longtemps, ce n'étaient pas ces quarante-huit heures de prison, c'étaient ces dix minutes de course.

L'adresse de mon père comme chasseur était égale à sa force physique; j'ai retrouvé dans les Alpes, où, comme on vient de le voir, il a commandé en chef, des traditions conservées chez

des vieillards qui avaient chassé avec lui, et qui citaient des exemples presque incroyables de sa rapidité à ce qu'on appelle, en terme de chasse, *jeter le coup*.

Au reste, un seul fait en donnera une idée.

Parmi ses aides de camp, mon père avait distingué, comme un excellent et infatigable chasseur, le capitaine d'Horbourg de Marsanges, commandant la compagnie d'élite du 15e régiment de dragons.

Il en avait fait son compagnon ordinaire dans ses expéditions de chasse.

Un matin, mon père et son aide de camp sortirent du Caire, par la porte du Nil, pour aller chasser dans l'île de Rhodah ; à peine avaient-ils fait cinq cents pas hors des murs, qu'ils rencontrèrent un capitaine de dromadaires, qui, contrairement à toutes les habitudes de la vénerie, leur souhaita une bonne chasse.

— Au diable l'animal! s'écria le capitaine d'Horbourg, qui avait toutes les superstitions des vrais chasseurs; voilà notre journée flambée; si vous m'en croyez, nous rentrerons.

— Allons donc, fit mon père, es-tu fou?

— Mais, mon général, vous savez le proverbe?

— Sans doute, je le sais; mais c'est un proverbe français et non arabe. Oh! si nous chassions dans la plaine Saint-Denis, je ne dis pas... Allons, en route!

On s'embarqua et l'on atteignit l'île.

L'île, ordinairement si giboyeuse, semblait déserte.

Le capitaine d'Horbourg, de cinq minutes en cinq minutes, envoyait à tous les diables le capitaine de dromadaires.

Tout à coup, il s'arrêta, l'œil fixe, le fusil en arrêt.

— Général! dit-il à mon père, qui était à vingt-cinq pas de lui.

— Eh bien, quoi?

— Un serpent!

— Comment, un serpent?

— Oui, et même de taille! il est plus gros que mon bras.

— Où cela?

— Devant moi!

Digitized by Google

Mon père fit quelques pas; mais, malgré toute son attention, il ne put rien voir.

Il fit un mouvement d'épaules qui indiquait son impuissance.

— Comment! là, là, vous ne voyez pas? dit le capitaine. Il est enroulé autour de lui-même et balance sa tête en sifflant.

— Alors, tire sur lui, le plus promptement possible, car il va s'élancer.

Le capitaine d'Horbourg porta rapidement la crosse de son fusil à l'épaule et lâcha le coup.

L'amorce seule brûla.

Au même instant, le serpent s'élança; mais, avant qu'il eût parcouru la distance qui le séparait du capitaine, le coup était parti et la charge, faisant balle, lui avait emporté la tête.

Le serpent alla tomber aux pieds du capitaine, autour des jambes duquel il se tordit dans les dernières convulsions de l'agonie.

Le capitaine jeta un cri, car ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'il put s'apercevoir dans quel état était le serpent.

Revenu à lui et un peu rassuré, le capitaine d'Horbourg rapporta le serpent au Caire, le fit dépouiller, et, en souvenir du danger qu'il avait couru, se fit faire un ceinturon de sabre avec sa peau.

Mais, tout le long du chemin, il n'en répétait pas moins à mon père :

— Hein! mon général, quand je vous disais que ce diable de capitaine nous porterait malheur!

En effet, de toute la journée, les deux chasseurs ne tirèrent que le serpent; ce qui était une assez pauvre chasse.

Au mois de juillet 1843, comme, à mon retour de Florence, je logeais rue de Richelieu, hôtel de *Paris,* je reçus une lettre signée « Ludovic d'Horbourg, » dans laquelle le signataire me demandait une entrevue pour acquitter près de moi une dernière recommandation à lui faite par son père mourant.

Le lendemain était le jour de la première représentation des *Demoiselles de Saint-Cyr :* je remis l'entrevue au surlendemain.

Digitized by Google

L'ancien aide de camp du général Dumas, en Égypte, avait, en mourant, recommandé à son fils, Ludovic d'Horbourg, de me remettre, après sa mort, comme un souvenir de reconnaissance, la peau du serpent tué si vivement et si adroitement par mon père dans l'île de Rhodah.

Souvent, au reste, il avait raconté l'histoire à son fils ; car, de tous les dangers qu'avait affrontés le comte d'Horbourg dans sa longue carrière militaire, c'était celui que lui avait fait courir le serpent du Nil qui était resté le plus profondément empreint dans sa mémoire.

Grâce à cette tradition orale, j'ai donc pu consigner ici le fait dans tous ses détails.

A peine mon père avait-il rejoint son régiment, que l'occasion se présenta de déployer son adresse, comme élève de Laboissière.

Le régiment du Roi et le régiment de la Reine, qui avaient toujours été en rivalité, se trouvèrent en garnison dans la même ville. C'était une belle occasion pour faire de la petite guerre; de si dignes rivaux ne la laissèrent pas échapper, on le comprend bien.

Un jour, un soldat du régiment du Roi passa près d'un soldat du régiment de la Reine.

Le premier arrêta le second.

— Camarade, lui dit-il, tu ne sais pas une chose?

— Non, répondit celui-ci; mais, si tu me la dis, je la saurai.

— Eh bien, c'est que le Roi f... la Reine.

— Ce n'est pas vrai, répondit l'autre ; c'est au contraire la Reine qui f... le Roi.

L'insulte était grave de part et d'autre; il fallut recourir aux armes.

Une centaine de duels eurent lieu dans les vingt-quatre heures. Mon père en prit trois pour son compte.

Dans un de ces duels, il reçut un coup de pointe au front. Heureusement, comme Duguesclin, il avait la tête dure.

Cette blessure, à laquelle il ne fit aucune attention dans le moment, eut plus tard de graves conséquences et faillit le rendre fou.

Digitized by Google

Les premiers événements de la Révolution se passèrent sans que mon père y prît aucune part. L'assemblée nationale fut constituée, la Bastille tomba, Mirabeau grandit, tonna et mourut, tandis que, simple soldat ou brigadier, mon père faisait ses garnisons en province.

Vers 1790, il vint en détachement à Villers-Cotterets, et y connut ma mère, qu'il épousa comme nous l'avons dit, le 28 novembre 1792.

Cependant, la Révolution grandissait en France et la coalition s'organisait à l'étranger. Le 27 août 1791, quatre jours après la première insurrection des nègres à Saint-Domingue, Léopold Ier, empereur d'Allemagne, et Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, se réunirent à Pilnitz, et, en présence de M. de Bouillé, à qui l'affaire des Suisses de Nancy avait donné une si terrible célébrité, ils rédigèrent la déclaration suivante :

« Leurs Majestés, ayant entendu les désirs et les représentations de Leurs Altesses Monsieur et le comte d'Artois, frères du roi, regardent conjointement la situation où se trouve actuellement le roi de France, comme un objet d'un intérêt commun à toute l'Europe. Ils espèrent que cet intérêt ne peut manquer d'être reconnu par les puissances dont les secours sont réclamés, et qu'en conséquence, elles ne refuseront pas d'employer, conjointement avec Leurs susdites Majestés, les moyens les plus efficaces, relativement à leurs forces, pour mettre le roi de France en état d'affermir, dans les limites de la plus parfaite liberté, les bases d'un gouvernement monarchique également convenables aux droits des souverains et au bien-être de la nation française. Alors, et dans ce cas, Leursdites Majestés, l'empereur et le roi de Prusse, sont résolus d'agir promptement d'un mutuel accord avec les forces nécessaires pour obtenir le but proposé en commun. En attendant, elles donneront à leurs troupes les ordres convenables pour qu'elles soient à portée de se mettre en activité. »

Ce furent ces quelques lignes qui allumèrent à Quiévrain un incendie qui ne s'éteignit qu'à Waterloo.

Le 14 janvier 1792, un décret de l'assemblée nationale invita le roi Louis XVI à demander, au nom de la nation, des expli-

cations à l'empereur. Le 10 février était fixé comme terme à sa réponse. « Et, à défaut de réponse, disait le décret, le silence de l'empereur, après la déclaration de Pilnitz, sera considéré comme une rupture des traités de 1756 et comme une hostilité. »

Le 1er mars suivant, l'empereur Léopold mourait, épuisé de débauches, à l'âge de quarante-cinq ans, et son fils François lui succédait dans les États héréditaires.

Comme aucune réponse satisfaisante n'avait été faite, les troupes se portèrent à la frontière, et le régiment des dragons de la Reine, où mon père servait toujours, mais, depuis le 16 février 1792, en qualité de brigadier, fut placé sous les ordres du général Beurnonville.

Ce fut au camp de Maulde que mon père trouva la première occasion de se distinguer. Commandant comme brigadier une découverte composée de quatre dragons, il se rencontra à l'improviste avec une patrouille ennemie composée de treize chasseurs tyroliens. Les apercevoir et, malgré l'infériorité du nombre, donner l'ordre de charger, fut pour lui l'affaire d'un instant. Les Tyroliens, qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque, se retirèrent dans une petite prairie entourée d'un fossé assez large pour arrêter la cavalerie. Mais, je l'ai dit, mon père était excellent cavalier; il montait un bon cheval qu'il appelait *Joseph*. Il rassembla les rênes, lança Joseph, franchit le fossé comme M. de Montmorency, et se trouva en un instant seul au milieu des treize chasseurs, qui, étourdis d'une pareille audace, tendirent leurs armes et se rendirent. Le vainqueur réunit en un seul faisceau les treize carabines, les posa sur l'arçon de sa selle, fit marcher les treize hommes à la rencontre de ses quatre dragons, qui se tenaient de l'autre côté du fossé qu'ils n'avaient pu franchir, et, ayant le dernier repassé le fossé, il ramena ses prisonniers au camp.

Les prisonniers étaient rares à cette époque. L'apparition de quatre hommes en ramenant treize produisit donc une vive sensation dans le camp. Cette preuve de courage que venait de donner le jeune brigadier fit du bruit; le général Beurnonville

Digitized by Google

voulut le voir, le fit maréchal des logis, l'invita à dîner et mit son nom à l'ordre du jour.

Ce fut la première illustration qui s'attacha à ce nouveau nom d'Alexandre Dumas, adopté par le fils du marquis de la Pailleterie.

A partir de ce moment, le général Beurnonville voua à mon père une bienveillance qu'il lui a toujours conservée, et il avait coutume de dire, quand mon père était de service au quartier général :

— Oh! cette nuit, je dormirai tranquille, c'est Dumas qui veille sur nous.

C'était le moment des enrôlements volontaires, et la France présentait au monde un spectacle qui pouvait passer pour un exemple.

Jamais nation n'avait été si près de sa perte que l'était la France de 1792, si ce n'est la France de 1428.

Deux miracles la sauvèrent, cette bien-aimée fille de Dieu : en 1428, le Seigneur suscita une vierge qui sauva la France, comme Jésus avait sauvé le monde, en mourant; en 1792, il souleva tout un peuple, il mit son souffle dans toute une nation.

Xercès, sur le rocher de Salamine, se crut moins sûr d'Athènes, se jetant à la nage et se réfugiant sur la flotte de Thémistocle; Louis XIV, aux portes d'Amsterdam, se crut moins sûr de la Hollande, se noyant pour lui échapper, que le roi Frédéric-Guillaume ne se crut sûr de la France à Longwy et à Verdun.

La France sentit la main de la Mort qui s'étendait sur elle, et, par une puissante et terrible contraction, déjà les pieds dans son linceul, elle s'élança hors de son tombeau.

Tout la trahissait.

Son roi, qui essayait de fuir à Varennes et de rejoindre Bouillé à Montmédy; sa noblesse, qui combattait dans les rangs ennemis et qui poussait les Prussiens sur la France; les prêtres, plus terribles, qui infiltraient la guerre civile, non pas même entre citoyens d'une même patrie, d'une même province, d'une même ville, mais entre les membres de la même

famille, entre le mari et la femme, entre le fils et le père, entre le frère et la sœur !

A cette époque où la Rome française luttait, nous ne dirons pas contre Albe, mais contre l'Europe, il n'y eut peut-être pas une maison qui n'eût sa Camille maudissant son frère et pleurant son amant.

Oh ! c'est dans ces moments-là que la France est grande et qu'on s'aperçoit qu'elle a bien réellement une mission providentielle, puisque là où tout autre peuple succomberait, elle se lève, combat et triomphe.

Tous les historiens ont parlé de Paris à cette époque ; il semble que ce soit Paris qui ait tout fait, que la Révolution armée soit sortie de Paris pour marcher à la frontière.

Oui, certes, Paris avec ses bureaux d'enrôlements dressés sur les places publiques, Paris avec ses recruteurs allant de maison en maison, Paris avec ses canons tonnants, ses tambours battants, ses cloches sonnantes, Paris avec ses proclamations de la patrie en danger, Paris avec son drapeau de détresse, aux plis immenses, flottant aux fenêtres de l'hôtel de ville, Paris avec la grande voix de Danton criant aux armes, a beaucoup fait ; mais la province a fait autant que Paris, et elle n'a pas eu ses terribles journées des 2 et 3 septembre.

Deux départements, le Gard et la Haute-Saône, levèrent à eux seuls deux armées.

Deux hommes à eux seuls armèrent et équipèrent chacun un escadron de cavalerie.

Un village se donna tout entier, depuis le premier jusqu'au dernier homme, et, en se donnant, offrit une somme de trois cent mille francs.

Les mères firent plus que de donner leur argent, plus que de se donner elles-mêmes : elles donnèrent leurs fils, second accouchement plus terrible, plus douloureux et plus déchirant que le premier.

Huit cent mille hommes s'enrôlèrent ; la France, qui avait eu grand'peine à rassembler une armée pour défendre ses Thermopyles de l'Argonne et pour gagner la bataille de Valmy, avait

Digitized by Google

douze armées et commençait de marcher à la conquête de l'Europe un an après.

Ce fut une grande faute à Frédéric-Guillaume et à Léopold que de déclarer la guerre à la Révolution; s'ils se fussent contentés de tendre une espèce de cordon sanitaire autour de la France, de l'envelopper d'une ceinture armée, la France se fût probablement dévorée elle-même. Le volcan qui faisait éruption eût tout renfermé, flammes et laves, dans ce sombre et profond cratère que l'on appelait Paris, et où bouillonnaient des journées comme les 5 et 6 octobre, comme le 20 juin, comme le 10 août, comme les 2 et 3 septembre, comme le 21 janvier. Mais ils crevèrent la montagne de deux coups d'épée, et la Révolution, à qui on ouvrait une voie, se répandit sur le monde.

A tout moment, on voyait arriver à l'armée quelque nouveau régiment, dont on ne soupçonnait pas l'existence, qui n'était porté sur aucun cadre.

Créé de la veille, tout incomplet encore, il marchait à l'ennemi.

Saint-Georges avait été nommé colonel de la légion franche de cavalerie des Américains du Midi.

Boyer, de son côté, venait de lever le régiment des hussards de la Liberté et de l'Égalité.

Tous deux oonnaissaient mon père, tous deux le voulurent avoir sous leurs ordres.

Saint-Georges le prit d'abord comme sous-lieutenant, le 1er septembre 1792.

Boyer le prit comme lieutenant le lendemain.

Enfin, Saint-Georges, qui à tout prix voulait le garder, le fit nommer lieutenant-colonel le 10 janvier 1793.

Placé en réalité à la tête du régiment, — car Saint-Georges, peu friand du feu, était resté à Lille sous prétexte de veiller à l'organisation de sa troupe; — placé à la tête du régiment, disons-nous, mon père vit rouvrir devant son courage et devant son intelligence un plus vaste champ. Les escadrons de guerre disciplinés par lui furent cités pour leur patriotisme et leur belle tenue. Toujours au feu, il se passa peu d'affaires au camp

Digitized by Google

de la Madeleine où ses escadrons ne donnassent, et, partout où ils donnèrent, ils laissèrent un souvenir honorable, souvent une trace glorieuse.

Un jour, entre autres, le régiment se trouva d'avant-garde et heurta tout à coup un régiment hollandais caché dans des seigles qui, en cette saison et en ce pays, s'élèvent à hauteur d'homme. La présence de ce régiment fut révélée par le mouvement d'un sergent qui, placé à quinze pas à peine de mon père, apprêta son fusil pour faire feu. Mon père vit ce mouvement, comprit qu'à cette distance le sergent ne pouvait le manquer, tira un pistolet de ses fontes et lâcha le coup avec tant de rapidité et de bonheur, qu'avant que l'arme se fût abaissée, le canon était percé à jour par la balle du pistolet.

Ce coup de pistolet fut le signal d'une charge magnifique dans laquelle le régiment hollandais fut taillé en pièces.

Mon père ramassa sur le champ de bataille ce fusil au canon percé d'une balle et qui ne tenait plus à droite et à gauche que par deux parcelles de fer. Je l'ai eu longtemps en ma possession, mais il a fini par m'être volé dans un déménagement.

Les pistolets qui avaient opéré ce miracle de justesse avaient été donnés par ma mère et sortaient des magasins de Lepage. Ils acquirent plus tard une certaine célébrité dans l'armée d'Italie. Quand nous en serons là, nous dirons à quelle occasion.

Le 30 juillet 1793, mon père reçut le brevet de général de brigade à l'armée du Nord.

Le 3 septembre de la même année, il fut nommé général de division à la même armée.

Enfin, cinq jours après, il fut nommé général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales.

Ainsi, le 28 novembre 1792, ma mère avait épousé mon père lieutenant-colonel de hussards; et, moins d'une année après, il était nommé général en chef.

Il lui avait fallu vingt mois en partant des derniers rangs, puisqu'il n'était que simple soldat, pour atteindre une des plus hautes positions de l'armée.

Voici dans quels termes mon père reçut, du ministre de la

Digitized by Google

guerre Bouchotte, avis de sa nomination au commandement en chef de l'armée des Pyrénées occidentales :

« Paris, le 11 septembre 1793, l'an II de la République une et indivisible.

» *Le ministre de la guerre, au citoyen Dumas, général de division à l'armée du Nord.*

» Je vous préviens, général, que le conseil exécutif provisoire, comptant sur votre patriotisme, votre courage et votre expérience, vous a nommé à la place de général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales, vacante par la mort de Delbecq. La Convention nationale a approuvé cette nomination, et je m'empresse de vous envoyer votre lettre de service, en vous invitant à ne pas perdre de temps pour vous rendre au poste qui vous est désigné.

» Cette nomination va vous fournir une nouvelle occasion de montrer votre dévouement à la chose publique, et de terrasser ses ennemis : le républicanisme que vous avez montré jusqu'à présent, est un sûr garant que vous n'en épargnerez aucun.

» BOUCHOTTE. »

Mais, à Bayonne, de graves dissentiments éclatèrent entre mon père et les représentants du peuple en mission dans cette ville.

Ces représentants du peuple étaient les citoyens Monestier, Pinet aîné, Garreau, Dartigoyte et Cavaignac.

Cette mission s'était fait dans le Midi une triste célébrité ; aussi, lorsque les représentants que je viens de nommer virent arriver mon père, dont ils connaissaient les opinions modérées, voulurent-ils parer le coup.

Le 3 brumaire, avant même que mon père fût arrivé, ils avaient pris l'arrêté suivant :

« Au nom de la République française une et indivisible.

Digitized by Google

» Les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées occidentales et les départements voisins,

» Instruits que le ministre de la guerre vient d'élever au grade de généraux de division, dans l'armée des Pyrénées occidentales, des citoyens qui n'ont pas la confiance des républicains; que ces nominations ont excité la sollicitude de la société populaire de Bayonne, laquelle, craignant d'abord de voir enlever à leur poste les officiers sans-culottes placés par les représentants montagnards, en second lieu, de voir des intrigants et des militaires suspects travailler à égarer les soldats, a fait part de ses craintes à leur collègue Garreau, qui a déjà pris, à cet égard, des mesures provisoires;

» Instruits en même temps que le citoyen Dumas, nommé, par le conseil exécutif, général de l'armée des Pyrénées occidentales, est près d'arriver à Bayonne et qu'il a été annoncé par son aide de camp, nommé Dariète, déjà arrivé dans ladite ville;

» Considérant qu'au moment où le ministre de la guerre a fait les nominations dont il est question ci-dessus, il ne pouvait encore être instruit des *opérations importantes* que les représentants du peuple ont faites dans l'armée des Pyrénées occidentales : opérations commandées par la voix impérieuse du salut de la chose publique et auxquelles le ministre et le conseil exécutif s'empresseront d'applaudir, lorsqu'ils en auront connaissance;

» Considérant que l'intérêt de l'armée exige que la nomination faite, par les représentants du peuple, des généraux et officiers qui ont mérité, par leur courage, leurs talents et leurs sentiments républicains, la confiance du soldat, soit maintenue;

» Arrêtent :

» Art. Ier. Les nominations faites jusqu'à ce jour par les représentants du peuple dans l'armée des Pyrénées occidentales, soit du général en chef, soit de tout autre officier, sont maintenues.

» Art. II. Il est défendu au citoyen Muller, général en chef des Pyrénées occidentales, de délivrer des lettres de service

Digitized by Google

aux officiers qui viennent d'être ou qui seraient promus, à quelque grade que ce soit, par le conseil exécutif dans ladite armée, et de les faire reconnaître dans le grade que le ministre vient de leur conférer, ou pourrait leur conférer.

» Art. III. Il est ordonné, tant au citoyen Dumas, nommé général de l'armée des Pyrénées occidentales, par le conseil exécutif, qu'à tous autres officiers qui pourraient être ou avoir été promus à quelque grade, par ledit conseil exécutif dans ladite armée, de sortir des murs de Bayonne et du Saint-Esprit, dès qu'ils y seront arrivés, jusqu'à l'arrivée des représentants du peuple dans cette ville.

» Le général La Roche, commandant de la ville de Bayonne et de la citadelle du Saint-Esprit, tiendra la main à l'exécution rigoureuse de cette disposition. Sont exceptés pourtant de ladite disposition les officiers qui étaient déjà dans l'armée, lorsqu'ils ont été nommés par le ministre. Ceux-là resteront à leur poste dans le grade qu'ils avaient précédemment.

» Art. IV. Les représentants du peuple se rendront incessamment à Bayonne. Ils conféreront ensemble sur le parti à prendre relativement aux nominations du conseil exécutif.

» En attendant, ils invitent le citoyen Garreau, leur collègue, actuellement à Bayonne, à vouloir bien adhérer au présent arrêté et à tenir la main à son exécution.

» Fait à Mont-de-Marsan, le 1er du deuxième mois de l'an II de la République française une et indivisible.

» J.-B.-B. MONESTIER (du Puy-de-Dôme),
» J. PINET aîné et DARTIGOYTE. »

« Le représentant du peuple soussigné, adhérant à l'arrêté ci-dessus, déclare qu'il n'a et ne peut avoir aucune application au citoyen Fregeville, général de division, attaché depuis longtemps à cette armée, et que les représentants du peuple ont appelé auprès d'eux, tant à Toulouse qu'à Bordeaux. Il estime, en conséquence, que le général Fregeville doit exercer

ses fonctions de général divisionnaire, soit à Bayonne, soit à l'armée, dès le moment de son arrivée.

» A Bayonne, le 3 du second mois de l'an II de la République française une et indivisible.

» Pour copie conforme à l'original :

» GARREAU. »

MM. les représentants du peuple avaient donc décidé que le général Dumas sortirait des murs de Bayonne aussitôt qu'il y serait arrivé.

Malheureusement, mon père n'était pas un homme que l'on pût faire sortir avec cette facilité d'une ville où il croyait avoir le droit de rester.

Il resta donc à Bayonne.

Ce refus d'obéir à MM. les représentants du peuple amena, le surlendemain de son arrivée, c'est-à-dire le 9 brumaire, ce nouvel arrêté :

« Au nom de la République française une et indivisible :

» Les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées occidentales et les départements voisins,

» Considérant que le comité de salut public et la Convention nationale ne connaissent pas les réformes devenues si nécessaires opérées dans cette armée, non plus que les remplacements qui y ont eu lieu à l'époque où la promotion du général Dumas, par le ministre de la guerre ou par le conseil exécutif, a été approuvée par la Convention nationale ;

» Considérant que le général Muller a reçu de ces représentants le soin de commander provisoirement en chef cette armée en raison des preuves qu'il avait déjà données de son talent, de son activité, de son courage et de son républicanisme prononcé ; en raison de l'expérience qu'il avait acquise, depuis quatre mois d'un travail assidu, de la manière de faire la guerre en ces contrées, où les localités ne permettent pas d'exercer cet art et cette profession comme dans les armées de la République, et où il faut un temps très-considérable et un

Digitized by Google

coup d'œil très-observateur pour réduire toutes les portions de forces employées sur une multitude de points en un ensemble et en un corps d'armée; enfin, encore en raison de ce que ses services près de cette armée et sa manière morale d'exister lui avaient concilié l'amitié, l'estime et la confiance des chefs et des soldats;

» Considérant que le général Muller est encore aujourd'hui en pleine jouissance de cette estime, de cette amitié et de cette confiance; que seul il peut conduire et terminer une campagne dont seul il a la clef et les dispositions; enfin que cette campagne et la guerre ne peuvent durer encore environ que trois semaines, ou même moins;

» Considérant que le général Dumas, contre lequel, d'ailleurs, les représentants du peuple n'ont aucun reproche à former, ne pourrait obtenir ces connaissances des localités, des plans et des positions que dans six semaines au moins, ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même dans la conférence *amicale* que les représentants du peuple ont eue avec lui;

» Considérant que, depuis la réforme opérée dans l'armée, et l'élection provisoire du général Muller, l'ordre et la discipline, la concorde et la bonne union, règnent plus vigoureusement et promettent des succès plus marqués;

» Arrêtent, pour le meilleur service de la République, que provisoirement, et jusqu'à un décret définitif de la Convention nationale, le général Muller retiendra le commandement en chef de l'armée des Pyrénées occidentales;

» Mais arrêtent aussi qu'il demeurera libre au général Dumas d'être employé dans cette même armée en qualité de chef divisionnaire, jusqu'à ce décret définitif.

» A Bayonne, le deuxième jour du second mois de l'an II de la République une et indivisible.

» Signé, J.-B.-B. MONESTIER (du Puy-de-Dôme), DARTIGOYTE, GARREAU, CAVAIGNAC et PINET aîné. »

Mon père avait obtenu la satisfaction qu'il désirait. Les représentants du peuple avaient déclaré qu'ils n'avaient aucun

Digitized by Google

reproche à former contre lui et rapporté l'article de l'arrêté qui lui enjoignait de quitter Bayonne.

Quant à l'autorisation qui lui était accordée de servir dans l'armée comme chef divisionnaire, on comprend qu'il n'en usa point.

Il s'installa donc, avec sa maison militaire, sur la place où on lui avait d'avance retenu son logement. Malheureusement, cette place était celle où avaient lieu les exécutions.

Lorsque l'heure terrible arrivait et lorsque toutes les autres fenêtres se garnissaient du curieux, mon père fermait les siennes; baissait ses jalousies, et tirait ses rideaux.

Alors, sous ces fenêtres fermées, il se faisait une émeute terrible; tous les sans-culottes du pays se rassemblaient et hurlaient :

— Eh! *monsieur de l'Humanité!* à la fenêtre! à la fenêtre!

Malgré ces cris, qui souvent prenaient le caractère de la menace, et auxquels mon père et ses aides de camp, le sabre au côté et les pistolets au poing, s'apprêtèrent plus d'une fois à répondre à main armée, pas une de ces fenêtres ne s'ouvrit, pas un des officiers appartenant à l'état-major de mon père ne parut au balcon.

Il en résulta que le nouveau général envoyé par le pouvoir exécutif cessa de s'appeler le citoyen Alexandre Dumas, et ne fut plus connu que sous le nom, fort compromettant à cette époque, surtout au milieu de ceux qui le lui avaient donné, de *monsieur de l'Humanité!*

Contestez-moi mon nom de Davy de la Pailleterie, messieurs; ce que vous ne contesterez pas, c'est que je suis le fils d'un homme que l'on appelait l'*Horatius Coclès* devant l'ennemi, et *monsieur de l'Humanité* devant l'échafaud.

Digitized by Google

IV

Mon père est nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. — Son rapport sur l'état de la Vendée. — Mon père est envoyé à l'armée des Alpes comme général en chef. — État de cette armée. — Prise du mont Valaisan et du petit Saint-Bernard. — Prise du mont Cenis. — Mon père est rappelé pour rendre compte de sa conduite. — Ce qu'il avait fait. — Il est acquitté.

Comme on le comprend bien, cet état de choses ne pouvait durer ; mon père, d'ailleurs, par cette résistance jouait sa vie, à un jeu bien autrement dangereux que celui du champ de bataille.

La réponse du comité de salut public, en date du dixième jour de frimaire, fut celle-ci :

« Le comité de salut public arrête :

» Que le conseil exécutif provisoire fera passer sur-le-champ dix mille hommes de l'armée des Pyrénées occidentales dans la Vendée, pour se réunir à la portion de l'armée de l'Ouest dirigée contre les rebelles de ce département et autres circonvoisins sur la rive gauche de la Loire.

» Cette division sera commandée par le général Dumas.

» Le conseil exécutif prendra à cet effet les mesures les plus actives et fera parvenir ses ordres par courrier extraordinaire.

» *Signé au registre :* Robespierre, Lindet, Rivière, Carnot, Billault-Varennes et C.-A. Prieur.

» Pour copie conforme : le ministre de la guerre,

» J. Bouchotte. »

Mon père arriva dans la Vendée.

Là, c'était bien autre chose encore.

Au moment de son arrivée, le général Canclaux, mis en suspicion, venait d'être rappelé à Paris.

Mon père était tout porté; il reçut le commandement en chef de l'armée de l'Ouest.

Il commença par étudier les hommes qu'il avait à commander, comme le bon ouvrier, avant de se mettre à la besogne, commence par étudier l'outil qu'il a dans la main.

L'outil était mauvais, si l'on en croit le rapport de mon père. Maintenant, si on veut bien le lire attentivement, si on veut bien se reporter à l'époque où il a été écrit (17 vendémiaire an II), on conviendra qu'il y avait dans ce rapport de quoi le faire guillotiner vingt fois.

C'est un miracle qui ne l'ait pas été une.

Voici ce rapport :

RAPPORT SUR L'ÉTAT DE LA GUERRE DE LA VENDÉE

ARMÉE DE L'OUEST

« Au quartier général à Fontenay-le-Peuple, 17 vendémiaire an II de la République une et indivisible.

» *Le général en chef au comité de salut public.*

» Je n'ai différé mon rapport sur l'état de l'armée et de la guerre de la Vendée qu'afin de le faire sur des données certaines, acquises par mes propres yeux ; sans quoi, il n'eût été que l'écho des différents récits que j'entendais et qui m'étaient faits par des personnes qui avaient embrassé les choses chacune sous un point de vue différent : aujourd'hui, de retour de mon inspection, il en sera autrement ; je vais parler sur des faits qui sont à ma connaissance personnelle et sur des désordres dont j'ai été le témoin.

» Eh bien, il faut le dire, il n'est à l'armée de l'Ouest presque aucune partie, soit militaire, soit administrative, qui n'appelle la main sévère de la réforme. Les bataillons n'ont point de consistance. Les anciens cadres sont réduits à cent cinquante hommes.

Digitized by Google

» Vous devez juger par là de la quantité de recrues qu'ils viennent de recevoir, de la nullité de ces bataillons, dont la partie saine se trouve paralysée par l'inexpérience de la majorité, tandis que la mauvaise composition des officiers ne laisse pas même l'espérance de former des hommes nouveaux.

» Mais le mal n'est pas là tout entier.

» Le mal est surtout dans l'esprit d'indiscipline et de pillage qui règne à l'armée, esprit produit par l'habitude et nourri par l'impunité. Cet esprit est porté à un tel point, que j'ose vous dénoncer l'impossibilité de le réprimer, à moins d'envoyer les corps qui sont ici à d'autres armées et de les remplacer dans celle-ci par des troupes dressées à la subordination.

» Pour vous convaincre de cette vérité, il vous suffira d'apprendre que des chefs ont été menacés d'être fusillés par leurs soldats pour avoir voulu, d'après mon ordre, empêcher le pillage. Vous serez d'abord étonnés de ces excès ; mais vous cesserez bientôt de l'être en réfléchissant que c'est une conséquence nécessaire du système suivi jusqu'à présent dans cette guerre. *Le mouvement du vol et du brigandage* une fois imprimé, il est difficile de l'arrêter à volonté, vous le savez, citoyens représentants ; la Vendée a été *traitée comme une ville prise d'assaut. Tout y a été saccagé, pillé, brûlé.* Les soldats ne comprennent pas pourquoi cette défense de continuer aujourd'hui de faire ce qu'ils faisaient hier. Vous ne trouverez pas même chez les officiers généraux le moyen de rappeler, dans les rangs des soldats, l'amour de la justice et des bonnes mœurs. Plusieurs sans doute, tous même, j'ose le croire, sont pénétrés de bons principes, et en désirent le retour. Mais une partie des hommes a servi dans cette armée au moment où le pillage s'y exerçait ; témoins des défaites de nos armes, ces hommes ont perdu, par leur participation aux vieilles défaites, l'autorité nécessaire pour arrêter le cours des désordres que j'ai signalés ; l'autre manque de lumières, de fermeté, de moyens propres à ramener parmi les troupes l'ordre et la discipline. Ainsi, en dernière analyse, je n'ai

trouvé que peu d'officiers généraux capables de faire le bien. Leur composition est généralement mauvaise, et il règne dans toute l'armée un abandon, un esprit d'indiscipline et de pillage déplorables. Il n'y a aucune activité, aucune surveillance, aucune instruction. Je suis arrivé la nuit jusqu'au milieu des camps, sans avoir été non-seulement reconnu, mais signalé; faut-il s'étonner alors des déroutes que nous avons récemment éprouvées?

» Et cependant jamais les vertus militaires ne sont plus nécessaires que dans les guerres civiles. Comment, sans elles, exécuter les mesures prescrites par vous? Comment convaincre les habitants de ces contrées de votre justice, lorsque la justice est violée par vos troupes elles-mêmes? de votre respect pour les propriétés et pour les personnes, lorsque les hommes chargés de proclamer ce respect pillent et assassinent publiquement et impunément? Vos intentions et leur conduite sont sans cesse en contradiction, et nous n'obtiendrons, en demeurant dans la même situation, aucun résultat heureux : en changeant de système, il faut changer d'hommes. Il est d'autant plus urgent de faire appuyer les principes par des exemples, que les habitants de ce pays ont souvent été trompés par de fausses espérances et que plus d'une fois on a violé les promesses qu'on leur avait faites.

» Et maintenant je me serais mal expliqué si vous pouviez induire de mon rapport que la Vendée est encore dangereuse pour la République, et qu'elle menace sa liberté.

» Ce n'est point là mon opinion, et je crois même que la guerre peut être promptement terminée, en adoptant les mesures que je vous ai proposées et qui consistent :

» 1° Dans le renouvellement de l'armée;

» 2° Dans le renouvellement des officiers généraux;

» 3° Dans le choix épuré qu'on fera de ces officiers destinés à être employés dans la Vendée. Ils doivent être capables, par leur expérience, leurs lumières et leur probité, enfin par leur conduite ferme et soutenue, de maintenir la discipline la plus sévère et d'arrêter le penchant au pillage.

» Vous le dirai-je, citoyens représentants? tant de difficultés

Digitized by Google

surpassent mes forces et je préfère vous faire cet aveu que de rester en arrière de votre attente. Je serais glorieux de terminer cette malheureuse guerre et de délivrer enfin la République des maux dont elle a été menacée ; mais le désir de la gloire ne m'aveugle point ; mes moyens ne sont pas suffisants pour remplir toutes vos vues, pour réorganiser l'armée, pour suppléer à l'incapacité des officiers généraux, pour rappeler la confiance des habitants des pays révoltés, enfin pour donner une nouvelle vie et surtout une nouvelle âme à tout ce qui m'entoure.

» Tant que les choses resteront dans le même état, il m'est donc impossible de répondre à vos espérances et de vous assurer la fin de la guerre de la Vendée. »

Ne vous semble-t-il pas lire le rapport de quelque vieux Romain du temps de Régulus ou de Caton l'Ancien, envoyé dans une province révoltée, à la suite du proconsulat d'un Calpurnius Pison ou d'un Verrès ?

Ce rapport équivalait à une démission, et, l'on en conviendra, méritait mieux, eu égard à l'esprit du temps ; mais je ne sais quel bon génie protégeait mon père : au lieu de payer de sa tête les terribles vérités qu'il venait de dire, il fut nommé, le 2 nivôse an II, général en chef de l'armée des Alpes, dont il prit le commandement le 2 pluviôse suivant.

Disons un mot de la situation où se trouvait l'armée des Alpes au moment où mon père fut nommé son général en chef.

D'abord on était déjà si loin des déroutes de Quiévrain et de Marchin, de la prise de Longwy et du bombardement de Lille, qu'on les avait presque oubliés. Au bout d'un an, la France, qui s'était vue si près de l'invasion, avait reporté la guerre sur le territoire ennemi ; la Belgique tout entière était subjuguée ; nos soldats mesuraient de l'œil les montagnes de la Savoie, qu'ils allaient bientôt franchir ; et l'Autriche, notre vieille ennemie, déjà menacée du côté de l'Allemagne, allait encore être attaquée en Italie.

Il est vrai qu'au cri de détresse poussé par François et par Frédéric-Guillaume, trois nouveaux ennemis s'étaient levés

Digitized by

contre nous, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande. Les anciennes ligues, qui avaient mis la vieille monarchie à deux doigts de sa perte à Fontenoy et à Rosbach, menaçaient la jeune république; mais, au chant de *la Marseillaise,* nous l'avons dit, un miracle s'était produit, la France tout entière s'était levée, et sept armées faisaient face à la fois aux ennemis du dehors et du dedans.

Au moment où les Prussiens avaient pénétré dans la Champagne, et où les Autrichiens avaient envahi les Flandres, le roi de Sardaigne avait cru la France perdue, et il n'avait plus hésité à se joindre à la coalition et à mettre son armée sur le pied de guerre; inquiet de ces démonstrations, le gouvernement avait envoyé le général Montesquiou en observation dans le Midi. Il y était à peine depuis un mois, que, convaincu que la France pouvait compter désormais le roi de Sardaigne au nombre de ses ennemis, il envoya au gouvernement le plan de l'invasion de la Savoie. Après de grandes difficultés suivies même d'une disgrâce momentanée, le général Montesquiou reçut l'ordre de mettre ses projets à exécution. Il transporta son camp aux Abrelles, et ordonna au général Anselme, qui commandait le camp du Var, de faire ses dispositions pour entrer vers la fin de septembre dans le comté de Nice, et de combiner ses mouvements avec ceux de la flotte qui, sous le commandement de l'amiral Truguet, s'organisait dans le port de Toulon.

De leur côté, les Piémontais, à la vue de nos préparatifs d'invasion, s'étaient hâtés de se mettre en défense; trois redoutes avaient été élevées, l'une près de Champareille, et les deux autres aux abîmes de Miaux. Montesquiou laissa les travaux grandir, les retranchements s'achever. Puis, au moment où il apprit que les Piémontais allaient y conduire du canon, il lança, pour les tourner, le maréchal de camp Laroque avec le deuxième bataillon de chasseurs et quelques grenadiers. Les Piémontais, qui n'étaient pas en mesure complète de se défendre, n'essayèrent pas même de résister, et, nous abandonnant les ouvrages qu'ils venaient d'achever avec si grande peine, ils prirent la fuite sans même tirer un coup de fusil.

Digitized by Google

L'évacuation des ponts, des marches de Bellegarde, de Notre-Dame-de-Miaux et d'Apremont, fut le résultat de cette retraite. Les Français suivirent les Piémontais à une demi-journée de marche. Montmeillan ouvrit ses portes. L'esprit public, comprimé par l'occupation sarde, commença de se faire jour. De tous côtés les Français étaient accueillis en libérateurs. Les Piémontais fuyaient au milieu des acclamations qui saluaient le drapeau tricolore. Des députations de tous les villages accouraient au-devant du général Montesquiou ; sa marche était un triomphe ; des députés vinrent à sa rencontre jusqu'au château des Marches pour lui apporter les clefs de Chambéry, et, le lendemain, avec une escorte de cent chevaux, huit compagnies de grenadiers et quatre pièces de canon, il entrait dans la ville, où l'attendait un grand repas, offert par le conseil municipal à lui, à ses officiers et à ses soldats.

Dès lors la Savoie fut incorporée à la France sous le nom de département du Mont-Blanc, qu'elle conserva jusqu'en 1814.

Cette première conquête s'était faite par la seule supériorité des manœuvres du général français sur son adversaire et sans tirer un seul coup de fusil.

Pendant ce temps, le général Anselme s'emparait du comté de Nice et ajoutait à la France le département des Alpes-Maritimes, lequel fut bientôt augmenté du territoire de la principauté de Monaco.

Mais là s'arrêta l'invasion française. La guerre civile commençait de rugir à l'intérieur. Jean Chouan avait soulevé la Vendée avec ses sifflements nocturnes ; l'échafaud, en permanence sur la place de la Révolution, réclamait sa part de sang ; le général Montesquiou, proscrit par la Convention, parvint à gagner la Suisse et à y trouver un asile. Anselme, arrêté, paya de sa tête la conquête de Nice. Biron le remplaça dans son commandement et lui succéda sur l'échafaud. Enfin Kellermann, auquel mon père devait succéder, nommé général en chef à son tour, vint prendre un poste que la suspicion rendait plus dangereux que la mitraille ; mais bientôt Kellermann se trouve entre l'armée piémontaise prête à prendre l'offensive et Lyon qui se révolte. Il jette alternativement les yeux vers l'Italie et

vers la France, sépare sa petite armée en deux corps, en laisse un sous les ordres du général Brunet, et conduit lui-même l'autre sous les murs de Lyon.

Aussitôt le départ de Kellermann connu, les Piémontais, profitant de la réduction des troupes françaises, étaient tombés sur elles au nombre de vingt-cinq mille hommes. Mais, pendant dix-huit jours, cette poignée de braves résista, combattant sans cesse, ne reculant que pas à pas, ne perdant que vingt lieues de pays et sauvant tous ses magasins.

Cependant le général Brunet ne pouvait résister plus longtemps; il fit connaître sa position à Kellermann. Kellermann quitte aussitôt le siége de Lyon, accourt à l'armée, conduisant un renfort de trois mille hommes qui portent la totalité de ses forces à huit mille hommes; trois cents gardes nationaux sont placés par lui en seconde ligne, et, avec ces faibles moyens, il reprend l'offensive le 13 septembre 1793.

Son plan d'attaque, parfaitement combiné par lui et non moins bien exécuté par ses lieutenants et ses soldats, eut un succès complet, et, dès le 9 octobre suivant, les ennemis étaient chassés du Faucigny, de la Tarantaise et de la Maurienne; repoussés de position en position, les Piémontais voulurent enfin tenir dans celle de Saint-Maurice, où ils avaient établi plusieurs pièces de canon. L'avant-garde y arriva le 4 octobre à sept heures du matin; la canonnade dura jusqu'à dix heures, moment où le gros de l'armée parut avec l'artillerie. Aussitôt, et pendant que les canons français font taire la batterie ennemie, Kellermann donne l'ordre au 2e bataillon de chasseurs de tourner les Piémontais. Habitués à cette guerre de montagnes, les huit cents hommes qui le composent s'élancent à travers les rochers, franchissent les précipices, se suspendent au-dessus des abîmes et abordent les Piémontais avec une telle impétuosité, que ceux-ci ne peuvent soutenir leur choc et fuient en désordre, abandonnant Saint-Maurice.

De ce village, qu'il vient de quitter, Kellermann écrit à la Convention :

« Le mont Blanc a été envahi il y a quelques jours par un ennemi nombreux, et le mont Blanc est évacué aujourd'hui;

Digitized by Google

la frontière de Nice à Genève est libre, et la retraite des Piémontais de la Tarantaise nécessitera celle de la Maurienne. La prise du mont Blanc a coûté deux mille hommes à l'ennemi et une immense quantité d'argent. »

La récompense de Kellermann fut un décret d'arrestation et l'ordre de comparaître devant la Convention.

Ce fut pour le remplacer, tandis qu'il allait rendre compte de ses victoires, que mon père fut appelé à l'armée des Alpes.

Son premier soin, en arrivant, fut de reconnaître les lignes de l'ennemi et de rétablir les communications rompues entre l'armée des Alpes et l'armée d'Italie; tout en s'occupant de ces premières opérations, il envoya à la Convention un plan de campagne, qui fut adopté.

Pendant ce temps, mon père s'était abouché avec les plus hardis chasseurs de chamois; il avait fait avec eux une ou deux excursions pour leur prouver qu'il était digne de faire leur partie, et, ayant gagné leur confiance, ou plutôt leur dévouement, dans ces courses au milieu des neiges, il convertit en guides ses compagnons de chasse.

Un matin, le général en chef quitta l'armée, dont il laissa le commandement au général Bagdelaune, prit des vivres pour quelques jours et partit avec trois de ses affidés.

Il fut cinq jours absent; pendant ces cinq jours, il étudia tous les passages par lesquels on pouvait arriver jusqu'à la redoute du mont Cenis. Cette étude n'était pas chose facile, attendu qu'elle ne pouvait se faire que la nuit et au milieu des abîmes dans lesquels le moindre faux pas eût précipité l'imprudent éclaireur.

Le cinquième jour, il revint.

Le mont Cenis était le nœud stratégique du plan, le pivot sur lequel toutes les manœuvres devaient tourner; le mont Cenis était réputé imprenable, à cause de ses neiges éternelles, de ses abîmes sans fond et de ses chemins impraticables.

En rentrant au camp, mon père dit :

— Dans un mois, le mont Cenis sera à nous.

Il avait, pour le seconder dans cette entreprise, il faut le dire, des hommes habitués depuis un an à cette guerre de

Digitized by Google

montagnes et qui n'avaient jamais reculé que devant l'impossible ; maintenant, c'était l'impossible qu'il fallait vaincre : il fallait que les soldats passassent là où jamais montagnard n'avait passé ; il fallait que le pied de l'homme foulât une neige qui ne connaissait encore que le sabot du chamois ou la serre de l'aigle.

Mon père fit faire trois mille crampons de fer qu'il distribua à ses soldats et avec lesquels ils s'étudièrent à passer dans les endroits les plus difficiles.

Le printemps arriva, et avec lui la possibilité d'agir ; mais, de leur côté, les Piémontais s'étaient mis sur une terrible défensive. Le mont Cenis, le Valaisan et le petit Saint-Bernard étaient hérissés de canons. Mon père décida que l'on commencerait par s'emparer de Saint-Bernard et du Valaisan.

Les ennemis qu'il fallait atteindre bivaquaient au delà des nues. C'était une guerre de titans : le ciel à escalader.

Dans la soirée du 24 avril, le général Bagdelaune reçut l'ordre de gravir le petit Saint-Bernard, afin de se trouver au point du jour prêt à l'attaquer.

Mon père s'était réservé le mont Valaisan.

Le général Bagdelaune se mit en marche à neuf heures du soir ; pendant dix heures, il marcha dans des précipices sans suivre aucun chemin frayé, et sur la foi des guides, qui plus d'une fois, trompés eux-mêmes par l'obscurité, égarèrent nos soldats ; enfin, à la pointe du jour, il parvient à la redoute, l'attaque avec le courage et l'impétuosité dont les hommes qu'il commande ont déjà tant de fois donné des preuves ; mais la redoute est terrible, la montagne semble un volcan enflammé, trois fois Bagdelaune ramène à la charge ses soldats repoussés trois fois ; tout à coup, les bouches des canons d'une redoute avancée, dont mon père vient de s'emparer, changent de direction ; une pluie de boulets écrase les défenseurs du Saint-Bernard ; mon père a réussi le premier dans son entreprise, c'est lui qui a tourné contre les Piémontais leurs propres canons. Le mont Valaisan, qui devait protéger le Saint-Bernard, le foudroie. Les Français, reconnaissant le secours inattendu qui leur arrive, s'élancent une quatrième fois. Les

Digitized by Google

Piémontais, intimidés par cette puissante diversion, n'essayent pas même de résister, de tous côtés ils fuient; le général Bagdelaune lance à leur poursuite deux bataillons des nouvelles levées de la Côte-d'Or et le deuxième bataillon de chasseurs; pendant trois lieues, les Piémontais sont poursuivis et relancés, comme des chamois, à la trace du sang; vingt pièces de canon, six obusiers, treize pièces d'artillerie de montagne, deux cents fusils et deux cents prisonniers sont les trophées de cette double victoire.

Reste le mont Cenis.

C'est pour s'emparer de cette dernière redoute, qui doit compléter la libre et entière occupation de la Savoie, en enlevant aux Piémontais tous les moyens de déboucher dans ce duché à leur volonté et en les forçant à cantonner dans les plaines du Piémont, que le général en chef de l'armée des Alpes a pris toutes ses dispositions.

Déjà plusieurs tentatives avaient été faites et avaient avorté; dans une de ces tentatives, essayée au mois de février, le général Sarret avait perdu la vie. Le pied lui avait manqué, il avait roulé au fond d'un précipice et son corps était resté enseveli sous les neiges.

De là le soin que mon père avait pris de faire faire des crampons pour lui et pour ses hommes.

Le mont Cenis était attaquable de trois côtés seulement; le quatrième était tellement défendu par la nature, que les Piémontais s'étaient contentés de le protéger par un rang de palissades.

Pour arriver de ce côté, il fallait monter du fond même d'un abîme.

Mon père simula des attaques sur trois faces; puis le soir du 19 floréal (8 mai), il partit avec trois cents hommes.

Il devait tourner la montagne, gravir l'inaccessible rocher et donner le signal de l'attaque aux autres corps par son attaque même.

Avant de commencer l'ascension, mon père montra à ses hommes le roc qu'il fallait gravir.

— Tout homme qui tombera, dit-il, doit comprendre d'a-

vance qu'il est un homme mort et que, dans une pareille chute, rien ne peut le sauver. Il est donc inutile qu'il crie : son cri ne le sauvera point et peut faire manquer l'entreprise en donnant l'éveil.

Trois hommes tombèrent; on entendit leurs corps bondir de rocher en rocher; mais on n'entendit pas un cri, pas une plainte, pas un soupir.

On arriva sur le plateau. Quoique la nuit fût obscure, on pouvait distinguer du fort cette longue ligne noire qu'allaient tracer sur la neige les habits bleus des soldats. Mais le cas était prévu; chaque homme avait roulé sur son sac une chemise et un bonnet de coton.

C'était l'uniforme ordinaire de mon père, lorsque, la nuit, il chassait le chamois.

On arriva jusqu'au pied des palissades sans avoir éveillé un seul qui-vive.

Parvenus aux palissades, les soldats commencèrent à escalader; mais mon père, grâce à sa force herculéenne, trouva un moyen plus simple et moins bruyant : c'était de prendre chaque homme par le fond de son pantalon et le collet de son habit et de le jeter par-dessus les palissades. La neige amortissait à la fois et la chute et le bruit.

Surpris pendant leur sommeil, et voyant au milieu d'eux les soldats français sans savoir comment ils y étaient parvenus, les Piémontais firent à peine résistance.

Un mois, juste jour pour jour, après la prédiction faite, le mont Cenis était à nous.

Tandis que mon père enlevait le mont Cenis, une autre colonne de l'armée des Alpes, passant par le col d'Argentière, en avant de Barcelonnette, s'emparait du poste des Barricades, envahissait la vallée de la Hure et mettait ainsi l'armée des Alpes presque en relation avec l'armée d'Italie, dont l'extrême gauche s'avançait jusqu'au-dessus du petit village d'Isola, vers San-Dalmatio-Salvatico.

Mon père en était arrivé juste au point où l'on rappelait les généraux en chef de l'armée des Alpes pour les guillotiner.

Digitized by Google

Il s'attendait à cette récompense; aussi ne fut-il point étonné de recevoir cette lettre :

« 6 messidor an II.

» Citoyen général,

» Tu es invité à quitter à l'instant même l'armée des Alpes, et à te rendre à Paris, pour répondre aux accusations dont tu es l'objet.

» COLLOT D'HERBOIS. »

Les accusations, ou plutôt l'accusation sur laquelle mon père avait à répondre était celle-ci :

Mon père était entré par un temps très-rigoureux dans le petit village de Saint-Maurice. La première chose qu'il avait aperçue sur la grande place de ce village, c'était une guillotine toute dressée et prête à fonctionner.

Il s'était informé, et avait appris qu'on allait exécuter quatre malheureux, coupables d'avoir essayé de soustraire à la fonte la cloche d'une église.

Le crime n'avait point paru à mon père digne de mort, et, se retournant vers le capitaine Dermoncourt, qui devait bientôt devenir son aide de camp :

— Dermoncourt, lui avait-il dit, il fait très-froid, comme tu le vois, et comme tu peux même le sentir; nous ne trouverons peut-être pas de bois à l'endroit où nous allons; fais donc démolir et emporter cette vilaine machine peinte en rouge que tu vois là-bas, et nous nous chaufferons avec.

Dermoncourt, habitué à l'obéissance passive, avait obéi passivement.

Cette opération, exécutée avec une rapidité toute militaire, embarrassa beaucoup le bourreau, qui avait quatre hommes à guillotiner et qui n'avait plus de guillotine.

Ce que voyant mon père, il eut pitié du pauvre homme, prit les quatre prisonniers, lui en donna un reçu, et les invita à gagner le plus vite possible la montagne.

Les prisonniers, comme on le pense bien, ne se le firent pas dire deux fois.

Digitized by Google

Par un miracle, mon père ne paya point de sa tête ces quatre têtes qu'il avait sauvées ; et, grâce à la prise du Saint-Bernard, du Valaisan et du mont Cenis, on lui pardonna cet attentat patriotique.

Seulement, le nom de *monsieur de l'Humanité*, devenu plus applicable que jamais, lui fut plus que jamais appliqué.

J'ai déjà dit que mon père avait du bonheur.

V

Suites du coup d'épée au front. — Saint-Georges et les chevaux de remonte. — Querelle que lui cherche mon père. — Mon père passe à l'armée de Sambre-et-Meuse. — Il donne sa démission et revient à Villers-Cotterets. — Il est rappelé à Paris pour faire le 13 vendémiaire. — Bonaparte le fait à sa place. — Attestation de *Buonaparte*. — Mon père est envoyé dans le pays de Bouillon, puis nommé commandant de place à Landau. — Il retourne comme général divisionnaire à l'armée des Alpes. — Le sang et l'honneur anglais. — Bonaparte nommé général en chef de l'armée d'Italie. — Campagne de 1796.

Du moment où on ne le guillotinait pas, mon père était enchanté de se retrouver à Paris.

Depuis quelque temps, il lui était poussé une loupe au front, laquelle lui donnait d'effroyables maux de tête. Cette loupe lui était venue à la suite de ce coup de pointe qu'il avait reçu dans un des trois duels qu'il avait eus au régiment pour soutenir la prééminence de la Reine sur le Roi. Il en résultait que la loupe était adhérente au crâne et que son extirpation présentait quelque danger.

L'opération fut faite avec beaucoup de bonheur par M. Pelletan.

Le 15 thermidor de la même année, un arrêté du comité de salut public nomma mon père commandant de l'École de Mars établie au camp des Sablons.

Ce commandement ne fut pas de longue durée.

Le 18 thermidor, c'est-à-dire trois jours après cette nomination, il fut envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Digitized by Google

Mais, avant de quitter Paris, mon père avait un compte à régler avec son ancien colonel Saint-Georges.

Nous avons dit en temps et lieu que, loin de se rendre à son régiment, Saint-Georges avait trouvé plus commode de demeurer à Lille, où il s'était fait envoyer, par le gouvernement, des chevaux de remonte; ce qui ne l'avait pas empêché, en vertu des pouvoirs que s'arrogeaient les chefs de corps à cette époque, de requérir une énorme quantité de chevaux de luxe dont il avait trafiqué.

Le chiffre auquel ces chevaux étaient estimés montait à près d'un million.

Quoiqu'on ne fût pas bien sévère à cette époque sur ces sortes de peccadilles, Saint-Georges s'était donné de telles licences, qu'il fut appelé à Paris pour y rendre ses comptes. Comme les comptes de Saint-Georges étaient fort mal tenus, il trouva à propos de tout rejeter sur mon père, en disant que c'était le lieutenant-colonel Dumas qui avait été chargé de la remonte du régiment.

Le ministre de la guerre écrivit donc à mon père, lequel prouva immédiatement qu'il n'avait jamais commandé une seule réquisition, ni acheté ni vendu un seul cheval.

La réponse du ministre déchargea entièrement mon père. Mais il n'en avait pas moins gardé rancune à Saint-Georges, et, comme sa loupe, qui le faisait horriblement souffrir, l'entretenait dans une mauvaise humeur continuelle, il avait positivement résolu de se couper la gorge avec son ancien colonel.

Saint-Georges, tout brave qu'il était, le pistolet ou l'épée à la main, aimait assez à choisir ses duels. Heureux ou malheureux, celui-là devait faire grand bruit.

Mon père se présenta donc trois fois chez Saint-Georges sans le trouver; puis il y retourna trois fois encore, en laissant chaque fois sa carte.

Enfin, sur la dernière de ces cartes, il écrivit au crayon une menace tellement pressante, que, le surlendemain du jour où il avait été opéré, mon père étant couché et gardé par Dermoncourt, le même qui, sur son ordre, avait fait du bois de chauf-

fage de la guillotine de Saint-Maurice, Saint-Georges se présenta chez lui, et, sur l'annonce de l'indisposition qui le retenait au lit, allait se retirer en laissant sa carte à son tour, lorsque Dermoncourt, qui avait fort entendu parler de lui, voyant un mulâtre admirablement bel homme et qui bégayait en parlant, reconnut Saint-Georges, et, allant à lui :

— Ah ! monsieur de Saint-Georges, lui dit-il, c'est vous !... Ne vous en allez pas, je vous prie ; car, tout malade qu'il est, le général est homme à courir après vous, tant il a hâte de vous voir.

Saint-Georges prit à l'instant même son parti.

— Oh ! ce cher Dumas, s'écria-t-il, je crois bien qu'il a désir de me voir ; et moi donc ! nous avons toujours été si bons amis. Où est-il ? où est-il ?

Et, s'élançant dans la chambre, il alla se jeter sur le lit, prit mon père dans ses bras, le serrant à l'étouffer.

Mon père voulut parler ; mais Saint-Georges ne lui en laissa point le temps.

— Ah çà ! mais, lui dit-il, tu voulais donc me tuer ? me tuer, moi ? Dumas, tuer Saint-Georges ? Est-ce que c'est possible ? mais est-ce que tu n'es pas mon fils ? est-ce que, quand Saint-Georges sera mort, un autre que toi peut le remplacer ? Allons vite, lève-toi ! Fais-moi servir une côtelette, et qu'il ne soit plus question de toutes ces bêtises-là !

Mon père était fort décidé d'abord à pousser l'affaire à fond ; mais que dire à un homme qui se jette sur votre lit, qui vous embrasse, qui vous appelle son fils, et qui vous demande à déjeuner ?

Ce que fit mon père ; il lui tendit la main en disant :

— Ah ! brigand, tu es bien heureux que je sois ton successeur comme tu dis, au lieu d'être celui du dernier ministre de la guerre ; car je te donne ma parole que je te ferais pendre.

— Oh ! guillotiner au moins, dit Saint-Georges en riant du bout des lèvres.

— Non pas, non pas ; ce sont les honnêtes gens que l'on guillotine à cette heure ; mais les voleurs, on les pend.

Digitized by Google

— Voyons, franchement, quelle était ton intention en venant chez moi? dit Saint-Georges.

— De t'y trouver d'abord.

— C'est trop juste; mais après?

— Après?

— Oui.

— Je serais entré dans la chambre où l'on m'aurait dit que tu étais, j'aurais refermé la porte derrière moi, j'aurais mis la clef dans ma poche, et celui de nous deux qui, au bout de cinq minutes, eût encore été vivant se serait chargé de l'ouvrir.

— Alors, dit Saint-Georges, tu vois que j'ai bien fait de ne pas m'y trouver.

Or, comme, en ce moment-là même, la porte s'ouvrait pour annoncer qu'on était servi, la discussion finit et le déjeuner commença.

De l'armée de Sambre-et-Meuse, mon père passa avec la rapidité de mouvements que la Convention faisait exécuter à cette époque à ses généraux, au commandement en chef de l'armée des côtes de Brest; mais, seize jours après cette nomination, tous ces commandements factices lui déplaisant, il donna sa démission et se retira à Villers-Cotterets, près de ma mère, qui déjà, depuis un an ou deux, était accouchée de ma sœur aînée.

Il était là fort heureux, fort tranquille, et espérait y être fort oublié, près de sa jeune femme, lorsque, le 14 vendémiaire, au matin, il reçut cette lettre :

« Paris, 13 vendémiaire de l'an IV de la République française une et indivisible.

» Les représentants du peuple chargés de la force armée de Paris et de l'armée de l'intérieur,

» Ordonnent au général Dumas de se rendre de suite à Paris, pour y recevoir les ordres du gouvernement.

» J.-J.-B. DELMAS.

» LAPORTE. »

Digitized by Google

Que se passait-il donc à Paris?

Nous allons le dire.

Le 13 vendémiaire s'accomplissait. Bonaparte mitraillait les sections sur les marches de l'église Saint-Roch.

La Convention avait jeté les yeux sur mon père pour la défendre; mon père n'était point à Paris. Barras proposa Bonaparte, et Bonaparte fut accepté.

Cette heure, qui sonne une fois, dit-on, dans la vie de tout homme, et qui lui ouvre l'avenir, avait sonné infructueusement pour mon père. Il prit la poste à l'instant même; mais il n'arriva que le 14.

Il trouva les sections vaincues et Bonaparte général en chef de l'armée de l'intérieur.

Voici le certificat qui lui fut délivré; nous copions ce précieux document sur la pièce originale :

LIBERTÉ, JUSTICE, ÉGALITÉ

« Nous, officiers généraux et autres, certifions et attestons que le citoyen Alexandre Dumas, général d'armée, est arrivé le 14 vendémiaire à Paris, et qu'aussitôt il s'est rallié avec ses frères d'armes autour de la Convention nationale pour la défendre contre l'attaque des rebelles qui ont mis bas les armes dans cette journée.

» Paris, ce 14 brumaire, l'an quatrième de la République française.

» *Ont signé :* J.-J.-B. DELMAS; LAPORTE; GASTON; BERNARD, *aide de camp;* HUCHÉ, *général de division;* TH. ARTEL, *capitaine-adjudant général;* BERTIN, *général de brigade;* PAREIN, *général de division;* ROINAY, *commissaire ordonnateur.* »

Puis, au-dessous de toutes ces signatures, de son écriture illisible, dont chaque lettre semble un nœud gordien, l'homme

Digitized by Google

qui venait de ramasser la Révolution dans le sang avait écrit ces trois lignes :

« Certifié vrai.
» Le général en chef de l'armée de l'intérieur,

» BUONAPARTE. »

Trois mois plus tard, il supprimera l'*u* qui italianise son nom et signera *Bonaparte*.

C'est pendant ces trois mois sans doute qu'il a eu son apparition comme Macbeth et que les trois sorcières lui ont dit : « Salut! tu seras général en chef; salut! tu seras premier consul; salut! tu seras empereur. »

La Convention, sauvée par Bonaparte, termina le 26 octobre sa session de trois ans, par un décret d'amnistie pour tous les délits révolutionnaires qui n'étaient pas compliqués de vol ou d'assassinat.

Puis, après avoir rendu huit mille trois cent soixante et dix décrets, elle se retire ou plutôt se réorganise pour reparaître sous la triple forme du conseil des Anciens, du conseil des Cinq-Cents et du Directoire.

Les cinq directeurs sont : La Réveillère-Lepaux, Letourneur (de la Manche), Rewbell, Barras et Carnot.

Tous cinq sont conventionnels; tous cinq ont voté la mort du roi.

Ces nominations toutes révolutionnaires amènent une émeute dans le pays de Bouillon. Le 23 brumaire an IV, mon père remis en activité, est envoyé pour comprimer cette révolte, résultat auquel il arrive sans effusion de sang.

De là, mon père passe de nouveau à l'armée de Sambre-et-Meuse et à l'armée du Rhin; est nommé commandant de place à Landau, le 21 nivôse an IV; revient passer en congé à Villers-Cotterets le mois de ventôse; enfin il retourne comme général divisionnaire, le 7 messidor, à cette armée des Alpes qu'il a commandée en chef et dont la destination est de garder la frontière et d'observer le Piémont, avec lequel on est en paix.

D'abord, mon père avait eu envie de refuser. En temps de

guerre, il eût tout pris, même le fusil d'un soldat; en temps de paix, il était plus difficile.

— Acceptez toujours, général, lui dit Dermoncourt; vous serez là sur le chemin de l'Italie. De Chambéry à Suze, il n'y a que le mont Cenis à traverser.

— En ce cas, répondit mon père, j'ai bien fait de le prendre.

Et il partit.

En effet, comme nous l'avons dit, la guerre, éteinte avec l'Espagne, la Prusse, la Toscane, le Piémont et la Hollande, est restée vivace entre nous et nos deux éternelles ennemies, l'Autriche et l'Angleterre.

Le 17 novembre 1795, les Anglais, attendus vainement à Quiberon, ont évacué l'île Dieu. Sombreuil et douze cents émigrés français sont passés par les armes. Au bruit de la fusillade qui retentit jusqu'à Londres, Pitt s'écrie :

— Du moins, le sang anglais n'a coulé d'aucune blessure.

— Non, lui répond Sheridan; mais l'honneur anglais a coulé par tous les pores.

Quant à l'Autriche, nous continuons de la rencontrer au nord et au sud à la fois. Masséna lui gagne, au sud, la bataille de Loano, et Bernadotte, au nord, le combat de Crutznach.

Seulement, on ne profitait pas de ces victoires. Bonaparte soumit, par l'entremise de Barras, au Directoire un vaste plan qui fut adopté.

On était en train d'en finir avec la Vendée, où Hoche faisait fusiller Stofflet et Charette. Débarrassée de cette inflammation d'entrailles, la France, complétement guérie à l'intérieur, pouvait jeter toutes ses forces sur l'Allemagne et l'Italie.

Voici quel était le plan du Directoire :

La Vendée pacifiée, on prenait immédiatement l'offensive. Nos armées du Rhin bloquaient et assiégeaient Mayence, soumettaient les uns après les autres les princes de l'empire, transportaient le théâtre de la guerre dans les États héréditaires et s'établissaient dans les splendides vallées du Mein et du Necker.

Dès lors, elles ne coûtaient plus rien à la France, la guerre défrayait la guerre.

Digitized by Google

Quant à l'Italie, il fallait y remporter une grande victoire qui décidât le roi de Piémont à la paix, ou qui permît de lui enlever ses États. Cette opération achevée, le royaume de Piémont effacé de la carte d'Italie et réuni à la France sous le nom de département du Pô, on franchissait le fleuve en évitant Pavie; on enlevait Milan à l'Autriche; puis on s'enfonçait dans la Lombardie, et l'on venait, par le Tyrol et par Venise, frapper aux portes de Vienne.

L'Italie, comme l'Allemagne, et certes aussi bien que l'Allemagne, l'Italie nourrissait nos armées.

En conséquence de ce plan et dans le but de le mettre à exécution, Hoche, pour achever la pacification de la Vendée, réunit sous son commandement les trois armées des côtes de Cherbourg, des côtes de Brest et de l'Ouest, — cent mille hommes; — Jourdan conserva le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, Moreau remplaça Pichegru sur le Rhin, et Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Italie.

Le 21 mars 1796, Bonaparte quitta Paris, emportant dans sa voiture deux mille louis. C'est tout ce qu'il avait pu réunir, en joignant à sa propre fortune et à celle de ses amis les subsides du Directoire. Alexandre emportait sept fois plus, lorsqu'il partit pour conquérir les Indes. Il est vrai que chaque louis d'or, à l'époque de Bonaparte, valait sept mille deux cents francs en assignats.

Pourquoi Bonaparte, à ces belles armées du Rhin, à ces quatre-vingt mille hommes bien armés et bien équipés, qu'on mettait sous les ordres de Jourdan et de Moreau, et qu'on eût mis sous les siens s'il eût voulu, préférait-il les vingt-cinq mille soldats nus et affamés de la rivière de Gênes? C'est que l'Italie est l'Italie, c'est-à-dire le pays des riches souvenirs; c'est qu'il préférait l'Éridan et le Tibre au Rhin et à la Meuse, le Milanais au Palatinat; c'est qu'il aimait mieux être Annibal que Turenne, ou le maréchal de Saxe.

En arrivant à Nice, il trouva une armée sans vivres, sans vêtements, sans souliers, luttant à grand'peine pour se maintenir dans ses postes et ayant devant elle soixante mille hom-

Digitized by Google

mes de troupes autrichiennes et les généraux les plus renommés de l'empire.

Le lendemain de son arrivée, Bonaparte fit distribuer à chaque général, pour son entrée en campagne, la somme de quatre louis; puis, montrant aux soldats les campagnes d'Italie:

— Camarades, leur dit-il, vous manquez de tout au milieu de ces rochers; jetez les yeux sur ces riches plaines qui se déroulent à vos pieds, elles vous appartiennent, allons les prendre.

C'était à peu près le discours qu'Annibal avait tenu, il y avait dix-neuf cents ans, à ses Numides, accroupis comme des sphinx sur les plus hauts rochers des Alpes et regardant l'Italie de leurs yeux ardents, et, depuis dix-neuf cents ans, il n'était passé entre ces deux hommes que deux autres hommes dignes de leur être comparés, César et Charlemagne.

Bonaparte avait, comme nous l'avons dit, soixante mille hommes à peu près devant lui ; vingt-deux mille, sous les ordres de Colli, campaient à Céva, sur le revers des monts; trente-huit mille sous les ordres de Beaulieu, cœur de jeune homme sous des cheveux blancs, s'avançaient vers Gênes par les routes de la Lombardie.

Bonaparte transporte son armée à Albenga, et, le 11 avril, heurte Beaulieu, près de Voltri.

De ce choc jaillit l'étincelle qui va embraser l'Italie. En onze jours, le jeune général en chef bat cinq fois les ennemis : à Montenotte, à Millesimo, à Dego, à Vico et à Mondovi. En onze jours, les Autrichiens sont séparés des Piémontais, Provera est pris, le roi de Sardaigne est forcé de signer un armistice dans sa propre capitale, et de livrer les trois forteresses de Coni, de Tortone et d'Alexandrie.

Alors Bonaparte s'avance vers la haute Italie, et, devinant les succès à venir par les succès passés, il écrit au Directoire:

« Demain, je marche sur Beaulieu, je l'oblige à repasser le Pô, je le passe immédiatement après lui, je m'empare de toute la Lombardie, et, avant un mois, j'espère être sur les montagnes du Tyrol, y trouver l'armée du Rhin et porter, de concert avec elle, la guerre dans la Bavière. »

Digitized by Google

En effet, Beaulieu est poursuivi ; il se retourne inutilement pour s'opposer au passage du Pô ; le Pô est franchi. Il se met à couvert derrière les murs de Lodi ; un combat de trois heures l'en chasse ; il se range sur la rive gauche en défendant de toute son artillerie le pont qu'il n'a pas eu le temps de couper. L'armée française se forme en colonne serrée, se précipite sur le pont, renverse tout ce qui s'oppose à elle, éparpille l'armée autrichienne et poursuit sa marche en lui passant sur le corps. Alors Pavie se soumet, Pizzighitone et Crémone tombent, le château de Milan ouvre ses portes, le roi de Sardaigne signe définitivement la paix, les ducs de Parme et de Modène suivent son exemple, et Beaulieu n'a que le temps de se renfermer dans Mantoue.

C'est en ce moment que l'on apprend que Wurmser arrive : il amène soixante mille hommes : trente mille détachés de l'armée du Rhin, trente mille qui viennent de l'intérieur de l'Autriche.

Ces soixante mille hommes vont déboucher par le Tyrol.

Voici quel est l'état des forces françaises et ennemies :

L'armée française était entrée en Italie, forte de trente à trente-deux mille hommes, sur lesquels elle en avait perdu deux mille ; à peu près neuf mille hommes étaient arrivés de l'armée des Alpes, quatre ou cinq mille avaient rejoint, sortant des dépôts de la Provence et du Var. L'armée comptait donc de quarante-quatre à quarante-cinq mille hommes échelonnés sur l'Adige ou groupés autour de Mantoue.

En outre, la Vendée étant pacifiée, on pouvait compter sur deux divisions tirées de l'armée de l'Ouest. Mais encore fallait-il donner à ces deux divisions le temps de traverser la France.

L'armée autrichienne se composait de dix à douze mille hommes, sans compter les malades et les blessés enfermés dans Mantoue ; de douze ou quinze mille hommes, débris des batailles livrées depuis le commencement de la campagne et éparpillés dans la haute Italie, et des soixante mille hommes amenés par Wurmser.

Ces soixante mille hommes, non-seulement on en faisait

Digitized by Google

grand bruit, mais on doublait hardiment leur nombre. Cette fois, Bonaparte allait avoir affaire non-seulement, disaient ces mêmes bruits, à une armée quatre fois plus forte que la sienne, mais encore à un général digne de lui. Annibal allait trouver son Scipion; on répétait le vieux dicton : *L'Italia fu e sarà sempre il sepolcro dei Francesi.* (L'Italie fut et sera toujours le tombeau des Français.)

Wurmser avait, comme nous l'avons dit, soixante mille hommes; de ces soixante mille hommes, il en avait détaché vingt mille qu'il avait donnés à Quasdanovitch, avec ordre de prendre la route qui tourne le lac de Garda, longe le petit lac d'Idra, et qui, après avoir traversé la Chiese, vient déboucher à Salo.

Quant aux quarante mille autres, il les prit avec lui, les divisa sur les deux routes qui longent l'Adige, les uns marchant sur Rivoli, les autres allant déboucher sur Vérone.

Ainsi l'armée française réunie autour de Mantoue était enveloppée, attaquée sur son front par l'armée de Wurmser, attaquée sur ses derrières par la garnison de Beaulieu et par ces autres dix mille hommes éparpillés que l'on rallierait.

Tout ce plan de Wurmser fut révélé à Bonaparte par son exécution même.

Coup sur coup il apprend : que Quasdanovitch a attaqué Salo, en a chassé le général Sauret, et que le général Guyeux y reste seul, dans un vieux bâtiment où il s'est jeté avec quelques centaines d'hommes; que les Autrichiens ont forcé la Corona entre l'Adige et le lac de Garda; enfin qu'ils viennent de déboucher devant Vérone; le lendemain, ils sont à Brescia; sur tous les points, ils vont passer l'Adige.

Soit doute de sa fortune, soit qu'au contraire il veuille montrer la supériorité de son génie, Bonaparte rassemble ses généraux en conseil; tous sont d'avis de battre en retraite. Augereau seul, le soldat de Paris, l'enfant du faubourg Saint-Antoine, déclare que l'on peut décider ce que l'on voudra, mais que ni lui ni sa division ne reculeront d'un pas.

Bonaparte fronce le sourcil, car d'avance cette décision est la sienne. D'où vient qu'Augereau a été de son avis? Est-ce

Digitized by Google

témérité ou génie? Il regarde cette tête, vigoureusement accentuée, mais déprimée aux tempes et renflée à l'occiput; c'est purement et simplement de la témérité.

Bonaparte congédie le conseil de guerre sans rien décider hautement; mais vis-à-vis de lui-même son plan est fait.

Bonaparte a son quartier général à Castelnuovo, presqu'à la pointe du lac de Garda; il réunira autour de lui une masse aussi considérable que possible, en levant le siége de Mantoue; il abandonnera le bas Mincio et la basse Adige; il concentrera toutes ses forces sur Peschiera et battra séparément, avant qu'ils aient fait leur jonction, Quasdanovitch et Wurmser.

C'est par Quasdanovitch, le plus rapproché et le moins fort, qu'il commencera.

Le 21 thermidor (31 juillet), tandis que Serrurier abandonne le siége de Mantoue, brûlant ses affûts, enclouant ses canons, enterrant ses projectiles et jetant ses poudres à l'eau, Bonaparte passe le Mincio à Peschiera, bat Quasdanovitch à Lonato, tandis qu'Augereau entre dans Brescia sans coup férir et que le général Sauret, remontant jusqu'à Salo, va dégager Guyeux, qui, sans pain et sans eau, se bat depuis deux jours et tient dans son vieux bâtiment.

Quasdanovitch, qui croit nous surprendre et nous battre, a été surpris et battu; il s'arrête effrayé, décidé à ne point s'engager davantage sans savoir ce qu'est devenu Wurmser.

Bonaparte s'arrête de son côté; le véritable ennemi à craindre, c'est Wurmser. C'est à Wurmser qu'il faut faire face : ses arrière-gardes deviendront ses avant-gardes, et *vice versa;* il se retourne, il était temps!

Les généraux de Wurmser ont passé non-seulement l'Adige, mais encore le Mincio, sur lequel ils doivent faire à Peschiera leur jonction avec Quasdanovitch; Bayalist s'avance sur la route de Lonato, et Lilpay a repoussé de Castiglione le général Vatelle, tandis que Wurmser s'est avancé sur Mantoue, qu'il croit toujours bloquée, avec ses deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie.

En arrivant au quartier du général Serrurier, il trouva les affûts en charbon et les canons encloués.

Bonaparte a eu peur, il s'est enfui. Le calcul du génie est, aux yeux du général autrichien, l'effet de la peur.

Pendant ce temps-là, Bonaparte, que Wurmser croit fugitif, coupe en deux l'armée de Bayalist à Lonato, en jette sur Salo une portion que poursuit et qu'éparpille Junot, se met à la poursuite de l'autre, qu'il pousse sur Castiglione. Les Autrichiens fugitifs rencontrent, les uns le général Sauret à Salo, les autres le général Augereau à Castiglione; des deux côtés, ils sont pris entre deux feux.

On fait trois mille prisonniers à Salo, on fait quinze cents prisonniers à Castiglione, on tue et l'on blesse trois à quatre mille hommes, on prend vingt pièces de canon et l'on mêle les fuyards de Bayalist à ceux de Quasdanovitch.

Wurmser a reconnu son erreur, à peine entré dans Mantoue : il accourt au bruit du canon, il arrive avec quinze mille hommes, en rallie dix mille à Bayalist et à Lilpay, et se met en ligne pour offrir le combat.

Bonaparte l'acceptera, mais il lui faut toutes ses troupes; il part au galop pour Lonato; depuis trois jours, il a tout vu, tout ordonné, tout fait par lui-même; dans ces trois jours, il a crevé cinq chevaux. Il arrive à Lonato; une partie des troupes qui sont dans la ville se portera sur Salo et sur Gravado, pour achever Quasdanovitch; tout ce qui restera de disponible redescendra avec lui à Castiglione : à son ordre, les troupes se mettent en marche, chacune pour sa destination; il reste à Lonato avec mille hommes; il y prendra quelques instants de repos, et, le soir, il sera à Castiglione pour présenter la bataille à Wurmser au point du jour.

Bonaparte vient de descendre de cheval et de se mettre à table, quand on lui annonce que Lonato est entouré par quatre mille hommes et qu'un parlementaire autrichien est là qui vient le sommer de se rendre.

Avec ses mille hommes, Bonaparte pourrait faire face aux quatre mille et les battre peut-être; mais il est pressé, c'est une autre ressource qu'il faut employer.

Il ordonne à tout son état-major de monter à cheval, se fait

Digitized by Google

amener le parlementaire et ordonne qu'on lui débande les yeux.

Le parlementaire, qui ne savait pas à qui il avait affaire, s'étonne en voyant un état-major, là où il ne croyait trouver que quelques officiers ; il n'en remplit pas moins sa mission.

— Mais, malheureux ! lui dit Bonaparte quand il a fini, mais vous ne savez donc ni qui je suis, ni où vous êtes ? Je suis le général en chef Bonaparte, et vous êtes tombé, vous et vos quatre mille hommes, au milieu de mon armée ; allez donc dire à ceux qui vous envoient que je leur donne cinq minutes pour se rendre, ou que je les ferai tous passer au fil de l'épée pour les punir de l'insulte qu'ils osent me faire.

Un quart d'heure après, les quatre mille hommes avaient mis bas les armes.

A la nuit tombante, Bonaparte était à Castiglione.

Le lendemain, Wurmser était battu et laissait deux mille hommes sur le champ de bataille, où nos soldats harassés de fatigue couchaient pêle-mêle avec les morts.

En cinq jours, Bonaparte, avec trente mille hommes, venait d'en battre soixante mille ; Wurmser avait perdu vingt mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Il avait repris la route de Rivoli entre l'Adige et le lac de Garda pour rentrer dans le Tyrol.

Bonaparte réunit vingt-huit mille hommes, se lance à la poursuite de Wurmser, qui, en ralliant Quasdanovitch, en aura encore quarante mille ; il gagne la bataille de Roveredo, entre à Trente, la capitale du Tyrol, laisse Vaubois à la garde de Trente, se jette dans les gorges du Tyrol à la poursuite de Wurmser ; avec dix-huit mille hommes, il en chasse devant lui trente mille, fait vingt lieues en deux jours, rejoint Wurmser sur les bords de la Brenta, lui livre la bataille de Bassano, lui fait quatre mille prisonniers, lui prend tout son matériel, l'accule sur l'Adige, et ne lui laisse d'autre ressource que d'aller, avec les quatorze mille hommes qui demeurent encore près de lui, demander un abri aux murs de Mantoue, qu'il était venu pour débloquer avec soixante mille hommes.

Digitized by Google

C'était la troisième armée autrichienne que Bonaparte détruisait depuis son entrée en Italie.

Wurmser, entré dans Mantoue, résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et, pour ajouter aux vivres, il fit tuer et saler les sept mille chevaux de ses cavaliers, dont il fit des fantassins.

Puis, furieux de la façon dont ses hommes s'étaient conduits, il condamna ses officiers, pour les punir, à ne se promener pendant trois mois dans les rues de Mantoue qu'avec des quenouilles aux mains, au lieu de cannes.

Les officiers subirent sans murmure cette étrange punition.

Quant à Bonaparte, il laissa Serrurier bloquer Mantoue et s'en retourna à Milan attendre des secours du Directoire, et, en les attendant, fonder la république cisalpine.

VI

Mon père à l'armée d'Italie. — Il est reçu à Milan par Bonaparte et Joséphine. — Embarras de Bonaparte en Italie. — La gale. — On rentre en campagne. — Découragement. — Bataille d'Arcole. — L'espion autrichien. — Comment mon père le force à livrer sa dépêche.

Pendant que ces merveilles s'accomplissaient dans la haute Italie, mon père commandait toujours la division de l'armée des Alpes ; comme c'était, ainsi que nous l'avons dit, un poste d'observation, il avait placé les généraux de brigade Dufresne et Pailloc, l'un au pied du mont Cenis, et l'autre à Saint-Pierre-d'Albigny dans la Tarantaise, tandis que lui-même était allé établir son quartier général à la Chambre, petit village composé d'une douzaine de maisons et situé au pied d'une chaîne de rochers fort giboyeux en chamois.

De là sa prédilection pour la Chambre, où, d'ailleurs, il savait retrouver un de ses anciens guides du mont Cenis, chasseur enragé, avec lequel il passait les jours et les nuits dans la montagne.

Un soir, en rentrant après une chasse magnifique qui avait

Digitized by Google

duré trois jours, mon père trouva une lettre qui lui ordonnait de se rendre en Italie et de s'y mettre à la disposition du général Bonaparte. Cet ordre était en date du 22 vendémiaire (14 octobre).

C'était tout ce que désirait mon père, quoiqu'il partageât un peu cette répugnance de tous ses collègues, eux qui se regardaient comme de vieux généraux de trente-deux à trente-quatre ans, de servir sous un général de vingt-six ans; mais le bruit du canon de tant de batailles avait retenti à ses oreilles depuis un an, qu'il avait été tout prêt à demander du service en Italie, dans quelque grade que ce fût.

Mon père arriva à Milan le 19 octobre 1796.

Il y fut admirablement reçu par Bonaparte, et surtout par Joséphine, qui était venue l'y rejoindre, et qui, en sa qualité de créole, aimait passionnément ce qui lui rappelait ses chères colonies.

Il trouva Bonaparte fort inquiet et surtout fort courroucé contre le Directoire, qui l'abandonnait. Les généraux autrichiens avaient été battus; mais l'Autriche n'était point battue, elle.

Les troupes que l'empereur avait en Pologne, grâce aux assurances que Catherine lui avait données, avaient pu se mettre en marche vers les Alpes; on en avait fait autant des troupes en observation sur le Danube et surveillant la Turquie; toutes les réserves de la monarchie autrichienne étaient, en outre, dirigées sur l'Italie; une nouvelle et splendide armée se préparait donc dans le Frioul, composée des débris de l'armée de Wurmser, des troupes venues de Pologne et de Turquie, enfin des réserves et des recrues. C'était le maréchal Alvintzy qui était chargé de reprendre le commandement de cette quatrième armée chargée de venger l'honneur de Colli, de Beaulieu et de Wurmser.

Pour combattre cette nouvelle armée, Bonaparte n'avait plus que vingt-cinq mille hommes des troupes qui l'avaient accompagné en Italie ou qui étaient venues l'y rejoindre, tant le canon autrichien, même au milieu de ses défaites, avait creusé de larges vides dans nos rangs. Il était arrivé quelques batail-

lons de la Vendée, mais fort diminués par les désertions; Kellermann, qui venait d'envoyer mon père, faisait dire par lui qu'il ne pouvait dégarnir la ligne des Alpes, obligé qu'il était de contenir Lyon et les bords du Rhône, où les compagnies de Jéhu se livraient à toute sorte de brigandages. Bonaparte demandait à cor et à cri la 40e et la 83e brigade avec les six mille hommes qui les composaient, et, s'ils arrivaient, il répondait de tout.

Aussi écrivait-il au Directoire :

« Je suis malade, je puis à peine me soutenir à cheval; il ne me reste que du courage, ce qui est insuffisant pour le poste que j'occupe. On nous compte, le prestige disparaît; des troupes, ou l'Italie est perdue. »

Mon père avait trouvé, en effet, Bonaparte fort souffrant; cette maladie dont il se plaignait, c'était la gale, qu'il avait gagnée à Toulon de la façon la plus héroïque, en servant lui-même un canon avec l'écouvillon d'un artilleur qui venait d'être tué : cette gale, mal soignée, le fatiguait horriblement; sa maigreur était effrayante; il semblait un cadavre ambulant, ses yeux seuls vivaient.

Il ne désespérait pas cependant; il recommanda à mon père la plus grande surveillance et la plus incessante activité, et, lui annonçant sa prochaine rentrée en campagne, il l'envoya prendre devant Mantoue le commandement de la première division.

En effet, onze jours après, la campagne recommençait.

La quatrième tête était repoussée à l'hydre; le maréchal Alvintzy, conduisant quarante mille hommes, avait jeté des ponts sur la Piave et s'était avancé sur la Brenta.

La campagne fut terrible. Elle dura du 1er au 17 novembre; Bonaparte, avec vingt mille hommes, en attaquait cinquante mille; un instant, l'armée se trouva réduite à quinze mille hommes; un instant, Bonaparte, découragé après les batailles sans résultat de Bassano et de Caldiero, jeta ce cri de détresse au Directoire; c'était le 14 novembre; le 13, Bonaparte était arrivé dans Vérone, après dix jours de lutte non-seulement contre les Autrichiens, mais encore contre la boue, la pluie et la grêle.

Digitized by Google

« Tous nos officiers supérieurs, écrit-il, sont hors de combat; l'armée d'Italie, réduite à une poignée de monde, est épuisée; les héros de Millesimo, de Lodi, de Castiglione et de Bassano, sont morts pour la patrie ou sont à l'hôpital; il ne reste plus aux corps que leur réputation et leur orgueil; Joubert, Lannes, Lamart, Victor, Murat, Charlet, Dupuis, Rampon, Pigeon, Menard, Chabaudon, sont blessés; nous sommes abandonnés au fond de l'Italie; ce qui reste de braves voit la mort infaillible au milieu de chances continuelles, et avec des forces inférieures. Peut-être l'heure du brave Augereau et de l'intrépide Masséna est elle prête à sonner; alors, alors que deviendront ces braves gens? Cette pensée me rend réservé; je n'ose plus affronter la mort, qui serait un sujet de découragement pour qui est l'objet de mes sollicitudes; si j'avais reçu la 83ᵉ, forte de trois mille cinq cents hommes connus à l'armée, j'aurais répondu de tout; peut-être sous peu de jours ne sera-ce point assez de quarante mille hommes.

» Aujourd'hui, repos aux troupes; demain, selon les mouvements de l'ennemi, nous agirons. »

C'étaient là les plaintes, c'étaient là surtout les sombres prévisions de l'homme fatigué, mouillé, refroidi : la plus vigoureuse des organisations succombe à ces moments de doute, éprouve ces heures de découragement; après les grandes fatigues, l'âme subit les influences du corps : le fourreau ternit la lame.

Deux heures après avoir écrit cette lettre, Bonaparte avait adopté un nouveau plan.

Le lendemain avait lieu le combat de Roneo, lequel commençait cette fameuse bataille d'Arcole qui devait durer trois jours.

Le troisième jour, l'armée autrichienne avait perdu cinq mille prisonniers, huit ou dix mille tués ou blessés, et, forte encore de quarante mille hommes, se retirait dans les montagnes, poursuivie par quinze mille Français.

Elle s'arrêta dans la capitale du Tyrol.

Quinze mille Français avaient accompli cette œuvre gigantesque de lutter contre cinquante mille hommes et de les vaincre.

Digitized by Google

Seulement, ils avaient repoussé l'armée d'Alvintzy, mais ils n'avaient pu la détruire comme ils avaient fait des trois autres.

Bonaparte, de son côté, recommanda à Serrurier de poursuivre le blocus de Mantoue, en serrant Wurmser comme il avait serré Cauto-d'Irles, et s'en alla reprendre son quartier d'hiver à Milan, centre de ses négociations avec tous ces petits princes d'Italie, que la peur seule faisait nos alliés.

Il y était depuis trois semaines environ, lorsque arriva au blocus un événement qui devait avoir une grande influence sur le dénoûment de cette terrible campagne.

Une nuit,—c'était la nuit du 23 au 24 décembre, qui correspondait à celle du 2 au 3 nivôse, — mon père fut réveillé par la visite de trois ou quatre soldats, lesquels lui amenaient un homme qui avait été pris par une de nos sentinelles avancées, au moment où il s'apprêtait à franchir les premières palissades de Mantoue.

Mon père était à Marmirolo.

Le colonel commandant nos avant-postes à Saint-Antoine envoyait cet homme à mon père, en le lui annonçant comme un espion vénitien qu'il croyait chargé de quelque message d'importance.

L'homme, interrogé, répondit à merveille. Il était au service de l'Autriche, faisait partie de la garnison de Mantoue, était sorti de la ville pour une affaire d'amour et s'apprêtait à y rentrer lorsqu'il avait été dénoncé à la sentinelle qui l'avait arrêté, par le bruit que faisaient ses pas sur la neige gelée.

Fouillé jusqu'aux endroits les plus secrets, on ne trouva rien sur lui.

Mais, malgré l'apparente bonhomie des réponses de cet homme et sa tranquillité au milieu des investigations dont il était l'objet, mon père avait cru remarquer certain regards rapides, certains tressaillements dénotant l'homme dont la position n'est point parfaitement nette. D'ailleurs, le mot espion, prononcé devant lui, le rendait difficile sur les raisons données par le prisonnier, sur sa sortie et sur sa rentrée.

Enfin, quand un général en observation devant une ville de

l'importance de Mantoue, espère tenir un espion, il ne renonce pas facilement à cet espoir.

Cependant il n'y avait rien à dire, les poches étaient parfaitement vides et les réponses mathématiquement précises.

Une des lectures favorites de mon père était Polybe et les *Commentaires* de César ; un volume des *Commentaires* du vainqueur des Gaules était ouvert sur la table placée près de son lit, et le passage que mon père venait de relire avant de se coucher était justement celui où César raconte que, pour pouvoir faire passer à Labiénus, son lieutenant, des nouvelles sûres, il renfermait sa lettre dans une petite boule d'ivoire de la grosseur d'une bille d'enfant ; que le messager, lorsqu'il passait soit devant des postes ennemis, soit dans quelque endroit où il craignait d'être surpris, tenait cette boule dans sa bouche et l'avalait, s'il était serré de trop près.

Tout ce passage de César lui revint comme un trait de lumière.

— C'est bien, dit mon père, puisque cet homme nie, qu'on l'emmène et qu'on le fusille.

— Comment ! général, s'écria le Vénitien épouvanté, à quel propos me fusiller ?

— Pour t'ouvrir le ventre et y chercher tes dépêches, que tu as avalées, dit mon père avec autant d'aplomb que si la chose lui eût été révélée par quelque démon familier.

L'espion tressaillit.

Les hommes hésitaient.

— Oh ! ce n'est point une plaisanterie, dit mon père aux soldats qui avaient amené le prisonnier, et, s'il vous faut un ordre écrit, je vais vous le donner.

— Non, général, dirent les soldats, et, du moment que c'est sérieux...

— Parfaitement sérieux ; emmenez et fusillez.

Les soldats firent un mouvement pour entraîner l'espion.

— Un instant ! dit celui-ci, qui voyait que l'affaire prenait une tournure grave.

— Avoues-tu ?

Digitized by Google

— Eh bien, oui, j'avoue, dit l'espion après un instant d'hésitation.

— Tu avoues que tu as avalé tes dépêches ?

— Oui, général.

— Et combien y a-t-il de temps de cela ?

— Il y a maintenant deux heures et demie, à peu près, général.

— Dermoncourt, dit mon père à son aide de camp, qui couchait dans une chambre à côté de la sienne, et qui, depuis le commencement de cette scène, la regardait et l'écoutait avec la plus grande attention, ne sachant pas trop où elle allait aboutir.

— Me voilà, général.

— Tu entends ?

— Quoi, général ?

— Que cet homme a avalé ses dépêches ?

— Oui.

— Depuis deux heures et demie ?

— Depuis deux heures et demie.

— Eh bien, va trouver le pharmacien du village, et demande-lui si, au bout de deux heures et demie, c'est un purgatif ou un vomitif qu'il faut donner à un homme à qui l'on veut faire rendre ce qu'il a pris : qu'il te dise celui des deux qui aura le plus prompt résultat.

Au bout de cinq minutes, Dermoncourt rentra, et dit, la main à son chapeau et avec un flegme merveilleux :

— Un purgatif, général.

— Le rapportes-tu ?

— Oui, général.

On présenta le purgatif à l'espion, qui l'avala en faisant la grimace ; puis on le conduisit dans la chambre de Dermoncourt, où deux soldats le gardèrent à vue, tandis que Dermoncourt passait une assez mauvaise nuit, réveillé par les soldats, chaque fois que l'espion portait la main au bouton de sa culotte.

Enfin, vers les trois heures du matin, il accoucha d'une petite boulette de cire grosse comme une aveline ; la boulette de

Digitized by Google

cire fut lavée dans une de ces rigoles d'irrigation qui se trouvent par milliers dans les prairies des environs de Mantoue, imbibée d'une eau que l'espion portait à cet effet dans un petit flacon caché dans la poche de son gilet, et que les soldats n'avaient pas jugé à propos de lui enlever, et présentée à mon père, qui la fit ouvrir par Dermoncourt, lequel, en sa qualité d'aide de camp secrétaire, était chargé de l'ouverture des dépêches.

Ils ne restait plus qu'une crainte : c'est que la dépêche ne fût en allemand, et personne au quartier général ne parlait allemand.

Pendant ce temps, Dermoncourt, à l'aide d'un canif, faisait l'opération césarienne à la boulette de cire, et en tirait une lettre écrite sur du papier vélin et d'une écriture assez fine pour que, roulée entre les doigts, cette lettre ne prit pas plus d'importance qu'un gros pois.

La joie des deux opérateurs fut grande lorsqu'ils s'aperçurent que la lettre était écrite en français ; on eût dit que l'empereur et son général en chef avaient prévu le cas où cette lettre tomberait entre les mains de mon père.

Voici la teneur de la lettre, que je transcris sur une copie de la main de mon père ; l'orginal, comme nous le dirons tout à l'heure, fut envoyé à Bonaparte.

« Trente, le 15 décembre 1796.

» Je m'empresse de transmettre à Votre Excellence, littéralement et dans la même langue où je les ai reçus, les ordres de Sa Majesté en date du 5 du mois :

« Vous aurez soin d'avertir sans retard le maréchal Vurmser de ne pas continuer ses opérations ; vous lui ferez savoir
» que j'attends de sa valeur et de son zèle qu'il défendra Mantoue jusqu'à toute extrémité ; que je le connais trop, ainsi
» que les braves officiers généraux qui sont avec lui, pour
» craindre qu'ils se rendent prisonniers, surtout s'il s'agissait de
» transporter la garnison en France au lieu de la renvoyer dans

» mes États; je désire que, dans le cas où il serait réduit à toute
» extrémité et sans ressources pour la subsistance, il trouve le
» moyen, en détruisant, autant que possible, ce qui dans Man-
» toue serait de préférence utile à l'ennemi et en emmenant
» la partie des troupes qui sera en état de le suivre, de ga-
» gner et de passer le Pô, de se porter à Ferrare ou à Bologne,
» et de se rendre, en cas de besoin, vers Rome ou en Toscane;
» il trouvera de ce côté très peu d'ennemis *et de la bonne vo-*
» *lonté* pour l'approvisionnement de ses troupes, pour les-
» quelles, au besoin, il ferait usage de la force, ainsi que pour
» surmonter tout autre obstacle.

» FRANÇOIS. »

» Un homme sûr, cadet du régiment de Straroldo, remettra cette dépêche importante à Votre Excellence; j'ajouterai que la situation actuelle et les besoins de l'armée ne permettent pas de tenter de nouvelles opérations *avant trois semaines ou un mois* sans s'exposer derechef aux dangers de ne pouvoir réussir. Je ne puis trop insister près de Votre Excellence afin qu'elle tienne le plus longtemps possible dans Mantoue, l'ordre de Sa Majesté lui servant, d'ailleurs, de direction générale; dans tous les cas, je prie Votre Excellence de m'envoyer de ses nouvelles par des moyens sûrs, dont je puisse à mon tour me servir pour correspondre avec elle.

» ALVINTZY.

» *P.-S.* Selon toute probabilité, le mouvement que je ferai aura lieu le 13 ou 14 janvier; je déboucherai avec trente mille hommes par le plateau de Rivoli, et j'expédierai Provera avec dix mille hommes par l'Adige sur Legnago, avec un convoi considérable. Quand vous entendrez le canon, faites une sortie pour faciliter son mouvement. »

Digitized by Google

VII

Dermoncourt est expédié par mon père à Bonaparte. — Réponse franche de Berthier. — Mouvements militaires qui sont la suite de la dépêche saisie sur l'espion. — Correspondance de mon père avec Serrurier et de Dallemagne. — Combats de Saint-Georges et de la Favorite. — Prise de Mantoue. — Mon père porté en observation.

La joie de mon père et de Dermoncourt fut grande; la dépêche, comme on voit, était des plus importantes. D'abord elle dénonçait la Toscane, les États vénitiens et les États pontificaux, comme des pays *pleins de bonne volonté*. Ensuite elle indiquait la résolution où était Alvintzy de ne rien faire, *avant trois semaines ou un mois*.

Il fallait donc faire passer le plus vite possible cette dépêche à Bonaparte.

Dermoncourt monta à l'instant même à cheval et prit la route de Milan.

Il y arriva le surlendemain, à sept heures du matin, et descendit au perron de l'hôtel Serbelloni, où logeait le général Bonaparte. Il avait fait une partie de la route à cheval et l'autre dans une espèce de *calessino* qu'on appelle *sediolle*.

Mais, là, Dermoncourt trouva un obstacle auquel il ne s'attendait pas; l'aide de camp de service avait ordre de ne laisser pénétrer jusqu'à Bonaparte qu'à neuf heures du matin.

Dermoncourt se fâcha.

— Eh! monsieur, lui dit-il, vous voyez bien, par la boue dont je suis couvert, que je n'arrive pas du bal, et, si j'insiste pour voir le général en chef, c'est que j'ai quelque chose d'important à lui dire.

L'aide de camp s'obstina dans son refus, Dermoncourt s'entêta dans la volonté de voir Bonaparte; l'aide de camp lui barra le passage; Dermoncourt était un bouledogue de l'école républicaine; il prit l'aide de camp par les deux épaules, lui fit faire un tour sur lui-même et passa; mais toute cette lutte

ne s'était pas accomplie sans bruit, et Dermoncourt trouva Bonaparte sur la porte de son cabinet.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Bonaparte en fronçant le sourcil.

— Ma foi, général, répondit Dermoncourt, il y a qu'il n'est pas très-agréable, quand on vient de faire trente lieues en vingt-six heures, d'être obligé de passer sur le ventre de vos aides de camp pour arriver jusqu'à vous.

— Mais si telle était cependant la consigne donnée?

— Si telle était la consigne donnée, général, dit gaiement Dermoncourt, faites-moi fusiller, car j'ai violé la consigne; cependant je vous prierai de ne commander le piquet qu'après avoir lu cette dépêche.

Bonaparte lut la dépêche.

Puis, se retournant vers l'aide de camp :

— Vous avez oublié, monsieur, lui dit-il, que la consigne n'existait pas pour tout officier d'état-major arrivant de Mantoue, et qu'à midi comme à minuit la porte leur est ouverte; rendez-vous aux arrêts.

L'aide de camp s'inclina et sortit (1).

— Comment Dumas s'est-il procuré cette dépêche? demanda Bonaparte.

Dermoncourt raconta l'affaire, et entra dans tous les détails.

— Berthier! Berthier! cria Bonaparte.

Berthier parut avec sa gravité et son importance ordinaires.

— Tiens, Berthier, lui dit Bonaparte en lui présentant la dépêche, flaire-moi cela et dis-moi ce que cela sent.

— Mais, général, dit Berthier, cela sent la merde.

— Eh bien, à la bonne heure, tu n'as pas tourné autour; lis maintenant.

Berthier lut.

— Oh! oh! fit-il.

— Comprends-tu, Berthier? la prochaine bataille s'appellera la bataille de Rivoli, et celle-là, ou je me trompe fort, ou elle décidera de la campagne. En tout cas, comme dit Alvintzy, nous avons une vingtaine de jours devant nous.

(1) Cet aide de camp était Duroc.

Digitized by Google

— Et, comme un homme prévenu en vaut deux, dit Dermoncourt, et que, même quand vous n'êtes pas prévenu, vous en valez cent, cela va être drôle!

— En attendant, dit Bonaparte, comme tu as probablement faim, tu vas prendre le temps de te décrotter, voilà tout, et tu déjeuneras avec nous. Connais-tu Joséphine?

— Non, général, je n'ai point cet honneur.

— Eh bien, je te présenterai à elle; va et reviens.

Dermoncourt ne se le fit pas répéter deux fois; il déjeuna et dîna avec Bonaparte, qui exigea qu'il restât au palais et y couchât.

Le lendemain matin, il lui remit une lettre pour mon père, le chargea de mille compliments et lui annonça qu'il pourrait partir quand il voudrait et que la voiture était prête.

Dermoncourt monta en voiture dans la cour; Bonaparte et Joséphine étaient à une fenêtre et Berthier à la fenêtre voisine.

— Bon voyage! cria Bonaparte à Dermoncourt.

— Merci, général, répondit celui-ci; n'oubliez pas le 13 janvier, et défiez-vous des délices de Capoue.

— Sois tranquille, lui cria le général en chef, je ne ferai point comme Annibal.

Voici la lettre que Bonaparte écrivait à mon père :

ARMÉE D'ITALIE. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté — Égalité.

« Au quartier général de Milan, le 7 nivôse (dimanche 28 décembre) an V de la République une et indivisible.

» *Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au général Dumas.*

» J'ai reçu la lettre que m'a apporté (1) votre aide-de-camp; il était impossible d'avoir plus à propos des renseignements

(1) Je conserve l'orthographe de la lettre. J'en ferai ainsi de toutes les lettres que je citerai.

Digitized by Google

plus essentiels. Vous aurez reçu l'ordre que je donne pour qu'on éloigne d'une lieue de Mantoue tous les habitants du pays; je ne doute pas que vous ne teniez la main à l'exécution de cet ordre, qui, quoiqu'un peu sévère, est très-utile.

» Je donne l'ordre pour qu'on prenne quelques précautions de l'autre côté du Pô; ce projet de la cour de Vienne me paraît insensé. Je vous prie de faire passé sous bonne escorte à Milan l'espion que vous avez arrêté.

» Je vous félicite de votre bon succès et en augure un meilleur.

» BONAPARTE. »

Le jour même du départ de Dermoncourt de Milan, l'armée française reçut l'ordre d'occuper les positions de Montebaldo, de la Corona et de Rivoli.

Le 5 janvier, le général Alvintzy quitta Bassano.

Le 6, Bonaparte fit occuper Bologne par sept mille hommes.

Le 11, Bonaparte se rendait sous les murs de Mantoue.

Le 12, l'armée autrichienne livre les combats de Saint-Michel et de la Corona et campe à Montebaldo.

Le 13, Joubert évacue la Corona et prend position à Rivoli, tandis que les Autrichiens occupent Bevilacqua.

Enfin, le 14, Bonaparte visite le plateau de Rivoli, sur lequel il était arrivé à deux heures du matin.

C'était là qu'allait se livrer la bataille prédite.

On en sait les résultats. Quarante-cinq mille Autrichiens avaient engagé la bataille à huit heures du matin.

A cinq heures du soir, on les cherchait vainement; on eût dit qu'un tremblement de terre les avait engloutis; on en avait fini d'un seul coup avec Alvintzy.

Restait Provera.

Provera suivait le plan indiqué dans la lettre interceptée par mon père. Il s'est dérobé à Augereau, il a jeté un pont à Anghiari, un peu au-dessus de Legnago. Il marche sur Mantoue, qu'il vient ravitailler avec neuf ou dix mille hommes.

Augereau a appris son passage; il se jette sur ses derrières,

Digitized by Google

lui prend deux mille hommes; mais, avec les sept mille qui lui restent, Provera continue sa route.

Heureusement, Bonaparte apprend ces détails à Castelnovo; il est à distance égale de Mantoue, il commande des Français, il arrivera donc avant Provera.

S'il n'arrive pas et que la garnison fasse la sortie demandée à Wurmser par la lettre d'Alvintzy, le corps de blocus sera pris entre deux feux.

La division Masséna reçoit l'ordre de marcher au pas de course sur Mantoue, elle doit arriver le même soir.

Les réserves laissées à Villafranca feront le même route et avec la même vitesse.

Enfin, Bonaparte lui-même part au galop pour être rendu avant la nuit.

Maintenant, on peut voir par les lettres du général Serrurier à mon père ce qui se passait du côté de Mantoue et quelle activité régnait dans le camp français.

« Au quartier général de Roverbella,
20 nivôse an v (1).

» *Serrurier, général de division, commandant le blocus, au général Dumas, commandant la 2e division.*

» Je viens de recevoir, général, une lettre du général divisionnaire Augereau, datée de Porto-Legnago le 19, par laquelle il me mande que l'ennemi, avec des forces bien supérieures à lui, a attaqué ses avant-postes, et que l'adjudant général Duphot a abandonné le château de Bevilacqua afin de n'y être pas tourné. Il m'écrira pour me faire connaître les mouvements qu'aura faits l'ennemi pendant cette nuit. Tous nos postes sont exactement attentifs; mais je doute que l'ennemi de Mantoue entreprenne quelque grand mouvement, à moins que son armée n'ait un avantage bien marqué ou bien qu'il ne cherche

(1) Quatre jours avant la bataille de Rivoli.

à s'évader. Sitôt que j'aurai des nouvelles du général Augereau, je vous en ferai part.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER. »

On comprend que cet ennemi qui attaque Augereau, c'est Provera, lequel, en vertu des instructions qu'il a reçues, marche sur Mantoue.

« Quartier général de Roverbella,
22 nivôse.

» *Serrurier*, etc.

» En conséquence de la lettre que vous m'avez écrite hier, général, relativement au débarquement que les ennemis ont opéré, je crois devoir redoubler de moyens pour la défense du Mincio. Je viens, en conséquence, d'écrire au général Victor pour qu'il envoie aujourd'hui un bataillon de sa réserve à Formigosa, afin de le porter ensuite où le besoin l'exigera; quoique je charge ce général de correspondre directement avec moi, je lui recommande encore de vous faire passer, ainsi qu'au général Dallemagne, tous les avis nécessaires.

» Le restant du bataillon de la 57e, dont vous avez déjà parlé, restera en réserve à Goïto.

» Salut et fraternité,

» SERRURIER. »

« 23 nivôse.

» *Serrurier*, etc.

» Je vous préviens, général, que l'ennemi a attaqué nos lignes et qu'on est aux prises depuis environ neuf heures du matin. Je ne doute pas que la garnison de Mantoue ne le seconde par quelque mouvement; étant prêts à la recevoir, nous la ferons bien vite rentrer dans ses murs. En cas d'événement, je vous prie de correspondre avec moi et avec les généraux qui sont près de vous; il serait possible que quelque partie de la ligne de l'armée soit obligée de céder du terrain; c'est

Digitized by Google

pourquoi il est encore essentiel de surveiller l'extérieur, afin d'empêcher quelque troupe ou convoi d'entrer dans la place.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER. »

Le 25 nivôse, à dix heures du matin, mon père recevait cette lettre.

« Quartier général de Roverbella, 25 nivôse (1).

» *Serrurier*, etc.

» Je vous préviens, général, que l'ennemi a passé l'Adige cette nuit à Anghiari, près Porto-Legnago; je ne connais pas sa force, mais nous devons nous mettre en mesure, parce qu'il est vraisemblable que nous serons attaqués cette nuit; n'oubliez pas, je vous prie, d'en faire prévenir le général Miollis; recommandez-lui de pousser des reconnaissances du côté de Castellaro ou du moins des Due-Castelli.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER.

» J'ordonne au commandant de la 64e, qui est à Formigosa, de se retirer sur le général Miollis dès qu'il ne pourra plus tenir. En cas d'événement, je me retirerai sur Goïto. »

Deux heures après, mon père reçut cette autre lettre :

« Saint-Antoine, 25 nivôse.

» *Serrurier,* etc.

» Je n'ose présumer, général, qu'il n'y aura pas de sortie du côté du général Dallemagne (2). Au contraire, je crois que l'ennemi peut se présenter en force sur Governolo et Formigosa,

(1) C'était le jour de la bataille de Rivoli, qui s'engageait au même moment; on voit que les mouvements des deux généraux étaient bien combinés.

(2) Dallemagne était du côté opposé à Montanara, sur la route de Milan.

pour s'assurer de ces deux points et s'assurer le Pô pour ravitailler Mantoue. Il est bien certain qu'ils auront moins de chemin à faire pour arriver dans cette partie-là que par ici. Au reste, je pense qu'il faut nous garder partout, cela n'empêchera point que, s'il y a quelque occasion, nous en profitions.

» Le général Beaumont n'a plus de cavalerie, je la lui ai toute retirée cette nuit pour l'envoyer à Castelnovo.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER.

» Je compte beaucoup sur le général Miollis et sur un bataillon que j'ai mis à Governolo.

» Toute réflexion faite, pour ne pas perdre de temps, je vais retourner à Roverbella, où j'espère recevoir des nouvelles du général en chef. »

Mon père fit passer au général Miollis, qui était à Saint-Georges, copie de ces deux lettres.

La journée s'écoula en observation. Mon père passa la nuit aux avant-postes.

Le 26, à neuf heures du matin, il reçut cette dépêche :

« *Serrurier*, etc.

» Je vous donne avis que les ennemis paraissent du côté des Due-Castelli.

» Donnez vos ordres en conséquence.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER. »

» Roverbella, 26 nivôse. »

Deux heures après, il recevait cette seconde lettre :

» *Serrurier*, etc.

» Il faut absolument, général, vous opposer au débarquement de l'ennemi; portez à cet effet de ce côté jusqu'à quinze cents hommes.

Digitized by Google

» Les troupes ne nous manquent point à présent, ainsi soyez tranquille.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER.

» 26 nivôse, Roverbella. »

Pour porter quinze cents hommes sur le point indiqué par le général Serrurier, il eût fallu les avoir. Mon père écrivit donc à son ami Dallemagne, à Montanara, de détacher ce qu'il pourrait d'hommes de sa division et de les lui envoyer.

Dallemagne répondit aussitôt :

« Montanara, 26 nivôse an v.

» *Dallemagne à son ami Dumas.*

» Quoique je ne doive pas être attaqué, mon bon ami, les moyens que j'ai sont trop faibles pour porter une grande force du côté de Formigosa ; j'ai un tiers de ma division qui ne peut se relever, et sa force n'est que de deux mille hommes. Juge, mon cher, si je puis avoir du disponible. Aussitôt ta lettre reçue, j'ai cependant donné ordre au général Montaut de tenir quelque peu de troupe prêt à marcher. D'ailleurs, je t'observe que le général Serrurier me prévient, par sa lettre d'hier soir, qu'il va donner des ordres pour que le pont de Formigosa soit coupé. En conséquence, s'il a mis son ordre à exécution, il m'est impossible de te donné du secours ; je te dirai mieux, si l'ennemi qui a passé l'Adige parvient à attaquer par Saint-Georges, la sortie de Mantoue est assurée, et, malgré la meilleure volonté à soutenir le choc, nous serons obligés de succomber, parce que l'ennemi ne peut s'enfourné sans courir de grands risques où il a des forces majeures. Adieu, mon cher ami, conte que je saisirai toujours avec empressement toutes les occasions de t'être utile ainsi qu'à mon pays.

» Je t'embrasse sincèrement.

» DALLEMAGNE. »

Digitized by Google

Cependant, il en coûtait au brave Dallemagne de refuser à mon père les hommes qu'il demandait, car il savait une chose : s'il les demandait, c'est qu'il croyait en avoir grand besoin.

Aussi, vers midi, lui écrivait-il de Casanova :

» *Le général Dallemagne au général Dumas.*

» Je viens d'apprendre, général, que le pont de Formigosa existait encore ; j'ai de suite donné ordre au général Montaut de partir avec cinq cents hommes et deux pièces d'artillerie pour se rendre à Formigosa, et lui ai donné les instructions nécessaires pour prendre l'ennemi par derrière, si toutefois tu es attaqué.

» Salut et fraternité.

» DALLEMAGNE. »

A cette lettre était jointe la copie suivante, qui expliquait comment le pont de Formigosa n'était point détruit :

Copie de la lettre écrite par le citoyen Doré, chef du 1er bataillon de la 64e demi-brigade, au général Dallemagne.

« Je vous préviens, général, que, conformément aux ordres que j'ai reçus cette nuit du général Serrurier, je me suis rendu ce matin à Governolo, avec mon bataillon ; le général m'avait donné l'ordre de rompre le pont de Formigosa avant de me porter à Governolo. Lorsque je me suis présenté pour mettre son ordre à exécution, le commandant d'un détachement de la 45e demi-brigade, qui occupe ce poste, s'est opposé à l'exécution de cet ordre, comme étant contraire aux instructions que vous lui aviez données, disant qu'il fallait au moins voir l'ennemi auparavant : je me suis rendu à son raisonnement, que j'ai trouvé fort juste.

» *Signé :* DORÉ.

» Pour copie conforme,

» DALLEMAGNE. »

Digitized by Google

A six heures, mon père recevait cette troisième lettre :

« Au quartier général à Montanara, ce 26 nivôse, sur les quatre heures et demie.

» *Le général Dallemagne au général Dumas.*

» En supposant que le général Montaut ne soit pas encore rendu avec ses cinq cents hommes à Formigosa, je viens de lui écrire pour précipiter sa marche. Comme le général Serrurier me marque qu'en cas d'attaque, il faut tenir jusqu'à la dernière extrémité, en conséquence de ce que je crains beaucoup, si l'ennemi m'attaque et si tu prévois que ces cinq cents hommes ne te soient pas bien utiles, fais-moi l'amitié de me les renvoyer ; quoi qu'il en soit, si l'ennemi attaque, nous ferons en sorte de le bien recevoir.

» Je t'embrasse.

» DALLEMAGNE. »

On voit la préoccupation dans laquelle mettait cet excellent Dallemagne l'idée du danger que courait mon père.

Ce n'était pas mon père, c'était Miollis, qui portait le poids de toute cette journée.

Provera avait marché droit devant lui, et, par Ceva, Sanguinetto, Torre et Castellaro, était venu donner de front contre Saint-Georges, où commandait Miollis.

Le général autrichien connaissait le mauvais état dans lequel se trouvaient les fortifications de Saint-Georges, et il espérait bien que Miollis n'essayerait pas même de lui disputer le passage ; aussi le fit-il sommer tout simplement de se rendre.

Miollis répondit par une effroyable canonnade, que non-seulement mon père entendait de Saint-Antoine, mais dont il voyait même la fumée.

Mon père expédia aussitôt Dermoncourt pour avoir des nouvelles positives. D'enclos en enclos et de haies en haies, Dermoncourt, fort jeune, fort alerte et fort brave, gagna Saint-Georges et y trouva le général Miollis, qui faisait à la fois face à Provera et à Wurmser.

Au moment où, au milieu du feu, Dermoncourt joignait Miollis et le saluait, une balle enlevait le chapeau de ce dernier.

— Ah! c'est toi, mon enfant, lui dit Miollis; tu viens de la part de Dumas?

— Oui, général, il entendait votre canonnade, et, connaissant le mauvais état de vos fortifications, il était fort inquiet de vous.

— Eh bien, dis-lui de se rassurer sur mon compte; j'ai établi mon quartier général ici, sur la place d'armes, et je réponds d'une chose, c'est que, si l'ennemi traverse cette place, il passera sur mon tombeau.

— Mais Provera? demanda Dermoncourt.

— Bah! Provera, il est dans le traquenard! Mon ami Augereau, qui l'a laissé passer, le suit, et, tandis que je l'arrête ici, va lui en donner sur le cul... Dis donc à Dumas que, demain, Provera sera expédié.

Dermoncourt n'avait pas besoin d'en voir davantage; il repartit pour Saint-Antoine, où mon père avait établi son quartier général pour être plus à portée de l'ennemi.

Il arriva à cinq heures, annonça que tout allait bien. Victor avait rallié mon père avec sa brigade; il dînait avec lui quand Dermoncourt entra.

C'était la troisième nuit qu'on allait passer sans dormir; mon père et Victor se jetèrent tout habillés sur leur lit. Dermoncourt restait pour faire le rapport au général Serrurier de son excursion à Saint-Georges.

Il était au plus fort de sa rédaction, lorsqu'il sentit qu'on lui mettait la main sur l'épaule.

Il se retourna, c'était Bonaparte.

— Eh bien, lui dit le général, nous avons gagné la bataille de Rivoli; j'arrive; la tête de la division Masséna me suit au pas de course. Que fait Miollis? où est Provera? Augereau l'a laissé passer à ce qu'on m'a dit; l'a-t-il suivi, au moins? Que fait Wurmser? a-t-il essayé quelque mouvement? Voyons, parle.

— Général, répondit Dermoncourt avec le même laconisme, Augereau a été forcé, mais il est tombé sur les derrières de

Digitized by Google

Provera et lui a pris deux mille hommes et quatre pièces de canon.

— Bon.

— Provera est devant Saint-Georges, où Miollis a tenu toute la journée et tiendra jusqu'à ce qu'on l'extermine, lui et ses hommes.

— Bon.

— Wurmser a voulu faire des sorties, mais on l'a rejeté dans Mantoue.

— Bon! Où est Dumas?

— Me voilà général, répondit mon père en paraissant sur le seuil de la chambre à coucher.

— Ah! c'est vous, monsieur, lui dit Bonaparte en le regardant de travers.

Ce regard n'était pas de ceux que mon père laissait passer sans en demander l'explication.

— Oui, c'est moi. Eh bien, qu'y a-t-il?

— Il y a, monsieur, que le général Serrurier vous a écrit deux lettres hier.

— Eh bien, après?

— Dans la première, il vous prévenait qu'en cas d'événement, il se retirerait sur Goïto.

— Oui, général.

— Vous avez répondu à cette lettre?

— Oui.

— Qu'avez-vous répondu?

— Vous voulez le savoir?

— Cela me fera plaisir.

— Eh bien, je lui ai répondu : « Retirez-vous au diable, si vous voulez ; je m'en bats l'œil; quant à moi, je me fais tuer, mais je ne me retire pas. »

— Savez-vous que, si vous m'écriviez une lettre comme celle-là, je vous ferais fusiller.

— C'est possible; mais vous ne m'écririez probablement pas une lettre comme celle que m'a écrite le général Serrurier.

— C'est bien, dit simplement Bonaparte.

Puis, se retournant vers Dermoncourt :

Digitized by Google

— Allez faire former les troupes en trois colonnes, lui dit-il, et, quand cela sera fait, venez m'en rendre compte.

Dermoncourt sortit. Alors, s'adressant à mon père, qui s'apprêtait à rentrer dans sa chambre :

— Restez, général; j'ai dû vous dire ce que je vous ai dit devant votre aide de camp; que diable! quand on écrit des lettres pareilles à son supérieur, on les écrit soi-même, au moins; et on ne les dicte pas à un secrétaire. Ne parlons plus de cela. Quels sont vos commandants ici?

— Mais, général, répondit mon père, la première colonne, composée de la 57e demi-brigade, a son chef naturel, c'est Victor; la seconde sera commandée par l'adjudant général Raimbaud, notre chef d'état-major; la troisième par le colonel Moreau, commandant la 11e demi-brigade.

— C'est bon. Où est Victor?

— Oh! il n'est pas loin, dit mon père; écoutez, et vous l'entendrez ronfler.

— Allez l'éveiller.

Mon père passa dans la chambre à côté et secoua Victor, qui ne voulait pas à toute force ouvrir les yeux.

— Mais, sacrebleu! lui dit mon père, éveille-toi donc!

— Que diable me veux-tu? demanda celui-ci en grommelant.

— Je veux te faire général de division.

— Moi?

— Oui, Bonaparte est là, et te donne le commandement d'une colonne à la bataille de demain.

— Ah! morbleu!

Victor se secoua et accourut.

Dermoncourt rentrait en même temps.

— Eh bien? demanda Bonaparte.

— Vos ordres sont exécutés, général.

— Bien! Maintenant, va voir aux environs de la Favorite dans quelle position est l'ennemi.

Dermoncourt partit.

Il était huit heures du soir, nos troupes occupaient la Favorite. Dermoncourt dépassa les avant-postes, et, s'aventurant

Digitized by Google

vers Mantoue, alla juste donner dans une sortie que faisait Wurmser.

Aussi, trois quarts d'heure après son départ, l'entendit-on crier de loin :

— A cheval, général, à cheval! l'ennemi me suit.

En effet, il avait manqué être pris, et, se sentant poursuivi de près, il appelait à son aide.

Mon père monta à cheval, se lança à la tête du 20e régiment de dragons, et tomba sur l'ennemi, qu'il refoula dans la place, et qu'il contint jusqu'au jour; tandis que la division Masséna, toute disloquée par la marche forcée et la distance énorme qu'elle avait parcourue, arrivait à Marmirolo et à Saint-Antoine, où elle se reformait.

L'intention de Bonaparte, en faisant si grande diligence, était d'en finir d'un coup avec Provera, comme, d'un coup, il en avait fini avec Alvintzy.

En effet, du moment où Provera n'était point entré dans Mantoue, du moment où Augereau l'avait suivi par derrière, du moment où, ayant en face de lui Miollis, Bonaparte lui tombait sur les flancs avec la division Masséna, Provera était perdu.

Bonaparte passa la nuit à faire ses dispositions du lendemain.

Mon père resta au poste où il était; c'était le poste important, puisqu'il était chargé de refouler dans la place Wurmser et ses quinze ou vingt mille hommes, c'est-à-dire une garnison qui, sans compter Provera, était plus forte que l'ennemi qui la bloquait.

Pendant la nuit, Provera, au moyen d'une barque, parvint à communiquer avec Wurmser, et à combiner pour le lendemain avec ce général une attaque sur la Favorite et sur Montada. On ignorait à Mantoue, et dans le camp de Provera, l'arrivée de Bonaparte et des troupes qui avaient combattu la veille à Rivoli.

L'eût-on sue, elle n'était pas croyable et on ne l'eût pas crue.

A cinq heures du matin, mon père fut attaqué par Wurm-

ser; la lutte fut terrible; après la lettre qu'il avait écrite trois jours auparavant à Serrurier, mon père ne pouvait pas reculer et ne recula point; avec deux ou trois régiments, et, entre autres, son régiment de dragons, il tint ferme et donna le temps à Bonaparte de lui envoyer la 57e demi-brigade de Victor, qui, pour arriver jusqu'à lui et le dégager, fit une si sanglante trouée, qu'à partir de ce jour-là, elle fut appelée *la Terrible.*

On retrouva mon père, avec sept ou huit cents hommes, entouré de morts; il avait eu un cheval tué sous lui; un second avait été enterré par un boulet, et le cavalier seul, que l'on croyait mort, était sorti, en se secouant, de cette glorieuse tombe.

Wurmser, repoussé à son tour, se rabattit sur la Favorite; mais la Favorite, défendue par quinze cents hommes, résista à l'effort de Wurmser, et fit même une sortie; devant cette sortie, devant les charges réitérées de mon père et de ses dragons, devant l'héroïque obstination de Victor, dont les troupes fraîches combattaient avec la rage du repos auquel elles avaient été condamnées tandis que l'armée s'illustrait à Rivoli, Wurmser recula et fut forcé de rentrer dans la ville.

Dès lors Provera, abandonné, fut perdu; pris entre Bonaparte, Miollis, Serrurier et Augereau, il mit bas les armes avec cinq mille hommes; le reste de sa troupe était tué.

Ainsi, en deux jours, les batailles de Rivoli et de la Favorite gagnées, deux armées détruites, vingt mille hommes faits prisonniers, tous les canons et tout le matériel pris, les Autrichiens hors d'état de tenir la campagne à moins de créer une cinquième armée, tout cela était le résultat du hasard qui avait livré l'espion à mon père, fécondé par le génie de Napoléon.

La brigade seule de mon père prit six drapeaux. Aussi, le lendemain 28 nivôse, mon père reçut-il cette lettre du général Serrurier :

Digitized by Google

« Au quartier général de Roverbella, le 28 nivôse an v de la République une et indivisible.

» *Serrurier*, etc.

» Vous voudrez bien donner l'ordre, général, pour que les drapeaux qui ont été pris par vous dans la journée d'hier à l'ennemi soient apportés ici, au général Berthier, et en son absence chez moi.

» Le général en chef accorde quatre louis à chaque homme qui remettra un drapeau.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER. »

Le soir même de la bataille, mon père avait reçu une dépêche du général Serrurier, laquelle contenait une lettre pour Wurmser.

Cette lettre n'était autre chose qu'une sommation de rendre Mantoue.

Voici cette lettre du général Serrurier :

« De Roverbella, le 27 nivôse an v.

» *Serrurier*, etc.

» Je vous donne avis, général, que je viens d'envoyer l'ordre à la 57e demi-brigade, ainsi qu'à la 18e, de se porter à la Favorite, et je les préviens qu'elles y seront à vos ordres. Je vous observe cependant que les deux corps ne feront partie de votre division qu'un instant seulement; c'est pourquoi vous ne les éloignerez que dans un cas d'absolue nécessité.

» On a rendu compte au général en chef que vous aviez arrêté un convoi considérable de bœufs et grains; si c'est vrai, donnez des ordres pour qu'on les conduise à Porto-Legnago sous bonne escorte.

» Que toute l'artillerie et les caissons pris sur l'ennemi soient dirigés sur notre parc d'artillerie et que cela soit exécuté sur-

Digitized

le-champ. Recommandez la plus grande surveillance parmi les postes. On soupçonne le général Wurmser de vouloir profiter du moment de notre joie pour s'échapper.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER.

» *P.-S.* Je vous prie, général, de faire passer le plus tôt possible au général Wurmser, à Mantoue, la lettre ci-jointe.

» SERRURIER. »

Le convoi de bœufs et de grains fut à l'instant même dirigé sur Legnago, et la lettre parvint à Wurmser la nuit même.

L'armée avait grand besoin de ce convoi de grains et de viande ; la preuve en est dans cette lettre que le général Serrurier écrivait à mon père pour le 20 nivôse :

« J'étais instruit, général, que la viande manque ; je n'en ai point parlé parce que je n'y connais pas de remède. Nous sommes dans le même cas que les troupes qui sont à Vérone. J'ai ordonné au commissaire de guerres de délivrer du riz en place, jusqu'à ce que nous puissions faire mieux.

» On ne m'ennuie jamais, général, lorsque l'on s'occupe du soldat ; ceux qui ont servi avec moi savent que je m'en occupe.

» J'ai fait des demandes en effets d'habillement et d'équipement ; mille roupes (1) me sont annoncées depuis mon arrivée, ainsi que quelques paires de souliers pour toute la division, et rien n'arrive.

» Rappelez, je vous prie, à notre adjudant général l'état des officiers que j'ai demandé ; il m'est absolument nécessaire pour remplir les vues du général en chef.

» Salut et fraternité.

» SERRURIER. »

(1) Les *roupes* étaient des espèces de manteaux pareils aux manteaux gris des dragons.

Digitized by Google

Quant à la garnison, elle était, on le comprend bien, dans un état déplorable sous le rapport des vivres : la famine en était arrivée à ce point, qu'une poule coûtait dix louis et un chat quinze; on se procurait encore des rats à deux louis, mais avec la plus grande difficulté.

Wurmser se confessait tous les quinze jours, et, chaque fois qu'il se confessait, il envoyait au chanoine Cavallini, curé de la collégiale de Saint-André, un morceau de cheval en s'invitant à dîner dans la maison. Ces jours-là, c'était fête, et, des restes du dîner, on vivait toute la semaine.

En vertu de la lettre que mon père lui avait fait passer dans la nuit du 27 au 28 nivôse, Wurmser se détermina à capituler le 2 pluviôse (22 janvier 1797). Mais la reddition n'eut lieu que le 14, et l'entrée de l'armée française dans la ville que le 16 du même mois.

Il eut sa libre sortie de Mantoue avec son état-major, deux cents hommes de cavalerie, cinq cents personnes à son choix et six pièces de canon.

Quant à la garnison, forte de treize à quatorze mille hommes, elle fut faite prisonnière et conduite à Trieste pour y être échangée.

Comme mon père l'avait prédit à Victor en le réveillant, celui-ci fut fait général de division; l'adjudant général Vaux fut fait général de brigade. Bonaparte signala comme s'étant particulièrement distingués, les généraux Brune, Vial et Bon, et les chefs de brigade Destaing, Marquis et Tournery.

De mon père, il n'en fut pas question, et son nom ne fut pas même prononcé.

On sait que c'était assez l'habitude de Bonaparte; il n'aimait pas qu'un général fît trop.

Témoin Kellermann à Marengo.

Non-seulement mon père, qui avait saisi la lettre, qui avait dévoilé le plan d'Alvintzy, qui avait contenu Wurmser dans Mantoue, qui avait pris six drapeaux à une troupe trois fois plus forte que la sienne, qui avait eu deux chevaux tués sous lui; non-seulement mon père ne fut pas cité, mais encore sa

division fut réunie à celle de Masséna ; ce qui était une disgrâce.

Mon père, furieux, voulait donner sa démission. Dermoncourt l'en empêcha.

Mon père alors s'informa et apprit que le général chargé du rapport sur le siége l'avait porté *en observation* pendant le combat de la Favorite.

Il commença par se faire donner le certificat suivant :

ARMÉE D'ITALIE.

DIVISION DU BLOCUS DE MANTOUE, 20e RÉGIMENT DE DRAGONS.

« Nous, officiers au 20e régiment de dragons, soussignés, certifions que le général de division Dumas a perdu un cheval tué sous lui dans la bataille du 27 de ce mois devant Mantoue et un autre enterré d'un boulet.

» Fait au bivac de Marmirolo, le 29 nivôse de l'an v de la République française.

» *Signé :* BONTEMS, *adjudant ;* BAUDIN, *adjudant ;* DUBOIS, *sous-lieutenant ;* L. BONEFROY, *sous-lieutenant ;* A.-J. BONNART, *chef de brigade ;* LE COMTE, *lieutenant ;* LEBRUN, *lieutenant ;* DEJEAN, *capitaine ;* BOUZAT, *lieutenant.* »

Puis il écrivit à Bonaparte :

« Général,

» J'apprends que le jean-f..... chargé de vous faire un rapport sur la bataille du 27 m'a porté comme étant resté en observation pendant cette bataille.

» Je ne lui souhaite pas de pareilles observations, attendu qu'il ferait caca dans sa culotte.

» Salut et fraternité.

» ALEX. DUMAS. »

Digitized by Google

Le fait est que la lettre qui attachait mon père à la division Masséna était sèche et eût même blessé un homme d'un caractère moins susceptible que le sien.

La voici; elle était datée du lendemain même de la bataille où mon père avait eu deux chevaux tués sous lui.

« Au quartier général de Roverbella, le 28 nivôse an v de la République une et indivisible.

» *Le général de division, chef de l'état-major.*

» Le général en chef ordonne au général divisionnaire Dumas de partir pour Marmirolo dès qu'il aura été remplacé par le général Chabot, et de se rendre à la division du général Masséna pour servir à l'armée active sous les ordres de ce général à Vérone.

» ALEX. BERTHIER. »

Cette fois, il n'y avait plus ni *salut* ni *fraternité*, même en abrégé.

VIII

Première brouille de mon père avec Bonaparte. — Mon père est envoyé au corps d'armée de Masséna. — Il partage le commandement de Joubert dans le Tyrol. — Joubert. — Campagne du Tyrol.

Ce qui avait exaspéré mon père, c'est qu'il était impossible que, même avec la meilleure volonté du monde, Bonaparte eût cru un instant à cette note, *observation,* puisque c'était en vertu des ordres mêmes qu'il avait reçus de lui que mon père avait fait cette héroïque défense du 27, dans laquelle, avec des troupes trois fois inférieures en nombre à celles du maréchal, il le repoussa dans Mantoue.

Voici les ordres que Bonaparte dictait à Berthier au moment même où, après l'avoir quitté chez lui au presbytère de Saint-Antoine, mon père, à la tête d'une poignée de dragons, repoussait la sortie nocturne de Wurmser.

Digitized

État-major général.

« Au quartier général de Roverbella, le 26 nivôse, à huit heures du soir.

» Le général en chef ordonne, général, que vous vous portiez sur-le-champ avec deux pièces d'artillerie légère et toute la cavalerie que vous pourrez réunir, et particulièrement les cent dragons qu'il a envoyés ce soir, pour reconnaître la position de l'ennemi (1), observer ses mouvements et être tout prêt à l'attaquer avec succès dès l'instant que le général Dallemagne, auquel le général en chef envoie l'ordre, aura fait son mouvement pour tomber également sur l'ennemi.

» Les troupes arrivées ce soir à Roverbella sont excédées de fatigue et ont besoin de deux heures de repos; après lequel temps, elles seront prêtes à agir ; elles recevront les ordres du général en chef pour les mouvements qu'elles doivent faire d'après la reconnaissance que vous allez faire et que vous lui enverrez, et d'après les rapports qu'il attend incessamment sur les reconnaissances qu'il a ordonnées sur les différents points de la Molinella.

» Quelque chose qui arrive, vous devez jeter dans Saint-Georges les vivres et le monde nécessaires pour que ce poste puisse se défendre quarante-huit heures. Le général en chef vous a déjà fait donner l'ordre par le général Serrurier (2) de réunir un corps de quinze cents hommes, composé de l'élite de votre

(1) C'était à la tête de ces dragons que mon père était parti en présence même du général en chef; mais Bonaparte tenait à ce que tout fût, sinon fait, du moins censé fait par ses ordres et par son initiative. — Nous verrons quelque chose de curieux du même genre à propos de la bataille des Pyramides. Bonaparte était un habile metteur en scène; mais qu'on nous laisse croire que la Providence, qui l'avait pris pour instrument, comme elle fait des hommes de génie, était bien pour quelque chose dans le succès des pièces qu'il a jouées.

(2) On a vu que cet ordre etait parvenu à mon père dans la journée et bien avant l'arrivée de Bonaparte.

Digitized by Google

division, lequel sera à portée de l'endroit où l'ennemi a établi sa communication avec la garnison de Mantoue, pour pouvoir, si l'occasion s'en présente favorable, commencer l'attaque, ou au premier ordre que vous recevrez ; vous ne devez pas craindre de dégarnir Saint-Antoine, c'est par là que passeront les renforts qui vous seront envoyés.

» Rendez compte au général en chef de votre reconnaissance et de toutes les dispositions que vous aurez faites.

» ALEX. BERTHIER. »

Ce fut, en effet, par Saint-Antoine que Bonaparte, voyant mon père entouré de forces quadruples, lui envoya, pour le dégager, la fameuse 57e demi-brigade, qui le trouva à moitié enterré dans le même trou où son cheval était enterré tout à fait.

Masséna connaissait la cause de cette disgrâce momentanée ; aussi reçut-il mon père, non-seulement comme un camarade, mais encore comme un homme dont il appréciait les qualités militaires.

En conséquence, il lui donna le commandement de son avant-garde.

Ce fut à la tête de cette avant-garde que mon père se trouva au combat de Saint-Michel, entra dans Vicence et assista à la bataille de Bassano.

En six mois, comme le disait lui-même Bonaparte dans sa proclamation de guerre au pape, l'armée d'Italie avait fait cent mille prisonniers, pris quatre cents pièces de canon et détruit cinq armées.

On comprend que cette guerre pontificale fut une plaisanterie. Le 16 pluviôse, nous étions maîtres de la Romagne, du duché d'Urbin, de la marche d'Ancône, de l'Ombrie et des districts de Perugia et de Camerino.

Enfin, le 30 pluviôse (19 février), la république française et le souverain pontife signaient le traité de Tolentino, en exécution duquel le saint-père cédait à la France Avignon et le comtat Venaissin, renonçait aux légations de Ferrare et de Bologne,

Digitized

ainsi qu'à la Romagne, et consentait à l'occupation de la ville, citadelle et territoire d'Ancône. Il s'obligeait, en outre, à verser à l'instant même trente millions dans la caisse de l'armée d'Italie à désavouer solennellement le meurtre de Basseville et à payer trois cent mille francs à titre de dédommagement à ceux qui avaient pu souffrir de ce meurtre.

Enfin le pape s'obligeait à remettre les objets d'art et les manuscrits mentionnés dans l'armistice de Bologne, et à rendre, sans dégradation, à la république française, dont il était la propriété, le palais de l'École des arts.

Le traité de Tolentino termina cette première campagne d'Italie, qui avait vu renouveler les prodiges d'Annibal avec la fortune d'Alexandre.

Pendant que la république française, représentée par Bonaparte, signait avec le pape le traité de Tolentino, les Autrichiens rassemblaient dans les montagnes du Tyrol une sixième armée dont l'empereur donnait le commandement au prince Charles, auquel sa campagne sur le Rhin venait de faire une réputation.

Le prince Charles prit le commandement de cette armée dans le courant de février 1797 (pluviôse an v).

A la fin de février, c'est-à-dire vers le 8 ou 9 ventôse, l'armée ennemie tenait les positions suivantes :

Son corps principal était sur le Tagliamento ; son aile droite, sous les ordres du général Kerpen et du général Laudon, était placée derrière la Lavis et la Nos, et défendait l'entrée du Tyrol. Le prince Lusignan, si bien battu à Rivoli, occupait avec sa brigade l'intervalle existant entre les deux branches principales, et avait pris position aux environs de Feltre; enfin l'avant-garde, sous les ordres du général Hohenzollern, se tenait sur la Piave.

De son côté, Bonaparte, qui attendait dix-huit mille hommes de renfort de l'armée du Rhin, avait réuni dans la marche Trévisane quatre divisions de son armée. Masséna était à Bassano ; le général Guyeux occupait Trévise; Bernadotte, qui commençait à arriver, devait occuper Padoue ; Joubert, avec sa division et celles des généraux Baraguey-d'Hilliers et Delmas,

Digitized by Google

était opposé à Kerpen et à Laudon. Enfin, Victor et sept mille cinq cents hommes restaient dans la marche d'Ancône, tandis que Kilmaine, avec six mille hommes, à peu près, gardait la Lombardie et les frontières du Piémont et de Gênes.

Tout cela formait, pour les Autrichiens, un total de trente-cinq mille hommes, et, pour les Français, de trente-six à trente-sept mille.

Vers le milieu de ventôse, mon père reçut l'ordre de quitter le corps d'armée de Masséna pour celui de Joubert et d'abandonner Bassano et Trente.

Joubert, auprès duquel il était envoyé, fut un des hommes les plus remarquables de cette époque si fertile en hommes remarquables. C'était un de ces beaux, jeunes et purs républicains de l'école de Marceau, de Hoche, et je puis dire de mon père. Comme Marceau, comme Hoche et comme mon père, il mourut jeune. Seulement, Marceau et Joubert eurent le bonheur de mourir chacun d'une balle tyrolienne, tandis que Hoche et mon père moururent empoisonnés.

Joubert était un des héros de Rivoli. Comme mon père à la Favorite, il avait eu son cheval tué sous lui, et, s'emparant du fusil d'un grenadier, il avait combattu à pied pendant le reste de la journée. Cette journée, dans laquelle il avait pris plusieurs pièces de canon et culbuté l'ennemi dans l'Adige, lui avait valu le grade de général de division.

Nous avons dit qu'il était à la tête d'une vingtaine de mille hommes dans le Tyrol, lorsque mon père lui fut adjoint pour commander la cavalerie.

Joubert reçut mon père de la façon la plus affectueuse.

— Mon cher Dumas, lui dit-il, si je vous laissais le commandement qu'on vous a donné, vous occuperiez un poste illusoire; car vous n'auriez sous vos ordres que deux régiments de dragons fort incomplets, le 5e et le 8e, qui en forment à peine un à eux deux. Aussi n'est-ce pas cela, j'en suis bien certain, que celui qui vous envoie à moi a compris. J'ai vingt mille hommes, je vous en donne dix mille à commander, ou plutôt nous commanderons le tout à nous deux.

Mon père remercia Joubert. L'injustice de Bonaparte était si

Digitized by Google

flagrante vis-à-vis de lui, que Joubert, comme Masséna, n'avait eu en le recevant qu'une préoccupation, celle de la lui faire oublier.

Les deux généraux logèrent ensemble; puis, comme il s'agissait de commencer les hostilités, ensemble, toujours, ils visitèrent les avant-postes, et il fut décidé qu'on attaquerait le lendemain.

Ce lendemain était le 21 mars 1797 (30 ventôse an V).

Le même jour, mon père reçut officiellement de Joubert les instructions suivantes, arrêtées à l'avance entre eux :

LIBERTÉ — ÉGALITÉ.

« Au quartier général de Trente, le 29 nivôse an V de la République française; huit heures du matin.

» *Le général de division Joubert au général divisionnaire Dumas.*

» Vous partirez dans le jour, général, pour prendre à Segonzano le commandement des brigades du général Belliard, qui a sous ses ordres la 22e légère et la 85e de ligne, et du général Pelletier, qui a sous les siennes la 14e de bataille.

» Vous ordonnerez au général Belliard de partir, à la tombée de la nuit, des positions qu'il occupe avec la 85e pour se rendre à Segonzano. Le général Pelletier se rendra aussi au même endroit dès que l'ennemi ne pourra plus juger ses mouvements, c'est-à-dire aussi à la tombée de la nuit. Vous ferez le rassemblement de toutes ces troupes de manière à pouvoir exécuter, deux ou trois heures avant le jour, le passage de la Weiss et l'attaque de Faver et de Limbra.

» Vous mettrez en tête de vos colonnes tous les carabiniers et tous les grenadiers.

» D'après ce que nous sommes convenus, dans la reconnaissance que nous fîmes de ce point, vous formerez deux colonnes pour passer la Weiss sur la droite de Faver et aller faire votre rassemblement sur le chemin et à la tête du ravin

Digitized by Google

qui se trouve à un petit quart d'heure à droite du village, afin de pouvoir le dominer ensuite en faisant faire nos colonnes d'attaque dans le bois vert qui se trouve au-dessus du village, et tourner ainsi tous les ouvrages des ennemis. Faver enlevé, vous vous porterez sur Limbra et en formerez l'attaque en prenant à sa naissance, avec votre infanterie légère, le ravin qui le sépare de Faver.

» Votre attention sera aussi de tourner par la montagne les ouvrages que les ennemis ont sur ce point, et de les jeter dans la plaine ou dans le village, où vous les attaquerez vivement avec vos carabiniers et vos grenadiers en colonnes serrées, votre infanterie légère en tirailleurs soutenus de près par la 85e et par la 14e : il est inutile de dire que vous aurez une réserve sur le chemin qui va de Faver à Limbra en face du ravin.

» Pour masquer la véritable attaque depuis Albian jusqu'à Segonzano, vous donnerez l'ordre aux généraux Pelletier et Belliard de faire faire à la même heure qu'à Segonzano, par les postes, de fausses attaques sur toute la ligne, en tâchant même dans quelques endroits de passer le torrent pour s'avancer sous le feu des ennemis.

» Le général Baraguey-d'Hilliers vous donnera, pour l'attaque seulement, le cinquième de bataille ; il fera votre réserve avec les deux autres demi-brigades, et occupera à la nuit, par un bataillon, la Weiss et Sevignano ; le reste à Segonzano.

» Je lui fais encore porter un bataillon et des compagnies de carabiniers à Bedol pour faire une fausse attaque sur Sovero. Communiquez cela au général Belliard, à qui j'ordonne de laisser tous les renseignements nécessaires, ainsi que les guides pour cette marche.

» Dans le cas que vous vous empareriez de Limbra — comme c'est à présumer — avant que les colonnes qui partent de la Weiss y soient, vous vous dirigerez de manière à prendre l'ennemi en queue. Vous aurez aussi attention de prendre garde aux renforts qui pourraient venir de Salurn par la montagne.

Digitized

» Il y aura trois pièces de canon à Segonzano, sous le feu desquelles vous pourriez passer le torrent le jour, si vous n'aviez pas réussi la nuit. Il doit aussi y avoir là soixante mille cartouches; vos troupes auront trois jours de vivres et deux rations d'eau-de-vie à leur départ.

» Opiniâtreté dans vos attaques; attention à tenir le soldat rallié; défenses sévères de pillage; désarmement des Tyroliens; telles sont, vous le savez, puisque je vous les ai lues, les instructions du général en chef.

» Vous répandrez et ferez afficher les imprimés de la proclamation que je vous envoie.

» Salut.

» JOUBERT. »

Conformément aux instructions de Joubert, mon père partit d'Albian le 30 nivôse, à deux heures du matin, et se posta, avec les 5e, 14e et 85e demi-brigades de bataille et la 22e légère, sous le château de Segonzano pour passer la rivière la Weiss. A peine les premiers hommes qui essayèrent de franchir le torrent eurent-ils mis le pied dans l'eau, qu'ils s'aperçurent, à la rapidité du courant, combien le passage serait difficile. On n'avait de l'eau que jusqu'à la ceinture; mais le courant était si fort, qu'au tiers du gué cinq ou six hommes avaient déjà perdu pied, et, emportés comme par une cataracte, étaient allés se briser contre les rochers qui barrent la rivière.

Mon père eut alors l'idée de se servir de ces rochers pour établir une chaîne; il prit les plus forts parmi ses hommes, les plaça sous la direction de Dermoncourt, et l'on parvint à barrer entièrement le cours du fleuve. Dès lors il n'y eut plus de danger; les hommes emportés par la rapidité du courant étaient arrêtés par cette chaîne vivante; et bientôt l'avant-garde, composée, comme l'avait recommandé Joubert, des grenadiers de la demi-brigade, ayant mon père et Belliard à leur tête, atteignirent l'autre bord.

Bientôt mon père fut maître de toutes les redoutes que l'ennemi avait sur le front de Segonzano. Parvenu sur les hau-

Digitized by Google

teurs qui dominent Faver, il attaqua ce village, qui, après une vigoureuse résistance, fut enlevé de vive force.

Faver pris, on marcha aussitôt sur Limbra, où l'ennemi était retranché avec deux pièces de canon. Mon père avait eu le soin, en partant, de faire filer une colonne sur les montagnes qui dominent ces deux villages.

L'ennemi se défendit vigoureusement; mais la colonne des montagnes étant arrivée, et ayant donné à son tour, l'ennemi fut contraint de se jeter dans la plaine. Aussitôt, mon père fit battre le pas de charge, et un dernier effort décida de la victoire : les retranchements furent enlevés, les deux pièces de canon prises, et deux mille hommes tombèrent entre nos mains. Mon père signala, comme s'étant particulièrement distingués à cette attaque, le général Belliard et les adjudants généraux Valentin et Liébaut.

Un chef de bataillon, nommé Martin, appartenant à la 25e de bataille, avait, avec vingt-cinq hommes, chargé et fait prisonniers deux cents ennemis. Mon père demanda de l'avancement pour cet officier, ainsi que pour les deux aides de camp Dermoncourt et Lambert, et l'adjoint Milienk.

Faver et Limbra prises, mon père ordonna au général Belliard de marcher à la tête de sa colonne sur Lesignano, où l'ennemi occupait une forte position; il devait le prendre en queue, tandis que mon père se porterait sur Salurn, afin de protéger le mouvement que devait faire de son côté Joubert.

Le lendemain, mon père marcha avec sa colonne sur Castello, et fit une centaine de prisonniers. Le soir, il se concerta avec le général Baraguey-d'Hilliers, et il fut convenu que, le lendemain, on attaquerait les villages de Coran, d'Altrivo, de Castello et de Cavaleze.

Les troupes bivaquèrent.

Le 2 germinal, à deux heures du matin, les troupes se portèrent sur les quatre villages désignés à leurs attaques; mais l'ennemi les avait déjà évacués. Le général Pigeon, jeté sur ses traces par le général Baraguey-d'Hilliers, le poursuivit vivement jusqu'au village de Tesaro; après quoi, conformément aux instructions du 30 nivôse, on descendit à Newmark. On

Digitized by Google

avait alors sur la rive droite de l'Adige le général autrichien Laudon, qui tenait les villages de Mote et de Caldera, et qui se retirait sur Bolzano.

Vers deux heures de l'après-midi, mon père apprit par un chef de bataillon du génie que l'ennemi se portait sur le pont de Newmark, par lequel on pouvait l'inquiéter dans sa retraite. Ce pont nous était aussi important pour l'attaque qu'il l'était à lui pour la défense. Mon père ordonna au général Belliard de marcher sur ce pont avec la 85e demi-brigade qu'il commandait : arrivé au pont, il culbuta l'ennemi et s'avança sur le village de Mote, qu'il emporta de vive force.

« Moi-même, dit mon père, à la tête du 5e régiment de dragons, je chargeai la cavalerie ennemie, qui s'était avancée sur moi ; elle fut mise en déroute, quoique supérieure en nombre. Je coupai la figure du commandant et le cou à un de ses cavaliers. Le régiment que je commandais a pris, tué ou blessé, une centaine de cavaliers autrichiens. L'adjudant général Blondeau s'est particulièrement distingué dans cette affaire. »

On voit avec quelle simplicité mon père rendait compte des faits qui lui étaient personnels. Cette charge du 5e régiment de dragons avait été, à ce qu'il paraît, une chose magnifique. Joubert, dans son rapport à Bonaparte, dit que mon père est devenu *la terreur de la cavalerie autrichienne,* et Dermoncourt, de son côté, raconte ainsi cet engagement.

« Le général Dumas, s'étant mis à la tête de la cavalerie, traversa le pont, chargea quelques escadrons ennemis, tua de sa main le commandant et un soldat qui, le voyant en mauvaise passe, accourait à son secours, accula l'infanterie dans les vignes, et, continuant de poursuivre la cavalerie à bride abattue avec une centaine d'hommes seulement, il nous chargea de ramasser tout ce qu'il laissait d'Autrichiens derrière lui. Nous prîmes dix-neuf cents hommes. »

Cette brillante affaire terminée, on se mit en marche sur

Digitized by Google

Bolzano, toujours chassant l'ennemi, qui se tenait à distance respectueuse; on entra dans la ville sans coup férir. Mon père chargea l'adjudant général Blondeau de pousser des reconnaissances jusqu'au village de Colman; il laissa Delmas en position à Bolzano pour observer les troupes de Laudon, et, le 4 germinal, à deux heures du matin, il se mit lui-même en marche, suivant la route de Brixen, par laquelle s'était retiré l'ennemi.

Voyons comment mon père raconte cette brillante affaire, qui lui valut le titre d'*Horatius Coclès du Tyrol;* nous verrons ensuite comment la raconte Dermoncourt, son aide de camp.

« J'ai trouvé l'ennemi en force, occupant la position presque inexpugnable de Clausen; il a été attaqué avec vigueur et forcé d'abandonner la ville; nos troupes y sont entrées et ont été chargées par la cavalerie ennemie, mais sans succès.

» A la tête du 5e régiment de dragons, que j'ai fait avancer promptement, j'ai chargé la cavalerie autrichienne et l'ai mise en pleine déroute, laissant beaucoup de morts et de blessés. 1,500 de leurs fantassins ont été faits prisonniers, le reste a été poursuivi jusqu'auprès de Brixen. L'ennemi qui restait rangé en bataille paraissait vouloir nous y attendre; je ralliai mon avant-garde et je me disposais à l'en chasser, mais il se sauva à notre approche; je l'ai conduit avec ma cavalerie à plus d'une lieue au delà de Brixen.

» Dans ces différentes charges, j'ai reçu trois coups de sabre; mon aide de camp Dermoncourt a été blessé à mes côtés. »

« Des 5 et 6 germinal.

» Les troupes se reposèrent le 5.

» Vous aviez chargé le général Baraguey-d'Hilliers d'attaquer l'ennemi le 6, en avant de Michaëlbach, où il restait retranché, et je dus partager ce mouvement avec la cavalerie. Vous savez, général, vous y étant trouvé vous-même, comment les deux régiments de dragons que je commandais s'y

sont comportés, et ont contribué au succès de cette journée.

» Vous savez aussi, général, que j'ai eu mon cheval tué sous moi, et que j'ai perdu mes équipages et des pistolets d'une rare bonté. Mon aide de camp Lambert a fait des merveilles.

» Je vous adresserai aujourd'hui les rapports des généraux de brigade, qui ne me sont pas encore parvenus.

» Fait à Brixen, le 7 germinal an v républicain.

» ALEX. DUMAS.

» *P.-S.* Il faut que je te donne mon manteau; je crois qu'il est enchanté : il a été troué par sept balles dont pas une ne m'a touché. Il te portera bonheur. »

IX

Le pont de Clausen. — Rapports de Dermoncourt. — Les prisonniers sur parole. — Les pistolets de Lepage. — Trois généraux en chef à la même table.

Maintenant, laissons parler Dermoncourt; c'est dans ce récit seulement qu'on verra agir mon père, qui s'efface lorsque c'est lui-même qui parle, et surtout lorsqu'il parle de lui.

« L'armée séjourna à Bolzano pendant quarante-huit heures; ce qui, dans cette campagne qui ressemblait plutôt à une course qu'à une guerre, était un long séjour. Le général Delmas resta à Bolzano pour observer les troupes de Laudon et la route d'Inspruck. Le reste de l'armée, Le général Dumas en tête, se mit en marche le lendemain pour se porter sur Brixen, et tâcher de rejoindre l'armée du général Kerpen, qui avait pris cette direction.

» La route que nous suivions côtoyait une espèce de cours d'eau moitié ruisseau, moitié torrent, qui prend sa source dans les montagnes Noires, et qui vient, grossi des eaux du Riente, se jeter dans l'Adige au-dessous de Bolzano. Tantôt la

route côtoyait la rive droite ; tantôt, enjambant le ruisseau, elle suivait la rive gauche, puis, au bout de quelques lieues, repassait sur l'autre rive. La retraite des Autrichiens avait été si rapide, qu'ils n'avaient pas même fait sauter les ponts. Nous marchions derrière eux au pas de course, et nous désespérions presque de les rejoindre jamais, lorsque les éclaireurs vinrent nous dire qu'ils avaient barricadé le pont de Clausen avec des voitures, et qu'ils paraissaient disposés, cette fois, à nous disputer le passage.

» Le général partit à l'instant même avec une cinquantaine de dragons pour examiner les localités : je le suivis.

» En arrivant au pont de Clausen, nous trouvâmes le pont effectivement barré, et de l'infanterie et de la cavalerie derrière. Nous crûmes que, la position examinée, le général allait attendre du renfort ; mais il n'y songeait guère.

» — Allons, allons, dit-il, vingt-cinq hommes à pied, et qu'on me dégage ce pont-là !

» Vingt-cinq dragons jetèrent la bride de leurs chevaux aux mains de leurs camarades, et, au milieu du feu de l'infanterie autrichienne, s'élancèrent vers le pont.

» La besogne n'était pas commode : d'abord, les charrettes étaient lourdes à remuer ; ensuite, les balles tombaient comme grêle.

» — Allons, fainéant ! me dit le général, est-ce que tu ne vas pas donner un coup de main à ces braves gens-là ?

» Je descendis, et j'allai m'atteler aux voitures ; mais, comme le général ne trouvait pas que le pont se déblayât assez vite, il sauta à son tour à bas de cheval et vint nous aider. En un instant, et avec sa force herculéenne, il en eut plus fait à lui seul que nous à vingt-cinq. Quand je dis à vingt-cinq, j'exagère ; les balles autrichiennes avaient fait leurs trous, et nous avions cinq ou six de nos hommes hors de combat, quand, par bonheur, il nous arriva une soixantaine de fantassins au pas de course. Ils se répandirent aux deux côtés du pont et commencèrent à faire à leur tour un feu admirable qui commença à inquiéter les Autrichiens et les empêcha de viser aussi juste. Il en résulta que nous finîmes par

Digitized by Google

pousser les charrettes dans le torrent; ce qui était d'autant plus facile que le pont n'avait point de parapet.

» A peine le passage fut-il libre, que le général sauta sur son cheval, et, sans regarder s'il était suivi ou non, s'élança dans la rue du village qui s'ouvre sur le pont. J'avais beau lui crier : « Mais, général, nous ne sommes que nous deux ! » il n'entendait pas ou plutôt ne voulait pas entendre.

» Tout à coup, nous nous trouvâmes en face d'un peloton de cavalerie sur lequel le général tomba, et, comme tous les hommes étaient en ligne, d'un seul coup de sabre donné de revers, il tua le maréchal des logis, balafra effroyablement le soldat qui se trouvait près de lui, et, de la pointe de son sabre, en blessa encore un troisième. Les Autrichiens, ne pouvant croire que deux hommes avaient l'audace de les charger ainsi, voulurent faire demi-tour; mais les chevaux fourchèrent, et chevaux et cavaliers tombèrent pêle-mêle. En ce moment, nos dragons arrivèrent avec les fantassins en croupe, et tout le peloton autrichien fut pris.

» Je fis mon compliment au général sur son coup de sabre en lui disant que je n'avais jamais vu son pareil.

» — Parce que tu es un *blanc-bec,* me répondit-il; mais tâche seulement de ne pas te faire tuer, et, avant la fin de la campagne, tu en auras vu bien d'autres.

» Nous avions fait une centaine de prisonniers. Mais, de l'autre côté du village, nous apercevions, gravissant une montagne, un corps assez considérable de cavalerie. A peine le général eut-il vu ce corps, qu'il le montra à ses dragons, et que, laissant les prisonniers à l'infanterie, il se mit à la poursuite des Autrichiens avec ses cinquante hommes.

» Nous étions admirablement montés, le général et moi, de sorte que nous gagnions beaucoup sur nos soldats. De leur côté, les Autrichiens, croyant être poursuivis par l'armée entière, fuyaient à fond de train. Il en résulta qu'au bout d'un certain temps, nous nous trouvâmes encore seuls, le général et moi.

» Enfin, parvenus à la hauteur d'une auberge où la route faisait un coude, je m'arrêtai et je dis :

Digitized by Google

» — Général, ce que nous faisons là, ou plutôt ce que vous faites là, n'est pas raisonnable : arrêtons-nous et attendons que nous soyons ralliés. D'ailleurs, la disposition du terrain indique un plateau derrière la maison, et peut-être allons-nous y trouver l'ennemi en bataille.

» — Eh bien, garçon, va voir s'il y est, me dit-il ; nos chevaux souffleront pendant ce temps-là.

» Je mis pied à terre, je tournai autour de l'auberge, et je vis, à deux cents pas, trois beaux escadrons en bataille. Je revins faire mon rapport au général, qui, sans dire un mot, mit son cheval au pas, et se dirigea vers les escadrons ennemis. Je remontai à cheval et je le suivis.

» A peine eut-il fait cent pas, qu'il se trouva à la portée de la voix. Le commandant parlait français, et, le reconnaissant :

» — Ah ! c'est toi, diable noir ! lui dit-il. A nous deux !

» Les Autrichiens n'appelaient le général que *Schwartz Teufel.*

» — Fais cent pas, jean-f....., dit le général, et j'en ferai deux cents.

» Et, sur cette réponse, il mit son cheval au galop.

» Pendant ce temps-là, je criais comme un diable, et tout en suivant le général, que je ne voulais pas quitter :

» — A moi, dragons ! à moi, dragons !

» De sorte que l'ennemi, croyant à tout moment voir déboucher des forces considérables, tourna le dos, le commandant tout le premier.

» Le général allait les poursuivre à lui tout seul, quand j'arrêtai son cheval par la bride, et le forçai d'attendre les nôtres sur le terrain même que l'ennemi venait d'occuper.

» Mais, une fois que nous eûmes été rejoints, il n'y eut plus moyen d'arrêter le général, et nous nous remîmes à la chasse des Autrichiens. Seulement, cette fois, j'obtins, comme la route était fort accidentée, que nous nous ferions éclairer par des tirailleurs.

» Les tirailleurs partirent devant, et, pendant ce temps-là, nous fîmes souffler nos chevaux.

Digitized

» Au bout d'une heure, nous entendîmes une fusillade qui indiquait que nos hommes étaient aux prises avec les Autrichiens. Le général m'envoya voir ce que cela signifiait.

» Dix minutes après, j'étais de retour.

» — Eh bien, me dit le général, que se passe-t-il là-bas?

» — Général, il y a que l'ennemi tient, mais tout juste assez, m'a dit un de nos soldats qui parle allemand, pour nous entraîner à passer le pont de Clausen. Le pont une fois passé, l'ennemi prétend qu'il prendra sa revanche du pont de Clausen.

» — Ah! il prétend cela? dit le général. Eh bien, c'est ce que nous allons voir. En avant les dragons!

» Et, à la tête de nos cinquante ou soixante hommes, nous voilà chargeant de nouveau l'ennemi.

» Nous arrivons au fameux pont : il y avait juste de quoi passer trois chevaux de front et pas le moindre parapet.

» Comme je l'avais dit au général, l'ennemi ne tint que juste ce qu'il fallait pour nous entraîner à sa poursuite : le général passa le pont, convaincu que les Autrichiens n'oseraient revenir sur nous. Nous nous engageâmes, en conséquence, dans la principale rue, à la suite de nos tirailleurs et d'une douzaine de dragons que le général avait envoyés pour les soutenir.

» Nous étions au milieu de la rue, à peu près, quand nous vîmes nos tirailleurs et nos dragons ramenés par tout un escadron de cavalerie. Ce n'était pas une retraite, c'était une déroute.

» La peur est épidémique. Elle gagna les dragons qui étaient avec nous, ou plutôt nos dragons la gagnèrent; tous suivirent leurs camarades, qui détalaient au grand galop ; une douzaine seulement tint bon avec nous.

» Avec ces douze hommes, nous arrêtâmes la charge ennemie, et, tant bien que mal, nous revînmes en vue du pont; mais, arrivés là, et comme si leur salut était au delà de ce pont, nos dragons, les derniers restés, détalèrent à leur tour.

» Dire comment, le général et moi, nous revînmes au pont,

Digitized by Google

serait chose difficile; je voyais le général lever son sabre, comme un batteur en grange lève son fléau, et, à chaque fois que le sabre s'abaissait, un homme tombait. Mais bientôt j'eus à m'occuper tellement de moi-même, que je fus obligé de perdre de vue le général ; deux ou trois cavaliers autrichiens s'étaient acharnés après moi, et voulaient m'avoir mort ou vif. Je blessai l'un d'un coup de pointe, j'ouvris le front de l'autre; mais le troisième m'allongea un coup de sabre qui me passa dans l'articulation de l'épaule, et qui me fit faire un tel mouvement en arrière, que mon cheval, assez fin de bouche, se cabra et se renversa sur moi dans un fossé. C'était bien l'affaire de mon Autrichien, qui continuait à me larder de coups de sabre, et qui eût fini par m'embrocher tout à fait, si je n'étais parvenu à tirer, avec ma main gauche, un pistolet de mes fontes. Je lâchai le coup au hasard ; je ne sais si je touchai le cheval ou le cavalier ; mais ce que je sais, c'est que le cheval pivota sur ses pieds de derrière, prit le galop, et, à vingt ou vingt-cinq pas de moi, se débarrassa de son cavalier.

» Dès lors, n'ayant plus à défendre ma peau, je pus me retourner vers le général : il s'était arrêté à la tête du pont de Clausen, et tenait seul contre tout l'escadron ; et, comme, à cause du peu de largeur du pont, les hommes ne pouvaient arriver à lui que sur deux ou trois de front, il en sabrait autant qu'il s'en présentait.

» Je restai émerveillé : j'avais toujours regardé l'histoire d'Horatius Coclès comme une fable, et je voyais pareille chose s'accomplir sous mes yeux.

» Enfin, je fis un effort; je me dégageai de dessous mon cheval, je parvins à me tirer de mon fossé, et je me mis à crier tant que je pus :

» — Dragons, à votre général !

» Quant à le défendre, pour mon compte, c'était impossible : j'avais le bras droit presque désarticulé.

» Heureusement, le second aide de camp du général, qui se nommait Lambert, arrivait juste en ce moment-là avec un renfort de troupes fraîches. Il apprit des fuyards ce qui se

Digitized by Google

passait, les rallia, et se précipita avec eux au secours du général, qui fut dégagé à temps.

» Il avait tué sept ou huit hommes, en avait blessé le double ; mais il commençait à être au bout de ses forces.

» Le général avait reçu trois blessures, une au bras, une à la cuisse, l'autre sur la tête.

» Cette dernière avait brisé la calotte de fer du chapeau; mais, comme les deux autres, elle ne faisait qu'inciser légèrement l'épiderme.

» En outre, le général avait reçu sept balles dans son manteau. Son cheval avait été tué sous lui, mais heureusement avait barré le pont avec son cadavre ; et peut-être cette circonstance l'avait-elle sauvé, car les Autrichiens s'étaient mis à piller son portemanteau et ses fontes, ce qui lui avait donné le temps de rattraper un cheval sans maître et de recommencer le combat.

» Grâce au renfort amené par Lambert, le général put reprendre l'offensive et donna une si rude chasse à cette cavalerie, que nous ne la revîmes point de toute la campagne. »

La blessure de Dermoncourt était assez grave, et il fut forcé de garder le lit. Mon père le laissa à Brixen, et s'en alla donner un coup d'épaule à Delmas, qui, ainsi que nous l'avons dit, était resté à Bolzano pour faire face à Laudon.

Laudon, après s'être ravitaillé et s'être un peu refait de notre passage de la Weiss et de sa défaite de Newmark, Laudon, renforcé par des paysans du Tyrol, avait recommencé contre Delmas, isolé avec peu de monde à Bolzano, une guerre assez sérieuse.

Delmas, réduit à ses propres moyens, abandonné à neuf lieues du corps d'armée, envoya un messager au général Joubert, qui avait rejoint mon père à Brixen le 7 germinal. Ce messager annonçait que Delmas craignait d'être attaqué d'un moment à l'autre, et se croyait trop faible pour résister longtemps.

Joubert montra la dépêche à mon père, à peine descendu de cheval, et qui lui proposa de partir à l'instant même avec sa ca-

Digitized by Google

valerie, qu'il croyait suffisante pour dégager Delmas et même pour en finir avec Laudun. Joubert accepta, et mon père partit laissant à Joubert la commission de ravoir ses pistolets à quelque prix que ce fut. Mon père, on se le rappelle, tenait énormément à ses pistolets, qui lui avaient été donnés par ma mère et qui lui avaient sauvé la vie au camp de la Madeleine.

Il fit une si grande diligence, que, le lendemain matin, il était à Bolzano avec toute sa cavalerie.

Cette cavalerie, hommes et chevaux, semblait avoir reçu une partie de l'âme de son chef; elle avait une telle confiance en lui, depuis qu'elle l'avait vu surtout lutter corps à corps avec l'ennemi, comme il avait fait dans les derniers combats, qu'elle l'eût suivi au bout du monde.

Comme mon père et ses hommes étaient entrés de nuit à Bolzano, l'ennemi ignorait son arrivée et croyait n'avoir affaire qu'à Delmas et aux quelques hommes qui l'accompagnaient. Les deux généraux résolurent de profiter de cette ignorance des Autrichiens pour prendre l'offensive dès le lendemain; aussi, au point du jour, les deux généraux attaquèrent-ils l'ennemi au moment où il croyait attaquer lui-même.

Mon père tenait la grande route avec sa cavalerie; Delmas, avec son infanterie, prit par les hauteurs, attaqua les positions les unes après les autres, et les emporta toutes tandis que mon père sabrait les fuyards.

La journée fut si chaude, et les Autrichiens se reconnurent si bien battus, qu'ils disparurent des environs de Bolzano, et que mon père put revenir à Brixen.

Il n'avait mis que trois jours à accomplir son expédition.

Il était temps qu'il revînt : les paysans s'étaient révoltés, et avaient égorgé quelques maraudeurs qui avaient eu l'imprudence de sortir des cantonnements. Grâce à cette révolte, Kerpen était revenu, et l'on allait avoir affaire, non-seulement aux troupes réglées, mais encore aux Tyroliens, ces terribles chasseurs, dont la balle nous avait déjà enlevé Marceau, et allait bientôt nous enlever Joubert.

On se mit aussitôt en campagne : mon père, à la tête de son infatigable cavalerie, et sur un beau cheval que lui avait

Digitized by Google

donné Joubert; Joubert, à la tête de ses grenadiers de prédilection.

Il arriva ce qui arrivait toujours : mon père rencontra l'ennemi sur la grande route, se mit à sabrer selon son habitude, et, en sabrant, se laissa emporter.

Cette fois encore, je laisserai parler Dermoncourt.

« La déroute fut grande, le général Dumas sabra et fit sabrer pendant plus de deux lieues. Grand nombre d'Autrichiens et de Tyroliens furent tués. La vue seule du général produisait sur ces hommes l'effet d'un corps d'armée, et rien ne tenait devant le *Schwartz Teufel.*

» Le général, monté sur un très-bon cheval que venait de lui donner le général Joubert, en remplacemeht de celui qu'il avait perdu huit jours auparavant, se trouva, cette fois encore, à un quart de lieue en avant de son escadron. Il arriva ainsi, toujours sabrant et sans regarder s'il était suivi, à un pont dont l'ennemi avait déjà eu le temps d'enlever les planches, et où il ne restait plus que les poutrelles. Impossible d'aller plus loin; son cheval ne pouvait ni sauter par-dessus la rivière, ni traverser le pont sur les étroites charpentes. Furieux, le général s'arrêta et se mit à faire le moulinet avec son sabre; de leur côté, les Tyroliens, sentant qu'ils n'étaient plus poursuivis, firent volte-face et commencèrent sur cet homme isolé une effroyable fusillade; trois balles atteignirent à la fois le cheval du général, qui tomba et entraîna le cavalier dans sa chute, lui engageant la jambe sous lui (1).

» Les Tyroliens crurent le général tué et se précipitèrent vers le pont en criant :

» — Ah! voilà le diable noir mort!

» La situation était grave. Du pied qui lui restait libre, le général repoussa le cadavre de son cheval, ce qui lui permit de dégager son autre jambe; après quoi, se relevant, il se retira sur un petit tertre dominant la route, et où les Autrichiens avaient élevé à la hâte une espèce de retranchement qu'ils

(1) Le peintre Lethiers a fait un tableau représentant cette scène.

Digitized by Google

avaient abandonné en apercevant le général. Les Autrichiens ont l'habitude, comme on sait, quand ils se sauvent, d'abandonner ou de jeter leurs armes. Le général trouva donc dans cette redoute improvisée une cinquantaine de fusils tout chargés; dans la circonstance où se trouvait le général, cela valait mieux qu'un trésor, si riche qu'il fût. Il s'abrita derrière un sapin, et, à lui tout seul, commença la fusillade.

» D'abord, il choisit de préférence ceux qui dévalisaient son cheval : bon tireur comme il était, pas un coup n'était perdu; les hommes s'entassaient les uns sur les autres; tout ce qui s'aventurait sur ces poutrelles étroites tombait mort.

» La cavalerie du général entendit cette fusillade, et, comme on ne savait pas ce qu'il était devenu, on pensa que tout ce bruit qui se faisait à un quart de lieue de là était encore un tapage de sa façon. Lambert prit une cinquantaine de cavaliers avec vingt-cinq fantassins en croupe, accourut et trouva le général tenant ferme dans son escarpe.

» En un instant, le pont fut emporté; les Autrichiens et les Tyroliens furent poursuivis jusqu'au village, et une centaine d'entre eux faits prisonniers.

» Lambert m'a assuré qu'il avait vu plus de vingt-cinq Autrichiens tués, tant autour du cheval qu'ils avaient dépouillé que dans l'intervalle du pont au petit retranchement, que pas un seul, au reste, n'avait eu le temps d'atteindre.

» Le général revint à Brixen sur un cheval autrichien que Lambert lui ramena. Il rentra dans ma chambre, où je gardais le lit, et je le vis si pâle et si faible, que je m'écriai :

» — Oh! mon Dieu, général, êtes-vous blessé?

» — Non, me dit-il; mais j'en ai tant tué, tant tué!

» Et il s'évanouit.

» J'appelai. On accourut; le général n'avait pas même eu le temps de gagner un fauteuil, et était tombé presque sans connaissance sur le carreau.

» Cet accident n'avait rien de dangereux, produit qu'il était seulement par l'extrême fatigue; en effet, le sabre du général sortait de plus de quatre pouces du fourreau, tant il était ébréché et forcé.

Digitized

» A l'aide de quelques spiritueux, nous le fîmes revenir à lui; mais ce qui le remit tout à fait, ce fut une pleine soupière de potage qu'on avait fait pour moi, et qu'il avala. Depuis six heures du matin qu'il se battait, il n'avait rien pris, et il était quatre heures de l'après-midi.

» Au reste, tout au contraire des autres, le général, à moins de surprise, se battait toujours à jeun.

» Le général Joubert entra dans ce moment et se jeta au cou du général.

» — En vérité, mon cher Dumas, lui dit-il, tu me fais frémir toutes les fois que je te vois monter à cheval et partir au galop à la tête de tes dragons. Je me dis toujours : « Il est im- » possible qu'il en revienne en allant de ce train-là ! » Aujourd'hui, tu as encore fait des merveilles, à ce qu'il paraît! Voyons, ménage-toi ; que diable deviendrais-je si tu te faisais tuer ! Songe que nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver à Villach (1).

» Le général était si faible, qu'il ne pouvait encore parler ; il se contenta de prendre Joubert par derrière la tête, de lui approcher le visage de son visage, et de l'embrasser comme on embrasse un enfant.

» Le lendemain, le général Joubert demanda pour le général Dumas un sabre d'honneur, attendu qu'il avait mis le sien hors de service à force de frapper sur les Autrichiens. »

Mon père ne s'était pas trompé, la leçon donnée aux deux généraux autrichiens était si rude, qu'ils ne revinrent ni l'un ni l'autre à la charge, de sorte que, huit jours après, le général Delmas, sans être inquiété, put rejoindre le gros de la division à Brixen.

Le lendemain de son arrivée, l'armée se mit en marche sur Lensk. On n'avait pas reçu de nouvelles de Bonaparte, on ignorait la position qu'il occupait. N'importe, on opérait au juger, et l'on pensait, en marchant vers la Styrie, se rapprocher de la grande armée.

(1) Rendez-vous et quartier général de Bonaparte.

Digitized by Google

La marche s'accomplit sans autres empêchements que ceux qu'opposèrent quelques escadrons de dragons de l'archiduc Jean, qui suivaient le corps d'armée. De temps en temps, Joubert détachait sur ces cavaliers mon père et ses dragons, et alors l'armée avait le spectacle d'une de ces charges qui faisaient *frémir* Joubert, lequel ne frémissait pas facilement cependant.

Dans une de ces charges, mon père avait fait un officier prisonnier, et, l'ayant reconnu pour un homme de bonne maison, il s'était contenté de sa parole d'honneur, de sorte que l'Autrichien, qui parlait parfaitement français, monté sur un des chevaux de Dermoncourt, caracolait et causait avec l'état-major. Voyant, le lendemain du jour où il avait été pris, son régiment qui suivait notre arrière-garde à cinq cents pas de distance, attendant, sans aucun doute, un moment opportun pour lui tomber dessus, il demanda à mon père la permission d'aller jusqu'auprès de ses anciens camarades afin de leur donner quelque commission pour sa famille. Mon père, qui savait qu'il pouvait se fier à sa parole, lui fit signe qu'il était parfaitement libre! Aussitôt, l'officier partit au galop, et en un instant, sans que personne des nôtres songeât même à lui demander où il allait, il eut franchi l'espace qui le séparait de ses anciens compagnons.

Après les avoir chargés de ses commissions, il prit congé d'eux et voulut revenir; mais alors l'officier qui commandait cette avant-garde lui fit observer qu'étant retombé entre les mains des soldats de l'Autriche, il n'était plus prisonnier des Français, et l'invita à rester avec eux et à nous laisser continuer notre route.

Mais l'officier répondit à toutes ces instigations :

— Je suis prisonnier sur parole.

Et, comme ses anciens camarades voulaient le retenir de force, il tira un pistolet de ses fontes et déclara que le premier qui porterait la main sur lui, il lui brûlerait la cervelle.

Et, en même temps, faisant demi-tour, il regagna au galop l'état major français.

Puis, s'approchant de Dermoncourt :

Digitized by Google

— Vous avez bien fait, dit-il, d'avoir eu assez de confiance en moi pour laisser vos pistolets dans vos fontes; car je leur dois d'avoir tenu ma parole d'honneur vis-à-vis de vous.

La marche continua avec la même tranquillité, et les deux généraux ne comprenaient pas trop cette inertie de la part des Autrichiens, lorsqu'ils apprirent les succès de la grande armée, qui marchait sur Vienne, et surent que les têtes de colonne de l'armée du Rhin étaient arrivées à Lensk.

Une seule fois, l'armée eut le spectacle, non pas d'un combat, mais d'une de ces rencontres à la manière de l'*Iliade*. Notre extrême arrière-garde, composée d'un brigadier et de quatre hommes, fut rejointe par l'extrême avant-garde de l'ennemi, composée d'un pareil nombre d'hommes et commandée par un capitaine. Aussitôt, il s'engagea une conversation entre les deux commandants. Le capitaine commença, dans notre langue, une conversation que le brigadier français ne trouva point de son goût. Le brigadier se prétendit offensé, et l'invita, puisqu'ils avaient chacun quatre témoins, à vider à l'instant même leur affaire. Le capitaine, qui était Belge, accepta. Les deux patrouilles s'arrêtèrent, et, dans l'intervalle formé entre elles, les champions en vinrent aux mains.

Le hasard avait fait que le brigadier était maître d'armes, et que le capitaine était très-fort sur le sabre; il résulta de cette double supériorité un spectacle des plus curieux : chaque coup porté était aussitôt paré, chaque parade amenait sa riposte. Enfin, après deux minutes de combat, les champions s'engagèrent de si près, que les sabres se trouvèrent poignée à poignée. Alors le brigadier, qui était très-vigoureux, jeta le sien, et prit le capitaine à bras-le-corps. Obligé de se défendre de la même manière qu'on l'attaquait, le capitaine à son tour fut forcé d'abandonner son arme et de soutenir la lutte dans les conditions où elle lui était présentée. Là commençait la supériorité du brigadier. Il fit vider les arçons du capitaine; mais, désarçonné lui-même par la violence du mouvement, il perdit l'équilibre et tomba avec son adversaire; seulement, il tomba dessus, et le capitaine dessous; en outre, en tombant,

Digitized by Google

le capitaine, déjà touché légèrement d'un coup de sabre, se démit l'épaule. Il n'y avait pas moyen de faire plus longue résistance; le capitaine se rendit; puis aussitôt, fidèle à la parole engagée, il ordonna à sa troupe de ne pas bouger, ce que d'ailleurs elle était assez disposée à faire, les dragons tenant la carabine haute, et étant prêts à faire feu. Chacun tira de son côté : les Autrichiens s'en retournèrent sans chef, et les Français revinrent avec leur prisonnier.

C'était justement le capitaine du lieutenant que nous avions pris la veille; de sorte que le lieutenant, déjà familier avec tout notre état-major, put présenter son supérieur à mon père.

Mon père le reçut à merveille, et fit venir aussitôt le chirurgien-major, aux mains duquel il le remit.

Cette bonne réception, et les soins que mon père eut de ces deux officiers, eurent un résultat que l'on verra en son lieu et à sa place.

Cependant, il était déjà question du traité de Leoben, et un armistice avait même été conclu, lorsque arriva à notre état-major un commandant de dragons autrichiens porteur d'un sauf-conduit de l'état-major de l'armée du Rhin.

Ce commandant était justement le même qui avait fait demi-tour à la ferme de Clausen, lorsque, après avoir provoqué mon père, mon père avait marché sur lui.

Les deux prisonniers étaient des officiers sous ses ordres, et il venait leur apporter des effets et de l'argent.

Il remercia fort mon père des soins extrêmes qu'il avait eus de ses deux officiers, et, comme mon père l'avait invité à dîner, une fois à table, la conversation tourna vers cette aventure du plateau où tout un régiment avait battu en retraite devant deux hommes.

Mon père n'avait pas reconnu le commandant.

— Ma foi, dit-il, quant à moi, je n'ai regretté qu'une chose, c'est que le chef de cet escadron qui m'avait défié eût changé d'avis et n'eût pas jugé à propos de m'attendre.

Aux premières paroles dites sur ce sujet, Dermoncourt avait remarqué la gêne du chef d'escadron, et dès lors, le regardant

Digitized by Google

plus attentivement, il l'avait reconnu pour le commandant auquel mon père avait eú affaire.

Il jugea donc à propos de couper court à la conversation en disant :

— Mais, général, vous ne reconnaissez donc pas monsieur?

— Ma foi, non, dit mon père.

— C'est que ce commandant...

— Eh bien?...

Dermoncourt fit un signe à l'officier, comme pour lui dire que c'était à lui de continuer la conversation.

L'officier comprit.

— C'est que ce commandant, c'était moi, général, dit-il en riant.

— Vraiment!

— Mais vous n'avez donc pas vu monsieur? demanda Dermoncourt à mon père.

— Ma foi, non, dit celui-ci; j'étais monté ce jour-là et furieux de ne pas pouvoir me donner un coup de sabre avec celui qui m'avait provoqué.

— Eh bien, celui qui vous a provoqué, général, dit le commandant, c'est moi. J'étais bien résolu, cependant; mais, lorsque je vous vis marcher sur moi, je me rappelai la façon dont je vous avais vu *travailler*, et le cœur me manqua. Voilà ce que j'avais besoin de vous dire à vous-même, général, et voilà pourquoi j'ai demandé une permission pour venir apporter l'argent et les effets de mes officiers. Je voulais voir de près un homme pour lequel j'ai une si grande admiration, que j'ose lui dire en face : « Général, j'ai eu peur de vous, et j'ai refusé le combat que je vous avais offert. »

Mon père lui tendit la main.

— Ma foi, s'il en est ainsi, commandant, ne parlons plus de cela; j'aime mieux maintenant que notre connaissance se soit faite à table qu'ailleurs. A votre santé, commandant.

On but, et la conversation passa à un autre sujet.

Cette conversation eut encore pour objet mon père et son beau fait d'armes de Clausen; les trois officiers avaient entendu raconter l'affaire du pont; on avait cru mon père tué; car,

Digitized by Google

nous l'avons dit, son cheval l'avait été, et cette nouvelle avait fait grande sensation dans l'armée autrichienne.

Mon père, alors, parla des fameux pistolets qu'il regrettait et qu'il avait chargé Joubert de tirer, s'il était possible, des mains des Autrichiens, où, malgré cette recommandation, ils étaient restés.

Les trois officiers prirent bonne note de ce regret exprimé par mon père, et chacun résolut de se mettre en quête de ces armes précieuses, le commandant, aussitôt qu'il serait au camp, et les deux autres, aussitôt qu'ils seraient libres.

Grâce à mon père, cette liberté ne se fit point attendre : les deux officiers furent échangés contre des officiers français du même grade, et prirent congé de l'état-major avec des protestations de reconnaissance, dont l'un d'eux, au reste, ne tarda point à donner des preuves à mon père.

Huit jours après leur départ, un parlementaire, étant venu au camp français, et ayant demandé à parler à mon père, lui remit les pistolets tant regrettés par lui, et qui avaient été portés au général Kerpen lui-même, lequel, sur la demande de l'officier pris et blessé par mon père, les renvoyait avec un billet charmant.

Le surlendemain, mon père reçut de cet officier la lettre suivante :

« Monsieur le général,

» J'espère que vous avez reçu, par l'officier parlementaire qui est parti avant-hier d'ici, vos pistolets, que le lieutenant général, baron de Kerpen, vous a envoyés. J'ai reçu mon manteau, ce dont j'ai l'honneur de vous remercier, aussi bien que de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Soyez persuadé, général, que ma reconnaissance est sans égale et que je ne désirerais rien tant que d'avoir l'occasion de vous le prouver. Mes blessures commencent à se guérir, la fièvre m'a quitté. On nous donne les plus grandes espérances de paix. J'espère, d'ici à ce qu'elles se soient réalisées, être en état

d'aller vous embrasser. Frossart (1), qui est tout épris de vous et du général Joubert, me charge de mille choses de sa part pour tous les deux.

» J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus distingués,

» Monsieur le général,

» Votre très-obéissant serviteur,

» Hat de Levis, capitaine.

» A Lientz, ce 20 avril 1797. »

Ce fut ainsi que mon père rentra en possession de ces fameux pistolets, tant regrettés par lui.

Qu'on me pardonne tous ces détails! Hélas! dans le mouvement rapide qui nous entraîne à travers les révolutions, nos mœurs changent, s'effacent, s'oublient, pour faire place à d'autres mœurs aussi mobiles que celles qu'elles remplacent. La révolution française avait imprimé à nos armées un cachet tout particulier; je le retrouve et j'en garde l'empreinte, comme on fait d'une médaille précieuse qui va se perdant sous la rouille, et dont on veut faire connaître le prix à ses contemporains, et le caractère à la postérité.

D'ailleurs, nous jugerions mal tous les hommes de la République, si nous les jugions par ceux qui ont survécu, et que nous avons connus sous l'Empire. L'Empire était une époque de vigoureuse pression, et c'était un rude batteur de monnaie que l'empereur Napoléon. Il fallait que toute monnaie fût frappée à son image, et que tout bronze fût fondu à sa fournaise; lui-même avait, en quelque sorte, donné l'exemple de la transfiguration. Rien ne ressemble moins au premier consul Bonaparte que l'empereur Napoléon, au vainqueur d'Arcole que le vaincu de Waterloo.

Donc, les hommes qu'il faut mouler quand nous voudrons donner une idée des mœurs républicaines sont ces hommes qui ont échappé au niveau de l'Empire par une mort préma-

(1) C'était un officier belge.

Digitized by Google

turée: c'est Marceau, c'est Hoche, c'est Desaix, c'est Kléber, c'est mon père.

Nés avec la République, ces hommes sont morts avec elle. Rien n'a changé dans ces hommes-là, pas même la forme des habits sous lesquels battaient leurs cœurs si braves, si loyaux, si républicains.

Mon père, Hoche et Marceau se trouvèrent un jour réunis à la même table. tous trois commandaient en chef; mon père était le plus vieux, il avait trente et un ans.

Les deux autres en avaient, l'un vingt-quatre, l'autre vingt-six.

Cela leur faisait soixante et onze ans à eux trois.

Quel avenir ! si une balle n'eût pas emporté l'un, et le poison les deux autres.

X

Loyauté de Joubert envers mon père. — Envoyez moi Dumas. — Mon père est nommé gouverneur du Trévisan. — L'agent du Directoire. — Fêtes données à mon père à son départ. — Traité de Campo-Formio. — Retour à Paris. — Le drapeau de l'armée d'Italie. — L'ossuaire de Morat. — Charles le Téméraire. — Bonaparte est nommé membre de l'Institut. — Première idée de l'expédition d'Égypte. — Toulon. — Bonaparte et Joséphine. — Ce qu'on allait faire en Égypte.

Joubert devait à mon père une grande partie des succès de cette belle campagne du Tyrol. Aussi, loyal comme il l'était, fit-il pour son compagnon d'armes ce qu'en pareille circonstance son compagnon d'armes eût fait pour lui. Chaque rapport transmis à Bonaparte mettait sous les yeux du général en chef le nom de mon père entouré des éloges les plus pompeux. A entendre Joubert, tous les succès de la campagne, il les devait à l'activité et au courage de mon père. Mon père, c'était la terreur de la cavalerie autrichienne, c'était Bayard au moyen âge, et, si, ajoutait Joubert, par un de ces miracles qu'amène la révolution des siècles, il y avait alors deux Césars en Italie, le général Dumas en était un.

Il y avait loin de là à la conduite de Berthier, qui portait mon père en observation dans une campagne où il avait trois chevaux tués sous lui.

Aussi peu à peu Bonaparte revint-il sur le compte de mon père, et, Joubert étant allé faire, à Grætz, une visite au général en chef, celui-ci, en le quittant, lui dit ces seules paroles, qui, dans cette circonstance, étaient des plus significatives :

— A propos, envoyez-moi donc Dumas.

De retour à l'armée, Joubert se hâta de s'acquitter de la commission reçue. Mais mon père boudait de son côté, et il fallut toutes les amicales instances de Joubert pour le déterminer à se rendre à l'invitation de Bonaparte. Cependant il partit pour Grætz, mais se promettant, si Bonaparte ne le recevait pas comme il méritait d'être reçu, d'envoyer sa démission au Directoire.

Mon père était créole, c'est-à-dire à la fois plein de nonchalance, d'impétuosité et d'inconstance. Un profond dégoût des choses ardemment désirées le prenait aussitôt que ses désirs étaient accomplis. Alors l'activité qu'il avait déployée pour les obtenir s'éteignait tout à coup ; il tombait dans son insouciance et dans son ennui habituels, et, à la première contrariété, il parlait du bonheur de la vie champêtre comme le poëte antique dont il avait conquis la patrie, et envoyait sa démission au Directoire.

Heureusement, Dermoncourt était là. Dermoncourt, chargé d'envoyer cette démission, la glissait dans le tiroir de son bureau, mettait la clef du tiroir dans sa poche, et attendait tranquillement.

Au bout de huit jours, de quinze jours, d'un mois, la cause du dégoût momentané qui avait pris l'âme de mon pauvre père avait disparu. Une charge brillante, une manœuvre hardie couronnée du succès qu'elle méritait d'obtenir, avait ranimé l'enthousiasme au fond de ce cœur plein d'aspirations vers l'impossible, et, avec un soupir, il laissait tomber ces mots :

— Ma foi ! je crois que j'ai eu tort d'envoyer ma démission.

Ce à quoi Dermoncourt, qui guettait le mot, répondait :

— Soyez tranquille, général ; votre démission...

Digitized by Google

— Eh bien, ma démission?...

— Elle est là dans le tiroir, toute prête pour la première occasion : il n'y aura que la date à changer.

Ce fut donc en se promettant bien à lui-même d'envoyer directement cette fois sa démission au Directoire, au premier désagrément qu'il éprouverait de la part de Bonaparte, que mon père se présenta devant lui à Græetz.

Mais, en l'apercevant, Bonaparte ouvrit les bras:

— Salut, dit-il, à l'Horatius Coclès du Tyrol!

La réception était trop flatteuse pour que mon père tînt plus longtemps rancune; il tendit les bras de son côté, et l'accolade fraternelle fut donnée et rendue.

— Oh! quand je pense que je l'ai tenu dans mes bras et que je pouvais l'étouffer! disait sept ans après mon père, au moment où Bonaparte se faisait nommer empereur.

Bonaparte avait un but dans tout ce qu'il faisait; son but, en appelant près de lui mon père, était d'organiser dans son armée des divisions de cavalerie dont son armée manquait. Mon père eût été chargé de cette organisation, et, ces divisions établies, il les eût commandées.

En attendant, mon père fut nommé gouverneur de la province du Trévisan, dans laquelle Dermoncourt et lui se rendirent immédiatement.

Le nouveau gouverneur fut admirablement reçu dans cette magnifique province. Les plus beaux palais des plus riches sénateurs de Venise furent mis à sa disposition. Le Trévisan était à Venise ce que l'ancienne Baïa était à Rome, la maison de campagne d'une reine.

La municipalité offrit trois cents francs par jour à mon père pour la dépense de sa table et de sa maison. Mon père établit ses calculs avec Dermoncourt, — j'ai sous les yeux ces calculs, faits sur une carte même du Trévisan,— et reconnut que cent francs lui suffisaient.

Il n'accepta donc que cent francs.

Les pauvres Italiens n'étaient pas habitués à ces façons-là. Aussi ne comprenaient-ils rien à ce désintéressement. Longtemps encore, ils n'osèrent s'y fier. Ils attendaient toujours

Digitized

la promulgation de quelque contribution de guerre, de quelque impôt forcé, de quelque avanie enfin, comme on dit en Orient.

Un jour, ils crurent le moment fatal arrivé, et leur terreur fut grande. La présence d'un agent du gouvernement français, ayant mission de dévaliser les monts-de-piété italiens, avait été signalée : cet agent se présenta chez mon père pour lui faire part de sa mission.

Il n'y trouva que Dermoncourt.

Dermoncourt écouta tranquillement tous les projets de cet agent de rapines, toutes les offres de partage qu'il fit pour être transmises à mon père; puis, quand il eut fini :

— Comment êtes-vous venu ici? lui demanda-t-il.

— Mais en poste.

— Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de repartir comme vous êtes venu, sans même voir le général.

— Et pourquoi? demanda le voyageur.

— Mais parce qu'il est brutal en diable à l'endroit de certaines propositions.

— Bah! je les lui ferai si belles, qu'il les écoutera.

— Vous le voulez absolument?

— Mais oui.

— Essayez.

Mon père entrait juste à ce moment-là.

L'agent demanda à rester seul avec lui.

Mon père interrogea de l'œil Dermoncourt, qui lui fit stoïquement signe d'accorder l'audience demandée.

Resté seul avec mon père, l'agent du Directoire exposa longuement sa mission; puis, voyant que mon père l'écoutait sans répondre, il passa de l'exposition au fait et du fait à la péroraison. La péroraison, c'était la part du pillage qui revenait à mon père.

Mais mon père ne le laissa pas achever.

Il le prit au collet, l'enleva à bras tendu, ouvrit la porte au milieu de son état-major, qui, réuni par Dermoncourt, attendait la fin de cette scène.

— Messieurs, dit-il, regardez bien ce petit gueux-là afin de

Digitized by Google

le reconnaître, et, si jamais il se représente à mes avant-postes, dans quelque partie du monde que je me trouve, faites-le fusiller, sans même me déranger pour me dire que justice est faite.

L'agent du Directoire n'en demanda pas davantage ; il disparut, et mon père compta un implacable ennemi de plus.

Ces spoliations étaient communes en Italie ; mais celles des monts-de-piété étaient, en général, les plus lucratives dans ces temps de gêne et de misère. Presque tous les bijoux, tous les diamants et toute l'argenterie des grands seigneurs italiens étaient au mont-de-piété. Beaucoup même, forcés par les événements politiques de quitter leur pays, y faisaient porter, comme dans un dépôt inviolable, tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

Puis arrivait un agent du Directoire qui, avec un pouvoir vrai ou faux, — certains gouverneurs n'y regardaient pas de si près, — faisait rafle complète, établissait d'abord la part du général, la sienne ensuite, puis envoyait le reste au gouvernement.

Un des agents les plus connus de cette époque avait reçu le nom prédestiné de Rapinat. Il exerçait principalement dans la Lombardie.

On avait fait sur lui ces quatre vers :

> Le Milanais, que l'on ruine,
> Voudrait bien que l'on décidât
> Si Rapinat vient de *rapine*
> Ou rapine de *Rapinat*.

Aussi, lorsque, après deux mois de résidence dans le pays, mon père quitta le gouvernement du Trévisan pour aller prendre celui de la Polésine, dont le siége est à Rovigo, trouva-t-il à la porte du palais une excellente voiture attelée de quatre chevaux et le cocher sur le siége qui l'attendait.

C'était un cadeau de la ville de Trévise.

Digitized

Mon père voulait refuser; mais ce cadeau était offert de si bonne grâce et avec une telle insistance, qu'il lui fallut accepter.

En outre, les municipalités voisines lui remirent une douzaine d'adresses au milieu desquelles nous en prenons deux au hasard.

« *Au citoyen général Dumas, commandant le Trévisan, les municipalités de Mestre, de Noale, de Castel-Franco et d'Asolo.*

» Les soussignés, représentant les municipalités ci-dessus, sont unanimement et particulièrement chargés de se rendre auprès de vous, citoyen général, pour vous témoigner combien elles sont sensibles et reconnaissantes de la douceur et de la sagesse de votre gouvernement. Plût au ciel que leurs moyens égalassent leur admiration et leur reconnaissance! Quel bonheur pour elles de pouvoir vous en donner des marques dignes de votre mérite et de vos vertus! Mais, si, dans l'épuisement et dans la détresse où elles se trouvent, elles ne peuvent suivre les élans de leur âme, elles se flattent néanmoins que votre sensibilité et votre magnanimité agréeront ce faible témoignage qu'elles viennent offrir à leur protecteur et à leur père.

» Continuez, généreux commandant, à nous protéger. Jetez toujours vos yeux paternels sur vos enfants: c'est de votre cœur que nous attendons tous les soulagements possibles.

» Nous sommes avec la plus haute considération,

» HENRI-ANTOINE REINATI, *président et provéditeur;* JEAN ALLEGRI, *président de la municipalité de Noale;* FRANÇOIS BELLAMINI, *président de la municipalité d'Asolo;* PHILIPPE DE RICOIDI, *vice-président de la municipalité de Mestre.*

» Castel-Franco, le 2 messidor, cinquième année de la République française une et indivisible, et deuxième de la liberté italienne. »

Digitized by Google

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — VERTU.

« *La municipalité d'Adria au citoyen Alexandre Dumas, général de division.*

» Le 9 nivôse 1797, l'an v de la République française une et indivisible, et deuxième de la liberté italienne.

» Cette municipalité, général, ne saurait arriver à vous exprimer toutes les obligations qu'elle vous a, pour les actes de faveur dont vous avez daigné la combler en diverses circonstances, surtout en la soulageant par le retrait des troupes, et encore plus par le remboursement des sommes injustement perçues par le général L***.

» La municipalité, reconnaissante de vos bontés pour elle, saisit cette occasion de vous offrir un cheval, vous priant de l'accepter comme un faible hommage et un gage assuré de toutes les obligations qu'elle vous doit.

» Nous sommes, général, avec une sincère estime...

» Salut et fraternité.

» LUNALI, *président;* LARDI, *secrétaire général.* »

Comme on le voit, ce fut un véritable désespoir lorsque mon père quitta le Trévisan; le deuil fut général; la ville de Trévise voulait envoyer une députation au général en chef Bonaparte pour qu'on lui laissât son gouverneur. Quand elle eut perdu tout espoir de le conserver, on lui demanda dix jours, qui furent employés à des fêtes continuelles; puis, l'heure du départ arrivée, tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville reconduisit mon père jusqu'à Padoue, où les fêtes recommencèrent.

Pendant huit autres journées, ces adieux furent prolongés. Les huit premières maisons de la ville se chargèrent chacune d'une fête; chaque jour, mon père changeait de domicile, et allait habiter pour toute la journée et toute la nuit chez le sénateur traitant.

Au reste, en arrivant à Rovigo, capitale de son nouveau gouvernement, mon père trouva une réception pareille aux adieux qui l'avaient accompagné à son départ. Les habitants de la Polésine avaient été prévenus par ceux du Trévisan, et savaient d'avance à quoi s'en tenir sur leur nouveau gouverneur.

C'était dans la Polésine, pays fertile en grains, province riche en fourrages, que Bonaparte avait réuni les escadrons de cavalerie dont il voulait former une division, et qu'il chargeait mon père d'organiser.

A son arrivée, mon père régla, comme il l'avait fait dans le Trévisan, la dépense de sa table et de sa maison à cent francs par jour, ordonnant expressément aux municipalités de n'autoriser aucune fourniture et de ne répondre à aucune réquisition sans son approbation.

Mon père habitait depuis quelque temps Rovigo, lorsque, les négociations du congrès traînant en longueur, Bonaparte, pour en finir, résolut de réunir son armée et de se porter sur le Tagliamento. Mon père rejoignit donc sa division et demeura sur le fleuve jusqu'au 18 octobre 1797, époque à laquelle la paix fut signée au village de Campo-Formio.

Huit jours après, mon père revenait à Rovigo.

Par cette paix de Campo-Formio, qui terminait la campagne de 1797, campagne dans laquelle l'expédition du Tyrol faite par mon père et Joubert tient une si glorieuse place, l'Autriche cédait à la France la Belgique avec Mayence, Mannheim et Philipsbourg, et à la république cisalpine la Lombardie autrichienne.

Les États de Venise étaient partagés.

Corfou, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure, Cerigo et les iles dépendantes, avec l'Albanie, étaient cédées à la France. L'Istrie, la Dalmatie, les îles de l'Adriatique, la ville de Venise et les États de terre ferme jusqu'à l'Adige, au Tarano et au Pô, étaient abandonnés à l'empereur d'Autriche, qui se trouvait ainsi maître du golfe Adriatique.

Le reste des États de terre ferme était donné à la république cisalpine, reconnue par l'empereur.

Digitized by Google

Pauvre municipalité d'Adria, qui, dans son adresse à mon père, datait de l'an II de la liberté italienne!

Pendant ce séjour sur le Tagliamento, séjour qui, comme nous l'avons dit, avait pour but de presser les négociations autrichiennes, mon père allait dîner trois fois par semaine au quartier général de Bonaparte.

Ce fut là qu'il fit connaissance plus sérieuse avec Joséphine, qu'il avait déjà rencontrée à Milan, et qui lui conserva, même après sa disgrâce, une vive amitié, une amitié de créole à créole.

D'un autre côté, on se réunissait une fois par semaine à Udine. C'était Bernadotte qui commandait dans cette ville; après le spectacle, on établissait, comme nous faisons en France, un plancher dans la salle, et l'on dansait toute la nuit.

Bonaparte, comme on le comprend bien, dansait peu; mais mon père, mais Murat, mais Clarke, mais les jeunes aides de camp dansaient beaucoup.

Le lendemain de la signature du traité de Campo-Formio, le bal fut ouvert par un quadrille composé de Joséphine dansant avec Clarke; de madame Pauline Bonaparte, dansant avec Murat; de mademoiselle Caroline Bonaparte, dansant avec Dermoncourt, et de madame César Berthier, dansant avec mon père.

Le traité de Campo-Formio signé, Bonaparte partit pour Paris, et descendit dans sa petite maison de la rue de la Victoire, qu'il venait d'acheter à Talma.

C'est là que fut rêvée et mise à exécution la campagne d'Égypte.

Bonaparte, avec plus de succès que le héros carthaginois, venait de faire en Italie à peu près ce qu'avait fait Annibal. Il lui restait à faire en Orient ce qu'y avaient fait Alexandre et César.

Mais, auparavant, Bonaparte avait acquitté envers mon père et envers Joubert une dette de reconnaissance.

Il avait présenté mon père au Directoire exécutif comme l'*Horatius Coclès du Tyrol*, et il avait chargé Joubert d'offrir

aux chefs du gouvernement *le drapeau de l'armée d'Italie.*

Ce drapeau de l'armée d'Italie était plus qu'un drapeau ; c'était un monument, monument fabuleux de cette fabuleuse campagne.

Sur une de ses faces étaient inscrits ces mots :

A L'ARMÉE D'ITALIE LA PATRIE RECONNAISSANTE.

L'autre face portait l'énumération des combats livrés et des places prises ; puis des inscriptions abrégées, simples et magnifiques, de la campagne qui venait de s'accomplir.

En passant à Mantoue, Bonaparte s'y était arrêté. Il avait visité le monument que le général Miollis élevait à Virgile, et avait fait célébrer une fête militaire en l'honneur de Hoche, qui venait de mourir, selon toute probabilité, empoisonné.

Bonaparte traversa la Suisse ; en sortant de Moudon, où on lui avait fait une réception brillante, sa voiture s'était brisée.

Il continua sa route à pied ; et, près de l'ossuaire de Morat, qui n'était pas encore détruit par Brune :

— Où était le champ de bataille du duc de Bourgogne ? demanda cet autre Téméraire, qui, lui aussi, devait avoir son ossuaire.

— Là, général, lui dit un officier suisse en lui montrant ce qu'il désirait voir.

— Combien avait-il d'hommes ?

— Soixante mille, sire.

— Comment a-t-il été attaqué ?

— Par les Suisses descendus des montagnes voisines, et qui, à la faveur d'un bois qui existait alors, ont tourné les Bourguignons.

— Comment ! s'écria-t-il, Charles le Téméraire avait soixante mille hommes, et il n'a pas occupé ces montagnes ?

Et le vainqueur de l'Italie haussa les épaules.

— Les Français d'aujourd'hui combattent mieux que cela, dit Lannes.

Digitized by Google

— Dans ce temps-là, dit brusquement Bonaparte, les Bourguignons n'étaient pas Français.

Et, comme on lui amenait en ce moment sa voiture raccommodée, il monta dedans et s'éloigna avec rapidité.

Bonaparte n'était pas sans inquiétude sur la position qu'il s'était faite lui-même par une suite de victoires inouïes. Il avait bien été accueilli à Paris en triomphateur; toute la salle du Théâtre-Français s'était bien levée en criant : « Vive Bonaparte ! » quand on avait su qu'il assistait à la seconde représentation d'*Horatius Coclès ;* mais toutes ces ovations ne l'aveuglaient pas.

Le même soir, il disait à Bourienne :

— On ne conserve à Paris le souvenir de rien. Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu : une renommée dans cette grande Babylone en remplace une autre. On ne m'aura pas plus tôt vu trois fois au spectacle, comme on m'y a vu ce soir, que l'on ne me regardera plus.

Quelques jours après, il fut nommé membre de l'Institut, classe des sciences et des arts : cette nomination lui fut très-sensible.

Toutes ces ovations aux spectacles, toutes ces réceptions à l'Institut étaient bonnes pour distraire un esprit aussi actif que celui de Bonaparte; mais elles ne pouvaient pas lui suffire.

Aussi en revint-il à son idée favorite : l'Orient.

— L'Europe est une taupinière, disait-il un jour en se promenant avec Bourienne, César Berthier et mon père à Pancriano; il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes.

Déjà, dans le mois d'août 1797, il écrivait au Directoire :

« Le temps n'est pas éloigné où nous sentirons que, pour détruire véritablement l'Angleterre, il faudrait nous emparer de l'Égypte. »

Cependant, — soit pour cacher son dessein, soit qu'il crût réellement à la possibilité d'une descente en Angleterre, — le

Digitized by Google

10 février 1798, il partit pour le Nord, où il visita Boulogne, Ambleteuse, Calais, Dunkerque, Furnes, Nieuport, Ostende et l'île de Walcheren; mais, en revenant de cette tournée, il disait à Bourienne :

— C'est un coup de dé trop chanceux; je ne le hasarderai pas.

L'idée de l'expédition d'Égypte était-elle venue d'elle-même à Bonaparte, ou avait-il retrouvé dans les cartons du duc de Choiseul la proposition que ce ministre fit à Louis XV d'un projet pareil? C'est ce qu'il est impossible de préciser. Au reste, le Directoire ne mit aucune opposition au désir de cet autre Cambyse. Il était jaloux de sa gloire, et il sentait que l'ombre projetée sur lui par le vainqueur d'Arcole et de Rivoli était mortelle comme celle de l'upas.

Le 12 avril 1798, Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Orient.

— Combien de temps resterez-vous en Égypte, général? lui demanda son secrétaire en le félicitant sur sa nomination.

— Six mois, ou six ans, répondit Bonaparte; tout dépend des événements. Je coloniserai ce pays; je ferai venir des artistes, des ouvriers de tout genre, des femmes, des acteurs, des poëtes. Je n'ai que vingt-neuf ans, j'en aurai trente-cinq; ce n'est pas un âge. Ces six ans me suffisent, si tout me réussit, pour aller dans l'Inde aussi loin qu'Alexandre.

Le 19 avril, Bonaparte annonça son départ pour Toulon.

Le 4 mai, il quitta Paris, accompagné de Joséphine.

Le 8, il arriva à Toulon.

Sept régiments de la division de mon père avaient été dirigés sur Toulon. Arrivé dans cette ville avant Kléber et avant Bonaparte, mon père prit le commandement en chef des troupes de l'expédition, commandement qu'il rendit à Kléber, comme à son ancien, lorsque Kléber arriva à son tour.

Toulon était pour Bonaparte une ville de souvenirs : c'était de Toulon que l'aigle avait pris son vol. Le jour de son arrivée, il alla faire une promenade au bord de la mer et visita le Petit-Gibraltar.

Digitized by Google

A peine avait-il eu le temps de voir mon père ; mais, dans ce peu de temps, il lui avait dit :

— Venez me voir demain matin d'aussi bonne heure que vous voudrez.

A six heures du matin, le lendemain, mon père traversait la place d'armes pour se rendre chez Bonaparte, quand il rencontra Dermoncourt.

— Où diable allez-vous donc si matin, général? demanda celui-ci.

— Viens avec moi, lui répondit mon père, et tu le sauras.

Tous deux se mirent en route.

En approchant du lieu de la destination :

— Ce n'est pas chez Bonaparte que vous allez, général? demanda Dermoncourt.

— Si fait.

— Mais il ne vous recevra pas.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il est de trop bonne heure.

— Oh! cela ne fait rien.

— Vous le trouverez couché.

— C'est probable.

— Couché avec sa femme : il l'aime comme un bourgeois.

— Tant mieux! Cette bonne Joséphine, je serai heureux de la revoir.

Et mon père entraîna Dermoncourt, moitié désireux, moitié craintif de voir ce qui allait se passer.

En somme, il se doutait bien que mon père avait audience particulière. Il le suivit.

En effet, mon père prit un escalier, suivit un couloir, ouvrit une petite porte, poussa un paravent et se trouva, avec Dermoncourt qui le suivait toujours, dans la chambre de Bonaparte.

Celui-ci était couché avec Joséphine, et, comme il faisait très-chaud, tous deux n'étaient couverts que d'un seul drap qui dessinait leurs corps.

Digitized by Google

Joséphine pleurait; Bonaparte, d'une main, lui essuyait les yeux, et, de l'autre, battait en riant une marche militaire sur la partie du corps de Joséphine qui était tournée vers la ruelle.

— Ah! pardieu! Dumas, dit-il en apercevant mon père, vous arrivez bien; vous allez m'aider à faire entendre raison à cette folle. Ne veut-elle pas venir en Égypte avec nous? Est-ce que vous emmenez votre femme, vous?

— Ma foi, non, dit mon père; et je crois qu'elle m'embarrasserait fort.

— Eh bien, tu vois; tu ne diras pas que Dumas est un mauvais mari, qu'il n'aime pas sa femme et sa fille! Écoute: ou je serai de retour dans six mois, ou nous serons là-bas pour quelques années.

Les pleurs de Joséphine redoublèrent.

— Si nous sommes là pour quelques années, la flotte reviendra nécessairement prendre une vingtaine de mille hommes sur les côtes d'Italie. Retourne à Paris, préviens madame Dumas, et, de ce convoi-là, par exemple, vous en serez. Cela vous va-t-il, Dumas?

— Parfaitement, répondit mon père.

— Une fois là-bas, ma bonne Joséphine, Dumas, qui ne fait que des filles, et moi qui n'en fais même pas, nous ferons tout ce que nous pourrons pour faire chacun un garçon; si nous faisons un garçon, il en sera le parrain avec sa femme; s'il fait un garçon, j'en serai le parrain avec toi. Allons, c'est dit, ne pleure plus et laisse-nous causer d'affaires.

Puis, se tournant vers Dermoncourt.

— Monsieur Dermoncourt, lui dit Bonaparte, vous venez d'entendre prononcer un mot qui vous indique le but de notre expédition. Ce but personne ne le connaît; que le mot *Égypte* ne sorte donc pas de votre bouche; vous comprenez, en pareille circonstance, l'importance d'un secret.

Dermoncourt fit signe qu'il serait muet comme un disciple de Pythagore.

Joséphine se consola, et même, s'il faut en croire Bourienne, se consola trop.

Digitized by Google

En sortant de chez Bonaparte, mon père rencontra Kléber qui allait y entrer.

— Tu ne sais pas ce que nous allons faire là-bas? dit-il.

— Nous allons faire une colonie.

— Non. Nous allons refaire une royauté.

— Oh! oh! dit Kléber, il faudra voir.

— Eh bien, tu verras.

Et, là-dessus, les deux amis se quittèrent.

Le 19 mai, on mit à la voile.

XI

Traversée. — Débarquement. — Prise d'Alexandrie. — *Le Chant du Départ* et le concert arabe. — Les prisonniers... épargnés. — Marche sur le Caire. — Le rhum et le biscuit. — Les pastèques de mon père. — L'Institut scientifique. — Bataille des Pyramides. — Mise en scène de la victoire. — Lettre de mon père rétablissant la vérité.

Bonaparte montait *l'Orient,* magnifique bâtiment de cent vingt canons.

En sortant du port, *l'Orient,* qui, par son énorme chargement, tirait trop d'eau, toucha le fond ; ce qui occasionna un instant de trouble dans la flotte.

Le contre-maître du *Guillaume-Tell*, bâtiment sur lequel était monté mon père, secoua tristement la tête : ce contremaître se nommait Boyer.

— Qu'y a-t-il donc, Boyer? demanda mon père.

— Il y a, général, qu'il arrivera malheur à la flotte.

— Et pourquoi cela?

— Parce que le bâtiment amiral a touché; voyez-vous, cela, c'est immanquable!

Mon père haussa les épaules.

Deux mois après, la flotte était détruite à Aboukir.

On connaît tous les détails de la traversée : on prit Malte en passant, Malte l'imprenable!

Digitized

Aussi, en visitant les fortifications avec Bonaparte, Caffarelli ne put s'empêcher de lui dire :

— Ma foi, général, vous êtes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dans la citadelle pour vous en ouvrir les portes.

Bonaparte mit en liberté les prisonniers turcs : c'était une avance faite au Grand Seigneur.

La flotte quitta Malte le 19 juin, et fit voile vers Candie.

Nelson était à Messine avec la flotte anglaise : il y apprit la prise de Malte. Convaincu que Bonaparte faisait voile pour l'Égypte, il se dirigea tout droit vers Alexandrie.

Pendant la nuit du 22 au 23 juin, la flotte anglaise passa à six lieues à peu près de la flotte française. Elle ne vit rien, et, tandis que nous appuyions au nord, elle, appuyant au sud, arriva trois jours avant nous à Alexandrie.

Voyant qu'il n'y avait pas trace de notre passage, et ayant appris qu'aucun bâtiment n'avait été signalé, Nelson pensa que notre expédition était destinée à conquérir l'Asie, et se dirigea rapidement vers Alexandrette de Syrie.

Cette erreur sauva l'expédition, qui, arrivée à hauteur de Candie, prit les vents étésiens, et marcha directement vers le sud.

Le 1er juillet, au point du jour, on aperçut la terre, et, s'élançant au-dessus des ruines et des maisons blanches, la colonne de Septime Sévère.

Bonaparte comprenait à quel danger il venait d'échapper : c'était par miracle que nous n'avions pas été vus de la flotte anglaise. Il donna l'ordre de débarquer sans retard.

La journée fut employée à cette importante opération, et, quoique la mer fût houleuse, elle s'exécuta sans accident grave.

Seulement, en arrivant à terre, une vingtaine d'hommes, ayant cru apercevoir une fontaine, se mirent à courir dans l'intérieur du pays, et furent entourés par une tribu bédouine.

Leur capitaine fut tué.

C'était un mauvais début! Aussi Bonaparte fit-il un ordre du jour des plus sévères contre les traînards, tout en promet-

Digitized by Google

tant une récompense de cent piastres à chaque Arabe qui ramènerait un prisonnier.

Cent piastres turques, on le sait, font vingt-cinq francs à peine ; mais Bonaparte pensait qu'il ne fallait pas gâter les Bédouins.

Comme on le verra plus tard, il avait raison.

La cavalerie n'avait pu débarquer, à cause du gros temps ; Bonaparte résolut de ne pas l'attendre, et, vers trois heures du matin, on se mit en marche pour Alexandrie, avec les trois divisions Kléber, Bon et Moreau.

Mon père, son fusil de chasse à la main, se mit à la tête des carabiniers de la 4e demi-brigade légère.

On ne trouva aucun obstacle sur la route jusqu'au moment où l'on vint se heurter aux murs d'Alexandrie, défendus par les Turcs.

Un des premiers coups fut pour Kléber : au moment où il commandait l'attaque, une balle l'atteignit à la tête.

La résistance d'Alexandrie ne fut pas sérieuse : au bout d'une heure de combat, la ville était prise.

Mon père était entré un des premiers à Alexandrie, et sa grande taille et son teint brun, à peu près de la nuance de celui des Arabes, avaient fait une vive impression sur les indigènes. On raconta ce fait à Bonaparte, et, comme il tirait parti de tout, il fit venir mon père.

— Général, lui dit-il, prenez une vingtaine de mes guides, et portez-vous avec eux au-devant de la tribu arabe qui me ramène les prisonniers. Je tiens à ce que vous soyez le premier général qu'ils voient, le premier chef à qui ils aient affaire.

Mon père partit au galop, et rencontra ceux qu'il cherchait à un quart de lieue à peu près de la ville. Il leur annonça aussitôt, par l'organe de son drogman, qu'ils pouvaient se présenter chez le général en chef, qui les verrait avec plaisir et les récompenserait selon la promesse faite.

Bonaparte ne s'était pas trompé : mon père devint à l'instant même l'objet de l'admiration de ces hommes de la nature, et, comme il ne cherchait point à les écarter, il entra pêle-mêle avec eux dans Alexandrie.

Digitized by Google

Bonaparte les reçut tous dans un grand salon donnant sur la mer, leur fit distribuer ses proclamations traduites en arabe, et leur offrit un repas dans la préparation duquel on eut soin de ne blesser en rien les coutumes du pays.

Ils acceptèrent avec satisfaction, s'accroupirent et commencèrent à tirer à pleines mains, chacun de son côté.

Au milieu du repas, la musique réunie de trois régiments d'infanterie fit éclater tout à coup *le Chant du Départ.*

Quoique l'explosion fût à la fois terrible et inattendue, pas un des Arabes ne tressaillit, et chacun continua de manger, malgré l'effroyable tintamarre que faisaient ces cent vingt musiciens.

Lorsque l'air fut fini, Bonaparte leur demanda si cette musique leur plaisait.

— Oui! répondirent-ils; mais nous avons la nôtre, qui vaut mieux.

Bonaparte désira alors entendre cette musique, si supérieure à la musique française. Trois Arabes quittèrent aussitôt le repas; deux prirent des espèces de tambours, l'un qui ressemblait à la boutique d'un marchand d'oublies, l'autre à un potiron coupé par la moitié; le troisième s'empara d'une espèce de guitare à trois cordes, et le concert arabe commença, faisant gravement concurrence au concert français.

Bonaparte leur adressa de grands compliments sur leur musique, leur fit donner la récompense promise, et, de part et d'autre, on se jura amitié.

Une dizaine d'hommes manquaient à l'appel. Les Bédouins étaient en train de décapiter leurs prisonniers et avaient déjà accompli le tiers de leur besogne, lorsqu'ils apprirent qu'il y avait cent piastres de récompense pour chaque prisonnier ramené vivant. En hommes qui mettent les affaires en première ligne et font passer le commerce avant tout, ils s'interrompirent à l'instant même, et se contentèrent de se livrer sur leurs prisonniers à un autre divertissement moins cruel, mais plus extraordinaire, aux yeux des captifs, que celui qu'ils avaient craint d'abord.

Il en résulta que, lorsque Bonaparte fit venir ces prisonniers

Digitized by Google

devant lui pour les interroger, il fut tout étonné de les voir rougir, se détourner, balbutier comme des jeunes filles honteuses. Enfin, pressé par les instances du général en chef, qui, entendant toujours parler des malheurs arrivés aux captifs, voulait absolument savoir quels étaient ces malheurs, un vieux soldat lui raconta en pleurant de colère qu'il lui était arrivé, à lui et à ses compagnons, ce qui serait arrivé aux anges du Seigneur, entre Sodome et Gomorrhe, si ceux-ci, qui avaient sur nos grenadiers l'avantage d'avoir des ailes, n'étaient pas remontés au ciel sans perdre un instant.

— Imbécile! dit Bonaparte en haussant les épaules, te voilà bien malade... Allons, allons! remercie le ciel d'en être quitte à si bon marché, et ne pleure plus.

Le malheur des prisonniers fit grand bruit dans l'armée et ne servit pas peu à maintenir la discipline, qu'il eût été plus difficile de faire observer si les soldats n'eussent eu à craindre que d'avoir la tête coupée.

Bonaparte resta sept jours à Alexandrie.

Le premier jour, il passa en revue l'armée.

Le second jour, il donna l'ordre à l'amiral Brueys de faire entrer la flotte dans le vieux port d'Alexandrie ou de la conduire à Corfou.

Le troisième jour, il fit sa proclamation aux habitants et donna l'ordre à Desaix de marcher sur le Caire.

Le quatrième jour, il fit graver sur la colonne de Pompée les noms des hommes tués devant Alexandrie, et fit enterrer leurs corps au pied de ce monument.

Le cinquième jour, le général Dugua s'empara d'Aboukir.

Le sixième jour, on prit Rosette, et, tandis qu'on organisait la flottille, l'armée se mit en marche sur le Caire.

Desaix, parti le premier, fut le premier atteint par le découragement. — Je cite Desaix, parce que le dévouement de Desaix à Bonaparte est inattaquable.

Eh bien, le 15 juillet, Desaix écrivait à Bonaparte, du Bakahireh :

« De grâce, ne nous laissez pas dans cette position! la troupe

se décourage et murmure ; faites-nous avancer ou reculer à toutes jambes. Les villages ne sont que des huttes absolument sans ressources. »

Au moment du départ, l'armée reçut pour quatre jours de vivres. Malheureusement, on eut l'imprudence d'y ajouter pour quatre jours de rhum. Il résulta de cette adjonction du liquide au solide que, pendant les premières heures de marche dans le désert qui sépare Alexandrie de Damanhour, les soldats, mourant de soif, mais n'éprouvant pas encore les atteintes de la faim, commencèrent par entamer le rhum, et revinrent si souvent au bidon qui le renfermait, qu'à moitié de l'étape, le bidon était vide et le soldat ivre.

Plein de cette confiance dans l'avenir que donne l'ivresse, le soldat se figura qu'il n'aurait plus jamais faim, et commença, pour alléger son sac, à semer son riz et à jeter son biscuit.

Les chefs s'aperçurent de ce qui se passait, et donnèrent ordre de faire halte.

Cette halte de deux heures suffit à dissiper les premières fumées de l'alcool. On se remit en marche, regrettant déjà l'imprudence commise. Vers cinq heures du matin, cette faim qu'on croyait disparue à jamais commença de se faire cruellement sentir. On se traîna péniblement jusqu'à Damanhour, où l'on arriva le 9, à huit heures du matin.

On avait quelque espoir de trouver des vivres dans cette ville ; mais elle était entièrement évacuée. On fouilla toutes les maisons, et, comme la moisson s'achevait, on trouva un peu de froment battu ; mais les moulins à bras, à l'aide desquels les Arabes moulent leur blé, étaient tout disloqués et avaient été avec intention mis hors d'usage. On en monta plusieurs, et l'on parvint à se procurer un peu de farine, mais en si petite quantité, que, si l'on en eût fait la distribution, chaque homme n'en eût pas reçu une demi-once.

Ce fut alors que le découragement commença à se mettre dans l'armée, et que la faim, cette mauvaise conseillère, se hasarda de souffler la rébellion aux soldats et même aux chefs.

Digitized by Google

On se remit en marche pour Rhamanieh, au milieu du découragement et des murmures. Cependant, comme le soldat ne pouvait s'en prendre qu'à lui puisqu'il s'était dépouillé lui-même, il lui fallut bien patienter. On arriva, mourant de faim, à Rhamanieh.

Là, on apprit que l'on séjournerait le 11 et le 12, pour attendre des vivres commandés dans le Delta, et qui arrivèrent effectivement.

Ces vivres frais, et le voisinage du Nil, dans lequel les soldats se plongeaient au fur et à mesure qu'ils arrivaient, rendirent un peu de courage à l'armée.

Mon père, qui s'était procuré deux ou trois pastèques, avait invité quelques généraux de ses amis à venir les manger sous sa tente. On se rendit à son invitation.

Nous avons vu comme avait mal débuté la campagne et combien on avait déjà souffert depuis le départ d'Alexandrie. L'Égypte, qu'on avait vue de loin comme un large ruban d'émeraude déroulé à travers le désert, apparaissait, non plus avec son abondance antique qui en faisait le grenier du monde, mais avec sa pauvreté moderne, ses populations fuyantes, ses villages déserts et ruinés.

On a entendu les plaintes de Desaix : ces plaintes étaient celles de toute l'armée.

La réunion sous la tente de mon père, réunion qui avait pour but de manger trois pastèques, prit, au bout de quelques instants, et quand chacun eut mis sa mauvaise humeur en commun, un aspect politique.

Que venait-on faire dans ce pays maudit, qui avait successivement dévoré tous ceux qui avaient voulu le conquérir, depuis Cambyse jusqu'à saint Louis? Était-ce une colonie qu'on voulait y fonder? A quel propos quitter la France, son soleil qui réchauffe sans brûler, ses grands bois, ses plaines fertiles, pour ce ciel de feu, pour ce désert sans abri, pour ces plaines brûlées? Était-ce une royauté que Bonaparte voulait se tailler en Orient, à l'instar des anciens proconsuls? Alors fallait-il au moins demander aux autres généraux s'ils voulaient se contenter d'être les chefs de ce nouveau satrape ; de pareils pro-

Digitized by Google

jets pouvaient réussir avec les armées antiques, composées d'affranchis ou d'esclaves, et non avec des patriotes de 1792, qui étaient, non pas les satellites d'un homme, mais les soldats de la nation.

N'y avait-il dans toutes ces récriminations que de simples murmures arrachés par la souffrance? ou était-ce déjà un commencement de rébellion contre la future ambition de l'homme du 18 brumaire? C'est ce qu'il eût peut-être été difficile de dire à ceux-là mêmes qui prirent part à cette réunion, mais c'est ce qui fut dénoncé à Bonaparte comme une grave atteinte à son autorité, par un général qui avait crié plus haut que tous les autres pour trouver les pastèques de mon père très-bonnes et les intentions du général en chef très-mauvaises.

Quoi qu'il en soit, ce fut à Rhamanieh, et sous la tente de mon père, que commença cette opposition à laquelle Kléber donna tant de force en s'y ralliant.

Le 12, la flottille, commandée par le chef de division Perrée, arriva de Rosette.

Perrée montait *le Cerf.*

Bonaparte plaça sur le bâtiment monté par Perrée tous les membres de la commission scientifique : Monge, Fourrier, Costa, Berthollet, Dolomieu, Tallien, etc.

Ils devaient remonter le Nil parallèlement à l'armée française ; leurs chevaux servaient à compléter un petit corps de cavalerie.

On sait comment cette flottille, poussée par le vent, marcha plus rapidement que l'armée, fut attaquée par la flottille turque et fusillée des deux côtés du Nil par les fellahs. L'ordonnateur Sussy, qui fut depuis le comte de Sussy, eut, dans ce combat, le bras cassé par une balle.

Attiré par le canon, Bonaparte intervint à temps, et, après avoir passé sur le corps de quatre mille mamelouks à Chebreys, il sauva la flottille d'une destruction totale.

Huit jours plus tard, Bonaparte livrait la bataille des Pyramides.

Quatre jours après la bataille des Pyramides, c'est-à-dire le

Digitized by Google

25 juillet, à quatre heures du soir, Bonaparte faisait son entrée au Caire.

Nul mieux que Bonaparte ne connaissait cette mise en scène de la victoire, qui double dans le monde le bruit qu'elle doit faire répéter d'écho en écho; nul mieux que Bonaparte ne trouvait, à tête reposée, ces mots sublimes qui sont censés avoir été dits avant, pendant ou après le combat, et dont un des plus célèbres est celui-ci :

— Soldats, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent !

Veut-on savoir maintenant le degré d'exagération apporté par le bulletin du général en chef? Veut-on se faire une idée juste de l'impression produite par ce combat, sur ceux-là mêmes qui y avaient assisté, et y avaient joué des rôles qui n'étaient pas tout à fait secondaires?

Qu'on me permette de transcrire cette lettre de mon père adressée à Kléber, demeuré, comme on sait, à Alexandrie, en qualité de gouverneur, et surtout pour s'y remettre de sa blessure :

« A Boulak, près le Caire, le 9 thermidor an VI.

» Nous sommes enfin arrivés, mon ami, au pays tant désiré. Qu'il est loin, bon Dieu ! de ce que l'imagination la plus raisonnable se l'était représenté. L'horrible *villasse* du Caire est peuplée d'une canaille paresseuse, accroupie tout le jour devant des huttes infâmes, fumant et prenant du café ou mangeant des pastèques et buvant de l'eau.

» On peut se perdre aisément tout un jour dans les rues puantes et étroites de cette fameuse capitale. Le seul quartier des mamelouks est habitable; le général en chef y demeure dans une assez belle maison de bey. J'ai écrit au chef de brigade Dupuis, actuellement général et commandant au Caire, pour qu'il t'y fît réserver une maison... Je n'ai pas encore sa réponse.

» La division est à une espèce de ville appelée Boulak, près du Nil, à une demi-lieue du Caire. Nous sommes tous logés

Digitized by Google

dans des maisons abandonnées et fort vilaines; Dugua seul l'est passablement.

» Le général Lannes vient de recevoir l'ordre d'aller prendre le commandement de la division Menou, à la place de Vial, qui va à Damiette avec un bataillon; il m'assure qu'il refusera. La 2e légère et le général Verdier sont en position près des Pyramides, sur la rive gauche du Nil, jusqu'à ce que le poste qu'ils occupent soit fortifié pour y placer un poste de cent hommes.

» On doit établir un pont vis-à-vis de Gizeh; cet endroit est en ce moment occupé par la réserve d'artillerie et du génie. La division Régnier est au-devant du Caire, à deux ou trois lieues; celle de Desaix va venir au vieux Caire; celle de Bon est à la citadelle, et celle de Menou en ville.

» Tu n'as pas idée des marches fatigantes que nous avons faites pour atteindre le Caire : arrivant toujours à trois ou quatre heures après midi, après avoir souffert toute la chaleur; la plupart du temps sans vivres, étant obligés de glaner ce que les divisions qui précédaient avaient laissé dans les horribles villages qu'elles avaient souvent pillés; harcelés pendant toute la marche par cette horde de voleurs nommés Bédouins, qui nous ont tué des hommes et des officiers à vingt-cinq pas de la colonne. L'aide de camp du général Dugua, nommé Géroret, a été assassiné avant-hier de cette façon en allant porter un ordre à un peloton de grenadiers à une portée de fusil du camp : c'est une guerre, ma foi, pire que celle de la Vendée.

» Nous avons eu combat, le jour de notre arrivée sur le Nil, à la hauteur du Caire. Les mamelouks, qui sont pleins d'esprit, ont eu celui de passer de la rive droite sur la rive gauche du Nil. Il va sans dire qu'ils ont été rossés et que nous leur avons f.. le c... dans le fleuve. Cette bataille se nommera, je crois, celle des Pyramides. Ils ont perdu sept à huit cents hommes, sans exagération aucune; une grande partie de ce nombre se noya en voulant passer le Nil à la nage.

» Je désire bien savoir comment tu te portes et quand tu seras en état de venir prendre le commandement de la division, qui est en de bien faibles mains. Tout le monde t'y dé-

Digitized by Google

sire, et chacun s'y relâche singulièrement du service. Je fais ce que je puis pour retenir chaque partie liée entre elles, mais cela va très-mal. Les troupes ne sont ni payées ni nourries, et tu devines aisément combien cela attire de murmures. Ils sont peut-être encore plus forts de la part des officiers que de celle des soldats. On nous fait espérer que, d'ici à huit jours, les administrations seront assez bien organisées pour faire exactement les distributions; mais cela sera bien long.

» Si tu viens bientôt, — ce que je souhaite ardemment, — fais-toi escorter, même sur ta barque, par deux carabiniers qui puissent répondre aux attaques des Bédouins, qui ne manqueraient certainement pas de se présenter sur la rive du Nil pour te fusiller au passage.

» Le commissaire ordonnateur Sussy a eu le bras cassé sur la flottille en remontant du Caire. Tu pourrais peut-être revenir avec les chaloupes canonnières et les djermes qui sont allés chercher les effets des troupes à Alexandrie.

» Arrive! arrive, arrive!

» Tout à toi.

» DUMAS.

» *P.-S.* Amitiés à Auguste et aux collègues. »

XII

Témoignages du général Dupuis et de l'adjudant général Boyer. — Les mécontents. — Nouvelle discussion entre Bonaparte et mon père. — Bataille d'Aboukir. — Mon père trouve un trésor. — Sa lettre à ce sujet.

Peut-être pensera-t-on que la méchante humeur de mon père, l'ennui de ne pas avoir de division à commander, son esprit de républicanisme, enfin, lui font envisager les choses d'un mauvais côté; soit. Cherchons dans la correspondance de l'armée d'Égypte, interceptée par l'escadre de Nelson, une lettre du général Dupuis.

Celui-ci n'a pas à se plaindre : il commande le Caire, et il va

Digitized by Google

reconnaître, dès les premières lignes de sa dépêche, que la position est bien au-dessus de ses mérites.

Dupuis, général de brigade commandant la place, à son ami Carlo.

« **Au grand Caire, 11 thermidor an VI.**

» Sur mer comme sur terre, en Europe comme en Afrique, je suis sur les épines. Oui, mon cher, à notre arrivée devant Malte, je fus en prendre possession et détruire la chevalerie. A notre arrivée à Alexandrie, et après l'avoir prise d'assaut, je fus nommé au commandement de la place. Aujourd'hui, après vingt-deux jours d'une marche des plus pénibles dans les déserts, nous sommes arrivés au grand Caire, après avoir battu les mamelouks, c'est-à-dire après les avoir mis en fuite, car ils ne sont pas dignes de notre colère.

» Me voilà donc, mon ami, revêtu d'une nouvelle dignité que je n'ai pu refuser, lorsque l'on m'y a joint le commandement du Caire. Cette place était trop belle pour moi, pour que je pusse refuser le nouveau grade que Bonaparte m'a offert.

» La conduite de la brigade, à l'affaire des Pyramides, est unique : elle seule a détruit quatre mille mamelouks à cheval, pris quarante pièces de canon qui étaient en batterie, tous leurs retranchements, leurs drapeaux, leurs magnifiques chevaux, leurs riches bagages, puisqu'il n'est pas de soldat qui n'ait sur lui cent louis ; sans exagérer, plusieurs en ont cinq cents.

» Enfin, mon cher, j'occupe aujourd'hui le plus beau sérail du Caire, celui de la sultane favorite d'Ibrahim-Bey, soudan d'Égypte. J'occupe son palais enchanté, et je respecte, au milieu des nymphes du Nil, la promesse que j'ai faite à ma bonne amie d'Europe.

» Cette ville est abominable ; les rues y respirent la peste par leurs immondices ; le peuple est affreux et abruti. Je prends de la peine comme un cheval, et ne puis encore parvenir à me reconnaître dans cette immense cité, plus grande que Paris, mais bien différente.

Digitized by Google

» Où sont mes amis? où est la respectable Manita? Je pleure sur notre séparation... Mais j'espère les rejoindre bientôt, oui, bientôt, car je m'ennuie diablement loin d'eux !

» Notre passage du désert et nos diverses batailles ne nous ont presque rien coûté. L'armée se porte bien ; on l'habille en ce moment. Je ne sais si nous irons en Syrie : nous sommes prêts. J'ai eu le malheur de perdre ma... (1) à la prise d'assaut d'Alexandrie.

» Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie.

» Jugez de la lâcheté de ce grand peuple tant vanté : je me suis emparé de cette immense cité, le 5 du mois, avec deux compagnies de grenadiers seulement.

» Cette ville a six cent mille âmes de population.

» Adieu, mon bon ami! j'embrasse mille fois Marcelin, sa mère, son père, son papa Carlo et nos amis.

» Croyez-moi, pour la vie, le plus dévoué des vôtres.

» DUPUIS.

» J'écris par ce courrier à Pépin et à Spinola. Dites à Pépin qu'il est bien heureux d'avoir été exilé; plût à Dieu que je l'eusse été aussi! Je l'embrasse, lui et sa famille. Mes amitiés au pauvre Pietto. J'embrasse Honoria, votre frère et votre oncle. »

Ainsi, qu'on juge par cette lettre de l'enthousiasme général. Voilà un homme qui était gouverneur du Caire et qui reconnaissait la place bien supérieure à ses mérites, et il eût mieux aimé être exilé que de jouir de l'honneur qu'on lui faisait!

» Sans doute un gouverneur est un grand personnage, disait Sancho; mais, plutôt que d'être gouverneur de Barataria, j'eusse mieux aimé rester dans mon village et garder mes chèvres. »

Une lettre de l'adjudant général Boyer, dont nous mettons

(1) Hâtons-nous de dire que, le mot étant illisible, à ce qu'il paraît, les Anglais n'ont pu l'imprimer; ce qui nous laisse dans le doute sur la chose importante que le général Dupuis avait eu le malheur de perdre.

Digitized by Google

un fragment sous les yeux de nos lecteurs, achèvera de peindre la situation.

« ... Remontons à Alexandrie. Cette ville n'a plus de son antiquité que le nom. Figurez-vous des ruines habitées par un peuple impassible, prenant tous les événements comme ils viennent, que rien n'étonne, qui, la pipe à la bouche, n'a d'autre occupation que de demeurer sur son cul devant sa porte, sur un banc, et qui passe ainsi sa journée, se souciant fort peu de sa famille et de ses enfants; des mères qui errent, la figure couverte d'un haillon noir, et offrent aux passants de leur vendre leurs enfants; des hommes à moitié nus, dont le corps ressemble à du bronze, la peau dégoûtante, fouillant dans des ruisseaux bourbeux, et qui, semblables à des cochons, rongent et dévorent tout ce qu'ils y trouvent; des maisons hautes de vingt pieds au plus, dont le toit est une plate-forme, l'intérieur une écurie, l'extérieur l'aspect de quatre murailles !

» Ajoutez qu'autour de cet amas de misère et d'horreur, sont les fondements de la cité la plus célèbre de l'antiquité, les monuments les plus précieux de l'art.

» Sorti de cette ville pour remonter le Nil, vous trouvez un désert nu comme la main, où, de cinq lieues en cinq lieues, vous rencontrez un mauvais puits d'eau saumâtre. Figurez-vous une armée obligée de passer au travers de ces plaines arides, qui n'offrent pas même au soldat un asile contre les chaleurs insupportables qui y règnent. Le soldat, portant pour cinq jours de vivres, chargé de son sac, habillé de laine, au bout d'une heure de marche, accablé par le chaud et la pesanteur des effets qu'il porte, se décharge et jette les vivres, ne songeant qu'au présent sans penser au lendemain. Arrive la soif, et il ne trouve pas d'eau. C'est ainsi qu'à travers les horreurs que présente ce tableau, on a vu des soldats mourir de soif, d'inanition, de chaleur; d'autres, voyant les souffrances de leurs camarades, se brûler la cervelle; d'autres se jeter avec armes et bagages dans le Nil, et périr au milieu des eaux.

» Chaque jour nos marches nous offraient un pareil spectacle, et, chose inouïe et que personne ne croira! c'est que

l'armée entière, pendant une marche de dix-sept jours, n'a pas eu de pain. Le soldat se nourrissait de citrouilles et de quelques légumes qu'il trouvait dans le pays. Telle a été la nourriture de tous, depuis celle du général jusqu'à celle du dernier soldat. Souvent même le général a jeûné pendant dix-huit, vingt et vingt-quatre heures, parce que le soldat, arrivant le premier dans les villages, livrait tout au pillage, et que souvent il fallait se contenter de son rebut ou de ce que son intempérance abandonnait.

» Il est inutile de vous parler de notre boisson; nous vivons tous ici sous la loi de Mahomet : elle défend le vin; mais, par contre, elle fournit abondamment l'eau du Nil.

» Faut-il vous parler du pays situé sur les deux rives du Nil? Pour vous en donner une idée juste et précise, il faut entrer dans la marche topographique de ce fleuve.

» Deux lieues au-dessous du Caire, il se divise en deux branches : l'une descend à Rosette, l'autre à Damiette. L'entre-deux de ces eaux est le Delta, pays extraordinairement fertile qu'arrose le Nil. Aux extrémités des deux branches, du côté des terres, est une lisière de pays cultivé qui n'a qu'une lieue de large, tantôt plus, tantôt moins; passez au delà, vous entrez dans les déserts, les uns aboutissant à la Libye, les autres aux plaines qui vont à la mer Rouge. De Rosette au Caire, le pays est très-habité : on y cultive beaucoup de riz, des lentilles, du blé de Turquie. Les villages sont les uns sur les autres; leur construction est exécrable : ce n'est autre chose que de la boue travaillée avec les pieds, et entassée, avec des trous pratiqués dessus. Pour vous en donner une plus juste idée, rappelez-vous les tas de neige que font les enfants chez nous : les fours qu'ils construisent ressemblent parfaitement aux palais des Égyptiens. Les cultivateurs, appelés communément *fellahs*, sont extrêmement laborieux : ils vivent de très-peu de chose et dans une malpropreté qui fait horreur. J'en ai vu qui buvaient le surplus de l'eau que mes chameaux et mes chevaux laissaient dans l'abreuvoir.

» Voilà cette Égypte si renommée par les historiens et les voyageurs!

Digitized by

» A travers toutes ces horreurs, à travers les maux qu'on endure, je conviens cependant que c'est le pays le plus susceptible de donner à la France une colonie dont les profits seront incalculables ; mais il faut du temps et des hommes. Je me suis aperçu que ce n'est point avec des soldats que l'on fonde des colonies, avec les nôtres surtout! Ils sont terribles dans les combats, terribles peut-être après la victoire, sans contredit les plus intrépides du monde; mais, peu faits pour des expéditions lointaines, ils se laissent rebuter par un propos; inconséquents et lâches, ils en tiennent eux-mêmes. On en a entendu qui disaient, en voyant passer les généraux :

» — Les voilà, les bourreaux des Français!

» Le calice est versé, je le boirai jusqu'à la lie; j'ai pour moi la constance, ma santé, un courage qui, je l'espère, ne m'abandonnera pas, et, avec cela, je pousserai jusqu'au bout.

» J'ai vu hier le divan que forme le général Bonaparte : il est composé de neuf personnes. J'ai vu neuf automates habillés à la turque, de superbes turbans, de magnifiques barbes et des costumes qui me rappellent les images des douze apôtres que papa tient dans l'armoire. Quant à l'esprit, aux connaissances, au génie et au talent, je ne vous en dis rien, le chapitre est toujours en blanc en Turquie. Nulle part autant d'ignorance, nulle part autant de richesses, nulle part aussi mauvais et aussi sordide usage temporel.

» En voilà assez sur ce chapitre; j'ai voulu vous faire ma description, j'en ai sans contredit omis bien des articles; le rapport du général Bonaparte y suppléera.

» Ne soyez pas exigeant pour mon compte; je souffre, mais c'est avec toute l'armée. Mes effets me sont parvenus; j'ai, dans mes adversités, tous les avantages de la fortune. Soyez tranquilles, je jouis d'une bonne santé.

» Ménagez la vôtre. J'aurai, j'espère, le bonheur de vous embrasser avant un an. Je sais l'apprécier d'avance, je vous le prouverai.

» J'embrasse bien tendrement mes sœurs, et suis avec respect votre très-soumis fils.

» Boyer. »

Digitized by Google

Comme on le voit, l'opinion sur l'expédition était unanime : chacun souffrait, chacun se plaignait, chacun demandait la France.

Le souvenir de ces plaintes, la mémoire de ces rébellions prêtes à éclater, poursuivaient Bonaparte à Sainte-Hélène.

« Un jour, raconte-t-il, gagné par l'humeur, je me précipitai dans un groupe de généraux mécontents, et, m'adressant à l'un d'eux de la plus haute stature :

» — Vous avez tenu des propos séditieux, lui dis-je avec véhémence. Prenez garde que je ne remplisse mon devoir. Vos cinq pieds six pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures. »

Ce général de haute stature, auquel il s'adressait, c'était mon père.

Seulement, Bonaparte n'était souvent pas plus exact dans ses récits que dans ses bulletins.

Nous allons raconter à notre tour comment la chose se passa.

Après la bataille des Pyramides, à laquelle mon père, toujours son fusil de chasse à la main, prit part en simple soldat faute de cavalerie, il alla voir Bonaparte à Gizeh. Il s'était aperçu que, depuis la réunion de Damanhour, le général en chef le boudait, et il voulait avoir une explication.

L'explication ne fut pas difficile à obtenir. En le voyant, Bonaparte fronça le sourcil, et, enfonçant son chapeau sur sa tête :

— Ah! c'est vous? dit-il. Tant mieux! Passons dans ce cabinet.

Et, en disant ces mots, il ouvrit une porte.

Mon père passa le premier; Bonaparte le suivit, et derrière lui ferma la porte au verrou.

— Général, dit-il alors, vous vous conduisez mal avec moi : vous cherchez à démoraliser l'armée; je sais tout ce qui s'est passé à Damanhour.

Alors mon père fit un pas en avant, et, posant sa main sur le bras que Bonaparte appuyait sur la garde de son sabre :

— Avant de vous répondre, général, lui dit-il, je vous demanderai dans quelle intention vous avez fermé cette porte,

Digitized by Google

et dans quel but vous voulez bien m'accorder l'honneur de ce tête-à-tête.

— Dans le but de vous dire qu'à mes yeux le premier et le dernier de mon armée sont égaux devant la discipline, et que je ferai, l'occasion s'en présentant, fusiller un général comme un tambour.

— C'est possible, général ; mais je crois cependant qu'il y a certains hommes que vous ne feriez pas fusiller sans y regarder à deux fois.

— Non, s'ils entravent mes projets !

— Prenez garde, général : tout à l'heure vous parliez de discipline ; maintenant, vous ne parlez plus que de vous... Eh bien, à vous je veux bien donner une explication... Oui, la réunion de Damanhour est vraie ; oui, les généraux, découragés dès la première marche, se sont demandé quel était le but de cette expédition ; oui, ils ont cru y voir un motif non pas d'intérêt général, mais d'ambition personnelle ; oui, j'ai dit que, pour la gloire et l'honneur de la patrie, je ferais le tour du monde ; mais que, s'il ne s'agissait que de votre caprice, à vous, je m'arrêterais dès le premier pas. Or, ce que j'ai dit ce soir-là, je vous le répète, et, si le misérable qui vous a rapporté mes paroles vous a dit autre chose que ce que je vous dis, c'est non-seulement un espion, mais pis que cela, un calomniateur.

Bonaparte regarda un instant mon père; puis, avec une certaine affection :

— Ainsi, Dumas, lui dit-il, vous faites deux parts dans votre esprit : vous mettez la France d'un côté et moi de l'autre. Vous croyez que je sépare mes intérêts des siens, ma fortune de la sienne.

— Je crois que les intérêts de la France doivent passer avant ceux d'un homme, si grand que soit cet homme... Je crois que la fortune d'une nation ne doit pas être soumise à celle d'un individu.

— Ainsi, vous êtes prêt à vous séparer de moi ?

— Oui, dès que je croirai voir que vous vous séparez de la France.

Digitized by Google

— Vous avez tort, Dumas..., dit froidement Bonaparte

— C'est possible, répondit mon père ; mais je n'admets pas les dictatures, pas plus celle de Sylla que celle de César.

— Et vous demandez ?...

— A retourner en France par la première occasion qui se présentera.

— C'est bien ! je vous promets de ne mettre aucun obstacle à votre départ.

— Merci, général ; c'est la seule faveur que je sollicite de vous.

Et, s'inclinant, mon père marcha vers la porte, tira le verrou et sortit.

En se retirant, il entendit Bonaparte murmurer quelques mots dans lesquels il crut entendre ceux-ci :

— Aveugle, qui ne croit pas en ma fortune !

Un quart d'heure après, mon père racontait à Dermoncourt ce qui venait de se passer entre lui et Bonaparte, et vingt fois, depuis, Dermoncourt m'a raconté à son tour, sans y changer un seul mot, cette conversation qui eut une si grande influence sur l'avenir de mon père et sur le mien.

Le 1er août eut lieu la bataille d'Aboukir, dans laquelle la flotte française fut détruite. Il ne fut donc plus, momentanément du moins, question de retour pour personne, pas plus pour mon père que pour les autres.

Cette fatale bataille d'Aboukir eut un terrible retentissement dans l'armée. Au premier moment, Bonaparte lui-même en fut atterré, et, comme Auguste s'écriant : « Varus ! qu'as-tu fait de mes légions ? » Bonaparte s'écria plus d'une fois : « Brueys ! Brueys ! qu'as-tu fait de nos vaisseaux ? »

Ce qui tourmentait surtout Bonaparte, c'était cette incertitude sur son retour en France. La flottille détruite, il n'était plus maître de lui-même ; cette perspective, qu'il avait envisagée froidement, de rester six ans en Égypte, lui était devenue insupportable. Un jour que Bourrienne voulait le consoler et lui disait de compter sur le Directoire :

— Votre Directoire ! s'écria-t-il ; mais vous savez bien que c'est un tas de jeans-f....., qui m'envient et me haïssent... Ils me

laisseront périr ici. Et puis ne voyez-vous point toutes ces figures? C'est à qui ne restera pas.

Cette dernière boutade était suscitée par les rapports qu'on faisait à Bonaparte du mécontentement général. Dans ces rapports, Kléber n'était pas plus épargné que ne l'avait été mon père. Il sut que Bonaparte parlait de lui comme d'un opposant, et, le 22 août 1798, il lui écrivit la lettre suivante :

« Vous seriez injuste, citoyen général, si vous preniez pour une marque de faiblesse ou de découragement la véhémence avec laquelle je vous ai exposé mes besoins. Il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes et que je meure comme j'aurai vécu. Comptez donc sur moi dans tout concours de circonstances, ainsi que sur tous ceux à qui vous ordonnez de m'obéir. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du 14[1] n'a produit sur les soldats qu'indignation et désir de vengeance. »

Bonaparte répondit :

« Croyez au prix que j'attache à votre estime et à votre amitié. Je crains que nous ne soyons un peu brouillés... Vous seriez injuste, à votre tour, si vous doutiez de la peine que j'en éprouverais... Sur le sol de l'Égypte, les nuages, quand il y en a, passent en six heures; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés en trois.

» L'estime que j'ai pour vous est au moins égale à celle que vous m'avez témoignée quelquefois. »

Il y a loin de ces froides lettres à cet enthousiasme qui aurait fait dire à Kléber posant sa main sur l'épaule de Bonaparte :

— Général, vous êtes grand comme le monde!

On a beau dire, ce sont les poëtes qui font l'histoire, et l'histoire qu'ils font est la plus belle de toutes les histoires.

Rayez le mot de Bonaparte aux Pyramides, rayez le mot de

(1) 14 thermidor (1er août).

Digitized by Google

Kléber à Bonaparte, et vous supprimez le cadre d'or qui enferme cette grande expédition d'Égypte, la plus folle et la plus inutile des expéditions, si elle n'en est pas la plus gigantesque et la plus poétique.

Cependant, une abondance relative dans les vivres avait succédé à la famine, et faisait oublier momentanément aux soldats, rentrés dans un certain bien-être matériel, les souffrances du commencement de la campagne. Malheureusement, en échange, le numéraire manquait absolument.

Ce fut alors que Bonaparte écrivit à Kléber la lettre suivante, qui doit prendre date avant celle que nous venons de citer, et qui va nous servir à expliquer cette fameuse insurrection du Caire, dans la répression de laquelle mon père joua le principal rôle.

Bonaparte, général en chef, au général de division Kléber.

« Au quartier général du Caire,
le 9 thermidor an VI.

» Nous avons au Caire, citoyen général, une très-belle monnaie. Nous avons besoin de tous les lingots que nous avons laissés à Alexandrie, en échange de quelque numéraire que les négociants nous ont donné. Je vous prie donc de faire réunir les négociants auxquels ont été remis lesdits lingots, et de les leur redemander. Je leur donnerai en place des blés et du riz, dont nous avons une quantité immense. Notre pauvreté en numéraire est égale à notre richesse en denrées, ce qui nous oblige absolument à retirer du commerce le plus de lingots et d'argent que nous pouvons, et à donner en échange des denrées.

» Nous avons essuyé *plus de fatigues que beaucoup de gens n'avaient le courage d'en supporter*. Mais, dans ce moment-ci, nous nous reposons au Caire, qui ne laisse pas de nous offrir beaucoup de ressources : toutes les divisions y sont réunies.

» L'état-major vous aura instruit de l'événement militaire qui a précédé notre entrée au Caire... Il a été assez brillant :

Digitized by Google

nous avons jeté deux mille mamelouks des mieux montés dans le Nil.

» Envoyez-nous les imprimeries arabes et françaises. Veillez à ce que l'on embarque tous les vins, eaux-de-vie, tentes, souliers; envoyez tous ces objets par mer à Rosette, et, vu la croissance du Nil, ils remonteront facilement jusqu'au Caire.

» J'attends des nouvelles de votre santé; je désire qu'elle se rétablisse promptement et que vous veniez bientôt nous rejoindre.

» J'ai écrit à Louis de partir pour Rosette avec tous mes effets.

» A l'instant même, je trouve, dans un jardin des mamelouks, une lettre de Louis datée du 21 messidor, ce qui prouve qu'un de vos courriers a été intercepté par les mamelouks.

» Salut.

» BONAPARTE. »

Vers le temps où la pénurie du numéraire se faisait sentir à ce point, que Bonaparte ne craignait pas de redemander aux négociants des lingots d'or et d'argent qui étaient pour eux le gage de l'argent prêté, leur offrant en échange des grains qui, dans le pays, n'avaient aucune valeur, — mon père, en faisant des embellissements dans la maison qu'il occupait et qui avait appartenu à un bey, trouva un trésor. Ce trésor, que le propriétaire de la maison, dans sa fuite rapide, n'avait pas eu le temps d'emporter, fut estimé à près de deux millions.

Mon père écrivit à l'instant même à Bonaparte :

« Citoyen général,

» Le léopard ne change pas de peau, l'honnête homme ne change pas de conscience.

» Je vous envoie un trésor que je viens de trouver, et que l'on estime à près de deux millions.

» Si je suis tué, ou si je meurs ici de tristesse, souvenez-

Digitized by Google

vous que je suis pauvre, et que je laisse en France une femme et un enfant.

» Salut et fraternité.

» ALEX. DUMAS. »

Cette lettre, imprimée officiellement dans la correspondance de l'armée d'Égypte, fit, au milieu de certaines accusations qui pesaient sur certains chefs, un très-grand effet. Reproduite par les journaux de New-York et de Philadelphie, elle eut un si grand succès au milieu de cette république naissante, que, cinquante ans après, dans un voyage que je fis, appelé en Hollande par le jeune roi à propos de son couronnement, l'honorable M. d'Areysas, ministre des États-Unis à la Haye, me la répéta mot pour mot.

XIII

Révolte du Caire. — Mon père entre à cheval dans la grande mosquée. — Sa nostalgie. — Il quitte l'Égypte et aborde à Naples. — Ferdinand et Caroline de Naples. — Emma Lyons et Nelson. — Manifeste de Ferdinand. — Commentaire de son ministre Belmonte-Pignatelli.

Cependant ce défaut de numéraire, dont se plaignait Bonaparte, se faisait sentir de plus en plus. On ne savait plus comment on pourrait payer l'armée sans recourir aux avances. C'était un moyen odieux qui eût rappelé le mode de perception de ces fameux mamelouks qu'on était, disait-on, venu punir enfin de leurs vols et de leurs déprédations. Il était donc impossible d'y avoir recours. Dans cet embarras, Poussielgue, l'administrateur général des finances, proposa au général en chef d'établir le droit d'enregistrement sur toutes les concessions de propriétés qui s'étaient faites depuis l'arrivée en Égypte, ou qui se feraient à l'avenir. Toutes ces concessions étant temporaires, et pouvant être retirées ou renouvelées selon le caprice du général en chef, la ressource était incalcûlable.

Ce moyen fiscal, inconnu jusqu'alors en Orient, fut consi-

déré comme une avance déguisée; et, portant préjudice aux grands concessionnaires turcs ou arabes, dont la plus grande partie habitait le Caire, il fit de cette capitale un centre de révolte.

Un des premiers ordres donnés, en arrivant au Caire, avait été de surveiller les crieurs des mosquées. Ces crieurs sont dans l'habitude d'appeler trois fois par jour les fidèles à la prière. Pendant quelque temps, on surveilla ces appels; puis, peu à peu, on s'y habitua et l'on négligea cette surveillance. Voyant cela, les *muezzins* substituèrent aux paroles consacrées des appels à la révolte. Dans leur ignorance de la langue, les Français ne s'aperçurent pas de cette substitution, et les Turcs purent librement conspirer, donner des ordres pour retarder ou avancer l'heure de la conspiration, dont l'explosion fut enfin fixée au matin du 21 octobre.

Le 21 octobre, à huit heures du matin, la conspiration éclata à la fois sur tous les points, depuis Syène jusqu'á Alexandrie.

Mon père était malade et encore couché, lorsque Dermoncourt se précipita dans sa chambre en criant :

— Général, la ville est en pleine insurrection; le général Dupuis vient d'être assassiné ! A cheval ! à cheval !

Mon père ne se fit pas répéter la nouvelle à deux fois. Il connaissait la valeur du temps en pareille circonstance; il sauta, à peu près nu, sur un cheval sans selle, prit son sabre, et s'élança dans les rues du Caire, à la tête de quelques officiers qu'il avait autour de lui.

La nouvelle annoncée était vraie en tous points : le commandant du Caire, le général Dupuis, venait d'être blessé mortellement sous l'aisselle, d'un coup de lance qui lui avait coupé l'artère, et dont l'avait frappé un Turc caché dans une cave. Bonaparte, disait-on, était à l'île de Roudah, et ne pouvait rentrer dans la ville; la maison du général Caffarelli avait été forcée, et tous ceux qui s'y trouvaient, mis à mort. Enfin, les révoltés se portaient en masse chez le payeur général Estève.

Ce fut vers ce point que se dirigea mon père, ralliant à lui tout ce qu'il rencontrait sur son chemin.

Digitized by Google

Il parvint à se trouver ainsi à la tête d'une soixantaine d'hommes.

On sait l'admiration qu'avait inspirée aux Arabes la beauté herculéenne de mon père. Monté sur un grand cheval de dragon qu'il maniait en cavalier consommé, offrant sa tête, sa poitrine et ses bras nus à tous les coups, s'élançant au milieu des groupes les plus acharnés, avec cette insouciance de la mort qu'il avait toujours eue, mais que redoublait en cette circonstance l'espèce de spleen dont il était atteint, il apparut aux Arabes comme l'ange exterminateur à la flamboyante épée. En un instant, les abords de la Trésorerie furent balayés, les Turcs et les Arabes sabrés, Estève délivré.

Pauvre Estève, je me le rappelle encore, m'embrassant tout enfant, en me disant :

— Rappelle-toi bien ceci, c'est que, sans ton père, la tête qui t'embrasse pourrirait aujourd'hui dans les fossés du Caire.

La journée se passa en luttes continuelles et acharnées. Les membres de l'Institut d'Égypte, qui habitaient la maison de Kassim-Bey, dans un quartier assez éloigné, s'étaient retranchés, et faisaient le coup de fusil comme de simples mortels. Ils se battirent toute la journée, et ce ne fut que vers le soir que mon père parvint jusqu'à eux, avec ses braves dragons, et les délivra.

Vers la même heure, on apprit qu'un convoi de malades appartenant à la division Regnier, et venant de Belbeys, avait été égorgé.

Bonaparte était-il à Roudah, comme le disent toutes les relations officielles? ou était-il à son quartier général, comme l'affirme Bourrienne? Se présenta-t-il inutilement à la porte du vieux Caire, à la porte de l'Institut, et ne put-il rentrer, vers six heures du soir, que par la porte de Boulak ? ou se trouva-t-il cerné dans son hôtel sans moyens d'action? C'est ce qui est resté dans l'obscurité. Mais, ce qu'il y a de clair, de patent, de positif, c'est qu'on ne le vit nulle part dans cette première journée, et, j'en appelle au souvenir des

Digitized by Google

Égyptiens (1) qui vivent encore, c'est que l'on vit mon père partout.

Les premiers ordres donnés par Bonaparte eurent leur exécution vers cinq heures du soir. Le bruit du canon tonnant dans les rues principales, le bruit d'une batterie d'obusiers établie sur le Mokkan, le bruit du tonnerre enfin, bruit si rare au Caire, qu'il épouvanta les révoltés, annonça que la résistance, jusqu'alors partielle, et pour ainsi dire instinctive, prenait de l'accroissement, et surtout une direction.

La nuit interrompit le combat. C'est un point de religion, chez les Turcs, de ne pas poursuivre la bataille pendant l'obscurité. Bonaparte profita de la nuit pour prendre toutes ses dispositions.

Au lever du soleil, la révolte vivait encore, mais les révoltés étaient perdus.

Bon nombre d'entre eux, et surtout les principaux chefs, s'étaient réfugiés dans la grande mosquée. Mon père reçut l'ordre d'aller les y attaquer, et de frapper ainsi au cœur ce qui restait de l'insurrection.

Les portes furent brisées à coups de canon, et mon père, lançant son cheval au grand galop, entra le premier dans la mosquée.

Le hasard fit qu'en face de la porte, c'est-à-dire sur la route que parcourait dans sa course le cheval de mon père, se trouvait un tombeau élevé de trois pieds, à peu près. En rencontrant cet obstacle, le cheval s'arrêta court, se cabra, et, laissant retomber ses deux pieds de devant sur le tombeau, demeura un instant immobile, les yeux sanglants et jetant la fumée par les naseaux.

— L'ange! l'ange! crièrent les Arabes.

Leur résistance ne fut plus que la lutte du désespoir chez quelques-uns, mais chez la plupart la résignation au fatalisme.

Les chefs crièrent :

(1) On nomme ainsi tous ceux qui firent partie de l'expédition d'Égypte.

Digitized by Google

— *Aman* (pardon)!

Mon père alla rendre compte à Bonaparte de la prise de la mosquée. Celui-ci connaissait déjà les détails; il reçut parfaitement mon père, avec lequel l'envoi du trésor avait commencé de le raccommoder.

— Bonjour, Hercule! lui dit-il; c'est toi qui as terrassé l'hydre.

Et il lui tendit la main.

— Messieurs, continua-t-il en se retournant vers ceux qui l'entouraient, je ferai faire un tableau de la prise de la grande mosquée. Dumas, vous avez déjà posé pour la figure principale.

Le tableau fut en effet commandé à Girodet; mais à ce tableau, on se le rappelle, il n'y a, pour figure principale, qu'un grand hussard blond, sans nom et presque sans grade; c'est lui qui tint la place de mon père, qui, huit jours après l'insurrection du Caire calmée, se brouilla de nouveau avec Bonaparte, en insistant plus que jamais pour revenir en France.

En effet, tiré un instant, par l'insurrection du Caire, de cette nostalgie à laquelle il s'était laissé aller, mon père y retomba bientôt. Un dégoût profond de toute chose s'était emparé de lui avec le dégoût de la vie, et, malgré les conseils de ses amis, il insista obtinément pour que Bonaparte lui accordât son congé.

Dans une dernière entrevue qu'il eut avec mon père, Bonaparte tenta un dernier effort pour le déterminer à rester; il alla même jusqu'à lui dire qu'un jour ou l'autre lui-même passerait en France, et lui promettre de le ramener avec lui. Rien ne put calmer ce désir de départ, devenu une véritable maladie.

Malheureusement, Dermoncourt, le seul homme qui eût quelque influence sur mon père, était retourné à son régiment et stationnait à Belbeys. Lorsqu'il apprit que le départ de son général était arrêté, il accourut au Caire et se rendit chez lui. Il trouva l'appartement démeublé, et mon père faisant une vente des objets qui lui étaient inutiles.

Avec l'argent de cette vente, mon père acheta quatre mille livres de café moka, onze chevaux arabes dont deux étalons et neuf juments, et fréta un petit bâtiment nommé *la Belle-Maltaise*.

Le défaut de nouvelles, toutes interceptées par les croisières anglaises, faisait qu'on ignorait complétement ce qui s'était passé en Europe.

Disons, pour l'intelligence des faits qui vont suivre, un mot des événements de Rome et de Naples. Nous serons aussi succinct que possible.

Ferdinand et Caroline régnaient à Naples. Caroline, seconde Marie-Antoinette, avait en haine les Français, qui venaient de tuer sa sœur. C'était une femme ardente à toutes les passions de la haine et de l'amour, luxurieuse à la fois de plaisirs et de sang.

Ferdinand était un lazzarone; à peine savait-il lire, à peine savait-il écrire; jamais il n'a connu d'autre langue que le patois napolitain. Il avait, dans ce patois, fait une petite variante au *panem et circenses* antique. Il disait :

— Les Napolitains se gouvernent avec trois *F : Forca*, — *Festa*, — *Farina;* — Fourche (potence), — Fête, — Farine.

On comprend qu'un traité arraché par la terreur à de pareils souverains, ne pouvait avoir son exécution que tant qu'ils demeureraient sous l'empire de cette terreur. Cette terreur, c'était Bonaparte qui la leur avait particulièrement inspirée. Or, non-seulement Bonaparte était en Égypte, mais encore on venait d'apprendre la nouvelle que la flotte française avait été détruite à Aboukir, et, à la suite de cette destruction, on tenait Bonaparte pour perdu, l'armée française pour anéantie.

Déjà, au moment où l'escadre anglaise s'apprêtait à arrêter notre marche vers le but encore inconnu de notre expédition, la flotte anglaise, au mépris de nos traités avec Ferdinand, avait été reçue dans le port de Naples avec des démonstrations non équivoques de sympathie. Ce fut bien autre chose après la bataille d'Aboukir.

A peine la flotte de Nelson eut-elle été signalée en vue de

Digitized by Google

Naples, traînant à la remorque les débris de nos vaisseaux, que le roi, la reine, l'ambassadeur d'Angleterre Hamilton, et la belle Emma Lyons, sa femme, s'embarquèrent sur des vaisseaux splendidement décorés, et s'avancèrent à la rencontre du vainqueur.

O belle et fatale Emma Lyons! quel sera l'historien qui osera se faire le Tacite de votre vie? quel sera le poëte qui osera faire le journal de vos passions? Favorite de Caroline! maîtresse de Nelson! quel sera le bourreau qui osera additionner le chiffre de vos victimes?

Toute cette splendide cour se rendit donc au-devant de Nelson : le roi pour lui offrir une épée, la reine pour lui offrir une maîtresse. Le soir, la ville fut illuminée, et il y eut bal au palais.

Nelson parut avec Ferdinand au balcon royal, et l'on cria :

— Vive Ferdinand! vive Nelson!

Et tout cela se passait en face de notre ambassadeur, Garat, qui assistait à la chute de notre influence et à l'accroissement de l'influence anglaise.

Aussi se plaignit-il.

Mais il lui fut répondu que la flotte anglaise n'avait été reçue dans le port de Naples qu'à la suite de la menace qu'avait faite l'amiral Nelson de bombarder la ville.

La réponse était illusoire, et cependant notre ambassadeur dut s'en contenter.

C'est ainsi qu'il vit s'organiser une armée de soixante mille hommes, à la tête de laquelle on mit le général autrichien Mack, auquel ses défaites successives acquirent une certaine célébrité.

Dès cette heure, la guerre contre la France fut résolue.

L'armée napolitaine, sous le commandement du général autrichien, fut divisée en trois camps.

Vingt-deux mille soldats furent envoyés à San-Germano; seize mille occupèrent les Abruzzes; huit mille campèrent dans la plaine de Sessa; six mille s'enfermèrent dans les murs de Gaete.

Cinquante-deux mille hommes s'apprêtaient aussi à en-

Digitized by Google

vahir les États romains et à nous chasser de Rome, que nous occupions.

Cependant, quoique résolue, la guerre n'était pas encore déclarée; l'ambassadeur demanda une seconde fois au gouvernement de Naples compte de ce qui se passait.

Le gouvernement répondit qu'il désirait plus que jamais la continuation des bonnes relations entre le gouvernement napolitain et le gouvernement français, et que les soldats dont se préoccupait M. Garat n'étaient dans leurs camps respectifs que pour s'instruire.

Mais, quelques jours après, c'est-à-dire le 22 novembre, parut un manifeste dans lequel le roi Ferdinand rappelait *les désordres révolutionnaires de la France; les changements politiques de l'Italie; le voisinage des ennemis de la monarchie et de la tranquillité générale; l'occupation de Malte, fief du royaume de Sicile; la fuite du pape, et les périls de la religion.* Puis, à la suite de cet exposé de griefs, il déclarait que, par ces nombreux et puissants motifs, il conduirait une armée dans les États romains, *afin de rendre à ce peuple son légitime souverain, le chef de la sainte Église, et le repos aux peuples de son royaume.* Il ajoutait que, ne déclarant la guerre à aucun monarque, il engageait les armées étrangères à ne point contrarier la marche des troupes napolitaines, qui n'avaient d'autre but que de pacifier Rome et le territoire du saint-siége.

En même temps, des lettres particulières des ministres du roi de Naples aux ministres étrangers excitaient ceux-ci à faire aux Français, non pas une guerre de bataille rangée, mais une guerre d'assassinats et d'empoisonnements.

C'est incroyable, n'est-ce-pas? c'est impossible même! Lisez la lettre du prince Belmonte-Pignatelli, ministre du roi de Naples, au chevalier Riocca, ministre du roi de Piémont.

La voici :

« Nous savons que, dans le conseil de votre roi, plusieurs ministres circonspects, pour ne pas dire timides, *frémissent à l'idée du parjure* et *du meurtre*, comme si le dernier traité

Digitized by Google

d'alliance entre la France et la Sardaigne était un acte politique à respecter. N'a-t-il pas été dicté par la force oppressive du vainqueur? n'a-t-il pas été accepté sous l'empire de la nécessité? De pareils traités ne sont que des injustices du plus fort à l'égard de l'opprimé, qui, en les violant, s'en dédommage à la première occasion que lui offre la faveur de la fortune.

» Quoi! en présence de votre roi prisonnier dans sa capitale, entouré de baïonnettes ennemies, vous appelleriez parjure de ne point tenir les promesses arrachées par la nécessité, désapprouvées par la conscience? vous appelleriez assassinat l'extermination de vos tyrans? Non, les bataillons français, pleins de confiance et de sécurité dans la paix, sont disséminés dans le Piémont; excitez le patriotisme et la fureur, de sorte que tout Piémontais aspire à abattre à ses pieds un ennemi de la patrie. Les *meurtres partiels* profiteront plus au Piémont que des victoires remportées sur le champ de bataille, et jamais la postérité équitable ne donnera le nom de trahison à ces actes énergiques de tout un peuple, qui passe sur les cadavres de ses oppresseurs pour reconquérir sa liberté... Nos braves Napolitains, sous la conduite du brave général Mack, donneront les premiers le signal de mort contre l'ennemi des trônes et des peuples, et peut-être seront-ils déjà en marche quand cette lettre vous parviendra. »

Or, c'était aux mains d'un gouvernement qui écrivait de pareilles lettres que mon père, général républicain, quittant l'Égypte à cause de son dévouement à la République, qu'il voyait menacée par l'ambition de Bonaparte, allait tomber, et dans quel moment? Au moment où battu de tous côtés par une poignée de Français, chassé de son royaume du continent, le chef de ce gouvernement était forcé de se retirer à Palerme. avec ce cortége de haines, de colères et de vengeances qui accompagnent les défaites et conseillent aux vaincus les résolutions désespérées et fatales.

Aussi, allons-nous voir le prince Belmonte-Pignatelli mettre en pratique, sur mon père et ses malheureux compagnons, les

préceptes exposés par lui à son collègue, le chevalier Riocca, ministre du roi de Piémont.

Je laisserai mon père lui-même raconter cette terrible captivité, et, après quarante-cinq ans, une voix sortira du tombeau, qui, comme celle du père d'Hamlet, dénoncera au monde le crime et les meurtriers.

XIV

Rapport fait au gouvernement français par le général de division Alexandre Dumas, sur sa captivité à Tarente et à Brindes, ports du royaume de Naples.

« Parti du port d'Alexandrie, dans la soirée du 17 ventôse an VII, sur le bâtiment *la Belle-Maltaise*, avec le général Manscourt, le citoyen Dolomieu et beaucoup d'autres Français, militaires ou employés de l'armée d'Égypte, tous munis de congés du général Bonaparte, j'espérais, à la faveur d'un vent favorable et grâce à la renommée d'excellent voilier qu'avait notre bâtiment, échapper à la flotte anglaise, et arriver en dix ou douze jours dans un port de France. Cet espoir était d'autant mieux fondé que le capitaine maltais qui la commandait — ce capitaine se nommait Félix — m'avait assuré qu'avec quelques réparations de peu d'importance, son navire pouvait tenir la mer dans les plus mauvais temps. Nous avions débattu ensemble le prix de ces réparations : il était fixé à soixante louis, je lui en avais donné cent. J'avais donc tout lieu de croire que ces réparations avaient été consciencieusement faites ; malheureusement, il n'en était rien.

» Il faut dire aussi qu'à peine sortis du port, la mer se déclara contre nous. Dès la première nuit, un grand vent nous assaillit, et, quand, le lendemain, après une nuit de tempête, le jour parut, nous nous aperçûmes que notre bâtiment faisait eau.

» Nous étions déjà à quarante lieues d'Alexandrie ; il nous était impossible, vu le vent contraire, de remettre le cap sur

Digitized by Google

l'Égypte; nous résolûmes de continuer notre route en livrant au vent le plus de voiles possible.

» Mais plus nous allions vite, plus nous fatiguions le bâtiment, plus les voies d'eau devenaient considérables, et plus enfin il devenait impossible de les combattre.

» Le troisième jour de notre navigation, la situation était presque désespérée.

» Ce jour-là, on jeta successivement à la mer les dix pièces de canon qui armaient notre bâtiment et faisaient notre défense.

» Le lendemain, on y jeta neuf de mes chevaux arabes, puis tous les ballots de café, et jusqu'à nos malles et à celles des autres passagers.

» Malgré cet allégement, le navire s'enfonçait de plus en plus; on prit hauteur, on s'aperçut qu'on était à l'entrée du golfe Adriatique, et, dans un conseil tenu par les marins et les officiers qui se trouvaient à bord, il fut décidé que l'on gagnerait, sans perdre un seul instant, la terre la plus proche et le port le plus voisin.

» Cette terre, c'était la Calabre; ce port, c'était Tarente.

» Le dixième jour, on eut connaissance de la terre. Il était temps! vingt-quatre heures de navigation de plus, et le navire sombrait sous voiles.

» Je donnai l'ordre de mouiller à une petite île qui gisait à une lieue de la ville, à peu près. Comme nous venions d'Égypte, nous avions une quarantaine à faire, et, croyant le pays de Naples un pays ami, je tenais à me conformer aux lois sanitaires et à n'inspirer aux populations de la Calabre aucune crainte de peste.

» A peine fûmes-nous mouillés, que j'envoyai le patron du bâtiment avec une lettre adressée au gouverneur de la ville. Cette lettre lui disait qui nous étions, lui exprimait notre détresse, et réclamait de son humanité tous les secours qu'il pouvait avoir à sa disposition, secours dont nous avions le plus pressant besoin.

» Deux heures après, le capitaine était de retour; il rapportait une réponse verbale du gouverneur. Cette réponse nous invitait à débarquer en toute confiance. La seule condi-

Digitized by Google

tion qui fût mise à notre débarquement était de faire quarantaine.

» Cette condition allait d'elle-même. Personne de nous ne songea à la combattre, et nous nous réjouîmes de cet heureux dénoûment à une situation si précaire.

» Entrés dans le port, on nous fit descendre les uns après les autres et fouiller par quatre capitaines napolitains, dont les bâtiments avaient été brûlés devant Alexandrie, et à qui j'avais donné passage sur *la Belle-Maltaise*, par pure humanité.

« Ce premier traitement nous parut étrange. Cependant nous étions si loin de concevoir des soupçons, que nous l'attribuâmes à la rigueur des lois sanitaires, et que nous ne fîmes aucune résistance à ce qu'il s'exécutât.

» A la suite de cette visite, on nous entassa confusément, généraux, officiers, passagers, matelots, dans une chambre si étroite, que personne de nous n'osa, en se couchant, empiéter sur les droits de son voisin.

» Nous passâmes ainsi le reste de la journée et la nuit.

» Le lendemain, on mit à terre ce qui restait de nos effets et de nos équipages, et l'on s'empara de nos lettres, de nos papiers et de nos armes.

» Mes deux chevaux ne furent pas oubliés dans la confiscation, quoique pendant deux mois on m'en fit payer la nourriture, en me laissant croire qu'ils me seraient rendus.

» Quarante-huit heures s'écoulèrent encore, pendant lesquelles nous demeurâmes entassés dans notre chambre. Enfin, le troisième jour, sur mes réclamations et à prix d'argent, on nous donna, au général Manscourt, à Dolomieu et à moi, une chambre particulière pour y achever notre quarantaine.

» Sur ces entrefaites, on nous annonça la visite du fils du roi de Naples.

» Introduite près de nous, l'altesse royale s'informa de la santé des généraux Bonaparte et Berthier, et de la situation de l'armée d'Égypte.

» Puis elle nous quitta brusquement sans nous dire adieu.

Digitized by Google

» Ces étranges façons, jointes au mauvais italien qu'il parlait, nous donnèrent quelques doutes sur son identité.

» Huit jours après, les membres du gouvernement vinrent nous annoncer que, par l'ordre du prince François, nous étions déclarés prisonniers de guerre.

» Nous ne nous étions pas trompés.

» Voici ce qu'était ce prétendu prince François :

» Quatre aventuriers corses avaient résolu de soulever les populations en faveur des Bourbons ; mais, connaissant la lâcheté proverbiale du prince François, ils résolurent d'agir en son nom.

» L'un d'eux devait se donner pour lui.

» C'était un nommé Corbara, vagabond sans aveu, mais brave.

» Les autres, qui se nommaient de Cesare, Boccheciampe et Colonna, devaient passer : Colonna, pour le connétable du royaume ; Boccheciampe, pour le frère du roi d'Espagne ; et de Cesare, pour le duc de Saxe.

» Maintenant, qu'étaient ces hommes qui prenaient ces titres pompeux ?

» De Cesare, un ancien domestique à livrée ;

» Boccheciampe, un ancien soldat d'artillerie, déserteur ;

» Et Colonna, une espèce de vagabond, comme Corbara, son ami et son compatriote.

» C'était à Montjari, dans la maison de l'intendant Girunda, que toute cette comédie avait été nouée.

» Girunda, qui, en sa qualité d'intendant, était censé connaître l'héritier de la couronne, avait, lui, pour mission de précéder les quatre aventuriers en les annonçant sous les divers noms et les différents titres qu'ils avaient pris.

» Grâce à ces précautions, le voyage des faux princes fut un triomphe, et, devant eux, derrière eux, autour d'eux, toute la province se souleva.

» En attendant, le prétendu prince François agissait en dictateur, cassant des magistrats, nommant des gouverneurs de ville, levant des contributions, et tout cela, il faut l'avouer, plus intelligemment peut-être et à coup sûr plus

Digitized by Google

hardiment que ne l'eût fait le véritable héritier de la couronne.

» Deux incidents qui eussent dû perdre nos aventuriers contribuèrent, au contraire, à augmenter le crédit dont ils jouissaient.

» D'abord, l'archevêque d'Otrante connaissait personnellement le prince François. L'archevêque d'Otrante, prévenu par Girunda, reçut la fausse altesse royale comme il eût reçu le vrai prince, et, pour Otrante, tout fut dit.

» Ensuite, pendant son séjour à Tarente, les deux vieilles princesses, tantes de Louis XVI, qui venaient de Naples et qui allaient en Sicile, poussées par le gros temps, vinrent relâcher dans le port. Elles apprirent que leur parent était là, et demandèrent naturellement à le voir. Force fut au faux prince de se présenter à ses prétendues tantes; mais les deux vieilles princesses, ayant appris dans quel but Corbara jouait ce personnage, et songeant au bien qui ressortait pour le parti bourbonien de cette comédie, prêtèrent les mains au mensonge et contribuèrent même, par les démonstrations qu'elles donnèrent de leur amitié au prétendu petit-fils de Louis XIV, à le populariser dans l'esprit des Calabrais (1).

» Voilà quel était l'homme qui disposait de notre destinée et qui nous déclarait prisonniers de guerre.

(1) Cette assertion serait presque incroyable, si on ne la trouvait reproduite dans les mêmes termes, à peu près, sous la plume du général Coletta.

« Ces imposteurs se dirigèrent vers la ville de Tarente; mais, lorsqu'ils y furent arrivés, ils virent aborder le vaisseau qui portait de Naples en Sicile les vieilles princesses de France. Nos aventuriers ne se déconcertèrent point, et Corbara, s'étant fait précéder par un message qui révélait aux princesses les effets merveilleux de la crédulité du peuple, se rendit, avec une pompe royale et l'assurance d'un parent, auprès de ces dames. Les princesses, malgré la fierté naturelle à la race des Bourbons, accueillirent en petit-fils cet aventurier obscur, et, croyant servir ainsi la cause du roi, lui donnèrent le titre d'altesse et lui prodiguèrent des témoignages de respect et d'affection. »

(*Histoire de Naples de* 1734 *à* 1825, par Coletta.)

» En nous faisant cette déclaration au nom de la fausse altesse, on nous avait promis positivement que, lors de notre mise en liberté, nos armes, nos chevaux et nos papiers nous seraient fidèlement rendus.

» Avec les intentions que l'on avait sur nous, on pouvait impunément nous promettre tout cela.

» J'insistai pour voir une seconde fois l'altesse royale, et lui demander des explications sur cette captivité à laquelle je ne comprenais rien, ignorant la reprise des hostilités entre Naples et la France; mais il va sans dire que Son Altesse royale ne se prodiguait pas ainsi.

» Je lui écrivis alors; mais, d'après l'explication que je viens de donner, on comprend que ma lettre resta sans réponse.

» Un mois environ après cette visite, et comme, je ne sais dans quel but, on nous faisait espérer notre prochain renvoi en France, arriva une lettre du cardinal Ruffo, dont communication nous fut donnée.

» Cette lettre nous invitait, le général Manscourt et moi, à écrire aux généraux en chef des armées de Naples et d'Italie pour traiter du cartel de notre échange contre il signor Boccheciampe, qui venait d'être fait prisonnier et conduit à Ancône. La lettre ajoutait que le roi de Naples faisait plus de cas de ce signor Boccheciampe, seul, que de tous les autres généraux napolitains, prisonniers de guerre, soit en Italie, soit en France.

» Nous adressâmes, en conséquence, au cardinal les lettres nécessaires; mais le cardinal, ayant appris que Boccheciampe avait été, non pas fait prisonnier, mais tué, la négociation, qui ne pouvait plus avoir le résultat attendu, demeura sans effet.

« Bien plus, un matin, le gouverneur civil et politique de Tarente et le commandant militaire se firent introduire près de nous, et nous déclarèrent qu'ils avaient ordre de nous faire transporter à l'instant même, le général Manscourt et moi, au château.

» Cet ordre reçut immédiatement son exécution.

» Le lendemain, à force d'instances, nous obtînmes que nos domestiques vinssent nous rejoindre.

» Ce fut ainsi que nous fûmes séparés de Dolomieu, qu'attendait une captivité non moins terrible que la nôtre (1).

» A notre arrivée au château, on nous donna à chacun une chambre séparée.

» A peine installés, nous fîmes venir le gouverneur ; nous lui racontâmes la proposition faite par le cardinal Ruffo, et nous lui demandâmes conseil sur ce que nous avions à faire.

» Il nous invita, notre lettre étant restée sans réponse, à en écrire une nouvelle; ce que nous fîmes à l'instant même : un bâtiment en partance devait s'en charger et la remettre au général d'Anciera, commandant de Messine.

» Il va sans dire que nous n'eûmes pas plus de nouvelles de celle-là que de la première.

» Le surlendemain de mon entrée au château de Brindisi, comme je reposais sur mon lit, la fenêtre ouverte, un paquet d'un certain volume passa à travers les barreaux de ma fenêtre et vint tomber au milieu de ma chambre.

» Je me levai et ramassai le paquet : il était ficelé; je coupai les cordelettes qui le maintenaient, et je reconnus que ce paquet se composait de deux volumes.

» Ces deux volumes étaient intitulés *le Médecin de campagne,* par Tissot.

» Un petit papier, plié entre la première et la seconde page, renfermait ces mots :

« De la part des patriotes calabrais; voir au mot *Poison.* »

» Je cherchai le mot indiqué : il était doublement souligné.

» Je compris que ma vie était menacée; je cachai les deux volumes de mon mieux, dans la crainte qu'ils ne me fussent

(1) Transporté dans les prisons de Naples, Dolomieu réclamait de son geôlier quelque adoucissement à sa position.

Le geôlier refusa ce que lui demandait l'illustre savant.

— Prends garde! lui dit celui-ci, avec de pareils traitements, je sens que je n'ai plus que quelques jours à vivre.

— Que m'importe! répondit le geôlier, je ne dois compte que de vos os.

Dolomieu mourut deux ans après sa sortie de prison.

Digitized by Google

enlevés. Je lus et relus si souvent l'article recommandé, que j'en arrivai à connaître à peu près par cœur les remèdes applicables aux différents cas d'empoisonnement que l'on pourrait tenter sur moi.

» Cependant, durant les huit premiers jours, notre situation fut tolérable; nous jouissions de la promenade, devant la porte de notre logement, sur un espace d'environ trente toises. Mais, sous prétexte que les Français venaient de s'emparer de Naples, le gouverneur nous déclara, vers la fin de la première semaine, que la promenade nous était désormais interdite; et, le même jour, nous vîmes des serruriers poser des verrous à toutes nos portes et des maçons exhausser les murs d'une cour de douze pieds de long sur huit de large qui nous restait pour prendre l'air.

» C'est alors que nous nous posâmes vainement ce dilemme : Ou nous sommes prisonniers de guerre, et l'on nous doit le traitement alloué au grade de général prisonnier; ou nous ne sommes pas prisonniers de guerre, et alors on doit nous remettre en liberté.

» Pendant huit mois, nous fûmes obligés de vivre à nos frais, rançonnés par tout le monde et payant chaque objet le double de sa valeur.

» Au bout de huit mois, un ordre du roi nous fut communiqué, par lequel il était accordé à chacun de nous dix carlins par jour.

» Cela faisait quatre francs dix sous, à peu près, de notre monnaie de France; et, sur ces quatre francs dix sous, nous devions défrayer nos domestiques.

» On eût pu cependant doubler notre solde, la détermination étant prise de ne pas nous la payer longtemps.

« J'avais quitté l'Égypte à cause du mauvais état de ma santé. Mes amis, qui voyaient dans mes souffrances une nostalgie pure et simple, criaient à la maladie imaginaire; moi seul me sentais malade réellement et me rendais compte de la gravité de ma maladie.

« Une attaque de paralysie, qui me frappa la joue gauche, vint malheureusement, quelques jours après mon entrée au

Digitized by Google

lazaret, me donner raison contre les incrédules. J'avais alors à grand'peine obtenu d'être visité par un médecin, lequel se contenta de m'ordonner des remèdes tellement insignifiants, que le mal demeura stationnaire.

» Quelques jours après mon entrée au château, ce même médecin me vint visiter, sans être demandé cette fois.

» C'était le 16 juin, à dix heures du matin.

» J'étais au bain; il me conseilla un biscuit trempé dans un verre de vin, et se chargea de m'envoyer des biscuits. Dix minutes après, les biscuits promis arrivaient.

» Je fis comme il avait conseillé; mais, vers les deux heures de l'après-midi, je fus violemment saisi de douleurs d'entrailles et de vomissements qui m'empêchèrent de diner d'abord, et qui, en redoublant toujours d'intensité, me mirent bientôt à deux doigts de la mort.

» Je me rappelai aussitôt les recommandations des patriotes et le mot *poison* souligné; je demandai du lait. Une chèvre, que j'avais ramenée d'Égypte et qui était une distraction dans ma captivité, m'en fournit par bonheur la valeur d'une bouteille et demie. La chèvre épuisée, mon domestique se procura de l'huile et m'en fit avaler trente ou quarante cuillerées; quelques gouttes de citron, mêlées à cette huile, corrigeaient ce que ce remède avait de nauséabond.

» Dès qu'il me vit en ce fâcheux état, le général Manscourt fit prévenir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, le priant d'envoyer chercher à l'instant même le médecin; mais le gouverneur répondit tranquillement que la chose était impossible, attendu que le médecin était à la campagne.

» Ce ne fut que vers huit heures du soir, et lorsque les instances de mon compagnon de captivité prirent le caractère de la menace, qu'il se décida enfin à venir avec lui dans ma prison; il était accompagné de tous les membres du gouvernement et escorté de douze soldats armés.

» Ce fut avec cet appareil militaire, contre lequel Manscourt protesta de toute la hauteur de son courage et de toute la force de sa loyauté, que la consultation me fut donnée.

Digitized by Google

» Sans doute le médecin, pour se présenter devant moi, avait besoin de toute cette force armée ; car, si bien soutenu qu'il fût en entrant dans ma chambre, il était lui-même pâle comme un mort.

» Ce fut alors moi qui l'interpellai, et si vivement, qu'il balbutia, me répondant à peine, et avec un tel embarras dans ses réponses, qu'il me fut facile de voir que, s'il n'était pas l'auteur du crime, — et c'était probable, car cet homme n'avait aucun intérêt à ma mort, — il en était du moins l'instrument.

» Quant aux remèdes à suivre, il m'en ordonna un seul, qui était de boire de l'eau glacée ou de sucer de la neige.

» A l'empressement que l'on mit à suivre l'ordonnance de ce misérable, je me défiai ; et, en effet, au bout d'un quart d'heure de ce traitement, le mal avait tellement empiré, que je me hâtai d'y renoncer et de revenir à mon huile et à mon citron.

» Ce qui me confirma dans cette croyance que j'étais empoisonné, ce fut, outre les douleurs d'entrailles et les vomissements qui avaient tous les caractères de l'empoisonnement par les matières arsénieuses, ce fut, dis-je, que je me rappelai avoir vu, à travers la porte ouverte, tandis que j'étais au bain et avant qu'il vînt à moi, le médecin s'approcher du général Manscourt, qui lisait dans la chambre voisine, et lui dire mystérieusement qu'il était certain que nous devions être dépouillés comme l'avaient été nos compagnons ; en conséquence, il se mettait à sa disposition, s'engageant, si nous avions quelques objets précieux, à nous les conserver jusqu'à notre sortie de prison, époque à laquelle il s'empresserait de nous les rendre.

» Il avait profité, pour faire cette proposition au général Manscourt, de l'absence d'un canonnier tarentin, nommé Lamarronne, qui était son complice, mais avec lequel il ne se souciait pas de partager nos dépouilles.

» Le lendemain, ma chèvre mourut... Elle m'avait sauvé la vie, il fallait la punir.

Digitized by Google

» Trois jours après, le médecin mourut. Il avait manqué son coup, il fallait prévenir son indiscrétion.

» Le médecin, le jour où il m'avait rendu visite, avait fait pour le général Manscourt, atteint d'une affection scorbutique, une ordonnance que celui-ci se garda bien de suivre, voyant l'état où m'avaient mis les biscuits envoyés par ce misérable ; sans doute, cette abstention lui sauva la vie.

» Mais sa mort était résolue comme la mienne ; seulement, on eut recours pour lui à un autre moyen.

» Une poudre fut mêlée à son tabac, qui commença dès lors à lui donner de violents maux de tête et ensuite quelques attaques de folie. Le général Manscourt ne savait à quoi attribuer ces accidents, lorsque j'eus l'idée de visiter la boîte dans laquelle il enfermait son tabac. La poudre qu'on y avait mêlée était tellement corrosive, que le fond de la boîte était troué en plusieurs endroits, et que des parcelles de fer-blanc, dans la proportion d'un vingtième à peu près, étaient mêlées au tabac.

» J'eus encore recours à mon *Médecin de campagne :* il recommandait la saignée. Le général Manscourt se fit tirer du sang à trois reprises différentes, et fut soulagé.

» Cependant, à la suite de mon empoisonnement, j'avais été atteint de surdité : un de mes yeux avait perdu complétement la faculté de voir, et la paralysie avait fait des progrès.

» Ce qu'il y avait de remarquable, et ce qui prouve la présence d'un agent destructeur, c'est que tous ces symptômes de caducité me frappèrent à trente-trois ans et neuf mois.

» Quoique l'essai que je venais de faire d'un premier médecin ne me donnât pas une grande confiance dans un second, l'état de marasme où j'étais tombé me força de recourir au gouvernement et de réclamer de nouveau le secours de la science.

» En conséquence, je fis venir ce second docteur et lui demandai si je ne pourrais pas consulter un chirurgien français qui arrivait d'Égypte avec de nouveaux prisonniers ; mais ma demande me fut refusée et force me fut de me contenter du médecin du château.

Digitized by Google

» Ce médecin s'appelait Carlin, et parlait parfaitement français.

» Son début m'inquiéta : ce fut un déluge de protestations de dévouement, d'assurances de sympathie trop exagérées pour être vraies. Il m'examina avec la plus scrupuleuse attention, déclara que mes soupçons n'étaient pas fondés le moins du monde, et que j'étais atteint d'une maladie de langueur.

» Au reste, il désapprouvait en tous points le traitement que m'avait fait suivre le médecin mort, le traitant d'ignorant et d'imbécile, m'ordonnant des injections dans les oreilles, et me faisant prendre, tous les matins, une demi-once de crème de tartre.

» Au bout de huit jours, ma surdité, qui commençait à disparaître, était revenue, et mon estomac était tellement surexcité, que toute digestion était devenue impossible.

» Carlin me visitait régulièrement, parlait beaucoup, affectait un patriotisme exagéré et une grande sympathie pour les Français; mais, comme toutes ses démonstrations, au lieu d'exciter ma confiance, me rendaient de plus en plus circonspect, le gouverneur inventa un moyen qu'il crut devoir être efficace : c'était de défendre à Carlin l'entrée de ma prison, sous prétexte qu'il me servait à entretenir des intelligences avec les patriotes italiens.

» J'avoue que je fus dupe de ce stratagème. Mon état empirait chaque jour; je réclamai Carlin de toutes mes forces; mais le directeur feignit la plus grande rigueur à son égard, et, le tenant toujours éloigné de moi, m'envoya un autre médecin.

» Celui-là, comme son prédécesseur, désapprouva complétement le régime que je suivais, disant que les injections d'oreilles qu'on me faisait faire, par exemple, n'étaient bonnes qu'à redoubler ma surdité, en irritant la membrane si délicate du tympan. En outre, il me fit préparer lui-même des potions qu'il m'apporta en me venant visiter, et à la suite desquelles j'éprouvai un mieux sensible; seulement, j'eus l'imprudence d'avouer ce mieux, et, comme ce n'était point

Digitized by Google

ma guérison que l'on voulait, le brave homme fut congédié après sa seconde visite. J'eus beau le redemander, le gouverneur répondit qu'il se refusait obstinément à me venir voir.

» Il me fallut donc me passer de médecin. Grâce au livre de Tissot, je continuai cependant de me traiter tant bien que mal. Mon œil seul allait empirant. Enfin Manscourt se rappela, dans des conditions à peu près pareilles, avoir vu une guérison opérée avec du sucre candi réduit en poudre et soufflé dans l'œil sept ou huit fois par jour. Nous nous procurâmes du sucre candi et nous commençâmes ce traitement, qui avait au moins l'avantage de n'être pas difficile à suivre. J'en éprouvai une amélioration sensible, et, aujourd'hui, je n'ai plus sur cet œil qu'une légère taie qui, je l'espère, finira par disparaître tout à fait.

» Malheureusement, ma surdité et mes douleurs d'estomac allaient empirant sans cesse. Force me fut donc de redemander Carlin, qui ne me fut rendu qu'à la condition que, dans nos conversations, il ne prononcerait pas un seul mot de français, et, dans ses visites, serait toujours accompagné du gouverneur.

» Carlin, en me revoyant, me trouva si mal, qu'il demanda une consultation. Depuis longtemps, je désirais moi-même cette consultation et l'avais inutilement demandée. Elle me fut accordée enfin, et se composa de Carlin, d'un médecin de la ville, du chirurgien du château et d'un chirurgien français que j'obtins à force d'instances auprès du marquis de Valvo, ministre napolitain en mission à cette époque à Tarente.

» A la porte, et au moment d'entrer, le gouverneur arrêta le chirurgien français :

» — Vous allez voir votre général Dumas, lui dit-il ; prenez bien garde de laisser échapper un seul mot français, ou sinon vous êtes perdu !

» Puis, tirant les six verrous qui nous tenaient prisonniers :

» — Vous voyez bien cette porte, dit-il, elle s'ouvre devant vous pour la première et la dernière fois !

» Alors tous entrèrent dans ma chambre et se réunirent

Digitized by Google

autour de mon lit. Je cherchai des yeux le médecin français, ayant hâte de voir un compatriote, et, presque malgré moi, je fus forcé de reconnaître ce malheureux dans un pauvre diable exténué, à moitié nu et se présentant lui-même à moi avec l'aspect de la souffrance et de la misère.

» Je lui adressai la parole; mais, à mon grand étonnement, il ne me répondit pas. J'insistai; même silence. J'interrogeai le gouverneur; celui-ci balbutia quelques paroles sans suite.

» Pendant ce temps, le médecin français disait tout bas et vivement au général Manscourt:

» — Il m'est défendu, sous peine de mort, de parler au prisonnier!

» Carlin expliqua alors à ses confrères la cause et les développements de ma maladie, ainsi que le traitement qu'il avait jugé à propos de me faire suivre; puis, après une légère discussion dans laquelle intervint à peine le médecin français, tant à cause de son ignorance de la langue italienne que de l'intimidation, suite naturelle des menaces du gouverneur, il fut convenu que je suivrais le traitement primitif, auquel on ajouterait seulement des pilules et des vésicatoires sur les bras, sur le cou et derrière les deux oreilles.

» Je me soumis à ce traitement; mais, au bout d'un mois, il avait fait sur moi de tels ravages, que je fus obligé de l'abandonner. Pendant ce mois, j'avais été atteint d'une insomnie continuelle; j'étais empoisonné une seconde fois.

» J'appelai le médecin : je lui exposai tous les symptômes; je les lui rendis si visibles, si patents, que le gouverneur, présent à l'entretien, n'osait me regarder et détournait la tête; mais l'imperturbable Carlin tint bon, affirma que le traitement seul qu'il me faisait suivre pouvait me sauver, et, mes trente pilules étant épuisées, il m'en ordonna de nouvelles.

» Alors je fis semblant de me rendre, je promis de me conformer à l'ordonnance, et, le lendemain, je reçus dix nouvelles pilules que je garde soigneusement pour les soumettre à l'analyse.

» Celles-là, sans doute, devaient opérer plus activement que

Digitized by Google

les autres; car, en me quittant, il m'annonça qu'il partait pour la campagne, et me dit adieu, sous prétexte que, selon toute probabilité, j'aurais quitté moi-même Tarente à son retour.

» Huit jours après, quoique j'eusse complétement abandonné ce traitement fatal, je me sentis tout à coup frappé comme d'un coup de foudre, et je tombai sans connaissance au milieu de ma chambre.

» Je venais d'être atteint d'une violente attaque d'apoplexie.

» Le général Manscourt fit à l'instant même prévenir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, en réclamant le secours du chirurgien du château; mais le gouverneur, sans daigner se déranger de son repas, répondit tranquillement que le chirurgien était à la campagne, et qu'à son retour on me l'enverrait.

» J'attendis ainsi près de quatre heures.

» Pendant ce temps, la nature, abandonnée à elle-même, avait lutté, et j'avais repris quelque connaissance. Il est vrai que c'était juste ce qu'il en fallait pour sentir que je m'en allais mourant.

» En conséquence, rassemblant le peu de forces qui me restaient, j'ordonnai à une vieille femme qui faisait nos provisions d'aller dire au gouverneur que je savais parfaitement que le chirurgien n'était pas à la campagne, et que, s'il n'était pas près de moi dans dix minutes, je le prévenais que je me traînerais jusqu'à la fenêtre et crierais à toute la ville que j'étais empoisonné; ce qui n'étonnerait personne sans doute, mais ce qui du moins mettrait au grand jour son infamie.

» Cette menace eut son effet : cinq minutes après, ma porte s'ouvrit, et ce chirurgien, qui ne pouvait venir parce qu'il était à la campagne, entra.

» J'avais eu recours à mon Tissot, et j'avais vu que, pour le cas où je me trouvais, une abondante émission de sang était le seul remède. J'ordonnai donc impérieusement au médecin de me saigner.

Digitized by Google

» Mais, comme s'il ne devait obéir qu'à des ordres supérieurs, il se retourna vers le commandant du château, comme pour lui en demander la permission. Sans doute il l'obtint, car il tira de sa poche un instrument de chirurgie ; seulement, au lieu que cet instrument fût une lancette, c'était une flamme à saigner les chevaux.

» Je haussai les épaules.

» — Pourquoi pas un poignard tout de suite ? lui dis-je. Ce serait plus tôt fait.

» Et j'étendis mon bras.

» Mais sans doute la première incision n'était pas suffisante, car ce ne fut qu'à la troisième ouverture que ce misérable me fit dans le bras, qu'il atteignit enfin la veine et que le sang vint.

» Cette première attaque d'apoplexie fut, trois jours après, suivie d'une seconde pour laquelle le même chirurgien, appelé de nouveau, me fit, avec le même instrument, une seconde saignée. Seulement, celle-là, il jugea à propos de me la faire au pied, et si maladroitement ou si adroitement (car on craignait toujours que, grâce au secours des patriotes, nous ne nous évadassions), qu'un nerf fut attaqué et que, pendant plus de trois mois, ma jambe enflait démesurément au bout de dix pas que je faisais.

» Cependant, comme le craignait le gouverneur, le bruit de ces infâmes traitements s'était répandu dans la ville. Un jour, une pierre tomba dans ma chambre, enveloppée d'un morceau de papier. Sur ce papier étaient écrits ces mots :

« On veut vous empoisonner, mais vous avez dû recevoir
» un livre dans lequel nous avons souligné le mot *poison*.
» Si vous avez besoin de quelque remède que vous ne puis-
» siez pas vous procurer dans votre prison, laissez pendre
» une ficelle à votre fenêtre, et, au bout de la ficelle, on
» accrochera ce que vous demanderez. »

» Entre le papier et la pierre était roulée une longue ficelle armée d'un hameçon.

» Dès la nuit suivante, je laissai pendre la ficelle en demandant du kina pour me traiter, et du chocolat pour me nourrir.

» Dès la nuit suivante, j'eus ma provision faite de l'un et de l'autre.

» Grâce à ce traitement et à cette nourriture, le mal cessa de faire des progrès, et les attaques d'apoplexie disparurent ; seulement, je restai estropié de la jambe droite, sourd de l'oreille droite, paralysé de la joue gauche et ayant l'œil droit presque perdu.

» En outre, j'étais en proie à de violents maux de tête et à de continuels bourdonnements.

» J'assistais enfin sur moi-même à cet étrange spectacle d'une nature vigoureuse pliant sous la lutte d'une destruction obstinée.

» Il y avait près de quinze mois que nous étions prisonniers à Tarente, et notre importance faisait qu'on s'occupait de nous dans la ville. On en arriva à reculer devant le scandale de notre mort. Toutes ces tentatives d'empoisonnement ne s'étaient pas faites sans transpirer dans la ville; les patriotes parlaient tout haut des infâmes traitements auxquels j'étais en butte. Il fut donc décidé, entre le marquis de la Squiave et les agents du roi de Naples à Tarente, de nous transférer au château maritime de Brindisi. Cette singulière disposition nous fut cachée avec soin; mais, si secrète qu'elle eût été tenue, les patriotes en avaient été avertis, et trois ou quatre d'entre eux, en passant devant nos fenêtres, nous faisaient comprendre, par leurs gestes, que nous devions être transférés dans une autre prison, et que, sur la route, nous serions assassinés.

» J'appelai Manscourt, pour lui faire part de la nouvelle qui nous était transmise; mais nous crûmes à un faux bruit, et nous ne nous inquiétâmes point autrement de cet avis.

» Le même soir, vers onze heures, nous étions couchés, quand tout à coup ma porte s'ouvrit à grand fracas, et le marquis de la Squiave, avec une cinquantaine de sbires, entra et

Digitized by Google

nous intima l'ordre de partir sur-le-champ pour Brindisi. Alors cet avertissement qui m'avait été donné dans la journée me revint à l'esprit; et, pensant que, puisque la première partie de cet avertissement qui concernait la translation était vraie, la seconde, qui concernait l'assassinat, devait être aussi vraie que la première, je trouvai que tout autant valait mourir tout de suite; que, d'ailleurs, mourir en résistant, mourir dans une lutte, mourir dans un combat, était préférable à mourir lentement, heure par heure, minute par minute. Je déclarai donc que je ne bougerais pas, qu'on m'enlèverait par force, mais que je me défendrais jusqu'à la dernière extrémité.

» A cette réponse, le marquis tira son sabre et s'avança vers moi.

» J'avais au chevet de mon lit une canne, avec un lourd pommeau d'or massif, qu'on m'avait sans doute laissée parce qu'on prenait ce pommeau pour du cuivre. Je saisis ma canne, et, sautant à bas de mon lit, je tombai sur le marquis et sur toute cette canaille d'une si rude façon, que le marquis lâcha son sabre et s'enfuit, et que tous ces misérables coquins, jetant couteaux et poignards, le suivirent en poussant de grands cris, et cela, si vivement, qu'en moins de dix secondes ma chambre fut complétement évacuée.

» Je ne sais, du reste, comment eût tourné pour nous cet acte de rébellion, si l'armistice conclu à Foligno n'était venu mettre un terme à ce long supplice, auquel nous devions nécessairement finir par succomber. Mais, comme le gouvernement napolitain devait être infâme pour nous jusqu'au dernier moment, on se garda bien de nous annoncer la fin de notre captivité. Tout au contraire, avec des menaces nouvelles, avec un appareil formidable, et comme si on nous réunissait là pour nous y faire périr tous ensemble, on nous transféra à Brindisi tous tant que nous étions de Français à Tarente et dans ses environs.

» Ce fut seulement au moment d'être embarqués que nous sûmes l'armistice conclu et le cartel d'échange arrêté; nous étions libres.

Digitized by Google

» Seulement, notre liberté, selon toute probabilité, ne serait pas de longue durée.

» On nous embarquait à Brindisi pour Ancône, et, cela, sur une mer couverte de voiles ennemies. L'Angleterre allait donc, selon toute probabilité, hériter de nous, et nous ne faisions que changer notre ancienne captivité contre une nouvelle.

» Je fis toutes ces observations au marquis de la Squiaye, et protestai, en mon nom et au nom de mes compagnons, contre cet embarquement.

» Mes protestations furent inutiles : on nous entassa sur une felouque, et l'on fit voile pour Ancône.

» Il va sans dire qu'au moment de l'embarquement, je réclamai mes papiers, mes armes, mes chevaux, tous les objets qui m'avaient été volés enfin, et surtout mon sabre, auquel je tenais beaucoup, attendu qu'il m'avait été donné à Alexandrie par le général Bonaparte.

» A toutes ces réclamations, il me fut banalement répondu qu'on en référerait à Sa Majesté.

» J'ai su depuis qu'en effet cette réclamation avait été transmise au roi Ferdinand ; mais, comme il chassait tous les jours avec mes fusils et mes chevaux, comme il trouvait que les fusils partaient bien et que les chevaux étaient bons coureurs, fusils et chevaux, il garda tout.

» Nous arrivâmes à Ancône, ayant par miracle échappé aux Anglais et aux Barbaresques.

» A Ancône, nous trouvâmes le général Watrin, qui, nous voyant dénués de tout (nous avions vendu, pour vivre, tout ce que nous possédions), nous offrit sa bourse.

» Cette bourse nous servit à nous vêtir d'abord et ensuite à donner cent piastres au capitaine napolitain qui nous avait transportés, et qui n'eut pas honte de venir nous réclamer cette somme pour sa *buona mano*.

» Tel est le récit exact de ces vingt mois de captivité, pendant lesquels on essaya sur moi trois tentatives d'empoisonnement et une d'assassinat.

» Au reste, quoique ma vie ne doive pas être longue maintenant, je remercie le Ciel de me l'avoir conservée jus-

Digitized by Google

qu'à cette heure, puisque, tout mourant que je suis, il me reste encore assez de force pour dénoncer au monde une série de traitements tels, que les peuples les moins civilisés rougiraient de les faire souffrir à leurs plus cruels ennemis.

» Fait au quartier général de l'armée d'observation du Midi, à Florence, le 15 germinal an IX de la République.

» ALEX. DUMAS. »

XV

Mon père est échangé contre le général Mack. — Ce qui s'était passé pendant sa captivité. — Il demande en vain à être compris dans la répartition des cinq cent mille francs d'indemnité accordés aux prisonniers. — L'arriéré de sa solde lui est également refusé. — On le met en non-activité, malgré ses énergiques réclamations.

Mon père venait d'être échangé contre le fameux général Mack, prêté par l'empereur d'Autriche aux Napolitains, le même qui plus tard devait, pour la troisième fois, être repris à Ulm, et sur lequel on fit ce quatrain :

En loyauté comme en vaillance,
Mack est un homme singulier :
Retenu sur parole, il s'échappe de France ;
Libre dans Ulm, il se rend prisonnier.

Pendant la captivité de mon père, qui avait duré du 27 ventôse an VII (17 mars 1799) au 15 germinal an IX (5 avril 1801), de grands événements s'étaient passés.

Bonaparte, après avoir échoué devant Saint-Jean-d'Acre, voyant ses projets gigantesques sur l'Orient échouer devant une bicoque, Bonaparte, sans nouvelles d'Europe depuis dix mois, apprend tout à coup par une gazette égarée nos revers d'Italie, la reprise de Mantoue, la bataille de Novi, la mort de Joubert ; il quitte l'Égypte, arrive à Fréjus, après une traversée de quarante jours à bord de *la Muiron*, arrive à Paris le

Digitized by

16 octobre 1799, renverse le Directoire un mois après, dans la fameuse journée du 18 brumaire, se fait nommer premier consul, marie sa sœur Caroline à Murat, part pour l'Italie le 6 mai 1800, passe le mont Saint-Bernard avec son armée dans les journées du 19 et du 20, et bat les Autrichiens à Marengo, le 14 juin 1800, le même jour où Kléber est assassiné au Caire par Soliman.

Le 12 janvier 1801, Murat avait quitté Milan pour envahir Naples et délivrer Rome.

Le 18 février, l'armistice dont nous avons parlé, et auquel mon père devait sa liberté, avait été conclu entre la France et le roi de Naples.

Enfin, comme nous l'avons vu, mon père était arrivé le 5 avril au quartier général de Florence, d'où il avait expédié au premier consul le rapport qu'on vient de lire, et que j'ai copié sur le manuscrit écrit de sa main, signé de son nom

En arrivant à Ancône, le 23 germinal an IX, mon père s'était empressé d'écrire aux consuls la lettre suivante :

« Citoyens consuls,

» J'ai l'honneur de vous informer que nous sommes arrivés hier dans cette ville, avec quatre-vingt-quatorze prisonniers, tant officiers, sous-officiers que soldats et marins, pour la plupart aveugles ou estropiés. Nous nous bornons, dans ce moment, à vous dire que les traitements que nous avons éprouvés du gouvernement de Naples le déshonorent aux yeux de l'humanité et de toutes les nations, puisqu'il a, pour se débarrasser de nous, employé les moyens les plus affreux, même celui du poison.

» J'aurai, du reste, l'honneur de vous envoyer au quartier général de Florence le rapport détaillé de toutes les infamies dont le gouvernement napolitain s'est rendu coupable à notre égard.

» Agréez, citoyens consuls, l'assurance de nos respects. »

Le mois de juillet suivant, il écrivait à Murat :

Digitized by Google

« Si plus tôt, mon cher Murat, je n'ai pu m'entretenir avec toi, cherches-en la cause dans ma misérable santé, qui, toujours chancelante, me rappelle cruellement et continuellement les traitements affreux que le roi de Naples m'a fait souffrir.

» J'aurais désiré, mon cher Murat, savoir quelque chose de positif sur les cinq cent mille francs que tu m'as dit que le gouvernement napolitain était forcé de payer, par forme d'indemnité, à ceux des prisonniers de guerre qui ont survécu au séjour qu'ils ont fait dans ses prisons. Je me suis adressé à beaucoup de personnes à ce sujet; mais aucune ne m'a pu dire ce qui existait réellement à propos de cette indemnité. Toi seul, mon cher Murat, es probablement chargé d'en traiter avec le roi de Naples, et je ne doute nullement, en ce cas, que tu ne penses à moi pour cette double raison : de l'intérêt que tu as paru prendre à mes malheurs, et de l'amitié éternelle que nous nous sommes mutuellement vouée depuis longtemps. Je te prie de ne pas oublier la réclamation des objets qui m'ont été volés par ce roi, ainsi que le portent les déclarations qui m'ont été remises par ses agents, lors de mon départ de Brindisi, et qui sont dans les pièces que je t'ai laissées. Presse donc la remise de tous ces objets, s'ils ne sont déjà en ton pouvoir, et surtout celle de mes deux chevaux. Tu sais combien je suis attaché à la jument que tu m'as donnée, puisque, faisant jeter neuf chevaux sur onze à la mer, j'ai gardé celle-là.

» Le premier consul a été indigné, m'a-t-on dit, de la conduite tenue par le roi de Naples à mon égard, et m'a promis de me faire restituer tous les objets qui m'ont été enlevés, et particulièrement le sabre qu'il m'a donné à Alexandrie, et qui est entre les mains de ce misérable de Cesare.

» Je désire beaucoup que tu l'aies devancé.

» Tout à toi. »

Mais cette réclamation de mon père, toute juste qu'elle parut d'abord au premier consul lui-même, n'allait pas toute

Digitized by Google

seule, ainsi que le prouve cette lettre, adressée à Bonaparte lui-même :

« Le général Lannes m'a fait part que vous ne pouviez m'accorder d'indemnité, avant que vous sachiez si le général Murat avait réellement exigé du gouvernement napolitain cette même indemnité. Personne cependant ne connait mieux que vous les souffrances que j'ai éprouvées, et combien a été complète la spoliation de mes effets.

» Le général Murat m'écrit que le ministre des relations extérieures est chargé de la répartition d'une somme de cinq cent mille francs, que le gouvernement napolitain s'est obligé de payer aux Français qui ont été victimes de sa barbarie. Je me contenterai donc, citoyen, de vous prier de vouloir bien donner des ordres pour que je sois compris dans l'état de répartition de cette somme.

» J'espère que vous voudrez bien vous intéresser, dans cette juste demande, à un homme à qui vous avez donné tant d'assurances verbales et tant de témoignages écrits de votre estime et de votre amitié. »

On le voit, les nuages de l'Égypte, ces nuages qui, au dire de Bonaparte, ne duraient que six heures, avaient passé la Méditerranée et s'épaississaient sur la tête de mon pauvre père.

Il l'avait cependant dit lui-même : il n'avait pas longtemps à vivre, et ne devait pas tarder à débarrasser Napoléon d'un de ces derniers généraux républicains que Bonaparte avait rencontrés sur sa route.

Hoche était mort empoisonné ; Joubert avait été tué à Novi ; Kléber avait été assassiné au Caire ; mon père éprouvait les premières atteintes d'un cancer à l'estomac, suite naturelle de l'arsenic qui lui avait été donné.

Il va sans dire que mon père ne fut pas compris dans cette répartition des cinq cent mille francs, accordés comme indemnité aux prisonniers.

Digitized by Google

Mon père, alors, avait au moins compté sur sa solde pendant ces deux ans de captivité.

Il s'était adressé à ce sujet à Bonaparte ; cette lettre fut la dernière, je crois, qu'il lui écrivit : c'était quelques jours après ma naissance.

« 7 vendémiaire an x.

» Je croyais, ainsi que vous me fîtes l'honneur de me le dire, être rappelé de mes appointements arriérés à compter du 30 pluviôse an vii. Les revues ont établi le décompte de ce qui m'était dû pour ce temps. J'ai été soldé des trois premiers trimestres de l'an ix ; mais le ministre de la guerre me dit, par sa lettre du 29 fructidor dernier, que je ne puis recevoir ce qui me revient pour une partie de l'an vii et de l'an viii, en entier, attendu que l'arrêté que vous avez pris en ma faveur porte textuellement que je ne serai rappelé que pour ce que la loi m'accorde, c'est-à-dire deux mois de traitement d'activité.

» Mais, général consul, vous connaissez les malheurs que je viens d'éprouver! vous savez mon peu de fortune! vous vous rappelez le trésor du Caire!

» J'espère donc assez en votre amitié pour croire que vous voudrez bien ordonner que je sois soldé de ce qui me reste de l'an vii et de l'an viii. C'est tout ce que je demande.

» Les empoisonnements successifs que j'ai subis dans les prisons de Naples ont tellement délabré ma santé, qu'à trente-six ans, j'éprouve déjà des infirmités que je n'aurais dû ressentir que dans un âge plus avancé.

» J'espère donc, général consul, que vous ne permettrez pas que l'homme qui partagea vos travaux et vos périls languisse au-dessous de la mendicité, quand il est en votre pouvoir de le mettre au-dessus du besoin en lui accordant un témoignage de la générosité nationale dont vous êtes l'organe.

» J'éprouve un autre chagrin, général consul, et qui, je l'avoue, m'est plus terrible encore que ceux dont je me suis plaint. Le ministre de la guerre m'a prévenu, par une lettre

Digitized by Google

du 29 fructidor dernier, que, pour l'an x, j'étais porté au nombre des généraux en non-activité. Eh quoi! je suis, à mon âge et avec mon nom, frappé d'une espèce de réforme! Mes services passés devaient m'en garantir... Cependant, en 93, je commandais en chef les armées de la République... Je suis le plus ancien officier général de mon grade; j'ai pour moi des faits d'armes qui ont puissamment influé sur les événements; j'ai toujours conduit à la victoire les défenseurs de la patrie. Dites! qui, plus que moi, reçut de votre part des témoignages d'estime? Et voilà mes cadets de toute manière qui sont employés, et moi, je me trouve sans activité!... Voyons, général consul, j'en appelle à votre cœur; permettez que j'y dépose mes plaintes et que je remette entre vos mains ma défense contre les ennemis que je puis avoir. »

Huit jours auparavant, mon père avait écrit au ministre de la guerre :

« J'ai reçu votre lettre du 29 du mois dernier, qui m'annonce que, me trouvant sans destination, je suis compris au nombre des officiers généraux en non-activité, et que je jouirai du traitement de sept mille cinq cents francs, à partir du 1er vendémiaire an x.

» Les services que j'ai rendus à la nation me font croire sans peine que le gouvernement s'empressera de m'employer à la première occasion qui se présentera, lorsque vous lui mettrez sous les yeux le tableau de ces mêmes services.

» Je ne parle pas des malheurs récents que je viens d'éprouver : Français, je les ai cependant supportés pour la France! et, à ce titre, ces malheurs devraient me donner des droits à la reconnaissance nationale. On sait, d'ailleurs, que j'ai successivement passé par tous les grades militaires, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général en chef, après les avoir tous gagnés à la pointe de mon épée, sans que l'intrigue y ait eu aucune part.

» Le mont Cenis; le mont Saint-Bernard; la défense opiniâtre du 27 nivôse an VII devant Mantoue, où j'ai eu deux

Digitized by Google

chevaux tués sous moi; le passage de la Weiss, qui a été mis sur le compte des généraux Baraguey-d'Hilliers et Delmas, et qui m'appartient; le trait d'Horatius Coclès renouvelé dans le Tyrol, et qui m'a valu l'honneur d'être présenté sous ce nom au Directoire exécutif par le général Bonaparte, et qui, dans ce temps, avait fait jeter les yeux sur moi pour commander l'armée du Tyrol; enfin, l'insurrection du Caire, que j'ai apaisée en votre absence à tous, vous le savez bien, citoyen ministre, voilà mes droits imprescriptibles aux égards de mes anciens compagnons d'armes et à la reconnaissance de mon pays.

» Dès 1793, citoyen ministre, j'ai commandé en chef les armées de la République. Dans ces temps malheureux et difficiles, je n'ai jamais été vaincu; au contraire, la victoire a constamment couronné mes entreprises.

» Maintenant, je suis le plus ancien officier général de mon grade; compagnon du général consul dans presque toutes les guerres en Italie et en Égypte, nul plus que moi n'a concouru à ses triomphes et à la gloire de nos armes; ses lettres, lettres que je possède, font foi de son estime, quand elles ne font plus foi de son amitié. Vous-même, à mon retour des prisons napolitaines, vous m'avez prodigué les marques du plus vif intérêt, et voilà que maintenant je subis une espèce de réforme!

» Citoyen ministre, je ne devais pas m'y attendre; je vous prie, en conséquence, de faire part de cette lettre au premier consul, et de lui dire que j'attends de son ancienne amitié des ordres pour être employé.

» L'honneur a toujours guidé mes démarches; la franchise et la loyauté sont les bases de mon caractère, et l'injustice est pour moi le plus cruel supplice. »

J'ai sous les yeux le registre de la correspondance de mon père; le registre s'arrête là et n'offre plus que des pages blanches.

Ces deux lettres, au ministre de la guerre et au premier consul, sont les dernières qu'il ait écrites.

Digitized by Google

Sans doute, elles étaient restées sans réponse.

Alors le découragement l'a pris; il s'est affaissé sur lui-même, et, enseveli dans l'ombre de sa non-activité, comme dans cette chambre des morts où les condamnés faisaient une dernière halte avant que de marcher à l'échafaud, il a attendu, dans un engourdissement mêlé d'accès de désespoir, ce moment suprême que la plupart de ses compagnons d'armes, plus heureux que lui, ont vu venir couchés sur le champ de bataille.

XVI

Lettre de mon père au général Brune sur ma naissance. — Le post-scriptum. — Mon parrain et ma marraine. — Premiers souvenirs d'enfance. — Topographie du château des Fossés, et silhouettes de quelques-uns de ses habitants. — La couleuvre et la grenouille. — — Pourquoi je demandais à Pierre s'il savait nager. — Suite à *Jocrisse*.

Je naquis, comme je l'ai dit au commencement de ces Mémoires, le 5 thermidor an x (24 juillet 1802), à quatre heures et demie du matin.

Je me présentais à la vie avec de grandes apparences de force et de vigueur, s'il faut en croire une lettre que mon père écrivait le lendemain de ma naissance à son ami le général Brune.

La lettre est étrange et possède même un post-scriptum assez excentrique; mais ceux qui ont eu la patience de lire ces Mémoires jusqu'ici connaissent déjà le genre d'esprit de mon père, esprit tout de boutade et de verve, comme on peut voir.

D'ailleurs, ceux qui ne voudront pas avoir sur moi les détails que mon père donnait à Brune peuvent passer par-dessus cette lettre, sans la lire, ni elle ni son post-scriptum.

Telle quelle, la voici :

« Ce 6 thermidor an x.

» Mon cher Brune,

» Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon, qui pèse neuf livres et qui a dix-huit

pouces de long. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille.

» Ah çà! tu sauras une chose : c'est que je compte sur toi pour être parrain. Ma fille aînée, qui t'envoie mille tendresses au bout de ses petits doigts noirs, sera ta commère. Viens vite, quoique le nouveau venu en ce monde ne paraisse pas avoir envie d'en sortir de sitôt; viens vite, car il y a longtemps que je ne t'ai vu, et j'ai une bonne grosse envie de te voir.

» Ton ami,

» ALEX. DUMAS.

» *P.-S.* Je rouvre ma lettre pour te dire que le gaillard vient de pisser par-dessus sa tête. C'est de bon augure, hein! »

Qu'on passe quelque chose à l'amour-propre de mon père. Il avait tant désiré ce garçon, depuis dix ans qu'il était marié, qu'il crut que sa naissance, comme celle d'Auguste, devait être précédée, accompagnée et suivie de présages dignes d'intéresser le monde.

En tout cas, ces présages, si satisfaisants pour mon père, parurent, à ce qu'il paraît, moins positifs à Brune; car voici la lettre qu'il lui répondit, poste pour poste, comme on voit :

Au général Dumas.

« Paris, le 10 thermidor an x de la République.

» Mon cher général, un préjugé que j'ai m'empêche de me rendre à tes désirs. J'ai été parrain cinq fois, mes cinq *fillots* sont morts! Au décès du dernier, j'ai promis de ne plus nommer d'enfants. Mon préjugé te paraîtra peut-être fantasque. Mais je serais malheureux d'y renoncer. Je suis ami de ta famille, et cette qualité m'autorise à compter sur ton indulgence. Il m'a fallu être bien ferme dans ma résolution pour refuser le compérage avec ta charmante fille. Fais-lui agréer mes re-

Digitized by Google

grets ainsi qu'à ta charmante femme, et agrée l'assurance de mon sincère attachement.

» BRUNE.

» *P.-S.* Je te fais passer quelques boîtes pour la petite marraine et sa maman. »

Malgré ce premier refus et les craintes qu'il exprimait, mon père insista. Je ne connais pas la seconde lettre; mais sans doute les présages s'étaient succédé plus heureux encore et plus convaincants que les premiers, car, de cette insistance de mon père, il résulta un *mezzo termine :* c'est que Brune ne me tiendrait pas de sa personne sur les fonts de baptême, mais que mon père, muni d'une procuration en bonne forme, m'y tiendrait en son lieu et place.

Quant à la commère, à laquelle cette cérémonie avait déjà valu force bonbons, et devait en valoir davantage encore, et qui, par conséquent, s'en faisait une fête, rien ne fut changé à son endroit.

Brune, par procuration, et Aimée-Alexandrine Dumas, ma sœur, âgée alors de neuf ans, furent donc mes parrain et marraine.

Au moment du départ pour l'Égypte, il avait été convenu, on s'en souvient, que, si jamais ma mère mettait au monde un garçon, les parrain et marraine du susdit garçon devaient être Bonaparte et Joséphine. Mais les choses étaient tellement changées depuis ce temps, que mon père n'eut pas même l'idée de rappeler au premier consul la promesse du général en chef.

Bonaparte — et il l'a prouvé cruellement à ma mère — n'était pas de ces Louis XII qui oublient les haines du duc d'Orléans.

La première lueur qui se répand dans cette première obscurité de ma vie pour y éclairer un souvenir date de l'année 1805. Je me rappelle la topographie partielle d'un petit château que nous habitions et qui s'appelait *les Fossés.*

Cette topographie se borne à la cuisine et à la salle à man-

ger, les deux endroits que je fréquentais sans doute avec le plus de sympathie.

Je n'ai pas revu ce château depuis 1805, et cependant je puis dire que l'on descendait dans cette cuisine par une marche; qu'un gros bloc était en face de la porte; que la table de cuisine venait immédiatement après lui; qu'en face de cette table de cuisine, à gauche, était la cheminée, cheminée immense, à l'intérieur de laquelle était presque toujours le fusil favori de mon père, monté en argent, avec un coussinet de maroquin vert à la crosse, fusil auquel on me défendait, sous les peines les plus sévères, de toucher jamais, et auquel je touchais éternellement, sans qu'une seule fois ma bonne mère ait, malgré ses terreurs, réalisé aucune de ses menaces à mon endroit.

Enfin, au delà de la cheminée, était la salle à manger, à laquelle on montait par trois marches, qui était parquetée en sapin, et lambrissée de bois peint en gris.

Quant aux commensaux de cette maison, à part mon père et ma mère, ils se composaient, et je les classe ici selon l'importance qu'ils avaient prise dans mon esprit, — ils se composaient :

1° D'un gros chien noir nommé *Truffe*, qui avait le privilége d'être bien venu partout, attendu que j'en avais fait ma monture ordinaire;

2° D'un jardinier nommé Pierre, qui faisait pour moi, dans le jardin, provision de grenouilles et de couleuvres, sorte d'animaux dont j'étais fort curieux ;

3° D'un nègre, valet de chambre de mon père, nommé Hippolyte, espèce de Jocrisse noir, dont les naïvetés étaient passées en proverbe, et que mon père gardait, je crois, pour compléter une série d'anecdotes qu'il eût pu opposer avec avantage aux jeannoteries de Brunet;

4° D'un garde nommé Mocquet, pour lequel j'avais une profonde admiration, attendu que, tous les soirs, il avait à raconter de magnifiques histoires sur son adresse, histoires qui s'interrompaient aussitôt que paraissait le général, le général n'ayant point de cette adresse une idée aussi haute que le narrateur;

Digitized by Google

5° Enfin d'une fille de cuisine, nommée Marie.

Cette dernière se perd complétement dans les brouillards crépusculaires de ma vie. C'est un nom que j'ai entendu donner à une forme restée indécise dans mon esprit, mais qui, autant que je puis me rappeler, n'avait rien de poétique.

Truffe mourut de vieillesse vers la fin de 1805; Mocquet et Pierre l'ensevelirent dans un coin du jardin. Ce fut le premier enterrement auquel j'assistai, et je pleurai bien sincèrement le vieil ami de ma première jeunesse.

Maintenant, mes autres souvenirs sont épars et brillants dans une demi-obscurité, sans ordre et sans chronologie.

Un jour que je jouais dans le jardin, Pierre m'appela, je courus à lui. Quand Pierre m'appelait, c'est qu'il avait fait quelque trouvaille digne de mon attention. En effet, il venait de pousser, d'une espèce de pré dans un chemin, une couleuvre qui avait une grosse bosse au ventre. D'un coup de bêche, il coupa la couleuvre en deux, et, de la couleuvre, sortit une grenouille, un peu engourdie par le commencement de digestion dont elle était l'objet, mais qui bientôt revint à elle, détira ses pattes l'une après l'autre, bâilla démesurément, et se mit à sauter doucement d'abord, puis plus vivement, puis enfin comme s'il ne lui était absolument rien arrivé.

Ce phénomène, que je n'ai jamais eu l'occasion de voir se reproduire depuis, me frappa singuliérement et est resté si présent à mon esprit, qu'en fermant les yeux, je revois, au moment où j'écris ces lignes, les deux tronçons mouvants de la couleuvre, la grenouille encore immobile, et Pierre appuyé sur sa bêche et souriant d'avance à mon étonnement, comme si Pierre, la grenouille et la couleuvre étaient encore là devant moi.

Seulement, le visage de Pierre est à demi effacé par le temps, comme un daguerréotype mal venu.

Je me souviens encore que, vers la moitié de l'année 1805, mon père, souffrant et se trouvant mal partout, quitta notre château des Fossés pour une maison ou un château situé à Antilly, — de ce séjour, je n'ai aucun souvenir, — et que mon

Digitized by Google

déménagement à moi se fit sur le dos de Pierre. Or, il avait beaucoup plu la veille et la surveille, et mon étonnement était grand de voir Pierre, sans se déranger, traverser les flaques d'eau qui coupaient le chemin.

— Tu sais donc nager, Pierre? lui demandais-je.

Il faut que l'impression que m'a faite le courage de Pierre, traversant ces flaques d'eau, soit bien vive, puisque ces paroles sont les premières que je me rappelle avoir prononcées, et, comme celles de M. de Crac, qui avaient gelé en hiver et qui dégelaient au printemps, je les entends bruire à mon oreille avec l'accent lointain et presque perdu de ma voix enfantine.

Cette interrogation à Pierre : « Pierre, tu sais donc nager? » venait d'un événement arrivé chez nous, et qui avait laissé une impression profonde dans ma jeune imagination. Trois jeunes gens, dont l'un nommé Dupuis, et que j'ai revu depuis bijoutier à Paris, trois jeunes gens de Villers-Cotterets étaient venus au château des Fossés, entouré d'eau, pour demander la permission de se baigner dans l'espèce de canal qui l'entourait. Mon père avait accordé cette permission, avait demandé aux jeunes gens s'ils savaient nager, et, sur leur réponse négative, leur avait assigné un endroit où ils devaient avoir pied, et où, par conséquent, ils ne courraient aucun danger. Nos baigneurs s'étaient d'abord tenus là; puis, peu à peu, ils s'étaient enhardis, de sorte que tout à coup nous entendîmes de grands cris du côté du canal et qu'on y courut; c'étaient nos trois baigneurs qui étaient tout simplement en train de se noyer.

Heureusement, Hippolyte était là, et Hippolyte nageait comme un poisson. En un tour de main, il fut à l'eau, et, quand mon père arriva au bord du canal, il était déjà en bonne voie de sauver le premier. Mon père, admirable nageur des colonies, se jeta à l'eau à son tour, et sauva le second. Hippolyte sauva le troisième.

Toute cette pêcherie fut l'affaire de cinq minutes, et cependant l'un des trois baigneurs avait déjà perdu connaissance, de sorte que, le voyant couché, les yeux fermés et sans souffle,

Digitized by Google

je le crus mort. Ma mère, qui savait qu'il n'était qu'évanoui, et à qui mon père assurait qu'il ne courait aucun danger de la vie, profita de ce spectacle, qui m'impressionnait profondément, pour me faire un sermon plein d'éloquence sur le danger d'aller jouer sur les bords du canal. Jamais sermon n'eut un auditoire plus attentif, jamais prédicateur n'eut un converti plus fervent.

A partir de ce moment, on ne m'eût pas, pour tous les trésors de l'enfance, chevaux galopants, moutons bêlants, chiens aboyants, on ne m'eût pas fait cueillir une fleur sur les bords du canal.

Une chose m'avait frappé encore, c'étaient les formes merveilleuses de mon père, ces formes pour lesquelles on semblait avoir fondu dans un même moule les statues d'Hercule et d'Antinoüs, comparées aux formes grêles et pauvres d'Hippolyte.

Il en résulte que je vois mon père, quand je le vois, nu, ruisselant d'eau, et souriant d'un divin sourire, comme un homme qui vient d'accomplir un acte qui l'égale à Dieu, c'est-à-dire qui vient de sauver un autre homme.

Voilà pourquoi je demandais à Pierre s'il savait nager. C'est que, le voyant s'aventurer dans des flaques d'eau de deux pouces de profondeur, je songeais à ce jeune homme évanoui sur le gazon du canal, et que je ne voyais là, pour nous sauver, ni mon père ni Hippolyte.

Hippolyte, excellent nageur, coureur dératé, assez bon cavalier, était loin d'avoir, comme je l'ai déjà dit, des facultés intellectuelles correspondantes à ses qualités physiques. Deux exemples donneront une idée de son intelligence.

Un soir que ma mère craignait une gelée de nuit, et qu'elle voulait en préserver quelques belles fleurs d'automne placées sur un petit mur d'appui, et dont la vue égayait les fenêtres de la salle à manger, elle appela Hippolyte.

Hippolyte accourut et attendit l'ordre qu'on allait lui donner, ses gros yeux écarquillés et ses grosses lèvres ouvertes.

— Hippolyte, lui dit ma mère, vous rentrerez ces pots-là ce soir, et vous les mettrez dans la cuisine.

Digitized by Google

— Oui, madame, répondit Hippolyte.

Le soir, ma mère trouva effectivement les pots dans la cuisine, mais empilés les uns sur les autres, afin de prendre le moins de place possible sur les terres de Marie.

Une sueur froide perla au front de ma pauvre mère, car elle comprenait tout.

Hippolyte avait obéi à la lettre. Il avait vidé les fleurs et rentré les pots.

Les fleurs brisées, entassées les unes sur les autres et toutes brillantes de gelée, furent retrouvées le lendemain au pied du mur.

On appela Pierre, leur médecin. Pierre en sauva quelques-unes; mais la plus grande partie se trouva perdue.

Le second fait est plus grave. Je l'avais offert à Alcide Tousez, pour qu'il le plaçât dans *la Sœur de Jocrisse;* mais il n'osa l'utiliser.

J'avais un charmant petit friquet que Pierre avait attrapé. Le pauvre petit, volant à peine, avait voulu s'aventurer comme Icare à suivre son père, et était passé de son nid dans une cage, où il avait grossi et où son aile avait pris tout le développement nécessaire.

C'était Hippolyte qui était chargé spécialement de donner du grain à mon friquet et de nettoyer la cage.

Un jour, je trouvai la cage ouverte et mon friquet disparu.

De là, cris, douleurs, trépignements, et enfin intervention maternelle.

— Qui a laissé cette porte ouverte? demanda ma mère à Hippolyte.

— C'est moi, madame, répondit celui-ci, joyeux comme s'il avait fait l'action la plus adroite du monde.

— Et pourquoi cela?

— Dame! pauvre petite bête, sa cage sentait le renfermé.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Ma mère n'ouvrait-elle pas elle-même les fenêtres et les portes des chambres qui sentaient le renfermé, et ne recommandait-elle pas aux domestiques d'en faire autant en pareille circonstance?

On me donna un autre friquet, et l'on enjoignit à Hippo-

Digitized by Google

lyte de nettoyer la cage assez souvent pour qu'elle ne sentît pas le renfermé.

Je ne me rappelle pas s'il obéit bien ponctuellement. D'ailleurs, un autre événement préoccupait la maison.

XVII

Le cauchemar de Mocquet. — Son brûle-gueule. — La mère Durand. — Les bêtes *fausses* et le *pierge*. — M. Collard. — Le remède de mon père. — Guérison radicale de Mocquet.

Mocquet avait le cauchemar.

Savez-vous ce que c'est que le cauchemar? Oui, car vous avez vu ce monstre aux gros yeux, assis sur la poitrine d'un homme endormi et haletant.

De qui est la lithographie? Je ne m'en souviens pas; mais je l'ai vu comme vous l'avez vu.

Seulement, le cauchemar de Mocquet, ce n'était pas un singe aux gros yeux, monstre fantastique éclos dans l'imagination d'Hugo, et reproduit par le pinceau de Delacroix, par le crayon de Boulanger ou par le ciseau de Feuchères; non, c'était une petite vieille, habitant le village d'Haramont, distant d'un quart de lieue de notre château des Fossés, et que Mocquet tenait pour son ennemie personnelle.

Mocquet entra un jour, dès le matin, dans la chambre de mon père, encore couché, et s'arrêta devant son lit :

— Eh bien, Mocquet, demanda mon père, qu'y a-t-il? et pourquoi cet air funèbre?

— Il y a, mon général, répondit gravement Mocquet, que je suis *cauchemardé*.

Mocquet, sans s'en douter, avait enrichi la langue d'un verbe actif.

— Tu es *cauchemardé?* Oh! oh! fit mon père en se soulevant sur le coude.

— Oui, général.

Digitized by Google

Et Mocquet tira son brûle-gueule de sa bouche, ce qu'il ne faisait que rarement et dans les circonstances graves.

Ce brûle-gueule était devenu non pas un accessoire de Mocquet, mais une partie intégrante de Mocquet.

Jamais nul ne pouvait dire avoir vu Mocquet sans son brûle-gueule. Quand, par hasard, il ne le tenait pas à la bouche, il le tenait à la main.

Ce brûle-gueule, destiné à accompagner Mocquet au milieu des fourrés les plus épais, devait présenter le moins de prise possible aux corps solides, qui pouvaient amener son anéantissement.

Or, l'anéantissement d'un brûle-gueule bien culotté était pour Mocquet une perte que les années seules pouvaient réparer.

Aussi, la tige du brûle-gueule de Mocquet ne dépassait jamais cinq ou six lignes, et encore pouvait-on toujours, sur les cinq ou six lignes, parier pour moitié en tuyau de plume.

Cette habitude de ne pas quitter sa pipe, laquelle avait creusé son étau entre les incisives de Mocquet, avait amené chez lui une autre habitude, qui était celle de parler les dents serrées, ce qui donnait un caractère d'entêtement particulier à tout ce qu'il disait; car alors rien n'empêchait plus ses dents de se rejoindre.

— Et depuis quand es-tu *cauchemardé,* mon pauvre Mocquet? demanda mon père.

— Depuis huit jours, général.

— Et par qui?

— Oh! je sais bien par qui, dit Mocquet, les dents plus serrées que jamais.

— Mais, enfin, peut-on le savoir?

— Par cette vieille sorcière de mère Durand, général.

— Par la mère Durand d'Haramont?

— Oui, par elle.

— Diable! Mocquet, il faut faire attention à cela!

— Je fais attention aussi, et elle me le payera, la vieille taupe.

Digitized by Google

La vieille taupe était une expression de haine que Mocquet avait empruntée à Pierre, lequel, n'ayant pas de plus grand ennemi que les taupes, donnait le nom de taupe à tout ce qu'il détestait.

« Il faut faire attention à cela, Mocquet, » avait dit mon père.

Ce n'est pas que mon père crût au cauchemar de Mocquet, ce n'est pas même qu'en admettant l'existence de ce cauchemar, il crût que c'était la mère Durand qui *cauchemardait* son garde. Non; mais mon père connaissait les préjugés de nos paysans; il savait que la croyance aux *sorts* est encore fort répandue dans les campagnes. Il avait entendu raconter quelques exemples terribles de vengeance de la part d'ensorcelés, qui avaient cru rompre le charme en tuant celui ou celle qui les avait *charmés*, et Mocquet, lorsqu'il était venu dénoncer la mère Durand à mon père, avait mis dans sa dénonciation un tel accent de menace, il avait serré la crosse de son fusil de telle façon, que mon père avait cru devoir abonder dans le sens de Mocquet, afin de prendre sur lui cette influence, qu'il ne fît rien sans le consulter.

— Mais, avant qu'elle te paye, mon cher Mocquet, lui dit mon père, il faut bien t'assurer qu'on ne peut pas te guérir de ton cauchemar.

— On ne peut pas, général.

— Comment, on ne peut pas?

— Non, j'ai fait l'impossible.

— Qu'as-tu fait?

— D'abord, j'ai bu un grand bol de vin chaud avant de me coucher.

— Qui t'a conseillé ce remède-là? Est-ce M. Lécosse?

M. Lécosse était le médecin en renom de Villers-Cotterets.

— M. Lécosse! fit Mocquet, est-ce qu'il connaît quelque chose aux *sorts*, lui? Non pardieu pas! ce n'est pas M. Lécosse.

— Qui est-ce donc?

— C'est le berger de Longpré.

— Mais un bol de vin chaud, animal, tu as dû être ivre mort après l'avoir bu?

Digitized by Google

— Le berger en a bu la moitié.

— Je comprends l'ordonnance, alors. Et le bol de vin chaud n'a rien fait?

— Mon général, elle est venue piétiner sur ma poitrine cette nuit-là, comme si je n'avais absolument rien pris.

— Et qu'as-tu fait encore?

— J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête *fausse*.

Mocquet avait une phraséologie qui lui était particulière. Jamais on n'avait pu lui faire dire une bête fauve. Toutes les fois que mon père disait *une bête fauve*, Mocquet reprenait :

— Oui, général, *une bête fausse*, parce que, général, sauf votre respect, vous vous trompez.

— Comment, je me trompe?

— Oui, on ne dit pas une bête fauve, on dit une bête fausse.

— Et pourquoi cela?

— Parce que bête fauve, cela ne veut rien dire.

— Et que veut dire bête fausse?

— Cela veut dire une bête qui ne va que la nuit, ça veut dire une bête qui trompe, ça veut dire une bête *fausse* enfin.

La définition était si logique, qu'il n'y avait rien à répondre. Aussi mon père ne répondit-il rien, et Mocquet, triomphant, continua d'appeler les *bêtes fauves* des *bêtes fausses*.

Voilà pourquoi à la question de mon père : « Et qu'as-tu fait encore? » Mocquet répondit :

— J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête fausse.

— Et que fais-tu, Mocquet.

— Je prépare un *pierge*.

C'était la façon de Mocquet de prononcer le mot *piége*.

— Tu as préparé un piége pour prendre la mère Durand?

Mocquet n'aimait pas qu'on prononçât les mots autrement que lui.

Il reprit :

— J'ai préparé un *pierge* pour la mère Durand.

— Et où l'as-tu mis? A ta porte?

Digitized by Google

— Ah bien, oui, à ma porte ! est-ce qu'elle passe à ma porte, la vieille sorcière ? Elle entre dans ma chambre à coucher, je ne sais pas seulement par où !

— Par la cheminée, peut-être ?

— Il n'y en a pas. Et, d'ailleurs, je ne la vois que lorsque je la sens quand elle me piétine sur la poitrine : vlan ! vlan ! vlan !

— Enfin, où as-tu mis le piége ?

— Le *pierge?* Je l'ai mis sur mon estomac, donc.

— Et quel piége as-tu mis ?

— Oh ! un fameux *pierge*, avec une chaîne de fer que j'ai passée à mon poignet. Il pesait bien dix livres. Oh ! oui, dix à douze livres au moins.

— Et cette nuit-là ?

— Oh ! cette nuit-là, ç'a été bien pis. Ordinairement, c'était avec des galoches qu'elle me pétrissait la poitrine ; cette nuit-là, elle est venue avec des sabots.

— Et elle vient comme cela ?...

— Toutes les nuits que le bon Dieu fait. Aussi j'en maigris que je deviens étique ; mais, ce matin, j'ai pris mon parti.

— Et quel parti as-tu pris, Mocquet ?

— J'ai pris le parti de lui flanquer un coup de fusil, donc.

— C'est un parti sage. Et quand dois-tu le mettre à exécution.

— Oh ! ce soir ou demain, général.

— Diable ! et moi qui voulais t'envoyer à Villers-Hellon.

— Oh ! ça ne fait rien, général. Était-ce pressé, ce que j'allais faire ?

— Très-pressé.

— Eh bien, je peux aller à Villers-Hellon, il n'y a que quatre lieues, et être revenu ce soir. Ça fait huit lieues dans la journée. Nous en avons avalé bien d'autres en chassant, général.

— C'est dit, Mocquet. Je vais te donner une lettre pour M. Collard, et tu partiras.

— Et je partirai, oui, général.

Mon père se leva et écrivit à M. Collard.

Digitized by Google

Nous dirons plus tard ce que c'était que M. Collard; en attendant, contentons-nous de consigner ici que c'était un des bons amis de mon père.

La lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher Collard,

» Je vous envoie mon imbécile de garde, que vous connaissez. Il s'imagine qu'une vieille femme le *cauchemarde* toutes les nuits, et, pour en finir avec son vampire, il veut tout simplement le tuer. Comme la justice pourrait trouver mauvaise cette manière de se traiter soi-même des étouffements, je vous l'envoie sous un prétexte quelconque. Envoyez-le chez Danré de Vouty, qui, sous un autre prétexte, l'enverra chez Dulauloy, lequel, avec ou sans prétexte, l'enverra au diable, s'il veut.

» En somme, il faut que sa tournée dure une quinzaine de jours. Dans quinze jours, nous habiterons Antilly, et alors, comme il ne sera plus dans le voisinage d'Haramont, et que probablement son cauchemar le quittera en route, la mère Durand pourra dormir tranquille, ce que je ne lui conseillerais pas de faire, si Mocquet demeurait dans les environs.

» Il vous porte une douzaine de bécassines et un lièvre que nous avons tués hier en chassant dans les marais de Walue.

» Mille tendres souvenirs à votre belle Herminie, et mille baisers à votre chère petite Caroline.

» Votre ami,

» ALEX. DUMAS.

» *P.-S.* Nous avons reçu hier des nouvelles de votre filleule Aimée, qui se porte bien; quant à Berlick, il grandit d'un pouce par mois, et court toujours sur la pointe des pieds.

» Les sabots n'y ont rien fait. »

Mocquet partit une heure après la lettre écrite, et, trois semaines écoulées, vint nous rejoindre à Antilly.

— Eh bien, lui demanda mon père, le voyant gaillard et bien portant, et la mère Durand?

Digitized by

— Eh bien, général, elle m'a quitté, la vieille taupe. Il paraît qu'elle n'avait de pouvoir que dans le canton (1).

Maintenant, le lecteur a le droit de me demander une explication sur le post-scriptum de mon père, et d'exiger que je lui dise ce que c'était que ce Berlick qui grandissait d'un pouce par mois, et qui courait sur la pointe des pieds sans que les sabots y fissent rien.

XVIII

Ce que c'était que Berlick. — La fête de Villers-Cotterets. — Faust et Polichinelle. — Les sabots. — Voyage à Paris. — Dollé. — Manette. — La pension de madame de Mauclerc. — Madame de Montesson. — *Paul et Virginie*. — Madame de Saint-Aubin.

Berlick, c'était moi.

Voici à quelle circonstance je devais ce charmant sobriquet :

Pendant la grossesse de ma mère, avait eu lieu, comme d'habitude, le jour de la Pentecôte, la fête de Villers-Cotterets ; fête charmante, sur laquelle je reviendrai, qui se passe sous les feuillées nouvelles, au milieu des fleurs qui s'ouvrent, des papillons qui voltigent, des fauvettes qui chantent ; fête qui autrefois avait sa réputation ; fête à laquelle on venait de vingt lieues à la ronde, et qui, comme toutes les fêtes, à commencer par la Fête-Dieu, n'existe plus guère que sur le calendrier.

Donc, à cette fête où venait tant de monde, était venu un homme portant sur son dos une baraque comme l'escargot porte sa coquille.

Cette baraque contenait le spectacle essentiellement national de Polichinelle, spectacle auquel Gœthe a emprunté son drame de *Faust*.

En effet, qu'est-ce que Polichinelle? Un libertin usé, blasé, rusé, qui enlève les femmes, qui bafoue les frères et les ma-

(1) Voir, pour le développement de l'histoire de Mocquet, *un Voyage à la lune*, dans le tome deuxième des *Causeries*.

Digitized by Google

ris, qui rosse le commissaire, et qui finit par être emporté par le diable.

Qu'est-ce que Faust, sinon un libertin usé, blasé, peu rusé, c'est vrai, qui enlève Marguerite, qui tue son frère, qui rosse les bourgmestres, et qui finit par être emporté par Méphistophélès?

Je ne me hasarderai pas à dire que Polichinelle est plus poétique que Faust, mais j'oserai soutenir qu'il est aussi philosophe et plus amusant.

Notre homme à la baraque avait établi son spectacle sur la pelouse, et donnait, par jour, trente ou quarante représentations de cette sublime farce qui nous a tous fait rire, enfants, et fait réfléchir, hommes.

Ma mère, enceinte de sept mois, alla voir Polichinelle. Notre homme à la baraque était un homme d'imagination. Au lieu d'appeler son diable tout simplement le diable, il lui avait donné un nom.

Il l'appelait Berlick.

L'apparition de Berlick frappa singulièrement ma mère.

Berlick était noir comme un diable. Berlick avait une langue et une queue écarlates. Berlick ne parlait que par une espèce de grognement, qui ressemblait au bruit que fait un siphon d'eau de Seltz au moment où la bouteille achève de se vider; bruit inconnu à cette époque où ces siphons n'étaient pas inventés, mais, par cela même, d'autant plus effrayant.

Ma mère resta préoccupée de cette figure fantastique, au point qu'au sortir de la baraque, elle s'appuya sur sa voisine en disant :

— Ah! ma chère, je suis perdue; j'accoucherai d'un Berlick!

Sa voisine, qui était enceinte comme elle, et qui s'appelait madame Duez, lui répondit :

— Alors, ma chère, si tu accouches d'un Berlick, moi qui étais avec toi, j'accoucherai d'un Berlock.

Les deux amies rentrèrent à la maison en riant; mais, chez ma mère, le rire n'était pas franc, et elle demeura convaincue qu'elle mettrait au monde un enfant qui aurait un visage noir, une queue rouge et une langue de feu.

Digitized by Google

Le jour de l'accouchement arriva.

Plus ce jour approchait, plus la croyance de ma mère prenait d'intensité. Elle prétendait que je faisais dans son ventre des bonds comme un diable seul pouvait en faire, et que, quand je lui donnais des coups de pied, elle sentait les griffes dont mes pieds étaient armés.

Enfin arriva le 24 juillet. La demie sonna après quatre heures du matin, et je naquis.

Mais, en venant au monde, il paraît qu'à force de me tourner et retourner, je m'étais pris le cou dans le cordon ombilical, de sorte que j'apparus violet et à moitié étranglé.

La femme qui assistait ma mère poussa un cri.

— Oh! mon Dieu! murmura ma mère; noir, n'est-ce pas?

La femme n'osa répondre : du violet, au noir, il y avait si peu de différence, que ce n'était pas la peine de la démentir.

En ce moment, je voulus crier, comme fait en entrant dans la vie cette créature, destinée à la douleur, que l'on appelle l'homme.

Le cordon me serrait le cou, je ne pus faire entendre qu'une espèce de grognement, analogue à un bruit qui n'était que trop présent à l'oreille de ma mère.

— Berlick! s'écria-t-elle désespérée, Berlick!...

Heureusement, l'accoucheur se hâta de la rassurer; il me dégagea le cou, et ma face reprit sa couleur, et mon cri fut un vagissement enfantin et non un grognement diabolique.

Mais je n'en étais pas moins baptisé du nom de Berlick, et le nom m'en resta.

Quant au second paragraphe du post-scriptum : « Il court toujours sur la pointe de ses pieds, et les sabots n'y ont rien fait; » ce second paragraphe avait trait à une particularité de mon organisation qui fit que, jusqu'à l'âge de quatre ans, je marchai ou plutôt je courus, — car je ne marchais jamais et je courais toujours, — je courus, dis-je, sur l'extrême pointe des pieds.

Ellsler, près de moi, eût paru danser sur les talons.

Il résultait de cette manière toute particulière de me mouvoir, que, quoique je ne tombasse pas plus souvent qu'un au

tre enfant, ma mère avait plus qu'une autre mère, la crainte de me voir tomber, et demandait conseil à tout le monde afin de me faire marcher d'une façon plus chrétienne.

Je crois que c'était M. Collard qui avait donné à ma mère le conseil de me mettre des sabots.

Un jour, je renonçai à marcher sur la pointe du pied, et je marchai comme tout le monde. Il va sans dire que je ne donnai jamais aucune raison ni du caprice ni de la cause qui m'avaient fait y renoncer.

Seulement, ce fut une grande joie pour la maison, et l'on fit part de cet heureux événement aux amis et aux connaissances.

M. Collard fut un des premiers informés.

Cependant la santé de mon père allait empirant. On lui parla d'un médecin de Senlis, qui avait une certaine réputation dans les environs, et que l'on nommait M. Duval. Nous allâmes à Senlis.

Ce voyage n'a laissé aucun souvenir dans mon esprit, et je n'en trouve d'autre trace qu'une lettre de ma mère qui recommande, pendant l'absence qu'elle va faire, un procès à son avoué.

M. Duval donna, à ce qu'il paraît, à mon père le conseil d'aller à Paris pour consulter Corvisart. Mon père comptait faire ce voyage depuis longtemps. Il voulait voir Brune; il voulait voir Murat; il espérait obtenir par eux l'indemnité qui lui était due comme prisonnier à Brindisi, et, de plus, se faire ordonnancer le payement de sa solde arriérée de l'an VII et de l'an VIII.

Nous partîmes pour Paris.

Oh! ce voyage, c'est autre chose, je me le rappelle parfaitement; non pas précisément le voyage dans sa partie de locomotion, au contraire, je me vois tout arrivé à Paris. C'était vers le mois d'août ou de septembre 1805. Nous étions descendus rue Thiroux, chez un nommé Dollé, ami de mon père. C'était un petit vieillard, portant redingote grise, culottes de velours, bas de coton chinés, souliers à boucles; il était coiffé en ailes de pigeon, et avait une petite queue serrée d'un ru-

Digitized by Google

ban noir et terminée par un pinceau blanc. Le collet de sa redingote faisait remonter cette queue vers le ciel de la façon la plus menaçante.

Sa femme avait dû être très-jolie, et je soupçonne mon père d'avoir été l'ami de la femme avant d'être l'ami du mari.

On l'appelait Manette.

Je cite tous ces détails pour prouver combien ma mémoire est sûre et combien je puis compter sur elle.

Notre première visite fut pour ma sœur. Elle restait dans une excellente pension, tenue par une madame Mauclerc et une demoiselle de Ryan, Anglaise, qui nous prit, depuis, toute une petite fortune dont nous devions hériter. Cette pension était située rue de Harlay, au Marais. C'était un de nos cousins, l'abbé Conseil, ancien gouverneur des pages de Louis XVI, qui avait fait entrer ma sœur dans cette pension.

J'arrivai au moment de la récréation. Toutes les jeunes filles étaient dehors, se promenant, causant, jouant dans une grande cour. A peine m'eurent-elles aperçu avec mes longs cheveux blonds qui, à cette époque, bouclaient au lieu de crêper, à peine eurent-elles su que j'étais le frère de leur amie, que, pareil à un vol de colombes, tout le pensionnat s'abattit autour de moi. Malheureusement, la société de Pierre et de Mocquet m'avait mal civilisé. J'avais peu vu le monde aux Fossés et à Antilly. Toutes ces dispositions amicales, mais bruyantes, doublèrent ma sauvagerie habituelle, et je me mis, en échange des caresses dont m'accablaient tous ces sylphes charmants, à distribuer des coups de pied et des coup de poing dont toutes celles qui eurent l'imprudence de m'approcher reçurent leur part. Les mieux rétribuées furent mademoiselle Pauline Masseron, qui épousa depuis le comte d'Houdetot, pair de France, et mademoiselle Destillères, dont l'hôtel, sous le nom d'hôtel d'Osmond, fait aujourd'hui la convoitise de tous ceux qui passent sur le boulevard des Capucines.

Peut-être mon peu de galanterie naturelle était-il encore augmenté de cette idée qu'une opération, que je tenais pour fort désagréable, m'attendait en sortant de la pension.

C'était la grande mode des boucles d'oreilles à cette époque,

Digitized by Google

et l'on devait profiter de notre présence sur le boulevard pour orner chacun de mes cartilages auditifs d'un petit anneau d'or. Je fis, le moment venu, de grandes difficultés pour me laisser faire ; mais un énorme abricot que mon père alla chercher leva tous les obstacles, et je m'acheminai vers la rue Thiroux, riche d'un ornement de plus.

Vers le tiers de la rue du Mont-Blanc, mon père se sépara de ma mère, me prit avec lui et m'emmena dans un grand hôtel, desservi par des valets en livrée rouge. Mon père dit son nom. On nous fit attendre un instant, puis on nous introduisit, à travers des appartements qui me parurent fort somptueux, jusqu'à une chambre à coucher où se tenait étendue sur une chaise longue une vieille dame qui tendit à mon père la main, avec un geste plein de dignité. Mon père, de son côté, baisa respectueusement cette main et s'assit près de cette dame.

Comment se fit-il que, moi qui venais d'être si prodigue de gros mots et de gestes si familiers avec toutes les charmantes jeunes filles qui voulaient m'embrasser, comment se fait-il que, quand cette vieille dame m'appela vers elle, je lui tendis avec empressement mes deux joues? C'est que, dans cette vieille dame, il y avait quelque chose qui attirait et commandait en même temps.

Mon père demeura une demi-heure à peu près avec cette dame, demi-heure pendant laquelle je me tins, moi, assis immobile à ses pieds. Après quoi, nous la quittâmes, et elle dut demeurer convaincue que j'étais l'enfant le mieux élevé qu'il y eût au monde.

A la porte, mon père s'arrêta, et, me prenant dans sa main pour me mettre à hauteur de son visage, ce qu'il faisait toutes les fois qu'il avait quelque chose de sérieux à me communiquer.

— Mon enfant, me dit-il, pendant que j'étais à Florence, j'ai lu l'histoire d'un sculpteur qui raconte qu'un jour qu'il avait ton âge à peu près, ayant montré à son père une salamandre qui jouait dans le feu, son père lui donna un grand soufflet en lui disant : « Mon fils, ce soufflet-là que je te donne

Digitized by Google

n'est pas pour te châtier, c'est pour que tu te rappelles non-seulement ce que peu d'hommes de notre génération ont vu, mais encore ce que verront peu d'hommes de ta génération à toi, c'est-à-dire une salamandre. » Eh bien, moi, je ferai comme le père du sculpteur florentin ; seulement, je te donnerai non pas un soufflet, mais cette pièce d'or, pour que tu te souviennes qu'aujourd'hui tu as été embrassé par une des meilleures et une des plus grandes dames qui aient jamais existé, par madame la marquise de Montesson, veuve de Louis-Philippe d'Orléans, mort il y a juste vingt ans.

Je ne sais pas ce qu'aurait fait sur mon souvenir un soufflet donné de la main de mon père ; mais je sais que cette douce recommandation, accompagnée de cette pièce d'or, grava toute cette scène dans ma mémoire, de telle sorte que je me vois encore aujourd'hui, assis près de cette gracieuse vieille femme qui, tout en causant avec mon père, s'amusait doucement à jouer avec mes cheveux.

Madame la marquise de Montesson mourut le 6 février, et mon père le 26 février 1806.

Ainsi j'avais vu, moi qui écris ces lignes en 1850, — car près de trois ans se sont écoulés depuis que ces Mémoires ont été commencés, puis abandonnés, puis repris ; — ainsi j'ai vu Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de Montesson, veuve du petit-fils du régent.

Au reste, mon père n'avait-il pas, lui, connu M. de Richelieu, qui avait été mis à la Bastille par Louis XIV pour avoir été trouvé caché sous le lit de madame la duchesse de Bourgogne ?

Réunissez les souvenirs des deux générations, et les événements d'un siècle vous sembleront être accomplis d'hier.

Le soir, mon père et ma mère allèrent au spectacle et me conduisirent avec eux.

C'était à l'Opéra-Comique : on jouait *Paul et Virginie*, et les deux principaux rôles étaient remplis par Méhu et madame de Saint-Aubin.

Dernièrement, je retrouvai cette bonne petite madame de Saint-Aubin, qui avait quelque chose comme trente-huit ans

Digitized by Google

à cette époque, et qui, par conséquent, en a aujourd'hui quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois, et je lui rappelai tous les détails de cette soirée du mois d'août 1805, et, parmi tous ces détails, un qui lui était personnel : c'est que Virginie était grosse à pleine ceinture.

La pauvre Saint-Aubin n'en pouvait revenir.

C'est qu'aussi cette soirée m'avait produit une vive impression : les changements à vue, qui amenaient devant la maison de madame Latour des orangers chargés de fruits d'or, cette mer furieuse, cette foudre qui allait frapper et anéantir *le Saint-Géran*, sont encore aujourd'hui parfaitement présents à mon souvenir.

XIX

Brune et Murat. — Retour à Villers-Cotterets. — L'hôtel de l'*Épée*. — La princesse Pauline. — La chasse. — La permission du grand veneur. — Mon père s'alite pour ne plus se relever. — Délire. — La canne à pomme d'or. — L'agonie.

Le lendemain, Murat et Brune déjeunaient à la maison.

On déjeuna dans une chambre au premier ; de la fenêtre de cette chambre, on voyait Montmartre, et je me rappelle que je suivais des yeux un immense cerf-volant nageant gracieusement dans l'air au-dessus des moulins à vent, lorsque mon père m'appela, me mit le sabre de Brune entre les jambes et le chapeau de Murat sur la tête, et, me faisant faire en galopant le tour de la table :

— Mon enfant, me dit-il, n'oublie pas plus aujourd'hui que tu as fait le tour de cette table, le sabre de Brune entre les jambes et le chapeau de Murat sur la tête, que tu n'oublieras que tu as embrassé hier madame de Montesson, veuve du duc d'Orléans, petit-fils du régent.

Vous le voyez, mon père, je n'ai perdu aucun des souvenirs que vous m'aviez dit de garder. C'est que, depuis que j'ai l'âge de raison, votre souvenir vit en moi comme une lampe sainte, et continue d'éclairer toutes les choses et tous les hommes

Digitized by Google

que vous avez touchés du doigt, quoique le temps ait détruit ces choses, quoique, ces hommes, la mort les ait emportés !

Au reste, à chacun de ces deux hommes, assassinés tous deux dix ans après, à deux mois d'intervalle, j'ai payé mon tribut de souvenir, à l'un à Avignon, à l'autre au Pizzo.

Hélas ! qui eût dit que cet enfant de trois ans, qui tournait joyeusement autour d'eux, raconterait un jour leur mort, après avoir mis, sur le lieu même du meurtre, ses doigts dans le trou même des balles qui ont traversé leur corps et creusé la muraille ?

O mystérieux avenir, presque toujours sombre et parfois sanglant ! au fur et à mesure que tu te déroules, dis donc aux hommes que c'est par pitié pour eux que Dieu a permis que tu leur demeurasses inconnu !

Un dernier mot sur ce déjeuner.

Mon père avait consulté Corvisart, et, quoique Corvisart eût tenté de le rassurer, mon père se sentait mourir. Mon père avait essayé de voir l'empereur, — car le général de l'armée de l'intérieur, Buonaparte, était devenu l'empereur Napoléon, — et l'empereur avait refusé de voir mon père. Celui-ci s'était donc rabattu sur Brune et sur Murat, ses deux amis, qui venaient d'être nommés maréchaux de l'Empire. Il avait trouvé Brune toujours le même, mais Murat tout refroidi. Ce déjeuner avait pour but de nous recommander, ma mère et moi, à Brune et à Murat : ma mère, qui allait être veuve, et moi qui allais être orphelin ; car, mon père mort, sa retraite mourait avec lui, et nous restions sans fortune.

Tous deux lui promirent, le cas échéant, tout ce qui serait en leur pouvoir.

Mon père embrassa Brune, donna une poignée de main à Murat, et quitta Paris le lendemain, la mort dans l'âme et dans e corps tout à la fois.

Nous partîmes de Paris ; — ce retour n'est pas plus présent à ma pensée que l'aller ; — je revenais seulement avec trois ou quatre souvenirs qui, après s'être un peu assoupis dans ma jeunesse et dans mon adolescence, devaient se réveiller flamboyants dans l'âge viril.

Digitized by Google

Où revînmes-nous? Je n'en sais rien; je crois cependant que c'est à Villers-Cotterets. Je me retrouve comme souvenir, vers le 3 octobre, demeurant rue de Soissons, au fameux hôtel de l'*Écu*, dont mon grand-père était propriétaire lors de la célébration du mariage de sa fille.

Seulement, comme cet écu était l'écu de France, que l'écu de France portait trois fleurs de lis, que les fleurs de lis avaient cessé d'être de mise depuis 1792, l'hôtel de l'*Écu* était devenu l'hôtel de l'*Épée*, et était tenu par un M. Picot, qu'on appelait Picot de l'Épée, pour le distinguer de deux autres Picot, l'un qu'on appelait Picot de Noue, l'autre Picot l'avoué.

J'aurai à revenir sur ces deux derniers, qui sont intimement liés à l'histoire de ma jeunesse.

Je me rappelle que, vers la fin d'octobre, un cabriolet vint nous prendre sous la grande porte; nous y montâmes, mon père et moi, et nous partîmes.

J'étais toujours très-joyeux quand mon père m'emmenait avec lui dans ses courses.

Cette fois, nous traversâmes le parc. Je me rappelle que c'était vers la fin d'octobre, parce que les feuilles s'envolaient comme des bandes d'oiseaux.

Nous arrivâmes à une barrière. La clef en avait été oubliée par mon père. Nous étions déjà à trois quarts de lieue de la maison. C'était trop loin pour retourner. Mon père descendit, prit la barrière dans ses bras, lui imprima une violente secousse, et fit sauter de la borne, dans laquelle elle était scellée, la portion de pierre où était entré le pène de la serrure.

Nous continuâmes notre route.

Au bout d'une demi-heure, nous étions arrivés au château de Montgobert Là, la livrée était verte, et non plus rouge comme chez madame de Montesson.

On nous fit, de même que chez madame de Montesson, traverser une file d'appartements, au bout desquels nous entrâmes dans un boudoir tout tendu en cachemire.

Une femme était couchée sur un sofa.

Mais celle-là était jeune et belle, très-jeune et très-belle même; si belle, que moi, enfant, cette beauté me frappa.

Digitized by Google

Cette femme, c'était Pauline Bonaparte, née à Ajaccio en 1780, veuve du général Leclerc en 1802, femme, en 1803, du prince Aldobrandini Borghèse, et séparée de son mari en 1804.

C'était une charmante créature que celle qui s'offrait à moi, toute petite, toute gracieuse, toute chaste; elle avait de petites pantoufles brodées que lui avait sans doute données la fée, marraine de Cendrillon. Elle ne se leva pas lorsqu'entra mon père. Elle étendit la main et souleva la tête, voilà tout. Mon père voulait s'asseoir à côté d'elle sur une chaise; elle le fit asseoir à ses pieds, qu'elle posa sur ses genoux, jouant du bout de sa pantoufle avec les boutons de son habit.

Ce pied, cette main, cette délicieuse petite femme, blanche et potelée, près de cet Hercule mulâtre, toujours beau et puissant, malgré ses souffrances, faisait le plus charmant tableau qui se puisse voir.

Je regardais en riant. La princesse m'appela et me donna une bonbonnière d'écaille, tout incrustée d'or.

Ce qui m'étonna, c'est qu'elle vida les bonbons qui étaient dedans pour me donner la boîte. Mon père lui en fit l'observation. Elle se pencha à son oreille, lui dit quelques mots tout bas, et tous deux se prirent à rire.

Dans ce moment, la joue blanche et rose de la princesse effleura la joue brune de mon père; lui parut plus brun; elle, plus blanche. Tous deux étaient superbes.

Peut-être ai-je vu cela avec mes yeux d'enfant, — ces yeux pleins d'étonnement de tout; — mais, si j'étais peintre, à coup sûr, je ferais un beau tableau de ces deux personnages.

Tout à coup, on entendit le son du cor dans le parc.

— Qu'est cela ? demanda mon père.

— Oh! répondit la princesse, ce sont les Montbreton qui chassent.

— Mais, dit mon père, voici la chasse qui se rapproche; l'animal va passer dans cette allée; venez donc voir, princesse.

— Oh! ma foi non, mon cher général, dit-elle; je suis bien et je ne me dérange pas; cela me fatigue de marcher : portez-moi, si vous voulez.

Digitized by Google

Mon père la prit dans ses deux mains, comme fait une nourrice d'un enfant, et la porta à la fenêtre.

Il la tint là dix minutes, à peu près. L'animal ne voulait pas débucher. Enfin, il traversa l'allée, puis les chiens vinrent après lui, puis les chasseurs après les chiens.

La princesse fit un signe aux chasseurs avec un mouchoir qu'elle tenait à la main.

Ceux-ci répondirent avec leurs chapeaux.

Puis mon père la reposa sur le canapé, et reprit sa place auprès d'elle.

Je ne sais plus ce qui se passa derrière moi. J'étais tout entier à ce cerf qui venait de franchir cette allée, à ces chiens, à ces chasseurs; tout cela était autrement intéressant pour moi que la princesse.

Son souvenir cesse donc entièrement pour moi à ce salut fait de sa main blanche et avec son mouchoir blanc.

Je ne l'ai jamais revue depuis; mais je l'avais si bien vue ce jour-là, que je la vois encore aujourd'hui.

Restâmes-nous à Montgobert ou revînmes-nous le même jour à Villers-Cotterets? Je n'en sais plus rien.

Ce que je sais, c'est que, peu après, mon père s'affaiblit, qu'il sortit moins souvent, qu'il monta plus rarement à cheval, qu'il garda plus longuement la chambre, qu'il me prit plus tristement sur ses genoux.

Encore, tout cela m'est-il revenu depuis par lueurs, comme des choses qu'on a vues pendant une nuit sombre, à la flamme des éclairs.

Quelques jours avant sa mort, mon père reçut une permission de chasse. C'était le maréchal de l'Empire Alexandre Berthier, grand veneur de la couronne, qui la lui envoyait. Alexandre Berthier était un vieil ennemi de mon père, c'était lui qui l'avait porté en observation au siége de Mantoue. Aussi lui avait-il fait attendre longtemps cette permission, valable du 1er vendémiaire au 15 ventôse, c'est-à-dire du 23 septembre au 6 mars.

Mon père la reçut le 24 février.

Il devait mourir le 26.

Digitized by Google

Voici la lettre d'envoi de M. Deviolaine, inspecteur de la forêt :

« Je reçois, au moment de partir pour la forêt, une permission de chasse à tir que M. Collard m'adresse pour le général Dumas; je m'empresse de la lui envoyer en lui souhaitant le bonjour et en désirant bien vivement que sa santé lui permette bientôt d'en user.

» Nos amitiés à madame Dumas.

» DEVIOLAINE.

» Ce 24 février 1806. »

En supposant même que mon père se portât bien, on lui envoyait, de manière à ce qu'il la reçût le 24 février seulement, une permission valable jusqu'au 6 mars.

C'étaient donc douze jours de chasse qu'on lui accordait.

Mon père jeta sur une table la lettre et la permission. Ma mère les enferma dans son portefeuille. Quarante-quatre ans après, je viens de les y retrouver l'une dans l'autre.

La veille, mon père, voulant vaincre la douleur, était monté à cheval. Mais, cette fois, le vainqueur avait été vaincu; il avait, au bout d'une demi-heure, été forcé de revenir.

A partir de ce moment, mon père se mit au lit, et ne se releva plus.

Ma mère sortit pour aller chercher le médecin.

Alors mon père resta seul avec une voisine à nous, madame Darcourt, excellente femme, dont j'aurai l'occasion de parler; mon père eut comme un instant de délire et de désespoir.

— Oh! s'écria-t-il, faut-il qu'un général qui, à trente-cinq ans, a commandé en chef trois armées, meure à quarante ans dans son lit, comme un lâche! O mon Dieu! mon Dieu! que vous ai-je donc fait pour me condamner si jeune à quitter ma femme et mes enfants?

Puis, après quelques minutes d'affaissement :

— Tenez, ma bonne madame Darcourt, dit-il, voici une canne qui m'a sauvé la vie dans les prisons de Brindisi, quand ces brigands de Napolitains ont voulu m'y assassiner. Veillez

Digitized by Google

à ce qu'elle ne me quitte pas : qu'on l'enterre avec moi! Mon fils ne saurait pas le prix que j'y attache, et elle serait perdue avant qu'il pût s'en servir.

Madame Darcourt, qui voyait bien qu'il y avait un peu de délire dans ces paroles, lui répondit, pour ne point le contrarier, qu'il serait fait comme il le désirait.

— Attendez, dit mon père, la pomme est en or.

— Oui, sans doute.

— Eh bien, comme je ne laisse pas mes enfants assez riches pour les priver de la somme que vaut cet or, si peu considérable qu'elle soit, portez ma canne chez Duguet, l'orfévre en face d'ici ; qu'il fonde la pomme, qu'il la fonde en lingot, et qu'il m'apporte ce lingot aussitôt qu'il sera fondu.

Madame Darcourt voulut risquer une observation ; mais il la pria si doucement de faire ce qu'il désirait, qu'elle y consentit, prit la canne, et la porta chez Duguet.

Au bout d'un instant, elle rentra, n'ayant eu que la rue à traverser.

— Eh bien? lui demanda mon père.

— Eh bien, demain à six heures du soir, général, vous aurez votre lingot.

— Demain à six heures du soir, répéta mon père, soit! Il est probable que je ne serai pas encore mort.

Le lendemain, en effet, Duguet apporta le lingot. Le mourant le remit à ma mère : il était très-affaibli déjà; cependant il avait encore toute sa tête, et continuait d'entendre et de parler.

A dix heures du soir, sentant que la mort approchait, il demanda l'abbé Grégoire.

L'abbé Grégoire était non-seulement un bon prêtre, mais encore un excellent ami.

Ce n'était point une confession que le mourant avait à faire. Dans toute sa vie, mon père n'avait pas une mauvaise action à se reprocher; peut-être restait-il au fond de son cœur quelque haîne pour Berthier et Napoléon. Mais qu'importaient à ces hommes au faîte de la fortune et de la puissance les dernières douleurs d'un mourant? Du reste, toute haine fut adjurée

Digitized by Google

pendant les deux heures qui précédèrent la mort, et pendant lesquelles celui qui allait quitter ce monde essaya de consoler ceux qui allaient y demeurer après lui.

Une fois, il demanda à me voir; puis, comme on s'apprêtait à m'aller chercher chez ma cousine, où l'on m'avait emporté :

— Non, dit-il. Pauvre enfant! il dort; ne le réveillez pas.

Enfin, après avoir dit adieu à madame Darcourt et à l'abbé, il se retourna vers ma mère, et, gardant pour elle son dernier soupir, il expira entre ses bras, à minuit sonnant.

XX

Mon amour pour mon père. — Son amour pour moi. — On m'emporte chez ma cousine Marianne. — Plan de la maison. — La forge. — Apparition. — J'apprends la mort de mon père. — Je veux monter au ciel pour tuer le bon Dieu. — Notre situation à la mort de mon père. — Haine de Bonaparte.

Cette nuit où mon père mourut, je fus emporté hors de la maison par maman Zine et installé près de mon autre cousine Marianne, qui demeurait chez son père, rue de Soissons. Soit qu'on ne voulût pas mettre mon enfance en contact avec un cercueil, la mort étant prévue, soit qu'on craignît l'embarras que je pourrais causer, cette précaution fut prise vers les cinq heures du soir; puis maman Zine revint à la maison.

Ma pauvre mère avait besoin d'aide pour la nuit qu'elle allait passer.

J'adorais mon père. Peut-être, à cet âge, ce sentiment, que j'appelle aujourd'hui de l'amour, n'était-il qu'un naïf étonnement pour cette structure herculéenne et pour cette force gigantesque que je lui avais vu déployer en plusieurs occasions; peut-être encore n'était-ce qu'une enfantine et orgueilleuse admiration pour son habit brodé, pour son aigrette tricolore et pour son grand sabre, que je pouvais à peine soulever; mais tant il y a, qu'aujourd'hui encore le souvenir de mon père, dans chaque forme de son corps, dans chaque

trait de son visage, m'est aussi présent que si je l'eusse perdu hier ; tant il y a enfin, qu'aujourd'hui je l'aime encore, je l'aime d'un amour aussi tendre, aussi profond et aussi réel, que s'il eût veillé sur ma jeunesse, et que si j'eusse eu le bonheur de passer de cette jeunesse à l'adolescence, appuyé sur son bras puissant.

De son côté, mon père m'adorait, je l'ai dit et je ne saurais trop le redire, surtout s'il reste des morts quelque chose qui entende ce que l'on dit d'eux ; et, quoique, dans les derniers temps de sa vie, les souffrances qu'il éprouvait lui eussent aigri le caractère au point qu'il ne pouvait supporter dans sa chambre aucun bruit ni aucun mouvement, il y avait une exception pour moi.

Je ne me rappelle point si, en quittant la maison, on me fit embrasser mon père ; ce qui arriva dans la nuit et que je vais raconter, que ce soit ou non un effet de ma jeune imagination, me ferait croire qu'on avait oublié ce soin pieux. Je n'avais, du reste, d'autre idée de la mort que ce que j'en ai dit à propos du gros chien noir et du baigneur évanoui ; il m'eût été, en outre, bien difficile de prévoir celle de mon père, moi qui, trois jours auparavant, l'avais vu monter à cheval. Je ne fis donc aucune difficulté pour sortir de la maison, et, une fois sorti, j'ignore si mon père parla de moi ou me demanda. Un voile est entre mes yeux et cette dernière journée de sa vie ; je ne me souviens bien distinctement que du fait que je vais raconter, et qui est resté dans tous ses détails parfaitement présent à ma pensée.

On m'avait donc installé chez le père de mes deux cousines.

Ce brave homme était serrurier, et se nommait Fortier ; il avait un frère curé de village. Je parlerai plus tard de ce frère, qui était un type assez curieux.

Je restai confié aux soins de ma cousine Marianne.

Qu'on me permette, pour l'intelligence de la situation, de donner un plan exact de la maison. Il y a quarante ans peut-être que je n'y suis entré, et cependant je la vois comme si je venais d'en sortir.

Digitized by Google

RUE DE SOISSONS.

Fenêtre.

Porte donnant sur la rue.

Etabli.

Etabli.

Enclume.

Forge.

Porte.

Cour intérieure.

Fenêtre.

Porte.

Armoire.

Chambre à coucher.

Lit improvisé.

Lit.

Porte.

Cuisine.

Cheminée.

Porte.

Petit jardin plein de pierres, où poussaient quelques arbres et beaucoup d'herbe.

Porte.

PLACE DU CHATEAU.

Digitized by Google

La maison, comme on le voit, n'était donc en réalité qu'un boyau, composé de la forge donnant sur la rue de Soissons; d'une cour intérieure venant après la forge; du logis, qui consistait en une chambre à coucher meublée d'ordinaire d'un grand lit à baldaquin de serge verte, d'une grande armoire de noyer, d'une table, de quelques chaises, et surmeublée, pour cette nuit, d'un petit lit qu'on m'avait improvisé sur deux chaises, et qu'on avait placé en face du grand. Après cette chambre à coucher venait la cuisine, demeure habituelle d'un gros chat appelé *le Docteur*, à la griffe duquel je faillis un jour laisser un de mes yeux. Enfin, après la cuisine, un petit jardin ombragé de quelques arbres, et encombré de beaucoup de pierres, jardin qui ne rapportait absolument que des orties, auquel on n'avait jamais songé à faire rapporter autre chose, et qui donnait sur la place du Château.

Il résultait de cette disposition que, du moment où la porte de la forge, donnant sur la rue de Soissons, et la porte du jardin, donnant sur la place du Château, étaient fermées, la maison d'habitation, à moins qu'on ne franchît les murs, était inabordable.

J'étais donc resté chez ma cousine Marianne, sans faire aucune difficulté d'y rester. J'aimais aller à la forge, où un garçon, nommé Picard, s'occupait beaucoup de moi. J'y faisais des feux d'artifice avec de la limaille de fer, et les ouvriers, Picard particulièrement, me racontaient des histoires qui me paraissaient fort intéressantes.

Je restai à la forge assez avant dans la soirée; la forge avait, le soir, des reflets fantastiques et des jeux de lumière et d'ombre qui me plaisaient infiniment. Vers huit heures, ma cousine Marianne vint m'y chercher, me coucha dans le petit lit en face du grand, et je m'endormis de ce bon sommeil que Dieu donne aux enfants, comme la rosée au printemps.

A minuit, je fus réveillé, ou plutôt, nous fûmes réveillés, ma cousine et moi, par un grand coup frappé à la porte. Une veilleuse brûlait sur une table de nuit; à la lueur de cette veilleuse, je vis ma cousine se soulever sur son lit, très-effrayée, mais sans rien dire.

Digitized by Google

Personne ne pouvait frapper à cette porte intérieure, puisque les deux autres portes étaient fermées.

Mais, moi qui aujourd'hui frissonne presque en écrivant ces lignes, moi, au contraire, je n'éprouvai aucune peur : je descendis à bas de mon lit et je m'avançai vers la porte.

— Où vas-tu, Alexandre? me cria ma cousine; où vas-tu donc?

— Tu le vois bien, répondis-je tranquillement, je vais ouvrir à papa, qui vient nous dire adieu.

La pauvre fille sauta hors de son lit tout effarée, m'attrapa comme je mettais la main à la serrure, et me recoucha de force dans mon lit.

Je me débattais entre ses bras, criant de toutes mes forces :

— Adieu, papa! adieu, papa!

Quelque chose de pareil à une haleine expirante passa sur mon visage et me calma.

Cependant je me rendormis avec des larmes plein les yeux et des sanglots plein la gorge.

Le lendemain, on vint nous réveiller au jour.

Mon père était mort juste à l'heure où ce grand coup dont je viens de parler avait été frappé à la porte!

Alors j'entendis ces mots, sans trop savoir ce qu'ils signifiaient :

— *Mon pauvre enfant, ton papa, qui t'aimait tant, est mort!*

Quelle bouche prononça sur moi ces mots qui me faisaient orphelin à trois ans et demi?

Il me serait impossible de le dire.

Par qui me fut annoncé le plus grand malheur de ma vie?

Je l'ignore.

— Mon papa est mort, répliquai-je. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que tu ne le verras plus.

— Comment, je ne verrai plus papa?

— Non.

— Et pourquoi ne le verrai-je plus?

— Parce que le bon Dieu te l'a repris.

Digitized by Google

— Pour toujours?

— Pour toujours.

— Et vous dites que je ne le verrai plus?

— Plus jamais.

— Plus jamais, jamais?

— Plus jamais!

— Et où demeure-t-il, le bon Dieu?

— Il demeure au ciel.

Je restai un instant pensif. Si enfant, si privé de raison que je fusse, je comprenais cependant que quelque chose de fatal venait de s'accomplir dans ma vie. Puis, profitant du premier moment où l'on cessa de faire attention à moi, je m'échappai de chez mon oncle et courus droit chez ma mère.

Toutes les portes étaient ouvertes, tous les visages étaient effarés; on sentait que la mort était là.

J'entrai donc sans que personne me vît ou me remarquât. Je gagnai une petite chambre où l'on enfermait les armes; je pris un fusil à un coup qui appartenait à mon père, et que l'on avait souvent promis de me donner quand je serais grand.

Puis, armé de ce fusil, je montai l'escalier.

Au premier étage, je rencontrai ma mère sur le palier.

Elle sortait de la chambre mortuaire... elle était tout en larmes.

— Où vas-tu? me demanda-t-elle, étonnée de me voir là, quand elle me croyait chez mon oncle.

— Je vais au ciel! répondis-je.

— Comment, tu vas au ciel?

— Oui, laisse-moi passer.

— Et qu'y vas-tu faire, au ciel, mon pauvre enfant?

— J'y vais tuer le bon Dieu, qui a tué papa.

Ma mère me saisit entre ses bras, et, me serrant à m'étouffer :

— Oh! ne dis pas de ces choses-là, mon enfant, s'écria-elle; nous sommes déjà bien assez malheureux!

En effet, la mort de mon père, qui n'avait que quatre mille francs de retraite, nous laissait sans autre fortune qu'une tren-

Digitized by Google

taine d'arpents de terre que possédait, au village de Soucy, mon grand-père maternel, encore vivant à cette époque.

Il était bien dû à mon père, comme je l'ai dit, un arriéré de vingt-huit mille cinq cents francs pour sa solde de l'an VII et de l'an VIII; mais, depuis notre voyage à Paris, une loi avait établi que l'arriéré ne serait payé qu'à partir de l'an IX.

Quant à l'indemnité de cinq cent mille francs, due par le roi de Naples aux prisonniers français et exigée par Bonaparte, il n'en avait plus été question, et c'est pour cela sans doute que les Français venaient de s'emparer du royaume de Naples.

Il est vrai qu'une maison et un beau jardin, situés sur la place de la Fontaine, devaient nous revenir un jour; mais, en attendant, on en payait la rente viagère à un certain M. Harlay, déjà depuis vingt ans. Au reste, le brave homme justifia jusqu'au bout le proverbe, qui dit qu'une rente viagère est un brevet de longue vie pour celui à qui on la paye : il mourut en 1817, à l'âge de quatre-vingt-douze ou quatre-vingt-treize ans.

Nous avions, à cette époque, payé la maison et le jardin quatre fois leur valeur à peu près. Ainsi, — outre cette perte immense que nous faisions, moi d'un père, ma mère d'un mari, — ma mère et moi perdions encore, ma mère toutes ses ressources, moi cet avenir que la présence d'un père crée seule à son fils.

Murat et Brune essayèrent alors — Brune chaudement, Murat timidement, — de tenir, à ma mère et à moi, la promesse qu'ils avaient faite à mon père. Mais tout fut inutile. Napoléon n'oublia jamais cette réunion qui avait eu lieu chez mon père à la troisième journée de route entre Alexandrie et le Caire, et ma mère, victime bien innocente des sentiments républicains de mon père, ne put, de celui qui s'était offert à être mon parrain avant que je fusse né, obtenir, quoique veuve d'un officier général ayant commandé en chef trois armées, la plus petite pension.

Ce ne fut pas tout : la haine de Napoléon, après avoir frappé mon père dans sa fortune, essaya de le frapper dans sa gloire.

Digitized by Google

Un tableau avait été commandé, représentant l'entrée de mon père dans la grande mosquée, le jour de la révolte du Caire, que mon père avait apaisée, *en leur absence à tous*, comme il le leur écrivait lui-même. A mon père, on substitua ce grand hussard blond, qui n'est le portrait de personne, et qui, n'ayant rien dit aux yeux des contemporains, ne dira rien à ceux de la postérité.

On verra plus tard que cette haine s'étendit à moi, et que, malgré les démarches qui furent faites en ma faveur par les anciens amis de mon père, je ne pus jamais obtenir mon entrée dans aucune école militaire, ni dans aucun collége civil.

Au reste, mon père, l'homme du camp de Maulde, l'homme du camp de la Madeleine, l'homme du mont Cenis, l'homme du siége de Mantoue, l'homme du pont de Brixen, l'homme de la révolte du Caire, l'homme que Bonaparte avait fait gouverneur du Trévisan et qu'il avait présenté au Directoire comme l'Horatius Coclès du Tyrol, mon père mourait sans avoir été fait simple chevalier de la Légion d'honneur.

Il n'était donc pas étonnant que l'âme de mon père, avant de remonter au ciel, se fût arrêtée une seconde sur son pauvre enfant, qu'il laissait si dépouillé de toute espérance sur la terre.

Que devins-je au milieu de cette tempête de douleur qui soufflait autour de moi ? Quelle part prit à la mort cette vie qui commençait à peine? C'est ce que j'ignore complétement; je ne me souviens que du moment où ma mère me prit dans ses bras, comme je l'ai dit, et m'emporta.

Une lettre de M. Deviolaine, qui annonce la mort de mon père au général Pille, son ami, me guide seule dans cette obscurité, et m'apprend que nous nous réfugiâmes à Antilly.

Voici cette lettre :

« Villers-Cotterets, 27 février 1806.

» Mon cher cousin,

» Je ne croyais pas avoir à vous annoncer sitôt la mort du brave et malheureux général Dumas. Il a fini sa carrière hier à onze heures du soir, à Villers-Cotterets, où il était revenu

pour suivre les ordonnances des médecins. La maladie qui l'emporte au tombeau est la suite des mauvais traitements qu'il a éprouvés à Naples, à son retour d'Égypte. Il a eu la consolation d'apprendre, le jour de sa mort, que ce pays était conquis par les Français; mais cette satisfaction ne l'a point consolé de la privation d'avoir été à même de terminer ses jours au champ d'honneur. Depuis qu'il n'est plus en activité, comme pendant sa maladie, il n'a cessé de former des vœux pour la prospérité des armes de la France. C'était un spectacle touchant que de lui entendre exprimer, quelques heures avant sa mort, que, pour le sort de sa femme et de ses enfants, il voudrait être enterré dans les champs d'Austerlitz. En effet, mon cher cousin, il les laisse sans aucun moyen d'existence; sa maladie a consommé le peu de ressources qui lui restaient.

» Ma femme est allée reconduire madame Dumas, sa parente, à Antilly, où elle passera quelques jours, tandis que nous allons nous occuper de rendre, autant que possible, au général les honneurs funèbres que les grades qu'il a occupés, sa bravoure et l'amitié de ses concitoyens lui ont mérités.

» En me chargeant de vous annoncer cette triste et malheureuse nouvelle, j'ai dit à madame Dumas que je vous inviterais d'en faire part aux compagnons d'armes de son mari; la part qu'ils voudront bien y prendre adoucira un peu l'amertume de ses chagrins.

» Je vous remercie bien, mon cher cousin, de l'extrait de mort du maréchal des logis Lasne. S'il n'est pas suffisamment en règle, j'aurai l'honneur de vous en informer.

» Recevez, mon très-cher cousin, l'assurance de mon dévoué attachement.

» DEVIOLAINE. »

M. Deviolaine n'avait nullement exagéré l'état de détresse où nous nous trouvions. Mon père n'avait pour toute fortune que son traitement de retraite de quatre mille francs; la pension de ma sœur enlevait d'abord *douze cents francs* là-dessus; restaient deux mille huit cents francs pour subvenir aux frais de maladie, aux voyages d'un mourant tourmenté de ce be-

Digitized by Google

soin de changement qui poursuit ceux que la mort presse, et à nos besoins, à nous; c'était bien peu, comme on voit.

Aussi ma pauvre mère mit-elle en campagne tous les anciens amis de mon père, Brune, Murat, Augereau, Lannes, Jourdan, pour obtenir une pension de l'empereur. Tout fut inutile. Les instances les plus pressantes allèrent se briser contre cette haine étrange, et, fatigué d'entendre répéter un nom qui n'était déjà plus qu'un souvenir, Napoléon s'emporta jusqu'à dire à Brune, le plus ardent de nos solliciteurs :

— Je vous défends de jamais me parler de cet homme-là.

Cependant ma mère ne pouvait croire que, veuve d'un homme qui avait commandé en chef trois armées, qui avait été sous les drapeaux pendant vingt ans, à qui ses campagnes faisaient quarante-quatre ans de service, quoiqu'il n'eût que quarante et un ans d'âge, ma mère ne pouvait croire que cette pauvre veuve n'eût pas droit de demander à la France une pension, un secours, un morceau de pain. Une lettre de Jourdan vint lui enlever tout espoir et lui apprendre qu'il ne fallait plus rien attendre que de Dieu.

Voici cette lettre. On ne croirait pas, si je racontais purement et simplement, on ne croirait pas que, dans ce temps de splendeur guerrière, quand Napoléon, installé dans le palais des rois de France, remuait plus de millions que n'en avait jamais remué Louis XIV, on ne croirait pas que ce conquérant, ce vainqueur, ce César, cet *Auguste*, qui posait son pied sur l'Europe et étendait sa main sur le monde, laissât sciemment mourir de faim la femme et les enfants de celui qui avait pris le mont Cenis, fait capituler Mantoue, forcé les gorges du Tyrol et apaisé la révolte du Caire.

Mais, comme il faut qu'on le croie, sire, je citerai la lettre de Jourdan, dût-elle faire tache au manteau impérial de Votre Majesté.

« Naples, 28 avril 1806.

» Madame,

» J'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de recevoir de Son Excellence le ministre de la guerre une réponse à la

lettre que je lui avais écrite en votre faveur. Il m'annonce, avec regret, que vous ne pouvez obtenir aucune pension ; que la loi du 8 floréal an XI ne permet d'en accorder qu'aux veuves de militaires tués dans les combats ou morts dans les six mois des blessures qu'ils y ont reçues, et que le général Dumas n'était point en activité de service au moment de son décès. Il ne vous reste donc, madame, d'autre moyen de réussir que celui de vous présenter vous-même à Sa Majesté l'empereur et de solliciter ses bienfaits.

» J'ai l'honneur de vous saluer, madame, avec la plus parfaite considération.

» Le maréchal JOURDAN. »

C'était un moyen, en effet. Ma mère partit pour Paris, afin de se présenter elle-même à Sa Majesté l'empereur et de solliciter ses bienfaits. Mais Sa Majesté l'empereur lui refusa l'audience qu'elle demandait, et elle revint à Villers-Cotterets plus pauvre de l'argent qu'elle avait dépensé dans son voyage.

Sire, vous êtes peut-être Annibal, vous êtes peut-être César, vous êtes peut-être Octave ; la postérité, qui n'est pas encore venue pour vous, ou qui peut-être est venue trop tôt, en décidera ; mais, à coup sûr, vous n'êtes pas Auguste ! Auguste plaidait lui-même pour le vieux soldat qui avait servi sous lui à Actium, et vous, vous condamniez à la misère la veuve de celui qui avait servi non-seulement sous vous, mais encore avec vous !

J'ai dit qu'à votre défaut restait Dieu, sire. Voyons ce que Dieu fit de la pauvre famille abandonnée.

Digitized by Google

XXI

Nous nous réfugions, ma mère et moi, chez mon grand-père. — La maison de madame Darcourt. — Mes premières lectures et mes premières terreurs. — Le parc de Villers-Cotterets. — M. Deviolaine et sa famille. — L'essaim d'abeilles. — Le vieux cloître.

Nous allâmes tous demeurer chez mon grand-père et ma grand'mère, qui vivaient encore. On élargit le foyer, et nous nous y assîmes, ma mère, ma sœur et moi.

Mon grand-père s'était réservé un logement à l'hôtel de l'*Épée*, où était mort mon père. Nous prîmes cette chambre du mort, et nous vécûmes en face de tout ce qui lui avait appartenu.

Maintenant, au milieu de cette obscurité dans laquelle, pareilles à des rêves à moitié effacés, flottent les premières années de ma vie, se détache, avec une grande précision, le souvenir des trois principales maisons dans lesquelles s'écoula toute mon enfance.

Ces trois maisons sont celles de madame Darcourt, de M. Deviolaine et de M. Collard.

On se rappelle que j'ai déjà eu l'occasion de prononcer les noms de madame Darcourt, de MM. Deviolaine et Collard.

Qu'on me permette, ne fût-ce que pour payer une dette de reconnaissance, de parler un peu de ces trois familles. D'ailleurs, les tableaux du genre de ceux que je vais essayer de tracer n'ont de valeur que par les détails.

Madame Darcourt était notre voisine; elle demeurait au rez-de chaussée de la maison attenante à celle où mon père était mort. C'était la veuve d'un chirurgien militaire assez distingué. Elle avait deux enfants, un fils et une fille. Le fils pouvait avoir vingt-huit ans, et s'appelait Antoine; la fille pouvait en avoir vingt-quatre ou vingt-cinq, et s'appelait Éléonore.

Quant à la mère, Dieu lui a donné une longue et heureuse vie : elle vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans.

Digitized by Google

J'ai peu connu Antoine; mais j'ai presque été élevé par Éléonore.

Ce qui m'attirait surtout dans la maison, outre l'amitié qu'on m'y témoignait, c'était une magnifique édition de Buffon avec gravures coloriées.

Tous les soirs, tandis que ma mère, après avoir fait sa visite au cimetière, — promenade pieuse, à laquelle elle ne manqua jamais un seul jour; — tous les soirs, tandis que ma mère s'ensevelissait avec sa douleur dans un coin de la cheminée, tandis que madame Darcourt et sa fille travaillaient à des ouvrages d'aiguille, on me mettait un volume de Buffon entre les mains, et l'on était débarrassé de moi pour toute la soirée.

Il en résulte que j'appris à lire, je ne sais trop comment, mais je puis dire pourquoi : c'était pour connaître l'histoire, les mœurs, les instincts des animaux dont je voyais les portraits. Il résulta de cette curiosité pour les batraciens et pour les ophidiens surtout, qu'à l'âge où les enfants épèlent encore, j'avais déjà lu tous les livres qui forment la bibliothèque du jeune âge.

Ce fut chez madame Darcourt que j'éprouvai pour la première fois le sentiment de la peur, qui était resté complétement inconnu à ma première jeunesse.

Ma manie de lecture s'étendait à tout, même aux journaux, que j'ai si peu lus depuis.

Je tombai un jour sur le *Journal de l'Empire*, et j'y lus, dans un entre-filet, qu'un prisonnier, enfermé dans les cachots d'Amiens, y avait été dévoré par un serpent.

Jusque-là, j'avais regardé le serpent comme un monstre, sinon mythologique, du moins appartenant à une autre partie du monde que le nôtre.

Dans Buffon, ou plutôt dans Daudin, son continuateur, il avait été pour moi un objet de continuelle curiosité; dans le *Journal de l'Empire*, il devint pour moi un objet de profonde terreur.

Le même soir où j'avais lu le fatal entre-filet, je parus m'absorber dans la lecture de *Robinson Crusoe*, et je demandai

Digitized by Google

à n'aller me coucher que le plus tard possible, c'est-à-dire quand ma mère allait se coucher elle-même.

Cette faveur me fut facilement accordée.

Mais, les mêmes prétentions s'étant renouvelées le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, force me fut de donner une explication.

Je racontai l'histoire du prisonnier d'Amiens, et j'avouai que, si j'allais me coucher avant les autres, j'aurais peur d'être dévoré par un serpent.

L'aveu surprit fort ma mère. J'avais été assez brave jusque-là. Elle fit tout ce qu'elle put pour combattre cette terreur par le raisonnement; mais le raisonnement échoua devant l'instinct, et le temps seul parvint, je ne dirai pas à effacer, mais à atténuer chez moi l'effet de ce terrible souvenir.

Après la maison de madame Darcourt, à laquelle je ne dis point un éternel adieu, les deux maisons qui furent les plus hospitalières à notre malheur, je le répète, furent les maisons de M. Deviolaine et de M. Collard.

M. Deviolaine était notre cousin par alliance; il avait épousé une nièce de mon grand-père qui avait été élevée chez nous, à côté de ma mère, étant orpheline; de plus, il avait été fort lié avec mon père.

M. Deviolaine était inspecteur de la forêt de Villers-Cotterets; ce qui lui donnait une des premières positions dans notre petite ville, et c'est tout simple, puisque notre petite ville n'avait que deux mille quatre cents âmes, tandis que notre forêt avait cinquante mille arpents.

M. Deviolaine était à mes yeux une grande puissance, non point par le motif que je viens de déduire, mais parce que, en vertu de sa position, c'était lui qui donnait la permission de chasser dans la forêt, et que chasser un jour librement dans cette forêt était une des ambitions de mon enfance.

Cette ambition, comme quelques-unes de mes autres ambitions, s'est réalisée depuis; et, je dois le dire, c'est une de celles où j'ai trouvé le moins de désappointement.

Relativement au petit appartement auquel nous étions restreints depuis la mort de mon père, la maison de M. Devio-

Digitized by Google

laine était un palais très-apprécié par moi, pauvre enfant, qui, élevé aux châteaux des Fossés et d'Antilly, courant sans cesse par les chemins et les pelouses, semblais nourri d'air et de soleil. Cette maison de M. Deviolaine se composait d'abord d'un corps de logis assez considérable, d'écuries et de remises, de basses-cours et d'un charmant jardin, moitié anglais, moitié français, c'est-à-dire moitié pittoresque, moitié fruitier. Le jardin anglais avait des cascades, des bassins, des saules pleureurs; le jardin fruitier avait force poires, pêches, reines-Claude, artichauts et melons; ensuite, il donnait sur un magnifique parc : pour la vue, par une grille; pour la promende, par une porte.

Ce parc, planté par François Ier, fut abattu par Louis-Philippe.

Beaux arbres! à l'ombre desquels s'étaient couchés François Ier et madame d'Étampes, Henri II et Diane de Poitiers, Henri IV et Gabrielle, vous aviez le droit de croire qu'un Bourbon vous respecterait; que vous vivriez votre longue vie de hêtres et de chênes; que les oiseaux chanteraient sur vos branches mortes et dépouillées, comme ils chantaient sur vos branches vertes et feuillues! Mais, outre ce prix inestimable de poésie et de souvenirs, vous aviez malheureusement un prix matériel, beaux hêtres à l'enveloppe polie et argentée, beaux chênes à l'écorce sombre et rugueuse! vous valiez cent mille écus! Le roi de France, qui était trop pauvre pour vous conserver avec ses six millions de revenus particuliers, le roi de France vous a vendus! Je n'eusse eu que vous pour toute fortune, que je vous aurais gardés, moi; car, poëte que je suis, il y a une chose que je préférerais à tout l'or de la terre, c'est le murmure du vent dans vos feuilles; c'est l'ombre que vous faisiez trembler sous mes pieds; ce sont les douces visions, les charmants fantômes qui, le soir, entre le jour et la nuit, à l'heure douteuse du crépuscule, glissaient entre vos troncs séculaires, comme glissent les ombres des antiques Abencérages entre les mille colonnes de la mosquée royale de Cordoue!

Il était loin de se douter de cela, cet autre poëte qu'on ap-

pelait Demoustier, lorsqu'il écrivait, sur l'écorce de l'un de vous, ces vers disparus avec vous, et que moi seul sais peut-être aujourd'hui :

Ce bois fut l'asile chéri
De l'amour autrefois fidèle ;
Tout l'y rappelle encore, et le cœur attendri
Soupire en se disant : « C'est ici que Henri
Soupirait près de Gabrielle. »

Et c'est pourtant cela qui l'a renversé, cet homme, qui se croyait plus solidement enraciné au trône que vous ne l'étiez à la terre. C'est qu'il ne comprenait rien de ce qui était grand ; c'est que chaque chose, dépouillée de ce prestige que lui prête l'imagination, n'avait à ses yeux que sa valeur matérielle ; c'est qu'il se disait : « Tout homme se peut acheter, comme tout arbre se peut vendre. J'ai d'immenses forêts, je vendrai des arbres, et j'achèterai des hommes. »

Sire, vous vous trompiez. Il y a autre chose dans la vie que l'algèbre et que l'arithmétique : il y a la croyance, il y a la foi ; vous n'avez pas cru aux autres, et les autres n'ont pas cru en vous ; vous avez soufflé sur le passé, et le passé a soufflé sur vous.

Oh ! que nous voilà loin de cette maison de M. Deviolaine qui me semblait un palais !

Beaux arbres ! c'est que vous étiez non-seulement un palais, mais un temple ; un temple où le Seigneur se manifestait à moi, quand, couché à vos pieds, et tout ignorant encore de leurs noms, j'essayais de contempler, à travers la voûte mobile de votre feuillage, les étoiles de vos belles nuits d'été. Combien de fois, quand l'enfant rieur et turbulent commençait de faire place au jeune homme rêveur ; combien de fois, caressé par l'herbe que la brise courbait sur moi, j'ai tendu deux bras vers une étoile plus brillante que les autres ou essayé de saisir un rayon de la lune qui se jouait sur mon visage, en disant : « Seigneur, vous êtes là-haut ! Seigneur, vous êtes ici ! Seigneur, vous êtes partout ! Seigneur, prenez-moi dans votre main puissante, et faites de moi un instrument

Digitized by Google

qui puisse vous glorifier et vous bénir, une harpe qui vous chante, une lyre qui vous loue, une voix qui vous prie! Grandissez-moi, Seigneur, pour me rapprocher de vous! et plus vous me grandirez, plus je confesserai humblement votre nom, votre splendeur, votre majesté!... C'est vous, mon Dieu! qui faites pousser les forêts que les rois vendent; c'est vous qui envoyez les petits oiseaux qui chantent dans leurs branches; c'est vous qui les caressez avec la brise, qui est votre sourire, qui les réchauffez avec le soleil, qui est votre regard, qui les déracinez avec l'ouragan, qui est votre colère! Seigneur, vous seul êtes grand, vous seul êtes éternel! »

Revenons à M. Deviolaine et à sa maison.

Tout ce logement qu'elle contenait était loin, au reste, d'être du superflu. M. Deviolaine avait une véritable famille de patriarche : un fils et deux filles d'un premier mariage, un fils et deux autres filles d'un second.

C'étaient ces derniers qui, nés de notre cousine, étaient nos parents.

Comme le nom de M. Deviolaine et celui de ses enfants se mêlent à toute la première partie de ma vie, je m'arrêterai un instant sur toute cette riche famille.

Les trois enfants du premier lit se nommaient, le garçon, Victor, et les deux filles, Léontine et Léonore.

Les trois enfants du second lit se nommaient, le garçon, Félix, et les deux filles, Cécile et Augustine.

Une troisième fille survint, mais sept ou huit ans plus tard. Nous dirons un mot de sa naissance lorsque le moment en sera venu.

Victor, Léontine et Léonore étaient beaucoup plus âgés que moi, et se trouvaient être naturellement les compagnons de ma sœur, qui elle-même était mon aînée de neuf ans. Ils attiraient à eux Cécile, l'aînée des enfants du second lit, dont l'âge se rapprochait plus de leur âge que du mien. Puis ils me laissaient pour compagnons de jeux Augustine, plus âgée que moi d'un an, et Félix, moins âgé que moi de deux.

M. Deviolaine, le chef de la famille, était au fond un excellent homme; je dis au fond, car, à la surface, la nature l'avait

Digitized by Google

doué d'une écorce qui, en rugosité, pouvait le disputer aux plus rudes chênes de sa forêt.

C'était un homme de cinq pieds sept pouces, avec de petits yeux noirs ombragés d'énormes sourcils, des lèvres épaisses et allongées en moue, bâti en Hercule, vêtu comme un sanglier, et à peu près aussi sociable que l'animal auquel nous nous permettons de le comparer. Par ses bourrasques, — et tous les jours étaient des jours d'avril pour lui, — par ses bourrasques, il était devenu la terreur de sa famille. Lorsqu'il descendait de son cabinet, isolé du reste de la maison, avec une figure pleine de giboulées, femmes, enfants et domestiques se sauvaient devant lui, effarés et la tête basse, comme berger, chiens et troupeaux se sauvent devant un ouragan.

Je ne l'ai jamais vu qu'une fois avec une figure gracieuse.

Je ne l'ai jamais entendu qu'une fois parler sans jurer.

Ce changement moral et physique avait été opéré en lui à propos d'un essaim de mouches à miel que l'on craignait de voir s'emporter, et qu'il avait tenté, lui, de recueillir.

C'était l'été : il était en chemise ouverte ; il avait secoué imprudemment l'arbre où l'essaim s'était groupé, et une moitié de l'essaim, c'est-à-dire deux mille mouches à miel, à peu près, lui étaient tombées dans la poitrine.

L'événement était arrivé au bout du jardin : nous étions groupés sur le seuil de la cuisine, attendant le résultat de l'opération, quand tout à coup nous l'aperçûmes à l'extrémité d'une allée, revenant vers la maison à pas comptés, la figure souriante, écartant sa chemise de ses deux mains et disant de sa voix la plus douce :

— Allez, mes petites, allez...

Et nous le regardions ainsi de loin ; et nous nous émerveillions de le voir marchant d'une allure inconnue, souriant d'un sourire inouï, parlant avec une douceur incompréhensible ; et chacun se demandait à qui M. Deviolaine pouvait parler et sourire ainsi.

M. Deviolaine parlait et souriait aux mouches à miel.

La voix de la douceur lui réussit. Toutes s'envolèrent, depuis la première jusqu'à la dernière, sans qu'une seule le

Digitized by Google

piquât; mais, quand la dernière fut envolée, quand il leva les yeux, quand il aperçut sa femme, ses enfants, ses domestiques échelonnés sur l'escalier de la cuisine et le regardant, il y eut une éruption de *mille tonnerres*, et autres jurons, dont la maison fut huit jours à se remettre.

Quant à nous, la façon dont nous disparûmes tenait de la magie; on eût dit que la terre s'était ouverte sous nos pieds, et que nous nous étions engloutis.

Et ce qu'il y avait de remarquable dans tout cela, c'est que les tempêtes n'avaient jamais d'autre résultat que force nuages et éclairs; mais de grêle, mais de foudre, néant. Personne n'a mémoire que M. Deviolaine ait jamais allongé un coup de pied même à un chien, à moins que son chien ne fût hors de la portée de son pied.

Outre cette maison, M. Deviolaine avait, au milieu d'une charmante petite plaine, entourée de tous côtés par la forêt, une autre propriété appelée Saint-Remy.

Oh ! Saint-Remy mérite une description toute particulière; car c'étaient les grands jours de fête que ceux où l'on allait à Saint-Remy.

Saint-Remy était un ancien couvent de femmes; à quel ordre appartenait-il? Je n'en sais plus rien. Je me rappelle seulement le portrait de l'abbesse, dans un cadre au-dessus de la cheminée de la grande salle : c'était une belle femme, toute vêtue de noir, avec un cordon bleu soutenant une croix; ronde et potelée, grasse de cette graisse qui n'appartient qu'aux embonpoints séraphiques; elle avait un nom de noblesse que l'on savait là-bas, et que j'ai oublié.

Ce couvent avait été peuplé jusqu'en 1791 ou 1792; puis était venue la loi qui abolissait les vœux ; toutes les colombes du Seigneur avaient alors pris leur volée, et M. Deviolaine avait, je crois, acheté le couvent comme bien ecclésiastique.

De ce couvent restait un cloître immense, moins grand peut-être cependant que je ne le vois en souvenir ; les yeux des enfants ont, sous ce rapport, d'étranges mirages : l'espace, c'est pour eux l'infini. Outre ce cloître, de grands escaliers à rampes de fer, qui conduisaient aux anciens appartements de

Digitized by Google

l'abbesse, dont on n'avait meublé qu'une partie ; — le reste était la propriété des rats et des chats, qui paraissaient avoir fait trêve et vivre en assez bonne intelligence.

Douze arpents de prairie, de petits bois et de jardins fermés de murs, enveloppaient ce vieux cloître tout ombragé d'arbres aussi vieux que lui.

Aujourd'hui, arbres et cloître sont abattus; rien ne tient réellement à la surface de la terre ; tout s'élève pour disparaître : la vie des monuments, des arbres, des hommes, tout cela est une question de durée ; la pierre et le bois ont leur néant, de même que la chair et les os.

Mais alors, comme les espérances de notre jeune vie, tout était debout; le cloître ignorait les bandes noires, les arbres ignoraient les spéculateurs; tout cela fut vendu en bloc, abatage et démolition, et, des débris de l'immense bâtiment et de l'ébranchement des chênes, il resta de quoi bâtir une gentille petite maisonnette comme celles qu'on bâtit à présent, avec un salon de quatre mètres carrés et de petites chambres de douze pieds de long sur huit de large ; véritables maisons de Socrate, vides, si petites qu'elles soient, faute d'amis pour les remplir !

Oh ! le grand cloître, comme le dimanche il était plein de courses folles et de cris joyeux ! comme tout ce monde d'enfants que le hasard de la vie allait éparpiller hors de la ville natale, loin de la double maternité de la famille et du pays, comme tout ce monde était heureux et reconnaissant envers le fondateur inconnu de cet immense nid, si triste autrefois, et aujourd'hui si peuplé d'oiseaux gais et chanteurs ! comme ce bruit venant de la vie devait faire étrangement tressaillir dans leurs tombes ces ombres noires qui avaient été des femmes, ces corps qui avaient eu une âme, ces cadavres qui avaient eu un cœur, et qui étaient venus éteindre dans l'obscurité du cloître, dans la nuit de la pénitence, dans les mystères de l'ascétisme, la flamme de leur cœur, les espérances de leur âme, la beauté de leur visage.

Nous riions là où peut-être avaient coulé bien des larmes ; nous bondissions d'un pied joyeux dans la vie là où peut-être

Digitized by Google

avaient marché vers la mort bien des pas lents, mornes et désespérés.

Mais que nous importait à nous, enfants nés d'hier? Est-ce qu'il y avait un passé pour nous? A peine se rappelait-on le dernier automne avec ses feuilles jaunes; à peine se souvenait-on du dernier printemps avec ses feuilles verdissantes; toute notre mémoire datait du soleil d'hier, toute notre espérance était dans le soleil de demain; vingt-quatre heures, c'était l'avenir; un mois, c'était l'éternité.

Que de souvenirs d'enfance oubliés par moi dans les chemins et dans les prairies de cet enclos, et que j'y retrouverais à chaque pas, si j'y retournais aujourd'hui, comme ces fleurs de diamants, de rubis et de saphirs, cueillies des parterres des *Mille et une Nuits*, et qui ne se fanent jamais!

XXII

Les deux couleuvres. — M. de Valence et madame de Montesson. — Ce que c'était que la petite Hermine. — Le charron Garnier et madame de Valence. — Madame Lafarge. — Apparition fantastique de madame de Genlis.

J'eus un jour une grande peur dans ce beau jardin. A l'un des angles était quelque chose comme une tourelle ruinée et sans toit; dans les jours d'août, le soleil s'y engouffrait et en faisait une fournaise. Alors, c'était curieux de voir les mouches y bruire et les papillons y voltiger, les beaux lézards gris et verts y courir sur les murailles. Un jour que je jouais aux environs de cette tourelle, j'entendis des sifflements aigus; je m'approchai, et, par l'ouverture qui avait été autrefois une porte, je vis deux longues couleuvres dressées sur leur queue, le corps en spirale, dardant l'une contre l'autre leur langue noire avec des sifflements d'amour ou de colère. Tels devaient être les deux serpents auxquels Mercure jeta sa baguette, et qui s'enroulèrent à l'entour pour l'éternité.

Mais, moi, je n'étais pas Mercure, je n'avais pas cette ba-

Digitized by Google

guette enchantée qui pacifiait les haines les plus envenimées; je me sauvai comme se serait sauvé Laocoon, s'il avait vu les deux serpents de Ténédos roulant sur les dernières vagues des Dardanelles, et s'il eût su que c'était pour l'étouffer, lui et ses enfants, qu'ils quittaient leur île.

Je rencontrai M. Deviolaine, qui, me voyant tout effaré, me demanda ce que j'avais. Je le lui racontai; mais, à mon grand étonnement, il ne partagea point mon épouvante; seulement, il arracha de terre un échalas qui servait de tuteur à un jeune arbre, et s'achemina vers la tourelle, d'où, après un combat de cinq minutes, il sortit vainqueur des deux hydres.

Dès lors, M. Deviolaine m'apparut comme Hercule, dompteur des monstres.

Je reviendrai souvent à M. Deviolaine; il a eu une grande influence sur ma destinée; c'est l'homme dont j'avais le plus peur, et que cependant j'ai le plus aimé après mon père.

Ceci posé, passons à M. Collard.

M. Collard, homme d'humeur aussi douce et de visage aussi souriant que M. Deviolaine, son ami intime, était d'humeur orageuse et de visage froncé; M. Collard était le chef d'une famille sur laquelle le terrible et mystérieux procès du Glandier a jeté, depuis, une fatale célébrité.

M. Collard, qui habitait le charmant petit château de Villers-Hellon, situé à trois lieues de Villers-Cotterets, était de souche aristocratique; seulement, il avait quitté son nom de Montjouy pour garder purement et simplement celui de Collard, qui effarouchait moins que l'autre les oreilles démocratiques. Depuis, il avait connu M. de Talleyrand au Corps législatif, et, en 1795 ou 1796, avait épousé une jeune fille nommée Hermine, qui habitait chez madame de Valence.

Un jour, M. le duc d'Orléans entra à l'improviste chez madame de Montesson, alors sa femme, et trouva M. de Valence à ses pieds et la tête sur ses genoux. La situation était grave; mais madame de Montesson était une grande dame qui ne se démontait point facilement : elle se retourna souriante vers son mari, demeuré debout et stupéfait sur le seuil de la porte.

Digitized by Google

— Venez à mon aide, monsieur le duc, dit-elle, et débarrassez-moi de Valence : il adore Pulchérie, et veut absolument l'épouser.

Pulchérie était la seconde fille de madame de Genlis . la première se nommait Caroline, et a épousé M. de Lawoestine.

Le duc ne demandait pas mieux, surtout après la peur qu'il venait d'avoir, que de marier Pulchérie à M. de Valence. Il donna six cent mille francs à la future, et le mariage se fit.

Maintenant, comment la petite Hermine se trouvait-elle chez madame de Valence, et quelle était cette petite Hermine? C'est ce que nous allons dire.

Madame de Montesson était la tante de madame de Genlis. Madame de Genlis avait été placée par madame de Montesson chez la duchesse d'Orléans (mademoiselle de Penthièvre), comme dame d'honneur. Là, Philippe-Joseph, depuis Philippe-Égalité, l'avait connue, en était devenu amoureux, en avait fait sa maîtresse, et en avait eu une fille.

Cette fille, c'était la petite Hermine.

La petite Hermine était élevée en Angleterre.

Lorsque madame Adélaïde, la sœur du roi Louis-Philippe, eut sept ou huit ans, il fut question de lui donner pour compagne d'étude une jeune Anglaise avec laquelle elle pût constamment parler anglais. C'était un moyen de rapprocher Hermine de son père et de sa mère. Hermine quitta Londres, et vint à Paris.

Lors de l'émigration du duc de Chartres, de MM. de Beaujolais, de Montpensier et de la princesse Adélaïde, Hermine, alors âgée de quatorze à quinze ans, trouva un asile chez madame de Valence, sa sœur ; mais bientôt madame de Valence, arrêtée elle-même, était jetée en prison, tandis que Philippe-Égalité portait sa tête sur l'échafaud, dont n'avait pu le sauver l'infamie jetée par lui sur le nom de sa mère.

Hermine alors demeura avec les enfants de madame de Valence : Félicie, qui a épousé M. de Celles ; Rosamonde, femme du maréchal Gérard.

Digitized by Google

Les pauvres enfants allaient devenir orphelins; un miracle sauva madame de Valence.

Un charron, nommé Garnier, qui demeurait rue Neuve-des-Mathurins, était amoureux d'elle. Ce Garnier était municipal. Au péril de sa vie, il brûla deux fois le cahier de notes envoyées au tribunal révolutionnaire par le directeur de la maison d'arrêt, et dans lesquelles madame de Valence était dénoncée comme la plus aristocrate de la prison. Ce dévouement mena madame de Valence jusqu'au 9 thermidor. Le 9 thermidor la sauva.

Tous les ans, au 1er janvier, le charron Garnier venait voir madame de Valence. On se souvenait que c'était à lui qu'on devait cette vie précieuse, et chacun l'embrassait comme mérite d'être embrassé un sauveur.

A la mort de mon père, M. Collard fut nommé mon tuteur.

J'ai donc pu voir madame Collard encore jeune, c'est-à-dire à l'âge de trente à trente-deux ans, à peu près. Il était impossible de réunir à une si parfaite distinction de manières, à une si haute dignité de gestes et de façons, plus de grâce hospitalière que ne le faisait madame Collard.

Elle avait un fils et trois filles :

Maurice, qui s'est fait gentilhomme campagnard;

Caroline, qui avait épousé le baron Capelle, et dont la fille Marie est devenue, sous le nom de madame Lafarge, l'héroïne du drame le plus émouvant qui depuis longtemps se soit déroulé devant une cour d'assises ;

Hermine, qui a épousé le baron de Martens, ambassadeur de Prusse en Portugal, et qui a hérité de l'esprit, de l'aristocratie et de l'inaltérable jeunesse de sa mère;

Enfin, Louise, qui a épousé Garat, l'homme dont la signature est la mieux appréciée de toutes les signatures commerciales.

Louise a été et est encore une des plus jolies femmes de Paris.

J'ai parlé du jardin de ville et du jardin de campagne de M. Deviolaine; mais qu'étaient-ce que ces jardins, auprès du parc de Villers-Hellon, avec ses grands arbres, ses beaux mas-

Digitized by Google

sifs et sa petite rivière, verte comme un collier d'émeraudes, se tordant au milieu de tout cela!

Aussi, dans mon égoïsme d'enfant, celle des trois maisons que je préférais, c'était celle de M. Collard. La maison Darcourt avait un bien beau *Buffon;* mais elle n'avait pas de jardin. La maison Deviolaine avait un bien beau, et même deux bien beaux jardins; mais M. Deviolaine avait une terrible figure, tandis que M. Collard avait beau jardin, bon visage, et, en outre, une *Bible* magnifique.

C'est dans cette Bible que j'ai appris mon histoire sacrée, encore aujourd'hui si présente à ma mémoire, que je ne crois pas avoir eu besoin de la relire depuis.

J'ai parlé de deux grandes terreurs déjà éprouvées dans ma vie. La troisième date de Villers-Hellon.

Un soir que j'étais, selon mon habitude, occupé à feuilleter les gravures de ma belle Bible, — j'avais quatre ou cinq ans à cette époque, — nous entendîmes s'arrêter une voiture devant le perron, puis pousser de grands cris dans la salle à manger. Chacun se précipitait vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit, et donna passage à la plus étrange Meg Merrilies que l'imagination d'un Walter Scott quelconque ait jamais pu inventer.

Cette sorcière, — et, au premier aspect, l'être qui nous apparaissait avait tout droit de réclamer ce nom; — cette sorcière était vêtue de noir, et, comme elle avait perdu son bonnet, son tour de faux cheveux avait profité de la liberté qui lui était offerte pour s'envoler, de sorte que ses véritables cheveux tombaient grisonnants de chaque côté de son visage, et s'allongeaient flottants sur ses épaules.

Cette fois, c'était bien autre chose que le fameux serpent d'Amiens et les deux couleuvres de Saint-Remy; d'ailleurs, le serpent d'Amiens, je ne l'avais jamais vu qu'avec les yeux de l'imagination; les deux couleuvres de Saint-Remy, j'avais de l'espace pour leur échapper; mais la sorcière, je la voyais avec les yeux du corps, et nous nous trouvions dans le même salon.

Je jetai ma Bible, et, profitant du tumulte qu'occasionnait

Digitized by Google

cette apparition, je m'enfuis dans ma chambre, me fourrai dans mon lit tout habillé, et tirai les couvertures par-dessus ma tête.

Le lendemain, j'appris que la cause de mon effroi était l'illustre madame de Genlis, qui, en venant faire une visite à madame Collard, sa fille, avait été perdue par son cocher dans la forêt de Villers-Cotterets, et s'y était, dans sa terreur profonde des revenants, laissé prendre d'une panique dont elle n'était pas encore remise, quoiqu'elle m'en eût communiqué la meilleure partie.

Ce fut dans ces trois maisons que s'écoula la première partie de mon enfance, première partie tout émaillée de riants souvenirs, parce qu'elle est douce et franche comme toutes les aurores.

En effet, à part la figure rébarbative de M. Deviolaine, et les apparitions fantastiques de madame de Genlis, tout était souriant dans ces deux maisons. Les jardins étaient pleins d'arbres verts et de fleurs aux couleurs brillantes; les allées étaient pleines de jeunes filles blondes et brunes, têtes gracieuses et souriantes, presque toutes roses et fraîches, au moins, quand elles n'étaient pas jolies.

Puis, de temps en temps, apparaissait, au milieu de cette rieuse et juvénile génération, quelque femme dont la réputation de beauté datait du siècle qui venait de s'éteindre, et qui, ayant conservé quelque chose des modes du Directoire, semblait, au milieu des efflorescences printanières, quelque splendide statue de l'Été.

Ces femmes, c'étaient madame de Valence, madame Menin ou madame Dusauloy.

J'ai parlé plus haut de la princesse Pauline Borghèse, et j'ai dit les souvenirs qu'elle avait laissés dans mon esprit.

Revenons à moi.

Digitized by Google

XXIII

Mademoiselle Pivert. — Je lui fais lire *les Mille et une Nuits* en un seul volume. — Le père Hiraux, mon maître de musique. — Les petites misères de sa vie. — Il se venge de ses persécuteurs à la façon du maréchal de Montluc. — Il est condamné au fouet, et manque en perdre les yeux. — Ce qu'il fait, le jour de Pâques, dans les orgues du couvent. — Il devient garçon épicier. — Sa vocation le ramène à la musique. — Mon peu d'aptitude pour le violon.

Très-jeune, je l'ai dit, grâce au Buffon de madame Darcourt, à la Bible de M. Collard et surtout aux bons soins de ma mère, j'avais appris à lire. De son côté, ma sœur, en pension à Paris, mais revenant aux vacances passer six semaines avec nous, avait complété mon éducation première en m'apprenant à écrire.

A cinq ou six ans, je possédais donc ces deux talents à un degré supérieur, ce qui me rendait d'une fatuité étrange. Je me vois encore en jaquette d'indienne, haut comme une botte à l'écuyère; — ainsi que les Romains, je n'ai quitté la robe prétexte qu'à quinze ans; — je me vois encore me mêlant, plein de pédantisme, aux conversations des grandes personnes, où j'apportais le trésor d'éducation profane et sacrée que j'avais puisé dans la mythologie et dans la Bible, les notions d'histoire naturelle que je devais à M. de Buffon et à M. Daudin, les connaissances géographiques que j'empruntais à Robinson Crusoe, et les idées sociales et politiques que j'avais prises au sage Idoménée, fondateur de Salente.

C'était surtout en mythologie que j'étais fort. Outre les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, de mon compatriote Demoustier, que je savais par cœur, je possédais une *Mythologie de la Jeunesse*, ornée de gravures et entrelardée de vers de Racine et de Saint-Ange, que je dévorais éternellement. Pas un dieu, pas une déesse, pas un demi-dieu, pas un faune, pas une dryade, pas un héros dont je ne connusse la filiation. Hercule et ses douze travaux, Jupiter et ses vingt transforma-

Digitized by Google

tions, Vulcain et ses trente-six infortunes, je savais tout cela sur le bout du doigt, et, chose bien plus extraordinaire, je le sais encore.

Aussi je me rappelle qu'un jour (c'était chez M. Deviolaine en 1809, c'est-à-dire à l'époque où chaque journal apportait chaque matin un de ces bulletins qui, pendant dix ans, ont fait de notre histoire une fable héroïque), je me rappelle, dis-je, que les convives, après le déjeuner, se demandaient les nouvelles du jour; mais, comme il était de bon matin encore, personne n'avait lu les journaux, et, par conséquent, nul ne pouvait satisfaire la curiosité généralement exprimée.

M. Deviolaine sonna, le domestique parut.

— Mas, dit-il (ce domestique s'appelait Mas), procurez-vous une gazette, et apportez-nous-la.

— Oh! c'est inutile, mon cousin, fis-je en croisant mes mains derrière mon dos; j'ai lu le journal, moi, et il n'y a rien d'important, qu'une séance au Corps législatif.

J'ai dit que M. Deviolaine allongeait souvent le pied, mais ne touchait jamais rien; je me trompais : cette fois, il toucha quelque chose.

Je sortis furieux, et de trois mois je ne voulus retourner dans une maison où j'avais subi une pareille humiliation.

Comment cette idée du Corps législatif m'était-elle venue?

Je vais vous le dire.

Un jour, j'avais vu M. Collard en habit bleu brodé en or.

— Vous êtes donc général comme papa, vous? lui avais-je dit d'un air rogue.

— Non, mon petit ami, avait-il répondu, je suis membre du Corps législatif.

Depuis ce temps, je lisais les séances du Corps législatif, pour savoir ce qu'y disait M. Collard.

Je ne l'ai jamais su.

Au reste, il faut le dire, tout le monde n'était pas aussi méprisant à l'endroit de mon érudition que s'était montré M. Deviolaine. Il y avait, entre autres, trois ou quatre vieilles dévotes, au nombre desquelles se trouvait une certaine demoiselle Pivert, âgée de soixante-cinq à soixante-six ans, qui

Digitized by Google

appréciaient ma science et y applaudissaient. Il n'était sorte d'histoires sacrées et profanes qu'elles ne me fissent raconter, et mademoiselle Pivert surtout, qui ne se contentait pas de mes récits, avait recours à ma bibliothèque, afin de remonter aux sources.

Alors je lui donnais un volume dépareillé des *Mille et une Nuits*, que je possédais, et qui contenait *la Lampe merveilleuse*, et rien autre chose. Elle s'absorbait huit jours dans cette lecture, me rendait le volume et me demandait le suivant, que je lui promettais pour le lendemain; je lui prêtais le même, qu'elle lisait toujours avec une nouvelle conscience, et, je dois le dire, avec un nouveau plaisir.

Cela dura un an à peu près, pendant lequel elle relut le même volume cinquante-deux fois.

— Eh bien, mademoiselle Pivert, lui demandai-je au bout de l'année, cela vous amuse-t-il toujours, *les Mille et une Nuits?*

— Prodigieusement, mon petit ami, me répondit-elle; mais, toi qui es si savant, tu pourras peut-être me dire une chose?

— Laquelle, mademoiselle Pivert?

— Pourquoi s'appellent-ils tous Aladin?

Comme, tout savant que j'étais, je n'eusse pu répondre à mademoiselle Pivert qu'en lui avouant la vérité, je confessai mon ignorance, et, pour elle, le poétique auteur inconnu des *Mille et une Nuits* eut cet impardonnable défaut d'avoir appelé tous ses personnages Aladin.

Cependant, cette somme énorme d'instruction, qui faisait à la fois mon orgueil et l'admiration de mademoiselle Pivert, paraissait encore insuffisante à ma pauvre mère.

Ma sœur était assez bonne musicienne et chantait agréablement. Ma mère, malgré notre état de gêne, se fût reproché de faire pour un de ses enfants ce qu'elle ne faisait pas pour l'autre; elle décida donc que, moi aussi, je deviendrais musicien; mais, comme il avait été déjà reconnu que, dans sa prodigalité envers moi, cette bonne mère qu'on appelle la nature m'avait doué de la voix la plus fausse qu'il y eût au monde; comme, au contraire, on avait remarqué que j'avais

Digitized by Google

les doigts très-agiles et la main très-adroite, on se décida à faire de moi un simple instrumentiste, et l'on me choisit le violon, instrument avec lequel le musicien, à moins d'être atteint de cécité, n'a pas l'habitude de s'accompagner lui-même.

Il n'y avait pas de choix à faire parmi les professeurs de Villers-Cotterets : la ville n'en possédait qu'un seul.

Il se nommait Hiraux.

Hiraux mériterait un chapitre à part, et même plutôt deux chapitres qu'un seul.

Hiraux, ou plutôt le père Hiraux, comme on l'appelait amicalement de par la ville, était un véritable musicien d'Hoffmann, avec sa longue taille mince, sa redingote marron et sa perruque, qui, à chaque salutation qu'il faisait, avait pris l'habitude de suivre son chapeau. Aussi, Hiraux, pour obvier à cet inconvénient, avait-il résolu de n'adopter la perruque que les dimanches et les jours de grande fête. Dans les jours ordinaires, la perruque était remplacée par un bonnet de soie noire, qu'Hiraux rabattait violemment sur ses oreilles lorsque ses élèves jouaient par trop faux.

Maintenant que j'ai beaucoup vu et surtout beaucoup entendu, j'ai réfléchi, et je suis convaincu que c'est la difficulté d'appliquer sa perruque au même emploi qui avait été cause qu'Hiraux en avait abandonné l'usage journalier.

Il en résultait qu'excepté les fêtes et les dimanches, Hiraux ne saluait jamais qu'à moitié, en supposant que saluer signifie se découvrir la tête, puisque, lorsqu'il ôtait son chapeau, Hiraux gardait son bonnet de soie noire.

Aussi son bonnet de soie noire était-il devenu une portion intégrante de sa personne. Vingt fois il m'est arrivé de le toucher comme faisaient les habitants de Lilliput des habits de Gulliver, — investigation, au reste, à laquelle Hiraux se prêtait avec sa complaisance habituelle, — pour m'assurer que cet ornement ne faisait point partie de sa peau.

Hiraux avait, sous ce bonnet, une des figures maigres et parcheminées les plus spirituelles et les plus grimaçantes que j'aie jamais vues, grâce au jeu de chacun de ses muscles, qui semblaient vibrer pour exprimer sa pensée, ainsi que vi-

braient les cordes de son violon ou de son piano sous ses doigts longs, agiles et maigres comme ceux de Paganini.

Hiraux avait eu une jeunesse fantastique : il avait été enfant de chœur, souffleur d'orgues dans un couvent de moines piémontais, puis garçon épicier, puis ménétrier, puis maitre de musique, puis enfin organiste.

Vous dire aujourd'hui comment ses premiers pas trébuchèrent sur les dalles de l'église de Bourg-Fontaine, — c'est ainsi que s'appelait le couvent où Hiraux fut élevé, — cela me serait assez difficile ; seulement, parfois il racontait, en se reportant à ses souvenirs d'enfance, comme aujourd'hui je me reporte aux miens, quelques-unes de ces grasses histoires de moines telles qu'on en trouve dans Rabelais et dans la Fontaine.

Hiraux était un répertoire vivant de ces vieilles traditions claustrales qui sont déjà si loin de nous autres hommes de quarante ans, qu'elles se perdent, comme de fantasmagoriques images d'un autre monde, derrière les premiers souvenirs de notre jeunesse, si bien que, pour les générations qui nous suivent, elles seront effacées tout à fait.

J'ai déclaré que je ne pouvais dire comment Hiraux était entré au couvent de Bourg-Fontaine ; mais je puis très-bien dire comment il en était sorti.

Hiraux était poltron ; seulement, il n'y avait pas moyen de lui faire un crime de sa poltronnerie ; c'était son originalité. D'ailleurs, il avait le bon esprit de s'en vanter, comme un autre se fût vanté de sa bravoure.

Or, il appartenait encore à cette bienheureuse époque où l'on faisait *des farces*, et il fut toute sa vie l'objet de facéties plus ou moins drolatiques, dont quelques-unes faillirent tout simplement le mettre au tombeau.

Ainsi que nous l'avons dit, ou, si nous avons oublié de le dire, ainsi que nous le disons, Hiraux cumulait au couvent de Bourg-Fontaine les fonctions d'enfant de chœur et celles de souffleur d'orgues. En vertu de cette double qualité, il couchait dans la sacristie du couvent, et, tous les soirs, pour se rendre à sa chambre, il était obligé de traverser l'église.

C'était, pour lui, un moment de terreur quotidienne que de

Digitized by Google

passer par cette grande nef avec ses arceaux, dont je n'ai vu, moi, que les ruines, ruines dans lesquelles je dénichais des corneilles avec le fils d'Hiraux : ces fenêtres gigantesques se découpant sur les dalles mortuaires, qu'elles éclairaient du rayon tremblant et blafard de la lune ; ces mystérieuses profondeurs où, même pendant le jour, habitait l'obscurité, tout cela prenait, par les nuits d'hiver surtout, que la bise soufflait dans les grands arbres dépouillés, dont les branches sèches s'entre-choquaient comme les ossements d'un squelette, tandis que le vent traînait de longues plaintes dans les corridors de l'abbaye; tout cela prenait un caractère de funèbre menace qui faisait courir des frissons glacés dans les veines du pauvre Hiraux, habitué à voir la malice des hommes se mêler incessamment à la terrible majesté du lieu.

Ce n'étaient point les moines qui tourmentaient Hiraux ; ce n'était point le prieur qui le tourmentait non plus : — le prieur aimait Hiraux comme un enfant ; — c'était cette race moitié laïque, moitié religieuse, rattachant par un lien intermédiaire l'homme du ciel à l'homme de la terre, et qui fourmillait toujours dans les couvents.

Au nombre des persécuteurs les plus acharnés d'Hiraux étaient les frères marmitons.

Un jour du mois de novembre, le jour des Morts, où une bière vide avait, comme d'habitude, été exposée toute la journée, recouverte du drap noir et argent, au milieu d'une forêt de cierges qui devaient rester allumés toute la nuit, Hiraux rentrait, plus effrayé encore, ce soir-là, de la lumière qu'il ne l'était ordinairement de l'obscurité ; il gagnait, après avoir fermé le plus doucement possible la porte de l'église, il gagnait, disons-nous, la sacristie sur la pointe du pied, rasant la muraille au plus près, c'est-à-dire s'écartant autant que possible du centre de l'église, mortuairement éclairée, ainsi que nous l'avons dit.

Tout à coup Hiraux s'arrête, se colle à la muraille, les membres roidis, la bouche ouverte, les cheveux hérissés, la sueur au front, immobile comme les statues de pierre des prieurs de l'abbaye.

Digitized by Google

Le catafalque avait fait un mouvement.

D'abord Hiraux crut qu'il s'était trompé et essaya de se rassurer avec le raisonnement; mais que pouvait faire le raisonnement contre la réalité? Non-seulement le catafalque avait remué, mais encore le catafalque venait droit à lui! Hiraux voulut crier : sa voix, comme celle du héros de Virgile, s'arrêta dans son gosier; et, voyant que le catafalque continuait de venir droit à lui, les jambes lui manquèrent, il glissa le long du mur, appui inutile, et tomba évanoui.

A trois heures du matin, l'église s'ouvrit pour les matines; Hiraux était encore à la même place, aussi immobile que s'il était mort. Il était bien revenu à lui; mais, quoiqu'il eût retrouvé le catafalque à sa place, il n'osait bouger, de peur que le catafalque ne bougeât aussi.

Le frère sacristain, s'entendant appeler d'une voix étouffée, se dirigea vers le point de l'église d'où partait la voix; il trouva Hiraux la face contre terre, glacé et baigné de sueur tout à la fois.

Mais, en allant à Hiraux, il trouva encore autre chose gisant à terre comme lui.

Il trouva un bonnet de coton.

Or, Hiraux, tout en racontant au sacristain l'horrible apparition nocturne, Hiraux fixait les yeux sur le bonnet de coton, que l'homme d'Église tenait à la main, et, grâce à ce bonnet dénonciateur, une lueur pénétrait de plus en plus dans son esprit, éclairant ce chaos de terreur qui l'avait bouleversé.

Aussi, au fur et à mesure qu'Hiraux faisait son récit, l'effet surnaturel prenait à ses yeux une cause naturelle, et, en revoyant — en compagnie de son ami le sacristain, et guidé par le bonnet de coton comme par un fil conducteur, — ses épouvantes de la nuit, il demeura convaincu que, si le catafalque avait bougé, avait marché, était venu à lui, c'est que le frère cuisinier, et peut-être bien deux de ses marmitons s'étaient glissés dessous, et lui avaient prêté leurs jambes.

On n'a pas été élevé dans un couvent sans être doué d'une certaine dose de rancune. Hiraux ne dit rien, ne fit part de ses soupçons à personne, laissa rire de sa terreur, laissa l'histoire

faire le tour du couvent, se répandre même au dehors, et promit tout bas de se venger.

On se rappelle l'histoire du maréchal de Montluc, et cette fameuse pendaison de huguenots qu'il fit en passant, je ne me souviens plus dans quelle ville.

D'ailleurs, si on ne se la rappelle pas, je vais la raconter.

Le maréchal de Montluc passait donc par cette ville dont j'ai oublié le nom, lorsqu'il crut avoir à se plaindre de certains juges qui, en vertu de cet axiome : *Cedant arma togæ*, avaient négligé de lui rendre les honneurs qu'il prétendait lui être dus.

Il s'agissait de faire repentir les juges de cette impertinence.

Le maréchal s'informa de ce que les juges avaient à faire, et il apprit que, le lendemain, ils se promettaient grand plaisir à juger une douzaine de huguenots qui avaient été pris les armes à la main, et qui attendaient leur jugement dans les prisons de la ville.

Aussitôt, le maréchal de Montluc, avec bonne escorte, se rend aux prisons, se les fait ouvrir, enfonce douze clous dans les solives, y attache douze cordes, et, à ces douze cordes, pend les douze huguenots.

« Et qui fut bien attrapé le lendemain, dit le maréchal dans ses Mémoires, ce furent mes juges, qui ne trouvèrent plus rien à juger. »

Hiraux punit les cuisiniers à peu près de la même manière que le maréchal de Montluc avait puni les juges. Il se glissa dans la pharmacie du couvent, s'empara d'une copieuse dose de jalap, et la mêla aux sauces du cuisinier.

Si Hiraux eût laissé des mémoires, il eût mis sans doute, comme le maréchal de Montluc :

« Le lendemain, qui fut bien attrapé, ce furent mes marmitons, qui virent leurs moines purgés de fond en comble ; ni plus ni moins que s'ils eussent avalé triple dose de la médecine Leroy. »

Cela arriva justement le jour de l'Épiphanie.

Il y eut, comme on le pense bien, grande rumeur dans l'abbaye. Tout un couvent ne se purge pas en effet le jour des

Digitized by Google

Rois, depuis le prieur jusqu'au sacristain, sans que les devoirs religieux en souffrent considérablement.

Hiraux, seul, demeurait à son poste d'enfant de chœur sans bouger.

Ce fut justement cette sérénité de l'homme juste au milieu de l'ébranlement général du monde qui perdit Hiraux. Proserpine trouva Ascalaphe pour déclarer qu'il lui avait vu manger sept grains de grenade. Hiraux eut son Ascalaphe qui déclara l'avoir vu sortir le soir, à la nuit tombante, sur la pointe du pied, de la pharmacie.

Le dénonciateur était l'organiste du couvent.

La dénonciation fut recueillie, et, en rapprochant les faits, on ne douta point qu'Hiraux ne fût le véritable coupable.

On n'est pas élevé au couvent non plus sans apprendre à mentir un peu. Hiraux nia, jura, protesta ; mais cela ne fit que gâter son affaire, qu'eût peut-être améliorée une sincère confession.

En conséquence, Hiraux fut livré par le prieur au cuisinier, c'est-à-dire par la justice religieuse à la justice séculière.

Le cuisinier condamna Hiraux à une reclusion de vingt-quatre heures, accompagnée d'un jeûne au pain et à l'eau, et, pour être sûr que la punition ne serait point adoucie par quelque ami du condamné, il l'enferma dans la cave du couvent.

Seulement, le cuisinier avait oublié une chose : c'est que la cave était parfaitement garnie en vins, cidres, huile, vinaigre, eau-de-vie, rhum, etc., etc.

Tous ces liquides étaient dans des barils symétriquement rangés, comme doivent l'être d'honnêtes barils dans une cave aussi bien tenue que l'est d'ordinaire une cave de prémontrés.

Hiraux alla à tous les barils, et lâcha, les uns après les autres, tous les robinets, en disant à chaque tour de clef :

— Voilà le vin qui coule, voilà le cidre qui coule, voilà l'huile qui coule, voilà le vinaigre qui coule, voilà l'eau-de-vie qui coule, voilà le rhum qui coule, etc., etc.

La revue était longue à passer, et, comme Hiraux faisait son énumération à haute voix, on entendait des cuisines

Digitized by Google

comme une psalmodie que la distance ne permettait pas de saisir. Enfin, le murmure continuant, le cuisinier s'en inquiéta et vint écouter à la porte. Il entendit les litanies d'Hiraux ; il comprit avec terreur ce qui se passait. En un instant, une lampe fut allumée, la porte de la cave ouverte, et le spectacle attendu dévoilé dans toute son horreur.

Chaque futaille pissait à plein robinet la liqueur qu'elle avait dans le ventre, et le mélange de toutes ces liqueurs avait déjà produit une inondation de six pouces de hauteur et qui allait toujours croissant.

Hiraux, à cheval sur un foudre, calme comme le Bacchus indien, attendait philosophiquement que la marée l'atteignît.

Cette fois, le crime était tellement patent, le coupable, au lieu de le nier, s'en vantait avec une telle impudence, que le cuisinier ne crut pas avoir besoin d'en référer au prieur, et décida qu'il se ferait justice tout seul.

On commença par fermer les robinets; c'était le plus pressé. Puis on s'empara d'Hiraux, qui ne fit aucune tentative pour fuir ; puis on assembla le tribunal, qui se composa du frère cuisinier et des marmitons.

Il fut décidé à l'unanimité qu'Hiraux passerait par les verges.

C'était un jugement sans appel et exécutoire à l'instant même.

Aussi l'exécution eut-elle lieu incontinent, et, malgré les cris du patient, dura-t-elle dix minutes. Après quoi, le frère cuisinier, pour calmer la douleur et pour effacer les traces saignantes que l'exécution avaient laissées, prit une poignée de poivre et saupoudra la partie endommagée.

Hiraux faillit en perdre les yeux.

Cela semblera étrange au premier abord, et peut-être pourra-t-on croire que je déplace la question.

Il n'en est point ainsi. Hiraux pleurait, Hiraux saignait ; les yeux et le derrière lui causaient une douleur presque égale. Hiraux se frottait alternativement les yeux et le derrière, transportant, par ce double exercice, le poivre de son derrière à ses yeux. Il en résulta que l'inflammation gagnait rapidement.

Digitized by Google

que plus Hiraux frottait, plus elle devenait aiguë, et qu'il avait déjà les yeux gros comme des œufs, lorsqu'une âme charitable lui donna le conseil d'aller s'éteindre dans le lavoir du couvent. Hiraux comprit la valeur du conseil ; il y courut tout droit, et, grâce à ce bain prolongé, adoucit un peu la cuisson qui le dévorait.

Mais ce qu'il ne put éteindre, ce fut une fièvre brûlante qui le cloua pour huit jours dans son lit.

Le prieur sut la maladie, se renseigna sur les causes de cette maladie, et punit le cuisinier et ses marmitons.

Hiraux fut satisfait quant à eux ; mais le véritable coupable, aux yeux du patient, échappait à la justice du prieur ; ce véritable coupable, c'était l'organiste qui l'avait dénoncé, trahissant ainsi la sainte fraternité de la musique ; car Hiraux, en sa qualité de souffleur d'orgues, se regardait déjà comme musicien.

Il résolut de se venger de l'organiste.

Hiraux était profond et mystérieux comme les corridors de son cloître ; il renferma sa vengeance en lui-même, décidant qu'elle n'éclaterait que le jour de Pâques.

Le jour de Pâques est une grande fête par toute la chrétienté. Ce jour-là, tous les paysans des environs venaient entendre la messe au couvent de Bourg-Fontaine. Il y avait donc triomphe pour tout le monde : triomphe pour le prieur qui la disait, pour les moines qui la chantaient, pour les enfants de chœur qui la servaient, pour l'organiste qui l'accompagnait, et même pour Hiraux qui la soufflait.

La veille de Pâques, Hiraux, avec un soin digne des plus grands éloges, monta, son plumeau à la main, à la tribune, et passa la journée à nettoyer l'orgue.

Mais, contre toute attente, le lendemain, malgré les efforts du souffleur, malgré la dextérité du musicien, l'orgue ne rendit que des sons étouffés et plaintifs, qui non-seulement n'accompagnaient pas, mais encore troublaient la messe. L'organiste avait beau pousser ou tirer, le hautbois était muet, la trompette était enrouée, et la voix humaine avait une extinction.

Digitized by Google

Hiraux, pendant que le malheureux musicien, ne sachant à qui s'en prendre, criait, jurait, frappait des doigts, des poings, du coude, Hiraux soufflait avec la gravité d'Oculi.

Oculi, on le sait, était fils de saint Éloi, et tirait la chaîne du soufflet tandis que saint Éloi forgeait. Il y a même un cantique là-dessus.

La messe n'était pas achevée, qu'Hiraux, malgré la peine qu'il avait prise, et malgré la gravité qu'il avait conservée, était soupçonné d'être la cause de ce nouvel événement.

Aussi, tandis qu'Hiraux appuyait avec plus de vigueur que jamais sur le manche du soufflet, devenu inutile, l'organiste se leva-t-il, et, allant à la porte de la tribune, la ferma-t-il à double tour, et en mit-il la clef dans sa poche.

Hiraux vit à l'instant même ce qui se préparait.

— Ce n'est pas moi, monsieur l'organiste! s'écria-t-il en lâchant pour la première fois son soufflet; ce n'est pas moi!

— C'est ce que nous allons voir, répondit l'organiste furieux.

Et il commença à démonter son orgue.

— Oh! oh! dit-il, voilà une voix humaine qui sent bien mauvais de la bouche.

L'organiste n'eut pas besoin d'aller plus loin : le mystère d'iniquité était découvert. Hiraux, dans sa vengeance, avait déshonoré la voix humaine, la trompette et le hautbois, et il y a tout lieu de croire que, s'il ne s'était occupé que de ces trois tuyaux, c'est qu'il n'avait pu faire davantage.

Hiraux avait compté sur la fuite. Il était décidé à quitter le couvent après la messe; seulement, il n'avait pas pensé que la lumière se ferait si vite. Or, la lumière était faite, et, comme il ne pouvait fuir, puisque la porte était fermée, il tomba à genoux et demanda grâce.

L'organiste savait dissimuler. Il fit semblant d'accorder la grâce qu'on lui demandait, mais à la condition, comme dans les baux, que Hiraux rendrait les choses dans l'état où il les avait prises.

Hiraux, trop heureux d'en être quitte à si bon compte, accepta le marché.

Digitized by Google

La messe finie, l'organiste sortit, promettant à Hiraux de ne rien dire au prieur de sa nouvelle fredaine. Hiraux comprenait que celle-ci dépassait toutes les autres et touchait au sacrilége; de sorte que, resté seul, il accomplit de son mieux la besogne dont il s'était chargé, besogne que Fourier, dans sa distribution passionnelle, réserve aux enfants, qui, à son avis, devront s'en occuper *passionnellement*.

Qu'il l'eût faite passionnellement ou à contre-cœur, la besogne d'Hiraux était achevée, lorsque l'organiste, — on eût dit qu'il guettait ce moment, — lorsque l'organiste entra, suivi du frère cuisinier et de ses marmitons.

Il était allé querir ses alliés naturels, c'est-à-dire les ennemis-nés d'Hiraux.

Au début des hostilités, — et les hostilités commencèrent dès que la porte de la tribune fut fermée, — Hiraux crut qu'il s'agissait d'être fouetté comme la première fois. Mais ce qui l'empêchait de s'arrêter à cette idée, c'est que les verges manquaient. Or, par pressentiment, l'absence de ces verges le préoccupait plus que n'eût fait leur présence.

En effet, il ne s'agissait plus de fouetter Hiraux, mais de le souffler.

L'opération s'accomplit à l'aide du soufflet de l'orgue.

Cette fois, Hiraux ne faillit point devenir aveugle, Hiraux faillit tout bonnement mourir. Mis en liberté aussitôt l'opération terminée, il avait fui aussi loin qu'il avait pu le couvent maudit, ayant plus l'air d'un ballon que d'une créature humaine ; puis il était tombé, ou plutôt il avait roulé au pied d'un arbre.

Il fut plus de quinze jours à désenfler complétement.

Ce fut à la suite de ce petit événement que Hiraux se fit garçon épicier.

Mais nul ne peut fuir sa destinée : Hiraux était musicien dans l'âme. Hiraux accrocha un vieux violon et, dans ses moments perdus, racla obstinément. L'épicière, jeune femme incomprise, — il y a eu des femmes incomprises de tout temps, — l'épicière jouait de l'épinette. Hiraux et l'épicière faisaient, le soir, des concerts qui ravissaient l'épicier; si bien que,

Digitized by Google

exalté par ses triomphes intimes, Hiraux résolut d'abandonner l'épicerie pour se livrer entièrement à la musique instrumentale.

Ses dispositions étaient en effet réelles, et, presque sans maître, il parvint à une telle force sur l'épinette et sur le violon, que la ville de Villers-Cotterets le nomma son organiste aux appointements de huit cents livres par an.

Hiraux s'en faisait à peu près autant en donnant des leçons de violon et de clavecin. Ensuite, tous les élèves ne payaient pas en argent. Hiraux recevait ses cachets en nature : le marchand de bois le payait en bois et en copeaux ; l'épicier, en sucre, en pruneaux et en confitures; le tailleur, en redingotes, en gilets et en pantalons. Il en résultait qu'avec ses seize cents francs argent et les rentrées en nature, Hiraux avait non-seulement de quoi vivre, mais encore jouissait d'une certaine aisance, qui lui permettait d'envoyer promener ceux de ses élèves qui le mécontentaient ou qui n'avaient pas de dispositions.

Ma mère proposa donc à Hiraux de se charger de mon éducation musicale; ce qu'il accepta avec empressement, et ce que je vis de mon côté sans trop de répugnance. Hiraux était déjà, à cette époque, un homme de soixante ans, mais si gai, si jovial, si spirituel, si fécond en contes drolatiques, si plein d'une verve intarissable, que jeunes et vieux l'aimaient d'une égale amitié. Quant à moi, depuis que je me connaissais, je connaissais Hiraux. Il avait été le premier maître de musique de ma sœur avant qu'elle partît pour Paris, et, à toutes ses vacances, il était resté son répétiteur.

Dans les derniers temps de sa maladie, mon père, qui, ainsi que je l'ai dit, souffrait beaucoup, et qui se voyait mourir tout vivant, invitait souvent Hiraux à venir nous voir au château des Fossés; et, comme il n'y avait qu'une lieue de Villers-Cotterets aux Fossés, Hiraux venait à pied aux Fossés; et s'en retournait à pied coucher à Villers-Cotterets.

C'est-à-dire, entendons-nous : Hiraux, toujours poltron, avait commencé par coucher aux Fossés; mais il était convenu que la persécution poursuivrait ce pauvre Hiraux toute

Digitized by Google

sa vie. Les histoires de sa jeunesse étaient dans la mémoire de tout le monde, et je n'ai raconté que la vingtième partie peut-être de ces histoires, de sorte que chacun se croyait obligé d'ajouter un accident nouveau à cette vie déjà si accidentée.

Or, à la maison, il y avait secrétaires et aides de camp, race non moins joyeuse et non moins inventive à l'endroit des farces que ne l'était, quarante ou quarante-cinq ans auparavant, la race monacale.

Il en résultait qu'Hiraux, trouvant invariablement, en rentrant, le soir, dans sa chambre, soit un pot à l'eau au-dessus de sa porte, soit une aiguille dans son lit, soit un coq dans son armoire, avait décidé, une fois pour toutes, qu'il ne coucherait plus aux Fossés, mais reviendrait à Villers-Cotterets, quelque heure qu'il fût, quelque temps qu'il fît.

En conséquence de cette résolution prise, et pour rassurer son esprit contre cette ambulation nocturne, Hiraux venait ordinairement à la maison armé d'une longue canne à épée, enfermée dans un fourreau de cuir.

Malgré cette canne, ou plutôt à cause de cette canne, deux jeunes gens qui avaient dîné un jour à la maison avec Hiraux inventèrent encore une nouvelle plaisanterie. Il fallait en vérité quelque imagination pour cela : le pauvre Hiraux avait, depuis l'an de grâce 1750, été victime de tant de plaisanteries différentes, qu'il se croyait lui-même, non pas à l'abri d'une plaisanterie, mais au moins à l'abri d'une plaisanterie nouvelle.

Ils enlevèrent la lame d'épée, qui, dans son fourreau, faisait la sécurité d'Hiraux, et, en place, ils emmanchèrent dans la poignée une longue plume de paon.

Le soir, Hiraux, toujours prudent, voulut se retirer de bonne heure; mais les jeunes gens le retinrent en lui promettant de faire route avec lui. Cette promesse tranquillisa Hiraux, qui, certain de revenir accompagné, se laissa aller à toute sa gaieté, ce soir-là plus verbeuse encore que de coutume, arrosée qu'elle avait été par de copieuses libations de vin de Champagne.

A dix heures, cependant, il ramena la conversation sur la nécessité de regagner la ville; mais, cette fois, les jeunes gens

Digitized by Google

déclarèrent qu'ils se trouvaient trop bien pour quitter le château, et que, dès que le général avait la bonté de leur offrir des lits, ils acceptaient, en invitant Hiraux à en faire autant.

Mais Hiraux n'avait garde d'accepter ; il flairait la compagnie, et devinait tout un monde de farces. Il déclara donc que son dessein de battre en retraite était immuable, et, prenant sa canne et son chapeau, il salua la société et partit.

Nos jeunes gens attendaient ce départ avec impatience. A peine la grande porte du château se fut-elle refermée sur le voyageur nocturne, qu'ils sortirent par la petite porte, et, le devançant à l'aide d'un chemin de traverse, allèrent s'embusquer au coin de la forêt.

Il faisait un clair de lune magnifique. Suivant l'habitude des gens qui ont peur, Hiraux chantait ; mais, pour faire foi de ses habitudes pacifiques, au lieu de chanter quelque joyeuse chanson ou quelque vaillant hymne de guerre, Hiraux chantait le chant grégorien.

Tout à coup, deux hommes masqués débouchent du bois, lui sautent au collet, et lui demandent la bourse ou la vie.

On dit qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'un poltron qui se fâche; il paraît qu'Hiraux avait quelque chose dans sa bourse et tenait à sa vie ; car, pour toute réponse, il fit un pas en arrière et tira son épée.

Il y avait de quoi désarçonner Roland et les onze pairs de Charlemagne.

Hiraux trouva ce que ni les uns ni les autres de ces preux paladins n'eussent certainement pas trouvé.

— Vous voyez bien, mes amis, dit Hiraux en montrant la plume de paon à ceux qui l'attaquaient, vous voyez bien que je ne voulais pas vous faire de mal.

Il n'y avait pas moyen de tenir à une pareille bonhomie. Les éclats de rire succédèrent aux menaces, les masques tombèrent, et, après qu'on eut donné aux jambes d'Hiraux le temps de se remettre, tous trois revinrent amicalement à la ville, et Hiraux compta une aventure de plus sur ses tablettes.

Hiraux m'avait tant fait rire dans ma jeunesse, j'aimais tant Hiraux, que, ma sympathie pour le musicien l'emportant sur

Digitized by Google

mon antipathie pour la musique, je me décidai à prendre des leçons de violon.

Mais j'exigeai que l'on m'achetât un violon à Paris, ceux qui étaient à vendre chez les marchands de bric-à-brac de Villers-Cotterets ne satisfaisant pas suffisamment mon amour-propre.

On en passa par où je voulais : c'était assez l'habitude de ma mère. Il fut décidé qu'Hiraux, à son prochain voyage à Paris, achèterait un violon, et qu'aussitôt son retour, mon éducation musicale commencerait.

Mais quand aurait lieu ce voyage ?

C'était bien un peu sur une remise aux calendes grecques que j'avais compté.

Pas du tout : le hasard, ou plutôt une nouvelle farce dont Hiraux fut victime, en décida autrement.

A la suite d'un dîner qu'Hiraux avait fait avec quelques amis, et entre autres avec ses deux amis intimes, Mussart et Duez, — nous consignons ici les noms pour les retrouver plus tard, — le voyage d'Hiraux à Paris fut décidé.

Seulement, il avait été décidé dans des conditions toutes drolatiques.

On dînait chez un nommé Hutin, chez lequel s'arrêtaient les diligences qui vont de Laon à Paris. On avait grisé Hiraux. Hiraux ne savait plus ce qu'il faisait ni ce qu'on lui faisait. On déshabilla Hiraux, et, avec son caleçon et sa chemise seulement, on le fourra sous l'impériale de la diligence, au milieu des malles, des portemanteaux et des cartons.

Il va sans dire qu'on ne lui laissa pas un denier sur lui. Où eût été la farce, si Hiraux avait eu de l'argent ?

Hiraux se réveilla à Paris.

Le conducteur ignorait parfaitement la plaisanterie. Il fut donc aussi étonné de trouver Hiraux là, qu'Hiraux l'était de s'y trouver lui-même.

Hiraux fut d'abord assez embarrassé de se trouver en caleçon et en chemise dans la cour des diligences ; mais, comme il était homme de ressources, il se souvint d'un neveu nommé Camusat, excellent et brave garçon qui a été et qui est encore

Digitized by Google

mon ami. Il fit approcher un fiacre, s'y enferma, et cria par la portière :

— M. Camusat, à la Râpée!

Hiraux savait une chose que je ne sais pas, ce qui fait qu'à sa place j'eusse été fort embarrassé; il savait l'adresse de Camusat, de sorte qu'il descendit droit chez lui.

Camusat était long et mince comme son oncle; il lui donna redingote, gilet et pantalon.

Puis, en outre, il lui prêta vingt francs pour m'acheter un violon, et quinze francs pour revenir.

Avec ces quinze francs, Hiraux m'apporta un violon un peu raccommodé au manche, mais assez sain dans tous ses organes essentiels.

Des aventures d'Hiraux, je ferais tout un livre, et, si je le voulais, un livre bien autrement amusant que beaucoup de livres que je connais.

Mais je me bornerai à la dernière et à la plus triste de ces aventures. C'est qu'au bout de trois ans de leçons chez Hiraux, je ne savais pas mettre mon violon d'accord!

En reconnaissant chez moi pour la musique cette phénoménale antipathie, Hiraux déclara à ma pauvre mère désolée que ce serait lui voler son argent que de tenter plus longtemps de faire de moi un musicien.

Je renonçai donc au violon.

Pauvre Hiraux! après cette vie si agitée, il dort aujourd'hui du paisible sommeil de la mort dans ce charmant cimetière de Villers-Cotterets, plein d'arbres verts, de saules pleureurs et de fleurs épanouies!

XXIV

La chienne porte-falot. — L'épitaphe de Demoustier. — Mon premier maître d'armes. — Le roi boit. — Quatrième terreur de ma vie. — Le tonneau de miel.

Au milieu de tout ce que nous venons de raconter, ma mère avait fait deux nouvelles pertes non moins douloureuses

Digitized by Google

pour elle que la première : elle avait perdu son père et sa mère.

Je me rappelle à peine ma grand'mère Labouret. Je ne me souviens d'aucun détail relatif ni à sa vie ni à sa mort. C'était une digne femme qui, ayant bien vécu, dut bien mourir.

Il en fut autrement de mon grand-père, mort en 1808, d'une affection de foie. Je me le rappelle parfaitement avec sa pipe à la bouche et sa démarche grave, habitude qu'il avait contractée du temps que, comme le père de mademoiselle de la Vallière, il était maître d'hôtel.

C'était un grand joueur de dominos, qui passait pour très-fort à ce jeu, et qui allait tous les soirs faire sa partie dans un café où j'ai passé une bonne portion de mon enfance. Ce café était tenu, je m'en souviens, par deux personnes de sexe différent qui m'aimaient beaucoup : l'une s'appelait mademoiselle Wafflart et l'autre M. Camberlin.

Comme mon grand-père y passait toutes ses soirées, j'allais quelquefois l'y rejoindre, et, là, je regardais jouer au billard, jeu pour lequel je me sentais au fond du cœur la plus grande vocation. Malheureusement, le billard, soit pendant la journée, soit le soir, entraînait des frais tout à fait au-dessus de mes moyens; de sorte que force était à moi de regarder jouer les autres et de compter les points; mais voilà tout.

Chaque soir, à dix heures, on entendait gratter à la porte; c'était la chienne de mon grand-père qui venait le chercher, — la gueule vide, les nuits où il y avait de la lune, — la gueule ornée d'un bâton portant une lanterne à chaque bout, les nuits où il n'y en avait pas. On l'appelait *Charmante*, et elle était charmante d'intelligence en réalité. Elle avait, lors de sa mort, fait ce métier pendant huit ou dix ans, et il ne lui était jamais arrivé d'être venue gratter à la porte dix minutes avant l'heure ou dix minutes après, d'avoir pris le chemin le plus long au lieu de prendre le chemin le plus court, ou d'avoir cassé une seule de ses lanternes.

Un jour, mon grand-père se plaignit de violentes douleurs au côté, garda la chambre, puis s'alita. Enfin, un soir, on m'emporta de la maison comme on avait fait pour mon père.

Digitized by Google

On me conduisit chez un de nos voisins nommé Lepage et qui était vitrier. J'y passai la nuit. Le lendemain, mon grand-père était mort.

Ma mère héritait de ces fameux trente arpents de terre dont j'ai déjà parlé, et de cette maison dont on payait la rente viagère. Seulement, c'était de la rente à servir qu'elle héritait, et non de la maison.

Si ma pauvre mère n'avait pas toujours gardé cette double espérance d'obtenir une pension et de se faire payer les vingt-huit mille cinq cents francs d'arriéré dus à mon père, voici sans doute ce qu'elle eût fait : elle eût vendu les trente arpents de terre trente ou trente-cinq mille francs, prix qu'ils valaient; elle eût cédé ses droits à la maison de M. Harlay pour cinq ou six mille francs, et, avec ces quarante mille francs, elle se fût fait deux mille livres de rente avec lesquelles, grâce à son économie, nous eussions parfaitement vécu.

Tandis qu'au contraire, toujours dans l'espoir de rembourser avec ce malheureux arriéré, elle commença à emprunter sur les terres en les hypothéquant.

Du revenu de ces terres, il était impossible d'exister; à peine rapportaient-elles deux du cent.

Je ne sais si c'est avant ou après la mort de mon grand-père que nous déménageâmes. Je crois cependant que c'est auparavant.

Nous demeurâmes alors rue de Lormet; je m'étais rapproché de la maison où j'étais né.

Peu de temps après, nous perdîmes, dans cette maison, la cousine que j'appelais maman Zine.

La mort frappait, comme on voit, à coups redoublés sur la famille; en quatre ans, quatre personnes s'étaient couchées pour l'éternité, l'une près de l'autre, dans ce petit cimetière dont j'ai déjà parlé.

Mais, à part la mort de mon père, aucune de ces morts ne produisit sur moi une impression réelle. Tout cela se traduisait par une promenade quotidienne au cimetière. Un tertre de plus s'ajoutait aux autres tertres, que ma mère appelait son jardin; un nouveau cyprès était planté près des anciens

Digitized by Google

cyprès; de nouvelles roses fleurissaient près des anciennes roses; ma mère versait quelques larmes de plus, et tout était dit.

Nos tombes, à nous, étaient près de la tombe de Demoustier. Son épitaphe est la première inscription tumulaire que j'aie lue. Elle avait été composée par Legouvé.

La voici :

SOUS CETTE PIERRE REPOSE DU SOMMEIL DU JUSTE
CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER,
MEMBRE ASSOCIÉ DE L'INSTITUT NATIONAL,
NÉ, A VILLERS-COTTERETS, LE 31 MARS 1760,
ET DONT L'AME PAISIBLE RETOURNA AU SEIN DE L'IMMORTALITÉ
LE 11 VENTÔSE AN IX DE LA RÉPUBLIQUE (2 MARS 1801).

En ces mots l'amitié consacra son histoire :
Il montra les talents aux vertus réunis;
Son esprit lui donna la gloire,
Et sa belle âme des amis.

REPOSE EN PAIX, OMBRE CHÉRIE!

En effet, si une ombre doit reposer en paix, c'est bien celle de ce bon et spirituel Demoustier, dont tout Villers-Cotterets vénérait la mémoire. Ma mère me disait souvent que jamais homme plus doux, plus sympathique, plus charmant n'avait existé. Il voyait, à quarante et un ans, juste l'âge où mon père est mort, venir la fin de toutes choses avec cette douce et pieuse tranquillité des bonnes natures. La veille de sa mort, ma mère était près de son lit, et, sans en avoir, essayait de lui donner des espérances. Il lui souriait doucement, et regardait un rayon de ce beau soleil de printemps, qui n'est pas encore le soleil véritable, mais un premier sourire de la nature.

Demoustier mit la main sur sa main, et, la regardant :

— Chère madame Dumas, lui dit-il, il ne faut pas se faire illusion : le bouillon ne passe plus, le lait ne passe plus, l'eau ne passe plus, il faut bien que je passe.

Digitized by Google

Le lendemain, il était mort, le sourire sur les lèvres.

Hélas! une pierre pareille à celle qui couvrait le tombeau de Demoustier, c'était l'ambition de ma mère. Mais elle n'était pas assez riche pour consacrer, aux dépens des vivants, cette prodigalité aux morts.

Je présume que c'est de ces promenades accomplies avec ma mère au cimetière de Villers-Cotterets qu'est née ma prédilection pour les cimetières, mais pour les cimetières de village, bien entendu; — rien ne m'impressionne encore autant aujourd'hui : — touchant aux églises avec leur maigre saule pleureur, leurs pierres à moitié brisées et leurs croix peintes en noir, avec une simple inscription blanche disant le nom et l'âge du trépassé.

Hélas! si je retournais maintenant dans le nôtre, outre la tombe de ma mère, combien de tombes amies y retrouverais-je! Presque tous ceux que j'ai connus dans mon enfance sont là, et, comme le Christ au commencement de la Rome chrétienne, je puis dire : « J'ai plus d'amis dessous que dessus. »

Que ceux qui se donnent la peine d'étudier les plus petites choses étudient les différentes localités où s'est passée mon enfance; les Fossés, Antilly, la chambre restreinte de l'hôtel de l'*Épée*, les ruines du château de Villers-Cotterets, la maison et le jardin de ville de M. Deviolaine, le cloître de Saint-Remy, le château de Villers-Hellon, le grand parc de François Ier, de Henri II et de Henri IV, et le petit cimetière du Pleux, — c'est ainsi qu'on appelle l'endroit où est situé le cimetière de Villers-Cotterets, — et ils se rendront compte de toutes les différentes nuances de mes productions, et, en allant plus loin, des variations de mon caractère.

A tout cela j'ai dû un grand respect pour toutes les choses saintes, une grande foi dans la Providence, un grand amour en Dieu. Jamais, dans le cours d'une vie déjà assez longue, je n'ai eu, aux heures les plus douloureuses de cette vie, ni une minute de doute, ni un instant de désespoir; je n'oserais pas dire que je suis sûr de l'immortalité de mon âme, mais je dirai que je l'espère. Seulement, je crois que la mort, c'est l'oubli du passé sans être la renonciation à l'avenir. Si l'on

Digitized by Google

arrivait à donner la mémoire aux âmes, on aurait résolu le grand mystère dont Dieu garde le mot : les âmes alors se souviendraient, et l'immortalité serait révélée.

En somme, au milieu de ces promenades, au milieu de ces jeux, au milieu de ce commencement d'éducation, je grandissais, je jouais sur mon violon la *Marche des Samnites* et l'ouverture de *Lodoïska;* et Hiraux, son bonnet noir rabattu sur les deux oreilles, déclarait à ma mère qu'il avait trop de conscience pour lui voler plus longtemps les dix francs par mois qu'elle lui donnait pour faire de moi un musicien.

Je renonçai d'autant plus facilement à ces leçons, que j'eusse interrompues depuis longtemps déjà, si ma sympathie pour Hiraux ne l'avait pas emporté sur mon horreur pour le solfége; je renonçai, dis-je, d'autant plus facilement à ces leçons, que j'avais commencé de prendre des leçons bien autrement attrayantes pour moi : je prenais des leçons d'armes.

De ce beau château, ancienne maison de plaisance des ducs d'Orléans, la République avait fait une caserne, et l'Empire un dépôt de mendicité.

J'avais découvert, dans ce dépôt, un ancien maître d'armes; seulement, il avait une avarie : donnant des leçons sans masque, le fleuret d'un de ses élèves avait pénétré dans la bouche, et lui avait déchiré la luette. Cet accident,— qui, en le rendant presque muet, ou plutôt en lui créant un baragouin à peu près inintelligible, avait rendu chez lui la démonstration presque impossible, — cet accident, disons-nous, joint à un grand amour de la bouteille, avait conduit notre ancien Saint-Georges à la demeure royale de François Ier, devenue une succursale du dépôt de mendicité de la Seine.

Cet homme s'appelait le père Mounier, et, j'en demande bien pardon à Grisier, son continuateur, c'est lui qui, à l'âge de dix ans, me donna les premières leçons d'armes.

Car j'avais dix ans, à peu près, quand je commençai à manifester ce peu de goût pour la musique et ce grand enthousiasme pour les exercices du corps.

Digitized by Google

Au milieu de tout cela, et tout en ne rêvant que sabres, épées, pistolets et fusils, j'étais demeuré fort poltron à un seul endroit. Comme la nature, j'avais horreur du vide. Aussitôt que je me sentais suspendu à une certaine distance de terre, j'étais comme Antée, la tête me tournait, et je perdais toutes mes forces. Je n'osais descendre seul un escalier dont les marches étaient un peu roides, et je n'eusse jamais osé, comme mes jeunes camarades, aller dénicher un nid à la cime d'un arbre.

Cette couardise me valait toute sorte de berneries de la part de mes cousines Deviolaine, de leur frère Félix et de ma sœur aînée. On s'amusait à me conduire, sous prétexte de jouer à cache-cache ou à tout autre jeu, dans des greniers dont, la porte une fois fermée, on ne pouvait plus descendre qu'à l'aide d'une échelle. Alors, j'employais, à la grande jubilation des autres enfants, toutes les supplications pour obtenir qu'on me rouvrît la porte ; puis, comme on se gardait bien de se rendre à mes prières, je me décidais enfin à descendre par l'échelle, descente que j'exécutais le plus gauchement du monde, à la vue de la société.

Un jour, je faillis être tué pour être resté en bas, tandis que les autres étaient montés en haut. Toute la société enfantine avait entrepris l'ascension d'une meule de paille au pied de laquelle j'étais resté. Ma cousine Cécile, vrai garçon pour les habitudes, et qui, pareille à la princesse Palatine, semblait convaincue qu'elle changerait de sexe à force de sauter et de bondir, ma cousine Cécile était arrivée la première au faîte, lorsque, se penchant pour me regarder et se moquer de moi, le pied lui manqua : elle roula sur la déclivité de la meule, me tomba à califourchon sur les épaules, et faillit me rompre le cou.

Une preuve de sang-froid que je donnai au milieu d'un grand danger me réhabilita pourtant dans l'esprit de mes jeunes amis et amies. C'était le jour des Rois ! on avait dîné chez M. Deviolaine. La royauté de la fève m'était échue, et, après le dîner, je m'étais empressé de transporter le siége de mon empire dans le jardin. En lançant un bâtiment de papier sur

Digitized by Google

le bassin qui faisait le centre de la pelouse, je me penchai un peu trop en avant, je perdis mon centre de gravité, la tête emporta le derrière, et je fis, dans un bassin de quatre pieds de profondeur et dans une eau glacée, un plongeon des plus complets et, à ce qu'il paraît, des plus effrayants pour la société, qui se mit à battre l'air avec les bras et à crier à tue-tête : « A l'aide! au secours! Dumas se noie!... » Heureusement, je ne perdis pas la tête, je m'accrochai aux herbes qui pendaient de la pelouse dans le bassin, et, grâce à cet appui, je reparus à la surface de l'eau, ruisselant comme le fleuve Scamandre; de sorte que Victor n'eut besoin que de me donner la main pour me rendre à mon élément et à mon terrain naturels.

Alors, avec mon air grave et doctoral, me tournant vers la troupe effarée :

— Imbéciles, leur dis-je, ce n'était pas « Dumas se noie ! » qu'il fallait crier, c'était « Le roi boit! »

On trouva le mot charmant. Comme c'est le premier que j'aie fait, et que je l'ai fait à l'âge de sept ans, je demande pour lui l'indulgence du public.

Ce qui n'empêcha pas ma cousine Cécile de dire, en exécutant ses tours de force ordinaires, que je n'étais et ne serais jamais bon qu'à faire un seminariste.

On verra bientôt combien peu s'en fallut que la prédiction ne se réalisât.

Les grandes terreurs de ma vie s'élèvent à cinq, je crois, et, fort heureusement, remontent toutes à ma première jeunesse. J'ai dit les trois premières : le serpent d'Amiens, une; les deux couleuvres de Saint-Remy, deux; madame de Genlis, trois.

Passons à la quatrième.

Je jouais aux billes à la porte d'un marchand épicier nommé Lebègue, qui, pendant ce temps-là, étendait et grattait du chocolat sur un marbre avec un de ces longs couteaux pliants qu'on appelle, je crois, spatules. Je me pris de dispute avec mon partenaire. Nous nous gourmâmes. Notez bien que, devant les coups de poing, je n'étais jamais poltron. Il était

Digitized by Google

plus fort que moi : il me repoussa violemment, et je m'en allai tomber, à reculons, le derrière dans un tonneau de miel.

Je prévis à l'instant même l'événement et ses conséquences; je jetai un cri, l'épicier se retourna, et lui aussi vit ce qui arrivait.

Ce qui arrivait, c'est, comme je l'ai dit, que je m'en allai tomber le derrière dans le miel.

Je me relevai comme si un ressort m'eût remis sur mes jambes, et cela, malgré la résistance qu'opposait à ce mouvement la substance à laquelle j'adhérais.

Puis, incontinent, je me mis à fuir.

La rapidité que je déployai dans cette prudente résolution venait de ce que j'avais vu l'épicier s'élancer d'un mouvement presque simultané, son couteau à la main.

Je dirigeai naturellement ma course du côté de la maison. Mais la maison, située au milieu de la rue de Lormet, était assez loin de la place sur laquelle l'événement était arrivé. Je courais bien; seulement, l'épicier avait des jambes doubles des miennes; j'étais poussé par la terreur, mais lui était mû par la cupidité. Je me retournais tout en courant, et je voyais le terrible industriel, l'œil ardent, les lèvres entr'ouvertes, le sourcil froncé et le couteau à la main, gagnant à chaque pas sur moi. Enfin, en nage, haletant, sans voix, près d'expirer, je me laissai aller sur le pavé, à dix pas de la porte, convaincu que c'en était fait de moi, et que Lebègue s'était mis à ma poursuite dans l'intention bien positive de m'égorger.

Il n'en était rien. Après une lutte dans laquelle j'épuisai le reste de mes forces, il me coucha le ventre sur son genou, gratta le fond de ma culotte avec sa spatule, me remit sur mes jambes, et s'en retourna parfaitement satisfait d'être rentré dans sa marchandise.

Malgré cette longanimité, je fus plus d'un an à prendre l'autre côté de la rue quand je passais devant le magasin d'épiceries de maître Lebègue.

Digitized by Google

XXV

L'abbé Conseil. — Ma bourse au séminaire. — Ma mère, à force d'instances me décide à y entrer. — L'encrier de corne. — Cécile chez l'épicier. — Ma fuite.

Cependant j'allais avoir dix ans. Il était temps de s'occuper sérieusement de mon éducation morale. Quant à l'éducation physique, elle allait son train : je lançais des pierres comme David, je tirais de l'arc comme un soldat des îles Baléares, je montais à cheval comme un Numide; seulement, je ne montais ni aux arbres ni aux clochers.

J'ai beaucoup voyagé; j'ai, soit dans les Alpes, soit en Sicile, soit dans les Calabres, soit en Espagne, soit en Afrique, passé par de biens mauvais pas; mais j'y suis passé parce qu'il fallait y passer. Moi seul, à l'heure qu'il est, sais ce que j'ai souffert en y passant. Cette terreur toute nerveuse, et par conséquent inguérissable, est si grande, que, si l'on me donnait le choix, j'aimerais mieux me battre en duel que de monter en haut de la colonne de la place Vendôme.

Je suis monté un jour, avec Hugo, en haut des tours de Notre-Dame; je sais ce qu'il m'en a coûté de sueur et de frissons.

Revenons donc à mon éducation morale, dont il était temps de s'occuper sérieusement.

On avait sollicité pour moi des entrées gratuites à tous les colléges destinés aux fils d'officiers supérieurs. Mais, quelles que fussent les instances faites, on n'avait pu obtenir ni mon admission au Prytanée, ni une bourse dans aucun lycée impérial.

Si j'avais été quelque chose à cette époque, je me ferais l'honneur de croire que j'avais hérité de la haine que Bonaparte portait à mon père.

Aucune des demandes faites pour moi n'avait donc réussi,

Digitized by Google

lorsque mourut un de mes cousins dont j'ai déjà parlé, et qui se nommait l'abbé Conseil.

L'abbé Conseil avait été gouverneur des pages; l'abbé Conseil avait eu, sous Louis XV et sous Louis XVI, toute sorte de bénéfices; si bien que l'abbé Conseil était riche : il possédait à Largny, village situé à une lieue de Villers-Cotterets, une charmante maison, un jardin des plus pittoresques au fond d'une vallée; mais je n'ai point parlé de tout cela, attendu le peu d'hospitalité du cousin Conseil.

Le cousin Conseil avait, en outre, une maison à Villers-Cotterets; il demeurait, je crois, au numéro 3 ou 5 de la rue de Lormet, juste en face de la maison où était mort Demoustier.

J'allais faire deux visites par an au cousin Conseil, l'une le 1er janvier, l'autre le jour de sa fête; il m'embrassait sur une joue, me donnait une claque sur l'autre. Là se bornaient ses libéralités.

Une fois, il me donna un petit écu. Nous n'en revenions pas, ma mère ni moi.

Il mourut la même année

Il laissait une dizaine de mille livres de rente, dont héritait une certaine demoiselle de Ryan, déjà nommée.

Quant à ma mère, elle héritait de quinze cents francs, une fois donnés.

En outre, il laissait, pour un de ses parents, une bourse au séminaire de Soissons.

La désignation était claire, et la prédiction de Cécile allait se réaliser. Le futur séminariste, c'était moi.

Seulement, il s'agissait de me faire aller au séminaire, ce qui n'était pas chose facile. Je n'entendais pas raison à l'endroit des curés, et cette prédiction de Cécile m'avait mis au cœur de grands germes de révolte contre cette intention.

Chez ma mère, il n'y avait aucun parti pris. Pauvre femme! elle était incapable d'insister sur une détermination dans laquelle elle eût vu pour moi la moindre contrariété; mais elle avait un désir, c'était de me donner la meilleure éducation possible. Faire de moi un prêtre! elle n'y avait jamais songé; je crois même que, si elle eût pensé que la chose en vînt là,

Digitized by Google

elle se fût la première opposée au projet qu'elle me présentait sous le plus riant aspect.

Deux ou trois mois se passèrent en luttes de ma part, et en prières de la part de ma mère.

Enfin, un beau jour qu'elle avait déployé toutes les séductions de son esprit pour me décider ; qu'elle me jurait, sur sa parole d'honneur, que je serais toujours libre de revenir à la maison, si le régime du séminaire ne me convenait pas, je lâchai le *oui* fatal, et je consentis à tout ce qu'elle voulut.

Il me fut accordé huit jours pour faire mes préparatifs de départ.

C'était une grande séparation que celle qui se préparait, et, certes, elle coûtait autant à ma mère qu'à moi. Aussi ma mère me cachait-elle ses larmes, de sorte que, injuste que j'étais, je la croyais bien contente de se séparer de moi.

La veille du jour où l'on devait m'embarquer dans la voiture qui, deux fois par semaine, faisait le service entre Villers-Cotterets et Soissons, comme je réunissais toutes mes petites affaires de collégien, je m'aperçus qu'il me manquait un encrier. J'en fis l'observation à ma mère, qui, reconnaissant la justice de mon désir, me demanda comment je le voulais.

J'avais des idées luxueuses à l'endroit de cet encrier. Je voulais un encrier de corne avec un récipient pour les plumes. Mais, comme ma mère ne comprenait pas bien mes explications, elle me donna douze sous, et me chargea d'aller acheter l'encrier moi-même.

Qu'on fasse bien attention à ce détail ; si puéril qu'il soit, il a changé la face de ma vie.

J'allai chez un épicier nommé Devaux. Je me serais bien gardé d'aller chez Lebègue : on sait pourquoi.

L'épicier n'avait pas d'encrier comme j'en désirais un ; il m'en promit un pour le soir.

Le soir, je revins.

Il avait l'encrier. Mais le hasard fit qu'en même temps que moi, se trouvait dans le magasin ma cousine Cécile.

En me voyant, sa joie fut grande. Elle trouvait donc l'occasion de me dire à moi-même qu'elle me souhaitait toute sorte

Digitized by Google

de prospérités dans la carrière que j'embrassais, et elle me promit qu'aussitôt que je serais ordonné, elle me donnerait la charge de son directeur.

Je ne sais si c'est parce que les railleries me parurent trop amères ou la charge trop lourde, mais je jetai l'encrier au nez de l'épicier, je mis mes douze sous dans ma poche, et je sortis du magasin en criant :

— Eh bien, c'est bon, je n'irai pas au séminaire !

Comme César, je venais de passer mon Rubicon.

Maintenant, il s'agissait d'échapper aux premières supplications de ma mère, auxquelles je n'eusse pas eu peut-être la force de résister.

Je risquai mon premier coup de tête.

J'achetai, avec mes douze sous, un pain et un saucisson, des vivres pour deux ou trois jours enfin, et j'allai trouver Boudoux.

Il faut que j'explique ce que c'était que Boudoux.

Boudoux était un type. Si la maladie intitulée la *boulimie* n'avait pas été baptisée à cette époque, il aurait fallu l'appeler la *boudimie*.

Je n'ai jamais vu de plus terrible mangeur que Boudoux.

Un jour, il arriva chez nous ; on venait de tuer un veau : il le regardait avec des yeux d'envie.

— Veux-tu le manger tout entier, dit mon père, il est à toi.

— Oh ! le général plaisante, dit Boudoux.

— Non, sur ma parole.

— Je veux bien, général.

On mit le veau tout entier au four, et, le veau cuit, Boudoux mangea le veau tout entier.

Le dernier os gratté, mon père lui fit compliment.

— J'espère que maintenant tu n'as plus faim, Boudoux ? lui dit-il.

— Mettez la mère à la broche, général, répondit Boudoux, et vous verrez.

Mon père recula ; il aimait sa vache. Boudoux était homme à n'en laisser que les cornes.

Digitized by Google

Après ce trait, nous en citerions bien d'autres; mais il paraîtraient faibles à côté de celui-là.

Un jour d'ouverture de chasse, chez M. Danré de Vouty, il y avait vingt-quatre poulets à la broche. Boudoux les regarda comme il avait regardé le veau de mon père. M. Danré eut l'imprudence, alors, de lui faire une proposition équivalente à celle qui lui avait été faite chez nous.

Boudoux fit vingt-quatre bouchées des vingt-quatre poulets.

Plus tard, — je veux en finir d'un coup avec l'appétit de Boudoux, — lorsque, après la Restauration, M. le prince de Condé vint chasser à Villers-Cotterets, il y amena une meute de cent vingt chiens.

Boudoux obtint la charge de valet des valets de chiens. Ce fut, en conséquence, Boudoux qui se trouva chargé de faire aux Roquadors et aux Barbaros princiers la distribution de vivres.

Bientôt on s'aperçut que, quoique l'achat de pain et de mou fût toujours le même, les pauvres bêtes languissaient, maigrissaient, perdaient leurs jambes.

On se douta de la chose, et l'on guetta Boudoux.

On s'aperçut qu'il mangeait à lui seul la portion de quarante chiens.

C'étaient les deux sixièmes de la nourriture générale.

Le prince ordonna qu'on servirait chaque jour à Boudoux une portion à part, et que cette portion serait celle de quarante chiens.

Voilà ce qu'était Boudoux, quant à l'appétit.

Nous allons dire ce qu'il était, quant au physique; puis nous dirons ce qu'il était, quant au moral.

Au physique, Boudoux était le rebut de la création : Quasimodo, près de Boudoux, aurait pu avoir des prétentions à la beauté. Boudoux avait le visage non pas grêlé, mais couturé, mais sillonné, mais bouleversé par la petite vérole; l'œil, tiré hors de son orbite par une excavation de la paupière, semblait descendre, plein de larmes et de sang, jusqu'au milieu de la joue; le nez, au lieu d'être saillant, se dé-

Digitized by Google

primait au-dessous du cartilage, et s'aplatissait sur la lèvre supérieure; cette lèvre, d'où suintait éternellement une salive noircie par la chique, formait l'arche supérieure d'une bouche qui, pareille à celle des serpents, se fendait jusqu'aux oreilles pour laisser passer un gigot tout entier; le reste était complété par des cheveux qu'eût enviés Polyphème, par une barbe, rouge et grasse, poussant dans les rares intervalles laissés intacts par la petite vérole.

Cette tête était supportée par un corps de cinq pieds neuf pouces, dont on ne pouvait jamais apprécier la grandeur réelle, à cause d'une jambe qui, à chaque pas qu'il faisait, pliait en cédant; à ce point que le bas de la jambe et le haut de la cuisse étaient égaux aux deux pointes d'un compas ouvert en triangle.

Avec tout cela, Boudoux possédait une de ces forces qui n'ont pas de mesure. Dans les déménagements, Boudoux était un homme précieux: il plaçait sur sa tête bahuts, buffets, lits, tables, et, de son pas claudicant, qui mesurait un mètre et demi à chaque enjambée, il transportait en un tour de main l'ameublement tout entier d'une maison à une autre maison.

Et, pourtant, Boudoux, qui eût pris, comme Alcidamas, un cheval par les sabots de derrière, et qui lui eût arraché les sabots; Boudoux, qui, comme Samson, eût arraché de leurs gonds les portes de Gaza, et qui les eût emportées sur son dos; Boudoux, qui, comme Milon de Crotone, eût fait le tour du cirque avec un bœuf sur ses épaules, eût assommé le bœuf et l'eût mangé le même jour; Boudoux, avec la force d'un éléphant, avait la douceur d'un agneau.

Voilà pour le moral.

Aussi, tout laid, tout repoussant, tout hideux à voir qu'il était, Boudoux n'avait partout que des amis; il logeait chez une tante à lui, mademoiselle Chapuis, directrice de la poste; mais il mangeait chez tout le monde. Trois fois par jour, Boudoux faisait sa tournée par la ville, et, comme les frères quêteurs des anciens monastères, il récoltait de quoi nourrir un couvent.

Seulement, comme il n'avait pas de moines à nourrir, il mangeait la récolte à lui tout seul.

Cela ne le rassasiait pas, mais cela le nourrissait.

Puis Boudoux avait une industrie, ou plutôt deux industries : Boudoux allait à la marette et à la pipée.

Indiquons à MM. les Parisiens, qui pourraient bien ne pas savoir ce que c'est, quelles sont ces deux industries que nous venons de désigner sous le nom de *marette* et de *pipée.*

Commençons par la marette.

Il n'y a point de forêts, de bois, de remises, qui ne possèdent quelques-unes de ces flaques d'eau que l'on désigne sous le nom de mares.

Témoin la mare d'Auteuil, qui, autant que je puis m'en souvenir, jouissait, de son vivant, d'une certaine célébrité.

A ces mares, situées dans la forêt, dans les bois, dans la remise, les oiseaux vont boire, à certaines heures. On enfonce dans la terre molle et détrempée qui les borde, de petites branches de bouleau enduites de glu, et, lorsque les oiseaux viennent pour boire, ils se prennent à ces gluaux.

Cela s'appelle tendre une mare. Dans cette action de tendre une mare plus ou moins habilement, gisent tout le succès de la chasse et toute l'adresse du chasseur.

Seulement, — il faut tout expliquer, — comme il existe plus de petites mares que de grandes, comme les petites mares sont préférables aux grandes, parce qu'elles exigent moins de gluaux, et par conséquent moins de dépense, comme les petites mares s'appellent des marettes, on dit, dans le langage de la chasse aux petits oiseaux : « Aller à la marette. »

Quant à la pipée, elle s'opère par les mêmes procédés, mais avec d'autres détails.

On choisit un arbre assez élevé pour dépasser de sa cime la partie de taillis qui l'entoure ; on le dépouille de ses petites branches, on les remplace par des gluaux fichés dans des entailles faites à la serpe ; on se place dans une cabane de feuillage construite autour du tronc de l'arbre, et l'on attire tous les oiseaux des environs par trois moyens.

Le premier est d'attacher un hibou au centre de l'arbre.

zed by Google

Le hibou, avec son plumage fauve et ses gros yeux ronds, joue dans les forêts le rôle que Jean-Jacques Rousseau jouait dans les rues de Paris, quand il sortait habillé en Arménien.

Tous les gamins couraient après le philosophe de Genève.

Tous les oiseaux poursuivent le hibou.

Mais, pour ces malheureuses bêtes, se révèle alors une justice qui n'existe pas pour les hommes : en poursuivant le hibou, les oiseaux s'abattent sur l'arbre où il est attaché; tout volatile qui se pose sur un gluau est perdu; il tombe de branche en branche, et passe de la liberté à la cage, bien heureux quand il ne passe pas de la cage à la broche.

Le second moyen d'attraction est de prendre un geai.

Avec un lièvre, on ne fait qu'un civet; mais, avec un geai, on fait bien autre chose; — pourvu cependant que le geai soit vivant : c'est une condition *sine quâ non.*

Le geai a une très-mauvaise réputation parmi la gent volatile.

D'abord, il a celle de prendre des plumes du paon, que lui a faite la Fontaine, et qui est peut-être, comme toutes les réputations faites par les hommes, celle qu'il mérite le moins; son autre réputation, bien autrement grave aux yeux des oiseaux, celle de manger les œufs de ses confrères plus faibles et plus petits que lui. Aussi la haine que les oiseaux ont pour ce dévorateur est-elle en raison de la quantité des œufs qu'ils pondent; les mésanges, par exemple, qui font, parfois, jusqu'à vingt et vingt-cinq petits, sont les plus acharnées contre ce bandit; puis, après elles, viennent les fourgons, qui en pondent quinze, les pinsons, qui en pondent cinq ou six, enfin les rouges-gorges et les fauvettes, qui en pondent trois ou quatre.

On prend donc un geai vivant, on lui étend l'aile et on lui tire les plumes de l'aile.

Ce n'est pas très-humain, mais c'est très-efficace.

On connaît l'affreux cri du geai; à chacune des plnmes qu'on lui tire, le geai pousse un de ces cris-là, et à chaque cri, on voit se précipiter par volées, mésanges, fourgons, pinsons, fauvettes et rouges-gorges, qui viennent jouir du supplice de

Digitized by Google

leur ennemi ; car ils ne s'y trompent pas et reconnaissent ce cri pour un cri de douleur.

Mais, cette fois encore, ils sont punis pour n'avoir pas pardonné à leur ennemi, et les gluaux font justice de leur mauvais cœur.

L'efficacité du troisième moyen dépend entièrement de la faculté plus ou moins grande accordée par la nature au chasseur de filer, à l'aide d'un brin de chiendent ou d'un morceau de taffetas, certains sons imitant le chant des oiseaux. Le musicien doué de cette imitation n'a plus besoin ni de geai ni de hibou; il se met dans sa hutte, contrefait le cri de détresse des différents oiseaux qu'il veut prendre, et tous les oiseaux de même espèce qui sont dans les environs accourent à cet appel.

Mais, il faut le dire, parmi les pipeurs, et j'en ai connu beaucoup, peu arrivaient à ce degré de perfection.

Eh bien, Boudoux, qui ne parlait aucune langue morte, et qui, parmi les langues vivantes, ne parlait que la sienne, et encore assez mal, Boudoux était, à l'endroit des oiseaux, le premier philologue, je ne dirai pas de la forêt de Villers-Cotterets, mais encore, j'ose l'assurer, de toutes les forêts du monde.

Il n'y avait pas une langue, pas un jargon, pas un patois ornithologique qu'il ne parlât, depuis la langue du corbeau jusqu'à celle du roitelet.

Aussi, comme Boudoux méprisait ceux de ses confrères qui se servaient du brin d'herbe ou du morceau de taffetas, lui que j'ai vu, en imitant le cri du hibou, forcer le hibou à venir se poser sur son chapeau comme sur le casque de Minerve!

J'allai trouver Boudoux, je m'ouvris à lui, et lui demandai de me cacher pendant deux ou trois jours dans une de ses huttes.

Il va sans dire que Boudoux m'accorda ma demande.

Seulement, comme nous entrions en automne, il me prévint qu'il serait bon que je prisse une couverture, attendu que les nuits commençaient à ne plus être chaudes.

Digitized by Google

Je rentrai chez nous, je me glissai dans ma chambre, je pris une des couvertures de mon lit, et j'écrivis sur un bout de papier :

« Ne sois pas inquiète de moi, bonne mère : je me sauve parce que je ne veux pas être curé. »

Et j'allai rejoindre Boudoux, qui, ayant fait sa récolte du soir, m'attendait à l'entrée du parc.

Boudoux avait justement deux mares tendues, la mare du chemin de Vivières, et la mare du chemin de Compiègne. A la mare du chemin de Compiègne, il avait une hutte ; c'est à cette hutte que j'allai demander un refuge contre le séminaire de Soissons.

Je passai trois jours et trois nuits dans la forêt ; la nuit, je m'enveloppais dans ma couverture, et je dormais, je dois le dire, sans aucun remords ; le jour, j'allais d'une mare à l'autre, et je récoltais les oiseaux pris.

Ce que nous prîmes d'oiseaux pendant ces trois jours, c'est incalculable ; le troisième jour, les deux mares étaient *ruinées* pour jusqu'aux prochaines couvées.

Nous soulignons le mot ruinées, parce que c'est le mot technique.

Ces trois jours augmentèrent mon antipathie pour le séminaire, mais, en même temps, me donnèrent une terrible sympathie pour la marette.

Au bout de ces trois jours, je revins ; mais je n'osai pas rentrer directement à la maison ; j'allai trouver ma bonne amie madame Darcourt, et je la priai d'annoncer à ma mère le retour de l'enfant prodigue, et de ménager sa rentrée dans la maison maternelle.

Hélas ! plus les enfants sont prodigues, mieux ils sont reçus. Quand le véritable enfant prodigue rentra chez son père, après trois ans, on tua un veau, s'il n'était rentré qu'après six ans, on eût tué un bœuf.

Ma mère m'embrassa en m'appelant méchant. Elle me promit qu'il ne serait plus question entre nous du séminaire, en-

chantée qu'elle était que je ne la quittasse point. Toute sa colère tomba sur Boudoux, et, la première fois qu'elle le vit, tout pauvres que nous étions, elle lui donna cinq francs.

Et cependant, voilà quelle circonstance futile a décidé de ma vie. Si le matin l'épicier avait eu un encrier comme je le désirais, je n'y retournais pas le soir ; je n'y rencontrais pas Cécile ; elle ne me faisait point cette plaisanterie qui m'exaspéra ; je ne me mettais pas sous la protection de Boudoux, et, le lendemain, je partais pour Soissons, et j'entrais au séminaire. Une fois au séminaire, les dispositions religieuses que j'ai de tout temps eues dans l'esprit se développaient, et je devenais peut-être un grand prédicateur, au lieu de ce que je suis, c'est-à-dire un pauvre poëte. Cela eût-il mieux valu? cela eût-il valu moins?

Ce que Dieu fait est bien fait.

Ce n'est pas là le seul danger auquel j'échappai ; on verra plus tard comment je faillis devenir bien pis que séminariste ou curé.

On verra comment je faillis devenir receveur des contributions !

XXVI

Le collége de l'abbé Grégoire. — La réception qui m'y est faite. — Les grandes eaux jouent pour mon arrivée. — On conspire contre moi. — Bligny me provoque en combat singulier. — Je suis vainqueur.

Il fut convenu qu'au lieu d'aller au séminaire, j'irais au collége chez l'abbé Grégoire, à Villers-Cotterets. On appelait *collége* l'école de l'abbé Grégoire, comme, en Angleterre, on appelle lords certains bâtards de grands seigneurs, par pure courtoisie.

Il fut donc décidé que j'irais au collége de l'abbé Grégoire.

Oh ! parlons de l'abbé Grégoire, parlons-en longuement ; parlons-en comme on parle d'un honnête homme, d'un digne homme, d'un saint homme.

zed by Google

L'abbé Grégoire n'était pas un esprit élevé; c'était mieux que cela, c'était un esprit juste; deux cents écoliers lui sont passés par les mains pendant les quelques années qu'il a tenu collége. Je ne sache pas qu'un seul ait mal tourné.

Depuis quarante ans qu'il était attaché à l'église de Villers-Cotterets, jamais une de ces petites médisances qui font sourire les indévots et les libertins n'avait été hasardée sur son compte; les mères qui s'étaient confessées à lui dans leur jeunesse, et pendant la sienne, lui menaient leurs filles avec confiance, parce qu'elles savaient qu'à travers la grille du confessionnal ne passeraient alors, comme autrefois, que des paroles chastes et paternelles.

Jamais il n'avait eu ni bonne ni gouvernante; il vivait avec sa sœur, petite vieille maigre, un peu acariâtre, un peu bossue, qui adorait, je me trompe, qui vénérait son frère.

Pauvre cher abbé, que nous avons rendu si malheureux, que nous avons tant fait enrager, qui nous grondait si fort, et qui nous aimait tant!

Il en avait été de lui comme d'Hiraux; je l'aimais tant avant qu'il fût question d'aller au collége, que je me décidai, sans le moindre effroi, à cette grande innovation dans mon existence. D'ailleurs, à côté du séminaire, qu'était-ce que cela?

La classe de l'abbé Grégoire ouvrait à huit heures et demie du matin, aussitôt la messe dite; puis elle fermait à midi. Chacun s'en allait dîner chez ses parents; on était de retour à une heure; à une heure cinq minutes, la classe se rouvrait pour se refermer à quatre.

Joignez à cela les dimanches, fêtes, demi-fêtes et quarts de fête, et vous conviendrez que ce n'était pas une existence bien dure que celle que j'allais mener.

En général, à l'âge que j'avais, je n'étais pas très-aimé des autres enfants de la ville; j'étais vaniteux, insolent, rogue, plein de confiance en moi-même, rempli d'admiration pour ma petite personne, et cependant, avec tout cela, capable de bons sentiments, quand le cœur était mis en jeu au lieu et place de l'amour-propre ou de l'esprit.

Quant au physique, je faisais un assez joli enfant: j'avais

de longs cheveux blonds bouclés, qui tombaient sur mes épaules, et qui ne crêpèrent que lorsque j'eus atteint ma quinzième année ; de grands yeux bleus qui sont restés à peu près ce que j'ai encore aujourd'hui de mieux dans le visage; un nez droit, petit et assez bien fait; de grosses lèvres roses et sympathiques; des dents blanches et assez mal rangées. Là-dessous, enfin, un teint d'une blancheur éclatante, lequel était dû, à ce que prétendait ma mère, à l'eau-de-vie que mon père l'avait forcée de boire pendant sa grossesse, et qui tourna au brun à l'époque où mes cheveux tournèrent au crépu.

Pour le reste du corps, j'étais long et maigre comme un échalas.

Les cadres du collége de l'abbé Grégoire n'étaient pas larges : vingt-cinq ou trente écoliers suffisaient pour les remplir; c'était donc un événement que l'arrivée d'un nouvel élève au milieu de ce petit nombre d'élèves.

De mon côté, cette entrée était une grande affaire : on m'avait fait tailler, dans une redingote de mon grand-père, un habillement complet. Cet habillement était café au lait foncé, tout chiné de points noirs. J'en étais assez satisfait, et je pensais qu'il produirait une certaine sensation sur mes camarades.

A huit heures du matin, un lundi d'automne, je m'acheminai donc vers le puits où j'allais boire la science à pleines lèvres, marchant d'un pas grave, levant le nez d'un air fier, portant sous le bras toute ma bibliothèque de grammaires, d'*Epitome historiæ sacræ*, de dictionnaires et de rudiments, tout cela neuf comme mes habits, et jouissant d'avance de l'effet qu'allait produire mon apparition sur le commun des martyrs.

On entrait dans la cour de l'abbé Grégoire par une grande porte faisant voûte assez prolongée, et donnant sur la rue de Soissons. Cette porte était toute grande ouverte.

Mes yeux plongeaient dans la cour : elle était vide.

Je crus un instant que j'étais en retard, et qu'on était déjà en classe. Je franchis rapidement le seuil; en même temps, la porte se ferma derrière moi, de grands cris de joie retenti-

zed by Google

rent, et une rosée, qui ressemblait fort à une averse, tomba sur moi du haut d'un double amphithéâtre de tonneaux.

Je levai les yeux : chaque élève, sur un tonneau, posait dans l'attitude et dans l'action de *Manneken-Pis*, de Bruxelles. Les grandes eaux jouaient pour mon arrivée.

Cette façon de me recevoir me déplut fort; je pris le galop pour me soustraire à l'application de ces douches d'une nouvelle espèce; mais il y avait eu un premier moment d'étonnement qui avait amené un moment d'hésitation; puis, le parti pris, il m'avait fallu franchir un espace de cinq à six pas; de sorte que, lorsque je sortis de la voûte, j'étais tout ruisselant.

J'étais fort pleureur de ma nature. Souvent, tout enfant, je m'asseyais dans un coin et pleurais sans aucun motif. Alors, comme, lorsque je parlais de moi, c'était toujours à la troisième personne, et qu'on avait adopté, par façon de raillerie, cette manière de me parler, alors ma mère s'approchait de moi et me demandait :

— Pourquoi Dumas pleure-t-il?

— Dumas pleure, répondais-je, parce que Dumas a des larmes.

Cette réponse, qui enlevait toute inquiétude, satisfaisait presque toujours ma mère, qui s'en allait en riant, et me laissait pleurer tout à mon aise.

Si je pleurais sans motif, à plus forte raison, on le comprend bien, devais-je pleurer, un motif réel m'étant donné de verser des larmes.

Or, quel motif plus plausible pouvait m'être donné que celui de l'humiliation que je venais de subir, et du tort qui venait d'être fait à mon vêtement neuf?

Aussi, lorsque l'abbé Grégoire revint de dire sa messe, me trouva-t-il sur l'escalier, fondant en eau, ni plus ni moins que la Biblis de M. Dupaty.

A peine l'abbé Grégoire avait-il paru, que mes camarades s'étaient rapprochés de moi, s'étaient rangés en cercle autour de l'escalier, et, avec toutes les apparences d'un intérêt réel, se demandaient les uns aux autres quelle pouvait être la cause de mes larmes. L'abbé Grégoire fendit le cercle hypocrite.

monta deux ou trois marches, et, approchant son lorgnon de son œil (il était myope comme une taupe), me regarda en me demandant ce que j'avais.

J'allais répondre ; mais, derrière l'abbé, vingt poings fermés s'allongèrent, vingt figures menaçantes me firent une grimace significative. Je poussai un hurlement; l'abbé Grégoire se retourna : tous les visages sourirent, toutes les mains rentrèrent dans les poches.

— Mais qu'a-t-il donc? demanda l'abbé.

— Nous n'en savons rien, répondirent les hypocrites; c'est comme cela depuis qu'il est arrivé.

— Comment! depuis qu'il est arrivé, il pleure?

— Oh! mon Dieu, oui. N'est-ce pas? n'est-ce pas? n'est-ce pas?

— Oui! oui! oui! répondirent toutes les voix. Dumas pleure.

— Mais, enfin, pourquoi pleure-t-il, Dumas?

— Dame! répondit l'un d'eux qui connaissait la tradition, sans doute Dumas pleure parce que Dumas a des larmes...

La raillerie m'exaspéra.

— Non! m'écriai-je, non, je ne pleure pas parce que j'ai des larmes; je pleure parce que... parce que... parce qu'ils m'ont pissé sur la tête, la!...

Le crime était si étrange, l'idée si baroque, que l'abbé me me fit répéter l'accusation deux fois.

Puis, se retournant vers les élèves :

— Montons, messieurs; nous reparlerons de cela là-haut.

— Ah! mioche! ah! rapporteur! ah! dénonciateur! dirent tout bas dix voix; sois tranquille, va, en sortant!...

L'abbé se retourna.

On se tut et l'on entra en classe.

Chacun prit sa place; moi seul n'avais pas la mienne. Je restai debout.

— Viens ici, mon petit ami, dit l'abbé.

— Me voilà, monsieur l'abbé, fis-je en pleurnichant.

Il me tâta.

— Mais il est tout mouillé, cet enfant!...

Digitized by Google

Mes lamentations redoublèrent.

— Je crois bien qu'il est mouillé, dit un grand, depuis le temps qu'il pleure.

— Comment! dit l'abbé, vous osez soutenir que ce sont ses larmes qui l'ont trempé comme cela?

— Parbleu!

— Mais, monsieur l'abbé, m'écriai-je, je ne peux pas m'avoir pleuré dans le dos, et je suis aussi mouillé par derrière que par devant.

L'abbé vérifia le fait.

— C'est juste, dit-il; pas de récréation à midi, des férules tout de suite, et trois cents vers demain matin.

Alors, il s'éleva un concert de plaintes et de gémissements pareils à celui que Dante entendit dans le premier cercle de l'enfer; ces plaintes et ces gémissements étaient mêlés de sourdes menaces qui me faisaient courir des frissons sous la peau. Cependant, il fallait se soumettre. L'abbé possédait les vieilles traditions collégiales, il avait l'oreille sourde et la main vigoureuse : il appliqua une vingtaine de paires de férules qui doublèrent les plaintes, les gémissements et les menaces.

Je compris que je venais d'amasser sur ma tête un orage qui se résoudrait en une grêle de coups de poing.

Les férules avaient cela de bon qu'elles dispensaient de travailler pendant toute la classe ; pas une ligne ne fut écrite de neuf heures à midi, sous prétexte que M. l'abbé avait frappé si rude, qu'on avait la main engourdie.

L'abbé fit cette concession.

A midi, chacun essaya de trouver un prétexte pour échapper à la retenue. Il est incroyable ce que chacun avait à faire, et de quelle importance étaient les sorties, ce jour-là.

Trois prétextes me restèrent dans l'esprit : Saunier avait sa leçon de clarinette à prendre; Ronet devait se purger; Leloir devait tirer à la conscription!

Il va sans dire que, leçon de clarinette, huile de ricin et tirage à la conscription, l'abbé Grégoire remit tout cela au lendemain.

Digitized by Google

A midi, je sortis absolument seul du collége.

Oh! quelles réflexions profondes je fis en revenant à la maison! comme je compris qu'il eût bien mieux valu rire de la plaisanterie, si peu risible qu'elle fût, que d'en pleurer, ainsi que je l'avais fait! comme je mis Héraclite à mille piques au-dessus de Démocrite!

Ma tristesse frappa profondément ma mère, qui m'interrogea fort sur les causes de cette mélancolie. Mais je n'avais été que trop bavard déjà, et je gardai un profond silence.

A une heure, je revins au collége. Chacun avait reçu son dîner de la maison paternelle; la plupart de ces dîners, il faut le dire à la louange des parents, se composaient d'un simple morceau de pain sec.

Les plaintes et les gémissements avaient cessé; mais les menaces avaient grossi, le nuage était sombre et plein d'éclairs. Je ne pouvais pas lever le nez du papier sur lequel je déclinais *rosa*, la rose, que je ne visse un poing qui n'avait rien de commun avec la déclinaison que j'exécutais.

Je compris qu'en sortant, j'allais être pulvérisé.

Ce n'étaient pas les grands qui me menaçaient le plus: ceux-là comprenaient leur force, et sentaient qu'ils ne pouvaient se venger d'un enfant; mais c'étaient ceux qui étaient de mon âge ou à peu près.

Il y avait surtout un nommé Bligny, le fils d'un marchand de drap demeurant sur la place de la Fontaine, qui était si enragé contre moi, qu'il parut décidé d'un commun accord qu'on remettrait à Bligny la vengeance générale.

Bligny avait deux ans de plus que moi, de sorte que j'étais habitué à regarder Bligny comme un grand, quoique, en réalité, je fusse aussi grand que lui.

Un duel avec lui ne me laissait donc pas sans inquiétude.

Cependant, j'avais tant de fois entendu raconter les trois duels qu'avait eus mon père en entrant au régiment, à propos du roi et de la reine, que je comprenais qu'il n'y avait pas moyen d'éviter celui-là.

La préoccupation me fit faire une dizaine de fautes dans les

zed by Google

trois ou quatre déclinaisons que j'arrivai à exécuter pendant la classe.

Je ne sais pas si le temps paraissait long à mes camarades; mais ce que je sais, c'est que jamais il ne s'écoula pour moi avec une pareille rapidité. Quatre heures sonnèrent, l'abbé Grégoire dit sa prière, que je croyais être à peine à moitié de la classe.

Il fallait sortir; j'en pris mon parti; je nouai le plus lentement possible mes livres. J'espérais que, descendant le dernier, le torrent se serait écoulé, et que je trouverais le passage libre.

Et cependant quelque chose me disait, au fond du cœur, que j'avais amassé, par ma dénonciation, trop de vengeances sur ma tête pour en être quitte à si bon marché.

Je pouvais dire un mot à l'abbé Grégoire, et il me reconduisait lui-même ou me faisait reconduire par sa sœur Alexandrine; mais je compris que ce serait une lâcheté qui reculerait l'affaire, voilà tout. M. Grégoire ou sa sœur ne pouvait me reconduire éternellement; un jour viendrait où je serais obligé de m'en aller seul, et, ce jour-là, il faudrait bien en découdre avec l'un ou l'autre de mes camarades.

Je résolus donc de braver le danger et d'attaquer, comme on dit, le taureau par les cornes.

Notez que toutes ces réflexions se heurtaient dans une tête de dix ans.

Ma résolution prise, je dis adieu à l'abbé Grégoire. Je poussai un gros soupir, et je descendis.

Je ne m'étais point trompé : tout le collége était assis en demi-cercle, comme les spectateurs romains, sur les gradins de leur amphithéâtre; et, debout au bas de l'ascalier, l'habit bas, les manches retroussées, Bligny m'attendait.

Ah ! j'avoue que, quand j'arrivai au tournant de l'escalier et que je vis toutes ces dispositions prises pour l'inévitable combat, le cœur me faillit, et que je fus près de remonter; mais ce moment d'hésitation, quelque effort que j'eusse fait pour le réprimer, n'avait point échappé à mes camarades : une huée universelle s'éleva, les mots les plus outrageants

montèrent de la cour au degré de l'escalier où je me trouvais. Je me sentis pâlir et frissonner ; une sueur froide me passa sur le front. Je mesurai les deux extrémités où j'étais réduit, — celle d'attraper quelques coups de poing sur l'œil ou dans les dents, et tout serait fini,—ou celle d'être éternellement le jouet de mes camarades, et d'avoir à recommencer tous les jours. Je me cramponnai à mon courage, près de m'échapper; je fis un effort sur ma volonté, afin qu'elle devînt entièrement maîtresse de la situation. Il y eut une demi-minute de lutte, au bout de laquelle je sentis que le moral venait de vaincre le physique ; le raisonnement, l'instinct.

Cependant, je sentis, en même temps, que j'avais besoin d'un certain aiguillon pour me pousser tout à fait, que, cet aiguillon, je l'avais en moi-même, et que, si je voulais aller en avant, il fallait que je me stimulasse avec le fouet de la parole.

— Ah! dis-je m'adressant à Bligny, ah! c'est comme cela?

— Oui, c'est comme cela, répondit-il.

— Tu veux donc te battre, toi?

— Oui, je le veux.

— Ah! tu le veux?

— Oui.

— Ah! tu le veux?

— Oui.

— Eh bien, attends!

J'étais arrivé à point; je déposai mes livres à terre, je jetai bas ma veste, et je me précipitai sur mon antagoniste en criant :

— Ah! tu veux te battre?... ah! tu veux te battre?... Attends! attends! attends!

Que le maréchal de Saxe, ce grand philosophe militaire, avait bien raison de dire que tout l'art de la guerre consiste à faire semblant de n'avoir pas peur, et à faire peur à son adversaire.

J'eus l'air d'être sans crainte, et Bligny fut vaincu.

Je ne veux pas dire qu'il fut vaincu sans combat, non; mais mieux eût valu pour lui ne pas combattre; un coup de

Digitized by Google

poing qu'il reçut sur l'œil, un autre coup de poing qu'il reçut dans les dents, la retraite précipitée résultat de cette double attaque, qui n'eut pour contre-poids qu'un faible coup de poing reçu par moi sur le nez, tout cela fut l'affaire d'une minute à peine.

Le champ de bataille était à moi.

Je dois rendre justice à mes camarades : cette victoire fut suivie d'unanimes applaudissements.

Je me mis alors à repasser ma veste, et à ramasser mes livres en murmurant ces seuls mots qui résumaient toute ma pensée :

— Ah! mais! ah! mais! ah! mais!

Ce qui voulait dire : « Faites-y attention, voilà comme je suis : poltron au fond, mais, quand on me pousse à bout, un Alexandre, un Annibal, un César; ah! mais! »

C'était sans doute aussi l'avis des spectateurs, car leurs rangs s'ouvrirent devant moi.

Je passai fièrement sous la grande porte, naguère témoin de mon affront, et maintenant devenue l'arc de mon triomphe. Je trouvai un livre qu'en se sauvant Bligny avait laissé glisser de son gilet.

Je pensai que les dépouilles du vaincu appartenaient de droit au vainqueur : je ramassai le livre, et je l'emportai.

Mais, en l'emportant, je l'ouvris.

C'était *l'Onanisme*, de M. Tissot.

Je ne comprenais rien au titre, et je laissai ma mère me prendre ce livre et le cacher.

Deux ans après, je le retrouvai et le lus.

Si cette lecture eût eu lieu le jour de ma victoire, elle eût été inutile, parce qu'elle eût été incomprise.

Deux ans plus tard, elle fut providentielle.

Digitized by Google

XXVII

L'abbé Fortier. — Le viatique et le mari jaloux. — Voyage d'agrément. — Victor Letellier. — Le pistolet de poche. — J'effraye la population. — On requiert Tournemolle. — Il me désarme.

La vie de pension n'est pas une chose bien variée, surtout dans un collége de province, et dans quel collége encore! Si, après y avoir montré mon entrée, parce qu'un côté de mon caractère s'y développait, je voulais absolument suivre cette vie dans tous ses détails, je n'aurais à raconter que quelques espiègleries d'enfant, suivies de pénitences et de pensums, ne valant pas même la peine d'être consignées dans *les Jeunes Écoliers*, de M. Bouilly.

Un accident terrible arrivé au séminaire de Soissons fit que ma mère, déjà consolée de ma révolte, rendit de nouvelles grâces à Dieu de ce que je n'y étais point entré. La poudrière de la ville, qui était située à cinquante mètres à peu près de ce séminaire, sauta; il fut renversé de fond en comble, et huit ou dix séminaristes furent tués ou blessés.

Sur ces entrefaites, un de nos parents mourut: c'était celui chez lequel je trouvai l'hospitalité, la nuit où je perdis mon père. Sa fille Marianne, notre cousine à ma sœur et à moi, quitta alors Villers-Cotterets pour aller demeurer près de son oncle, l'abbé Fortier, qui tenait la cure du petit village de Béthisy, situé à cinq lieues de chez nous, et à trois lieues de Compiègne.

Cet abbé passait pour fort riche: la cousine Marianne paraissait donc faire une bonne affaire en devenant son intendante; seulement, il était d'un caractère un peu inquiétant. Nous aurions dit excentrique, si l'on se fût servi du mot à cette époque.

Je ne sais quelle déviation de la route que tout homme doit suivre pour être dans sa voie naturelle avait poussé l'abbé Fortier vers l'Église. L'abbé Fortier était né pour faire un excellent capitaine de dragons, tandis qu'il faisait, je ne dirai

Digitized by Google

pas un mauvais prêtre, Dieu m'en garde! mais tout au moins un singulier prêtre.

C'était un homme de cinq pieds huit pouces, taillé en Hercule, portant le corps droit, la tête haute, et faisant à chaque instant des appels du pied droit, comme un maître d'escrime en salle d'armes; d'ailleurs, un des meilleurs joueurs de billard, un des plus excellents chasseurs, un des plus grands mangeurs que j'aie jamais vus.

Il va sans dire que je ne songe pas même à comparer l'abbé Fortier à Boudoux, sous ce dernier rapport.

Chez l'abbé Fortier, manger longtemps et beaucoup était une faculté.

Chez Boudoux, manger toujours était une maladie.

Un jour, l'abbé Fortier fit, avec un curé des environs, le pari de manger cent œufs à son dîner. Les cent œufs lui furent servis, *la Cuisinière bourgeoise* à la main, de vingt manières différentes.

Les cent œufs mangés :

— Bon! dit-il, il faut être beau joueur, et donner les quatre au cent. Faites durcir quatre œufs.

Et il mangea les quatre œufs durs, après en avoir mangé cent à toutes sauces.

On racontait de sa jeunesse une histoire assez curieuse. Il avait trente ans à l'époque dont je veux parler; or, comme il en comptait soixante-deux au moment où nous sommes arrivés, c'était trente-deux ans auparavant que se passait cette histoire.

Il n'était encore que vicaire, et portait, vers le soir, le viatique à un mourant d'un village voisin. Un mari qui, sans doute à tort, avait conçu une violente jalousie contre lui, l'attendait dans un chemin creux par lequel il devait nécessairement passer pour aller de Béthisy au village, où il était attendu.

Quand l'abbé Fortier vit cet homme debout au milieu de la route, le visage crispé par la colère, et les poings serrés, il devina bien dans quel but il était venu là; mais ministre d'un Dieu de paix, mais ennemi de tout scandale, il le pria aussi poliment que possible de le laisser passer.

— Oh ! oui, vous laisser passer, monsieur le vicaire! dit l'homme avec cet accent goguenard tout particulier à nos paysans; on ne passe pas comme cela !

— Et pourquoi ne passe-t-on pas comme cela ? demanda le vicaire.

— Parce qu'on a un petit compte à régler avec ce pauvre Bastien.

— Je ne vous dois rien, dit l'abbé : laissez-moi passer ; vous voyez bien que je suis attendu, et par quelqu'un qui n'a pas le temps d'attendre longtemps.

— Il faudra pourtant bien, dit Bastien en jetant bas sa veste et en crachant dans ses mains, il faudra pourtant bien qu'il attende; s'il est trop pressé, il ira devant.

— Et que faudra-t-il qu'il attende? demanda l'abbé, qui commençait à s'échauffer.

— Que je vous aie donné une volée donc, monsieur le vicaire.

— Ah ! oui-da ! Et c'est pour cela que tu es venu, Bastien ?

— Un peu.

— Ce n'était pas la peine de te déranger, mon ami.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

Et, posant le viatique sur le bord d'un fossé :

— Mon Dieu, dit l'abbé du ton le plus religieux, mon Dieu, ne soyez ni pour l'un ni pour l'autre, et vous allez voir un gaillard joliment rossé.

L'abbé était homme de parole, et le bon Dieu vit ce qu'il avait promis de lui faire voir.

Après quoi, il reprit le viatique, continua son chemin, administra son malade, et revint tranquillement chez lui.

Bastien et l'abbé Fortier avaient tous deux intérêt à se taire. Aussi se turent-ils. Mais on sut l'affaire par l'enfant de chœur.

Et, il faut le dire à l'honneur de l'abbé Fortier, elle n'étonna personne.

Un jour, il allait chasser à Lamotte ; mais, avant de se mettre en chasse, il devait dire la messe dans la chapelle du château ;

Digitized by Google

il avait emmené à cet effet, et pour l'aider dans ses opérations, son chien Finaud et son enfant de chœur *quiot* Pierre.

Prononcez *petit* Pierre.

L'église était adossée à la garenne dans laquelle devait commencer la chasse.

Comme Finaud était un excellent chien menant son lapin à mort, l'abbé Fortier, qui n'aimait à chasser qu'avec Finaud, avait ordonné aux domestiques de l'enfermer avec soin.

Après l'évangile, l'abbé s'arrête et écoute.

Il avait entendu dans la garenne un aboiement bien connu.

Après avoir écouté un instant, il se retourne et trouve l'enfant de chœur le sourire sur les lèvres, écoutant de son côté.

— Dis donc, quiot Pierre, dit l'abbé, est-ce que ce n'est pas la voix de Finaud que j'entends là-bas?

— Si fait, monsieur l'abbé; ils l'auront laissé aller, et il chasse un lapin.

— Eh bien, dit l'abbé, le lapin peut être tranquille; s'il ne se terre pas, il est *fichu.*

Et il continua sa messe.

La messe finie, Finaud menait toujours. L'abbé prit son fusil, marcha sur la voie, et tua le lapin.

C'était le même enfant de chœur qui avait déjà raconté l'histoire de Bastien.

Il raconta la seconde, comme il avait raconté la première.

Il y en avait encore d'autres; mais celles-là ne peuvent pas être racontées, même par un enfant de chœur.

Marianne allait donc rejoindre l'oncle Fortier, âgé de soixante-deux ans, et qui ne passait plus, à tort peut-être, que pour un grand chasseur et un grand mangeur.

Il la reçut à merveille, l'installa au presbytère, et, comme ma cousine Marianne m'aimait beaucoup, il l'autorisa à me ramener avec elle au prochain voyage qu'elle devait faire à Villers-Cotterets, et qui coïncidait avec les vacances de 1812.

Les vacances arrivées, on nous jucha, ma cousine et moi, sur un âne. Picard, cet ancien garçon qui me racontait de si belles histoires à la forge, prit un bâton, chassa l'âne, et nous nous mîmes en route.

Digitized by Google

Ce voyage, comme tous les voyages enfantins, fut plein d'étonnements pour moi. Je me rappelle avoir eu longtemps à notre gauche une montagne surmontée d'une ruine, qui me paraissait un pic des Alpes ou des Cordillères, montagne que j'ai revue depuis, et que je n'ai pas trouvée plus haute que Montmartre.

Je me rappelle avoir eu à ma droite une tour qui me sembla si haute, que je demandai si ce n'était pas la tour de Babel.

La montagne était la butte de Montigny.

La tour était la tour de Vez.

Nous arrivâmes, après un voyage qui me parut démesurément long, et qui dura sept ou huit heures en tout; nous marchions du pas de Joseph et de la vierge Marie fuyant en Égypte; seulement, je ne sache pas que l'on ait conservé le souvenir des haltes que nous fîmes en route.

Enfin nous arrivâmes. C'était le bon moment pour débarquer chez l'oncle Fortier : on était au commencement de septembre; il y avait un beau berceau de vigne, où pendaient des grappes de raisin à lutter contre celles de la terre promise; il y avait, dans une petite cour, un dominotier tout chargé de prunes; il y avait enfin un immense jardin tout plein de pêches, d'abricots et de poires.

En outre, la chasse venait de s'ouvrir.

L'abbé Fortier me reçut assez bien, quoique avec plusieurs grognements qui prouvaient que toute ma personne ne lui était pas également sympathique.

L'abbé était fort instruit : il savait le latin et le grec sur le bout de son petit doigt; il me salua dans la langue de Cicéron; je voulus lui répondre et fis trois barbarismes en cinq mots.

Il était fixé.

Ce fut ma première humiliation morale. Je raconterai la seconde en son lieu et place.

Je voulus me rattraper sur l'histoire naturelle et sur la mythologie; mais l'abbé Fortier était de première force sur tout cela, et je baissai l'oreille avec un soupir.

J'étais vaincu.

Digitized by Google

Du moment où j'étais vaincu et où j'avouais ma défaite comme Porus, le vainqueur fut clément comme Alexandre.

L'abbé commença sa séduction sur moi par un excellent dîner. S'il mangeait bien, il buvait encore mieux.

J'étais en admiration devant cet homme; je ne m'étais pas figuré les curés ainsi : l'abbé Fortier était tout prêt à me raccommoder avec le séminaire.

Le lendemain, après la messe, l'abbé Fortier faisait son ouverture de chasse. La messe ne finissait qu'à huit heures et demie; mais personne ne se serait permis de tirer un perdreau sur le terroir, avant qu'on eût vu passer l'abbé Fortier, la soutane retroussée, la carnassière au dos, le fusil sur l'épaule, précédé de Finaud et suivi de Diane.

Ce jour-là, il avait un troisième acolyte : c'était moi. Mes souvenirs de chasse étaient perdus dans le crépuscule de ma première enfance, et remontaient à mon père et à Mocquet. Encore tout se passait-il pour moi à cette époque, comme dans les tragédies de Racine, en récits.

Cette fois, c'était de l'action, et j'y prenais presque part.

L'abbé tirait admirablement bien, et le terroir était giboyeux.

Il tua une douzaine de perdrix et deux ou trois lièvres.

Je faisais autant de chemin que Diane, et, à chaque pièce de gibier qui tombait, je me précipitais à l'envi des chiens pour la ramasser.

On ne chasse pas sans jurer un peu contre ses chiens; l'abbé Fortier jurait beaucoup; tous ces détails en faisaient pour moi un abbé tout à fait à part, qui n'avait rien de commun avec l'abbé Grégoire.

De ce moment, je fus convaincu qu'il y avait deux espèces d'abbés.

Depuis que j'ai habité l'Italie, et surtout Rome, j'en ai découvert une troisième.

Oh ! la bonne journée que cette première journée de chasse ! comme elle est restée dans ma mémoire ! comme elle a fait de moi ce chasseur infatigable, qui a été, depuis, le désespoir des gardes champêtres !

De son côté, l'abbé fut très-content de mon jarret, qu'il trouva fort supérieur à mon cerveau ; il me fit là-dessus quelques compliments goguenards dont je sentis toute la portée ; mais il m'avait donné tant de plaisir, que je n'avais pas le courage de lui en vouloir.

Je restai quinze jours chez l'abbé Fortier. J'aurais voulu y rester toute ma vie.

Ma mère me rappela : c'était la première grande absence que je faisais. Pauvre femme, qui avait voulu m'envoyer au séminaire ! elle écrivait qu'elle allait mourir d'ennui, si l'on ne me renvoyait pas vite à elle.

L'abbé Fortier haussa les épaules et dit :

— Eh bien, qu'on le renvoie !

La sensibilité n'était pas le côté faible de l'abbé Fortier.

On me remit sur un âne ; on me conduisit à Crépy, qui, deux fois par semaine, avait une correspondance avec Villers-Cotterets, grâce à une vieille femme nommée la mère Sabot, et à son âne.

Je passai de mon âne sur l'âne de la mère Sabot, et, le soir même, je fus à Villers-Cotterets.

Je trouvai un nouveau personnage installé dans la maison. Ce nouveau personnage était mon futur beau-frère

C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, qui, sans être beau, était porteur d'une physionomie si fine et si spirituelle, qu'elle pouvait parfaitement remplacer la beauté. Il était, en outre, d'une adresse remarquable à tous les exercices ; faisait bien des armes ; enlevait à vingt-cinq pas, avec la balle d'un pistolet, le bouchon d'une bouteille sans toucher à la bouteille ; montait parfaitement à cheval, et, sans être un chasseur de première force, passait pour un bon tireur.

Avant mon départ, il venait quelquefois déjà à la maison, et j'étais fort lié avec son chien, nommé Figaro, lequel méritait, parmi les chiens, une réputation d'esprit égale à celle que son maître s'était faite parmi les hommes.

Je fus parfaitement reçu par tout le monde, et particulièrement par le jeune homme, qu'on appelait Victor Letellier. Il

Digitized by Google

aimait beaucoup ma sœur, et voulait se faire des auxiliaires de tous ceux qui l'entouraient, même de moi.

— Mon cher Alexandre, me dit-il en m'apercevant, il y a, depuis quinze jours, sur ma cheminée, un objet qui t'est destiné. Je n'ai pas besoin de te dire lequel... Va le prendre toi-même.

Je partis tout courant.

Victor demeurait chez M. Picot de l'Épée, dans cette même maison où mon père était mort.

— Ouvrez-moi la chambre de M. Letellier, criai-je en entrant dans la cuisine; il m'envoie chercher quelque chose qu'il a laissé sur la cheminée.

On m'ouvrit la chambre; je courus à la cheminée, et, au milieu de deux ou trois piles d'argent, d'éperons, de cravaches, de tire-bottes et autres objets, j'aperçus un petit pistolet de poche, véritable miniature sur laquelle je me jetai sans hésitation, tant je compris que l'objet qui m'était réservé, c'était ce pistolet.

Ce cadeau, un des premiers que j'aie reçus, fut une des grandes joies de ma vie.

Mais ce n'était pas le tout d'avoir un pistolet, il me fallait de quoi en jouir. Je regardai autour de moi; ce que je cherchais n'était pas difficile à trouver dans la chambre d'un chasseur : je cherchais de la poudre.

Je trouvai une poire, et versai la moitié de son contenu dans un cornet.

Puis je m'élançai dans ce qu'on appelait le parterre, c'est-à-dire dans la partie du parc qui n'était pas encore la forêt.

Là commença une pistolade qui ne finit qu'à mon dernier grain de poudre, et qui amassa tous les gamins de la ville. Au bout d'une demi-heure, ma mère était prévenue que je me livrais à un exercice à feu exagéré.

Ma mère m'aimait tant, qu'elle craignit un accident. Un de nos amis, dont j'ai déjà prononcé le nom une fois, M. Danré de Vouty, était arrivé une fois chez nous, pâle et tout sanglant. Il chassait dans les environs de Villers-Cotterets. C'était pendant l'hiver; comme il sautait un fossé, une certaine

quantité de neige était entrée dans le canon de son fusil. Son fusil avait crevé, et il s'était emporté une partie de la main gauche.

Le docteur Lécosse, appelé, avait pratiqué à l'instant même l'amputation du pouce. M. Danré avait guéri après une fièvre affreuse; mais il était resté estropié.

Or, chaque fois qu'il était question de fusil, de pistolet, d'une arme à feu quelconque devant ma mère, ma mère me voyait revenant pâle et sanglant comme M. Danré de Vouty, et prenait une telle frayeur, que, moi-même, j'en avais pitié et que je renonçais presque à être jamais un Hippolyte ou un Nemrod.

Alors, je revenais à mon arc et à mes flèches; mais là encore était pour ma mère un nouveau sujet d'alarmes. Un de nos voisins, un nommé Bruyant (qu'on retienne ce nom, on le retrouvera plus tard dans une circonstance grave) avait eu, comme Philippe de Macédoine, l'œil droit crevé par une flèche.

La terreur de ma mère fut donc grande en apprenant que j'étais muni d'un pistolet, et que j'avais des munitions pour l'utiliser.

C'était bien difficile de courir après moi. Mes jambes avaient grandi depuis l'aventure de Lebègue; d'ailleurs, la forêt m'était amie : comme Bas-de-Cuir connaissait tous les coins et recoins de ses bois, moi, je connaissais tous les tours et détours des nôtres. J'étais capable d'être encore trois jours sans revenir. On résolut d'employer l'autorité.

Il existait, logeant à la mairie, une espèce de portier agent de police, remplissant les fonctions de commissaire, ou à peu près; annonçant les nouvelles au son du tambour, comme cela se fait encore dans quelques villes de province; l'été, tuant les chiens errants, non pas avec des boulettes, mais avec un grand couteau de chasse; l'hiver, faisant casser la glace des ruisseaux, et enlever la neige de devant les portes. Il s'appelait Tournemolle.

On prévint Tournemolle.

Tournemolle guetta ma rentrée chez ma mère; puis, derrière moi, il se présenta.

Digitized by Google

En apercevant Tournemolle, je prévis quelque chose de sinistre.

Tournemolle venait, au nom de la ville tout entière, émue par le bruit des coups de pistolet, demander, exiger même au besoin, le désarmement du coupable.

Il y eut lutte; mais force resta à l'autorité, et le coupable fut désarmé.

On le voit, ma joie n'avait pas été longue; elle n'avait pas même duré ce que durent les roses. En une heure, j'avais été propriétaire heureux du pistolet, j'avais usé ma poudre, j'étais revenu à la maison, et j'avais été désarmé par Tournemolle.

Ce fut une grande honte pour moi que ce désarmement, honte à laquelle ne purent faire diversion les graves nouvelles qui arrivèrent le lendemain.

Le lendemain, — 23 septembre 1812, — éclatait à Paris la conspiration Mallet, tandis que Napoléon datait de Moscou son décret sur l'organisation du Théâtre-Français, et sur les prud'hommes de Cambrai.

Dieu commençait à retirer sa main de cet homme. — Il a livré la bataille de la Moskova au milieu de l'affaiblissement et des doutes de son génie; il a laissé parmi les morts onze de ses généraux; il a écrit aux évêques pour qu'il soit chanté un *Te Deum*, car il a besoin de rassurer Paris et de se rassurer lui-même; puis il est entré à Moscou, croyant que Moscou est une capitale comme une autre, et, le soir, Moscou s'est révélé par ses premiers incendies.

Alors, au lieu de prendre un parti, au lieu de marcher sur Pétersbourg ou de revenir sur Paris, au lieu d'établir ses quartiers d'hiver au cœur de la Russie, comme César faisait au sein des Gaules, il hésite, il se trouble, il sent qu'il est aventuré, presque perdu.

C'est alors qu'à Paris, par une coïncidence étrange, avant même qu'on se doute de l'embarras pressant et des revers à venir, éclate la conspiration Mallet, qui prend le colosse au plus fort de sa puissance, qui l'étreint, qui l'ébranle, et qui, si elle ne le renverse pas, prouve au moins qu'il peut être renversé.

Le 29, on fusille dans la plaine de Grenelle Mallet, Laborie et Guidal.

Enfin, on se décide. Pour la première fois, on aura pris inutilement une capitale ; pour la première fois, on battra en retraite après des victoires. La neige qui est tombée le 13 octobre a fixé les irrésolutions du victorieux, à l'orgueil duquel Dieu laisse cette dernière consolation, de pouvoir dire qu'il a été vaincu, non par les hommes, mais par le climat.

Le 19 octobre, Napoléon quitte Moscou en laissant au duc de Trévise l'ordre de faire sauter le Kremlin, et en emportant la croix du grand Yvan, qu'il destine au dôme des Invalides, et qu'il laissera sur sa route, faute de bras pour la porter plus loin.

Enfin, le 18 novembre, Napoléon arrive aux Tuileries, à onze heures du soir, s'approche d'un grand feu, se réchauffe, se frotte les mains et s'écrie :

— Décidément, il fait meilleur ici qu'à Moscou.

Ce fut l'oraison funèbre de la plus belle armée qui ait jamais existé.

O Varus!... Varus!...

XXVIII

Chronologie politique. — Malheurs sur malheurs. — Incendie de la ferme de Noue. — Mort de Stanislas Picot. — La cachette aux louis d'or. — Les Cosaques. — Le haricot de mouton.

Au milieu des deux années qui vont s'écouler, au milieu des grands événements qui se succèdent, ce serait en vérité une fatuité par trop grande que d'occuper le public des faits et gestes d'un gamin de douze ans.

La pente sur laquelle a roulé l'homme de la destinée a été rapide ; un instant, il s'est retenu aux victoires de Lutzen, de Bautzen et de Wurschen ; mais il a laissé sur sa route deux de ses plus fidèles lieutenants, le duc d'Istrie et Duroc. — Il n'y a pas de danger que les boulets frappent ceux qui doivent le trahir.

Il est condamné. L'Angleterre a acheté sa ruine.

Voulez-vous savoir combien? — Le 14 juin 1813, elle a payé six cent soixante mille six cent soixante livres sterling à la Prusse; le 15, un million trois cent trente-trois mille trois cent trente-quatre livres sterling à la Russie; enfin, le 12 août, cinq cent mille livres sterling à l'Autriche.

On voit que notre beau-père François y a mis de la conscience; il n'a vendu son gendre que deux mois après les autres, et pour cent soixante mille livres sterling de moins que la Prusse.

Mais qu'importe! Bonaparte pourra mettre sur son livre d'or qu'il est devenu le beau-fils d'un César et le neveu du roi Louis XVI. C'était l'objet de son ambition. — Qu'a-t-il à regretter, du moment que son ambition est satisfaite?

Le 16 et le 18 octobre, on tire cent dix-sept mille coups de canon à Leipzig, cent onze mille de plus qu'à Malplaquet. Chaque coup de canon coûtait deux louis. On sait faire grandement les funérailles de l'Empire!

C'est là qu'il laisse encore un de ses fidèles : Poniatovsky, fait maréchal le 16, se noie, le 19, dans l'Elster.

Le 1er novembre, l'empereur envoie vingt drapeaux à Paris.

Le 8, a lieu le combat de Mochest, le dernier de la campagne.

Le 9, l'empereur est de retour à Saint-Cloud.

Le 12, les alliés entrent à Dusseldorf.

Le 13, les rois de Prusse et de Bavière arrivent à Francfort.

Le 15, trois cent mille conscrits sont mis en activité.

Le 16, l'empereur chasse à pied dans la plaine de Satory.

Le 22, l'empereur assiste à une représentation de l'Opéra, et les Russes entrent à Amsterdam.

Le 2 décembre, l'empereur assiste à une représentation de l'Odéon, et les alliés passent le Rhin à Dusseldorf.

Le 6, le prince d'Orange, débarqué en Hollande depuis le 30 novembre, fait une proclamation aux Hollandais.

Le 17, les alliés passent le Rhin sur différents points de l'Alsace.

Le 23, ils occupent Neuchâtel.

Le 31, ils entrent à Genève.

C'est sur cette nouvelle que se clôt l'année 1813.

L'année 1814 voit continuer les revers et commencer les défections.

Le 3 janvier, les alliés prennent Colmar.

Le 6, ils investissent Besançon, et Murat, qui a regagné Naples, signe un armistice avec l'Angleterre.

Le 7, les alliés entrent à Dôle.

Le 8, Murat fait un traité d'alliance avec l'Autriche.

Le 10, les alliés investissent Landau, et prennent Forbach.

Le 12, Murat signe un traité d'alliance avec l'Angleterre.

Le 16, les alliés prennent Langres.

Le 17, Murat déclare la guerre à la France.

Le 21, les alliés prennent Châlons-sur-Saône.

Le 22, Murat entre à Rome.

Enfin, le 24, l'empereur quitte Paris pour se rendre à l'armée, et, le 27, en reprenant l'offensive, il commence la merveilleuse campagne de 1814, qui durera soixante-sept jours et dans laquelle, pour venir abdiquer à Fontainebleau, il dépensera plus de génie qu'il ne lui en a fallu pour prendre Milan, le Caire, Berlin, Vienne et Moscou.

Seulement, l'heure est venue. Le titan a beau entasser Pélion sur Ossa, Champaubert sur Montmirail, son heure est venue, il tombera foudroyé...

Où le bruit du canon se fit-il entendre à mon oreille pour la première fois ? Dans la cour d'une ferme située à un quart de lieue de Villers-Cotterets, chez M. Picot de Noue.

Les malheurs vont par troupe, dit un proverbe russe ; une troupe de malheurs avait passé et s'était abattue sur la tête de cet excellent homme.

D'abord, la ferme de Noue était une des plus belles fermes de Villers-Cotterets, et M. Picot un des plus riches fermiers des environs.

En 1812, je crois, on rentra dans ses granges la récolte mouillée. Une nuit, la paille s'enflamma, et nous fûmes réveillés à la fois par le tocsin et par le cri « Au feu ! »

On sait tout ce qu'a de funèbre ce cri, poussé au milieu de

zed by Google

la nuit et dans une petite ville : tout Villers-Cotterets fut debout en un instant, et se précipita vers la ferme enflammée.

Je ne crois pas qu'il y ait de plus splendide spectacle qu'un incendie immense comme était celui-là. La ferme brûlait sur toute la longueur de ses granges et de ses étables, présentant un rideau de trois ou quatre cents pas d'étendue, du milieu duquel sortaient les mugissements des bœufs, les hennissements des chevaux, les bêlements des moutons.

Tout fut brûlé, bâtiments et bétail ; les animaux, on le sait, lorsqu'ils sentent le feu, ne veulent plus sortir.

Cet incendie est le premier grand désastre auquel j'aie assisté. Il a laissé une profonde impression dans ma mémoire.

Le lendemain seulement, on se rendit maître du feu : la perte fut immense. Heureusement, nous l'avons dit, M. Picot était fort riche.

L'année suivante, ce fut un autre malheur. M. Picot avait deux fils et une fille. L'aîné de ses fils avait huit ou dix ans de plus que moi ; le cadet, deux ou trois seulement. Il en résultait que je n'avais aucune relation avec l'aîné, qui me traitait en gamin, mais que j'étais fort ami avec le cadet, qui s'appelait Stanislas.

Un jour, ma mère entra le visage tout bouleversé dans ma chambre.

— Eh bien, dit-elle, viens encore me demander à jouer avec des armes à feu.

— Et pourquoi cela, ma mère ?

— Stanislas vient de se blesser, de se tuer peut-être.

— Ah ! mon Dieu, où est-il ?

— Chez son père. Va le voir.

Je partis tout courant. Je fis le quart de lieue en six ou sept minutes. En arrivant à la ferme, je vis une longue traînée de sang.

Tout le monde était dans la consternation : personne ne me demanda où j'allais. Je traversai les cours, je franchis la cuisine, je me glissai dans la chambre de Stanislas. On venait de poser le premier appareil sur la blessure : le chirurgien était là avec sa trousse ouverte, ses mains pleines de sang. Le

Digitized by Google

pauvre blessé tenait entre ses deux bras le cou de sa mère, renversée sur lui.

On me vit, on me fit approcher du lit. Stanislas m'embrassa, et me remercia d'être venu le voir. Il était horriblement pâle.

Le repos était recommandé avant toute chose. On renvoya donc tout le monde; je fus congédié comme les autres, et, comme les autres, je partis.

Voici de quelle manière l'accident était arrivé :

Stanislas chassait avec son père, et, la chasse à peu près finie, s'était rapproché de la ferme, dans laquelle il était près de rentrer, lorsqu'il entendit un coup de fusil.

Afin de mieux voir qui l'avait tiré, et si celui qui l'avait tiré avait tué, Stanislas monta sur une borne située à l'angle du mur.

En montant sur cette borne, il oublia de désarmer son fusil, dont il appuya machinalement le canon contre sa cuisse. Son chien, le voyant sur la borne, se dressa, pour l'atteindre, sur les deux pattes de derrière, et, en laissant retomber ses pattes de devant, appuya sur la gâchette. Le coup partit, et Stanislas reçut toute une charge de plomb à perdrix dans le col du fémur.

C'était cette horrible blessure que venait de panser le chirurgien, lorsque j'arrivai.

Pendant deux jours, on conserva quelque espérance; mais, le troisième jour, Stanislas fut pris et emporté par le tétanos.

Cette mort devint une source d'exhortations dans la bouche de ma mère; elle déclara qu'elle ne serait tranquille qu'après mon entière renonciation à la chasse. Mais, malgré l'impression faite par cette mort sur moi-même, je ne voulus renoncer à rien.

Toutes les fois que madame Picot m'avait revu depuis la mort de Stanislas, sans doute en souvenir de ma liaison d'enfant avec son fils, elle m'avait témoigné une grande amitié.

En outre, sa fille — très-bien avec ma sœur — était excellente pour moi, et, seule parmi les grandes, ne se moquait jamais de mes ridicules.

Digitized by Google

On appelait cette bonne et belle personne Éléonore Picot, et plus souvent encore *Picote*.

Maintenant, comment me trouvais-je dans la cour de la ferme de Noue, lorsque j'entendis pour la première fois le canon? C'est l'explication dont m'a éloigné tout ce que je viens de raconter, et à laquelle je reviens.

Depuis la bataille de Leipzig, cette idée s'était présentée à tous les esprits, que ce que l'on n'avait vu ni en 1792 ni en 1793, c'est-à-dire l'invasion de la France, on allait le voir.

Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent se figurer à quel degré d'exécration était monté, dans le cœur des mères, le nom de Napoléon.

C'est qu'en 1813 et 1814, l'ancien enthousiasme était éteint; ce n'était pas à la France, cette mère commune; ce n'était pas à la liberté, cette déesse de tous, que les mères faisaient le sacrifice de leurs enfants : c'était à l'ambition, à l'égoïsme, à l'orgueil d'un homme.

Grâce aux levées successives qui s'étaient faites de 1811 à 1814, grâce au million d'hommes éparpillés dans les vallées et sur les montagnes de l'Espagne, dans les neiges et dans les rivières de la Russie, dans les boues de la Saxe, dans les sables de la Pologne, la génération des hommes de vingt à vingt-deux ans avait disparu.

Les plus riches avaient acheté inutilement un, deux, trois remplaçants, qu'ils avaient payés jusqu'à dix mille, douze mille, quinze mille francs. Napoléon avait inventé la garde d'honneur, racoleur fatal et inflexible, qui n'admettait pas le remplacement, et ainsi les plus riches, et par conséquent les plus privilégiés, étaient partis comme les autres.

On était conscrit à seize ans, et l'on demeurait en disponibilité jusqu'à quarante.

Les mères comptaient avec effroi les années de leurs enfants, et elles eussent voulu disputer au temps les jours qui s'écoulaient pour elles avec une effroyable vitesse.

Plus d'une fois ma mère me pressa sur sa poitrine tout à coup, avec un soupir étouffé, et les larmes aux yeux.

— Qu'as-tu donc, ma mère? lui demandais-je.

Digitized by Google

— Oh! quand je pense, s'écriait-elle, que, dans quatre ans, tu seras soldat, que cet homme te prendra à moi, à qui il a toujours pris et jamais donné, et qu'il t'enverra tuer sur quelque champ de bataille comme la Moskova ou Leipzig!... Oh! mon enfant, mon pauvre enfant!...

Et c'était l'impression générale que reproduisait ainsi ma mère.

Seulement, cette haine des femmes se manifestait selon les tempéraments et les caractères ; chez ma mère, on l'a vu, c'était par des soupirs et des larmes; chez d'autres mères, c'était par des imprécations; chez d'autres, par l'insulte.

Il y avait, je me le rappelle, demeurant sur la place de la Fontaine, la femme d'un armurier dont le fils était au collége de l'abbé Grégoire avec moi, et qu'on appelait madame Montagnon. Pendant les après-midi d'été, quand la grande chaleur du jour était passée, elle se mettait sur le seuil de sa porte avec son rouet, et, tout en filant, elle chantait une chanson contre Bonaparte.

Cette chanson, dont je ne me rappelle que les quatre premiers vers, commençait ainsi :

Le Corse de madame Ango
N'est pas le Corse de la Corse;
Car le Corse de Marengo
Est d'une bien plus dure écorce.

Et — comme mademoiselle Pivert faisait de ce fameux volume des *Mille et une Nuits* qui renfermait l'histoire de *la Lampe merveilleuse*, et qu'elle relisait tous les huit jours, — madame Montagnon avait à peine fini le dernier couplet contre le Corse de Marengo, qu'elle recommençait le premier.

Or, on le comprend bien, cette haine qui avait commencé de se manifester aux désastres de Russie, se compliquait de terreur au fur et à mesure que l'ennemi se rapprochait, et que, pas à pas, ville à ville, il resserrait le cercle dans lequel il enfermait la France.

Digitized by Google

Enfin, au commencement de 1814, on apprit tout à coup que l'ennemi avait le pied sur le sol de la patrie.

Déjà, à cette époque, toute confiance dans le génie de Napoléon avait disparu. Chez lui, aventurier sublime, le génie, c'était la fortune. Or, Dieu, dans ses desseins, avait besoin de sa chute, et Dieu l'abandonnait.

Non-seulement on cessait de croire, mais on cessait d'espépérer.

Ceux qui avaient quelque chose à craindre ou à attendre d'un mouvement politique, tous ces serpents changeurs de peau qui vivent du gouvernement ou plutôt des gouvernements, commençaient déjà à disposer leurs batteries, ceux-ci pour diminuer leurs craintes, ceux-là pour doubler leurs espérances. On sentait, d'ailleurs, que Napoléon, ce n'était pas la France : on avait pris en quelque sorte à bail ce fermier héroïque. Le bail était fini. On comptait supporter les pertes, mais on ne voulait pas renouveler.

En entendait bien encore dire : « Napoléon a battu l'ennemi à Brienne; les Prussiens sont en retraite sur Bar; » mais, en même temps, on disait: « Les Russes marchent sur Troyes. » On lisait bien dans *le Moniteur* qu'on avait été vainqueur à Rosnay et sur la chaussée de Vitry; mais, en même temps que ce bulletin, paraissait le premier manifeste royaliste. On culbutait les alliés à Champaubert et à Montmirail; mais le duc d'Angoulême lançait une proclamation datée de Saint-Jean-de-Luz.

A chaque victoire, Napoléon s'épuisait d'hommes, et perdait dix lieues de terrain.

Partout où il était, l'ennemi était battu; mais il ne pouvait être partout.

A chaque instant, le canon, que nous n'entendions pas encore, se rapprochait de nous.

On s'était battu à Château-Thierry; on s'était battu à Nogent; Laon était occupé.

Tout le monde faisait sa cachette, c'est-à-dire que chacun enterrait ce qu'il avait de plus précieux.

Nous avions une cave dans laquelle on descendait par une

Digitized by Google

trappe. Ma mère l'avait emplie de linge, de meubles, de matelas, et, supprimant la trappe, avait fait carreler à neuf tout l'appartement; de sorte qu'il était impossible de voir l'endroit précis où les chercheurs de trésors devaient fouiller.

Puis elle avait mis dans un étui une trentaine de vieux louis; elle avait fourré cet étui dans un petit sac de peau; elle avait enfoncé un piquet dans le jardin, et, dans le trou du piquet, elle avait glissé l'étui.

Qui diable pouvait trouver un étui planté verticalement au milieu d'un jardin? Il eût fallu être sorcier.

Nous eussions été incapables de le trouver nous-mêmes, sans un point de repère que j'avais fait au mur.

Un beau jour, nous vîmes arriver des gendarmes fuyant à toute bride : Soissons venait d'être pris; ils avaient sauté du haut en bas des remparts avec leurs chevaux; six ou huit s'étaient tués ou estropiés, trois ou quatre s'étaient sauvés.

Cette fois, ma pauvre mère commença de prendre véritablement peur.

Cette peur se manifesta par la mise en train d'un immense haricot de mouton.

En quoi un haricot de mouton pouvait-il être l'expression d'une peur quelconque?

On se faisait des images atroces de ces Cosaques du Don, du Volga, du Borysthène; on avait eu grand soin de répandre dans les campagnes des gravures qui les représentaient plus hideux encore qu'ils n'étaient : on les voyait montés sur d'affreuses haridelles, coiffés de bonnets de peau de bête, armés de lances, d'arcs, de flèches. On eût dit un pari d'impossibilités!

Cependant, malgré ces prospectus terribles, il y avait des optimistes qui disaient que les Cosaques étaient de braves gens au fond, bien moins méchants qu'ils n'en avaient l'air, et que, pourvu qu'on leur donnât bien à manger et bien à boire, ils étaient incapables de faire aucun mal.

De là le gigantesque haricot de mouton entrepris par ma mère. Voilà pour le manger.

Quant au boire, on les mettrait, non pas à même de la cave

Digitized by Google

(on a vu ce que ma mère en avait fait), mais à même du caveau; ce serait alors à eux à se tirer du vin de Soissons comme ils pourraient.

Puis enfin, si, malgré le haricot de mouton et le vin du Soissonais, ils étaient par trop méchants, on se sauverait à la carrière.

Disons ce que c'était que la carrière.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Pages

I. — Ma naissance. — On me conteste mon nom. — Extrait des registres de l'état civil de Villers-Cotterets. — Le club de Corbeil. — Acte de mariage de mon père. — Ma mère. — Mon grand-père maternel. — Louis-Philippe d'Orléans, père de Philippe-Égalité. — Madame de Montesson. — M. de Noailles et l'Académie. — Un mariage morganatique 2

II. — Mon père. — Sa naissance. — Les armoiries de la famille. — Les serpents de la Jamaïque. — Les caïmans de Saint-Domingue. — Mon grand-père. — Une aventure de jeune homme. — Un premier duel. — — M. le duc de Richelieu sert de témoin à mon père. — Mon père s'engage comme simple soldat. — Il change de nom. — Mort de mon grand-père. — Son extrait mortuaire.... 13

III. — Mon père rejoint le régiment. — Son portrait. — Sa force. — Son adresse. — Le serpent du Nil. — Le régiment du Roi et le régiment de la Reine. — Le camp de Maulde. — Les treize chasseurs tyroliens. — Le nom de mon père est mis à l'ordre de l'armée. — La France providentielle. — Mon père lieutenant-colonel. — Le camp de la Madeleine. — Mon père général de brigade à l'armée du Nord. — Il est nommé général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales. — Lettre de Bouchotte. — Les représentants du peuple en mission à Bayonne. — Leur arrêté contre mon père. — Malgré cet arrêté, mon père reste à Bayonne. — *Monsieur de l'Humanité*.............................. 23

IV. — Mon père est nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. — Son rapport sur l'état de la Vendée. — Mon père est envoyé à l'armée des Alpes comme général en chef. — État de cette armée. — Prise du mont Valaisan et du petit Saint-Bernard. — Prise du mont Cenis. — Mon père est rappelé pour rendre compte de sa conduite. — Ce qu'il avait fait. — Il est acquitté........... 41

Pages.

V. — Suites du coup d'épée au front. — Saint-Georges et les chevaux de remonte. — Querelle que lui cherche mon père. — Mon père passe à l'armée de Sambre-et-Meuse. — Il donne sa démission et revient à Villers-Cotterets. — Il est rappelé à Paris pour faire le 13 vendémiaire. — Bonaparte le fait à sa place. — Attestation de *Buonaparte*. — Mon père est envoyé dans le pays de Bouillon, puis nommé commandant de place à Landau. — Il retourne comme général divisionnaire à l'armée des Alpes. — Le sang et l'honneur anglais. — Bonaparte nommé général en chef de l'armée d'Italie. — Campagne de 1796........................ 54

VI. — Mon père à l'armée d'Italie. — Il est reçu à Milan par Bonaparte et Joséphine. — Embarras de Bonaparte en Italie. — La gale. — On rentre en campagne. — Découragement. — Bataille d'Arcole. — L'espion autrichien. — Comment mon père le force à livrer sa dépêche.. 68

VII. — Dermoncourt est expédié par mon père à Bonaparte. — Réponse franche de Berthier. — Mouvements militaires qui sont la suite de la dépêche saisie sur l'espion. — Correspondance de mon père avec Serrurier et Dallemagne. — Combats de Saint-Georges et de la Favorite. — Prise de Mantoue. — Mon père porté en observation.. 77

VIII. — Première brouille de mon père avec Bonaparte. — Mon père est envoyé au corps d'armée de Masséna. — Il partage le commandement de Joubert dans le Tyrol. — Joubert. — Campagne du Tyrol.. 97

IX. — Le pont de Clausen. — Rapports de Dermoncourt. — Les prisonniers sur parole. — Les pistolets de Lepage. — Trois généraux en chef à la même table........................... 108

X. — Loyauté de Joubert envers mon père. — Envoyez-moi Dumas. — Mon père est nommé gouverneur du Trévisan. — L'agent du Directoire. — Fêtes données à mon père à son départ. — Traité de Campo-Formio. — Retour à Paris. — Le drapeau de l'armée d'Italie. — L'ossuaire de Morat. — Charles le Téméraire. — Bonaparte est nommé membre de l'Institut. — Première idée de l'expédition d'Egypte. — Toulon. — Bonaparte et Joséphine. — Ce qu'on allait faire en Égypte.................................. 125

XI. — Traversée. — Débarquement. — Prise d'Alexandrie. — *Le Chant du Départ* et le concert arabe. — Les prisonniers... épargnés. — Marche sur le Caire. — Le rhum et le biscuit. — Les pastèques de mon père. — L'Institut scientifique. — Bataille des Pyramides. — Mise en scène de la victoire. — Lettre de mon père rétablissant la vérité....................................... 139

XII. — Témoignages du général Dupuis et de l'adjudant général Boyer. — Les mécontents. — Nouvelle discussion entre Bonaparte et mon père. — Bataille d'Aboukir. — Mon père trouve un trésor. — Sa lettre à ce sujet................................. 149

Digitized by Google

Pages.

XIII. — Révolte du Caire. — Mon père entre à cheval dans la grande mosquée. — Sa nostalgie. — Il quitte l'Égypte et aborde à Naples. — Ferdinand et Caroline de Naples. — Emma Lyons et Nelson. — Manifeste de Ferdinand. — Commentaire de son ministre Belmonte-Pignatelli 161

XIV. — Rapport fait au gouvernement français par le général de division Alexandre Dumas, sur sa captivité à Tarente et à Brindes, ports du royaume de Naples.......... 170

XV. — Mon père est échangé contre le général Mack. — Ce qui s'était passé pendant sa captivité. — Il demande en vain à être compris dans la répartition des cinq cent mille francs d'indemnité accordés aux prisonniers. — L'arriéré de sa solde lui est également refusé. — On le met en non-activité, malgré ses énergiques réclamations 189

XVI. — Lettre de mon père au général Brune sur ma naissance. — Le post-scriptum. — Mon parrain et ma marraine. — Premiers souvenirs d'enfance. — Topographie du château des Fossés, et silhouettes de quelques-uns de ses habitants. — La couleuvre et la grenouille — Pourquoi je demandais à Pierre s'il savait nager. — Suite à *Jocrisse*.......... 196

XVII. — Le cauchemar de Mocquet. — Son brûle-gueule. — La mère Durand. — Les bêtes *fausses* et le *pierge*. — M. Collard. — Le remède de mon père. — Guérison radicale de Mocquet.......... 204

XVIII. — Ce que c'était que Berlick. — La fête de Villers-Cotterets. — Faust et Polichinelle. — Les sabots. — Voyage à Paris. — Dollé. — Manette. — La pension de madame de Mauclerc. — Madame de Montesson. — *Paul et Virginie*. — Madame de Saint-Aubin 210

XIX. — Brune et Murat. — Retonr à Villers-Cotterets. — L'hôtel de l'*Epée*. — La princesse Pauline. — La chasse. — La permission du grand veneur. — Mon père s'alite pour ne plus se relever. — Délire. — La canne à pomme d'or. — L'agonie.......... 217

XX. — Mon amour pour mon père. — Son amour pour moi. — On m'emporte chez ma cousine Marianne. — Plan de la maison. — La forge. — Apparition. — J'apprends la mort de mon père. — Je veux monter au ciel pour tuer le bon Dieu. — Notre situation à la mort de mon père. — Haine de Bonaparte.......... 224

XXI. — Nous nous réfugions, ma mère et moi, chez mon grand-père. — La maison de madame Darcourt. — Mes premières lectures et mes premières terreurs. — Le parc de Villers-Cotterets. — M. Deviolaine et sa famille. — L'essaim d'abeilles. — Le vieux cloître 235

XXII. — Les deux couleuvres. — M. de Valence et madame de Mon-

Digitized by Google

Pages.

tesson. — Ce que c'était que la petite Hermine. — Le charron Garnier et madame de Valence. — Madame Lafarge. — Apparition fantastique de madame de Genlis.................... 244

XXIII. — Mademoiselle Pivert. — Je lui fais lire *les Mille et une Nuits* en un seul volume. — Le père Hiraux, mon maître de musique. — Les petites misères de sa vie. — Il se venge de ses persécuteurs à la façon du maréchal de Montluc. — Il est condamné au fouet, et manque en perdre les yeux. — Ce qu'il fait, le jour de Pâques, dans les orgues du couvent. — Il devient garçon épicier. — Sa vocation le ramène à la musique. — Mon peu d'aptitude pour le violon.............................. 250

XXIV. — La chienne porte-falot. — L'épitaphe de Demoustier. — Mon premier maître d'armes. — Le roi boit. — Quatrième terreur de ma vie. — Le tonneau de miel......................... 267

XXV. — L'abbé Conseil. — Ma bourse au séminaire. — Ma mère, à force d'instances me décide à y entrer. — L'encrier de corne. — Cécile chez l'épicier. — Ma fuite........................ 276

XXVI. — Le collége de l'abbé Grégoire. — La réception qui m'y est faite. — Les grandes eaux jouent pour mon arrivée. — On conspire contre moi. — Bligny me provoque en combat singulier. — Je suis vainqueur.. 286

XXVII. — L'abbé Fortier. — Le viatique et le mari jaloux. — Voyage d'agrément. — Victor Letellier. — Le pistolet de poche. — J'effraye la population. — On requiert Tournemolle. — Il me désarme.. 296

XXVIII. — Chronologie politique. — Malheurs sur malheurs. — Incendie de la ferme de Noue. — Mort de Stanislas Picot. — La cachette aux louis d'or. — Les Cosaques. — Le haricot de mouton. 306

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALEXANDRE DUMAS

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de Neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la Reine	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
Les Deux Diane	3
Dieu dispose	2
Le Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
La Guerre des Femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage : Suisse	3
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Quinze jours au Sinai	1
— Le Véloce	2
— De Paris à Cadix	2
— Le Speronare	2
— Une année à Florence	1
Impressions de voyage :	
— Le Capitaine Arena	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (trad.)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	5
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un Médecin. — Joseph Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

Digitized by Google

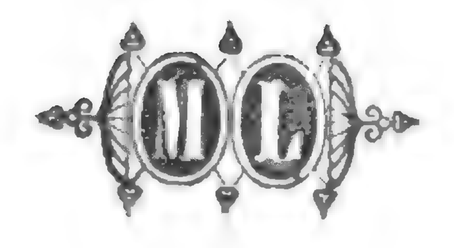
MES

MÉMOIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

ALEXANDRE DUMAS

XXIX

La carrière. — Les Français mangent le haricot cuit pour les Cosaques. — Le duc de Trévise. — Il se laisse surprendre. — Le bonnetier Ducoudray. — Terreurs.

A cinq ou six cents pas de la ferme de Noue, au milieu de ces plaines semées de genévriers nains, où les rochers percent de tous côtés la terre, comme les os percent la peau d'un phthisique, s'ouvre tout à coup une excavation pareille à celle qu'on rencontre à chaque pas dans la campagne de Rome. Cette excavation semble quelque antre de Cumes, quelque soupirail de l'Averne. Quand on se baisse vers son orifice, on entend — en grand, en effroyable, en gigantesque — ce bruissement qui étonne quand on approche un coquillage de son oreille ; puis, si l'œil s'exerce un instant à percer les ténèbres, qui vont s'épaississant à mesure qu'il plonge dans les profondeurs, on aperçoit à pic, à vingt-cinq ou trente pieds au-dessous de soi, une espèce de roc qui, par une pente rapide, s'enfonce dans les entrailles de la terre.

C'est l'entrée de la carrière.

De quelle carrière ?

De la carrière par excellence sans doute, puisqu'on se con-

Digitized by Google

tentait de l'appeler la Carrière, comme on appelait Rome *la Ville — Urbs*.

Quand, à l'aide d'une échelle, on avait descendu ces vingt-cinq ou trente pieds, quand, du terre-plein, on s'était laissé glisser par cette pente rapide pendant cinq ou six pas, on se trouvait à l'entrée d'un immense labyrinthe, près duquel celui du Crétois Dédale n'était qu'un jardin d'enfant à enfermer dans une boîte.

Qui avait creusé ces immenses catacombes? quelle ville était sortie de ces profondeurs inconnues? La chose eût été bien difficile à dire.

Sans doute, par des voies souterraines, elles communiquaient à quelque ouverture plus grande indiquant l'exploitation. Quant à l'ouverture par laquelle on pénétrait alors, c'était, comme nous l'avons dit, une simple crevasse, trop étroite pour avoir dégorgé jamais la quantité de pierres qui manquait aux flancs vides de la montagne.

C'était dans cette carrière que, pressée par la terreur, s'était réfugiée la moitié de Villers-Cotterets.

Là, au milieu d'un carrefour de granit, sous une voûte de granit, soutenue par des piliers de granit, à un quart de lieue à peu près de l'ouverture, à une profondeur de cent ou cent cinquante pieds, s'était établi un grand campement, une espèce de village habité par cinq ou six cents personnes.

Une des premières, ma mère avait été y choisir sa place, l'avait marquée, l'avait retenue. On y avait porté des matelas, des couvertures, une table et des livres.

Nous n'avions donc plus, à la première alerte, qu'à quitter Villers-Cotterets, et à nous réfugier dans la carrière.

Avant d'arriver à cette extrémité, ma mère voulait épuiser tous les moyens de conciliation; et l'un de ces moyens de conciliation, celui qu'elle regardait comme le plus efficace, était son haricot de mouton et son vin du Soissonais.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Après trois jours d'attente sur le feu, après trois jours d'attente dans la cave, le haricot de mouton fut mangé et le vin fut bu par des Français.

Digitized by Google

C'était le corps du maréchal Mortier, chargé de défendre, avec ce qui restait de la jeune garde et une douzaine de pièces de canon, le passage de la forêt.

Notre joie fut grande. Il était beau de voir, à la place des hideux Cosaques que nous attendions, ces beaux jeunes gens pleins d'espoir et de courage.

La jeunesse touche encore à Dieu, c'est ce qui fait qu'elle ne désespère jamais.

Il n'en était pas ainsi des vieux généraux, et surtout du duc de Trévise.

Dans tous ces hommes dont la fortune avait suivi celle de l'empereur, il y avait une lassitude étrange. C'est que leur position matérielle était faite; c'est que, devenus maréchaux, ils étaient arrivés à l'apogée de leur fortune; tandis qu'il restait toujours quelque chose à désirer à Napoléon, ce désireux de l'impossible.

Aussi, ceux qui ne se couchaient pas morts et sanglants sur les champs de bataille s'arrêtaient-ils sur la route de sa retraite, secouant la tête à sa course éternelle et fiévreuse, et disant : « C'est bon pour cet homme de fer; mais, pour nous, il est impossible d'aller plus loin. »

Villers-Cotterets fut une de ces haltes où le duc de Trévise s'engourdit de fatigue. Dans la matinée, nous le vîmes passer à cheval, guidé par M. Deviolaine l'inspecteur, pour aller faire une reconnaissance dans la forêt.

Ma mère détacha la vieille cocarde tricolore qui était restée au chapeau de mon père, depuis la campagne d'Égypte, et la porta à M. Deviolaine avec une espingole.

M. Deviolaine mit la cocarde à son chapeau et l'espingole à l'arçon de sa selle.

Je vois encore le maréchal, ce vétéran de nos premières batailles, qui échappa, pendant toutes nos guerres, à la mitraille de la Prusse, de l'Angleterre, de la Russie et de l'Autriche, pour venir tomber au boulevard du Temple sous la machine infernale de Fieschi.

Il passait, le géant, tout courbé sur son cheval; on eût dit

Digitized by Google

en ce moment qu'un enfant suffisait pour vaincre cet invincible.

Tant que l'Hercule couronné portait le monde à lui tout seul, cela allait bien. Mais, quand il en laissait la moindre part sur les épaules de ses lieutenants, leurs épaules pliaient.

Le soir vint; il y eut un grand dîner chez M. Deviolaine, on m'y fit venir. Le maréchal me prit entre ses jambes, et me caressa.

Il avait connu mon père.

Je lui demandai des nouvelles de mon parrain Brune; il était en disgrâce ou à peu près.

Le dîner fut triste, la soirée lugubre. Le maréchal se retira de bonne heure, se coucha et s'endormit.

A minuit, nous fûmes réveillés par des coups de fusil. On se battait dans le Parterre. Le maréchal s'était mal gardé; l'ennemi venait de lui prendre son parc, et lui-même, à moitié vêtu, s'était sauvé de chez M. Deviolaine par une porte de derrière.

Le matin, l'ennemi avait disparu, emmenant nos douze pièces d'artillerie.

Le même jour, le maréchal se retira sur Compiègne, je crois, et la ville resta abandonnée.

Cette fois, l'ennemi ne devait point tarder à paraître : ma mère se remit à un second haricot de mouton.

Les journées se passaient en alarmes continuelles. Pour deux cavaliers que l'on apercevait sur la grande route, le cri « Les Cosaques! les Cosaques! » retentissait. Une espèce de trombe de gens courant, d'enfants criant, passait par les rues; volets et portes se fermaient sur son passage, et la ville prenait l'aspect funèbre d'une ville morte.

Ma mère, malgré son haricot de mouton, qui bouillait incessamment sur le fourneau, et son vin du Soissonais, qui attendait le tire-bouchon, s'effrayait comme les autres, fermait sa porte, et alors, dans quelque coin retiré, me pressait sur sa poitrine, tout émue et toute tremblante.

On comprend qu'au milieu de ces transes, il n'y avait plus

de classes, il n'y avait plus de collége, il n'y avait plus d'abbé Grégoire.

Je me trompe : l'abbé Grégoire, au contraire, était là plus que jamais.

L'abbé Grégoire, c'était la sérénité et, par conséquent, la consolation. Il allait de maison en maison rassurant tout le monde, expliquant que le mal vient du mal, et que, si l'on ne faisait pas de mal à ces Cosaques tant redoutés, de leur côté ils n'en feraient pas.

D'ailleurs, leur intérêt était de ne pas trop faire les méchants. Une fois à Villers-Cotterets, ils se trouvaient au milieu d'une forêt immense, habitée par trente ou quarante gardes forestiers, qui en connaissaient les tours et les détours mieux qu'Osman ne connaissait ceux du sérail, et qui, à cent pas, étaient tous, un peu plus ou un peu moins, sûrs de mettre une balle dans un écu de six livres. C'étaient là des considérations fort appréciables, même pour des Cosaques.

En attendant, le temps passait; on se battait à Mormant, à Montmirail, à Montereau; on assurait même qu'à cette dernière bataille, Bonaparte, comme il l'avait dit lui-même, en se refaisant artilleur, avait sauvé Napoléon.

Soissons avait été repris par nous, le 19 février.

Il y avait cinq jours que le haricot de mouton était sur le feu. On n'attendait plus les Cosaques, de quelque temps, du moins. Nous mangeâmes le haricot de mouton.

On avait des nouvelles assez rassurantes. On parlait d'un armistice conclu avec l'empereur d'Autriche, par l'intermédiaire du prince de Lichtenstein. Napoléon était rentré à Troyes le 24, et avait destitué le préfet; des conférences, enfin, avaient eu lieu à Largny pour une suspension d'armes.

Mais bientôt, la flamme se rallume à je ne sais quelle étincelle, et l'on apprend, coup sur coup, les combats de Bar-sur-Aube, de Meaux, et la reddition de la Fère.

L'ennemi se rapprochait de nous.

Ma mère se remit à un troisième haricot de mouton.

Tout à coup, au milieu d'une matinée brumeuse de février, le cri « Les Cosaques! » retentit. On entend le galop de plu-

Digitized by Google

sieurs chevaux, et nous voyons déboucher, par la rue de Soissons, une quinzaine de cavaliers à longue barbe, à longue lance, qui semblent bien plutôt des fuyards éperdus que des vainqueurs menaçants.

Devant eux fenêtres et portes se ferment. Leurs chevaux, lancés au galop, parcourent la rue de Largny dans toute sa longueur; puis ils reviennent sur leurs pas, toujours galopant, se rengouffrent dans la rue de Soissons, d'où ils sont sortis, et disparaissent comme une bruyante et hideuse vision.

A peine ont-ils disparu, qu'on entend un coup de feu.

A ce bruit, ma mère tressaille; mais la poudre fait sur moi son effet ordinaire; je glisse entre ses mains, je lui échappe; je cours, malgré ses cris, à l'entrée de la rue de Soissons.

Sur le seuil d'une porte ouverte, une femme se tord les bras.

C'est la femme d'un marchand bonnetier, nommé Ducoudray.

A ses cris, à ses gestes de désespoir, au fur et à mesure que les portes se rouvrent, les voisins accourent et s'amassent sur la porte.

Je suis arrivé l'un des premiers, et j'ai reconnu la cause de ces cris et de ce désespoir.

A l'approche des Cosaques, le bonnetier a refermé, par crainte, sa porte, qu'après leur premier passage il avait ouverte par curiosité; en passant, l'un des cavaliers a lâché dans la porte fermée, comme il eût fait dans une cible, un coup de pistolet. La balle a traversé la porte, a frappé M. Ducoudray à la gorge, et lui a brisé la colonne vertébrale.

Il était couché à terre, la tête reposant sur les genoux de sa fille, perdant des flots de sang par sa blessure, qui avait déchiré l'artère, et il ne respirait déjà plus.

La mort avait été instantanée.

De là les cris, de là le désespoir de la femme.

Quant aux Cosaques, ils avaient disparu comme ils avaient apparu, et, sans cette trace sanglante qu'ils avaient laissée de leur passage, la ville aurait pu croire qu'elle venait de faire un mauvais rêve.

Digitized by Google

Moitié par crainte, moitié pour me faire le porteur de cette importante nouvelle, je repris tout courant le chemin de la maison. Au coin de la rue, je rencontrai ma mère; elle connaissait déjà la catastrophe.

Cette fois, ni le haricot de mouton, ni le vin du Soissonais, ne lui parurent un sûr bouclier contre le danger qui menaçait. Elle voyait les Cosaques passant devant notre porte, au lieu de passer devant la porte de M. Ducoudray; elle voyait le coup de pistolet tiré dans cette porte, et, à la suite de ce coup de pistolet, moi, étendu, sanglant, expiré.

Nous avions une espèce de femme de ménage, qu'on appelait la Reine. Ma mère laissa à la Reine son troisième haricot de mouton et son vin du Soissonais, la chargea de veiller sur la maison, me prit par la main, et, d'une course presque folle, m'entraîna vers la carrière.

En sortant de la ville, nous nous retournâmes et nous aperçûmes notre troupe de Cosaques montant au galop une longue montagne, qu'on appelle la montagne de Dampleux.

C'était une petite troupe égarée qui s'égarait de plus en plus.

J'ai entendu dire, depuis, que, de ces douze ou quinze hommes, pas un n'était sorti de la forêt.

Nous courions toujours, ma mère et moi, comme courent des gens qui portent l'alarme avec eux; la panique fut grande: nous annoncions, non-seulement la présence des Cosaques, mais encore l'assassinat qu'ils avaient commis dix minutes auparavant.

Tout ce qui était hors de la carrière y rentra à l'instant; derrière le dernier qui descendit, on retira l'échelle, et, de vingt-quatre heures, nul de la colonie n'eut le courage de se rapprocher de l'ouverture.

Peu à peu cette première terreur se calma; on se hasarda de mettre le nez au jour. Les plus braves gagnèrent la surface de la terre. On s'informa. On apprit que les Cosaques avaient complétement disparu, et que, sauf le malheur arrivé vingt-quatre heures auparavant, la ville était tranquille.

Ma mère se décida alors à accepter l'offre que lui avait faite

madame Picot; c'était de venir avec moi passer la journée à la ferme, et de ne rentrer à la carrière que le soir, pour y coucher.

S'il naissait quelque incident nouveau, on était à l'instant même prévenu par quelqu'un des nombreux journaliers que M. Picot occupait sur le territoire, et qui, dételant un cheval d'une charrue ou d'une herse, accourait à toute bride à la ferme, et donnait l'alarme.

Cinq ou six jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels on apprit successivement les combats de Lizy, de Saint-Julien, de Bar-sur-Seine.

Enfin, un jour, nous entendîmes le canon, comme je l'ai dit, de la cour de la ferme.

On se battait à Neuilly-Saint-Front.

La nuit qui suivit le combat, je m'endormis la tête pleine de bruit sans doute, et je rêvai que les Cosaques descendaient dans la carrière.

Le matin venu, je communiquai ce rêve à ma mère, à laquelle il fit une telle peur, qu'elle décida que nous partirions le lendemain.

Où irions-nous? Elle n'en savait absolument rien. Seulement, il lui semblait qu'en changeant de place elle conjurerait le danger.

XXX

Retour à Villers-Cotterets. — Rencontre. — L'étui aux trente louis. — Le sac de peau. — La taupe. — Départ. — Voyage. — Arrivée au Mesnil. — Séjour. — Le roi Joseph. — Le roi de Rome. — Nous quittons le Mesnil. — Séjour à Crépy en Valois. — Les morts et les blessés. — Reddition de Paris. — L'île d'Elbe.

La résolution prise fut exécutée le jour même. Nous montâmes, ma mère et moi, sur le point le plus élevé de la ferme, nous explorâmes les environs, et, ne voyant poindre aucun Cosaque, nous nous hasardâmes à rentrer dans la ville.

A peine avions-nous fait cent pas, que nous rencontrâmes

zed by Google

un commis à cheval nommé Crétet. C'était un excellent garçon qui avait été sous les ordres de mon beau-frère.

Il allait de maison en maison.

— Que cherchez-vous donc? lui demanda ma mère.

— Je cherche une voiture, un cabriolet, une charrette, une berline quelconque pour y atteler mon cheval et partir, nous répondit-il. Mademoiselle Adélaïde ne veut pas rester plus longtemps à Villers-Cotterets.

Mademoiselle Adélaïde était une vieille demoiselle bossue, à la tête de quelques mille livres de rente, pour laquelle je soupçonne Crétet d'avoir eu des bontés.

— Ah! comme cela tombe! s'écria ma mère; c'est ce que nous venions chercher de notre côté. Voulez-vous que nous partions avec vous? Vous êtes deux, nous sommes deux, nous voyagerons de compte à demi.

Il y a toujours quelque chose à gagner comme économie à voyager à quatre, au lieu de voyager à deux. L'offre fut acceptée. On trouva une charrette, peu ou point suspendue, et l'on décida que l'on partirait le même soir.

Ma mère revenait à Villers-Cotterets pour y prendre quelques hardes qui étaient nécessaires à notre voyage, et surtout pour tirer de son trou le fameux étui aux trente louis.

Nous rentrâmes à la maison, toujours gardée par la Reine; puis nous allâmes au jardin : nous reconnûmes l'endroit où nous avions enterré notre trésor. Je pris une bêche, et je me mis à fouiller.

A la troisième ou quatrième pelletée de terre, je commençai à être inquiet. Je regardai ma mère, et je vis que mon inquiétude était partagée.

Il n'était pas plus question de l'étui que s'il n'eût jamais existé.

Je m'assurai du point de repère, je mesurai les pas... Je ne m'étais aucunement trompé.

D'ailleurs, je me mis à bêcher tout autour du trou primitif, mais inutilement. Ce fut peine perdue.

Je revins au centre, et continuai de creuser plus profondément.

Digitized by Google

Tout à coup, je poussai un cri de joie. J'avais vu apparaître les cordons du sac de peau.

Je tirai le sac de peau par ses cordons; le sac de peau vint à moi : il était vide!

Un trou était pratiqué au fond.

La chose se compliquait.

Comment si l'on avait volé l'étui, s'était-on amusé à trouer le sac de peau pour le prendre? Il était bien plus simple d'emporter le tout ensemble, contenant et contenu.

Une idée lumineuse me traversa l'esprit. Je me mis à creuser avec ardeur, et, à un pied et demi de profondeur, ma bêche heurta enfin un obstacle.

— Voilà l'étui! m'écriai-je.

En effet, c'était l'étui.

Une taupe, attirée par l'odeur du cuir qui l'enveloppait, avait fait son trou pour arriver jusqu'à lui. Elle avait rongé le sac, et l'étui, entraîné par sa pesanteur, était descendu de lui-même dans le boyau pratiqué par l'aveugle mineur.

Ma mère ouvrit vivement l'étui; pas un louis ne manquait.

Le soir, la charrette était chargée, le cheval mis aux brancards; nous partîmes par la route de Paris.

J'étais enchanté! Nous allions faire une seconde visite à la capitale du monde civilisé, et, quoiqu'elle fût dans un triste état, je n'en étais pas moins désireux de la voir.

Malheureusement, avec nos trente-cinq louis, chose que j'ignorais, nous n'étions pas assez riches pour nous réfugier à Paris.

Il fut décidé qu'on s'arrêterait dans quelque village où la vie serait à bon marché.

La première nuit, nous allâmes jusqu'à Nanteuil. Nous nous arrêtâmes dans une auberge où mon père avait l'habitude de descendre, lorsqu'il allait à Paris. Puis, le lendemain, de très-bonne heure, nous nous remîmes en route.

Vers une heure, nous arrivâmes à la montée assez rapide de Dammartin : nous descendîmes de voiture pour soulager un peu le cheval. On se battait : où? je n'en sais rien; mais on

Digitized by Google

entendait le canon aussi distinctement qu'on entend le tonnerre dans un orage.

Il semblait même que nous marchions du côté où on entendait le canon ; mais la peur est tellement aveugle, que l'ennemi eût-il été devant nous, ma mère eût mieux aimé continuer son chemin que de retourner en arrière.

Nous passâmes à Dammartin, sans nous arrêter, excepté pour demander des nouvelles. Personne n'était renseigné d'une manière certaine. — Le comte d'Artois était à Nancy ; les souverains alliés, à Nogent-sur-Seine. De tous côtés, l'ennemi marchait sur Paris. — On ne savait rien de plus.

Nous fîmes rafraîchir le cheval à Villeneuve-Saint-Georges ; puis, après avoir dîné, nous nous remîmes en route, et, vers les huit heures du soir, nous arrivâmes au Mesnil.

Nous descendîmes à un hôtel dont j'ai oublié le nom, mais qui était situé à gauche, à l'angle d'une rue en face de la poste aux chevaux.

Le lendemain, à mon regret, on ne parla point de continuer le voyage; il paraissait à peu près décidé que nous n'irions pas plus loin.

Comment étions-nous mieux au Mesnil qu'à Villers-Cotterets, à douze lieues de distance de notre point de départ et sur la même route? C'est ce que ni ma mère ni mademoiselle Adélaïde n'eussent certainement pu dire.

Tant il y a qu'il fut décidé, sauf événement grave, que l'on était parvenu au but du voyage.

Nous étions arrivés au Mesnil le 22 mars.

Le 25, il fut question d'une grande revue de la garde nationale, que devait passer le roi Joseph dans la cour des Tuileries.

Cette solennité éveilla la curiosité de mademoiselle Adélaïde, qui n'avait jamais vu Paris, et il fut décidé qu'on remettrait le cheval à la voiture, que l'on partirait le 26 dans l'après-midi, qu'on irait coucher à Paris, que l'on verrait la revue du 27, et que l'on reviendrait le 28.

Ma mère ne se souciait pas de ce petit voyage. Paris lui rappelait des souvenirs que mon insoucieuse enfance avait ou-

bliés! Elle me confia à Crétet et à mademoiselle Adélaïde, qui m'emmenèrent avec eux.

De tout ce voyage, postérieur à l'autre de huit ans, je n'ai plus que deux souvenirs bien distincts : l'un, tout de poésie et de lumière; l'autre, immonde et tout crotté de boue.

Le premier, c'est quand — au bruit des fanfares de cuivre, au milieu des drapeaux saluants, — au-dessus des cinquante mille têtes des gardes nationaux, on éleva la tête rose, blonde et frisée d'un enfant de trois ans, aux cris de « Vive le roi de Rome! vive la régence! »

C'était, en effet, ce pauvre enfant, né roi, que la fortune allait non-seulement déshériter de son double empire, mais encore faire orphelin de père et de mère.

C'était l'original de ces deux portraits, dont l'un avait été retrouver l'empereur à la Moskova, dont l'autre devait suivre Napoléon à Sainte-Hélène.

C'était cet ange martyr, que son père avait à peine eu le temps d'apercevoir comme une vision céleste à son apparition dans ce monde, puis qu'il avait revu après la campagne de Russie, après la campagne de Dresde, et qu'il ne devait plus revoir que dans les hallucinations de la solitude et dans les visions de son désespoir.

Sa mère, cette femme fatale à la France, comme l'ont toujours été ces filles des Césars qui se sont tour à tour nommées Anne d'Autriche, Marie-Antoinette et Marie-Louise, sa mère était derrière lui, figure fade et effacée, dont les traits se perdent pour moi dans un nuage, et dont je ne vois plus que la chevelure blonde, rattachée en haut de sa tête par un peigne en diamants.

On lui jurait fidélité, à ce pauvre enfant; et, si les fanfares et les cris se fussent tus, si Paris eût consenti à cesser pour un instant son gigantesque murmure, respiration d'un million d'hommes, on eût entendu le canon de l'ennemi qui tonnait à deux lieues de l'endroit où se faisaient tout ce bruit inutile, tous ces creux serments!

On promettait, en son nom, qu'il ne quitterait point Paris; que lui, Marie-Louise, sa mère, et le roi Joseph, son oncle,

mourraient au milieu des Français. Et les équipages qui devaient les emporter le lendemain étaient déjà attelés dans les cours des Tuileries!

En effet, le lendemain matin, le roi de Rome quitta le château de Catherine de Médicis, toujours debout, malgré les 20 juin, les 10 août, les 29 juillet et les 24 février. Le lendemain, il laissa à ses successeurs, le duc de Bordeaux et le comte de Paris, son berceau royal donné par l'hôtel de ville, et dans lequel ils ne devaient guère dormir plus longtemps que lui, ces deux autres petits-neveux de Louis XVI.

Voilà le spectacle de lumière et de poésie encore tout présent à mon souvenir.

Le second, c'est celui des immondes filles qui, à cette époque, à travers les vitres de leurs entre-sols, appelaient les passants de leur voix lubrique et de leurs gestes licencieux.

A tout moment, je me retournais en disant à Crétet et à mademoiselle Adélaïde :

— On nous appelle.

Tous deux riaient, et j'ignorais la cause de leurs rires.

Nous quittâmes Paris le lendemain de bonne heure, mais point de si bonne heure cependant, que nous ne pussions rapporter la nouvelle fatale.

Pendant la nuit, le roi de Rome, l'impératrice et le roi Joseph avaient quitté Paris et s'étaient dirigés vers la Loire.

En apprenant cette nouvelle, qui indiquait l'abandon de la capitale, ma mère comprit que l'endroit où nous étions le moins en sûreté, en supposant toutefois que nous courussions un danger quelconque, c'était celui où nous étions, c'est-à-dire un petit village situé sur la grande route, à six lieues des barrières.

Paris s'apprêtait, disait-on, à se défendre; nous nous trouvions donc, si nous restions au Mesnil, dans le rayon de la ligne d'attaque.

D'ailleurs, l'ennemi était à Meaux; son avant-garde avait pénétré jusqu'à Bondy.

Ma mère résolut de retourner en arrière; nous nous mîmes en route pour revenir à Villers-Cotterets le lendemain.

Digitized by Google

J'ai complétement oublié ce que nous fimes de Crétet et de mademoiselle Adélaïde; ce que je sais, c'est qu'ils sont éloignés de nous pendant les événements qui vont suivre.

En arrivant à Nanteuil, nous apprimes que l'ennemi avait tourné Soissons, était à Villers-Cotterets et marchait sur Nanteuil. Les Cosaques avaient découvert la carrière, y étaient descendus, et y avaient commis, à ce qu'il paraît, dans l'obscurité, des abominations qui, si elles avaient eu lieu au jour, eussent certainement forcé le soleil de se voiler.

Nous entendions derrière nous le canon de Paris. On nous annonçait que l'avant-garde prussienne était à Levignan, c'est-à-dire à deux lieues de l'endroit où nous nous trouvions. Si nous voulions absolument fuir l'ennemi, nous n'avions plus qu'une route ouverte, celle de Crépy.

Crépy, situé à deux lieues au nord de la route de Laon à Paris, Crépy, ne conduisant nulle part, pouvait être oublié.

Nous partimes pour Crépy.

Ma mère y connaissait une vieille dame nommée madame de Longpré. C'était la veuve d'un ancien valet de chambre de Louis XV.

Tout ce dont je me souviens à son endroit, c'est qu'elle avait le terrible défaut de s'enivrer avec de l'eau-de-vie, et que, pour se procurer cette eau-de-vie, elle vendait en détail une collection de magnifiques plats de porcelaine de Chine comme je n'en ai vu nulle part depuis.

Et pour quel prix les vendait-elle? Pour trente ou quarante sous la pièce!

Il est vrai qu'à cette époque, on faisait peu de cas de ces chinoiseries, si fort à la mode aujourd'hui.

Nous descendimes chez elle; mais son appartement était trop petit pour nous recevoir; d'ailleurs, le spectacle de cette éternelle ivrognerie était dégoûtant.

Elle nous conduisit chez une dame nommée madame Millet, qui avait, disait-elle, un appartement tout garni qu'elle pouvait nous céder.

L'affaire fut bientôt conclue; Crépy est si près de Villers-

Cotterets, que ma mère y était parfaitement connue. Le même jour, nous étions installés.

Madame Millet avait deux fils et deux filles; une de ces deux filles, nommée Amélie, eût été charmante, si elle n'eût perdu, par accident, un œil, qui restait constamment fermé, et qu'elle cachait par une grosse boucle d'admirables cheveux noirs.

La cadette est beaucoup moins présente à mon souvenir; j'ai oublié jusqu'à son nom.

Restaient les deux fils, chirurgiens militaires comme leur père.

L'aîné avait déjà quitté le service depuis deux ou trois ans, et exerçait la médecine à Crépy.

L'autre était avec son régiment, on ne savait où. Au milieu de la débâcle générale, on n'avait pas entendu parler de lui depuis six semaines ou deux mois.

La pauvre mère et les deux sœurs étaient fort inquiètes de lui.

En traversant la principale place de Crépy, nous avions donné dans une espèce de bivac; nous nous informâmes de cette garnison, plus dangereuse qu'utile dans une ville ouverte comme une halle, et nous apprîmes qu'elle se composait d'une centaine d'hommes d'infanterie et de deux cents hommes de cavalerie. Ce petit corps, égaré et privé de toute communication avec l'armée, s'était établi là, commandé par des officiers inférieurs n'ayant point d'ordres : il attendait les événements.

L'ennemi était tout autour de Crépy : à Compiègne, à Villers-Cotterets, à Levignan. Mais, par un hasard étrange, dont nous nous félicitions fort, Crépy était resté comme Péronne, je ne dirai pas inviolable, mais inviolé.

Au reste, nos deux ou trois cents hommes se gardaient à merveille; ils avaient des vedettes de tous côtés, les fusils ne quittaient pas les faisceaux, les chevaux ne débridaient que pour manger.

L'activité de ces quelques hommes était remarquable, comparée à la négligence du duc de Trévise et de son corps d'ar-

mée, qui, ainsi que nous l'avons raconté, s'étaient fait surprendre une nuit à Villers-Cotterets.

Un jour, malgré cette surveillance, ou plutôt à cause de cette surveillance, l'alarme se répandit.

L'ennemi avait été vu débouchant par le bois du Tillet au pied de la butte de Montigny.

C'était cette même butte de Montigny qui m'avait paru si haute, lors de mon voyage à Béthisy avec Picard et ma cousine Marianne.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi s'approchait.

La petite troupe avait résolu de se défendre vigoureusement.

La maison de madame Millet était la seconde ou la troisième à droite en arrivant par la route de Villers-Cotterets, c'est-à-dire par la route que suivait l'ennemi.

Les fenêtres donnaient sur cette route.

En montant aux mansardes, transformées pour nous en bivac général, — car ma mère, madame Millet et ses deux filles avaient décidé qu'on ne se quitterait pas, — des fenêtres des mansardes, on voyait apparaître un petit corps d'une centaine d'hommes, à peu près.

Était-ce un corps isolé comme celui qui stationnait à Crépy? N'était-ce que l'avant-garde d'un corps plus considérable? C'est ce qu'on ne pouvait savoir, ou plutôt voir de nos fenêtres mansardées, la route faisant un coude à quelques pas de la ville, et allant se perdre derrière les maisons situées à notre droite, et cette route elle-même étant coupée à un quart de lieue de là par le bois du Tillet, qui pouvait masquer une force plus considérable que celle à laquelle il venait de donner passage.

Cette cavalerie était prussienne. Les hommes étaient revêtus de petites redingotes bleues collant sur le corps, bombées à l'estomac, serrées à la taille par des ceintures.

Ils portaient le pantalon gris, à bande bleue pareille à la redingote, et étaient coiffés d'une petite casquette à visière, maintenue par une mentonnière de cuir.

Les armes étaient, pour chaque homme, un sabre et deux pistolets.

Digitized by Google

Je vois encore tout le premier rang précédé de deux trompettes tenant leur instrument à la main, mais ne sonnant pas.

Derrière les trompettes marchait un officier.

C'étaient de beaux jeunes gens blonds, et plus distingués que ne sont des soldats ordinaires; sans doute de ces levées volontaires de 1813, qui vinrent à Leipzig faire leur coup d'essai contre nous; des officiers de ce *Tugendbund* qui avait donné Staps, et qui devait donner Sand.

Ils passèrent sous nos fenêtres, puis disparurent.

Un instant après, nous entendîmes comme un ouragan; la maison trembla au galop des chevaux. A l'extrémité de la rue, les Prussiens avaient été chargés par notre cavalerie, et, comme ils ignoraient notre petit nombre, ils revenaient au galop, poursuivis, le sabre dans les reins, par nos hussards.

Tous passaient pêle-mêle, tourbillon de fumée et de bruit. Nos soldats, le pistolet d'une main et le sabre de l'autre, tiraient et sabraient.

Les Prussiens, eux, tiraient en fuyant.

Deux ou trois balles frappèrent la maison; une d'elles brisa une des traverses du volet par lequel je regardais.

Il y eut alors grande alarme parmi les femmes, qui descendirent précipitamment les escaliers pour se réfugier dans la cave. Ma mère voulut m'entraîner, mais je me cramponnai à l'espagnolette; ce qui fit que, plutôt que de me quitter, elle resta près de moi.

Le spectacle était magnifique et terrible à la fois.

Poursuivis de trop près, les Prussiens s'étaient décidés à faire volte-face, et, là, à vingt pas de nous, sous nos yeux, aussi près que les premières loges du Cirque le sont du théâtre, se livrait un combat véritable, un combat corps à corps.

Je vis tomber cinq ou six hommes parmi les Prussiens, et deux ou trois parmi les Français.

Le premier qui tomba était un Prussien; il fuyait, la tête penchée sur le cou de son cheval, et le dos courbé : un coup de taille lui ouvrit le dos, de l'épaule droite au flanc gauche, et lui fit à l'instant même un cordon rouge!

Digitized by Google

La blessure devait avoir douze ou quinze pouces de long.

Les autres, que je vis tomber, tombèrent, l'un, d'un coup de tête qui lui ouvrit le front; les autres, de coups de pointe ou de coups de pistolet.

Puis, vaincus, après une lutte de dix minutes, les Prussiens se confièrent de nouveau à la vitesse de leurs chevaux, et repartirent à toute bride.

La poursuite recommença.

Le tourbillon reprit son vol, semant, avant de disparaître, trois ou quatre hommes sur le pavé de la route.

Un de ces hommes était tué, sans doute, car il ne fit aucun mouvement.

Les hommes se relevèrent ou se traînèrent; ils gagnèrent le revers de la route. Un d'eux s'assit, le dos à la muraille; les deux autres, blessés plus grièvement sans doute, restèrent couchés.

Tout à coup, on entendit le tambour battant la charge.

C'étaient nos cent hommes d'infanterie qui venaient à leur tour prendre part au combat. Ils marchaient la baïonnette en avant, et disparurent au coude que faisait la route.

Cinq minutes après, on entendit un vigoureux feu de peloton.

Puis nous vîmes reparaître nos hussards, ramenés par cinq ou six cents hommes de cavalerie.

Ils reparurent chassés, comme ils étaient partis chassant.

Au milieu de cette seconde tempête d'hommes, il fut impossible de rien voir, de rien distinguer; seulement, quand elle fut passée, trois ou quatre cadavres de plus étaient étendus sur la route.

Un grand silence succéda à tout ce bruit. Français et Prussiens s'étaient engouffrés dans l'intérieur de la ville.

Nous entendîmes, mais nous ne vîmes et n'entendîmes plus rien.

Qu'étaient devenus nos cent hommes d'infanterie? Sans doute, ils s'étaient jetés dans les terres et avaient été tués ou pris.

Quant à nos cavaliers, qui connaissaient les environs de la

ville ils s'étaient échappés, à ce qu'il paraît, par la montagne de Sery, dans la vallée de Gillocourt.

Ceux qui les poursuivaient ne reparurent plus, à nos yeux du moins. Sans doute sortirent-ils de la ville par une autre route que celle par laquelle ils y étaient entrés, et allèrent-ils rejoindre leurs compagnons rangés dans la plaine du Tillet, au nombre de deux ou trois mille.

Cette solitude et ce silence nous enhardirent. D'ailleurs, notre hôte, chirurgien militaire, devait aller offrir ses services aux blessés.

Je m'accrochai au pan de son habit, malgré les supplications de ma mère. Nous ouvrîmes la porte de la rue. Un sous-officier prussien, adossé à cette porte, se laissa aller à la renverse, l'appui qui le soutenait lui manquant tout à coup.

Il était blessé d'un coup de pointe au-dessus du teton droit. Du moment où elles pouvaient être utiles à un pauvre blessé, les femmes cessèrent d'avoir peur. Elles accoururent. On souleva le jeune homme, qui pouvait avoir vingt-six ou vingt-huit ans, et on le porta dans le salon, transformé, en un tour de main, en infirmerie.

Millet continua sa visite, et, aidé par les voisins qui commençaient à paraître sur le pas de leur porte, il ramena quatre ou cinq blessés, dont un Français. Les autres étaient morts ou expirants.

Le pansement commença.

Ce fut alors que les femmes jouèrent ce rôle divin auquel les a prédestinées le ciel. Ma mère, madame Millet et ses deux filles étaient devenues de véritables sœurs grises, consolant et soignant à la fois.

Je tenais le bassin plein d'eau où Millet lavait les blessures ; les domestiques faisaient de la charpie.

Nous apprîmes alors, par le moins blessé des Prussiens, — il avait reçu un coup de sabre à la tête, — que lui et ses camarades appartenaient à un détachement de trois mille hommes, lequel détachement n'était point entré dans la ville, de peur de surprise.

Ils observaient un ordre reçu ; il leur était enjoint de biva-

Digitized by Google

quer, autant que possible, les chefs craignant toujours quelque égorgement nocturne si l'on se confiait aux villes.

— Au reste, ajouta le blessé, tout va finir, puisque Paris est rendu depuis avant-hier.

C'était la première nouvelle qui parvenait à nous de ce grand événement.

Nous allions nous exclamer, lorsqu'une voix venant de la porte dit tout à coup :

— Ce n'est pas vrai, Paris ne se rend pas ainsi.

Nous nous retournâmes, et, pâle, couverte de sang, nous vîmes, appuyée à la porte, une des plus belles têtes militaires que l'on pût voir.

Cette tête avait un trou au-dessus du sourcil gauche ; de ce trou sortait son sang et venait sa pâleur.

C'était un officier du petit détachement d'infanterie. Il avait reçu au front une balle de pistolet, il était tombé sur le coup ; puis, après un instant, la fraîcheur de l'air l'ayant ranimé, il s'était relevé, et, voyant la ville à cent pas devant lui, il y était rentré, s'appuyant aux murailles.

Les voisins officieux qui avaient aidé notre hôte avaient enseigné sa maison à l'officier, et celui-ci était arrivé avec une blessure mortelle, juste assez à temps pour donner ce démenti tout national à la nouvelle que nous annonçait son ennemi.

La balle était restée dans la blessure ; elle fut extraite avec une grande dextérité par Millet. Mais, comme nous l'avons dit, la blessure était mortelle, et l'officier mourut dans la nuit.

Il venait d'expirer, vers les deux heures du matin, lorsqu'un chien aboya.

Millet sortit dans la cour, et écouta : on frappait à la porte du jardin, qui donnait sur la plaine.

La manière dont on frappait indiquait que celui qui frappait avait des précautions à prendre.

Aussi notre hôte alla-t-il ouvrir lui-même.

Celui qui frappait ainsi de nuit à une porte dérobée, c'était le second fils de la maison, dont on était si cruellement inquiet.

zed by Google

Notre hôte rentra seul, et vint se pencher au chevet de sa mère et de ses deux sœurs, qui, après avoir accompli leur office de sœurs de charité, s'étaient couchées un instant. C'était une bonne nouvelle que Dieu leur envoyait en récompense de leur dévouement.

On fit entrer le nouveau venu par une fenêtre du rez-de-chaussée, de sorte que, sans être vu, il put monter jusqu'à nos mansardes.

Pendant dix minutes, les trois femmes sanglotèrent de joie, puis on s'informa.

Paris s'était effectivement rendu le 30 mars. Georges Millet, — autant que je puis me le rappeler, je crois qu'il s'appelait Georges, — Georges Millet comprit alors que tout était fini. Il avait quitté son régiment, et, au risque d'être pris vingt fois, il était revenu à Crépy, marchant la nuit et par des chemins de traverse.

Une nuit et demie lui avait suffi, Crépy n'étant qu'à quinze lieues de Paris.

Son frère lui donna un rasoir, il se coupa les moustaches. Quant à l'habillement, on envoya chercher, chez le fils aîné de madame de Longpré, qui était de sa taille, une redingote, un gilet et un pantalon, les habits du frère aîné ne pouvant lui aller, parce que le frère aîné était deux fois gros comme le frère cadet.

Le lendemain, les nouvelles arrivèrent.

Les alliés étaient entrés à Paris le 31 mars.

Le 1er avril, le sénat avait nommé un gouvernement provisoire.

Le 2, un décret du sénat avait déclaré Napoléon déchu de son trône.

Quinze jours après, nous étions de retour à Villers-Cotterets, et rétablis dans notre maison.

Que de choses s'étaient passées dans ces quinze jours qui avaient changé la face de l'Europe!

Le 4, Napoléon avait abdiqué en faveur de son fils.

Le 6, il avait fait ses dispositions pour se retirer derrière la Loire.

Le 10, un *Te Deum* avait été chanté par les alliés sur la place Louis XV.

Le 11, Napoléon avait signé son abdication absolue.

Le 12, il avait essayé de s'empoisonner.

Le même jour, pendant qu'il luttait contre le poison frelaté de Cabanis, le comte d'Artois entrait dans Paris.

Le 13, le sénat avait nommé ce prince lieutenant général du royaume.

Le 19, l'empereur, abandonné de tous, était resté sans un seul valet de chambre.

Enfin, le 20, il avait fait ses adieux aux aigles de la garde impériale. Il était parti pour l'île d'Elbe, juste le même jour et presque à la même heure où Louis XVIII arrivait à Compiègne.

Voilà ce qui s'était passé pendant ces quinze jours; voilà les nouvelles qui étaient venues frapper successivement sur le timbre sonore de l'histoire, et qui avaient retenti de par le monde, sans que mon ignorante et insoucieuse jeunesse se fût émue à ses vibrations.

Qui m'eût dit alors qu'un jour je visiterais cette île d'Elbe, dont j'ignorais l'existence avant qu'on eût prononcé son nom devant moi, dont j'ignorais le gisement depuis que ce nom avait été prononcé; qui m'eût dit qu'un jour je visiterais cette île d'Elbe avec le neveu de l'empereur?

XXXI

M'appellerai-je Davy de la Pailleterie ou Alexandre Dumas? — *Deus dedit, Deus dabit.* — Le bureau de tabac. — Cause de la chute de l'empereur Napoléon donnée par mon maître d'écriture. — Ma première communion. — Comment je m'y prépare.

Deux ou trois jours après notre retour à Villers-Cotterets, M. Collard vint nous voir; ma mère causa longtemps avec lui; après quoi, il la quitta en lui donnant pour le soir rendez-vous chez M. Deviolaine.

Digitized by Google

Elle alla chez M. Deviolaine, et l'on m'y mena. Comme la dernière fois que j'étais entré dans la maison, il y avait nombreuse compagnie, force sabres et épaulettes à table. Seulement, cette fois, c'étaient des sabres et des épaulettes russes.

D'ailleurs, la même langue, les mêmes manières, plus polies peut-être, voilà tout.

Je ne comprenais pas que ce fût cela que l'on appelait l'ennemi.

C'est que l'ennemi, ce n'est pas l'homme, c'est le principe.

Ma mère et M. Collard causèrent encore. M. Collard partait le lendemain pour Paris; il promit, à son tour, de passer à la maison avant que de partir.

Le soir, en entrant, ma mère me prit à part, et, avec un visage aussi tendre, mais plus solennel que de coutume :

— Mon ami, me dit-elle, le comte d'Artois, qui a été nommé lieutenant général du royaume; Louis XVIII, qui vient d'être nommé roi de France, sont tous deux les frères du roi Louis XVI. Ton grand-père, le marquis de la Pailleterie, a servi Louis XVI, comme ton père a servi la République. Voyons, maintenant, écoute bien ceci, car, probablement, tout ton avenir va dépendre de la résolution que nous allons prendre.— Veux-tu t'appeler Davy de la Pailleterie, comme ton grand-père? Alors tu es le petit-fils du marquis Davy de la Pailleterie, gentilhomme de la chambre de M. le prince de Conti, et commissaire général d'artillerie; on obtient pour toi une bourse, ou bien tu entres dans les pages, et, en tout cas, tu as une position faite auprès de la famille régnante. — Veux-tu t'appeler Alexandre Dumas tout simplement et tout court, comme ton père? Alors tu es le fils du général républicain Alexandre Dumas, et devant toi toute carrière est fermée; car, au lieu d'avoir servi ceux qui règnent, comme ton grand-père, ton père a servi contre eux!... M. Collard part aujourd'hui pour Paris; il connaît M. de Talleyrand, qui était du Corps législatif avec lui; il connaît le duc d'Orléans; il connaît enfin beaucoup de gens de la nouvelle cour. Selon ce que tu décideras toi-même, il va agir. Réfléchis bien avant que de répondre.

— Oh ! il n'y a pas besoin de réfléchir, ma mère ! m'écriai-je; je m'appelle Alexandre Dumas, et pas autrement. J'ai connu mon père, et je n'ai pas connu mon grand-père ; que penserait donc mon père, qui est venu me dire adieu au moment de sa mort, si je le reniais, lui, pour m'appeler comme mon grand-père?

Le visage de ma mère rayonna.

— C'est bien ton avis? dit-elle.

— Et c'est le tien aussi, n'est-ce pas, mère?

— Hélas ! oui; mais qu'allons-nous devenir?

— Bah! lui dis-je, tu oublies que j'explique le *De viris*, et que, par conséquent, je sais ce que veut dire la devise de mon père : *Deus dedit*, *Deus dabit*. Dieu a donné, Dieu donnera.

— Allons, allons, dit ma mère, va te coucher là-dessus, mon enfant; tu me fais bien enrager quelquefois, mais, au fond, je suis sûre que tu as un bon cœur.

J'allai me coucher sans trop savoir quelle grande résolution mon instinct filial venait de prendre, et que j'avais très-probablement décidé, comme l'avait dit ma mère, de l'avenir de toute ma vie.

Le lendemain, M. Collard revint; il fut décidé qu'il ne demanderait absolument rien pour moi, mais solliciterait seulement un bureau de tabac pour ma mère.

C'était de l'antiquité toute pure : la veuve de l'Horatius Coclès du Tyrol vendant du tabac !

Quant à moi, mon éducation allait se continuer chez l'abbé Grégoire.

J'ai dit *chez* l'abbé Grégoire, je me trompe, c'est par l'abbé Grégoire que j'aurais dû dire.

L'abbé Grégoire avait perdu, dans tout cela, son diplôme de maître de pension.

Je ne sais quelle décision de l'Université lui défendait de tenir collége chez lui. Il est vrai qu'il lui était permis de faire des élèves en ville.

Moyennant six francs par mois que ma mère s'engagea à lui payer, je devins son élève en ville.

En outre, je devais prendre des leçons de calcul avec le

maitre d'école de la ville, Oblet, et continuer mes leçons d'armes avec le père Mounier.

Quant à l'équitation, je l'avais apprise tout seul, comme les soldats romains, en montant à poil les premiers chevaux venus.

Toute mon éducation devait donc se borner à savoir de latin ce qu'en savait l'abbé Grégoire; à étudier mes quatre règles avec M. Oblet; et à faire des contres, des feintes et des parades avec le père Mounier.

Celui de tous, il faut le dire, qui était le moins bien partagé, c'était Oblet.

J'ai toujours eu pour l'arithmétique une si profonde antipathie, que je n'ai jamais pu dépasser la multiplication. Aujourd'hui, encore, je suis incapable de faire la moindre division.

Mais, si je n'apprenais pas le calcul avec Oblet, Dieu, qui veillait sur moi, me faisait providentiellement étudier autre chose.

Outre une science parfaite de son *Barême*, Oblet avait une magnifique écriture. Il faisait, à main levée, non-seulement toutes les lettres de l'alphabet, comme M. Prudhomme, mais encore des ornements, des cœurs, des rosaces, des lacs d'amour, Adam et Ève, le portrait de Louis XVIII, que sais-je, moi? des choses merveilleuses.

Ah! pour la calligraphie, c'était autre chose, j'étais doué! Quand Oblet venait me donner ma leçon de calcul, et que, pour l'acquit de sa conscience, il m'avait fait faire mes trois premières règles, — je l'ai dit, jamais je n'ai dépassé la multiplication, — nous prenions de belles feuilles de papier blanc, nous taillions d'avance trois ou quatre plumes en gros, en fin, en moyen, et alors les pleins, les traits et les déliés allaient leur train.

En trois mois, j'avais atteint Oblet, et, si je ne craignais pas de blesser son amour-propre, je dirais que, sur certains points, je l'avais même dépassé.

Ces progrès dans l'écriture faisaient quelque plaisir à ma mère; mais elle eût mieux aimé le calcul.

— L'écriture, l'écriture! disait-elle; le beau mérite de bien

Digitized by Google

écrire! Tous les imbéciles écrivent bien. Mais vois Bonaparte : tu as vingt lettres de lui adressées à ton père; peux-tu en lire une seule?

— Aussi, madame, répondait gravement Oblet, M. Buonaparté est-il à l'île d'Elbe.

Oblet, très-royaliste, prononçait Buonaparté et traitait l'ex-empereur de *monsieur*.

— Direz-vous, reprenait ma mère, qu'il soit à l'île d'Elbe pour n'avoir pas su écrire?

— Pourquoi ne le dirais-je pas? C'est une thèse à soutenir, madame. On dit que M. Buonaparté a été trahi par ses maréchaux; moi, je dis : « La Providence a voulu que cet usurpateur ne sût point écrire, que ses ordres fussent illisibles, et que, par conséquent, ils ne pussent être exécutés. » Les maréchaux trahissaient?... Non, madame; ils lisaient mal, et faisaient le contraire de ce qui leur était ordonné. De là nos revers, de là nos défaites, de là la prise de Paris, de là l'exil à l'île d'Elbe!

— Mais laissons là Bonaparte, monsieur Oblet.

— C'est vous qui avez mis cet homme sur le tapis, et non pas moi, madame; moi, je ne parle jamais de cet homme.

— Mais enfin, si Alexandre...

— Si monsieur votre fils, madame, est un jour empereur des Français, comme il aura, ou plutôt comme il a une magnifique écriture, ses ordres seront littéralement exécutés, ou ses maréchaux ne sauront pas lire.

Et ma mère, que cette éventualité ne consolait pas de mon inaptitude au calcul, poussait un gros soupir, et laissait échapper ce mot, le dernier de la conscience lassée, de l'intelligence mise à bout, de la foi prête à douter :

— Enfin!...

Et je continuais mes cinq genres d'écriture, mes pleins et mes déliés, mes ornements, mes cœurs, mes rosaces et mes lacs d'amour avec Oblet.

Et Oblet, il faut le dire, n'était pas de ceux qui traitaient le plus mal l'empereur déchu en l'appelant Buonaparté; car beaucoup lui contestaient jusqu'à son nom, disant qu'il ne

Digitized by Google

s'était jamais appelé Napoléon, mais Nicolas, — le débaptisant ainsi de son titre de *lion du désert*, les ignorants qu'ils étaient! pour l'appeler *vainqueur des peuples*.

Au milieu de tous ces événements, j'atteignis ma treizième année, et il était grandement question de me faire faire ma première communion, événement grave dans la vie de tout enfant, mais plus grave encore dans la mienne.

Si jeune que j'aie été, je me suis toujours senti, en dehors des pratiques extérieures, un sentiment profondément religieux. Ce sentiment, comme un timbre mystérieux et caché, vibre toujours, mais ne résonne réellement que lorsque le frappe un vif sentiment de joie ou de douleur. Dans l'un et l'autre cas, mon premier mouvement, soit de reconnaissance, soit d'affliction, est toujours pour le Seigneur. Les églises, où je n'entre presque jamais, — car, pour que j'en franchisse le seuil, il faut, comme Habacuc, que quelque ange m'emporte par les cheveux, — les églises sont pour moi un lieu tellement sacré, que je croirais les profaner en les visitant comme tout le monde, pour satisfaire à un mouvement de curiosité ou à un caprice de religion.

Non, pour que je me décide à entrer dans nos églises du Nord, surtout, il me faut une allégresse réelle ou un chagrin profond. Dans l'un ou l'autre cas, je gagne le coin le plus solitaire, l'endroit le plus sombre, — pour Dieu, il n'y a pas d'endroit sombre, — et je me prosterne, le plus souvent, contre un pilier où je puisse poser ma tête; et, là, les yeux fixes, isolé de tout et de tous, je m'absorbe dans une pensée, celle d'un Dieu, Dieu bon, tout-puissant, éternel, infini. Je ne trouve pas une parole à lui dire, pas une prière à lui faire. Que dire à Dieu, et à quoi bon le prier? Ne voit-il pas le visage derrière le masque, l'impiété derrière l'hypocrisie? Non, je mets mon corps, mon cœur, mon âme aux pieds de sa miséricorde, mon humilité aux pieds de sa grandeur. Je le bénis dans le passé, je le glorifie dans le présent, et j'espère en lui dans l'avenir.

Mais tout cela n'est pas très-orthodoxe, tout cela sent beaucoup son chrétien et très-peu son catholique; aussi crai-

gnait-on que je ne donnasse point un exemple de piété très-édifiant.

Ceux qui craignaient cela ne comprenaient pas que mon apparente irréligion me venait de trop de religiosité.

Au reste, il en était des prières comme des règles ; je n'avais pu en apprendre que trois : *Notre Père, — Je vous salue, Marie, —* et *Je crois en Dieu.*

Encore ne les savais-je qu'en français, et pas à la lettre. On avait voulu me les apprendre en latin ; mais, comme, à cette époque-là, je n'étais pas encore le disciple de l'abbé Grégoire, je m'y étais refusé, disant que je voulais savoir ce que je demandais au bon Dieu ; ce à quoi on m'avait répondu que le bon Dieu entendait toutes les langues.

— N'importe! avais-je insisté ; ce n'est pas assez pour moi que le bon Dieu comprenne, il faut que je comprenne aussi.

Et j'avais obtenu d'apprendre mes prières en français.

Au reste, malgré mes prières gallicanes et mon peu d'assiduité aux enseignements du catéchisme, il y avait deux personnes qui n'avaient jamais douté de mes dispositions religieuses.

C'étaient ma mère et l'abbé Grégoire.

Il y avait même plus : malgré les duretés de l'abbé Remy, curé de l'église de Villers-Cotterets, dont l'abbé Grégoire n'était que vicaire, ce dernier obtenait pour moi le suprême honneur de prononcer les *Vœux du baptême.*

La chose avait été longtemps débattue, et il fallut que l'abbé Grégoire répondit corps pour corps de son élève.

On me donna les *Vœux du baptême* huit jours d'avance, copiés de la plus belle écriture d'Oblet ; le lendemain, je les savais par cœur.

La veille du jour de la cérémonie, ma mère me trouva plongé dans une lecture qui semblait absorber toutes mes facultés. Elle ne douta pas un instant que le livre qui captivait ainsi mon attention ne fût quelque *Imitation de Jésus-Christ,* quelque *Pratique du Chrétien :* elle s'approcha doucement, et lut par-dessus mon épaule.

zed by Googl

Ce que je lisais, c'étaient les *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, mises en vers par Colardeau.

Ma mère m'arracha le livre des mains.

— Voilà une singulière lecture, dit-elle, pour se préparer à une première communion !

Je voulus défendre le livre : je trouvais les exhortations d'Abeilard fort morales, et les lamentations d'Héloïse fort religieuses. Je voulais savoir en quoi les unes ou les autres pouvaient nuire à la contrition parfaite des péchés que j'avais commis, et dont j'allais recevoir l'absolution le lendemain. Ma mère ne jugea pas à propos de me donner la moindre explication là-dessus. Seulement, comme l'abbé Grégoire passait, elle l'appela. L'abbé Grégoire, constitué juge, prit le livre, lut une demi-page, secoua la tête, et dit :

— En effet, les vers ne sont pas bons.

Et il remit le livre à ma mère.

Je dois dire que je n'étais pas de l'avis de l'abbé, et que je trouvais les vers de Colardeau fort splendides.

Qui avait raison de l'abbé ou de moi? Je suis fort tenté de croire que c'était ma mère.

Le soir, l'abbé Remy me prit à part, après l'instruction, m'expliqua comment, à cause du nom que je portais, de la position sociale que ma mère tenait dans la ville, et surtout de la recommandation de l'abbé Grégoire, il avait consenti à me laisser dire les *Vœux du baptême*. Il espérait donc que je comprendrais la grandeur de la mission dont j'étais chargé, et que je m'en montrerais digne.

J'avoue que je ne comprenais pas trop l'admonestation. S'il était, parmi les néophytes, un enfant préparé par ses propres impressions à cette solennelle cérémonie, c'était moi. Je sentis avec amertume cette injustice : c'était la première que l'on commettait envers moi.

Depuis, je me suis un peu habitué à ces fausses appréciations qu'on a faites de mes sentiments, de mon caractère et de ma conduite.

Je passai la nuit presque entière sans dormir : l'idée que j'allais me mettre en communication avec le corps divin de

Digitized by Google

Notre-Seigneur produisait sur moi une émotion profonde; j'avais des étouffements subits, et une continuelle envie de pleurer. Je ne me trouvais pas digne du grand honneur que j'étais appelé à recevoir.

On m'avait fait habiller à neuf pour cette solennité; j'avais une culotte de nankin, un gilet de piqué blanc et un habit bleu à boutons de métal, — le tout exécuté par Dulauroy, le premier tailleur de Villers-Cotterets.

Une cravate blanche, une chemise de batiste, et un cierge de deux livres complétaient cette toilette.

Une cérémonie préparatoire m'avait, au reste, mis à la hauteur de celle-là. La veille, on s'était aperçu qu'un de nos compagnons qui s'appelait, sans doute, Ismaël, mais qu'on appelait, par abréviation, Maël, et que je soupçonnais fort d'être juif, n'avait pas été baptisé.

On le baptisa conditionnellement, et nous fûmes choisis, moi et la jeune fille qui, de son côté, disait les *Vœux*, pour être ses parrain et marraine.

Ma commère était une fort jolie blonde, tirant un peu sur le roux, ce qui ne gâtait rien à l'affaire.

De son nom de baptême, elle s'appelait Laure, comme l'illustre maîtresse de Pétrarque; quant à son nom de famille, je l'ai complétement oublié. Je devais donc, le lendemain, communier entre deux filleuls à moi : Ismaël et Roussy.

Roussy, dont j'avais été le parrain à dix mois, avec Augustine Deviolaine, avait neuf mois de moins que moi, et Ismaël neuf mois de plus.

Enfin, l'heure arriva. On sait quelle fête c'était autrefois, dans une petite ville, que la communion des enfants : c'était le pendant de cette belle Fête Dieu que l'on a supprimée. L'instinct populaire mettait en face l'un de l'autre, avec un respect presque égal, l'extrême faiblesse et la suprême puissance. Toutes les figures étaient rayonnantes, toutes les maisons fleuries. Au reste, avec mes yeux de treize ans, pleins de jeunesse et de foi, peut-être voyais-je cela ainsi.

Ce jour-là, Hiraux fit des merveilles avec son orgue. C'était, en vérité, un grand artiste; tout ce que la vie a d'adolescence,

Digitized by Google

d'amour et de poésie, il le versa aux pieds du Seigneur en mélodieux accords.

Les détails de la cérémonie m'échappent complétement. J'étais absorbé dans une profonde contemplation. Je me souviens d'un ensemble plein d'espérance et de lumière. Aussi, autant qu'on peut voir dans le ciel avec les yeux de la foi, j'y ai vu ce jour-là, et l'éblouissement fut si vif lorsque l'hostie toucha mes lèvres, que j'éclatai en sanglots, et que je m'évanouis.

M. l'abbé Remy n'y comprenait rien.

C'est que, dès cette époque, il y avait en moi un respect profond pour tout ce qui est saint, une religieuse adoration pour tout ce qui est grand; toute flamme céleste allumait en moi un foyer intérieur, qui se répandait immédiatement au dehors comme la lave d'un volcan dont le cratère est trop plein.

Je fus deux ou trois jours à me remettre de cet ébranlement. L'abbé Grégoire vint me voir; je me jetai dans ses bras en pleurant.

— Mon cher ami, me dit-il, j'aimerais mieux que ce fût moins vif et que cela durât.

C'était un homme plein de sens que l'abbé Grégoire.

Non, cher abbé, cela ne dura point; non, comme je l'ai dit, je ne fus point l'homme de la pratique religieuse. Il y a même plus, cette fois où je m'approchai de la sainte table fut la seule; mais — je puis le dire à vous, mort, comme je le dirais à vous, vivant— quand la dernière communion viendra à moi comme j'ai été à la première, quand la main du Seigneur aura fermé les deux horizons de ma vie, en laissant tomber le voile de son amour entre le néant qui précède et le néant qui suit la vie de l'homme, il pourra, de son regard le plus rigoureux, parcourir l'espace intermédiaire, il n'y trouvera pas une pensée mauvaise, pas une action que j'aie à me reprocher.

XXXII

Auguste Lafarge. — Grande partie de marette. — Chasse miraculeuse. — Épigramme. — Je veux faire des vers français. — De quelle façon je traduis Virgile et Tacite. — Montagnon. — Mes opinions politiques.

Dieu, au reste, sembla récompenser cet élan de mon âme vers lui. Ma mère obtint la seule chose qu'elle eût jamais obtenue pendant ses douze ans de sollicitations.

Dans la prévision de ce grand événement, nous avions déménagé de la rue de Lormet ; nous étions allés demeurer place de la Fontaine, chez un chaudronnier nommé Lafarge, lequel nous avait loué tout son premier, et s'était, en outre, engagé, au cas où nous en aurions besoin, à nous céder sa boutique.

Le bureau de tabac obtenu, il tint sa promesse, et nous nous installâmes au rez-de-chaussée sur la rue, dans une grande salle ornée de deux comptoirs : un pour débiter le tabac, l'autre pour débiter le sel.

Toutes nos espérances d'avenir reposaient sur ce double débit, que nous devions à la protection de M. Collard.

Quelque temps après notre installation, le fils du chaudronnier vint voir son père. C'était un beau jeune homme blond qui était maître clerc à Paris, et qui poursuivait une étude de notaire, pour l'achat de laquelle il lui fallait une dot. Il était, en conséquence, revenu dans sa famille avec tous les éblouissements de la capitale : carrick à trente-six collets, comme on les portait à cette époque, chaîne de montre à grosses breloques, pantalon collant, bottes à la hussarde. Il s'agissait d'éblouir quelque riche héritière ; ce qui semblait facile à un habitué des bonnes fortunes parisiennes.

Le pauvre Auguste Lafarge était, à cette époque, un charmant garçon blond et rose, comme je l'ai dit, et qui cachait, sous cette apparence de santé, les germes d'une maladie de poitrine dont il est mort depuis. Il avait, en outre, de l'esprit,

était jeté dans le monde littéraire de l'époque, appelait Désaugiers, Béranger et Armand Gouffé ses amis, faisait de jolies chansons, et, comme s'il fût né riche, il savait tirer une pièce d'or de son gousset, et la laisser négligemment tomber en payement du moindre objet qu'il avait acheté.

Un pareil fashionable ne pouvait coucher dans l'arrière-boutique de son père; on nous emprunta, pour Auguste, une chambre que nous cédâmes bien volontiers, et Auguste fut installé chez nous.

On comprend que, avide de nouveautés comme je l'étais, je dus rechercher un semblable modèle. Je fis des avances à Auguste, que ma mère m'offrait, d'ailleurs, pour exemple. Auguste les accueillit et m'offrit, comme la chose qui pouvait m'être le plus agréable, une grande partie de marette.

J'acceptai. — J'avais jusque-là reconnu la supériorité d'Auguste en toute chose; mais, en fait de marette, j'espérais bien lui damer le pion.

Je me trompais. Nous faisions, nous autres paysans, de la marette en artistes; Auguste en faisait en grand seigneur.

Il fit venir Boudoux.

— Quelles sont les meilleures marettes de la forêt? lui demanda-t-il.

— Les mares du chemin de Compiègne et du chemin de Vivières, répondit nettement Boudoux.

— Combien d'autres marettes dans les environs de celle-là, à une lieue à peu près?

— Sept ou huit.

— En bouchant toutes les autres mares, trois ou quatre jours d'avance, les oiseaux seront obligés d'aller aux deux mares du chemin de Vivières et du chemin de Compiègne?

—Sans doute, pauvres petites bêtes, à moins qu'il ne pleuve; auquel cas, au lieu de se déranger, comme vous comprenez bien, elles boiront dans le creux des feuilles,

— Et croyez-vous qu'il pleuve, Boudoux?

Boudoux secoua la tête.

— Le baromètre de ma tante est au beau fixe, monsieur Auguste : il ne pleuvra pas jusqu'au changement de lune.

— Eh bien, Boudoux, voici dix francs; vous boucherez toutes les mares des environs, et, samedi soir, nous irons, Dumas et moi, tendre les deux mares du chemin de Compiègne et du chemin de Vivières. Il nous faut, près de l'une ou de l'autre de ces mares, une excellente hutte, où nous puissions passer la nuit.

— C'est bon, monsieur Auguste, dit Boudoux; ce sera fait.

— En outre, je veux, ce soir, deux mille gluaux, afin de les engluer d'avance.

— Vous les aurez, monsieur Auguste.

— C'est bien, dit Lafarge avec un geste d'empereur.

Ce fut la première leçon de luxe que je reçus; ceux qui ont lu *Monte-Cristo* peuvent dire si j'en ai profité.

Le samedi soir, grâce aux dix francs donnés à Boudoux, tout était prêt. Nous tendîmes les deux mares après le dernier chant du rouge-gorge. Nous nous enveloppâmes, Auguste dans son carrick, moi dans ma couverture, sur un lit de fougère préparé par Boudoux, et nous tâchâmes de dormir.

Je dis que nous tâchâmes de dormir, non pas que l'air ne fût point doux, que la forêt ne fût point calme, que la lune ne fût point sereine; mais l'attente d'un plaisir tient presque aussi éveillé que le plaisir même. Il y a bien peu d'années que je dors pendant la nuit qui précède l'ouverture de la chasse, et il a fallu que ma vie arrivât à traîner derrière elle de bien sérieuses préoccupations pour que ces insomnies disparussent.

Il était donc bien rare que je dormisse pendant ces belles nuits, agité par l'attente d'une marette, d'une pipée ou d'une chasse. Au reste, ces veillées solitaires n'ont pas été perdues pour moi. Si j'ai dans le cœur quelque sentiment de la solitude, du silence et de l'immensité, je le dois à ces nuits passées dans la forêt, au pied d'un arbre, à regarder les étoiles à travers la voûte de feuillage qui s'étendait entre moi et le ciel, et à écouter tous ces bruits mystérieux et inconnus qui s'éveillent au sein des bois aussitôt que la nature s'endort.

Lafarge ne dormit guère plus que moi. A quoi rêvait-il? Sans doute à quelque joli visage de grisette, abandonnée dans une mansarde de Paris, ou, tout simplement encore, à cette

zed by Google

immense ambition de devenir notaire, tout fils de chaudronnier qu'il était.

A trois heures du matin, le chant du rouge-gorge, sautillant dans les buissons, nous annonça le jour, comme il nous avait annoncé la nuit; puis vint le chant du merle, puis celui des mésanges, puis celui des geais.

Chaque oiseau semble avoir son heure où il s'éveille et parle à Dieu.

Je ne me rappelle pas avoir jamais fait ni vu faire une rafle d'oiseaux pareille à celle que nous fîmes ce jour-là. Nous comptâmes les geais, les merles et les grives par dix; les rouges-gorges, les fourgons, les mésanges et les fauvettes, par vingt, trente, quarante; enfin, nous rentrâmes dans la ville pliant sous le poids de notre chasse.

Trois jours après, Auguste Lafarge repartit pour Paris. Ses séductions avaient échoué. Il était venu à Villers-Cotterets pour demander en mariage mademoiselle Picot, et avait été refusé.

Cette nuit qu'il avait passée à mes côtés, à rêver je ne savais à quoi, ce n'était ni à l'ambition ni à l'amour, c'était à la vengeance.

Il confectionnait une épigramme.

Cette épigramme, il me la remit comme à vingt autres personnes, au moment de son départ.

La voici :

La fière Éléonor compte avec complaisance
Les nombreux soupirants qui briguèrent sa main,
    Et que sa noble indifférence
    Paya toujours d'un froid dédain.
Pourtant, à ces discours que votre esprit résiste;
S'il en fut un ou deux tentés par ses ducats,
Un volume in-quarto contiendrait-il la liste
    De tous ceux qui n'en voudraient pas?

L'épigramme était-elle bonne, était-elle mauvaise? Je n'en sais rien, et je laisserai la chose à décider à l'Académie, qui se connaît en ces sortes de matières, puisqu'elle a reçu M. de Sainte-Aulaire pour un quatrain. Mais ce que je sais bien, c'est

Digitized by Google

que ceux que j'avais vus, la veille, rire de la famille Lafarge, rirent le lendemain de la famille Picot.

Depuis la mort de Demoustier, il n'y avait pas eu un vers inédit commis dans notre petite ville ; aussi les huit vers d'Auguste firent-ils du bruit pendant huit jours.

J'avoue que ce bruit fait autour du nom d'un absent m'étourdit. J'ambitionnai cette gloire de faire parler de moi où je n'étais pas, et, à la première leçon de l'abbé Grégoire, je le priai, au lieu d'insister aussi malheureusement qu'il le faisait sur les vers latins, de m'apprendre à faire les vers français.

Les vers d'Auguste Lafarge furent le premier rayon lumineux jeté dans ma vie; il éclaira des désirs bien incertains encore, un rêve plutôt qu'une image, une aspiration plutôt qu'une volonté.

On verra par la suite comment Auguste Lafarge fut complété par Adolphe de Leuven.

J'avais demandé à l'abbé Grégoire de m'apprendre à faire des vers français.

L'abbé Grégoire était le poëte officiel du pays.

J'ai dit que, depuis Demoustier, pas un vers inédit n'avait chatouillé l'esprit de mes compatriotes.

Je me trompais : à toutes les fêtes, à toutes les naissances, à tous les baptêmes un peu importants, l'abbé Grégoire était convoqué en qualité de poëte.

Je n'ai jamais vu de vers plus honnêtes que les vers de l'abbé Grégoire.

Aussi, quand je lui fis cette demande, qui serait passablement indiscrète adressée à Hugo ou à Lamartine : « Apprenez-moi à faire des vers français, » l'abbé ne fut-il aucunement intimidé, et se contenta-t-il de répondre :

— Je ne demande pas mieux; mais, au bout de huit jours, tu seras fatigué de cela comme du reste.

L'abbé me donna des bouts-rimés à remplir, et je m'escrimai de mon mieux à faire des vers français.

L'abbé avait raison : au bout de huit jours, j'en eus assez.

Les autres leçons allaient leur train. L'abbé Grégoire venait tous les jours, à onze heures du matin ; la leçon durait deux

Digitized by Google

heures; j'avais à moi à peu près le reste de la journée, et voici comment :

Mon professeur, pour se donner moins de peine, avait un Virgile et un Tacite avec la traduction en regard. Or, pour ne pas apporter et remporter chaque jour ces deux volumes, il les laissait à la maison, enfermés dans une petite cassette.

Cette petite cassette, il en emportait la clef avec soin; car il savait la tentation grande pour un paresseux comme moi.

Malheureusement, j'avais découvert que la boîte avait des charnières extérieures. A l'aide d'un tourne-vis, j'entre-bâillais les charnières, et, à l'aide de l'entre-bâillement, je tirais, selon mes besoins, ou le chantre d'Énée, ou l'historien des Césars; grâce à quoi, aidé de la traduction française, je faisais des versions qui surprenaient mon professeur lui-même.

Quant à ma mère, elle était émerveillée.

— Voyez cet enfant, disait-elle à tout venant, il s'enferme une heure, et son devoir de toute la journée est fait.

Je m'enfermais effectivement, et avec le plus grand soin!

Malheureusement, il n'en était pas, les jours de thème, de même que les jours de version.

Les thèmes étaient dictés par l'abbé; or, ces thèmes, ils n'avaient point leur traduction latine enfermée dans une cassette quelconque; il fallait tirer les thèmes du dictionnaire, et ils n'en sortaient pas sans un certain nombre de barbarismes qui contre-balançaient, dans l'esprit de mon professeur, le bon effet des versions, et qui lui faisaient se poser éternellement cette question, à laquelle le pauvre homme mourut sans avoir trouvé de réponse :

— Pourquoi donc cet enfant est-il si fort en version, et si faible en thème?

Et cependant, les jours de thème, j'avais quatre heures de travail au lieu de deux.

Mais ces deux ou quatre heures de travail me laissaient libre dix ou douze heures chaque jour. J'avais donc, comme on le voit, beaucoup de temps de reste.

Ce temps, je le passais en grande partie chez un armurier qui demeurait de l'autre côté de la place, en face de nous.

On l'appelait Montagnon.

Cet armurier avait eu un fils qui était venu chez l'abbé Grégoire en même temps que moi; il était mort d'épuisement. On me l'avait fait voir sur son lit funèbre, et cette vue avait complété chez moi la guérison commencée par M. Tissot.

Malgré la mort de ce fils, mon camarade, je n'en étais pas moins resté habitué de la maison de son père; car ce que j'aimais surtout dans cette maison, c'étaient les armes qui s'y trouvaient.

Parmi ces armes se trouvait ce fusil à un coup que j'avais pris le lendemain de la mort de mon père, pour aller tuer le bon Dieu; ce fusil, on devait me le donner *quand je serais grand;* or, ces quatre mots : *quand je serais grand*, ne précisaient absolument rien, et faisaient mon supplice. Je me trouvais suffisamment grand pour mon compte; car je commençais à être plus grand que mon fusil.

Il résultait de cette assiduité chez Montagnon que j'étais encore plus fort en arquebuserie qu'en version; je pouvais demonter et remonter cette machine assez compliquée qu'on appelle la batterie d'un fusil, aussi bien et presque aussi subtilement que le plus habile armurier.

Le père Montagnon prétendait que c'était ma vocation, et offrait de me prendre gratis en apprentissage.

Il se trompait : mon enthousiasme n'allait pas jusque-là.

Le reste de mon temps se passait à faire des armes avec le père Mounier, ou à aller soit à la marette, soit à la pipée avec mes deux meilleurs amis Saulnier et Arpin.

Dans ces moments perdus, il était bien rare que je ne me donnasse point une peignée, au moins, par jour, à cause de mes opinions politiques !

Tout le monde avait une opinion vers la fin de 1814, et vers le commencement de 1815. En général, chaque opinion était même fort ardente.

Seulement, ces opinions, loin de se diviser à l'infini comme aujourd'hui, loin de représenter toutes les nuances de l'arc-en-ciel, ces opinions se séparaient en deux couleurs bien tranchées : on était royaliste ou bonapartiste. Les républicains

Digitized by Google

étaient passés; les libéraux allaient venir; mais de saint-simonisme, de fouriérisme, de démocratie, de socialisme, de cabétisme, il n'en était nullement question.

Or, ma mère et moi, je ne dirai pas nous étions, mais on nous avait faits bonapartistes.

Bonapartistes, nous ! la chose était curieuse. Bonaparte nous avait disgraciés, exilés, ruinés; Napoléon nous avait oubliés, reniés, laissés mourir de faim, et nous étions bonapartistes!

Le sentiment qui me faisait repousser, en mon nom et en celui de ma mère, cette qualification, était si vrai, que, toutes les fois que les autres enfants, en me voyant passer, m'appelaient bonapartiste, je mettais bas ma casquette et ma veste, et, me regardant comme insulté, je demandais à l'instant même réparation.

Si l'insulteur était de taille à me la donner, il me la donnait satisfaisante, trop satisfaisante parfois; mais qu'importe! le cas échéant, je recommençais le lendemain.

Cette espèce d'acharnement qu'on mettait à nous appeler bonapartistes inquiétait doublement ma mère : d'abord, parce que cela me valait force horions, que jamais je n'étais revenu si souvent à la maison le nez saignant ou l'œil poché que depuis la Restauration, et ensuite parce qu'elle voyait dans cette accusation une espèce de haine ou plutôt de cupidité tendante à lui faire perdre son bureau de tabac, qu'on n'eût certes pas manqué de lui enlever, si cette accusation de bonapartisme se fût accréditée.

XXXIII

Le fusil à un coup. — *Quiot Biche.* — Parallèle entre lui et Boudoux. — Je deviens braconnier. — On me fait un procès-verbal. — Madame Darcourt plénipotentiaire. — Ce qui empêche que le procès-verbal de Creton n'ait des suites fâcheuses pour moi.

Ce fut dans ces transes que nous passâmes l'hiver de 1814 à 1815, hiver pendant lequel, à l'insu de ma mère, je commençai à faire mes premiers exercices à feu.

Défense positive avait été faite par ma mère, à Montagnon, de me remettre le fameux fusil à un coup; mais Montagnon me tenait pour un si habile arquebusier, qu'il ne pouvait partager les terreurs de ma pauvre mère; il me remettait donc, non pas le fusil défendu, — Montagnon, Auvergnat jusqu'au bout des ongles, était trop honnête homme pour manquer à sa parole, — mais un autre fusil à un coup qu'il avait fait lui-même pour son fils, et dont, par conséquent, il était parfaitement sûr. Ce n'était pas tout : comme on ne chasse pas sans poudre et sans plomb, il m'approvisionnait de munitions, et me lâchait dans le parterre.

Ce fusil était d'autant plus précieux que c'était un véritable fusil de braconnier, fusil-canne, dont on tenait le canon à la main, et dont on mettait la crosse dans sa poche.

Voyait-on un oiseau, on montait le fusil, et l'on se faisait chasseur.

Voyait-on du monde, on démontait le fusil et l'on redevenait promeneur.

Comme nul ne se doutait que je pusse avoir une pareille arme à ma disposition, je n'inspirais aucune défiance. Le garde qui avait entendu un coup de fusil venait à moi, et me demandait des renseignements. Il va sans dire que j'avais entendu le coup, — je ne pouvais faire autrement, — mais jamais je n'avais vu le délinquant, ou, si je l'avais vu, il avait pris la fuite en m'apercevant, et le point vers lequel il s'était dirigé était toujours le point opposé à celui où je comptais aller moi-même.

Or, sur la marche du garde, je dirigeais ma marche, et, sauf cette diable d'accusation de bonapartisme, tout allait pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles.

Mes galeries ordinaires étaient ce qu'on appelait alors les grandes allées; c'était une quadruple rangée de tilleuls séculaires, se prolongeant à la distance d'un quart de lieue, du château à la forêt. Cette quadruple rangée d'arbres avait plaine à gauche, plaine à droite; il était donc facile de voir venir l'ennemi à bonne distance, et de fuir quand l'ennemi venai

Digitized by Google

L'hiver, ces allées foisonnaient de toute sorte d'oiseaux, et surtout de grives.

Mon fusil-canne, de petit calibre, était excellent, et portait au faîte des plus hauts arbres.

Aussi, mon thème ou ma version finis, ou même non finis, prenais-je ma course, sous prétexte d'aller chez Montagnon. Montagnon me tenait le fusil prêt, me faisait sortir par la porte de derrière, et je ne faisais qu'un bond jusqu'aux grandes allées.

Là, je trouvais Saulnier ou Arpin, avec quelque canon emmanché à une bûche, quelque fusil rogné, quelque pistolet exagéré de longueur, et la chasse commençait.

Là, je trouvais surtout quiot Biche.

Cooper a consacré cinq romans à Natty Bas-de-Cuir; que le lecteur me permette de consacrer quelques lignes à quiot Biche, le seul homme peut-être de notre Europe qui puisse, sans désavantage, être comparé au héros américain.

Hanniquet, surnommé, je ne sais pourquoi, quiot Biche, était à cette époque, un garçon d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, parfaitement pris, fort comme toute machine bien équilibrée, mais surtout excellent braconnier.

Biche avait commencé par la marette et la pipée, comme doit faire tout vrai braconnier, et, dans ces deux exercices, il avait bien certainement été à Boudoux ce que Pompée avait été à César; peut-être même Biche fût-il devenu César et Boudoux Pompée, si l'ambition ne l'eût pas entraîné au braconnage, terrain que Boudoux dédaignait noblement et surtout prudemment!

Personne n'a jamais distingué un lapin au gîte dans un buisson, un lièvre dans une jachère, comme Biche; personne n'a jamais su, comme Biche, approcher nonchalamment de ce lièvre ou de ce lapin, et le tuer d'un coup de pierre ou d'un coup de bâton.

On sait ce que c'est qu'une perdrix sur pied et courant. Eh bien, Biche avait le talent de charmer cette perdrix, de s'approcher d'elle et de la tuer avec un méchant canon de pistolet

monté sur un affût, sans chien ni batterie, et auquel il mettait le feu avec une mèche d'amadou.

Il va sans dire que jamais il ne la manquait. Quand on arrive à aimer assez la chasse pour chasser avec de pareils instruments, on tue à tout coup.

Biche m'avait pris en amitié; Biche était mon professeur.

Il m'apprenait toutes les ruses, non pas du chasseur, mais des animaux ; mais, pour chaque ruse d'animal, lui avait une ruse, et quelquefois deux.

Plus tard, on apprécia le mérite de Biche; comme on ne pouvait pas l'empêcher de braconner, on le fit garde.

Après quinze ans de séparation, ne sachant pas ce qu'il était devenu, et allant chasser dans la forêt de Laigue avec une permission du duc d'Orléans, je retrouvai Biche garde-chef.

C'était justement sur sa garderie que j'avais permission de chasser. Nous nous reconnûmes. Je me jetai dans ses bras, et nous partîmes.

O grand saint Hubert, toi seul sais quelle chasse nous fîmes ce jour-là !

Depuis la révolution de 1848, qui a amené la location des forêts royales ou apanagères à des particuliers, Biche ne chasse plus. Cette faculté, laissée autrefois aux gardes, de tuer ce qu'il leur fallait de lapins pour leur consommation personnelle, leur est ôtée aujourd'hui. Bien plus, ils ne peuvent plus faire leur service avec un fusil, et en sont réduits à porter un bâton pour toute arme.

A mon dernier voyage à Compiègne, un de mes amis, fermier pour un dixième de la chasse de la forêt de Laigue, me donnait tous ces détails.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je; et mon pauvre Biche, il doit mourir de chagrin de se voir ainsi désarmé?

— Biche? me répondit mon interlocuteur. Soyez tranquille, il en tue plus avec son bâton que nous tous ensemble avec nos fusils.

Cela me rassura un peu sur le compte de Biche.

Biche me donnaif donc des leçons dont je profitais à merveille.

Digitized by Google

Mais un si grand bonheur ne pouvait durer.

L'impunité enfante la confiance, la confiance rend imprudent.

Par une belle matinée des derniers jours de février 1815, comme le soleil faisait resplendir un tapis de neige d'un pied d'épaisseur, je suivais avec une si grande attention une grive voletant d'arbre en arbre, que je ne m'aperçus pas que j'étais suivi moi-même. Enfin elle parut se fixer au milieu d'une touffe de gui. Je fis un fusil de ma canne, j'ajustai et je lâchai le coup.

A peine était-il parti, que j'entendis retentir à trois pas de moi ces paroles terribles :

— Ah ! petit drôle, je t'y prends !

Je me retournai tout effaré, et je reconnus un garde-chef nommé Creton.

Sa main étendue n'était pas à un demi-pied du col de ma veste.

J'avais trop l'habitude du jeu de barres pour me laisser prendre ainsi. Je fis un bond de côté, et je me trouvai à dix pas de lui.

— Tu m'y prends, mais je ne suis pas pris, lui dis-je.

Il n'avait pas besoin de courir après moi, puisqu'il m'avait reconnu, et que le procès-verbal d'un garde est valable sur son simple rapport ; mais l'amour-propre s'en mêla, et il se lança à ma poursuite.

Mes jambes avaient grandi depuis le jour où Lebègue m'avait donné cette chasse dont le résultat avait été si humiliant pour moi. Aussi Creton vit-il du premier coup que j'étais un rude coureur, et qu'il n'aurait pas bon marché de moi. Il n'en persista pas moins à vouloir me rejoindre. Je me dirigeai alors vers la plaine : un fossé de six pieds de large m'en séparait. Mais qu'était-ce pour moi qu'un fossé de six pieds ? Je le franchis, et bien au delà.

Creton, emporté par sa course, voulut en faire autant ; mais ses jambes avaient quatre fois l'âge des miennes, ce qui leur ôtait un peu d'élasticité. Au lieu de tomber au delà, il tomba en deçà, et, au lieu de continuer sa course à fond de train,

Digitized by Google

comme je faisais, il sortit du fossé à quatre pattes, se releva à grand'peine, et se remit en chemin clopin-clopant et en s'appuyant sur la crosse de son fusil.

Il s'était donné une entorse.

Cela n'embellissait pas mon affaire.

Je revins chez Montagnon et lui racontai tout.

— Bah ! dit-il, nous en avons bien eu d'autres du temps de l'*ogre*, et nous n'en sommes pas morts pour cela.

— Mais, enfin, est-ce qu'on ne va pas me mettre en prison?

Aller en prison fut la grande terreur de ma jeunesse. Un de mes camarades, nommé Alexandre Tronchet, avait une fois été mis en prison douze heures pour cause de maraude. Je l'avais accompagné jusqu'au bout de la ville, et une seule chose m'avait empêché d'être de la partie : j'étais en robe. On pensa que, ne pouvant courir convenablement en cas de déroute, je serais pris et compromettrais la société.

En conséquence, on me chassa honteusement.

— Je n'étais pas complice de fait, mais j'étais complice d'intention.

Quand je vis Alexandre Tronchet en prison, je pensai mourir de peur.

Voilà pourquoi je disais à Montagnon d'un air si piteux :

— Mais, enfin, est-ce qu'on ne va pas me mettre en prison ?

— Si l'on veut te mettre en prison, viens me trouver, mon garçon, et je leur prouverai, le code à la main, qu'ils n'en ont pas le droit.

— Et quel droit ont-ils ?

— Ils ont celui de te mettre à l'amende et de confisquer ton fusil.

— C'est-à-dire votre fusil.

— Oh ! pour cela, je t'en donnerai un autre qui vaudra trente sous.

— Oui, mais l'amende, à combien cela montera-t-il?

— Ah ! ça, l'amende, c'est une affaire d'une cinquantaine de francs.

— Une cinquantaine de francs ! m'écriai-je. Ils vont demander cinquante francs à ma mère ? Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

Digitized by Google

Je me sentais bien près de pleurer.

— Bah ! dit Montagnon, et ton cousin Deviolaine, est-ce qu'il n'est pas là?

Je secouai la tête. Je n'avais pas à cet endroit grande confiance dans mon cousin Deviolaine. Je lui avais dit plus d'une fois pour le sonder :

— Mon cousin, que me feriez-vous, si vous me preniez chassant dans la forêt?

Et il m'avait répondu, avec cette douce voix qui le caractérisait, et ce charmant froncement de sourcils qui d'ordinaire accompagnait sa voix :

— Ce que je ferais? Je te flanquerais dans un cul de basse-fosse, drôle!

La consolation que me donnait Montagnon à l'endroit de M. Deviolaine n'était donc rien moins qu'efficace.

Je rentrai, en conséquence, à la maison, l'oreille excessivement basse. J'embrassai ma mère plus affectueusement que de coutume, et je m'acheminai vers ma chambre.

— Où vas-tu ? me dit-elle.

— Faire mon thème, maman, lui répondis-je.

— Tu le feras après dîner. On va se mettre à table.

— Je n'ai pas faim.

— Comment, tu n'as pas faim ?

— Non: j'ai mangé une tartine de beurre chez Montagnon.

Ma mère me regarda avec étonnement; madame Montagnon ne passait pas pour prodiguer les tartines.

Puis, se retournant vers une vieille amie à elle qui venait passer presque tout son temps chez nous, et que je criblais de niches :

— Ah çà! mais est-ce qu'il est malade? demanda-t-elle moitié riant, moitié inquiète.

— Soyez tranquille, répondit la vieille dame, le brigand aura fait quelque nouveau tour, et n'a probablement pas la conscience nette.

Oh! chère madame Dupuis, que vous aviez une profonde connaissance du cœur humain en général et de mon cœur en particulier!

Digitized by Google

Non, je n'avais pas la conscience nette, et il s'en fallait même du tout au tout. Aussi restai-je debout à la fenêtre, à moitié caché par le rideau, explorant la place en tout sens pour voir si quelque garde, quelque gendarme, ou même Tournemolle, à qui j'avais déjà eu affaire à propos de mon pistolet, ne débouchait point par quelque rue, et ne s'acheminait point vers la maison.

Ce fut bien pis qu'un garde, bien pis qu'un gendarme, bien pis que Tournemolle qui déboucha sur la place du Château.

Ce fut M. Deviolaine en personne.

J'eus un instant l'espérance qu'il ne venait pas à la maison; nous logions porte à porte avec un vieux garde chez lequel il allait quelquefois.

Mais bientôt il n'y eut plus de doute: on eût dit qu'un mathématicien avait tracé une diagonale de la rue du Château au seuil de notre maison, et que M. Deviolaine avait fait le pari de suivre cette diagonale sans s'en écarter d'une ligne.

Je n'avais plus d'autre salut que la fuite.

En cinq secondes, mon plan fut fait.

Je descendis rapidement l'escalier. A travers deux portes vitrées, de la dernière marche de l'escalier, on pouvait voir dans la boutique. Au moment où M. Deviolaine ouvrait la porte de la boutique, je m'élançai par une porte de communication chez Lafarge, et, de chez Lafarge, dans une allée qui conduisait à la rue. Je gagnai le pavé du roi. Je me glissai le long des maisons; j'atteignis la place de l'Abreuvoir par une ruelle, et, de la place de l'Abreuvoir, je rentrai chez Montagnon par cette fameuse porte de derrière, que je n'avais considérée jusque-là que comme sortie, et que, deux fois dans la même journée, je venais d'utiliser comme entrée.

De la boutique de Montagnon, je voyais chez nous, autant qu'on peut voir d'un côté d'une rue à l'autre.

Il me semblait qu'il se faisait un grand mouvement, et que l'on cherchait quelqu'un; je n'eus plus de doute, lorsque je vis ma mère paraître derrière les carreaux du premier étage, ouvrir la fenêtre et regarder dans la rue.

Il était évident que, non-seulement on cherchait quelqu'un,

Digitized by Google

mais encore que c'était ma mère qui cherchait ce quelqu'un, et que ce quelqu'un, c'était moi.

Je ne pouvais charger ni Montagnon ni sa femme d'aller aux informations. Je venais chez eux tous les jours, mais ils venaient rarement chez nous. Leur apparition à l'un ou à l'autre eût donc semblé étrange, et eût certainement tout révélé. Je me tins donc coi et couvert, comme dit et comme fit Robinson, la première fois qu'il aperçut les sauvages débarqués dans son île.

Au bout d'un quart d'heure, M. Deviolaine sortit.

Il me sembla que sa figure était encore plus à l'orage qu'en entrant.

J'attendis la nuit, qui venait à cinq heures, et, la nuit venue, me faisant le plus invisible possible, je courus chez ma bonne amie madame Darcourt.

On se rappelle que, dans toutes les circonstances graves, c'était à elle que je recourais.

Cette fois encore, je lui exposai mon cas, lui avouant tout, et la priant d'aller chez ma mère, afin de s'informer de la gravité des choses.

La bonne et excellente femme m'aimait tant, qu'elle était à la disposition de mon moindre caprice. Elle courut à la maison ; je la suivis de loin par derrière ; quand elle fut entrée, je collai mon œil au coin du carreau.

Malheureusement, ma mère tournait le dos à la fenêtre, et je ne pouvais voir son visage ; mais je voyais les mouvements de son corps, et ils me paraissaient des plus menaçants.

Au bout d'un quart d'heure, madame Darcourt sortit, et, comme elle se doutait que je n'étais pas loin, elle m'appela. Je me fis appeler deux fois, et même trois ; mais, comme je crus saisir dans ce troisième appel une intonation assez rassurante, je me rapprochai.

— C'est donc toi, méchant enfant? me dit ma mère.

— Voyons, ne le grondez pas, interrompit madame Darcourt ; il est assez tourmenté, allez.

— Et, Dieu merci, il y a de quoi, dit ma mère en secouant la tête de haut en bas.

Digitized by Google

Je poussai un soupir qui ébranla le chambranle de pierre contre lequel j'étais appuyé.

— Tu sais que M. Deviolaine est venu ? me dit ma mère.

— Je crois bien, je l'ai vu venir. C'est pour cela que je me suis sauvé.

— Il veut absolument que tu ailles en prison.

— Oh! pour cela, m'écriai-je, il n'a pas le droit de m'y faire aller.

— Comment, il n'a pas le droit de t'y faire aller?

— Non, non, non, je le sais... Puisque je te dis que je le sais!

Ma mère fit un signe à madame Darcourt. Je surpris ce signe.

— Oh! tu n'as pas besoin de cligner de l'œil, lui dis-je; il n'en a pas le droit.

— Oui, mais il a le droit de te faire un procès-verbal, de te mettre à l'amende.

— Ah ! ça, c'est vrai, dis-je avec un second soupir encore plus déchirant que le premier.

— Et cette amende, qui la payera?

— Ah! dame, pauvre maman, je sais bien que ce sera toi. Mais sois tranquille: quand je gagnerai de l'argent, je te rendrai tes cinquante francs, parole d'honneur!

Ma mère ne put s'empêcher de rire.

— Ah ! tu as ri, m'écriai-je; ah! il n'y a pas plus d'amende que de prison!

— Non, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu iras dire à M. Creton que tu es fâché de ce qui est arrivé, et que tu lui demandes bien pardon.

Je secouai la tête.

— Comment, non? s'écria ma mère.

— Non! repris-je.

— Tu dis non, je crois?

— Je dis non.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je ne puis aller lui dire que je suis fâché qu'il se soit donné une entorse.

Digitized by Google

— Tu ne peux pas lui dire que tu es fâché qu'il se soit donné une entorse?

— Eh! non, puisque j'en suis content. Ce serait mentir, et tu sais, maman, comme tu me le défends, de mentir!... Un jour, quand j'étais tout petit, tu m'as fouetté parce que j'avais menti.

— Avez-vous vu un bandit pareil? dit ma mère.

— Dame! s'il ne veut pas mentir, cet enfant! dit en riant madame Darcourt.

— Mais le procès-verbal! mais les cinquante francs! s'écria ma mère.

— Bah! les cinquante francs! dit madame Darcourt.

— Ah çà! crois-tu donc que ce n'est rien pour nous que cinquante francs? dit tristement ma mère.

L'intonation avec laquelle elle prononça ces paroles me serra profondément le cœur, car elle prouvait en effet que, cette perte de cinquante francs, c'était beaucoup, que c'était trop pour ma mère.

J'allais céder, j'allais dire: « Eh bien, j'irai chez cet homme, je lui dirai que je suis fâché qu'il se soit donné une entorse, je dirai tout ce que tu voudras!... » quand, malheureusement pour ma bonne intention, madame Darcourt, qui, comme moi, avait remarqué l'intonation, se retourna de mon côté:

— Écoute, dit-elle, je ne t'ai rien donné cette année pour tes étrennes.

— Non, ni Léonor non plus.

— Ni Léonor non plus? répéta-t-elle.

— Non plus, répétai-je à mon tour.

— Eh bien, si tu es condamné à payer les cinquante francs en question, nous t'en donnerons chacune vingt-cinq.

— Merci, madame Darcourt... En ce cas, je cours chez M. Creton.

— Pour quoi faire?

— Pour lui dire que c'est bien fait; qu'il n'a que ce qu'il mérite; qu'une autre fois, il ne courra plus après moi; que...

Ma mère m'attrapa par le bras.

— Voyons, rentre, dit-elle, et va te coucher.

Digitized by Google

— C'est égal, Creton en sera pour son entorse et M. Deviolaine pour son procès-verbal; c'est bien fait... Merci, madame Darcourt; remerciez Léonor, madame Darcourt... Bonsoir, la compagnie, je vais me coucher. Je suis fatigué d'avoir couru; c'est étonnant comme ça donne sommeil, de courir... Bonne nuit, tout le monde.

Et, traversant la boutique dans toute sa longueur et en courant, je gagnai ma chambre, enchanté d'en être quitte à si bon marché.

Creton fit son procès-verbal, et l'envoya à M. Deviolaine, qui, ayant appris mon entêtement, jura qu'il y serait donné suite, et qui bien certainemeut allait se mettre en mesure de ne pas manquer à son serment, lorsque, le 6 mars, se répandit une nouvelle à laquelle personne ne s'attendait, et qui bouleversa tout le monde, à tel point que Creton en oublia son entorse et M. Deviolaine son procès-verbal.

XXXIV

Débarquement de Bonaparte au golfe Juan. — La lecture du *Moniteur* en province. — Proclamations et ordonnances. — Louis XVIII, M. de Vitrolles et le maréchal Soult. — L'opinion publique à Villers-Cotterets. — La chapelière Cornu. — Les bonapartistes malgré eux. — Les bruits de journaux.

Bonaparte était débarqué le 1er mars, à midi, au golfe Juan, et marchait sur Paris.

Les hommes d'une autre génération, ceux qui ne vivaient pas à cette époque, ne sauraient se faire une idée de l'effet que produisit cette nouvelle, lorsque, le 7 mars, au matin, on lut dans *le Moniteur* les lignes suivantes:

PROCLAMATION.

« Nous avions, le 31 décembre dernier, ajourné les Chambres pour reprendre leurs séances au 1er mai; pendant ce

Digitized by Google

temps, nous nous livrions sans relâche à tous les travaux qui pouvaient assurer la tranquillité et le bonheur de nos peuples. Cette tranquillité est troublée, ce bonheur peut être compromis par la *malveillance* et la *trahison.* »

Figurez-vous, chers lecteurs, un de ces bons bourgeois abonnés au *Moniteur*, — il y en a peu, mais il y en a, — figurez-vous un maire, un préfet, un sous-préfet, un de ces hommes qui, par devoir, par position, par dévouement, sont obligés de lire la prose du gouvernement; figurez-vous un de ces hommes, ouvrant négligemment la feuille officielle, qu'il lit tous les matins pour l'acquit de sa conscience, et tombant sur ce premier paragraphe, terminé par les mots inquiétants de *malveillance* et de *trahison.*

— Tiens! tiens! tiens! dit-il, qu'y a-t-il donc?

Et il continue :

« Si les ennemis de la patrie ont fondé leur espoir sur les divisions, qu'ils ont toujours cherché à fomenter, ses soutiens, ses défenseurs légaux, renverseront ce criminel espoir par l'inattaquable force d'une union indestructible. »

— Certainement qu'on renversera ce criminel espoir, dit le bourgeois, qui ne sait pas encore où on le mène.

— Certainement que nous renverserons ce criminel espoir, dit le fonctionnaire public, qui se figure qu'il s'agit de quelque conspiration de sous-officiers.

Seulement, le bourgeois se retourne vers sa femme, fait un signe de tête, et répète :

« ... Par l'inattaquable force d'une union indestructible. »

Et ajoute :

— Comme il écrit bien, le gouvernement!

Puis, bourgeois ou fonctionnaire public, le lecteur continue :

Digitized by

« A ces causes, ouï le rapport de notre amé et féal chevalier, chancelier de France, sieur Dambray, commandant de nos ordres, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit... »

— Ah! voyons ce qu'ordonne le roi, dit le lecteur.

« Art. Ier. La chambre des pairs et celle des députés des départements sont convoquées extraordinairement au lieu ordinaire de leurs séances.

« Art. II. Les pairs et les députés des départements, absents de Paris, s'y rendront aussitôt qu'ils auront connaissance de la présente proclamation.

» Donné au château des Tuileries, le 6 mars 1815, de notre règne le vingtième.

» *Signé :* Louis. »

— Tiens! dit le bourgeois, c'est drôle, on ne dit pas pourquoi l'on convoque les Chambres.

— Tiens! dit le fonctionnaire public, on convoque les Chambres extraordinairement, et l'on n'indique pas le jour de la convocation. Diable! il faut que la situation soit grave pour causer un pareil oubli.

— Ah! disent-ils tous deux : Ordonnance! lisons l'ordonnance, elle nous apprendra peut-être quelque chose.

ORDONNANCE.

« Sur le rapport de notre amé et féal chevalier, chancelier de France, sieur Dambray, commandeur de nos ordres, nous avons ordonné et ordonnons, déclaré et déclarons ce qui suit :

» Art. Ier. Napoléon Bonaparte est déclaré traître et rebelle, *pour s'être introduit à main armée* dans le département du Var. »

— Oh! oh! dit le bourgeois, qu'impriment-ils donc là? Ils

Digitized by Google

se sont trompés! Est-ce que Napoléon n'était pas enfermé dans une île?

— Si fait, répond la femme, dans une île qu'on appelle l'île d'Elbe, même.

— Eh bien, alors, il n'a pas pu s'introduire dans le département du Var; il y a probablement un *erratum* plus loin. Continuons...

— Hein! s'écrie le fonctionnaire, que disent-ils donc là? Napoléon s'est introduit à main armée dans le département du Var? Diable! diable! c'est grave, cela; heureusement que j'ai le cousin de ma femme, qui est parent du valet de chambre de l'usurpateur, de sorte que, si par hasard... Continuons...

Et tous deux continuent :

« Il est, en conséquence, enjoint à tous les gouverneurs, commandants de la force armée, gardes nationales, autorités civiles, et même aux simples citoyens de lui *courir sus*. »

— De lui *courir sus*, interrompt la femme du bourgeois : que veut dire cela, de lui courir sus?

— Parbleu! c'est bien simple; cela veut dire... cela veut dire de lui courir sus... Mais tu m'interromps à l'endroit le plus intéressant.

— De lui courir sus! murmure le fonctionnaire public; je ne suis pas fâché de n'être point maire, sous-préfet ou préfet dans le département du Var.

Et tous deux reprennent :

« ... De lui courir sus, de l'arrêter, et de le traduire incontinent devant un conseil de guerre, qui, après avoir reconnu l'identité, *prononcera* contre lui l'application des peines portées par la loi.

» Art. II. Seront punis des mêmes peines, et comme coupables de mêmes crimes :

» Les militaires ou employés de tous grades qui auront

Digitized by Google

accompagné ou suivi ledit Bonaparte, à moins que, dans le délai de huit jours, ils ne viennent faire leur soumission.

» ART. III. Seront pareillement poursuivis et punis, comme fauteurs et complices de rébellion, tous administrateurs civils et militaires, chefs ou employés payeurs, ou receveurs de deniers publics, même les simples citoyens qui prêteraient, directement ou indirectement, aide et assistance à Bonaparte.

» ART. IV. Seront punis des mêmes peines ceux qui, par des discours tenus dans des lieux ou réunions publics, par des placards, affiches ou des écrits imprimés, auraient pris part, ou engagé les citoyens à prendre part à la révolte, ou à s'abstenir de la repousser.

» Donné au château des Tuileries, le 6 mars 1815, de notre règne le vingtième.

» *Signé :* LOUIS. »

Le bourgeois relit ; la chose n'est pas claire pour lui.

Le fonctionnaire n'a pas besoin de relire, il a tout compris...

A-t-on idée d'une pareille nouvelle, annoncée à la France de pareille façon !

Que les abonnés du *Moniteur* aient compris du premier coup ou aient été obligés de relire à deux fois, la catastrophe n'en fit pas moins une explosion rapide et bruyante.

Dix minutes après que *le Moniteur* avait été ouvert à la mairie de Villers-Cotterets, l'événement fut connu d'un bout à l'autre de la ville, et chaque maison sembla pousser d'elle-même ses habitants dans la rue.

Tous les autres journaux gardaient le silence.

Voici comment la nouvelle était arrivée à Paris, et avait amené la proclamation et l'ordonnance que nous venons de lire.

C'était de Lyon que, le 5 mars au matin, la nouvelle du débarquement au golfe Juan avait été transmise à Paris par le télégraphe.

On comprend ce retard, la ligne télégraphique s'arrêtant, à cette époque, à Lyon.

Un courrier expédié le 3, de Marseille, par le commandant

Digitized by Google

militaire, avait apporté, dans la nuit du 4 au 5, cette nouvelle à son collègue du département du Rhône.

Le télégraphe était dans les attributions de M. de Vitrolles, ministre d'État, secrétaire des conseils du roi. Ce fut lui qui reçut la dépêche, place Vendôme, où étaient ses bureaux. Il ne prit pas même le temps de faire mettre les chevaux à sa voiture, et courut à pied aux Tuileries, pour communiquer la dépêche au roi.

Elle était conçue en ces termes :

« Bonaparte a débarqué, le 1er mars, près de Cannes, dans le département du Var, avec douze cents hommes et quatre pièces de canon. Il s'est dirigé sur Digne et Gap, pour prendre, à ce qu'il paraît, la route de Grenoble; toutes les mesures sont prises pour l'arrêter et déjouer cette tentative insensée. Tout annonce le meilleur esprit dans les départements méridionaux. La tranquillité publique est assurée. »

Louis XVIII prit la dépêche des mains de M. de Vitrolles, et la lut avec la plus grande tranquillité.

Puis, après l'avoir lue :

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, sire, dit M. de Vitrolles, j'attends les ordres de Votre Majesté

Louis XVIII fit des épaules un mouvement qui signifiait : « Est-ce que cela me regarde, moi? »

Puis, tout haut :

— Allez voir le maréchal Soult, fit-il, et dites-lui de faire ce qui est nécessaire.

M. de Vitrolles courut chez le maréchal Soult, mais il n'eut pas besoin d'aller jusqu'au ministère de la guerre.

Il rencontra le maréchal Soult sur le pont Royal.

Tous deux revinrent aux Tuileries.

Le maréchal niait la véracité de la nouvelle. Il la niait si bien, qu'il répondit au commandant militaire qu'il recevrait des ordres le lendemain.

Digitized by Google

C'était un jour perdu, — un jour perdu! quand il n'eût pas fallu perdre une seconde!

Cependant, vers dix heures du soir, on décida que M. le comte d'Artois partirait pour Lyon, et M. le duc de Bourbon pour la Vendée.

Le lendemain 6, les journaux se turent; mais le télégraphe parla de nouveau.

Il annonçait que décidément Napoléon s'avançait sur Grenoble et sur Lyon, par Digne et Gap.

Ce fut alors seulement, à deux heures de l'après-midi, à peu près, qu'on décida la réunion des Chambres, et que l'on rédigea la proclamation et l'ordonnance que nous avons lues dans *le Moniteur*.

Villers-Cotterets était une ville plutôt royaliste que bonapartiste. — Le château qui, sous Louis XV et sous Louis XVI, avait été habité par le duc d'Orléans, par madame de Montesson et leur cour; le château où Philippe-Égalité venait passer ses fréquents exils, et faire ses plus belles chasses; la forêt, de laquelle vivent la moitié de la population ouvrière, qui y trouve de l'ouvrage, et les trois quarts de la population pauvre, qui en tire de la faîne et du bois; la forêt, qui fait partie des apanages de la maison d'Orléans, depuis le mariage de Philippe, frère du roi Louis XIV, avec madame Henriette; le château et la forêt, disons-nous, avaient répandu dans la ville des traditions aristocratiques, qu'étaient bien loin d'avoir effacées la Révolution, qui avait mis des soldats, et l'Empire, qui avait mis des mendiants dans cette demeure des anciens princes.

La première impression que produisit cette nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan fut donc plutôt hostile que joyeuse.

Les femmes surtout se distinguaient par une bruyante effervescence, et par des menaces qui allaient jusqu'à l'imprécation.

Parmi ces femmes, il y en avait une plus ardente, plus animée que toutes les autres : c'était la femme d'un chapelier nommé Cornu.

Digitized by Google

Ceux donc pour lesquels ce retour était, je ne dirai pas une joie, — à cette époque, nul ne pouvait deviner cette marche rapide qui, treize jours après celui où l'on apprenait son débarquement sur le point le plus éloigné de la France, devait conduire Napoléon aux Tuileries; — ceux pour lesquels, disons-nous, ce retour était, non pas une joie, mais une espérance; ceux-là, au lieu de se réjouir, parurent doublement attristés, et, baissant la tête, rentrèrent chez eux.

Ma mère n'était pas et ne pouvait pas être de ceux-là. Napoléon ne nous avait pas été assez bienveillant, pour que son retour nous fût le moins du monde agréable. Cependant nous sentîmes parfaitement, elle et moi, que nous étions parmi les menacés.

Que pouvions-nous contre ces menaces, elle une femme, moi un enfant?

Nous rentrâmes donc chez nous, la tête aussi basse que si nous eussions été bonapartistes.

En effet, à partir de ce jour, aux yeux de la population, nous le fûmes.

La situation n'était point gaie, la qualification n'était rien moins que rassurante,

Il est vrai que, non-seulement le *Journal des Débats*, mais encore tous les autres journaux présentaient Napoléon comme un bandit fugitif repoussé dans les montagnes, traqué en bête fauve par les populations, ayant manqué sa tentative sur Antibes, repoussé de Digne, qui lui avait fermé ses portes, et déjà aux regrets d'avoir hasardé cette action insensée de vouloir reconquérir la France avec douze cents hommes, lui qui l'avait perdue avec six cent mille!

On attendait donc avec impatience les journaux du 9 et du 10. Sans doute on y apprendrait que l'usurpateur avait été pris, comme l'espérait le *Journal des Débats*, et que, conformément aux instructions de la proclamation insérée au *Moniteur*, un conseil de guerre lui avait fait son procès.

Le cas échéant, vingt-quatre heures après, il était fusillé dans quelque cour, dans quelque grange, dans quelque fossé, et tout était fini.

Digitized by Google

Pourquoi, au fait, son procès eût-il été plus long que celui du duc d'Enghien?

Le journal du 9 arriva. Au lieu des lignes qu'on s'attendait à y trouver, on lut que le fugitif avait été à Castellane, à Barréme, et s'était arrêté un instant à Matigny, d'où il avait lancé une proclamation aux habitants des Hautes-Alpes.

Par une marche incroyable chez un si grand stratégiste que l'était Napoléon, le fugitif fuyait sur Paris!

Au reste, M. le comte d'Artois était parti pour Lyon. C'était bien de l'honneur faire à un pareil homme que de lui envoyer, pour lui barrer le passage, le premier prince du sang. Il était accompagné du duc d'Orléans et du maréchal duc de Tarente.

En outre, une ordonnance royale, rendue sur la proposition du duc de Dalmatie, ministre de la guerre, avait rappelé sous les drapeaux les officiers à la demi-solde, pour être formés en un corps d'élite, dans tous les chefs-lieux de département.

Une autre ordonnance, rendue le même jour, mettait en activité la garde nationale de Paris.

Le 10, la nouvelle d'une grande victoire remportée par le duc d'Orléans sur l'usurpateur se répandit à Paris, et de là en province. — Un officier de la maison du roi avait paru sur le balcon des Tuileries, et, agitant son chapeau, avait annoncé que le roi venait de recevoir l'avis officiel que M. le duc d'Orléans, à la tête de vingt mille hommes de garde nationale, avait attaqué l'usurpateur dans la direction de Bourgoin, et l'avait complétement battu.

Malheureusement, le 12, les journaux annonçaient le retour à Paris du prince soi-disant vainqueur.

Le Moniteur annonçait même que Napoléon avait dû coucher à Bourgoin le 9; qu'on s'attendait à ce qu'il entrerait *peut-être* dans la soirée du 10 mars à Lyon, mais qu'il paraissait certain que Grenoble ne lui avait pas encore ouvert ses portes.

Voilà où l'on en était des nouvelles à Villers-Cotterets, en retard d'un jour sur Paris, lorsque éclata une conspiration qui, sans s'y rattacher en aucune manière, présentait cepen-

Digitized by Google

dant une étrange coïncidence avec le débarquement de Napoléon et sa marche sur Paris.

On va voir de quelle façon, tout enfant que j'étais, je fus mêlé à cette grande affaire, où il allait de la vie et de la mort.

XXXV

Le général Exelmans. — Son procès. — Les deux frères Lallemand. — Leur conspiration. — Ils sont arrêtés et traversent Villers-Cotterets. — Quel affront ils y subissent.

Qu'on nous permette de remonter un peu plus haut. Notre habitude du drame nous fait toujours, et en tout point, préférer les expositions bien claires et bien lucides.

On sait dans quel système de réaction était entré le gouvernement de Louis XVIII, et quelles persécutions éprouvèrent, pendant la première restauration, les hommes qui avaient servi sous l'usurpateur, comme on l'appelait.

L'indiscrétion de quelques chefs du parti désigné sous le nom d'ultra-royaliste avait révélé les desseins de la monarchie; un de ces desseins, disait-on, était de se défaire des bonapartistes, comme on s'était défait des protestants, sous Charles IX.

Plus le bruit était absurde, plus facilement on y crut : on tenait les Bourbons pour capables des projets les plus insensés. Aussi y eut-il, je ne dirai pas grand effroi parmi ceux qui étaient menacés, — les vieux compagnons de l'empereur ne s'effrayaient pas facilement, — mais grande rumeur. Les uns sortaient de Paris, espérant éveiller moins de haine en s'éloignant de cet éternel foyer d'intrigues; les autres se réunirent, s'armèrent et résolurent de vendre chèrement leur vie. Le gouvernement alors s'inquiéta de ces réunions, voulut les dissoudre, et, pour arriver à ce but, il interdit à tous officiers généraux de séjourner à Paris sans autorisation ; ordonnant à ceux qui n'étaient pas nés dans la capitale de retourner à l'instant dans leurs foyers.

Digitized by Google

On comprend quelle exaspération, dans ce moment de passions violentes, fut la suite de cette mesure. Les officiers en non-activité protestèrent contre elle, et s'engagèrent mutuellement à résister. Forcés par le ministère d'opter entre Paris et leur demi-solde, quelques-uns, quoique pauvres, préférèrent l'indépendance à la soumission.

Le gouvernement, irrité de cette résistance, chercha l'occasion de faire un grand exemple ; elle se présenta.

Une lettre du général Exelmans à Murat avait été saisie et ouverte. Le général félicitait le roi de Naples sur la conservation de sa couronne, et lui disait que des milliers de braves accourraient pour défendre son trône, s'il était encore menacé.

Le maréchal Soult était ministre de la guerre. Il mit à l'instant même le général Exelmans en non-activité, et lui prescrivit de se rendre immédiatement, et jusqu'à nouvel ordre, à soixante lieues de Paris.

Mais Exelmans refusa d'obéir. Le ministre, prétendait-il, n'avait pas le droit d'éloigner de leur domicile les officiers employés non activement.

Le maréchal le fit arrêter, et le déféra à un conseil de guerre, sous la double prévention d'avoir désobéi à son chef, et d'avoir entretenu une correspondance avec les ennemis de l'État.

Le général Exelmans fut acquitté.

Ce fut un coup terrible pour le gouvernement.

Les militaires en non-activité *ne lui devaient plus obéissance.*

Alors, eux-mêmes comprirent, à cette haine qu'ils avaient pour lui, que la haine qu'il avait pour eux se manifesterait par quelque terrible explosion : ils résolurent de la prévenir.

Un conciliabule fut tenu chez un des généraux les plus compromis par ses opinions napoléoniennes, — chez Drouet d'Erlon, je crois ; — il se composait d'officiers à la demi-solde et d'officiers en activité. Il fut convenu que tout militaire en activité, et ayant un commandement, marcherait à un moment donné sur Paris, avec les soldats dont il pourrait disposer. Cinquante mille hommes devaient se trouver à la fois dans la capitale ; c'était plus qu'il n'en fallait pour dicter des conditions.

Digitized by Google

On exigerait du roi le renvoi du ministère, et on le forcerait de chasser hors de France tous ceux qui étaient désignés par l'opinion publique comme des ennemis de la charte et des perturbateurs du repos et du bonheur publics.

Ce conciliabule avait eu lieu et ces résolutions avaient été prises avant le débarquement de Napoléon ; mais, comme le mouvement éclata simultanément avec le retour de l'île d'Elbe, on les rattacha d'abord l'un à l'autre.

Les généraux qui étaient entrés le plus avant dans la conspiration étaient Drouet d'Erlon, que nous avons déjà nommé, Lefèvre-Desnouettes et les deux frères Lallemand.

Le duc de Trévise, tenant sous ses ordres le comte d'Erlon, avait le commandement de la 16e division militaire, dont le chef-lieu était à Lille. Vers la fin de février, il s'absenta de son commandement. Le moment paraissait favorable : le comte d'Erlon résolut d'en profiter. — Le moment était, en effet, d'autant plus favorable, que le télégraphe venait de transmettre la nouvelle du débarquement de Napoléon. La garnison de Lille, trompée par des ordres supposés, se mit, conduite par le comte d'Erlon, en marche le 8 mars ; mais elle fut rencontrée en route par le duc de Trévise, que rappelait à Lille l'étrange nouvelle qui bouleversait l'Europe ; il interrogea les généraux qui conduisaient ces colonnes, devina le complot, donna contre-ordre, et rentra dans la ville avec son corps d'armée.

Pendant ce temps, Lefèvre-Desnouettes avait agi de son côté. Croyant la garnison de Lille en route, et ignorant ce qui venait de se passer, il avait mis en mouvement le régiment des anciens chasseurs de la garde, qu'il commandait ; mais, arrivé à Compiègne, c'est-à-dire à sept lieues de chez nous, il trouva le 6e chasseurs — qui portait le nom de régiment de chasseurs du duc de Berry — rangé en bataille, ayant à sa tête son colonel M. de Talhouet. A cette vue, Lefèvre-Desnouettes s'arrête muet, et ne sait que répondre à ses officiers et à ceux du 6e chasseurs qui lui demandent la cause de son trouble. Il sort brusquement de Compiègne, rencontre le général Lyom, major du régiment des chasseurs royaux, lui dévoile une partie de son projet, lui propose d'entrer dans la

Digitized by Google

conspiration et de la seconder. Le major Lyom refuse; Lefèvre-Desnouettes s'aperçoit qu'il n'y a rien à faire de ce côté, qu'il risque sa vie en s'entêtant. Il troque alors son uniforme contre un habit de paysan, et se dirige à travers terres vers Châlons, où commande le général Rigaut, qu'il sait être partisan fanatique de Napoléon.

De leur côté, les deux frères Lallemand, dont un était général d'artillerie, s'étaient portés sur la Fère avec les deux autres escadrons des chasseurs royaux. Leur intention était de s'emparer de l'arsenal et du parc d'artillerie. Ils essayèrent de séduire les canonniers d'abord, puis, ensuite, d'entraîner à leur cause le général d'Aboville, commandant l'école d'artillerie; mais, des deux côtés, ils échouèrent : soldats et général tinrent bon. Le général d'Aboville, secondé par le major du 2e régiment d'artillerie Pion, fit prendre les armes à la garnison, plaça une partie des troupes à l'arsenal et aux portes de la ville, fit charger les armes, et mettre les canons en batterie. C'était une tentative manquée, comme celle de Lefèvre-Desnouettes. Les deux frères se retirèrent, suivis d'un petit nombre de canonniers qui s'étaient reunis à eux, mais qui se dispersèrent devant la poursuite ordonnée, de sorte que les deux frères Lallemand se trouvèrent contraints de fuir, sans savoir, comme Lefèvre-Desnouettes, où aller, et se perdirent dans un pays qu'ils ne connaissaient pas.

Cela se passait à treize lieues seulement de Villers-Cotterets.

La tentative avait eu lieu le 10 mars.

Le 12, la gendarmerie de Villers-Cotterets reçut des ordres pour se mettre en campagne; les fugitifs, disait-on, avaient été vus du côté de la Ferté-Milon.

Nous vîmes passer les gendarmes, et nous connûmes le but de leur expédition par un de mes camarades, nommé Stanislas Leloir, qui était le fils d'un ancien brigadier, tué aux environs de Villers-Cotterets pendant la campagne de 1814.

Toutes ces nouvelles — soit qu'elles vinssent de Paris, soit qu'elles arrivassent de Compiègne ou de la Fère — mettaient, comme on le comprend bien, notre petite bicoque

Digitized by Google

en grande révolution. L'épithète de *bonapartistes*, dont on faisait un substantif accusateur, résonnait plus que jamais à mon oreille; mais, vu la circonstance, ma mère m'avait fort recommandé de ne plus la relever, je me laissais donc appeler bonapartiste tant qu'on voulait; en outre, le soir, il se formait des bandes de vingt-cinq ou trente gamins, qui ouvraient les portes des personnes d'opinion suspecte, et qui entraient jusqu'au fond des maisons, en criant : *Vive le roi !* et forçant les gens de crier comme eux. Dix fois par soirée, notre porte, qui donnait sur la rue, était ouverte par ces sortes de rassemblements, et ces cris étaient proférés à nos oreilles avec une persistance rageuse qui ne laissait pas que d'être inquiétante.

Le jour, tout le monde se tenait sur les places. Comme Villers-Cotterets, grande route de Paris à Mézières passant par Soissons et Laon, est une des artères vitales qui fécondent la France du Nord, il y passe force voitures, force diligences, force courriers. Ces voitures, ces diligences, ces courriers apportaient parfois des nouvelles particulières que les journaux ne donnaient pas. C'est ainsi qu'on apprit, les 13 et 14 mars, l'entrée de Napoléon à Grenoble et à Lyon, entrée dont les journaux ne parlaient point encore, ou ne parlaient que pour la contester.

Ainsi, le 14, on venait d'apprendre que Napoléon était entré à Lyon, que le comte d'Artois, comme le duc d'Orléans, avait été forcé de revenir sans armée, lorsque l'on entendit tout à coup un grand bruit vers l'extrémité de la rue de Largny. Comme la rue forme une ligne parfaitement droite, on se tourna de ce côté, et l'on aperçut trois cabriolets, attelés en poste et escortés par un fort piquet de gendarmerie,

Chacun se précipita au-devant de ces voitures. Dans chaque cabriolet était un officier général, assis entre deux gendarmes. Outre ces six gendarmes, assis côte à côte avec les trois prisonniers, six autres gendarmes faisaient escorte.

Les voitures venaient au grand trot, et purent conserver cette allure tant qu'elles suivirent la rue de Largny, qui est assez large: mais, lorsqu'elles arrivèrent à la rue de Soissons,

Digitized by Google

rue étroite et accidentée, force fut, à cause de l'encombrement, d'aller au pas.

Pendant ce temps, on s'était informé, et l'on avait appris que ces officiers généraux étaient ces mêmes frères Lallemand, à la recherche desquels la gendarmerie s'était mise la veille, qu'elle avait joints, vers six heures du matin, aux environs d'un petit village nommé Mareuil, et qui, montés sur des chevaux harassés, harassés eux-mêmes d'une course de trois jours à travers les terres et à travers les bois, s'étaient rendus presque sans résistance.

Les deux frères Lallemand occupaient les deux premiers cabriolets; le troisième, autant que je puis me le rappeler était occupé par un simple aide de camp, capitaine ou officier d'ordonnance.

On les conduisait à la Fère, disait-on, pour les fusiller. Ils étaient pâles, mais paraissaient calmes.

Cependant, depuis leur entrée dans la ville, des cris furieux les avaient accueillis; les postillons, sur un signe de la gendarmerie, avaient redoublé de vitesse; mais, comme je l'ai dit, en arrivant à la rue de Soissons, il fallut bien, sinon s'arrêter, du moins prendre le pas; alors les cabriolets marchèrent lentement au milieu de la population, pressée aux deux côtés de la rue. Les généraux, qui sans doute avaient cru à l'unanimité d'une pensée napoléonienne par toute la France, paraissaient regarder avec étonnement la population presque entière de cette petite ville soulevée autour d'eux d'une façon si hostile, quand tout à coup, de la boutique d'un chapelier, sortit une femme furieuse, pâle de colère, échevelée comme une Euménide, qui, écartant tout le monde, passant entre les chevaux des gendarmes, s'élança sur le marchepied de la première voiture, et cracha au visage du général Lallemand, en même temps qu'elle allongeait la main pour lui arracher ses épaulettes, et, d'une voix saccadée et hurlante, elle l'accabla d'immondes injures.

Le général fit un mouvement pour se reculer au plus profond de la voiture, et, d'une voix où perçait plus de pitié que de colère :

— Qu'est-ce que cette malheureuse? demanda-t-il.

Digitized by Google

Les gendarmes écartèrent aussitôt cette femme; elle se mit à courir après les voitures, qui devaient relayer à la poste, c'est-à-dire à cent pas de là.

Mais son mari, ses enfants et trois ou quatre voisins s'attachèrent à elle, et l'empêchèrent d'aller plus loin.

Cette effroyable scène, il faut le dire, avait péniblement ému toute la ville. A partir de ce moment, les cris cessèrent; on continua d'accompagner les prisonniers, de les regarder avec curiosité, mais en silence.

On les conduisait à la Fère, comme nous avons dit, pour leur faire leur procès, et les fusiller; mais ils devaient passer toute la nuit à Soissons.

On voulait éclairer la route, afin de s'assurer si quelque parti révolté ne les attendait pas pour les enlever.

Au milieu de tout ce tumulte, de toute cette émotion, et comme je regardais les voitures s'éloigner par la route de Soissons, je sentis que l'on me prenait par la main; je me retournai : c'était ma mère.

— Viens, me dit-elle tout bas, en accompagnant cette parole d'un signe de tête.

Je sentais qu'il y avait dans ce *viens* et dans ce signe quelque chose d'important.

Ma mère me ramena à la maison. Elle paraissait violemment émue.

XXXVI

Nous conspirons aussi, ma mère et moi. — La confidence. — M. Richard. — La pistole et les pistolets. — Offre faite aux frères Lallemand pour les sauver. — Ils refusent. — Je retrouve l'un d'eux, vingt-huit ans après, chez M. le duc Decazes.

Ma mère, veuve d'un officier général, n'avait pu voir, en effet, sans une profonde impression, cette insulte faite à des hommes qui portaient le même habit et les mêmes épaulettes qu'avaient portés mon père.

Nous étions seuls.

Digitized by

— Écoute, mon enfant, me dit-elle, nous allons faire une chose qui peut cruellement nous compromettre ; mais je crois que nous devons à la mémoire de ton père de faire cette chose.

— Alors, ma mère, répondis-je, faisons-la.

— Tu ne diras jamais à personne ce que nous allons faire, n'est-ce pas ?

— Si tu me le défends.

— Oui, je te le défends expressément.

— Sois tranquille alors.

— Eh bien, habille-toi.

— Pourquoi faire ?

— Nous allons à Soissons.

— Ah ! vraiment ?

C'était toujours une grande fête pour moi que d'aller à Soissons. Soissons, ville de guerre de cinquième ou sixième ordre, était une capitale à mes yeux. Ces portes avec des herses de fer, ces remparts que j'allais revoir, criblés des boulets de la dernière campagne, cette garnison, ce bruit d'armes, ce parfum de combat, tout cela avait pour mon jeune cœur des enivrements tout particuliers.

Puis j'avais dans le fils du concierge, — j'en demande pardon à mes connaissances aristocratiques d'aujourd'hui, — j'avais dans le fils du concierge de la prison un bon camarade, qui, lorsque j'allais le voir, me faisait frissonner en me conduisant dans les plus *beaux* cachots de son père.

Aussi, ma première visite était-elle toujours pour lui, et je crois que, si je retournais à Soissons, la chose dont je m'informerais avant toute autre, c'est de ce qu'il est devenu, afin de ne pas déroger à mes anciennes habitudes.

Il se nommait Charles.

Cette nouvelle, que nous allions à Soissons, était donc pour moi une bonne nouvelle. Je montai à ma chambre ; je m'habillai le plus lestement que je pus, et je descendis.

Une petite voiture bâtarde, tenant le milieu entre le cabriolet et le tilbury, et qui appartenait à un loueur nommé Martineau, nous attendait à la porte.

Digitized by Google

Nous y montâmes, ma mère et moi; puis nous prîmes par le parc. Derrière le mur du château, nous rencontrâmes — je ne sais si ce fut par hasard ou par rendez-vous donné à l'avance — un notaire de Villers-Cotterets dont les opinions étaient très-républicaines, et qui se rattachait au bonapartisme parce que c'était un moyen de faire de l'opposition. Ma mère descendit de voiture, causa avec lui, et remonta avec un paquet qu'elle n'avait point, à ce qu'il me sembla du moins, en descendant; après quoi, nous prîmes par les grandes allées, et, au bout de dix minutes, nous eûmes rejoint la grande route.

Trois heures après, nous étions à Soissons.

Nous entrâmes dans la ville vers cinq heures du soir, c'est-à-dire deux ou trois heures après les prisonniers.

La ville était tout en rumeur. On nous demanda nos passeports; c'était, on le pense bien, la première chose dont ma mère avait oublié de se munir.

Comme on insistait, nous priâmes le gendarme qui nous faisait cette indiscrète demande de venir avec nous jusqu'à l'hôtel des *Trois-Pucelles*, où nous descendions habituellement quand nous venions à Soissons; arrivés là, l'hôte répondrait de nous.

Nous avions, en outre, de par la ville, un arrière-cousin à nous, dont j'ai complétement oublié le nom, et qui était boulanger.

Mais il demeurait dans le faubourg opposé à celui par lequel nous entrions, tandis que l'hôtel des *Trois-Pucelles* n'était qu'à cent pas de nous.

Aussi, le gendarme ne fit-il aucune difficulté de nous y conduire.

Il arriva ce que ma mère avait prévu; l'hôte se mit à rire au nez du gendarme : il répondit de nous, et tout fut dit.

Nous demandâmes une chambre et à dîner.

Quoique ma mère n'eût encore pris de toute la journée qu'une tasse de café, elle mangea peu; il était évident qu'elle était sous le poids d'une grande préoccupation.

Après le dîner, elle fit monter notre hôte, et lui demanda des nouvelles des prisonniers.

Digitized by Google

Comme on le comprend bien, c'était la préoccupation du moment. Il n'y avait peut-être pas, dans toute la ville de Soissons, une maison où l'on tînt à cette heure une autre conversation que celle que nous venions de mettre sur le tapis.

L'entrée des trois cabriolets et de leur escorte avait fait une sensation non moins vive à Soissons qu'à Villers-Cotterets. Seulement, Soissons, au lieu d'être royaliste, comme son chef-lieu de canton, était bonapartiste.

C'est tout simple. Soissons, ville de guerre, devait recevoir ses opinions politiques de l'armée.

Notre hôte, particulièrement, regrettait beaucoup le gouvernement tombé; il s'était donc fort inquiété des pauvres conspirateurs, et pouvait nous donner sur eux les renseignements que ma mère désirait.

Ils avaient été conduits à la prison de la ville. Ma mère respira et laissa échapper ces mots :

— Ah! tant mieux! je craignais qu'ils ne fussent à la prison militaire.

C'est là, en effet, qu'on eût dû les conduire; mais on connaissait l'esprit des soldats. La défection du 7e de ligne, le passage sous les drapeaux de Napoléon des différents corps qu'on avait envoyés contre lui, donnaient des inquiétudes que l'avenir prouva n'être point exagérées. Il en résulta que l'on crut les conspirateurs mieux enfermés dans la prison civile que dans la prison militaire.

J'écoutais tous ces détails avec la plus grande attention. Je m'étais bien douté que notre voyage à Soissons avait quelque rapport avec l'événement qui préoccupait tout le monde; les questions de ma mère à notre hôte m'affermirent dans cette opinion.

D'ailleurs, je n'eus pas longtemps à demeurer dans le doute. A peine fut-il sorti, que ma mère, regardant si nous étions bien seuls, m'attira à elle, et m'embrassa.

Je la regardai. Il y avait dans cet embrassement quelque chose de particulier, presque de solennel.

— Écoute, mon enfant, dit-elle, j'ai peut-être eu tort de prêter les mains à une pareille entreprise; mais, quand j'ai vu

Digitized by Google

passer ces pauvres amis à nous, quand j'ai reconnu sur leurs poitrines, qui, dans trois jours peut-être, seront percées de dix balles, ce même uniforme de général que portait ton père, il m'est passé par l'esprit de venir avec toi à Soissons, et de t'envoyer jouer, comme tu as l'habitude de le faire, avec le fils du concierge de la prison; et, une fois là...

Ma mère s'arrêta.

— Et une fois là? lui demandai-je.

— Voyons, reprit ma mère, te rappelles-tu bien la figure des prisonniers?

— Oh! maman, non-seulement je les vois encore, mais je crois que je les verrai toujours.

— Eh bien, il est probable que l'un ou l'autre des trois prisonniers couchera dans la chambre qu'on appelle la pistole... Sais-tu ce que c'est que la pistole?

Ma mère m'attaquait par mon fort. Si je savais ce que c'était que la pistole, moi qui connaissais tous les coins et recoins de la prison!

— La pistole, repris-je, je crois bien que je sais ce que c'est! C'est une chambre qui donne dans la salle à manger du concierge, et où l'on met les prisonniers qui veulent la payer quarante sous.

— C'est cela! Eh bien, il est probable, comme je te le disais, que l'un ou l'autre des trois prisonniers aura été mis à la pistole; il est probable encore que ce sera l'aîné des frères Lallemand, à qui les autres auront concédé cette douceur; il est probable, enfin, que la porte de la pistole, donnant dans la grande salle où mange le concierge, demeurera ouverte... Eh bien, en jouant avec ton petit camarade dans la grande salle, tu trouveras moyen d'entrer dans la pistole, et alors tu donneras, sans être vu, ce paquet à celui des trois prisonniers qui sera à la pistole.

— Je le veux bien.

— Seulement, tu prendras bien garde, mon enfant.

— A quoi?

— A ne pas te blesser.

— A ne pas me blesser! qu'y a-t-il donc dans ce paquet?

Digitized by Google

— Une paire de pistolets à deux coups, tout chargés.

Je compris. A l'aide de ces pistolets, les prisonniers pouvaient peut-être fuir, ou tout au moins, dans un cas désespéré, se brûler la cervelle.

— Maman, lui dis-je, il me semble qu'au lieu de porter un paquet qui peut être vu, et par conséquent être confisqué, je ferais bien mieux de mettre un pistolet dans chacune des poches de mon pantalon.

— Mais si tu allais te blesser?

— Oh! n'aie pas peur; je connais cela, moi.

En un tour de main, je dénouai le paquet et fis jouer, les unes après les autres, les gâchettes des quatre batteries, en digne élève de Montagnon.

— Allons, dit ma mère à peu près rassurée par la preuve de dextérité que je venais de lui donner; allons, je crois que tu as raison; mets les pistolets dans ta poche, et prends garde que les crosses ne passent. Maintenant, voici un petit rouleau.

Ce rouleau me rappela le fameux étui dont l'enveloppe avait été mangée par une taupe.

— Ah! ça, c'est de l'or? m'écriai-je.

— Oui, dit ma mère. Il y a cinquante louis dans ce rouleau. Prends bien garde de le perdre, car, si les prisonniers n'acceptent pas cet argent, je dois le rendre à celui qui l'a donné.

— Attends, attends! je vais mettre le rouleau dans le gousset de ma montre.

Je n'avais pas de montre, mais j'avais un gousset.

Je fourrai le rouleau dans mon gousset, et rabattis mon gilet par-dessus.

Heureusement, dans la prévision que j'engraisserais et que je grandirais, ma pauvre mère me faisait toujours faire des vêtements trop longs et trop larges.

Les pistolets pouvaient donc tenir dans mes poches, et le rouleau d'or dans mon gousset, sans que je parusse par trop bosselé.

— Et maintenant, dis-je, me voilà prêt.

Ce fut alors que le courage parut manquer à ma mère.

Digitized by Google

— Oh! me dit-elle, si on allait découvrir ce que tu viens faire dans cette prison! si on allait t'arrêter!

— Je ne me laisserai pas prendre, répondis-je en me redressant avec un de ces airs fanfarons qui me rendaient si ridicule, quand j'avais le malheur de les prendre; ne suis-je point armé?

Ma mère haussa les épaules.

— Mon ami, me dit-elle, les prisonniers étaient armés aussi, et tu les as vus passer à Villers-Cotterets, chacun entre deux gendarmes.

J'avais bonne envie de répliquer; mais, comme l'argument de ma mère était plein de sens, je n'eus point le courage de risquer une nouvelle gasconnade.

D'ailleurs, le temps s'écoulait; il était près de sept heures du soir, et, vu la circonstance, peut-être me serait-il impossible de pénétrer dans la prison, si j'attendais plus tard.

Ma mère jeta un dernier coup d'œil sur moi pour s'assurer que ni pistolets ni rouleau n'étaient visibles; elle m'agrafa au cou un petit manteau avec lequel on m'envoyait au collége par les mauvais temps, quand il y avait un collége, et nous nous acheminâmes vers la prison.

Quoique ma pauvre mère essayât de cacher son émotion, sa main tremblait dans la mienne. Quant à moi, je n'avais pas même le soupçon que nous courussions un danger quelconque à faire ce que nous faisions.

Nous arrivâmes à la prison. Ma mère frappa à la porte, le guichet s'ouvrit.

— Qui va là? demanda la voix du concierge.

— Mon cher monsieur Richard, dit ma mère, — autant que je puis m'en souvenir, le brave homme s'appelait Richard, — mon cher monsieur Richard, c'est Alexandre qui vient jouer avec votre fils, tandis que je vais faire une visite.

— Ah! c'est vous, madame Dumas, dit le concierge; nous ferez-vous l'honneur d'entrer un instant?

— Non, merci, je suis pressée; je reviendrai prendre Alexandre dans une demi-heure.

— Bon! venez quand vous voudrez.

Digitized by Google

Et le concierge se mit à tourner deux ou trois clefs dans deux ou trois serrures différentes.

La porte s'ouvrit.

Dans une espèce de couloir qui séparait la porte de la rue de la chambre du concierge, brillaient des fusils et des baïonnettes.

Ma mère frissonna et me tira à elle.

— N'aie pas peur, lui dis-je.

— Oh! oh! dit ma mère, il me semble que vous avez un surcroît de garnison, mon cher monsieur.

— Vous savez pourquoi? dit le concierge.

— Je me doute que c'est à cause des prisonniers qui sont arrivés ce soir.

— Oui; comme ce sont de grosses épaulettes, on n'a pas pu leur refuser de les mettre à la pistole; seulement, on a doublé la garde.

Ma mère me serra la main; je répondis en serrant la sienne.

— Et que dit-on de leurs affaires? demanda-t-elle.

— Pas belles, madame Dumas, pas belles... On va les conduire à la Fère; après quoi, le temps d'assembler un conseil de guerre, de rendre le jugement, de le leur lire, et paf! tout sera dit.

Le concierge fit le geste d'un homme qui met en joue.

Rien de plus intelligible que cette terrible pantomime.

— Est-ce qu'Alexandre pourra les voir? demanda ma mère.

— Pourquoi pas? Ils sont là tous les trois dans la pistole, sur des lits de sangle, doux comme des agneaux. Ils ont déjà appelé Charles plus de dix fois; il est camarade avec eux comme s'il les connaissait depuis dix ans.

— Oh! maman, dis-je à mon tour, je voudrais bien les voir.

— Eh bien, va avec M. Richard, tu les verras, va...

Ma mère prononça ce dernier mot le cœur gros, mais avec fermeté cependant; car, en même temps, elle me lâchait la main, et me poussait vers le concierge.

Je lui fis un signe de la tête et m'élançai du côté de la salle basse en criant :

— C'est moi, Charles!

Digitized by Google

Charles reconnut ma voix, et accourut au-devant de moi.

— Ah! me dit-il, si tu étais venu un peu plus tôt... Hutin sort d'ici.

Hutin était un de nos camarades dont j'aurai l'occasion de parler plus tard, à propos de la révolution de juillet et de mon expédition sur Soissons, où, plus heureux que les généraux Lallemand, j'enlevai les poudres de la ville.

— Ah! il est parti, répondis-je; ma foi, tant pis... Nous jouerons bien tout de même sans lui, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Eh bien, allons.

Nous entrâmes dans la salle basse.

— Il ne faut pas faire trop de bruit, me dit Charles.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y a du monde dans la pistole.

— Ah! je sais bien... les prisonniers... Dis donc, je voudrais les voir.

— C'est qu'ils m'ont renvoyé tout à l'heure, en disant qu'ils voulaient dormir.

— Dis-leur que je suis le fils d'un général aussi, moi. Ils ont dû connaître mon père.

Charles s'avança jusqu'à la porte.

— Dites donc, monsieur Lallemand, dit-il, il y a là un de mes camarades qui vient de Villers-Cotterets, et qui dit que vous avez dû connaître son père.

— Comment s'appelle-t-il.

— Il s'appelle Alexandre Dumas.

— Est-ce le fils du général Alexandre Dumas? dit l'un des frères Lallemand.

— Oui, général, répondis-je.

Et j'entrai.

— C'est toi, mon enfant? dit le général.

— Oui, général, c'est moi.

— Viens, mon enfant, viens... C'est toujours un plaisir pour un soldat que de voir le fils d'un brave, et ton père en était un. Il est mort?

— Oui, général, il y a déjà huit ans.

Digitized by Google

— Et tu es venu à Soissons?

— Oui, général...

Puis, tout bas :

— Pour vous voir, ajoutai-je.

— Comment, pour me voir?

— Oui... Renvoyez Charles.

Une seule chandelle éclairait la pistole; elle était sur la table, près du lit du général. Il fit semblant de la moucher, et l'éteignit.

— Ah! bon! dit-il, je suis adroit... Charles, va nous rallumer cette chandelle.

Charles prit la chandelle, et passa dans la salle basse. Nous restâmes dans l'obscurité.

— Que me veux-tu, mon enfant? demanda le prisonnier.

— Général, lui dis-je, je suis chargé, par ma mère et par des amis à vous, de vous remettre une paire de pistolets à deux coups tout chargés, et un rouleau de cinquante louis. J'ai tout cela dans mes poches : le voulez-vous?

Le général demeura un instant sans parler, puis je sentis qu'il approchait ma tête de la sienne.

— Merci, mon ami, dit-il en m'embrassant au front; l'empereur sera à Paris avant que notre procès soit fait...

Puis, m'embrassant une seconde fois :

— Merci, tu es un brave enfant. Va jouer, et prends garde qu'on ne te soupçonne d'être venu pour nous.

— Décidément, général, vous croyez n'avoir besoin ni des pistolets ni de l'argent?

— Non, merci. La même proposition m'a déjà été faite dans la soirée, et j'ai refusé.

— Alors, je dirai donc à ceux qui ont peur pour vous, que vous n'avez pas peur?

Le général se mit à rire.

— Oui, dis-leur cela.

Et il m'embrassa une dernière fois en me poussant doucement du côté de la porte.

Charles revenait avec la lumière.

Digitized by Google

— Merci, mon enfant, dit-il. Décidément, nous allons dormir. Bonsoir.

— Bonsoir, général.

Et je sortis de la pistole.

Une demi-heure après, ma mère vint me chercher. J'embrassai Charles, je remerciai le père Richard, et je courus me jeter au cou de ma mère.

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien, ma mère, il a tout refusé.

— Comment, il a tout refusé?

— Oui.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a dit que l'empereur serait à Paris avant qu'on l'ait fusillé, lui et ses compagnons.

— Dieu le veuille! dit ma mère.

Et elle m'emmena.

Le lendemain, au point du jour, nous partîmes.

On rendit les cinquante louis à qui les avait donnés; mais, en mémoire du courage que j'avais déployé dans l'expédition, on me laissa les pistolets.

C'étaient de magnifiques pistolets à deux coups, montés en argent, et qui joueront, chose étrange! un grand rôle dans cette même ville de Soissons, en 1830.

Le général Lallemand ne s'était pas trompé. La marche de Napoléon fut si rapide, qu'elle devança l'issue du procès. D'ailleurs, les juges eux-mêmes n'étaient peut-être point fâchés de traîner un peu en longueur, pour mettre à couvert leur responsabilité.

Le 21 mars, à six heures du matin, un courrier passait à franc étrier à Villers-Cotterets. A peine faisait-il jour, et cependant bon nombre de personnes attendaient déjà à la porte pour avoir des nouvelles.

Tout le monde s'empressa autour du courrier, qui changeait de cheval.

— Eh bien? lui demanda-t-on, eh bien?

— Eh bien, messieurs, dit-il, Sa Majesté l'empereur et roi a fait son entrée aux Tuileries hier, à huit heures du soir.

Digitized by Google

Il y eut un grand brouhaha; chacun s'élança pour porter la nouvelle. Le maître de poste resta seul.

— Et vous allez annoncer cette nouvelle au département? demanda-t-il.

— Non; je vais porter l'ordre de mettre en liberté les généraux Lallemand.

Le cheval était sellé, il sauta dessus et partit au galop.

Le même jour, une calèche à quatre chevaux passait à grand train et menant grand bruit. Elle renfermait trois officiers supérieurs. En traversant la rue de Soissons, la glace de cette voiture s'abaissa en face de la maison où l'aîné des frères Lallemand avait été si cruellement insulté. La femme qui lui avait craché au visage était sur sa porte; la tête souriante du général passa par la portière.

— Eh bien, lui dit-il, nous voilà sains et saufs, madame; chacun son tour.

Et il rentra dans la voiture, qui continua sa course vers Paris.

— Sois tranquille, brigand! dit la femme en montrant le poing à la voiture qui s'éloignait, le nôtre reviendra!

Il revint, en effet. Les assassinats du maréchal Brune, du général Mouton-Duverney et du général Ramel, sont là pour en faire foi.

En 1840 ou 1842, je dînais chez M. le duc Decazes avec ce même général Lallemand, que je n'avais jamais revu depuis le jour où il m'avait embrassé dans la pistole de la prison de Soissons. Vingt-huit ans s'étaient passés depuis ce jour, et avaient entraîné avec eux presque autant d'événements que de jours. Les cheveux de l'homme avaient blanchi, les cheveux de l'enfant avaient grisonné.

Après le dîner, je m'approchai du général :

— Général, lui demandai-je, vous rappelez-vous le 14 mars 1815?

— Le 14 mars 1815? reprit le général en cherchant à rappeler ses souvenirs. Je crois bien! c'est une date qui a marqué dans ma vie... Le 14 mars 1815, c'est le jour où nous avons été arrêtés, mon frère et moi, après notre tentative sur la Fère... Oui, je me rappelle le 14 mars 1815.

Digitized by Google

— Vous rappelez-vous avoir traversé une petite ville nommée Villers-Cotterets?

— Avant ou après mon arrestation?

— Après votre arrestation, général : vous étiez dans un cabriolet, assis entre deux gendarmes; votre frère vous suivait dans un second cabriolet, et dans un troisième était un de vos aides de camp. Six ou huit gendarmes vous accompagnaient.

— Oh! je me le rappelle parfaitement, à telles enseignes qu'une femme monta sur le marchepied de mon cabriolet, et me cracha au visage.

— C'est cela, général, et vous avez bonne mémoire.

— Ah çà! est-ce que vous croyez qu'on oublie ces choses-là?

— Non, général, je ne dis pas que ce sont de ces choses qu'on oublie... Me permettez-vous de vous demander encore si vous vous souvenez d'autre chose?

— Faites.

— Vous souvenez-vous d'avoir passé la nuit en prison à Soissons?

— Je m'en souviens parfaitement, dans une chambre attenante à la geôle.

— Vous souvenez-vous d'avoir reçu une visite?

— Oui, celle d'un enfant de douze à quatorze ans.

— Qui venait vous offrir, de la part de vos amis...

— Cinquante louis et une paire de pistolets! Je m'en souviens parfaitement,

— Vous oubliez de dire, général, que vous avez embrassé cet enfant au front.

— Pardieu! cela le méritait bien. Est-ce que par hasard, cet enfant?...

— C'est moi, général, un peu grandi, un peu vieilli depuis ce temps-là; mais enfin, c'est moi. Voilà pourquoi je ne me suis pas fait présenter à vous, et me suis présenté moi-même.

Le général me prit les deux mains, et me regarda bien en face :

— Sacrebleu! dit-il, embrassez moi encore!

— Volontiers, général.

Digitized by Google

Nous nous embrassâmes.

— Que diable faites-vous donc là-bas?... demanda le duc Decazes, qui voyait cette accolade, et qui ne pouvait s'en rendre compte.

— Rien, répondis-je, rien, une misère qui s'est passée autrefois entre le général Lallemand et moi.

Puis, me retournant vers le général :

— Général, lui dis-je, qui nous aurait prédit, le 14 mars 1815, à huit heures du soir, que nous dînerions un jour ensemble à la table de M. Decazes, grand référendaire de la Chambre des pairs, Louis-Philippe régnant?...

— Ah! mon cher, dit le général en levant les épaules, nous en verrons encore bien d'autres, allez!

IX

Napoléon et les alliés. — Passage de l'armée française et de l'empereur par Villers-Cotterets. — Les messagers de malheur.

Comme l'avait dit le courrier, Sa Majesté l'empereur et roi était rentré aux Tuileries le 20 mars à huit heures du soir, jour de la naissance du roi de Rome.

Superstitieux comme un ancien, Napoléon voulait avoir pour lui les présages.

Celui-là était bien incomplet sans doute : il rentrait aux Tuileries le jour de la naissance du roi de Rome; mais où était-il, cet enfant couronné qui devait lui coûter à Sainte-Hélène tant de cris paternels?

Hélas! le soir même du jour où je l'avais vu à travers les grilles du Carrousel, il était parti pour ne plus revenir; on avait relégué, dans un coin du garde-meuble, son berceau vide. Cet homme qui venait, en vingt jours, de reconquérir, et d'une façon si miraculeuse, trente-deux millions d'hommes, cet homme cherchait inutilement, parmi toutes ces têtes qui lui étaient indifférentes, la tête chérie de son enfant.

Cette tête devait pâlir et s'incliner loin de lui; Schœnbrünn

Digitized by Google

lui gardait deux choses qui tuent vite : un soleil trop froid et un amour trop brûlant.

Était-ce pour endormir sa propre douleur que cet homme tout-puissant essaya de mentir, en annonçant à la France que son enfant allait lui être rendu ? S'abaissait-il à feindre l'alliance de l'Autriche pour rassurer les cœurs tremblants ?

C'est qu'il n'était pas au bout de son œuvre; c'est qu'après avoir repris la France, il lui restait l'Europe à combattre.

Ce qui faisait dire instinctivement à cette femme qui avait insulté le général Lallemand, au moment où il traversait Villers-Cotterets, libre et triomphant : « Sois tranquille, brigand ! notre tour reviendra ! »

En attendant, il se passait une chose singulière : c'est que, menacés chaque jour par les royalistes, nous avions fini, ma mère et moi, par désirer ce triomphe de l'empereur, et qu'en somme, pour nous qui n'avions aucune raison d'aimer cet homme, sa rentrée aux Tuileries était devenue un événement heureux.

Cependant il faut rendre justice aux bonapartistes du département de l'Aisne, et à ceux qu'on avait forcés de le devenir : leur triomphe fut calme, et, au lieu d'en faire grand bruit, comme eussent certainement fait les royalistes, ils avaient presque l'air d'en demander pardon.

D'ailleurs, on ignorait ce qui allait advenir de tous ces événements. A la première invasion, l'ennemi était bien venu de Moscou à Paris, c'est-à-dire de six cents lieues; à la seconde, il viendrait bien de Bruxelles, c'est-à-dire de soixante.

Nous étions sur cette route, à deux journées de Paris, mais à trois journées seulement des Hollandais et des Prussiens.

Il est vrai que les nouvelles étaient bonnes. L'empereur ne paraissait nullement inquiet.

Le 4 avril, il avait écrit aux souverains alliés une lettre autographe, dans laquelle il leur annonçait son retour à Paris, et son rétablissement à la tête du peuple français, avec un naturel charmant, et comme si ce n'était pas la révolution européenne qu'il proclamait.

Le 6, il avait visité le Muséum, pour voir sans doute quelles

Digitized by Google

espèces d'animaux on avait trouvées à empailler en son absence. Après quoi, il avait été faire une visite à David dans son atelier.

Le 7, il avait rétabli la maison d'Écouen.

Le 8, le duc d'Angoulême avait été fait prisonnier à Pont-Saint-Esprit.

Le 10, il avait publié le décret sur l'armement de la garde nationale.

Le 11, il avait ordonné de conduire M. le duc d'Angoulême à Cette, et de lui rendre la liberté.

Le 12, chose plus sérieuse! il avait écouté le rapport du duc de Vicence sur l'armement des puissances étrangères.

Le 14, il avait reçu Benjamin Constant.

Le 17, il avait nommé Grouchy maréchal de l'Empire.

Enfin, le 20, cent coups de canon avaient annoncé que le drapeau tricolore flottait sur toutes les villes de France.

Il est vrai que, le 24, Louis XVIII adressait son manifeste à la nation française;

Que, le 25, les alliés prenaient l'engagement de ne déposer les armes qu'après avoir abattu Napoléon;

Que, le 30, l'Angleterre s'engageait à fournir aux alliés, pendant trois ans, cent millions de francs;

Que le 3 mai, Murat était défait près de Tolentino;

Que, le 12, les Autrichiens entraient à Naples;

Que, le 14, paraissait l'ordonnance du roi de Prusse sur la landwehr;

Que, le 19, les Russes jetaient Berthier, cet ancien ennemi de mon père, par les fenêtres de son hôtel à Bumberg;

Enfin, que, le 26, les empereurs de Russie, d'Autriche et le roi de Prusse quittaient Vienne pour marcher sur la France.

Il n'y avait donc plus aucune espérance de conserver la paix : tout allait de nouveau être remis au hasard des batailles.

Les troupes commençaient à passer par Villers-Cotterets, filant sur Soissons, Laon et Mézières.

C'était, il faut l'avouer, une grande joie que de revoir ces anciens uniformes, ces vieilles cocardes retrouvées, sur la

Digitized by Google

route de l'île d'Elbe à Paris, dans des caisses de tambour, ces glorieux drapeaux troués par les balles d'Austerlitz, de Wagram et de la Moskova.

Ce fut un merveilleux spectacle que nous donna toute cette vieille garde, type militaire complétement disparu de nos jours, et qui était la vivante personnification de ces dix années impériales que nous venions de traverser, la légende vivante et glorieuse de la France.

En trois jours, trente mille hommes, trente mille géants passèrent ainsi, fermes, calmes, presque sombres; pas un qui ne comprît qu'une part de ce grand édifice napoléonien, cimenté de son sang, ne pesât sur lui, et tous, comme ces belles cariatides du Pujet qui effrayèrent le chevalier de Bernin, lorsqu'il débarqua à Toulon, nous semblaient fiers de ce poids, quoiqu'on sentît qu'ils pliassent sous lui.

Oh! ne l'oublions jamais, ces hommes qui marchaient d'un pas ferme vers Waterloo, c'est-à-dire vers la tombe, c'était le dévouement, c'était le courage, c'était l'honneur! c'était le plus pur sang de la France! c'était vingt ans de lutte contre l'Europe entière; c'était la Révolution, notre mère; c'était, non pas la noblesse française, mais la noblesse du peuple français!

Je les vis tous passer ainsi, tous jusqu'à un dernier débris de l'Égypte, deux cents mamelouks avec leurs larges pantalons rouges, leurs turbans et leurs sabres recourbés.

Il y avait quelque chose non-seulement de sublime, mais encore de religieux, de saint, de sacré dans ces hommes, qui, condamnés aussi fatalement et aussi irrévocablement que les gladiateurs antiques, comme eux pouvaient dire: *Cæsar, morituri te salutant!*

Seulement, ceux-là allaient mourir, non pas pour les plaisirs, mais pour la liberté d'un peuple; ceux-là allaient mourir, non point forcés, mais de leur libre arbitre, mais de leur seule volonté.

Le gladiateur antique, ce n'était que la victime.

Eux, c'était l'holocauste.

Ils passaient un matin; le bruit de leurs pas s'éteignit, les

Digitized by Google

derniers accords de leur musique moururent; cette musique jouait, je me le rappelle, l'air de *Veillons au salut de l'empire*...

Puis on annonça, dans les journaux, que Napoléon quitterait Paris le 12 juin, pour se rendre à l'armée.

Napoléon suivait toujours le chemin qu'avait suivi sa garde; Napoléon passerait donc par Villers-Cotterets.

J'avoue que j'avais un immense désir de voir cet homme, qui, en pesant sur la France, avait particulièrement, et d'une façon si lourde, pesé sur moi, pauvre atome, perdu parmi trente-deux millions d'hommes, et qu'il continuait d'écraser tout en oubliant que j'existasse.

Le 11, on reçut la nouvelle officielle de son passage; les chevaux étaient commandés à la poste.

Il devait partir de Paris à trois heures du matin : c'était donc vers sept ou huit heures qu'il traverserait Villers-Cotterets.

A six heures, j'attendais au bout de la rue de Largny avec la partie de la population la plus valide, c'est-à-dire celle qui avait la faculté de courir aussi vite que les voitures impériales.

En effet, ce n'était pas à son passage qu'on pouvait bien voir Napoléon, c'était au relais.

Je compris cela, et à peine eus-je aperçu, à un quart de lieue à peu près, la poussière des premiers chevaux, que je pris ma course vers le relais.

A mesure que j'approchais, j'entendais gronder derrière moi, se rapprochant aussi, le tonnerre des roues.

J'arrivai au relais. Je me retournai, et je vis accourir comme une trombe ces trois voitures qui brûlaient le pavé, conduites par des chevaux en sueur, et par des postillons en grande tenue, poudrés et enrubannés.

Tout le monde se précipita sur la voiture de l'empereur.

Je me trouvai naturellement un des premiers.

Il était assis au fond, à droite, vêtu de l'uniforme vert à revers blancs, et portant la plaque de la Légion d'honneur.

Sa tête pâle et maladive, qui semblait grassement taillée

Digitized by Google

dans un bloc d'ivoire, retombait légèrement inclinée sur sa poitrine; à sa gauche, était assis son frère Jérôme; en face de Jérôme, et sur le devant, l'aide de camp Letort.

Il leva la tête, regarda autour de lui et demanda :

— Où sommes-nous?

— A Villers-Cotterets, sire, dit une voix.

— A six lieues de Soissons, alors? répondit-il.

— A six lieues de Soissons, oui, sire.

— Faites vite.

Et il retomba dans cette espèce d'assoupissement dont l'avait tiré le temps d'arrêt qu'avait fait la voiture.

Pendant ce temps, on avait relayé; les nouveaux postillons étaient en selle; ceux qui venaient de dételer agitaient leurs chapeaux en criant : « Vive l'empereur! »

Les fouets claquèrent; l'empereur fit un léger mouvement de tête qui équivalait à un salut. Les voitures partirent au grand galop et disparurent au tournant de la rue de Soissons.

La vision gigantesque était évanouie.

Dix jours s'écoulèrent, et l'on apprit le passage de la Sambre, la prise de Charleroi, la bataille de Ligny, le combat des Quatre-Bras.

Ainsi le premier écho était un écho de victoire.

C'était le 18, jour de la bataille de Waterloo, que nous avions appris le résultat des journées du 15 et du 16.

On attendait avidement d'autres nouvelles. La journée du 19 se passa sans en apporter : l'empereur, disaient les journaux, avait visité le champ de bataille de Ligny et fait donner des secours aux blessés.

Le général Letort, qui était en face de l'empereur dans sa voiture, avait été tué à la prise de Charleroi.

Jérôme, qui était à ses côtés, avait eu la poignée de son épée brisée par une balle.

La journée du 20 s'écoula lente et triste : le ciel était sombre et orageux; il était tombé des torrents de pluie, et l'on disait que, par un semblable temps, qui durait depuis trois jours, sans doute on n'avait pu combattre.

Digitized by Google

Tout à coup le bruit se répand que des hommes portant de sinistres nouvelles ont été arrêtés et conduits dans la cour de la mairie; ils disent, assure-t-on, que nous avons perdu une bataille décisive, que l'armée française est anéantie, et que les Anglais, les Prussiens et les Hollandais marchent sur Paris.

Tout le monde se précipite vers la mairie, moi des premiers, bien entendu.

En effet, dix ou douze hommes, les uns encore en selle, les autres à terre et près de leurs chevaux, sont entourés par la population, qui les garde à vue; ils sont tout sanglants, tout couverts de boue, en lambeaux.

Ils se disent Polonais.

A peine si l'on peut comprendre ce qu'ils disent; ils prononcent avec difficulté quelques mots de français.

Les uns prétendent que ce sont des espions; les autres que ce sont des prisonniers allemands qui se seront échappés, et qui essayent de rejoindre l'armée de Blücher en se faisant passer pour Polonais.

Arrive un ancien officier qui parle allemand et les interroge en allemand.

Plus à leur aise dans cette langue, ils répondent plus catégoriquement : selon eux, Napoléon en serait venu aux mains, le 18, avec les Anglais. A midi, la bataille aurait commencé; à cinq heures, les Anglais étaient battus; mais, à six heures, Blücher, qui avait marché au canon, serait arrivé avec quarante mille hommes et aurait décidé la bataille en faveur de l'ennemi; bataille décisive, comme ils disent : l'armée française est non pas en retraite, mais en déroute; ils sont l'avant-garde des fugitifs.

On ne veut pas croire à de si désastreuses nouvelles; ils se contentent de répondre :

— Vous verrez bien.

On les menace de les arrêter, de les mettre en prison, de les fusiller s'ils ont menti. Ils tendent leurs armes et déclarent qu'ils sont à la disposition des autorités de la ville.

Deux d'entre eux, gravement blessés, sont conduits à l'hô-

Digitized by Google

pital; les autres sont déposés à la prison, qui touche à la mairie.

Il est à peu près trois ou quatre heures de l'après-midi : en quarante-huit heures, ces hommes sont venus de Planchenoit.

C'est plus d'une lieue et demie à l'heure qu'ils ont faite. Ainsi les courriers de malheur ont des ailes.

Une fois qu'on a vu les uns entrer à l'hôpital, les autres en prison, chacun s'éparpille et va répandre le bruit sinistre de son côté.

Comme c'est toujours à la poste qu'on aura les nouvelles les plus sûres, nous courons, ma mère et moi, à la poste, et nous nous y installons.

A sept heures, un courrier arrive; il est couvert de boue, son cheval frissonne de tous ses membres et est prêt à tomber de fatigue.

Il commande quatre chevaux pour une voiture qui le suit, puis il saute à cheval et se remet en route.

On l'a interrogé vainement : il ne sait rien ou ne veut rien dire.

On tire les quatre chevaux de l'écurie, on les harnache, on attend la voiture.

Un grondement sourd et qui se rapproche rapidement annonce qu'elle arrive.

On la voit apparaître au tournant de la rue, elle s'arrête à la porte.

Le maître de poste s'avance et demeure stupéfait. En même temps, je le prends par le pan de son habit :

— C'est lui? c'est l'empereur?

— Oui.

C'était l'empereur, à la même place où je l'avais vu, dans une voiture pareille, avec un aide de camp auprès de lui et un autre en face.

Mais ceux-là ne sont plus ni Jérôme ni Letort.

Letort est tué; Jérôme a mission de rallier l'armée sous Laon.

C'est bien le même homme, c'est bien le même visage, pâle, maladif, impassible.

Digitized by Google

Seulement, la tête est un peu plus inclinée sur la poitrine. Est-ce simple fatigue? Est-ce douleur d'avoir joué le monde et de l'avoir perdu?

Comme la première fois, en sentant la voiture s'arrêter, il lève la tête, jette autour de lui ce même regard vague qui devient si perçant lorsqu'il le fixe sur un visage ou sur un horizon, ces deux choses mystérieuses derrière lesquelles peut toujours se cacher un danger.

— Où sommes-nous? demande-t-il.

— A Villers-Cotterets, sire.

— Bon! A dix-huit lieues de Paris?

— Oui, sire.

— Allez.

Et, comme la première fois, après avoir fait une question pareille, dans les mêmes termes à peu près, il donna le même ordre et partit aussi rapidement.

Le même soir, Napoléon couchait à l'Élysée.

Il y avait jour pour jour trois mois qu'à son retour de l'île d'Elbe il était rentré aux Tuileries.

Seulement, du 20 mars au 20 juin, il y avait un abîme où s'était engloutie sa fortune.

Cet abîme, c'était Waterloo!

X

Waterloo. — L'Élysée. — La Malmaison.

J'ai dit le premier, je crois, que Waterloo était un grand désastre politique, mais un grand bonheur social.

Waterloo est, comme Marengo, une journée providentielle. Seulement, cette fois, au lieu d'être une victoire, c'est une défaite, mais une défaite si providentielle, que nous perdons Waterloo par la même cause qui nous a fait gagner Marengo.

A Marengo, nous sommes battus à cinq heures du soir. Desaix arrive, inattendu de l'ennemi, et, à six heures, nous sommes vainqueurs.

Digitized by Google

A Waterloo, nous sommes victorieux à cinq heures du soir. Blücher arrive, inattendu par nous, et, à six heures, nous sommes vaincus.

Jamais la main de Dieu n'a été étendue d'une façon plus visible sur l'Europe, dont les destins se jugent à Waterloo, que dans cette fameuse journée du 18 juin.

Napoléon, cet homme aux ordres rapides, clairs et précis, Napoléon laisse Grouchy sans ordres.

Puis, quand il a besoin de Grouchy, quand il comprend que le succès de la journée dépend de Grouchy, il envoie un officier d'ordonnance pour l'appeler vers Mont-Saint-Jean. L'officier est pris, et Grouchy continue à se diriger sur Wavre!

Pourquoi donc un seul officier d'ordonnance? Pourquoi pas dix? Pourquoi pas vingt? Les officiers d'ordonnance manquent-ils autour de Napoléon?

Et Grouchy qui entend le canon, et qui ne marche pas! Grouchy qui s'obstine à rester malgré les prières, malgré les supplications des généraux qui l'entourent, tandis que Blücher marche, lui!

Et puis attendez, une dernière chose : celle-là, je suis sûr de la dire le premier; celle-là, je la tiens de son plus proche parent, de son plus fidèle ami, de son dernier général, de celui qui n'a pas désespéré, quand tout le monde désespérait; celle-là est indigne de figurer dans un récit d'historien, c'est vrai; mais je n'écris pas une histoire, j'écris des mémoires.

Avez-vous remarqué qu'à Ligny, aux Quatre-Bras et à Waterloo, Napoléon, qui, les jours de bataille, ne quitte pas sa selle, avez-vous remarqué que Napoléon monte à peine à cheval?

Avez-vous remarqué que, lorsque, par un dernier, par un suprême effort, il tâche de retenir la victoire qui s'échappe, et se met à la tête de sa vieille garde pour donner lui-même contre l'ennemi, avez-vous remarqué que c'est à pied qu'il charge?

Pourquoi cela? Vous allez le savoir.

Quand la bataille est perdue, quand la charge anglaise pénètre au cœur de nos carrés, quand les batteries de Blücher

Digitized by Google

font ricocher leurs boulets tout autour de Napoléon; quand toute cette vaste plaine n'est plus qu'une fournaise, un cimetière, une vallée de Josaphat; quand on n'entend plus, au milieu de tous ces cris, que le cri fatal de *Sauve qui peut!* quand les plus braves fuient, quand le général Cambronne et la garde seuls s'arrêtent pour mourir, Napoléon jette un dernier regard sur cette vaste étendue où plane l'ange de l'extermination, puis il appelle à lui son frère Jérôme :

— Jérôme, lui dit-il, la bataille de Mont-Saint-Jean est perdue; mais celle de Laon est gagnée. Tu vas rallier ce que tu pourras d'hommes, quarante mille, trente mille, vingt mille même; tu t'arrêteras avec eux à Laon; la position est imprenable, et je m'en rapporte à toi pour qu'elle ne soit pas prise. Moi, pendant ce temps, avec vingt-cinq hommes et deux bons guides, je me jette dans les chemins de traverse, et je rejoins Grouchy, qui n'est pas à plus de six lieues d'ici avec trente-cinq mille hommes, et, tandis que tu arrêtes l'ennemi devant Laon, je tombe sur ses derrières, et je l'éparpille au cœur de la France : le patriotisme français fera le reste.

Puis, comme Richard III, après cette bataille où il venait de perdre la couronne, et où il allait perdre la vie :

— Un cheval, un cheval! demanda-t-il.

On lui amena son cheval.

Il se mit péniblement en selle, choisit son escorte, fit approcher les guides, et lança son cheval au galop.

Mais, après vingt-cinq pas, il s'arrêta court :

— Impossible, dit-il, je souffre trop!

Et il descendit.

Jérôme accourut.

— Fais de ton mieux, lui dit-il; quant à moi, je ne puis rester à cheval.

Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, avait eu, comme François Ier, sa belle Ferronnière; seulement, ce n'était pas la vengeance d'un mari qui la lui avait envoyée, c'était le conseil d'un diplomate.

Homme de la fatalité, tu as accompli ta tâche, maintenant tu peux tomber!

Digitized by Google

Aussi, voyez-le à l'Élysée, cet homme au regard d'aigle, aux résolutions rapides, à la pensée tenace et absolue ! Est-il l'homme de Toulon, de Lodi, des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram ? Est-ce l'homme de Lutzen et de Bautzen ? Est-ce même l'homme de Montmirail et de Montereau ? Non, toute son énergie s'est usée dans ce miraculeux retour de l'île d'Elbe.

D'abord, il ne comprend rien à sa défaite. Sans cesse, à Sainte-Hélène, il revient sur cette journée, et remâche cette amère absinthe.

— Journée incompréhensible ! concours de fatalités inouïes ! Grouchy ! Ney ! d'Erlon ! Y a-t-il eu trahison ? y a-t-il eu malheur ?... Et, pourtant, tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli ; tout n'a manqué que quand tout avait réussi !

La Providence, sire !

— Singulière campagne ! murmure-t-il une autre fois, où, dans moins d'une semaine, j'ai vu s'échapper trois fois de mes mains le triomphe assuré de la France, et la fixation de ses destinées ! Sans la défection d'un traître, j'anéantissais les ennemis en ouvrant la campagne ; je les écrasais à Ligny, si ma gauche eût fait son devoir ; je les écrasais encore à Waterloo, si ma droite ne m'eût pas manqué.

Sire, la Providence !

Et une autre fois encore :

— Singulière défaite, où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a pas souffert, ni celle du vainqueur augmenté ! La mémoire de l'un survivra à sa destruction ; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe !

Non, sire, votre gloire n'a pas souffert, car vous luttiez contre la destinée. Ces vainqueurs qu'on a appelés Wellington, Bulow, Blücher, ces vainqueurs n'avaient que des masques d'hommes, et c'étaient des génies envoyés par le Très-Haut pour vous combattre.

La Providence, sire, la Providence !

Toute une nuit, Jacob lutta contre un ange qu'il prit pour

Digitized by Google

un homme; trois fois il fut terrassé, et, le matin venu, en songeant à sa triple défaite, il pensa devenir fou.

Trois fois aussi vous avez été terrassé, sire, trois fois vous avez senti sur votre poitrine frémissante le genou du vainqueur divin.

A Moscou, à Leipzig, à Waterloo!

Vous qui aimiez tant Ossian, sire, ne connaissez-vous pas cette histoire de Thor, fils d'Odin? Un jour, il arriva dans une ville souterraine, et dont il ne connaissait pas le nom. Un cirque était ouvert tout garni de spectateurs; un chevalier, revêtu d'une armure noire, avait lancé son défi. Depuis le matin, il attendait inutilement son adversaire.

Thor entra, marcha droit à ce chevalier sombre et lui dit:

— Je ne sais pas qui tu es; mais n'importe, me voilà, combattons!

Et ils combattirent depuis le milieu du jour jusqu'à la nuit. C'était la première fois que Thor rencontrait un champion qui lui résistât.

Non-seulement celui-là résistait, mais encore, à chaque instant, Thor sentait qu'il prenait avantage sur lui, et cependant, quoiqu'à chacun de ses coups, tout son corps frémît, tout son sang se glaçât, il ne recula point d'un pas; et, quand les forces lui manquèrent, quand il lui fallut tomber, il tomba sur un genou, puis sur deux, puis sur une main, et, toujours essayant de combattre, il finit par se coucher, lui, Thor, lui, fils d'Odin, sur la poussière du cirque, haletant, vaincu, expirant!

— En faveur de ton courage, et parce que tu as fait ce que nul n'avait fait avant toi, dit le chevalier noir, je te fais grâce. Seulement, la première fois que tu me rencontreras et que nous lutterons ensemble, il n'en sera pas ainsi.

— Qui donc es-tu, étrange vainqueur? dit le fils d'Odin.

— Je suis la Mort, dit le chevalier noir en levant la visière de son casque.

Et Thor fut près d'un an à revenir à la vie pour avoir lutté ainsi contre la Mort.

Il en a été de vous comme de Jacob et de Thor, sire; vous

Digitized by Google

avez pensé devenir fou, vous avez été un an à revenir à la vie.

Voyons-le à l'Élysée.

Il y arrive à sept heures du matin.

Plus tard, il devine ce qu'il eût dû faire.

Écoutez-le :

— Quand je suis arrivé à Paris, j'étais épuisé. Depuis trois jours, je n'avais ni mangé ni dormi. Je me suis mis au bain en attendant les ministres que j'avais mandés. Sans doute, j'aurais dû aller tout de suite aux Chambres ; mais j'étais harassé de fatigue. Qui pouvait croire qu'elles se déclareraient si vite? Je suis arrivé à Paris à sept heures; à midi, les Chambres étaient à l'insurrection.

Puis il passe lentement la main sur son visage, et, d'une voix sourde :

— Après tout, dit-il, je ne suis qu'un homme.

Cromwell et Louis XIV aussi n'étaient que des hommes, sire, et l'un est entré aux Chambres le chapeau sur la tête, l'autre au Parlement le fouet à la main.

Mais l'un était plein de croyance, l'autre plein de jeunesse, tandis que vous, sire, vous n'aviez plus ni jeunesse ni foi.

— Je vieillis, dit-il à Benjamin Constant; on n'est plus à quarante-cinq ans ce qu'on est à trente. Je ne demande pas mieux que d'être éclairé.

Sire, sire! où avez-vous donc laissé éteindre le feu de votre génie, que ce soit à Benjamin Constant de vous éclairer?

Il arrive le 21, et, le 22, il abdique en faveur de son fils.

Et pourquoi abdique-t-il?

Les Chambres l'ont exigé.

Voyez-vous Napoléon, roi constitutionnel, s'empressant de céder au désir des Chambres!

Sire, l'homme du 22 juin est-il toujours l'homme du 18 brumaire, dites?

Attendez... Peut-être croit-il tout perdu ; peut-être, si quelque lueur d'espoir renaissait, rallumerait-il à cette lueur la flamme éteinte qui le fait, dans l'obscurité où il se trouve, recourir à la lanterne de Benjamin Constant.

Jérôme arrive le 22 au soir. Il tombe bien : Lucien vient

Digitized by Google

d'insulter son frère. L'homme sans ambition, le républicain pur, qui a refusé le titre de roi de Portugal, que lui offrait l'empereur, pour accepter celui de prince de Canino, que lui offrira le pape, Lucien est entré chez lui, et, à son tour, faisant des conditions à l'Élysée, comme Napoléon lui en avait fait à Mantoue, il lui avait dit :

— La France ne croit plus à la magie de l'Empire; elle veut la liberté jusque dans ses abus; elle aime mieux la Charte que les grandeurs de votre règne; avec moi, elle voudra la république, parce qu'elle y croira. *Je vous donnerai le commandement en chef des armées*, et, avec l'aide de votre épée, je sauverai la Révolution.

Vous le voyez, le moment est bon. Jérôme, d'ailleurs, vient de faire, jeune soldat, ce que Napoléon n'eût pas attendu d'un vieux général. A force d'activité, d'insistance, de volonté, il a arrêté les fuyards; il les a ralliés sous les murs de Laon; il les a remis aux mains du maréchal Soult, et c'est, épuisé de fatigue, tout sanglant encore des blessures qu'il a reçues, qu'il vient, non pas comme Lucien faire des conditions à son frère, mais apprendre à l'empereur la réorganisation des 1er, 2e et 6e corps, lesquels, réunis aux quarante-deux mille hommes du maréchal Grouchy, porteront à plus de quatre-vingt mille hommes l'armée avec laquelle il peut entrer en opérations immédiates, pour prendre sur le duc de Wellington une sanglante revanche.

Quatre-vingt mille hommes! c'est plus qu'il n'en a jamais eu pendant la campagne de 1814.

Sire, sire! c'est le cas de dire comme à Montereau : « Allons, Bonaparte, sauve Napoléon! »

Napoléon écoute Jérôme, ne répond rien, et le congédie.

Un instant après, on entend un grand tumulte sous la terrasse de l'Élysée : ce sont deux régiments de tirailleurs de la garde qui, formés d'enrôlés volontaires pris parmi les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, défilent en désordre devant le jardin, avant-garde d'une colonne innombrable d'hommes du peuple qui demandent à grands cris que l'empereur se mette à leur tête pour les mener à l'ennemi.

Digitized by Google

Ces régiments font partie de ceux dont le général Montholon vient de recevoir le commandement.

L'empereur lui ordonne de les faire retourner à leur poste, et s'avance lui-même vers eux, non pas pour exciter, mais pour calmer leur patriotisme.

Alors, un de ces hommes lui crie :

— Sire, souvenez-vous du 18 brumaire!

Vous croyez qu'à ce mot, à cette date, à ce souvenir, le cœur va bondir, l'œil étinceler? vous croyez que le cheval va sentir l'éperon et se cabrer?

Point.

— Vous me rappelez le 18 brumaire, dit-il; mais vous oubliez que les circonstances ne sont pas les mêmes. Au 18 brumaire, la nation était unanime dans son désir de changement; il ne fallait qu'un faible effort pour arriver à ce qu'elle désirait; aujourd'hui, il faudrait des flots de sang français, et jamais une seule goutte n'en sera versée par moi pour défendre une cause toute personnelle.

Cet homme comprend donc qu'il y a deux causes maintenant: sa cause personnelle et celle de la France.

Ah! cette fois, sire, vous avez raison; vous entrevoyez la première lueur de cette grande auréole qui vous fera dire à Sainte-Hélène :

— Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque.

Les deux régiments s'éloignèrent en se disant :

— Qu'a donc l'empereur? Nous ne le reconnaissons plus.

Et, en effet, il n'était plus reconnaissable. Le voilà sortant de Paris, le 25, en fugitif, pour aller à la Malmaison, où de nouvelles hésitations l'attendent.

Aussi n'en croit-on rien autour de lui. Le calme, ou plutôt l'abattement de l'Élysée épouvante amis et ennemis.

— C'est le sommeil du lion, dit-on tout bas, de crainte de le réveiller.

Ce départ pour la Malmaison est un fait bien autrement grave. L'empereur quitte Paris afin d'être libre de ses actions; il va faire un détour, regagner, par Saint-Denis, la route de

Digitized by Google

Laon, et, avant trois jours, on entendra le canon de quelque nouveau Montmirail.

Aussi lui envoie-t-on le général Becker pour le garder.

Rassurez-vous! c'est bien à la Malmaison qu'il va. Tout ce qu'il désire, ce vaincu, c'est un bâtiment, bon voilier, qui le conduise vite en Amérique. Il a hâte de la vie privée, et sera citoyen de New-York ou de Philadelphie; il se fera planteur, défricheur, laboureur.

Sire, il y a eu de quoi faire en vous un consul, un empereur, un roi, mais il n'y a pas en vous de quoi faire un Cincinnatus.

Ils le savent si bien, ces hommes qui se sont faits gouvernement à votre place, qu'ils expédient ordre sur ordre pour que vous partiez. Tant que vous serez à la Malmaison, il n'y aura rien de certain pour les Bourbons, avec lesquels ils ont déjà traité.

Et cependant ils ont tort; que fait l'empereur à la Malmaison? Les pieds sur l'appui de la fenêtre, il lit Montaigne.

Tout à coup, on entend un grand bruit, les tambours battent.

Les fanfares des instruments de cuivre résonnent; l'air retentit des cris de « Vive l'empereur! à bas les Bourbons! à bas les traîtres! »

— Qu'est-ce que cela, Montholon? demande l'empereur.

— Sire, c'est la division Brayer : vingt mille hommes qui reviennent de la Vendée; ils sont arrêtés devant les grilles du château.

— Que veulent-ils?

— Ils veulent qu'on leur rende leur empereur, et, si on ne leur rend pas, ils déclarent qu'ils viendront le prendre.

L'empereùr reste un instant pensif; sans doute, il calcule qu'avec les quatre-vingt mille hommes de Soult, les vingt mille hommes de Brayer, les cinquante mille fédérés, les trois millions de gardes nationaux, il y a encore une belle défense, une belle lutte à soutenir.

On annonce que le général Brayer demande à parler à l'empereur.

— Faites entrer.

Digitized by Google

— Sire, sire! au nom de mes soldats, en mon nom, au nom de la France! sire, venez! nous vous attendons!

— Pourquoi faire?

— Pour marcher à l'ennemi; pour venger Waterloo; pour sauver la France! Venez, sire, venez!...

Un an après, le pied sur l'appui de la fenêtre de Longwood, un livre à la main comme à la Malmaison, Napoléon disait :

—L'histoire me reprochera de m'en être allé trop facilement. J'avoue qu'il y eut un peu de dépit dans ma résolution. Quand, à la Malmaison, j'ai offert au gouvernement provisoire de me remettre à la tête de l'armée, pour profiter de l'imprudence des alliés et les anéantir sous les murs de Paris, avant la fin de la journée, vingt-cinq mille Prussiens auraient mis bas les armes. On n'a pas voulu de moi. J'ai envoyé promener les meneurs, et je suis parti. J'ai eu tort : les bons Français ont le droit de me le reprocher. *J'aurais dû monter à cheval, quand la division Brayer a paru devant la Malmaison; me faire conduire par elle au milieu de l'armée; battre l'ennemi, et prendre la dictature de fait, en appelant à moi le peuple des faubourgs de Paris. Cette crise de vingt-quatre heures aurait sauvé la France d'une seconde restauration.* J'aurais effacé par une grande victoire l'impression de Waterloo, et j'aurais toujours pu traiter pour mon fils, si les alliés avaient persisté à dire qu'ils n'en voulaient qu'à moi.

Cette fois, vous vous trompez, sire. Non, les bons Français n'ont rien à vous reprocher. Non, vous n'avez pas eu tort de partir. Non, il nous fallait, à nous, cette seconde restauration, la révolution de 1830 et celle de 1848; il nous fallait cette république qui, toute bâtarde qu'elle est, sera la marraine de toutes les républiques de l'Europe. Il vous fallait, à vous, l'hospitalité du *Bellérophon*, la traversée du *Northumberland*, l'exil de Sainte-Hélène; il vous fallait les persécutions de Longwood; il vous fallait votre longue agonie, comme il fallait au Christ sa couronne d'épines, son Pilate et son Calvaire.

Si vous n'aviez pas eu votre passion, vous ne seriez pas dieu.

Digitized by Google

XI

Déroute. — Le haricot de mouton reparaît. — M. Picot l'avoué. — A force de diplomatie, il obtient de ma mère de m'emmener à la chasse. — J'en perds le sommeil, le boire et le manger.

S'il avait pu rester, dans l'esprit des plus obstinés sceptiques de Villers-Cotterets, quelques doutes sur le désastre de Waterloo, le passage de Napoléon les eût levés tous.

D'ailleurs, cette avant garde de fuyards, que nous avions vue, ne faisait que précéder le corps d'armée.

Ce corps d'armée commença à apparaître dans la matinée du 22.

Je déclare ici que c'était un terrible et magnifique spectacle, sublime à force d'être hideux.

D'abord avaient passé, mêlés les uns aux autres, marchant sans ordre, sans tambour, presque sans armes, ceux qui s'étaient tirés sains et saufs, ou avec de légères blessures, de cette horrible boucherie.

Puis étaient venus ceux qui étaient blessés plus gravement, mais qui pouvaient encore, ou marcher, ou se tenir à cheval.

Enfin, vinrent ceux qui ne pouvaient ni marcher ni se tenir à cheval. Les malheureux, avec des bras emportés, des jambes brisées, des blessures qui leur trouaient le corps, couchés dans des charrettes, mal pansés ou n'ayant pas été pansés du tout, les malheureux se soulevaient encore, agitaient quelque lambeau sanglant, et criaient : « Vive l'Empereur ! »

Beaucoup retombaient morts. C'était leur dernier cri.

Le cortége funèbre dura deux ou trois jours.

Où conduisait-on tous ces hommes? Pourquoi endolorir leur agonie par cette exposition à l'ardent soleil de juin, par le cahot des charrettes, par l'absence de tout pansement ?

Y en avait-il donc tant, que, de Waterloo chez nous, toutes les villes en fussent encombrées?

Oh! c'est vue ainsi, loin des fanfares des trompettes, loin

Digitized by Google

des roulements des tambours, loin de la fumée du canon, loin des éclairs de la fusillade, c'est vue ainsi que la guerre est, non-seulement hideuse, mais folle, mais insensée!

Nous reconnaissions tous ces débris : c'était pourtant ce qui restait de ces beaux régiments que nous avions vus passer si fiers, si menaçants, et dont la musique, traduisant l'enthousiasme, jouait le *Veillons au salut de l'empire*!

Hélas! l'armée était détruite, et l'Empire abattu.

Enfin, les charrettes devinrent plus rares, et disparurent tout à fait.

Alors commença le passage de ces corps ralliés par Jérôme sous les murs de Laon.

Chaque régiment était réduit des deux tiers.

Il restait quinze de ces malheureux mamelouks; les autres étaient tués ou dispersés.

Deux ou trois officiers, sur vingt-cinq ou trente qui avaient logé chez nous, vinrent nous voir en repassant. Les autres étaient restés, soit à la ferme du Goumont, soit à la Haie-Sainte, soit dans le fameux ravin qui servit de fosse commune à dix mille héros!...

Au milieu de cette déroute, mon beau-frère et ma sœur arrivèrent. Grâce aux souvenirs du siége de Soissons, en 1814, siége pendant lequel M. Letellier avait été maire, et s'était admirablement conduit, son fils avait obtenu de l'avancement. Il était nommé contrôleur ambulant à Villers-Cotterets.

Il arriva avec ma sœur par la route de Paris, juste au moment où l'on attendait l'ennemi par la route de Soissons.

Cette fois, les cruautés étaient moins grandes : nulle part il n'y avait résistance. Napoléon avait abdiqué, on avait proclamé Napoléon II. Personne n'avait l'air de croire au sérieux de cette proclamation, pas même ceux qui l'avaient faite.

Un jour, nous entendîmes des clairons sonnant un air étranger, et nous vîmes déboucher, sur la place de la ville, cinq ou six mille hommes.

C'étaient des Prussiens du grand-duché de Bade, vêtus de ces charmants uniformes auxquels on ne pouvait faire que ce reproche, d'être trop élégants pour des uniformes militaires.

Digitized by Google

Un régiment anglais marchait de concert avec eux.

Deux officiers anglais nous échurent.

Le fameux haricot de mouton avait reparu. Nos hôtes étaient deux braves jeunes gens pleins d'appétit qui lui firent honneur.

Ils ne parlaient pas français ; il est inutile de dire que je ne savais pas un mot d'anglais à cette époque. L'un d'eux eut l'idée de me parler latin.

J'avoue que, d'abord, je crus qu'il continuait à me parler anglais, et que j'admirai sa persistance.

Enfin, je découvris qu'il me faisait, dans la langue de Virgile, l'honneur de m'offrir de boire un verre de vin avec lui.

J'acceptai, et, pendant le reste de la journée, nous pûmes nous entendre, ou à peu près.

Le dépôt de mendicité, que nous avions tant maudit, nous sauva d'une garnison étrangère ; de sorte que cette grande inondation anglaise, russe et prussienne, ne fit que passer chez nous, mais ne séjourna point.

Puis les nouvelles nous arrivèrent de Paris, de la province et de l'étranger.

Quelques-unes de ces nouvelles étaient terribles pour nous.

Le 2 juillet, en même temps que les puissances alliées déclaraient Napoléon prisonnier de guerre, on assassinait le maréchal Brune à Avignon.

Hélas! c'était le seul de tous les amis de mon père qui nous fût resté fidèle!

Je me dis alors qu'un jour, quand je serais homme, j'irais à Avignon, et que, d'une façon ou d'une autre, je ferais payer sa mort à ses assassins.

J'ai tenu parole.

Le 19 août, comme Napoléon arrive à la hauteur du détroit de Gibraltar, Labédoyère est fusillé.

Enfin, le 7 décembre, le maréchal Ney est fusillé dans l'allée de l'Observatoire.

Puis tout reprit sa marche naturelle, et, dans notre petite ville, éloignée de tout bruit, isolée au milieu de sa forêt, on

Digitized by Google

eût pu croire que rien n'était changé; quelques-uns, comme Mocquet, avaient eu le cauchemar, voilà tout.

Nous étions de ceux-là.

On comprend bien que le retour de Napoléon, et les événements des Cent-Jours avaient fait oublier à M. Deviolaine le procès-verbal de M. Creton, et qu'il n'avait plus été question ni des cinquante francs d'amende, ni de la confiscation de mon fusil.

Seulement, mon fusil avait été presque aussi complétement confisqué que s'il fût tombé entre les mains de l'inspection forestière. Il avait été caché, non pas de peur que les Prussiens ne le prissent pour une arme de guerre, mais de peur qu'ils ne l'emportassent comme arme de luxe.

Dans la cachette, il s'était rouillé; il fallut donc, pour le remettre en état, le porter chez mon bon ami Montagnon.

Une fois là, il était à ma disposition, comme on sait.

Parmi les habitués intimes de notre maison, était un M. Picot, avoué de son état, — frère de Picot de Noue et de Picot de l'Épée, — grand chasseur devant Dieu, et presque aussi envié par moi, comme chasseur en plaine, que l'était M. Deviolaine comme chasseur en forêt. En effet, — par son frère, fermier de trois ou quatre mille hectares, et fort jaloux de sa chasse, quoique son fils chassât peu, et que lui ne chassât point du tout, — M. Picot, l'avoué, avait à lui et à son chien d'arrêt, en toute propriété usufruitière, les trois ou quatre terroirs les plus giboyeux des environs de Villers-Cotterets; aussi, bien qu'il ne fût pas réputé un des meilleurs tireurs du pays, faisait-il des chasses magnifiques, dont je voyais d'un œil envieux sa carnassière rebondie accuser le résultat, lorsqu'il passait devant notre porte pour rentrer *dans ses foyers*, comme il avait l'habitude de dire.

Je compris que ce n'était point le tout que M. Picot fût de nos amis, mais qu'il fallait particulièrement que je fusse des siens. Ce point établi dans mon esprit, les câlineries commencèrent.

Comment m'y pris-je? Je n'en sais rien, car l'homme n'était point facile à séduire; mais ce que je sais, c'est qu'au bout

d'un mois de séductions, M. Picot m'offrit de me conduire à la chasse avec lui.

Seulement, il ne voulait pas me conduire sans la permission de ma mère.

Là était le nœud.

J'exposai ma demande; ma pauvre mère en devint toute pâle.

M. Picot, bien entendu, était là.

— Oh! mon Dieu! lui dit-elle, quand nous avons sous les yeux l'exemple de M. Danré et celui de votre pauvre neveu Stanislas, comment avez-vous le courage de me le prendre?

— Diable! je ne vous le prends pas, s'écria M. Picot. Je ne me soucie pas que vous m'attaquiez en débauche d'enfant mineur : je voulais lui procurer un peu de plaisir; il adore la chasse, cet enfant, et, sous ce rapport-là, vous savez de qui il tient... Vous ne voulez pas qu'il s'amuse? N'en parlons plus.

Quoiqu'au premier moment je ne l'appréciasse point à sa valeur, la forme de la phrase était adroite; car, toute courte qu'elle était, ce qui est déjà un mérite dans une phrase d'avoué, elle contenait deux arguments irrésistibles : « Sous ce rapport-là, vous savez de qui il tient, » et « Vous ne voulez pas qu'il s'amuse? N'en parlons plus. »

Celui de qui je tenais, c'était mon père. Or, dire à ma mère que je ressemblais à mon père, que j'avais la voix de mon père, que j'avais les goûts de mon père, c'était une grande séduction.

Ajouter à cela qu'elle ne voulait pas que je m'amusasse, c'était lui faire un grand reproche, à elle, bonne et excellente mère, qui eût vendu son dernier couvert d'argent pour me donner un plaisir.

La péroraison elle-même était calculée : le *n'en parlons plus* avait été jeté avec un tel laisser aller, qu'il voulait dire : « Pardieu! gardez votre gamin, si vous voulez; c'était par pure complaisance que je l'emmenais... Vous ne voulez pas que je fasse son éducation de chasseur, c'est de la peine de moins. *N'en parlons plus.* »

Aussi, à mon grand étonnement, ma mère, au lieu d'accep-

Digitized by Google

ter le *n'en parlons plus*, et de n'en plus parler, poussa-t-elle un soupir, et, au bout d'un instant :

— Oh! mon Dieu! dit-elle, je sais bien que, s'il ne chasse pas avec vous, il chassera avec un autre ou même tout seul. J'aimerais donc mieux, au bout du compte, vous le confier, à vous qui êtes prudent.

M. Picot me fit un signe du coin de l'œil.

Ce signe voulait dire : « Allons vite! saute sur ce demi-consentement, et fais-en un consentement complet. »

Je compris; je jetai mes deux bras au cou de ma mère, l'embrassant, la remerciant, la caressant.

— Eh! ma chère madame Dumas, dit M. Picot pour vaincre un dernier scrupule, il connaît les fusils comme un armurier! Que diable voulez-vous qu'il lui arrive? C'est bien plutôt moi qui risque qu'il ne m'envoie du plomb.

— Ah! il y a encore cela? dit ma mère.

— Oui, mais je n'ai pas peur. Je le mettrai à bonne distance de moi, soyez tranquille.

— Et vous lui chargerez son fusil?

— Je lui chargerai son fusil, soit.

— Allons, puisque vous le voulez!

Ma pauvre mère eût plus justement pu dire : « Puisqu'il le veut! »

J'ai eu bien des désirs accomplis, bien des vanités satisfaites, bien des ambitions atteintes et dépassées même. Je ne sais pas si jamais désirs, vanités, ambitions réalisés, m'ont donné une joie pareille à celle que me causèrent ces quelques mots : « Allons, puisque vous le voulez! »

M. Picot ne me fit point languir : il arrêta, pour le lendemain dimanche, une chasse au miroir.

Ce n'était qu'une chasse aux alouettes, c'est vrai, mais enfin c'était une chasse.

Aussitôt la permission accordée, j'avais couru chez Montagnon lui faire part de la bonne nouvelle, et lui demander mon fusil; puis je l'avais démonté, je l'avais lavé, quoiqu'il fût propre et parfaitement huilé; enfin, le soir, je l'avais monté dans ma chambre, et placé près de mon lit.

Digitized by Google

Il va sans dire que je ne fermai pas l'œil de la nuit; de temps en temps, j'allongeais la main, pour m'assurer que mon cher fusil était toujours là. Jamais maîtresse adorée ne fut plus caressée que cet assemblage insensible de bois, de fer et d'acier.

Malheureusement, nous étions au mois de novembre, et le jour venait tard; mais, si le jour, en se levant, regarda de mon côté, il me vit plus matinal que lui, et déjà revêtu de ma défroque de chasseur.

Tout cela formait un singulier mélange d'élégance et de pauvreté.

Le fusil était charmant; un véritable petit fusil de duchesse à canon doré et cannelé, à lumière et à bassinet doublés de platine, à crosse de velours.

Ma poire à poudre à amorcer était une poire à poudre arabe rapportée d'Égypte par mon père, et faite d'une petite défense d'éléphant; du reste, toute damasquinée d'or, comme ces choses d'Orient sur lesquelles il semble que le soleil ait déteint.

Ma poire à poudre à charger était en corne transparente comme du verre, et montée tout en argent. La charge, ou plutôt ce qui contenait la charge, était un renard couché, ciselé comme si Barye eût existé de ce temps-là: elle venait de la princesse Pauline.

Tout le reste de l'accoutrement était plus que modeste, et jurait fort avec ces trois objets de luxe.

Au reste, ne sachant pas encore ce que c'était que l'amour, je ne savais pas non plus ce que c'était que la coquetterie.

Je couchais dans la même chambre que ma mère; elle se leva en même temps que moi, joyeuse et attristée à la fois; joyeuse de ma joie, attristée de ce premier échappement, si je puis parler ainsi, à sa puissance maternelle.

Je courus chez M. Picot; lui n'était pas levé; je fis si grand bruit, que je le réveillai.

— Oh! oh! me dit-il en passant sa culotte de velours à côtes et ses grandes guêtres de cuir, c'est déjà toi, garçon?

— C'est qu'il est tard, monsieur Picot, il est sept heures.

— Oui; mais il a neigé, et les alouettes ne se lèvent qu'à midi.

Digitized by Google

— Comment! nous attendrons jusqu'à midi? m'écriai-je.

— Oh! pas tout à fait; seulement, nous déjeunerons.

— Pourquoi faire?

— Mais pour déjeuner, donc! reprit M. Picot. Oh! je suis un trop vieux chasseur pour m'embarquer ainsi l'estomac vide; bon pour toi qui débutes.

En réfléchissant, je n'étais pas non plus très-ennemi du déjeuner, d'autant plus que, chez M. Picot, on déjeunait à merveille.

Nous déjeunâmes donc. M. Picot savoura son café, de la première à la dernière goutte, en véritable sybarite du XVIII[e] siècle.

Voltaire avait mis cette liqueur fort à la mode en s'empoisonnant régulièrement trois fois par jour avec elle.

Quant à moi, mes yeux ne quittaient pas la fenêtre; je voyais bien que c'était le temps couvert qui faisait que M. Picot ne se pressait pas.

Tout à coup je jetai un cri de joie : un rayon de soleil commençait de percer l'atmosphère grise et neigeuse.

— Oh! voyez, voyez! m'écriai-je, voilà le soleil!

En ce moment, j'étais dévot comme un brahme.

— Partons, dit M. Picot.

Nous partîmes; le domestique nous suivit, portant le miroir et le paquet de ficelle.

M. Picot passa par son jardin, qui donnait sur un pauvre faubourg appelé les *Buttes*, ou plutôt les *Huttes*, car il était composé bien plutôt de huttes que de maisons.

J'étais désolé. J'avais espéré passer par la ville, et me faire voir à mes concitoyens dans toute ma gloire.

Nous dressâmes notre établissement sur le point culminant de la plaine. Nous mîmes notre miroir en rotation, et nous attendîmes.

Digitized by Google

XII

Chasse aux alouettes. — Je deviens fort en thème. — La perdrix démontée. — Au bout du fossé, la culbute. — La ferme de Brassoire. — Boutade de M. Deviolaine en trouvant sa femme accouchée.

Quel savant ornithologiste a découvert le premier la coquetterie des alouettes? Quel profond philosophe a deviné qu'en agitant des plaques de métal ou de verre, les alouettes viendraient s'y mirer, pourvu que ces plaques fussent brillantes, et que, plus elles seraient brillantes, plus les folles petites bêtes viendraient facilement et abondamment?

Ce plaisir de se voir coûta la vie à une vingtaine d'alouettes, et, pour ma part, je fus le bourreau de six.

J'avais tiré trente coups de fusil, à peu près; mais M. Picot n'en déclara pas moins que c'était très-bien pour un commençant, et que je donnais des espérances.

M. Picot ne s'était pas le moins du monde donné la peine de charger mon fusil, et il ne m'était arrivé aucun accident.

Aux premières maisons, je quittai M. Picot; je tenais fort à traverser la ville, mon fusil sous le bras, mes alouettes au cou. Jamais Pompée ou César, rentrant à Rome en triomphateurs, ne furent aussi fiers que moi.

Hélas! comme tout s'use en ce monde, joie, douleur et même vanité! Un moment vint où, comme César, j'abandonnai le triomphe à mes lieutenants.

Je n'eus plus qu'une pensée : c'était la chasse promise pour le dimanche suivant, si l'abbé Grégoire était content de moi.

On sait comment je faisais mes versions; je jugeai à propos de ne rien changer à mes habitudes; quant aux thèmes, j'y mis une telle attention, que l'abbé Grégoire déclara que, si je continuais, je pourrais avant un an entrer en sixième dans un collége de Paris.

En outre, j'appris pour ma satisfaction personnelle deux ou trois cents vers de Virgile.

Si mauvais latiniste que je sois, j'ai toujours adoré Virgile :

Digitized by Google

cette compassion des exilés, cette mélancolie de la mort, cette prévoyance du Dieu inconnu qui sont en lui, m'ont dès l'abord souverainement attendri; la mélodie de ses vers, leur facilité à être scandés me charmaient surtout, et parfois me bercent encore dans mes demi-sommeils. J'ai su par cœur des chants entiers de l'*Énéide*, et, aujourd'hui, je crois que je pourrais dire d'un bout à l'autre le récit d'Énée à Didon, quoique je ne sois pas capable de construire une phrase latine sans faire trois ou quatre barbarismes.

Le dimanche tant attendu arriva enfin! même insomnie pendant la nuit, même émotion au matin, même ardeur au départ. Ce jour-là, nous ne chassions plus au miroir, mais purement et simplement devant nous; les perdrix partaient à des distances énormes. N'importe! je tirais toujours; seulement, rien ne tombait. Enfin, en arrivant à la crête d'une de ces montagnes, qu'on appelle chez nous des *larris*, je surpris une pariade qui partit à une portée ordinaire. J'envoyai mon coup de fusil au hasard : une des deux perdrix, atteinte à l'extrémité du fouet de l'aile, indiqua par la déclivité de son vol qu'elle était blessée.

— Touchée! me cria M. Picot.

Je l'avais bien vu, qu'elle était touchée, et j'étais parti après elle.

Ce fut seulement quand je me sentis lancé sur la pente rapide que je compris mon imprudence. Au bout de vingt pas, je ne descendais plus, je bondissais; au bout de trente, je ne bondissais plus, je volais, je sentais à tout moment mon équilibre près de se perdre; ma vitesse s'accroissait en raison de ma pesanteur; j'étais une application vivante du carré des distances de Galilée. M. Picot me voyait dégringoler sans pouvoir me retenir, tant j'étais lancé violemment vers un endroit où la montagne était coupée à pic par l'ouverture d'une carrière; je voyais moi-même la direction que je prenais sans avoir la puissance de m'arrêter. Le vent avait emporté déjà ma casquette; je jetai mon fusil, j'arrivai à cette ouverture. Tout à coup la terre me manqua, je sautai ou plutôt je tombai d'une hauteur de dix à douze pieds, et je disparus dans la neige,

Digitized by Google

que le vent avait fort heureusement amassée en un douillet édredon d'un mètre d'épaisseur à l'endroit où j'étais tombé!

J'eus grand'peur, je l'avoue; je me crus tué! En tombant, je fermai les yeux; sentant que je ne m'étais fait aucun mal, je les rouvris; la première chose que je vis fut la tête de la chienne de M. Picot, qui me regardait du point où j'avais sauté, et où, plus maîtresse d'elle-même que moi, elle s'était arrêtée.

— Diane, criai-je, Diane, ici! cherche, cherche!

Et, me relevant, je repris ma course après ma perdrix.

Je vis de loin M. Picot, qui, monté sur la pointe d'un rocher, levait les bras au ciel; il m'avait cru broyé. Je n'avais pas même une égratignure.

Il faisait, dans le paysage, un effet que je n'oublierai jamais.

J'avais perdu de vue ma perdrix, mais je savais dans quelle direction elle s'était abattue. J'entraînai Diane dans cette direction. A peine eut-elle fait vingt pas, qu'elle rencontra et se mit à suivre la piste au petit trot.

— Laisse-la faire, me criait M. Picot, laisse-la faire; elle en revoit, elle en revoit.

Je n'avais garde, je courais plus fort qu'elle, et devant elle. Enfin, le hasard me conduisit sur la perdrix, qui se mit à piéter comme piète une perdrix.

— La voilà, criai-je à M. Picot, la voilà! Diane, Diane, ta ta ta ta ta!

Diane la vit; il était temps, l'haleine me manquait. J'eus encore la force d'aller jusqu'à ce qu'elle la tînt gueuletée: je me jetai sur elle, je la lui arrachai, je la levai par une patte pour la montrer à M. Picot, et je tombai.

Jamais je ne me sentis si près de rendre l'âme; jamais mon dernier souffle ne fut plus proche de mes lèvres: quatre pas de plus, et mon cœur se brisait.

Tout cela pour une perdrix qui valait quinze sous!

Étrange valeur que celle qui est donnée aux choses par la passion!

Je m'étais presque évanoui; mais, plus je me sentais près

Digitized by Google

de l'évanouissement, plus je serrais ma perdrix, de sorte que je revins à moi, sans l'avoir abandonnée un seul instant.

M. Picot m'avait rejoint. Il m'aida à me relever. La perdrix était encore vivante; il lui cogna le derrière de la tête sur le canon de son fusil, puis il la fourra dans ma carnassière toute voletante de douleur.

Je tournai ma carnassière de manière à pouvoir plonger les yeux dans le filet, et je regardai la pauvre bête agoniser jusqu'à la fin.

Alors, je m'aperçus que je n'avais plus ni fusil ni casquette.

Je me mis à la recherche de mon fusil, et M. Picot envoya Diane à celle de ma casquette.

Ce fut là que se borna ma chasse, ce jour-là; c'était bien assez, Dieu merci! Levaillant, après son premier éléphant tué sur les bords de la rivière Orange, n'était pas plus heureux que moi.

Mon triomphe fut complet. En rentrant à la maison, je trouvai mon beau-frère, qui arrivait de tournée.

Je lui montrai ma perdrix; elle avait déjà fait connaissance avec la moitié de la ville.

Il me fit, du bout du doigt, une croix sur le front avec le sang de ma victime.

— Au nom de saint Hubert, me dit-il, je te baptise chasseur, et, maintenant que tu es baptisé...

— Eh bien? demandai-je.

— Eh bien, je t'invite pour dimanche prochain à une battue chez M. Mocquet de Brassoire.

Je bondis de joie : ces battues chez M. Mocquet de Brassoire avaient une réputation départementale.

On y tuait jusqu'à quarante ou cinquante lièvres.

— Oh! mon Dieu! murmura ma mère, il ne lui manquait plus que cela!

Cette invitation de mon beau-frère avait, pour ma mise hors de page, une tout autre importance que celle qu'elle paraissait avoir au premier abord.

Cette battue à Brassoire était une véritable chasse avec tous les grands tireurs des environs, avec M. Deviolaine surtout,

Digitized by Google

qui, ayant une fois été mon compagnon de chasse, et ayant fraternisé dans la plaine, ne pouvait plus être mon ennemi dans la forêt.

Virgile et Tacite s'en ressentirent; l'abbé Grégoire fut enchanté de moi, et il ne se trouva aucun obstacle, lorsque la carriole de chasse de M. Deviolaine s'arrêta devant notre porte, à ce que je montasse dedans.

C'était le samedi soir : la ferme de Brassoire, situé entre les deux forêts de Villers-Cotterets et de Compiègne, est distante de trois lieues et demie de Villers-Cotterets. Il fallait donc aller y coucher la veille, pour commencer, le lendemain, la chasse avec le jour.

Oh! la forêt, comme elle me parut belle, quoique dépouillée de ses feuilles! Il me sembla en prendre possession en conquérant. N'avais-je pas là, à mes côtés, le vice-roi de cette forêt, qui me traitait presque en homme, et cela, parce que j'avais des guêtres, une poire à poudre et un fusil!

M. Deviolaine jurait bien encore, mais ses jurons me paraissaient charmants et pleins de grâce; j'aurais voulu jurer comme lui.

Un mois ou deux auparavant, sa famille s'était augmentée d'une petite fille. Au bout de treize ou quatorze ans, il avait pris, en tout bien tout honneur, l'idée à sa femme de lui faire ce cadeau.

M. Deviolaine l'avait accepté comme il acceptait tout, en grognant. Seulement, son excentricité s'était révélée par une de ces boutades grotesques qui lui étaient toutes particulières. Quoique la nouvelle venue fût grosse comme une rave à son arrivée en ce monde, sa mère avait fort crié en la mettant au jour.

Ces cris, M. Deviolaine les avait entendus de son cabinet; mais, comme, avec son apparente brutalité, il ne pouvait pas voir souffrir un pigeon, il s'était bien gardé de paraître, tant que les cris avaient duré. Les cris éteints, il avait prêté une oreille plus tranquille aux autres bruits; il avait entendu des pas dans son escalier; la porte de son cabinet s'était ouverte, et la cuisinière avait apparu sur le seuil.

Digitized by Google

— Eh bien, Joséphine? avait demandé M. Deviolaine.

— Eh bien, monsieur, c'est fini. Madame est accouchée.

— Heureusement?

— Heureusement.

— De quoi?

— D'une fille.

M. Deviolaine fit entendre un grognement des plus significatifs.

— Oh! mais, ajouta vivement Joséphine, jolie, jolie comme les Amours! C'est tout le portrait de monsieur.

— En ce cas, grommela M. Deviolaine, en voilà une qui ne trouvera pas facilement à se marier. Tout mon portrait, tant pis! tant pis, morbleu! tant pis!... Je n'en fais jamais d'autre!

Et il s'achemina vers la chambre de sa femme.

Nous étions là, ma mère et moi; l'accouchée était dans son lit; une adorable petite fille blanche et rose, qui, sous le nom de madame Davesne, est encore aujourd'hui une des jolies femmes de Paris, attendait dans des langes garnis de dentelles la visite de M. Deviolaine.

Il entra, le cou dans les épaules, les mains dans les poches, regarda autour de lui, étudia la topographie de la salle, et alla droit au berceau, dont il inspecta la mignonne habitante en fronçant son gros sourcil noir.

Puis, se retournant vers sa femme :

— Et c'est pour cet embryon-là que vous avez fait tant de tapage, madame Deviolaine? demanda-t-il.

— Mais oui, sans doute, dit l'accouchée.

— Peuh! fit M. Deviolaine en haussant les épaules; quand je ne suis pas constipé, je fais des crottes plus grosses que ça... — Bonjour, madame Dumas! Bonjour, morveux!

Et, tournant sur les talons, il sortit comme il était entré.

— Merci, monsieur Deviolaine, dit l'accouchée. Ah! je vous réponds bien que ce sera la dernière, celle-là!

Madame Deviolaine a tenu parole.

Eh! oui, chère et jolie Louise, voilà comme vous avez été traitée le jour de votre naissance; vous vous en êtes bien ven-

Digitized by Google

gée en restant mignonne et charmante, comme je vous ai vue la dernière fois que je vous ai rencontrée.

XLI

M. Moquet de Brassoire. — L'embuscade. — Trois lièvres me chargent. — Ce qui m'empêche d'être le roi de la chasse. — Faute d'avoir attaqué le taureau par les cornes, je manque d'être éventré par lui. — Sabine et ses petits.

Je demande pardon de la digression; au reste, elle nous a conduits à Brassoire.

Au bruit de notre voiture, M. Moquet accourut pour nous recevoir. C'était un de ces riches fermiers à l'hospitalité antique, qui, à chaque fois qu'il y avait chez lui une de ces chasses gigantesques réunissant tous les chasseurs des environs, tuait un cochon, un veau et un mouton. D'ailleurs, homme d'esprit, d'instruction, habile à la théorie et à la pratique, et passant pour avoir les plus beaux mérinos qu'il y eût à vingt lieues à la ronde.

Un splendide souper nous attendait. Il va sans dire qu'un chasseur qui se présentait comme moi, simple conscrit, avec des états de service sur lesquels étaient portés, pour toute recommandation, six alouettes et une perdrix, fut l'objet des brocards de toute la compagnie, brocards auxquels M. Moquet, en sa qualité d'hôte, eut le bon esprit de ne point prendre part. Seulement, en nous levant de table :

— Laissez faire, me dit-il tout bas, je vous placerai aux bons endroits, et il ne tiendra pas à moi que, demain soir, ce ne soit vous qui vous moquiez d'eux.

— Soyez tranquille, répondis-je avec cette charmante confiance qui ne m'abandonnait jamais, je ferai de mon mieux.

Le lendemain, à huit heures du matin, tous les chasseurs étaient réunis, et une trentaine de paysans des environs faisaient queue à la grande porte de la ferme.

C'étaient des rabatteurs.

Digitized by Google

Les chiens hurlaient à faire pitié; ils comprenaient, ces pauvres animaux, que, dans ces chasses-là, ils n'avaient rien à faire.

A peine en prenait-on un ou deux, choisis parmi les plus rudes jarrets de la troupe, pour les lâcher sur un lièvre blessé et menaçant de gagner la forêt.

Ceux-là avaient d'ordinaire un homme spécialement attaché à leur service, et, à part les courts moments où ils étaient lâchés, demeuraient rigoureusement en laisse.

La chasse commençait à la sortie de la ferme. M. Moquet expliqua au chef rabatteur le plan général de la journée, se réservant de lui faire connaître, à son moment, le plan particulier de chaque battue.

Je fus placé à cent pas de la ferme, dans un ravin sablonneux; les enfants, en jouant, avaient creusé un grand trou dans le sable. M. Moquet m'indiqua ce trou, et m'invita à m'y blottir, m'affirmant que, si je ne bougeais pas, les lièvres viendraient m'y réchauffer les pieds.

Je n'avais pas grande confiance dans la localité. Cependant, comme M. Moquet commandait en chef l'expédition, il n'y avait pas d'observation à faire. Je m'affaissai dans ma cachette, quitte à en sortir comme une surprise, si l'occasion se présentait.

Le rabat commença. Aux premiers cris poussés par les rabatteurs, deux ou trois lièvres se levèrent, et, après avoir balancé un moment pour savoir quel chemin suivre, il se mirent, comme les trois Curiaces, à prendre, à distances inégales les uns des autres, la route de mon ravin.

J'avoue que, lorsque je les vis venir à moi aussi directement que s'ils se fussent, en effet, donné rendez-vous dans le trou où j'étais caché, un éblouissement me passa sur les yeux. A travers cette espèce de voile étendu entre eux et moi, je les voyais s'avancer rapidement; et, à mesure qu'ils s'avançaient, mon cœur battait plus fort. Il faisait six degrés au-dessous de zéro, et l'eau me coulait sur le front. Enfin, celui qui faisait tête de colonne parut prendre résolûment le parti de me charger, et vint droit à moi. Depuis le moment de son départ, je le

Digitized by Google

tenais en joue; j'aurais pu le laisser approcher à vingt pas, à dix pas, à cinq pas; je n'en eus pas la force : à trente pas, à peu près, je lui lâchai mon coup en plein visage.

Le lièvre fit à l'instant même un *tête à la queue* des plus significatifs, et commença une série de cabrioles véritablement fantastiques.

Il était évident qu'il était touché.

Je bondis hors de mon trou comme un jaguar, en criant :

— Il y est! il en tient! Lâchez les chiens!... Ah! brigand! ah! coquin!... Attends, attends!

Le lièvre entendait ma voix, et n'en faisait que de plus extravagants écarts.

Quant à ses deux compagnons, l'un rebroussa chemin, et força les rabatteurs; l'autre prit son parti, et passa si près de moi, que, n'ayant plus rien dans mon fusil, je lui jetai le fusil lui-même.

Mais cette agression incidente ne m'avait pas détourné de la poursuite principale. J'étais lancé sur mon lièvre, qui continuait à se livrer à la gymnastique la plus incohérente et la plus effrénée, ne faisant pas quatre pas en droite ligne; sautant deci, sautant delà; bondissant en avant, bondissant en arrière; trompant tous mes calculs, comme mon père avait trompé ceux du caïman, en courant à droite et en courant à gauche; s'échappant, quand je croyais le tenir; gagnant dix pas sur moi, comme s'il n'avait pas la moindre égratignure; puis, tout à coup, rebroussant chemin et venant me passer entre les jambes. On eût dit une gageure. Je ne criais plus : je hurlais; je ramassais des pierres et je les lui jetais. Quand je me croyais à sa portée, je me laissais tomber à plat ventre, espérant le prendre entre moi et la terre, comme sous un trébuchet. J'apercevais au loin, à travers une sorte de nuage, les autres chasseurs, moitié riants, moitié furieux; riant de l'exercice auquel je me livrais, furieux du bruit et du mouvement que j'apportais au milieu de la battue, et qui faisait rebrousser chemin à tous les lièvres. Enfin, après des efforts inouïs, j'attrapai le mien par une patte, puis par les deux, puis par le milieu du corps. Il jetait des cris de désespéré; je

Digitized by Google

le pris contre ma poitrine, comme Hercule avait fait d'Antée, et je regagnai mon trou, tout en ayant soin de recueillir, en passant, mon fusil, gisant sur le chemin déjà parcouru par moi.

De retour à mon domicile, je pus examiner mon lièvre avec attention. Cet examen m'expliqua tout : je lui avais crevé les deux yeux sans lui faire aucune autre blessure.

Je lui allongeai sur la nuque ce fameux coup, qui lui servit comme lièvre, quoique Arnal l'ait appelé *le coup du lapin.*

Puis je rechargeai mon fusil, le cœur tout bondissant, la main toute tremblante.

Il me sembla bien que la charge était un peu forte, mais j'étais sûr du canon, et cet excédant de quatre ou cinq lignes me donnait la chance de tuer de plus loin.

A peine étais-je replacé, que je vis un autre lièvre venant droit à moi.

J'étais guéri de la manie de le tirer en tête. D'ailleurs, celui-là promettait de me passer en plein travers, à vingt-cinq pas.

Il tint sa promesse. Je l'ajustai avec plus de calme qu'on n'eût pu m'en demander, et fis feu, convaincu que j'avais ma paire de lièvres.

L'amorce brûla, mais le coup ne partit point.

C'était un malheur ! J'essayai un de ces jurons qui allaient si bien à M. Deviolaine, mais je le lâchai à moitié : ils ne m'allaient pas du tout, à moi. Je n'ai jamais su jurer, même dans mes plus grands moments de colère.

J'épinglai mon fusil, je l'amorçai et j'attendis.

Décidément, M. Moquet ne m'avait pas trompé : un troisième lièvre venait sur les traces de ses devanciers.

Comme le dernier, il me passa en plein travers, à vingt pas ! comme le dernier, je l'ajustai, et, quand je le tins bien au bout de mon canon, j'appuyai le doigt sur la détente.

L'amorce seule brûla.

J'étais furieux ; c'était à en pleurer de rage.

D'autant plus qu'un quatrième lièvre arrivait au petit trot.

Digitized by Google

Il en fut de celui-ci comme des deux autres. Il y mit toute la complaisance, et mon fusil tout l'entêtement possible.

Il passa à quinze pas de moi, et, pour la troisième fois, mon fusil brûla son amorce, mais ne partit point.

Cette fois, je pleurai véritablement. Un bon tireur, posté à ma place, aurait tué quatre lièvres; moi, débutant, j'en eusse certainement tué deux.

C'était la fin de la battue. M. Moquet vint à moi. Placé comme je l'étais, dans un fond, les autres chasseurs n'avaient pu voir le triple accident qui m'était arrivé. Il venait s'informer, voyant tous les lièvres me passer sur le corps et n'entendant aucune détonation, il venait s'informer si j'étais mort ou endormi.

J'étais tout simplement désespéré. Je lui montrai mon fusil.

— Il a brûlé l'amorce trois fois, monsieur Moquet, lui criai-je d'une voix lamentable; trois fois sur trois lièvres!

— Raté ou brûlé l'amorce? demanda M. Moquet.

— Brûlé l'amorce!... Que diable peut-il y avoir à la culasse?

M. Moquet hocha la tête; puis, en vieux chasseur à qui rien ne manque, il sortit de son carnier un tire-bourre, l'emmancha à l'extrémité de sa baguette, tira d'abord la bourre de mon fusil, puis le plomb, puis la seconde bourre, puis la poudre; puis, après la poudre, un demi-pouce de terre qui, lorsque j'avais jeté mon fusil après le lièvre, était entré dans le canon, et que j'avais repoussé au fond de la culasse en appuyant ma première bourre sur la poudre.

J'eusse tiré cent lièvres, que mon fusil eût raté cent fois.

Fragilité des choses humaines! Sans ce demi-pouce de terre, j'avais deux ou trois lièvres et j'étais le roi de la battue.

Tous les lièvres m'étaient passés, excepté un seul, qui était passé à M. Dumont de Morienval, et que M. Dumont avait tué.

Mon bonheur s'était épuisé dans cette première battue. On en fit dix autres, pas un lièvre ne me passa plus à portée.

Je rentrai harassé. J'avais tué mon lièvre à cent pas de la ferme; M. Moquet avait voulu l'y envoyer tout de suite, mais je n'avais pas voulu m'en séparer ainsi.

Digitized by Google

Je l'avais porté sur mon dos pendant huit ou dix lieues.

Il va sans dire qu'au milieu des railleries qui brodent toujours un dîner de chasseurs, une bonne part fut envoyée à mon adresse. Les évolutions auxquelles je m'étais livré; tous les lièvres me passant, par cette intuition que mon fusil était chargé avec de la terre; aucun lièvre ne me passant plus du moment où mon fusil se trouvait en état; tout cela, sans compter mon visage, griffé par le lièvre dans ma lutte corps à corps avec lui, tout cela était un admirable texte à quolibets.

Mais une chose me fit oublier toutes ces railleries et tous ces quolibets, pour me plonger dans l'extase d'un ineffable bonheur.

La série de plaisanteries dont j'avais été l'objet s'était terminée par cette phrase de M. Deviolaine :

— N'importe! je t'emmènerai jeudi à la chasse au sanglier, pour voir si tu prendras à bras-le-corps ces messieurs-là comme tu prends les lièvres.

— Bien vrai, cousin?

— Bien vrai.

— Mais... la, parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

Et ma joie avait été si grande à cette promesse, que j'avais quitté la table et que j'étais allé, dans la cour, agacer un magnifique taureau qui ne songeait nullement à moi, et qui, lassé de mes agaceries, m'eût éventré si je ne fusse pas rentré dans la cuisine en sautant par-dessus une de ces demi-portes à claire-voie, comme il y en a dans presque toutes les fermes.

Le taureau me suivait de si près, qu'il passa sa tête au-dessus de la demi-porte et poussa un rugissement qui fit retentir toute la maison.

Mais madame Moquet prit tranquillement, dans la cheminée, un tison tout brûlant, et alla le mettre sous le nez du taureau, lequel se retira pendant cinq ou six pas à reculons, fit quatre ou cinq bonds gigantesques et disparut dans l'étable.

Je n'avais pas l'habitude de me vanter de ces sortes de prouesses; au contraire, quand quelque chose de pareil m'ar-

Digitized by Google

rivait, je reprenais aussi vite qu'il m'était possible ma tranquillité et rentrais dans l'endroit d'où j'étais sorti, les mains derrière le dos, comme Napoléon, et chantant *Fleuve du Tage* ou *Partant pour la Syrie,* romances fort à la mode à cette époque, d'une voix presque aussi fausse que l'était celle du grand roi Louis XV.

Malheureusement, Mas, le domestique de M. Deviolaine, m'avait vu ; de sorte que ma légèreté à sauter les barrières fut, pendant quinze jours, l'objet des félicitations ironiques de Cécile, d'Augustine et de Félix.

Heureusement que Louise ne pouvait pas encore parler; sans quoi, elle s'en fût bien certainement mêlée comme les autres.

Mas attelait la voiture de son maître; car, forcé d'être le lendemain de très-bonne heure à l'inspection, M. Deviolaine préférait revenir de nuit: il faisait, d'ailleurs, un magnifique clair de lune.

M. Moquet fit à M. Deviolaine mille instances pour qu'il restât; mais c'était un parti pris, et M. Deviolaine insista pour qu'on se mît en route le soir même.

Il y avait chez M. Moquet une habitude que j'ai rarement retrouvée, même dans les maisons qui se piquent d'aristocratie: c'est que, les chasseurs partis, jamais une pièce de gibier ne restait à la ferme; chacun avait, dans la caisse de sa voiture, dans sa bourriche ou dans sa carnassière, sa part de gibier faite par le maître de la maison: lui seul était toujours oublié.

En arrivant à Villers-Cotterets, nous trouvâmes sept lièvres dans les coffres de la voiture.

Il y en avait eu trente-neuf de tués en tout.

Qu'on me permette de consigner ici une étrange preuve d'amour d'une chienne pour ses petits.

A Figaro, ce chien si spirituel qu'avait mon beau-frère lorsque je fis sa connaissance, chien qui montait la garde, qui dansait le menuet, qui saluait les gendarmes, et montrait son derrière aux gardes champêtres, avait succédé une charmante chienne braque, nommée Sabine. Elle n'avait aucun des ta-

Digitized by Google

lents de feu Figaro; seulement, elle arrêtait et rapportait d'une façon merveilleuse.

Mon beau-frère l'avait laissée à la maison pour deux motifs : le premier, c'est qu'un chien d'arrêt est un accessoire plus gênant qu'utile en battue; le second, c'est qu'elle était tellement pleine, qu'elle se trouvait hors de service.

Notre étonnement fut donc grand lorsque, en rentrant à la ferme, à la fin de la chasse, Victor vit Sabine, qui venait tranquillement au-devant de nous: elle était parvenue à s'échapper et avait instinctivement, avec cette merveilleuse divination des animaux, suivi son maître.

Au moment de partir, on appela Sabine; mais Sabine ne parut point. On chercha alors, et l'on trouva la pauvre bête dans un coin de la cour, où elle venait de mettre bas trois petits.

Comme Victor n'avait aucunement envie de faire des élèves, il pria le fils de M. Moquet de faire un trou dans un tas de fumier qui était devant la porte, et d'y jeter les trois chiens.

Ce qui avait été dit avait été fait, malgré les gémissements de la pauvre Sabine, que l'on fut obligé d'attacher à la banquette de la voiture, pour être sûr qu'elle revînt à Villers-Cotterets avec nous.

Sabine pleura un instant; mais, au bout de quelques minutes, elle se coucha dans nos jambes, et sembla avoir tout oublié.

Seulement, lorsque nous arrivâmes à notre porte, force fut de détacher Sabine.

Sabine sauta de la voiture à terre, sans user du marchepied, et reprit au grand galop la route de Brassoire.

Mon beau-frère l'appela, la siffla, mais inutilement; plus il appelait et plus il sifflait, plus Sabine redoublait de rapidité.

Il n'y avait pas à courir après elle à pareille heure : il était minuit. Victor la recommanda à Diane Chasseresse, et nous rentrâmes en ayant soin de laisser la porte de l'allée ouverte, pour que Sabine pût regagner sa niche, si par hasard il lui prenait fantaisie de revenir.

Digitized by

Le lendemain, le premier de nous qui se leva retrouva Sabine dans sa niche.

Elle était couchée, et avait ses trois chiens entre ses pattes.

Elle avait été les chercher à Brassoire, et, comme elle n'avait pu en rapporter qu'un entre ses dents à chaque voyage, il était évident qu'elle avait fait trois voyages.

Il y avait trois lieues et demie de Villers-Cotterets à Brassoire; c'était vingt et une lieues que Sabine avait faites pendant la nuit.

En récompense de son dévouement maternel, on lui laissa ses trois chiens.

XLII

Seconde période de ma jeunesse. — Les gardes forestiers et les marins. — Choron. — Moinat. — Mildet. — Berthelin. — La Maison-Neuve.

Puisque j'entre dans la seconde période de ma jeunesse, puisque je dépose la robe prétexte pour prendre la robe virile, il faut que le lecteur fasse connaissance avec les individus qui peuplent le second cercle de ma vie, comme il a déjà fait connaissance avec ceux qui peuplaient le premier.

Il existe, dans les localités voisines des grands bois, une population particulière qui, au milieu de la population générale, garde son cachet, conserve son caractère, et fournit à la poésie universelle, qui est l'âme du monde, son contingent de poésie.

Cette population, c'est la population forestière.

J'ai beaucoup vécu avec les gardes, et beaucoup vécu avec les marins, et j'ai toujours remarqué une grande analogie entre ces deux races d'hommes; les uns et les autres sont, en général, froids, rêveurs et religieux; souvent, le marin ou le garde forestier restera côte à côte avec son meilleur ami, l'un filant quarante ou cinquante nœuds sur l'Océan, l'autre faisant huit ou dix lieues à travers les grands bois, sans échanger une seule parole, sans avoir l'air de rien entendre, sans paraître rien voir; et, cependant, pas un bruit ne passera dans

Digitized by Google

l'air que leur oreille ne l'ait saisi; pas un mouvement n'agitera la surface de l'eau ou l'épaisseur des feuilles que leur regard ne l'ait apprécié; puis, comme tous deux ont les mêmes idées, une science pareille, un sentiment analogue; comme leur silence n'a été, à tout prendre, qu'une longue conversation muette, on sera étonné qu'au moment venu, ils n'auront qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, qu'un coup d'œil à échanger, et ils se seront communiqué plus de pensées par ce coup d'œil, par ce geste, par ce mot, que d'autres n'auraient pu le faire dans une longue discussion. Puis, lorsqu'ils causent le soir, autour d'un bivac forestier ou au coin de leur feu, toujours riche de braise et d'étincelles, comme ils racontent longuement et pittoresquement, les gens froids, rêveurs et silencieux, les gardes leurs chasses, les marins leurs tempêtes! Comme cette poésie des grands bois et des larges océans, qui a roulé sur eux du sommet des arbres ou de la cime des flots, leur fait un langage naïf et imagé à la fois! comme leur parole est grande et simple! comme on sent que là est l'élu de la nature et de la solitude, qui a presque désappris la langue des hommes pour parler celle du vent, des arbres, des torrents, des tempêtes et de la mer!

C'est parmi cette population remarquable, à Villers-Cotterets surtout, à cause de l'étendue de la forêt, qui les isole de la ville, où ils ne viennent qu'une fois par semaine prendre l'ordre à l'inspection, tandis que leurs femmes vont à la messe; c'est parmi cette population, dis-je, que je passai en sortant, comme on disait autrefois, des mains des femmes.

Au reste, mon apparition au milieu de ces hommes était une chose désirée depuis longtemps par eux : presque tous avaient chassé avec mon père, qui, comme on l'a vu, avait des permissions dans la forêt, et tous gardaient un grand souvenir de sa libéralité. Quelques-uns, d'ailleurs, étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que, par son influence, il avait fait entrer dans l'administration forestière; en somme, tous ces braves gens, qui voyaient d'avance en moi des dispositions à être aussi large de la main que le général, — c'était ainsi qu'ils appelaient toujours mon père, — m'avaient-ils

Digitized by Google

pris en grande amitié, et me demandaient-ils, chaque fois qu'ils me rencontraient par hasard à la pipée ou à la marette :

— Eh bien, quand donc notre inspecteur vous invitera-t-il à une chasse plus sérieuse?

Enfin, l'invitation était venue pour le jeudi suivant.

Le rendez-vous était à la Maison-Neuve au chemin de Soissons, chez un garde chef nommé Choron.

Au sein de cette population que j'ai essayé d'esquisser par des traits généraux, il y avait quatre ou cinq hommes qui méritaient des mentions particulières, soit par leur adresse, soit par leur originalité, et Choron était un de ces hommes-là.

J'ai déjà eu l'occasion de parler plus d'une fois de lui ; seulement, j'en ai parlé sous un autre nom. Aujourd'hui que j'écris des mémoires, et non un roman, c'est sous son vrai nom qu'il doit apparaître, puisque ce sont des catastrophes réelles que je vais raconter.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers le commencement de l'année 1816, Choron était un beau garçon de trente ans, à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris, encadrant admirablement son joyeux visage ; du reste, admirablement pris dans une taille de cinq pieds quatre pouces, et devant à l'harmonie de ses membres une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Aussi Choron était-il toujours prêt. Avant que certaines idées de jalousie — idées fatales qui causèrent sa mort — lui passassent par l'esprit, nul ne pouvait dire qu'il avait vu Choron malade ou soucieux; le matin comme le soir, le soir comme la nuit, M. Deviolaine pouvait venir frapper à sa porte et l'interroger; il savait, à cinquante pas près, où baugeaient les sangliers de sa garderie; car Choron était un de ces hommes qui, comme Bas-de-Cuir, auraient pu suivre une piste pendant des jours entiers. Lorsque le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve, et qu'on devait attaquer à un quart de lieue, une demi-lieue ou une lieue de là, si l'animal avait été détourné par Choron, on savait d'avance à quelle bête on avait affaire, si c'était un tiéran, un ragot ou un soli-

Digitized by Google

taire, un sanglier ou une laie, si cette laie était pleine, et depuis combien de temps elle l'était. Le solitaire le plus rusé n'aurait pu cacher six mois de son âge à Choron, qui, à l'inspection de son pas, eût rectifié son extrait de naissance.

C'était merveilleux à voir, surtout pour les chasseurs parisiens qui nous arrivaient de temps en temps. Il est vrai que, pour nous autres, chasseurs campagnards qui avions fait les mêmes études, mais qui étions restés dans les degrés inférieurs, la chose n'avait rien de surnaturel.

Choron n'en était pas moins, pour ses camarades, une espèce d'oracle en tout ce qui concernait la chasse à la grosse bête.

Puis le courage conquiert vite une grande puissance sur les hommes. Choron ne savait pas ce que c'était que la peur; il n'avait jamais reculé devant ni homme ni animal qui fût au monde. Il allait relancer le sanglier jusque dans sa bauge la plus profonde; il allait attaquer les braconniers jusque dans leurs retraites les mieux défendues. A la vérité, Choron recevait de temps en temps quelque coup de boutoir à la cuisse, ou quelque chevrotine dans les reins; mais, dans ce cas, il avait une façon de traiter ses blessures qui lui réussissait souverainement bien. Il montait de sa cave deux ou trois bouteilles de vin blanc, tirait un de ses chiens de sa niche, se couchait à terre sur une peau de cerf, faisant lécher sa plaie par Rocador ou par Fanfaro, et, pour réparer le sang perdu, avalait, pendant ce temps-là, ce qu'il appelait sa *tisane;* le soir, il n'y paraissait presque plus, et, le lendemain, il était guéri.

Avec tout cela, chose assez singulière, Choron était un assez médiocre tireur, et, dans ce que l'on appelait les chasses au panier, c'est-à-dire lorsqu'on chassait pour envoyer du menu gibier, lapin, lièvre, perdrix ou chevreuil au duc d'Orléans, il était bien rare que Choron fournît sa quote-part.

Il laissait alors la royauté de la chasse soit à Moinat, soit à Mildet.

Moinat était le premier tireur à plomb, et Mildet le premier tireur à balle de la forêt de Villers-Cotterets.

Si Montagnon m'avait appris à monter et démonter un fusil,

Digitized by Google

c'est Moinat qui m'apprit à m'en servir. Montagnon n'avait fait de moi qu'un garçon armurier ; Moinat fit de moi un véritable chasseur.

Quand Moinat mettait en joue un animal quelconque, depuis la bécassine jusqu'au chevreuil, c'était, sauf accident, une bête morte. Cette habileté s'étendait parfois à ceux qui chassaient dans le voisinage de Moinat. M. Deviolaine, dans ses chasses particulières, invitait Moinat, et prétendait qu'il ne tirait bien que lorsqu'il le sentait près de lui.

Un jour que j'étais en tiers dans une de ces chasses, je découvris le secret : Moinat tirait en même temps que M. Deviolaine ; la pièce tombait. M. Deviolaine croyait avoir tué seul, et ramassait le gibier : c'était Moinat qui l'avait tué.

De temps en temps, cependant, il le laissait tirer tout seul ; à ces coups-là, il était rare que quelque chose tombât.

Moinat eut le courage de ne jamais se vanter de cette simultanéité ; de sorte qu'il demeura le favori de l'inspecteur jusqu'à la fin de sa vie.

A l'époque où nous sommes arrivés, Moinat avait soixante ans ; mais, pour le jarret et le coup d'œil, il défiait les plus jeunes. En plaine, il faisait ses dix lieues sans broncher ; au marais, il entrait jusqu'au ventre dans l'eau et la vase ; au bois, il foulait les taillis les plus épais et les ronciers les plus épineux. Moinat avait été aimé de mon père, et me faisait le grand honneur — il ne le faisait pas à tout le monde — d'être, non-seulement mon ami, mais encore mon maître ; au reste, il n'a pas eu à s'en repentir, et, dans toutes les forêts de l'État, où on en était arrivé à suspendre mes permissions, vu la quantité de gibier que je tuais, et un soufflet que j'eus l'imprudence de donner à un inspecteur, je me suis montré son digne élève, à ce que je crois.

Je me brouillai avec Moinat, à peu près comme Van Dyck se brouilla avec Rubens. Je tuai un jour un chevreuil que Moinat venait de manquer : il ne me le pardonna jamais.

Nous avons dit que Moinat était le premier tireur à plomb, et Mildet le premier tireur à balle de la forêt de Villers-Cotterets.

Digitized by Google

Nous n'avons pas voulu dire, pour cela, que Moinat ne fût pas un excellent tireur, à balle comme à plomb; mais Mildet s'était, pendant un assez long séjour en Allemagne, fait au tir à balle une véritable spécialité. Je l'ai vu clouer sur le tronc d'un chêne un écureuil qui, de toute sa vitesse. grimpait au long de ce tronc. Je l'ai vu placer un fer à cheval contre un mur, et mettre six balles dans les six trous du fer à cheval. Je l'ai vu, dans un tir à la carabine où il y avait douze balles à tirer, faire un cordon autour du noir avec les onze premières balles, et enfoncer la broche avec la douzième.

Après eux venait Berthelin, l'oncle de Choron, qui tirait sûrement les trois quarts de ses coups; puis, après Berthelin, on tombait dans le commun des martyrs.

Du temps de l'empereur, on avait fort conservé le gros gibier dans la forêt de Villers-Cotterets. Au premier retour des Bourbons, à peine si M. le duc d'Orléans, à qui cette forêt avait été vendue comme forêt apanagère, avait eu le temps de donner des ordres à ce sujet. Mais, après la seconde restauration,— moitié par opposition, moitié par pertes réelles, — les propriétaires riverains, s'étant beaucoup plaints des dégâts causés par la grosse bête, et ayant fait force procès à cet endroit, les ordres les plus sévères furent donnés à M. Deviolaine pour détruire les sangliers.

De pareils ordres sont toujours bien reçus des gardes. Le sanglier étant un gibier royal, ils n'ont pas le droit de tirer dessus, ou, quand ils tirent dessus par hasard, c'est qu'on leur en demande pour la bouche. Alors, le coup de fusil leur est purement et simplement payé vingt-quatre sous, je crois; mais, dans des cas de destruction, la bête appartenant de droit à celui qui la tue, un sanglier dans le saloir est, comme on le comprend bien, un fameux surcroit aux provisions d'hiver.

Les chasses avaient donc commencé depuis deux mois, quand M. Deviolaine me fit cette fameuse invitation qui me causait tant de joie.

Il se mêlait bien à cette joie une arrière-idée de danger : ces braves sangliers, qu'on laissait tranquilles depuis trois ou quatre ans, avaient crû et multiplié; si bien que, croissant et

Digitized by Google

multipliant, les vieux étaient arrivés à des tailles gigantesques ; les jeunes à un nombre infini. On les rencontrait dans la forêt par bandes de douze et de quinze, et on en avait tué, l'hiver, jusque dans les jardins potagers de la ville.

Aussi, il s'était fait parmi les riverains de la forêt une espèce de proverbe, par demandes et par réponses :

Demande. — Quand on plante des pommes de terre à cinq cents pas de la forêt, savez-vous ce qu'il y vient?

Réponse. — Eh bien, mais... il y vient des pommes de terre.

Réponse à la réponse. — Non ! il y vient des sangliers.

Et les plus grands contradicteurs étaient obligés de dire : « C'est vrai. »

Or, ces chasses duraient depuis le 15 septembre, c'est-à-dire depuis quatre mois, à peu près.

Pendant ces quatre mois, Choron s'était révélé par des merveilles. Donc, quand le rendez-vous de la chasse était à la Maison-Neuve et quand Choron était chargé de détourner le sanglier, c'était double fête, car on était sûr de ne pas faire buisson creux ; il est vrai qu'on faisait une lieue et demie à pied avant d'être à la Maison-Neuve. Mais, en arrivant au détour de cette belle route taillée au beau travers de la forêt, on apercevait de loin Choron, debout sur le chemin, à quatre pas en avant de sa porte, son corps de chasse au poignet, saluant son inspecteur et son cortége d'un lancer ou d'un hallali plein de verve. Cela voulait dire que l'animal était mort, ou que l'inspecteur et son cortége étaient des mazettes.

Puis, dans la maison, on trouvait cinq ou six bouteilles de *tisane*, comme Choron appelait son vin blanc; des verres scrupuleusement rincés par une charmante ménagère, et un pain de dix livres qui semblait pétri avec de la neige. On mangeait un morceau de ce pain avec un morceau de fromage; on faisait un compliment à madame Choron sur son pain, sur son fromage et sur ses yeux, et l'on se mettait en chasse.

Disons, en passant, que Choron adorait sa femme, et, sans motif aucun, en devenait de jour en jour plus jaloux. Ses camarades le plaisantaient parfois sur cette jalousie croissante; mais la plaisanterie d'ordinaire était courte : Choron devenait

Digitized by Google

pâle comme un mort. Puis, se retournant, en secouant sa belle tête, du côté de celui qui touchait imprudemment à cette plaie de son cœur que la langue de ses chiens ne pouvait guérir :

— Tiens! lui disait-il, — un tel, — si j'ai un conseil à te donner, tais-toi; et tais-toi tout de suite... Plus tôt tu te tairas, mieux cela vaudra pour toi!

Et le mauvais plaisant se taisait aussitôt. Ajoutons même que, de jour en jour, les allusions que l'on osait faire à la seule faiblesse de cet homme si fort devenaient de plus en plus rares, et promettaient même, dans un temps très-court, de ne plus se renouveler du tout.

XLIII

Choron et le chien enragé. — Niquet dit *Bobino*. — Sa maîtresse. — Chasse au sanglier. — Hallali. — Triomphe de Bobino. — Il est décoré. — Le sanglier qu'il avait tué ressuscite.

Voilà donc nos nouveaux acteurs posés. Le jeudi est venu : il est huit heures et demie du matin, et nous débouchons — M. Deviolaine, mon beau-frère, moi et une douzaine de gardes, tant partis de Villers-Cotterets que recrutés sur la route, — au tournant de la forêt, situé à quatre cents pas, à peu près, de la Maison-Neuve.

Choron était, comme d'habitude, sur sa porte, son cor à la main. Dès qu'il nous aperçut, il jeta au vent les notes les plus sonores, et nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine.

Nous doublâmes le pas, et nous arrivâmes.

C'était quelque chose de charmant, comme goût et comme propreté, que l'intérieur de cette petite maison, que M. Deviolaine avait fait bâtir il y avait huit ou dix ans, et que l'on appelait la Maison-Neuve.

Je vois encore cet intérieur comme il m'apparut, quand je mis le pied sur le seuil, avec son lit à rideaux verts; à gauche, la cheminée garnie de trois fusils; au chevet du lit, une

Digitized by Google

fenêtre égayée par un rayon de soleil d'hiver; au pied de ce lit, une autre fenêtre, afin qu'on pût, sans sortir, inspecter les deux côtés de la route; un bahut plein de plats à grandes fleurs, et une collection complète d'animaux à quatre pattes et d'oiseaux empaillés.

Parmi ces animaux, il y avait un affreux chien de berger, de la couleur d'un loup, le poil hérissé, les yeux sanglants, la gueule ouverte et baveuse.

Choron disait qu'il n'avait eu peur qu'une fois dans sa vie, et il avait éternisé la cause de sa peur.

La cause de sa peur, c'était ce chien.

Ce chien, avant d'être un chien empaillé, était un chien enragé.

Choron taillait des arbres dans son petit jardin, situé en face de sa maison, quand il vit tout à coup ce chien qui faisait effort pour passer à travers sa haie; il comprit aussitôt, à l'aspect de ces yeux ardents, de cette bouche écumante, que l'animal était enragé, et il prit sa course vers la maison. Mais, si bien que courût Choron, le chien courait mieux encore; de sorte que Choron n'eut ni le temps de fermer sa porte derrière lui, ni celui de prendre son fusil, pendu à la cheminée. Tout ce qu'il put faire, fut de sauter sur son lit, et de rouler la couverture autour de son corps, pour parer autant que possible aux morsures. Le chien sauta sur le lit presque en même temps que Choron, et se mit à mordre au hasard ce ballot de laine, au centre duquel était un homme. Mais tout à coup Choron développa la couverture dans toute sa largeur, roula à son tour le chien dedans, et, tandis que celui-ci se débattait, sauta sur son fusil, et, à bout portant, lâcha les deux coups à travers la couverture, qui se teignit de sang, puis se bossela convulsivement pendant quelques secondes. Mais bientôt les ondulations diminuèrent, et enfin cessèrent tout à fait, pour faire place aux derniers frémissements de la vie qui s'éteint. Choron déroula la couverture : l'animal était mort.

Choron avait empaillé le chien, et l'avait monté sur la couverture sanglante, qu'il mordait à belles dents.

Digitized by Google

En voyant l'animal, tout empaillé qu'il était, on comprenait que Choron eût eu peur.

J'examinai tous les animaux les uns après les autres. Je me fis raconter leur histoire, depuis celle du premier jusqu'à celle du dernier. Je mangeai, tout en questionnant, un morceau de pain et de fromage; je bus, tout en écoutant, deux verres de vin, et je me trouvai prêt à partir encore avant les autres.

En sortant, M. Deviolaine me montra, au jardin de Choron, une porte de six pieds de haut, par-dessus laquelle il avait, au moment de la construction de la maison, vu sauter mon père, tout souffrant qu'il était à cette époque.

Cette tradition était arrivée jusqu'à Choron, qui avait plus d'une fois essayé d'en faire autant, sans jamais avoir pu y réussir.

Ce qu'il y avait de particulier à ces chasses, composées en grande partie de gardes, c'était l'absence complète de *craques;* — que l'on me pardonne ce mot, il est consacré entre chasseurs. — Chacun connaissait trop bien son voisin, et était trop bien connu de lui, pour lui en imposer, par quelques-uns de ces honnêtes mensonges dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite; on savait quels étaient les forts et les faibles, et l'on rendait toute justice aux forts.

Mais aussi, l'on était impitoyable pour les faibles.

Au premier rang de ceux-ci, était un nommé Niquet, surnommé *Bobino,* à cause de sa passion — nous parlons de son jeune âge, bien entendu, — pour le jeu de toupie qui porte ce nom. Il avait la réputation d'être un homme d'esprit; mais, à cette réputation, il joignait celle, non moins méritée, d'être le plus maladroit tireur de la troupe.

On racontait donc les prouesses de Choron, de Moinat, de Mildet et de Berthelin; mais on raillait à mort le pauvre Bobino.

Ce à quoi il répondait par les coq-à-l'âne les plus plaisants, auxquels son accent provençal donnait une allure tout à fait amusante.

Ce jour-là, M. Deviolaine avait jugé à propos de changer le sujet de la raillerie, sans en changer l'objet. C'était toujours

Digitized by Google

Bobino que l'on faisait enrager, mais non plus à cause de sa maladresse.

On le faisait enrager à cause de sa maîtresse.

Bobino avait une maîtresse... Pourquoi pas?

Cette maîtresse n'était pas belle... Chacun son goût.

Cette maîtresse était justement la femme qui avait monté sur le marchepied du cabriolet du général Lallemand, et qui lui avait craché au visage.

— Voyons, Niquet, disait M. Deviolaine, vous qui avez une femme grosse et grasse, quel charme trouvez-vous dans cette femme, qui est sèche comme un clou?

— Monsieur l'inspecteur, c'est pour les jours maigres.

— Si elle était jolie, insistait M. Deviolaine, je comprendrais cela.

— Ah! monsieur l'inspecteur, vous ne savez pas!...

— Mais des yeux rouges...

— Monsieur l'inspecteur, vous ne savez pas?...

— Mais des dents noires...

— Monsieur l'inspecteur, qu'est-ce qui fait le mérite des montres de Bréguet?

— Pardieu! c'est le mouvement.

— Eh bien, monsieur l'inspecteur, un mouvement Bréguet!. . un mouvement à mettre dans un boîtier d'or!

Tout le monde éclata de rire. Je ris comme les autres, quoique je ne comprisse absolument rien à la réponse de Bobino.

J'allais m'approcher de Bobino, et lui demander à lui-même l'explication de sa plaisanterie, lorsque Choron nous fit signe qu'il était temps de se taire.

Nous étions à cinq cents pas de l'endroit où le sanglier était baugé.

A partir de ce moment, pas un chuchotement ne se fit entendre. Alors Choron fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte, que Choron, avec son limier qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouiller.

Je demande bien humblement pardon à mes lecteurs de me servir de tous ces termes de chasse, ni plus ni moins que le

Digitized by Google

baron des *Fâcheux*. Mais ces termes seuls rendent ma pensée, et, d'ailleurs, je les crois tous assez connus pour qu'ils n'aient pas besoin d'explication.

Ma mère m'avait, comme on pense bien, recommandé à M. Deviolaine. Elle ne m'avait laissé aller qu'à cette condition, que M. Deviolaine ne me perdrait pas de vue. Il le lui avait promis, et, pour lui tenir scrupuleusement parole, il m'avait placé entre lui et Moinat, me recommandant de me tenir entièrement caché derrière un gros chêne; puis, si je tirais sur le sanglier, et qu'il revînt sur le coup, je devais m'accrocher à une branche de ce chêne, m'enlever à la force des poignets, et laisser passer l'animal au-dessous de moi.

Tout chasseur un peu expérimenté sait que c'est là la manière généralement adoptée en cette circonstance.

Dix minutes ne s'étaient point écoulées, que chacun était à son poste. Bientôt la voix du chien de Choron, qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui annonçaient son approche de l'animal. Tout à coup l'on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis, pour mon compte, passer quelque chose; mais, avant que j'eusse le temps de porter mon fusil à mon épaule, ce quelque chose s'était évanoui. Moinat envoya son coup de fusil au juger; mais lui-même secoua la tête, en signe qu'il ne croyait pas le moins du monde avoir touché l'animal. Puis, un peu plus loin, on entendit un second coup de fusil, puis un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'*Hallali !* poussé du fond de ses poumons par la voix de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoique, en reconnaissant la voix de l'appelant, chacun pensât qu'il allait être dupe de quelque nouvelle mystification inventée par le spirituel loustic.

Je courus comme les autres, et je dois même dire que je courus plus fort que les autres. Je n'avais jamais assisté à l'hallali d'nn sanglier, et je ne voulais pas manquer un pareil spectacle. M. Deviolaine avait beau me crier de ne point me presser, je n'écoutais rien.

J'ai dit que tout le monde avait cru à une mystification. L'étonnement de tout le monde fut donc sans pareil lorsqu'en

Digitized by Google

arrivant sur la route de Dampleux, qui coupait comme la barre d'un T la laye transversale dans laquelle nous étions postés, nous vîmes, au beau milieu du pavé, Bobino assis tranquillement sur son sanglier.

Pour compléter ce tableau, qui pouvait servir de pendant à la mort du sanglier de Calydon, tué par Méléagre, Bobino, affectant l'insouciance d'un homme habitué à ces sortes de prouesses, son brûle-gueule à la bouche, battait le briquet pour se procurer du feu.

A son premier coup de fusil, l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait plus bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine facilement le concert de félicitations demi-railleuses qui s'éleva autour du vainqueur, lequel, prenant son air dégagé et coiffant sa pipe d'un bonnet de papier pour que le vent n'emportât point l'amadou, répondit entre deux bouffées de fumée :

— Eh! oui, voilà comme nous les carambolons, ces petites bêtes, nous autres Provençaux!

Et, en effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait : la balle avait frappé l'animal derrière l'oreille. Moinat, Mildet ni Berthelin n'eussent pas fait mieux.

Choron arriva le dernier, sans faire un pas plus vite que l'autre.

Aussitôt qu'il apparut, sortant de la forêt avec son limier remis en laisse, nous le vîmes fixer son regard étonné sur le groupe que nous formions, et dont Niquet était le centre. En voyant venir Choron, nous nous écartâmes pour qu'il pût voir ce que nous voyions sans pouvoir y croire.

— Que diable me chante-t-on, Bobino? cria-t-il du plus loin qu'il pût être entendu. On me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile!

— Qu'il se soit jeté dans mon coup, ou que mon coup se soit jeté dans lui, il n'en est pas moins vrai que le pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille d'invités à en manger chez lui, — à part, bien entendu, M. l'inspecteur, ajouta Bobino en soulevant sa casquette, lequel fera toujours

Digitized by Google

honneur et plaisir à son très-humble serviteur, quand il voudra bien goûter de la cuisine de la mère Bobine.

C'est ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu qu'à son avis Bobine était tout naturellement le féminin de Bobino.

— Merci, Niquet, merci, dit M. Deviolaine, ce n'est pas de refus.

— Pardieu ! Bobino, dit un des gardes, nommé François, et qui était frère du domestique de M. Deviolaine, Léon Mas, que j'ai déjà eu l'occasion de nommer plusieurs fois, comme il ne t'arrive pas souvent de faire des coups pareils... avec la permission de M. Deviolaine, il faut que je te décore !

— Décore, mon ami, décore ! dit Bobino ; il y en a plus d'un qui a été décoré sous l'autre, et qui ne le méritait pas autant que moi.

Bobino était injuste : *sous l'autre*, on ne prodiguait pas les décorations. Mais la passion l'aveuglait. Bobino, après avoir été terroriste en 1793, était royaliste enragé en 1815, partageant, en cela, les opinions de sa bien-aimée de la rue de Soissons.

Et Bobino continua de fumer avec le calme le plus comique, tandis que François, tirant un couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

A la grande stupéfaction de tout le monde, le sanglier, tout en demeurant immobile, poussa un grognement sourd.

— Eh bien, qu'est-ce donc, petit ? demanda Bobino, tandis que François attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur ; il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle ?

Le sanglier poussa un second grognement, et gigotta d'une patte.

— Bon ! dit Bobino, bon ! Nous avons le cauchemar, comme ce pauvre Moquet ; — le cauchemar de Moquet était devenu proverbial ; — seulement, ce n'est pas la mère Durand qui est assise sur notre estomac, c'est le père Bobino, et le père Bobino, quand il est installé quelque part, n'est pas facile à déloger !

Digitized by Google

A peine avait-il achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière, et son brûle-gueule brisé entre ses dents.

Nous nous écartâmes tous, nous demandant s'il y avait tremblement de terre.

Point. — Le sanglier, qui n'était, à ce qu'il paraît, qu'étourdi par le coup, venait de se relever, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite François ; et, après s'être débarrassé, comme nous venions de le voir, du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant sur ses quatre pattes, comme s'il eût été ivre.

— Ah ! pardieu ! dit M. Deviolaine, laissez-le faire ; il serait curieux que celui-là en revînt !

— Eh ! non ! eh ! non ! ne le laissez pas faire, cria Choron cherchant son fusil, qu'il avait déposé dans un fossé pour rattacher son limier ; tirez dessus, au contraire, tirez dessus ! Je connais ces paroissiens-là, ils ont la vie dure. Tirez dessus, morbleu ! et plutôt deux coups qu'un, ou il nous échappe !

Mais il était déjà trop tard. Les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient jetés sur lui, les uns le tenant aux oreilles, les autres aux cuisses ; tous, enfin, réunis après sa peau, le couvraient si complétement, qu'il n'y avait pas une place sur son corps large comme un écu où l'on pût loger une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement le fossé, entraînant avec lui la meute ; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé furieux, et qui voulait à toute force avoir raison de l'affront reçu.

— Arrête, arrête ! criait Choron, arrête-le par la queue, Bobino ! arrête, arrête !

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

— Allons, bon ! dit Choron, voilà l'animal qui va tuer nos chiens, maintenant !

Mais on n'entendit aucun cri qui indiquât que la funeste prophétie de Choron se fût réalisée.

Digitized by Google

Enfin, au bout d'un instant, on vit reparaître Bobino, l'oreille basse : il avait manqué le sanglier de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait les voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes tout le reste de la journée. Il nous mena à cinq lieues de là, au taillis d'Hivors, et nous n'en entendîmes jamais parler, quoique Choron eût fait savoir à tous les gardes de Villers-Cotterets non présents à l'accident, et même à tous ceux des forêts voisines, que si, par hasard, quelqu'un d'entre eux tuait un sanglier sans queue, et qu'il tînt à avoir ce sanglier complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

La chasse, bien certainement, avait été plus amusante que si elle eût réussi; mais elle n'avait aucunement rempli les intentions de l'inspecteur, qui avait reçu l'ordre de détruire les sangliers, et non de les anglaiser.

Aussi, lorsque nous nous séparâmes des gardes, M. Deviolaine indiqua-t-il une chasse pour le dimanche suivant, avec ordre de détourner d'ici là le plus de sangliers que l'on pourrait, afin que, si l'on faisait buisson creux sur une garderie, on pût se rejeter sur l'autre.

Tout en revenant avec M. Deviolaine, je le caressai si bien, qu'avec l'aide de mon beau-frère, qu'il aimait beaucoup, j'obtins de lui que je serais non-seulement de la chasse suivante, mais de toutes les chasses à venir, à moins que l'abbé Grégoire, mécontent de moi, ne vînt mettre à mes plaisirs le fameux *veto* qui coûta si cher à Louis XVI.

XLIV

Les sangliers et les gardes. — La balle de Robin-des-Bois. — Le charcutier.

Le rendez-vous du dimanche fut fixé au regard Saint-Hubert, un des rendez-vous les plus usités, et, en même temps, un des plus charmants endroits de la forêt.

Digitized by

Nous arrivâmes, M. Deviolaine et moi, à l'heure militaire. — Mon beau-frère n'avait pu venir, étant en tournée.

Tout le monde se trouvait au rendez-vous avec la ponctualité de l'obéissance.

Il y avait trois bêtes détournées, deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier; mais, à part la queue qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait pas entendu parler.

Il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer : un sur la garderie de Berthelin; un sur la garderie de Choron; un sur la garderie de Moinat.

On commencait par celui qui se trouvait le plus proche : c'était un des ragots; il était détourné par Berthelin.

Avant qu'il sortît de l'enceinte, il fut tué par Mildet, qui, à cinquante pas, lui coula un lingot au beau travers du corps.

On passa au second, qui était sur la garderie de Choron. — C'était à une petite lieue, à peu près, de l'endroit où on avait tué le premier. — Choron, selon son habitude, nous conduisit d'abord à la Maison-Neuve, pour y boire un coup et y manger un morceau; après quoi, nous nous remîmes en route.

L'enceinte fut forcée. J'étais placé entre M. Deviolaine et ce même François qui avait décoré Bobino; après François, venait Moinat, et, après Moinat, je ne sais plus qui.

Cette fois, nous avions affaire à la laie.

Choron entra dans le taillis avec son limier; cinq minutes après, la laie était lancée. Nous l'entendîmes venir comme la première fois, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. M. Deviolaine, à qui elle passa d'abord, lui envoya ses deux coups de fusil sans la toucher. Je lui envoyai le mien; mais, comme c'était le premier que je tirais, je le manquai aussi; enfin, François fit feu à son tour, et l'atteignit en plein corps. Aussitôt le sanglier fit un retour à angle droit, et, avec la rapidité de la foudre, fondit sur le tireur. François, qui était assez sûr de lui, l'attendit de pied ferme, et lui envoya son second coup presque à bout portant; mais, au même instant, au milieu de la fumée que le vent n'avait pas encore eu

Digitized by Google

le temps de dissiper, François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse. François, renversé sur le dos, cherchait vainement à tirer son couteau de chasse, tandis que la laie, acharnée sur lui, le fouillait à coups de groin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours; mais nous n'avions pas fait quatre pas, qu'une voix cria d'un accent impératif, qui arrêta M. Deviolaine tout le premier :

— Ne bougez pas!

Chacun s'arrêta, immobile et muet à sa place; seulement, tous les yeux se dirigèrent du côté où était venue la voix. Alors, nous vîmes Moinat abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un moment, le vieillard parut changé en statue de pierre; enfin, le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

— Merci, vieux! dit François en se remettant vivement sur ses jambes; si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie, à la mort!

— Oh! ça ne vaut pas la peine, dit Moinat.

Et il se mit tranquillement à recharger son fusil.

Nous courûmes tous à François. Il avait une égratignure à la cuisse, et une morsure au bras, voilà tout; ce n'était rien en comparaison de ce qui eût pu arriver, si, au lieu d'avoir eu affaire à une laie, il eût eu affaire à un sanglier. Lorsqu'on se fut assuré du peu de gravité des deux blessures, toutes les exclamations tournèrent en félicitations pour Moinat; mais, comme ce n'était pas la première fois qu'il était le héros d'une pareille aventure, Moinat reçut nos compliments en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple, et, selon lui, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes, nous nous occupâmes de la bête.

Le sanglier avait reçu les deux balles de François; mais, l'une, tirée de côté, s'était aplatie sur la cuisse presque sans entamer la peau; l'autre, envoyée de face, avait glissé sur la tête, où elle avait creusé un sillon sanglant.

Digitized by Google

Quant à la balle de Moinat, elle avait pris l'animal au défaut de l'épaule, et l'avait tué roide.

On fit la curée ; on mit la bête sur les épaules de deux ouvriers du bois, qui se chargèrent de la porter à la Maison-Neuve, comme les envoyés de Moïse portaient la grappe de la terre promise, et l'on se remit en chasse comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on eût prévu qu'il se passerait, avant la fin de la journée, un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Moinat, limitrophe de celle où, trois jours auparavant, Bobino avait été décoré ; on y arriva au bout de trois quarts d'heure de marche. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes ; l'enceinte fut formée. Cette fois, j'étais placé entre M. Deviolaine et Berthelin ; puis, comme c'était Moinat qui avait détourné la bête, il entra à son tour dans l'enceinte pour la fouiller.

Cinq minutes après, la voix du chien annonça que le sanglier était lancé.

Chacun était attentif pour saisir le sanglier au passage, quand tout à coup l'on entendit un coup de carabine. En même temps, je vis un grès, placé à quarante pas de moi, à peu près, voler en éclats ; puis j'entendis, à ma droite, un cri de douleur. Je tournai la tête, et j'aperçus Berthelin, qui, d'une main se cramponnait à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

A travers ses doigts, le sang ruisselait.

Peu à peu, il s'affaissa sur lui-même en se courbant en deux ; puis il se laissa aller à terre en poussant un profond gémissement.

— Au secours ! au secours ! criai-je ; Berthelin est blessé !

Et je courus à lui, suivi de M. Deviolaine, tandis que, sur toute la ligne, les chasseurs, d'un pas rapide, se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance. Nous le soutînmes dans nos bras ; le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au-dessus de la hanche gauche.

Digitized by Google

La balle était restée dans le corps.

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard, pour savoir qui avait tiré le coup de fusil, quand nous vîmes sortir du fourré Choron, sans casquette, pâle comme un spectre, tenant à la main sa carabine encore fumante, et criant :

— Blessé ! blessé ! Qui est-ce qui a dit que mon oncle était blessé ?

Personne de nous ne répondit; mais nous lui montrâmes le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Choron s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête, et arriva près du blessé; il le regarda en pâlissant encore, ce que l'on aurait cru impossible, poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir !

On improvisa à l'instant même un brancard : on posa le blessé dessus; puis on le transporta dans la maison de Moinat, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Nous accompagnions tous le brancard, ou plutôt nous suivions Choron, qui marchait près de lui les bras pendants, la tête basse, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme. Pendant ce temps, un des gardes était monté sur le cheval de M. Deviolaine, et courait ventre à terre chercher le médecin.

Au bout d'une demi-heure, le médecin arriva, pour annoncer ce dont chacun se doutait en voyant que Berthelin n'avait pas repris connaissance : c'est que la blessure était mortelle.

La femme du blessé ignorait encore cette nouvelle. Il fallait la lui transmettre. M. Deviolaine se chargea de ce triste message, et s'apprêta à sortir de la maison.

Alors Choron se leva, et, s'approchant de lui :

— Monsieur Deviolaine, dit-il, il est bien entendu que, tant que je vivrai, elle ne manquera de rien, la pauvre chère

Digitized by Google

femme! et que, si elle veut venir demeurer chez nous, elle y sera vue comme ma mère.

— Oui, Choron, répondit M. Deviolaine, le cœur gonflé; oui, je sais que tu es un brave cœur, un honnête garçon. Que veux-tu, mon ami! tu sais qu'il y a des balles qui sont fondues avec un nom dessus; ce n'est point ta faute, c'est celle de la fatalité.

— Ah! monsieur l'inspecteur! s'écria Choron, dites-moi encore quelques paroles comme celles-là; vous ne savez pas le bien qu'elles me font... Je crois que je vais pleurer.

— Pleure, mon enfant, pleure! dit M. Deviolaine; pleure, cela te fera du bien.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria enfin le malheureux en éclatant en sanglots, et en tombant dans un fauteuil.

Rien ne m'a jamais plus impressionné qu'une grande force brisée par une grande douleur. La vue de Berthelin, luttant contre la mort et versant tout son sang, m'avait moins ému que la vue de Choron, luttant contre le désespoir et ne pouvant verser une larme.

Nous quittâmes, les uns après les autres, cette chambre mortuaire, où il ne resta que le mourant, le médecin, Moinat et Choron.

Dans la nuit, Berthelin expira.

On devine l'émotion de ma mère lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé, et le discours magnifique qu'elle me fit sur les balles perdues. La balle de Choron ne pouvait-elle pas m'atteindre, aussi bien qu'elle avait atteint Berthelin? Et, si cela était arrivé, ce serait elle qui, à cette heure, pleurerait près de mon cadavre!

J'abondai dans son sens. Je lui dis que tout était possible, mais que, de mémoire d'homme, c'était le premier accident de ce genre qui arrivât dans la forêt; que, par cela même qu'il était arrivé, c'était une raison pour qu'il ne se renouvelât plus avant cent ans; que, dans cent ans, ceux qui ne seraient pas tués par les balles seraient tués par ce chasseur bien autrement redoutable qu'on appelle le Temps; qu'ainsi donc, il n'y avait aucune raison pour que je n'allasse point aux chas-

Digitized by Google

ses suivantes, comme j'avais été aux chasses passées... Hélas! ma pauvre mère n'avait d'autre volonté que la mienne, et je la tourmentai tant, qu'elle céda.

O pauvre mère! c'est toi que le chasseur fatal devait tuer avant l'âge, au moment où j'allais te rendre en joies et en bien-être toutes les douleurs que je t'avais faites, toutes les gênes que je t'avais causées!

Le jeudi suivant, j'allai à la chasse, malgré le terrible accident du dimanche.

Le rendez-vous, cette fois, était à la Bruyère-aux-Loups.

M. Deviolaine avait convoqué tout le monde, à l'exception de Choron. Mais, convoqué ou non, Choron n'était pas homme à manquer à son devoir: il arriva à la même heure que les autres; seulement, il n'avait ni carabine ni fusil.

— Le voilà! dit M. Deviolaine ; j'en étais sûr !

Puis, se retournant vers lui :

— Pourquoi diable es-tu venu, Choron?

— Parce que je suis chef de brigade, mon inspecteur.

— Mais je ne t'avais pas convoqué.

— Oui, je comprends, et je vous remercie... Mais ce n'est point cela; le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que le malheur ne fût pas arrivé; mais, quand je resterais à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps, le pauvre cher homme!... Oh! il y a une chose qui me tourmente, monsieur Deviolaine.

— Laquelle, Choron?

— C'est qu'il est mort sans me pardonner.

— Comment voulais-tu qu'il te pardonnât? Il ne savait même pas que c'était toi qui eusses tiré le malheureux coup de carabine.

— Non, il ne l'a pas su au moment de la mort, mais il le sait là-haut. Les morts savent tout, à ce qu'on dit.

— Allons, Choron! allons, du courage! dit M. Deviolaine.

— Du courage! parbleu! vous voyez bien que j'en ai, mon inspecteur, puisque me voilà. Mais n'importe, j'aurais voulu qu'il me pardonnât.

Puis, se penchant à l'oreille du chef:

Digitized by Google

— Il m'arrivera malheur, lui dit-il, vous verrez, monsieur Deviolaine, il m'arrivera malheur... et cela...

— Et cela?

— Parce qu'il ne m'a pas pardonné.

— Tu es fou!

— Vous verrez cela.

— Choron!

— Que voulez-vous! c'est mon idée.

— C'est bien, tais-toi, ou parlons d'autre chose.

— De ce que vous voudrez, mon inspecteur.

— Pourquoi es-tu venu sans armes?

— Parce que, de ma vie, entendez-vous? de ma vie, je ne toucherai ni carabine ni fusil.

— Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens?

— Avec quoi je le tuerai?

Choron tira un couteau de sa poche.

— Je le tuerai avec cela, donc!

M. Deviolaine haussa les épaules.

— Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur Deviolaine, il en sera comme je vous le dis. Ce sont ces brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle! avec mon fusil ou ma carabine, je ne sentais pas que je les tuais, tandis qu'avec mon couteau, c'est autre chose! D'ailleurs, avec quoi égorge-t-on les cochons? Avec un couteau. Eh bien, un sanglier, ce n'est pas autre chose qu'un cochon.

— Enfin, dit M. Deviolaine, qui comprenait qu'il n'aurait jamais le dernier mot, puisque tu ne veux entendre à rien, il faut bien te laisser faire.

— Oui, oui, laissez-moi faire, mon inspecteur, et vous verrez!

— En chasse! en chasse, messieurs! dit l'inspecteur.

Le sanglier était retourné sur la garderie d'un nommé Lajeunesse. On l'attaqua presque aussitôt, car le rendez-vous n'était pas à plus de cinq cents pas de la bauge.

Mais, cette fois, quoique touché de quatre ou cinq balles,

Digitized by Google

sanglier, qui était une bête de trois ans, prit un grand ti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de sse qu'il se décida à faire tête aux chiens.

'out le monde sait une chose : c'est que, fût-on harassé à pas pouvoir se tenir debout, toute fatigue cesse au moment le sanglier tient. Nous avions fait, en tours et en détours, s de dix lieues. Cependant, dès que nous reconnûmes, à la x des chiens, qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun nous retrouva ses forces, et se mit à courir vers le point la forêt où s'amassaient les aboiements.

'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est-à-dire milieu d'un taillis de dix ou douze pieds de haut, que le me se jouait. Au fur et à mesure que nous avancions, le iit redoublait, et, de temps en temps, on apercevait, au-sus de la cime des arbres, un chien enlevé par un coup de ıtoir, les quatre pattes en l'air, hurlant comme un déses-é, mais ne retombant à terre que pour se ruer de nouveau le sanglier. Enfin, nous arrivâmes à une espèce de clai-re : l'animal était acculé, comme dans un fort, aux racines n grand baliveau renversé par quelque ouragan. Vingt-q ou trente chiens l'assaillaient à la fois; dix ou douze ient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert. Mais nobles animaux ne sentaient pas la douleur, et revenaient combat en piétinant sur leurs entrailles traînantes. C'était a fois magnifique et horrible à voir!

— Allons, allons, Mildet ou Moinat, un coup de fusil à ce illard-là! Assez de chiens tués; finissons-en.

— Hein! que dites-vous donc, monsieur l'inspecteur? s'écria oron. Un coup de fusil! un coup de fusil à un pourceau? ons donc! Un coup de couteau, c'est assez bon pour lui... tendez, et vous allez voir!

Choron tira son couteau, et s'élança vers le sanglier, écar-ıt les chiens, qui revinrent aussitôt, et se confondant avec tte masse mobile et hurlante. Pendant deux ou trois secon-s, il nous fut impossible de rien distinguer; mais, tout à up, le sanglier fit un violent effort comme pour s'élancer. acun portait déjà la main à la gâchette de son fusil, quand

on s'aperçut qu'au lieu de s'élancer, l'animal, au contraire, faisait un mouvement de recul. Choron se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, comme il eût fait d'une brouette, et le maintenant, malgré tous ses efforts, avec ce poignet de fer que nous lui connaissions, tandis que les chiens se jetant de nouveau sur lui, le couvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons, Dumas, me dit M. Deviolaine, celui-là, c'est à toi va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier, qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés; mais il était pris dans un véritable étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui introduisis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente, que l'animal s'arracha des mains de Choron, mais ce ne fut que pour aller rouler à dix pas de là : balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête, et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Choron poussa un grand éclat de rire.

— Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur la terre!

— Oui, dit M. Deviolaine, effrayé de ce qu'il venait de voir. Seulement, si tu procèdes de cette manière-là, mon garçon, tu pourras bien ne pas t'amuser longtemps... Mais qu'as-tu donc à la main?

— Rien, une égratignure : le gredin avait la peau si dure que mon couteau s'est refermé.

— Oui, et, en se refermant, il t'a coupé le doigt, dit M. Deviolaine.

— Net, mon inspecteur, net!

Et Choron étendit sa main droite, à laquelle il manquait la première phalange de l'index.

Puis, au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de M. Deviolaine :

— C'est trop juste, monsieur l'inspecteur, dit-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle...

Digitized by Google

— Mais il faut soigner cette blessure-là, Choron !
— Soigner cela? Ah bien, voilà grand'chose! S'il faisait du
nt, ce serait déjà séché.
Et, sur ce, Choron, rouvrant son couteau, fit la curée de
nimal aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.
A la chasse suivante, Choron revint, non plus avec un cou-
au, mais avec un poignard en forme de baïonnette, ayant
e garde espagnole emboitant toute la main. Il l'avait fait
écuter sous ses yeux par son frère, armurier à Villers-
tterets.
Ce poignard-là ne pouvait ni se briser ni se fermer, et,
ussé par le poignet de Choron, il fût entré jusqu'au cœur
un chêne.
Alors, la scène que j'ai déjà décrite se renouvela; seule-
ent, le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon
mestique.
Il en fut ainsi à toutes les autres chasses; si bien que ses
marades ne l'appelaient plus que le charcutier.
Et, chose étrange! là où un autre que Choron eût laissé la
e, Choron n'attrapait pas une égratignure!
On eût dit qu'en se coupant le bout du doigt, il avait re-
anché la seule partie de son corps qui fût vulnérable.
Mais tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthe-
i; il devenait de plus en plus sombre, et, de temps en temps,
disait à l'inspecteur :
— Voyez-vous, monsieur Deviolaine, tout cela n'empêche
int qu'un jour il m'arrivera malheur !
Puis, tout bas, à ses amies, sa femme se plaignait de sa ja-
usie.
— Un jour ou l'autre, disait-elle, le malheureux me tuera,
mme il a tué mon oncle Berthelin!
Dois-je finir tout de suite cette lamentable histoire de
oron? Dois-je attendre, en suivant l'ordre des jours, que
n dénoûment arrive naturellement et à son heure?
Non, débarrassons-nous de cette tache sanglante faite aux
emières pages du livre de ma jeunesse.

Digitized by Google

XLV

La chasse aux loups. — Les petites villes. — Mort tragique de Choron.

Cinq ou six ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. — J'avais quitté Villers-Cotterets, et j'y revenais passer quelques jours près de ma bonne mère.

C'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Ma mère embrassée et réembrassée, je courus droit chez M. Deviolaine.

— Ah ! te voilà, garçon, dit-il ; tu arrives bien !

— Chasse au loup, n'est-ce pas?

— Justement.

— J'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne m'être pas trompé dans ma prévision.

— Oui, on a eu connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et, comme il y en a deux sur la garderie de Choron, je lui ai fait passer aujourd'hui l'ordre de les détourner cette nuit, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin, à sept heures.

— A la Maison-Neuve, toujours?

— Toujours.

— Et que devient-il, ce pauvre Choron? Tue-t-il encore les sangliers à coups de baïonnette?

— Oh! les sangliers sont exterminés, depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Il les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé ?

— Ma foi, non. Tu le verras : le pauvre diable est plus triste et plus sombre que jamais ; il est bien changé. J'ai cependant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin ; mais rien ne peut le guérir de son chagrin, il est mordu au cœur. Ajoute à cela qu'il est plus jaloux que jamais.

Digitized by Google

— Et toujours aussi injustement?

— C'est-à-dire que la pauvre petite femme est un ange!

— Alors, c'est de la monomanie! Il n'en est pas moins un de vos bons gardes, n'est-ce pas?

— Excellent.

— Et il ne nous fera point faire buisson creux, demain?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il nous faut; quant à sa folie, eh bien, remettons-nous-en au temps pour la guérir.

— Eh! garçon! j'ai bien peur, au contraire, que le temps ne fasse qu'empirer la chose, et, à force de le lui entendre répéter, je commence à croire qu'il lui arrivera malheur.

— Vraiment! à ce point-là?

— Ma foi, oui! Au reste, j'ai fait ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils?

— A merveille.

— Mildet?...

— Coupe toujours en deux les écureuils, à balle franche seulement. Aujourd'hui, ce n'est plus lorsqu'ils montent le long des arbres, c'est quand ils sautent d'un arbre à l'autre.

— Et son rival, Moinat?

— Ah! le pauvre diable, tu sais ce qui lui est arrivé?

— Aurait-il été tué aussi par quelque neveu?

— L'hiver passé, à une chasse au loup, son fusil a crevé, et lui a emporté la main gauche.

— Un pareil accident, à un vieux chasseur comme lui! Et comment diable cela s'est-il fait?

— Un jour qu'il sautait un fossé, le bout de son fusil s'est enterré; il ne s'en est pas aperçu, et, privé d'air, le canon a crevé.

— Y a-t-il eu moyen de lui sauver une partie de la main?

— Pas un doigt! Lécosse la lui a coupée à un pouce ou deux du poignet.

— Alors, il ne peut plus chasser?

— Ah! oui! nous avons chassé, hier, dans les marais de

Digitized by Google

Coyolle, et, sur dix-neuf bécassines qu'il a tirées, il en a tué dix-sept.

— C'est gentil! Je souhaiterais à Bobino d'en faire autant de ses deux mains. A propos, que devient-il?

— Bobino?

— Oui.

— Il a fait faire un sifflet pour ses chiens avec la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos, en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de son animal.

— Alors, excepté le pauvre Choron, tout va bien?

— Parfaitement.

— Vous dites que le rendez-vous...?

— Est à six heures précises du matin, au bout des grandes allées, afin que tout le monde soit à sept heures à la Maison-Neuve.

— On y sera.

Et je quittai M. Deviolaine pour aller saluer tous mes vieux amis, serrer la main aux uns, embrasser les autres, et leur souhaiter du bonheur à tous.

Une des grandes joies de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connaît tous les habitants, et dont chaque maison garde pour vous un souvenir. Je sais que c'est toujours une grande émotion pour moi que de retourner—même aujourd'hui que trente ans de travaux et de lutte ont passé sur mes jeunes années, et en ont enlevé la fraîcheur veloutée, — dans ce pauvre petit bourg, à peu près inconnu au reste du monde, et dans lequel j'ai tendu les bras aux premiers fantômes de la vie, fantômes aux fronts ceints d'auréoles ou couronnés de fleurs. Une demi-lieue avant d'être arrivé, je descends de voiture, je marche sur le revers de la route, je compte les arbres. Je reconnais ceux aux branches desquels j'ai accroché mes cerfs-volants, logé mes flèches, déniché des nids; il y en a au pied desquels je m'assieds, et où, les yeux fermés, je me plonge dans quelque doux rêve qui me rajeunit de vingt ans; il y en a que j'aime comme de vieux amis, et devant lesquels je m'incline en passant; il y en a d'autres qui

Digitized by Google

sont plantés depuis mon départ, et devant lesquels je passe sans les regarder comme devant des indifférents et des inconnus. — Puis, quand je rentre dans la ville, c'est bien autre chose. Le premier qui m'aperçoit jette un cri, et accourt au seuil de sa maison ; et, à mesure que j'avance, chacun en fait autant; puis, derrière moi, les habitants de la localité se saluent, parlent de moi, des aventures de ma jeunesse, de ma vie emportée loin d'eux, orageuse et tourmentée, et qui se fût écoulée calme et tranquille, si, comme eux, je fusse resté dans la maison où je suis né; et, dix minutes après, mon arrivée est la nouvelle de la ville, et, ce jour-là, c'est fête dans mon cœur et dans deux ou trois mille autres cœurs en même temps.

Partout on a une patrie; à Paris seulement, on a une rue qui change de nom, qui change de forme, qui s'allonge ou se restreint selon le caprice du grand foyer. Quittez Paris dix ans, et vous ne reconnaîtrez plus ni votre rue, ni votre maison.

Je me promettais donc une grande fête à me retrouver, le lendemain, avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je revis mes vieilles figures avec du givre aux favoris; car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à un endroit appelé le *Saut-du-Cerf*, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf se lança par-dessus la route encaissée en cet endroit entre deux taillis; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes que l'obscurité commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse. Il n'était pas tombé de neige depuis douze heures, rien n'empêchait donc de suivre les brisées; les loups, si l'on avait pu les détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant où Choron avait l'habitude de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes, chez un homme aussi ponctuel que l'était Choron, commençait à nous inquiéter. Nous

doublâmes le pas, et nous arrivâmes au tournant même, d'où l'on découvrait la Maison-Neuve, distante d'un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même ceux qui se trouvaient à une distance assez éloignée, étaient devenus faciles à distinguer. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres; nous voyions une légère colonne de fumée qui, s'échappant de la cheminée, montait en l'air; nous voyions, enfin, un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, mais nous ne voyions pas Choron.

Seulement, nous entendions les chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres en secouant tristement la tête : notre instinct nous disait qu'il avait dû se passer quelque chose d'étrange, et nous hatâmes encore le pas.

En approchant, nous ne vîmes rien changer à la perspective.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentimes notre marche malgré nous; nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher à un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous fîmes presque une halte.

— Cependant, dit M. Deviolaine, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans prononcer une parole.

En nous voyant approcher, le cheval tendit le cou de notre côté, et, les naseaux fumants, se mit à hennir.

Les chiens s'élançaient contre les barreaux de leurs niches, qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison, il y avait sur la neige une flaque de sang, et, près de cette flaque de sang, un pistolet déchargé.

Puis, de cette flaque de sang, partait, accompagnant des pas qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes; personne ne répondit.

— Entrons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Choron étendu à terre

Digitized by Google

près de son lit, dont il tordait encore les couvertures entre ses mains crispées.

A sa tête, sur la table de nuit, étaient deux bouteilles de vin blanc, l'une vide, l'autre entamée. Il avait, au côté gauche, une large blessure dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud, et venait d'expirer, il y avait dix minutes à peine.

Voici ce qui s'était passé; nous le sûmes le lendemain par le facteur d'un village voisin, qui avait presque assisté à l'événement.

Choron, nous l'avons dit, était jaloux de sa femme, et, quoique rien ne justifiât cette jalousie, on a pu voir, d'après ce que m'avait dit l'inspecteur, qu'elle n'avait fait qu'augmenter.

Il était parti à une heure du matin, profitant d'un magnifique clair de lune, pour détourner les deux loups qui se trouvaient sur la brigade.

Un quart d'heure après son départ, un messager était accouru annoncer à sa femme que son père venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, et demandait à la voir avant que de mourir.

La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même, sans pouvoir dire où elle allait : ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Choron avait trouvé la maison vide; il avait tâté le lit; le lit était froid; il avait appelé sa femme, il l'avait cherchée partout; sa femme avait disparu.

— C'est bien, dit Choron, elle a profité de mon absence pour s'en aller chez son amant. Ne croyant pas que je rentrerais sitôt, elle n'est pas encore de retour. Elle me trompe! Il faut que je la tue!

Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon, les chargea, mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept.

On retrouva les quatorze chevrotines dans celui des deux pistolets qui était resté chargé.

Digitized by Google

On retrouva les dix-sept autres chevrotines dans le corps de Choron.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie, et l'amena devant sa porte.

Alors, il prit ses pistolets, et en mit un dans la fonte droite.

Celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte gauche était par hasard plus étroite; le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place.

Choron voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pistolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit.

Pour plus de commodité, Choron tenait la fonte appuyée contre lui. Toute la charge, plomb, bourre et poudre, pénétra dans son flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant à la fois les entrailles.

Le facteur, passant dans ce moment-là, accourut à la détonation. Choron était resté debout, cramponné à la selle.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc, monsieur Choron? demanda le facteur.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau, dit Choron; j'ai tué mon oncle d'un coup de carabine, et je viens de me tuer d'un coup de pistolet. Il est écrit quelque part dans l'Évangile que « celui qui a frappé de l'épée périra par l'épée. »

— Vous tué! vous monsieur Choron? s'écria le facteur. Mais vous n'avez rien.

Choron sourit, se tourna de son côté; ses habits brûlaient, son sang coulait à flots par le bas de son pantalon, qu'il rougissait dans toute sa longueur.

— Oh! mon Dieu! fit le facteur en reculant, que puis-je faire pour vous? Voulez-vous que j'aille chercher le médecin?

— Le médecin! que diable veux-tu qu'il y fasse? répondit Choron.

Puis, d'une voix sombre :

— Est-ce que le médecin a empêché de mourir mon pauvre oncle Berthelin? dit-il.

Digitized by Google

— Mais, enfin, commandez quelque chose, monsieur Choron.

— Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave, et détache-moi Rocador.

Le facteur, qui, chaque matin, buvait en passant la goutte avec Choron, prit la clef, descendit à la cave, tira deux bouteilles de vin blanc, alla détacher Rocador, et rentra.

Il trouva Choron assis devant une table et écrivant.

— Voilà, dit le facteur.

— C'est bien, mon ami, fit Choron; pose les deux bouteilles sur la table de nuit, et va-t'en à tes affaires.

— Mais, monsieur Choron, insista le facteur, dites-moi au moins comment la chose est arrivée?

Choron réfléchit un instant; puis, à demi-voix :

— En effet, murmura-t-il, il n'y a pas de mal à ce qu'on le sache.

Et, se retournant vers lui :

— Quand je t'aurai tout dit, t'en iras-tu?

— Oui, monsieur Choron.

Alors il lui raconta *la chose*, comme disait le facteur, dans tous ses détails.

— Et, à présent que tu sais ce que tu voulais savoir, va-t'en.

— Vous le voulez donc?

— Oui.

— Absolument?

— Oui.

— Eh bien, alors, au revoir.

— Adieu.

Et le facteur était parti, espérant au fond du cœur que Choron était blessé moins dangereusement qu'il ne le disait; car comment, à la vue d'un tel sang-froid et d'une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort?

Ce qui se passa après le départ du facteur, personne ne le sait. A cette lutte de l'homme contre la mort, agonie sombre et solitaire, personne n'a assisté.

Seulement, selon toute probabilité, Choron avait bu ce qui

Digitized by Google

manquait de vin dans les deux bouteilles; puis il avait voulu monter sur son lit, mais alors les forces lui avaient fait défaut.

Il était tombé à terre, se cramponnant aux couvertures, et était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table : celui sur lequel le facteur, montant de la cave, l'avait vu écrivant.

Sur ce papier, d'une main encore ferme, étaient tracées ces quelques lignes :

» Mon inspecteur,

» Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy; l'autre a décampé.

» Adieu, monsieur Deviolaine... Je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

» Votre dévoué,

» Choron, *garde chef.* »

Ce que je disais tout à l'heure des petites villes, à propos des doux souvenirs, on peut le dire bien plus véritablement encore à propos des souvenirs terribles.

Une pareille catastrophe, arrivée dans le faubourg Saint-Martin, dans la rue Poissonnière ou sur la place du Palais-Royal, eût laissé une mémoire d'une semaine, de quinze jours, d'un mois tout au plus.

Mais, dans cette petite ville de Villers-Cotterets, sur cette route qui conduit à Soissons, et passe devant la maison funèbre, sous ces belles arcades de verdure que font les chênes et les hêtres centenaires, et sous lesquelles les gardes cheminent d'un pas sans écho et en se parlant tout bas, l'événement que je viens de raconter est encore présent comme au jour où il arriva, et chacun vous le raconterait comme je viens de vous le raconter.

Hélas! pauvre Choron! quand j'entrai dans ta maison, quand je regardai, pâlissant, ces bouteilles à moitié vides, ton corps frissonnant, ce chien qui léchait ta plaie, j'étais loin de

Digitized by Google

me douter que je serais un jour l'historien de ta vie ignorée et de ta mort sanglante!

XLVI

Ma mère songe que j'ai quinze ans, et que la marette et la pipée ne peuvent pas me créer un brillant avenir. — J'entre dans l'étude de maître Mennesson, notaire, en qualité de *saute-ruisseau.* — Mon patron et mes collègues. — La fontaine Eau-Claire.

Cependant, toutes ces parties de chasse, qui me procuraient une existence assez agréable, existence qui pouvait indéfiniment se continuer ainsi, en me supposant une vingtaine de mille livres de rente, ne constituaient pas un avenir à un pauvre diable, dont le patrimoine, malgré l'économie maternelle, fondait de jour en jour d'une effrayante façon.

J'avais quinze ans. On jugea qu'il était temps de me faire apprendre un état, et on se décida pour celui de notaire.

A cette époque, où non-seulement un voile couvrait mon avenir, mais où je n'avais encore ressenti, vers cet avenir, aucune des aspirations qui m'y entraînèrent depuis, tout état, excepté celui de séminariste, m'était assez indifférent.

Ma mère, un beau matin, sortit donc de la maison, et, traversant la place en diagonale, alla demander à son notaire s'il voulait bien de moi pour son troisième clerc.

Le notaire répondit qu'il ne demandait pas mieux que de me recevoir chez lui, mais qu'il lui semblait, sauf erreur, que j'avais de telles dispositions pour la marette, pour la pipée et pour la chasse, qu'il était douteux que je devinsse jamais un écolier bien assidu de Cujas et de Pothier.

Ma mère poussa un soupir; c'était peut-être bien aussi son opinion à elle-même, mais elle n'en insista pas moins, et le notaire lui répondit :

— Eh bien, ma chère madame Dumas, puisque cela vous fait tant de plaisir, envoyez-le-moi toujours, et l'on verra.

Digitized

Il fut donc décidé que, le lundi suivant, j'entrerais chez maître Mennesson : les gens polis disaient en qualité de troisième clerc, les autres en qualité de *saute-ruisseau.*

On sait que c'est le mot consacré.

Cela me fit bien quelque peine de renoncer à ma douce indépendance; mais je faisais un si grand plaisir à ma mère en adhérant à sa décision; il y avait pour moi, disaient tous ses amis, un si bel avenir dans cette carrière que l'on m'ouvrait; Lafarge (on se rappelle le fils élégant et spirituel de ce chaudronnier chez lequel nous demeurions), Lafarge y faisait un chemin si brillant et si lucratif, que cette idée — que, quand j'aurais une étude qui rapporterait douze ou quinze mille francs par an, je pourrais faire comme lui de la marette et de la pipée sur une grande échelle — me séduisit infiniment.

J'entrai donc chez M. Mennesson.

M. Mennesson était, à cette époque, un homme de trente-cinq ans à peu près, plutôt petit que grand, trapu, vigoureux; bien pris de toute sa personne, au point de vue herculéen. Il avait les cheveux roux et courts, les yeux vifs, la bouche railleuse. C'était un homme d'esprit, brusque souvent, entêté toujours, voltairien enragé, et déjà républicain à une époque où personne ne l'était encore.

Le poëme de *la Pucelle* était sa lecture favorite; il en savait par cœur des chants tout entiers, et les disait volontiers dans ses moments de joyeuse humeur, ou après son dîner.

Il va sans dire qu'il choisissait alors les chants les plus impies et les plus libertins.

On m'a dit que, depuis, sans cesser d'être républicain, il était devenu dévot outre mesure, et qu'aujourd'hui, il suivait, un cierge à la main, les processions, sur le passage desquelles, autrefois, il restait la tête couverte.

Dieu lui fasse miséricorde!

Deux personnages venaient avant moi dans la hiérarchie notariale : le premier et le deuxième clerc.

Le premier se nommait Niguet. C'était un garçon de vingt-six à vingt-huit ans, fils de notaire, petit-fils de notaire, neveu de notaire; un de ces hommes qui viennent au monde

Digitized by Google

avec une écriture en pattes de mouche, une signature illisible, et un parafe gigantesque au bout.

Le second était un garçon de mon âge, à peu près. Il était gras, il était jaune; il avait le nez pointu. Il étudia dix ans pour être notaire, et finit par être garde forestier.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il se fût élevé au-dessus du grade de simple garde, quoiqu'il eût de puissantes protections dans l'administration forestière, et trois ou quatre mille livres de rente, du chef de sa mère.

Il se nommait Cousin.

L'apprentissage du notariat me fut assez doux. C'était un bon diable, au fond, que M. Mennesson, pourvu qu'on ne dît pas devant lui de bien des prêtres, et qu'on ne fît pas l'éloge des Bourbons.

Dans le cas contraire, son petit œil gris s'enflammait. Il empoignait un Ancien Testament ou une histoire de France, ouvrait l'Ancien Testament au livre d'Ézéchiel, l'histoire de France au règne de Henri III, et commentait l'un et l'autre à la manière du *Citateur* de Pigault-Lebrun.

J'ai dit que j'étais entré chez M. Mennesson comme saute-ruisseau; le titre m'avait d'abord humilié; mais je vis bientôt que j'étais chargé, au contraire, du côté agréable de la profession de clerc de notaire.

M. Mennesson faisait beaucoup d'actes pour les paysans des villages environnants. Quand les paysans ne pouvaient pas se déranger, c'était moi qui recevais la mission d'aller leur faire signer les actes à domicile. Prévenu la veille de la course que j'avais à faire le lendemain, je prenais mes mesures en conséquence. Si c'était au temps de la chasse, j'avais un excellent compagnon de route, mon fusil : si la chasse était fermée, j'allais, dès le soir, tendre toutes les marettes qui gisaient sur ma route.

Dans le premier cas, il était bien rare que je ne rapportasse pas un lièvre ou une couple de lapins; dans le second, une demi-douzaine de grives, de merles ou de geais, et une vingtaine de rouges-gorges et autres petits oiseaux.

Un jour, mon patron m'avertit que j'irais le lendemain à

Digitized by Google

Crépy demander communication d'un acte à son confrère, maître Leroux.

Cette fois, comme le ruisseau était un peu large à sauter, — il y a trois lieues et demie de Villers-Cotterets à Crépy, — je fus prévenu qu'un boulanger, client de M. Mennesson, que le renseignement que j'allais chercher intéressait, mettait son cheval à ma disposition.

C'était toujours une fête pour moi que de monter à cheval, même sur un cheval de boulanger.

Je partis le matin, avec injonction de revenir le soir même, à quelque prix que ce fût.

Outre le plaisir de la locomotion, j'étais encore attiré à Crépy par un autre attrait : j'allais revoir cette bonne famille chez laquelle nous avions reçu l'hospitalité du temps de l'invasion, et mes amis de Longpré.

J'ai raconté l'histoire de madame de Longpré, cette veuve d'un valet de chambre du roi Louis XV, laquelle vendait un à un les magnifiques plats de porcelaine qu'elle avait hérités de son mari, et dont le fils aîné, maréchal de logis des chasseurs, si brave en toute autre circonstance, tremblait et se cachait sous le lit quand il faisait de l'orage.

Je partis en me promettant de revenir le plus tard possible.

Je me tins religieusement parole. Je fis d'abord ma commission près de maître Leroux; puis, ma commission faite, je commençai mes visites.

A sept heures du soir, je remontai à cheval et me remis en chemin.

C'était au mois de septembre. Les jours diminuaient sensiblement; et comme, ce soir-là, le temps était sombre, presque pluvieux, il faisait déjà nuit depuis longtemps lorsque, en sortant de Crépy, je donnai le premier coup d'éperon à mon cheval.

Le chemin de Villers-Cotterets à Crépy, ou plutôt de Crépy à Villers-Cotterets, — car c'est ainsi que nous allons le décrire topographiquement, — est une espèce de grande route, à peu près abandonnée comme communication commerciale; à moi-

Digitized by Google

tié chemin de Crépy à Villers-Cotterets, elle rejoint, en dessinant par cette adjonction un Y gigantesque, la grande route de Villers-Cotterets à Paris.

A un quart de lieue de Crépy, une portion de forêt, désignée sous le nom de *bois du Tillet*, s'étend jusqu'à la route, mais sans la traverser.

Une lieue et demie plus loin, la route, qui jusque-là a couru sur une surface plane, descend dans une espèce de ravin, au fond duquel coule une source, et est côtoyée, à sa gauche, par des carrières dont l'exploitation est abandonnée depuis longtemps.

La source a donné son nom à la localité, qui s'appelle la fontaine *Eau-Claire.*

Les carrières, dont plusieurs s'ouvrent sombres et profondes sur la route, donnent à cet endroit un caractère de solitude menaçante, qui inspire un certain effroi aux gens du pays.

Il y a, dans ce ravin, des traditions de vols à main armée et d'assassinats, qui remontent à des époques inconnues, c'est vrai, mais qui sont constatées, comme celles de la forêt de Bondy, par des dictons populaires.

Nous nous contenterons de citer celui-ci, qui rime mal, mais que nous donnons simplement comme une recommandation locale, et non comme un exemple de poésie :

A la fontaine Eau-Claire,
Bois quand le jour est dans son clair.

Puis, une demi-lieue au delà de la fontaine Eau-Claire, se présente, coupant transversalement la route, la charmante vallée de Vauciennes, qui conduit du moulin de Walue à Coyolle, au fond de laquelle serpente un ruisseau d'argent liquide, et dort ce fameux marais où Moinat faisait, avec M. Deviolaine, ses preuves d'adresse sur les bécassines.

Là, le chemin descend par une pente rapide, et remonte par une pente plus rapide encore. Ces deux montagnes sont, pendant les jours de verglas, la terreur des voituriers, qui des-

Digitized by Google

cendent l'une trop rapidement, et qui ne savent plus comment remonter l'autre.

Des attelages de bœufs stationnent au village, et font l'office de cabestans.

Le sommet de la seconde montagne, sommet du haut duquel on aperçoit Villers-Cotterets, distant d'une lieue à peine, est couronné par un moulin à vent, appartenant à M. Picot, auquel, du reste, appartient une partie de la plaine de Noue, de Coyolle et de Largny.

Ce moulin à vent va jouer un grand rôle dans ce qui me reste à dire, — car on comprend bien que ce n'est pas à titre de simple description que je viens de relever la route, peu intéressante pour mes lecteurs, de Villers-Cotterets à Crépy. Ce moulin à vent, allais-je dire, est parfaitement isolé de toute habitation, et s'élève au-dessus du fond de Vouffly, à peu près à trois kilomètres de Largny, et à une lieue de Villers-Cotterets.

Voilà donc la route que je suivais, au plus grand trot de mon cheval de boulanger, sous le pas duquel le pavé de Sa Majesté Louis XVIII résonnait lourdement.

Vers huit heures, à peu près, j'étais aux environs de la fontaine Eau-Claire.

J'ai déjà dit que le temps était sombre; la lune, à son premier quartier, était voilée par de longs nuages courant rapidement au ciel, et dont les extrémités se frangeaient d'une espèce d'écume grise.

Je rapportais de l'argent. J'étais sans arme. J'avais quinze ans à peine; les traditions de la fontaine Eau-Claire étaient vivantes dans mon esprit; — toutes circonstances qui me faisaient légèrement battre le cœur.

A la moitié de la descente, je mis mon cheval au trot, et, grâce à une branche de chêne que j'avais cueillie au bois du Tillet, je parvins à le faire passer au galop.

Je franchis l'endroit dangereux, le *malo sitio*, comme on dit en Espagne, sans accident, et, quoique l'ayant franchi, je décidai que le galop serait désormais l'allure que j'imprimerais à mon cheval.

Digitized by Google

Cependant, force me fut de modérer cette allure à la descente et à la montée de Vauciennes; mais à peine fus-je parvenu au sommet de la montagne, qu'à l'aide d'un coup d'éperon et de deux coups de baguette vigoureusement sanglés, ma monture reprit le galop.

Tout semblait sommeiller autour de moi. Le paysage, noyé dans l'obscurité, n'était vivifié ni par une lumière brillant à l'horizon, comme une étoile tombée sur la terre, ni par un aboi de chien, qui indique, dans le lointain invisible, la ferme qu'on sait y être, et que l'on cherche vainement des yeux.

Le moulin à vent était endormi comme le reste de la nature; ses ailes, roides et immobiles, ressemblaient aux bras d'un squelette levés vers le ciel dans l'attitude du désespoir.

Seuls, les arbres de la route semblaient animés; ils se tordaient et criaient sous le vent, lequel en arrachait violemment les feuilles, qui s'envolaient dans la plaine comme des bandes de sombres oiseaux.

Tout à coup, mon cheval, qui suivait le milieu de la route au grand galop, fit un écart si violent, si inattendu, qu'il m'envoya rouler à quinze pas sur le revers du chemin.

Après quoi, au lieu de m'attendre, il continua sa route en redoublant de vitesse, et en soufflant bruyamment avec ses naseaux.

Je me relevai, tout étourdi de ma chute, qui eût pu être mortelle si, au lieu de tomber sur la terre détrempée des bas côtés, j'étais tombé sur le pavé.

J'eus d'abord l'idée de courir après mon cheval; mais il était déjà si loin, que je jugeai que ce serait peine perdue. Puis j'avais la curiosité de savoir quel objet l'avait pu si fort épouvanter.

Je me secouai, et, tout chancelant, regagnai le pavé.

A peine avais-je fait quatre pas, que j'aperçus un homme couché en travers de la route. Je crus que c'était quelque paysan ivre; et, tout en me félicitant de ce que mon cheval ne lui avait point marché sur le corps, je me baissai pour l'aider à se relever.

Je touchai sa main : sa main était roide et glacée.

Je me redressai, regardant autour de moi, et il me sembla qu'à dix pas, dans le fossé, je voyais ramper une forme humaine.

L'idée me vint alors que cet homme immobile était assassiné, et que cette forme humaine qui se mouvait, pourrait bien être celle de son assassin.

Je n'en demandai pas davantage. Je sautai par-dessus le cadavre, et, comme venait de faire mon cheval, je pris le chemin de Villers-Cotterets, à grande vitesse.

Sans m'arrêter, sans me retourner, sans respirer, je fis, en dix minutes peut-être, la lieue qu'il me restait à faire, et, haletant, couvert de sueur et de boue, j'arrivai chez ma mère, au moment où le boulanger lui racontait que son cheval venait de rentrer à l'écurie sans moi.

Ma mère était déjà fort effrayée ; mais elle le fut bien davantage quand elle me vit.

Je la pris à part, et lui racontai tout.

Ma mère me recommanda de ne pas dire un seul mot de ce que j'avais vu.

Si c'est réellement un homme assassiné, pensait-elle, il y aura une enquête, une instruction à Soissons, des assises à Laon ; je serais mêlé à tout cela, forcé, comme témoin, de comparaître à l'instruction et aux assises... Ce seraient des frais et des ennuis inutiles.

Ma mère, sous prétexte que j'étais trop fatigué, se chargea d'aller porter à M. Mennesson la réponse de maître Leroux, tandis que je changeais de linge et d'habits. Le linge était tout trempé de sueur, les habits tout trempés de boue.

La visite de ma mère à M. Mennesson ne fut pas longue. Elle avait hâte de revenir auprès de moi, et de me demander de nouveaux détails.

Le retour du cheval sans cavalier avait été mis sur le compte d'une simple chute. Comme la chose n'avait rien d'extraordinaire, le boulanger ne conçut aucun soupçon.

Nous passâmes une partie de la nuit, ma mère et moi, sans fermer l'œil. Nous couchions non-seulement dans la même chambre, mais encore dans la même alcôve. Elle ne tarissait

Digitized by Google

pas en questions, et, moi, je ne me lassais pas, tant l'impression était profonde, de lui répéter dix fois le même détail.

Vers une heure de la nuit, nous nous endormîmes; ce qui ne nous empêcha point d'être levés à sept heures du matin.

Toute la ville était en émoi.

Un voiturier de Villers-Cotterets, que j'avais dépassé à moitié de la montagne de Vauciennes, avait rencontré le cadavre, l'avait chargé dans sa charrette, l'avait ramené à la ville, et avait fait sa déclaration.

XLVII

Ce que c'était que l'homme assassiné, et ce que c'était que l'assassin.— Auguste Picot.—L'égalité devant la loi.—Derniers exploits de Marot. — Son exécution.

Le cadavre avait été conduit à l'hôpital, où il était exposé, — le juge de paix, le maire, ni le brigadier de gendarmerie, ne l'ayant reconnu.

Je voulus tout naturellement aller voir au jour ce qui m'avait fait si grand'peur la nuit. Ma mère me fit promettre de ne rien dire, sachant que, lorsque j'avais promis, je tenais parole.

Le cadavre était abrité sous un hangar, et couché sur une table.

C'était celui d'un jeune homme de quinze à seize ans. Il était vêtu d'un mauvais pantalon de toile bleue, d'une grosse chemise déchirée au ventre et ouverte sur la poitrine.

La blessure qui paraissait lui avoir donné la mort était une plaie transversale, ouvrant le crâne au-dessus du cervelet, et qui devait avoir été faite avec un instrument contondant.

Il avait les pieds et les mains nus. Ses pieds semblaient ceux d'un homme habitué à la marche; ses mains, celles d'un homme habitué au travail.

Au reste, comme je l'ai dit, il était tout à fait inconnu dans le pays.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels chacun divagua

Digitized by Google

à loisir sur cet événement; puis, tout à coup, le bruit se répandit que l'assassin venait d'être arrêté.

C'était un berger, au service de M. Picot.

En effet, du bout de la rue de Largny, vers laquelle tout le monde se précipitait, on vit arriver un homme en blouse, les poucettes aux mains, et marchant entre deux gendarmes à cheval et tenant leur sabre nu.

Le type était celui d'un paysan picard de la plus basse classe, vulgaire et rusé.

On le conduisit à la prison, dont la porte se referma sur lui.

Mais, toute refermée qu'elle était, la porte n'en continua pas moins d'être assiégée par la foule. C'était un trop grave événement que celui qui venait d'arriver pour que toute la ville ne demeurât point sur pied.

Le juge de paix commença l'instruction; dans son premier interrogatoire, l'accusé nia tout.

Cependant des preuves terribles s'élevaient contre lui. Les bergers, on le sait, couchent dans une cabane en bois, près du parc de leurs moutons.

La cabane de l'accusé, pendant le jour où avait eu lieu l'assassinat, et pendant la nuit qui avait suivi celle où le cadavre avait été retrouvé; cette cabane était restée stationnaire à deux cents pas tout au plus de la grande route.

Puis, sur la paille qui, recouverte d'un mauvais matelas, en faisait le fond, on avait reconnu des traces de sang.

En outre, le maillet avec lequel l'accusé enfonçait les piquets de son parc était imprégné de sang à un de ses angles.

Le maillet paraissait être l'instrument à l'aide duquel la plaie mortelle avait été faite.

Malgré toutes ces preuves, comme nous l'avons dit, Marot — c'était le nom de l'accusé — avait nié formellement.

Le juge de paix et le greffier sortirent donc sans avoir rien pu obtenir de lui.

Mais, vers onze heures du soir, il se ravisa, appela le geôlier, nommé Sylvestre, qui, en même temps, était suisse à l'église, et le pria d'aller chercher le juge de paix, en le prévenant qu'il avait des aveux à faire.

Digitized by Google

Le juge de paix avait averti son greffier, et tous deux s'étaient rendus au cachot de l'accusé.

Cette fois, il ne refusait plus de parler; il avait, au contraire, toute une histoire à raconter : cette histoire était une accusation de meurtre contre son maître, Auguste Picot.

Voici l'échafaudage, assez habile, bâti par cet homme dans la solitude de son cachot, et à l'aide duquel il espérait entraîner dans sa complicité un homme assez fort pour se tirer d'affaire avec lui. C'est Marot qui raconte.

Le jour de l'assassinat, un jeune homme qui suivait la grande route, cherchant de l'ouvrage, aperçut dans la plaine Marot, occupé à changer son parc de place.

Le jeune homme avait quitté la grande route, et était venu droit au berger, au moment où celui-ci enfonçait son dernier piquet.

Alors, il lui avait exposé sa misère; il lui avait dit que, n'ayant pas de quoi acheter du pain, il avait traversé la ville sans manger, trop fier qu'il était pour demander l'aumône; mais que, l'ayant aperçu, lui, homme du peuple, il n'avait pas craint de venir à lui, pour lui tendre la main comme à un frère et lui demander la moitié de son pain.

Marot avait, en effet, tiré de sa cabane un de ces petits pains ronds et épais, comme les fermiers en distribuent le matin à leurs journaliers, et avait partagé le pain avec le voyageur, qui s'était assis près de lui.

Tous deux, adossés à la cabane, avaient commencé à déjeuner. Tout à coup, — c'est toujours Marot qui parle, — Auguste Picot était arrivé au grand galop de son cheval, et, s'avançant avec brutalité vers son berger :

— Misérable! lui avait-il dit, crois-tu que je te donne mon pain pour le faire manger à des vagabonds et à des mendiants?

L'étranger avait voulu répondre, excuser le berger; mais Picot — toujours suivant l'accusateur — avait poussé son cheval sur lui avec tant de brutalité, que le jeune homme, pour ne pas être foulé aux pieds, avait été forcé de lever son bâton.

Digitized by Google

A ce geste de défense personnelle, le cheval de Picot, ayant fait un tête à la queue, avait rué des deux pieds de derrière, et, de l'un de ses deux pieds, avait atteint le jeune homme dans la poitrine.

Le jeune homme était tombé sans connaissance.

Alors, meurtrier involontaire, Picot s'était décidé à devenir assassin : d'un accident qu'il voulait cacher, il avait fait un crime.

Regardant autour de lui, il avait vu à terre le maillet avec lequel Marot venait d'enfoncer les piquets de son parc, et, d'un coup violemment assené derrière la tête, avait achevé le malheureux voyageur, qui n'était qu'évanoui.

La mort avait été presque instantanée.

Puis, — remarquez bien que ce n'est pas moi qui parle, mais que c'est l'accusateur, — Picot avait fait toute sorte de promesses au berger pour que celui-ci l'aidât à cacher son crime.

Le berger avait eu la faiblesse de se laisser toucher par les supplications de son maître : il avait consenti à recéler le cadavre dans sa cabane.

De là les vestiges sanglants qui avaient taché la paille et le matelas.

Le soir arrivé, Picot devait revenir à la cabane ; alors on prendrait le cadavre, et, profitant de l'obscurité, on le transporterait dans le moulin à vent dont Picot avait la clef.

Les deux complices entrés, la porte se serait refermée sur eux et sur le cadavre ; on aurait creusé une fosse, et l'on y aurait enterré le malheureux voyageur.

Mais, comme ils traversaient la route, le bruit d'un cheval, arrivant au galop, les avait effrayés ; ils avaient laissé glisser le cadavre de leurs mains, et avaient tiré chacun de son côté.

Dix minutes après, ils étaient revenus ; mais alors c'étaient le voiturier et sa voiture qui avaient apparu au haut de la montagne de Vauciennes, et les avaient forcés d'abandonner de nouveau leur sombre besogne.

Cette fois, le voiturier avait relevé le cadavre et l'avait rapporté, comme on a vu, à Villers-Cotterets. Toute espérance de

Digitized by Google

cacher le crime leur avait donc échappé, et ils n'avaient plus dû se préoccuper que d'une chose : c'était de se sauvegarder eux-mêmes.

Marot avait été pris, avait essayé de nier d'abord; mais ensuite il avait réfléchi, et il aimait mieux avouer le rôle passif qu'il avait joué dans toute cette affaire, que de risquer sa vie dans une dénégation complète.

Nous venons de le voir, la fable était assez habilement conçue, non pas pour amener la conviction chez le juge, mais au moins pour le mettre dans la nécessité d'arrêter Picot.

Aussi, le matin venu, apprit-on tout à la fois la dénonciation du berger et l'arrestation de son maître.

La nouvelle fit grand bruit. Picot n'était pas aimé; il était riche, beau garçon, vigoureux de corps, hautain de parole; qualités et défaut qui, dans une petite ville, constituent fatalement l'impopularité.

Picot, en réalité, n'avait jamais fait de mal à personne. Eh bien, à la première nouvelle du malheur qui lui arrivait, il eut la moitié de la ville contre lui.

C'était, en vérité, une famille malheureuse que cette famille Picot, et Dieu lui faisait payer bien cher la richesse qu'il lui donnait.

Quatre ans auparavant, Stanislas Picot, on se le rappelle, s'était tué à la chasse. Deux ans auparavant, la ferme avait brûlé, et voilà qu'aujourd'hui le fils aîné était accusé d'assassinat.

L'enquête se poursuivit activement; il fut décidé qu'on ferait, le lendemain, une visite sur les lieux : le procureur du roi était arrivé de Soissons.

Je me rappellerai toujours l'effet terrible que me produisit la vue de ce cortége traversant la grande place. En tête marchaient les autorités de la ville et le procureur du roi; puis Picot, entre deux rangs de gendarmes, placés les uns devant, les autres derrière lui; puis le berger, entre deux autres rangs de gendarmes, disposés de la même façon; puis toute la ville : les uns sur les portes et aux fenêtres, les autres suivant le cortége.

Digitized by Google

Tout cela marchait d'un pas rapide, car il pleuvait. On parle de l'égalité devant la loi; et les juges avaient cru faire de l'égalité en plaçant ces deux hommes à pied, l'un comme l'autre, entre un nombre égal de gendarmes.

Seulement, ils avaient oublié la différence des impressions qui, dans deux organisations différentes, placées relativement l'une au bas, l'autre au haut de l'échelle sociale, assaillaient ces deux cœurs.

Certes, toutes les tortures de la situation étaient pour l'homme élevé.

Pour l'autre, il y avait presque triomphe; il avait, d'un mot, attiré au même niveau que lui un homme placé si fort au-dessus de lui, que, huit jours auparavant, il en recevait son pain, son salaire, et ne lui parlait que le chapeau à la main.

Aussi, sur le visage ignoble de cet homme, rayonnait la basse satisfaction de la vengeance.

En outre, il avait les sympathies des hommes de sa classe, qui le regardaient comme une victime, et même de quelques organisations envieuses placées dans des classes plus élevées.

Quant à Picot, son visage était calme; mais on sentait bouillonner dans cette large poitrine la colère, la honte et l'orgueil révoltés.

Non! la justice ne traitait pas ces deux hommes d'une manière égale, par cela même qu'elle les traitait en égaux.

Le lendemain, ce fut une autre cérémonie non moins sombre : on procéda à l'exhumation.

Toute la discussion porta sur la poitrine meurtrie du jeune homme. Le berger prétendait qu'elle avait été meurtrie par le coup de pied du cheval. Picot répondait que, si elle eût été meurtrie par un coup de pied de cheval, par un seul surtout, assez violent pour amener l'évanouissement, les contours du fer seraient tracés sur cette poitrine, meurtrie, c'est vrai, — mais bien plus probablement par les sabots du berger, que par le fer de son cheval.

Les deux accusés furent envoyés dans les prisons de Soissons. . . . .

Digitized by Google

Au bout d'un mois, une ordonnance de non-lieu fut rendue en faveur de Picot.

Il revint dans sa famille. Mais le coup avait été si violent, qu'il avait brisé l'avenir de cet homme. De hautain qu'il avait été, il devint misanthrope ; il se renferma dans sa propriété de Noue, évita toutes les réunions des jeunes gens de son âge, et finit par épouser la fille d'un gendarme, qui depuis longtemps était sa maîtresse.

Sans doute, — car il y a une récompense au bout de tout malheur non mérité, — sans doute, c'est une voie douloureuse par laquelle la Providence l'a conduit à la simplicité et au bonheur.

Il a d'abord eu une grande joie, la joie réelle de ce monde : son père et sa pauvre mère, qu'il aimait tant, sont morts près de lui dans la plus extrême vieillesse.

Le berger fut condamné à douze ou quinze ans de prison, je crois, *pour avoir volé des habits trouvés sur un homme mort.*

Étrange jugement, qui constatait un crime, mais sans désigner de criminel !

Maintenant, voici de nouveaux détails que j'ai recueillis depuis le procès :

Le jeune homme que j'avais trouvé assassiné, le 13 septembre 1816, se nommait Félix-Adolphe-Joseph Billaudet ; il était fils de François-Xavier-Léger Billaudet, huissier audiencier près le tribunal de première instance de l'arrondissement de Strasbourg ; il était né à Strasbourg le 1er avril 1801, et avait, par conséquent, à l'époque de sa mort, quinze ans, six mois et douze jours.

Il était domestique chez M. Maréchal, inspecteur forestier à Vervins, et porteur, lors de l'assassinat, d'un passe-port pour Paris délivré à Vervins le 8 septembre 1816.

Probablement, à cette heure, le père et la mère de ce pauvre enfant sont morts, et je suis peut-être le seul au monde qui, dans ce retour vers ma jeunesse, pense encore à lui.

Quant à Marot, en sortant de prison, il revint dans le pays,

Digitized by Google

et se fixa d'abord dans le village de Vivières, où il exerça la profession de boucher.

Puis, de là, les affaires allant mal, à ce qu'il paraît, il alla s'établir à Chelles, petit village situé à deux ou trois lieues de Villers-Cotterets.

Quelque temps après ce déménagement, sa femme mourut d'une façon étrange et fatale. En tirant de l'eau dans un puits, elle pesa sur le boulon de la poulie, qui cassa; elle fut précipitée de trente pieds, et mourut noyée.

Cette mort fut regardée comme un accident.

Un peu plus tard, on trouva enterré, à un ou deux pieds de profondeur seulement, entre Vivières et Chelles, le cadavre d'un jeune charretier, qui paraissait avoir été assassiné d'un coup de pistolet tiré à bout portant dans le dos.

Malgré toutes les recherches qui furent faites, on ne put découvrir l'assassin ou les assassins.

Enfin, plus tard encore, Marot alla lui-même faire chez le juge de paix la déclaration d'un nouvel événement qui venait de se passer. Un jeune peintre-vitrier, qui était venu lui demander l'hospitalité, faute d'argent pour aller à l'auberge, et à qui il l'avait généreusement accordée, était mort, pendant la nuit, dans le grenier où il lui avait étendu une botte de paille, d'une colique de *miserere*.

On enterra le jeune peintre.

Peu de jours après, des poules qu'avait Marot furent trouvées mortes dans les cours et dans les jardins voisins.

Elles paraissaient empoisonnées.

On rapprocha les faits, et l'on commença de prendre des soupçons.

Marot fut arrêté. Son propre enfant déposa contre lui, et le fit condamner.

Le jeune peintre avait été empoisonné dans sa soupe. Le poison à l'aide duquel le crime avait été exécuté était de l'arsenic, versé par Marot dans son assiette.

Le jeune homme se plaignait que la soupe avait un singulier goût; le fils de Marot en prit une cueillerée dans son assiette et la goûta : il fut de l'avis du peintre.

Digitized by Google

— La soupe, répondit Marot, a un drôle de goût parce qu'elle est faite avec une tête de cochon. Quant à toi, gourmand, ajouta-t-il en s'adressant particulièrement à son fils, mange ta soupe, et laisse ce garçon manger la sienne : chacun sa part.

Cependant, le goût de cette soupe était tellement âcre, que le jeune peintre en avait laissé la moitié. On avait jeté le reste sur le fumier; les poules l'avaient mangé, et, poursuivies par la douleur, s'étaient éparpillées à droite et à gauche, dénonçant de leur côté l'empoisonnement par leur mort.

Cette fois, les charges qui s'élevaient contre Marot furent si fortes, qu'il ne put nier.

Alors, voyant qu'il n'y avait plus de salut à espérer pour son dernier crime, il avoua tous les autres.

Il avoua que c'était lui qui avait tué Billaudet, pour lui prendre six à huit francs qu'il avait sur lui.

Il avoua qu'il avait limé le boulon de la poulie, pour que sa femme, qui venait de lui faire une donation, fût précipitée dans le puits, et se tuât en tombant ou s'y noyât.

Il avoua que c'était lui qui avait tué d'un coup de pistolet à bout portant, et pour lui voler trente francs qu'il venait de recevoir, le jeune charretier dont le cadavre avait été retrouvé entre Chelles et Vivières.

Il avoua, enfin, que c'était lui qui, pour lui voler douze francs, avait empoisonné le jeune peintre-vitrier, en jetant de l'arsenic dans son assiette.

Marot fut condamné à mort, et exécuté à Beauvais en 1828 ou 1829.

XLVIII

Le printemps à Villers-Cotterets. — La fête de la Pentecôte. — L'abbé Grégoire m'invite à faire danser sa nièce. — Les livres rouges. — *Le Chevalier de Faublas.* — Laurence et Vittoria. — Un muscadin de 1818.

« O jeunesse ! printemps de la vie ! O printemps ! jeunesse de l'année ! » a dit Métastase.

Digitized by Google

On était au commencement de 1818. J'allais avoir seize ans au mois de juillet.

Le mois de mai, ce favori de l'année, riche et beau partout, est plus riche et plus beau à Villers-Cotterets que partout ailleurs.

Il est difficile de se faire une idée de ce qu'était, à cette époque du siècle et de l'année, cé beau parc dont mon cœur porte encore le deuil, et qu'un ordre de Louis-Philippe a fait abattre depuis.

Le dessin en était simple et grand à la fois. Au château immense, et qui domine la pelouse, se rattachaient, comme deux ailes, deux magnifiques massifs de verdure, plus longs que larges, dont une extrémité touchait aux murs du château, et dont l'autre allait rejoindre deux allées de marronniers gigantesques, formant d'abord les deux faces latérales d'un grand carré, puis se rapprochant l'une de l'autre diagonalement pour s'arrêter avant de se rejoindre, et pour continuer à s'enfoncer à perte de vue, en laissant entre elles deux un large espace vide, jusqu'à une lieue de la montagne de Vivières, bornant l'horizon, avec ses éboulements de terre rougeâtre et ses touffes de genêts aux fleurs d'or.

L'hiver, tout cela dormait; tout cela était triste, solitaire, muet; les oiseaux semblaient avoir émigré vers des contrées moins désolées. Des nuées de corbeaux, adoptant certains arbres plus élevés que les autres, demeuraient seuls propriétaires obstinés de ce magnifique domaine; on eût dit ces invasions de barbares sous lesquels on voit se ruiner les terres et se dessécher les forêts.

Cela durait quatre mois de l'année.

Mais, dès le commencement d'avril, l'herbe perçait la terre, bravant le givre, qui, chaque matin, en faisait un tapis d'argent; mais, dès le commencement d'avril, ces arbres, si nus, si désolés, si morts, commençaient à revêtir le velours cotonneux de leurs bourgeons. Les oiseaux endormis... — où dorment les oiseaux? on n'en sait rien; — les oiseaux endormis se réveillaient, voltigeant dans les branches, où bientôt ils devaient construire leurs nids. Puis, à partir de ce moment, chaque jour du mois, chaque heure du jour apportait son

Digitized by Google

changement à ce grand réveil de la nature. Des marronniers, des tilleuls et des hêtres, partaient les premières avant-gardes du printemps. Les pâquerettes étoilaient la pelouse ; les boutons d'or s'enrichissaient ; dans l'herbe, déjà haute, on entendait chanter les grillons. Les papillons, ces fleurs volantes qui éclosent dans les airs venaient caresser les fleurs de la terre. Les beaux enfants sortaient de la ville avec des robes blanches et des rubans roses, et venaient se rouler sur l'herbe. Tout se peuplait, tout s'animait, tout vivait. Le printemps était arrivé sur les premières brises de mai, et, dans la vapeur du matin, on croyait le sentir passer, secouant ses cheveux, et ranimant le monde au souffle de son haleine parfumée.

Aussi était-ce cette époque de joyeuse renaissance que la ville avait choisie pour sa fête ; fête charmante, toujours somptueuse, car c'était la nature qui se chargeait d'en faire les frais.

Cette fête, je crois l'avoir dit déjà, tombait à la Pentecôte, et durait trois jours.

Pendant trois jours, le parc s'emplissait de bruits charmants et de rumeurs joyeuses, qui s'éveillaient dès le matin, et ne s'éteignaient que bien avant dans la nuit. Pendant trois jours, les pauvres oubliaient leur misère, et, ce qui est bien plus extraordinaire, les riches oubliaient leurs richesses. Le parc réunissait toute la ville, confondue en une grande famille; puis cette famille, appelant à elle tous ses rameaux, parents, amis, connaissances, la population se quadruplait. On venait de la Ferté-Milon, de Crépy, de Soissons, de Château-Thierry, de Compiègne, de Paris ! Quinze jours d'avance, toutes les places étaient retenues aux diligences. Alors, il fallait inventer d'autres moyens de transport ; on voyait arriver chevaux, carrioles, tilburys, voitures de poste ; tout cela s'encombrait dans les deux seuls hôtels du pays, au *Dauphin* et à la *Boule d'or*. Pendant trois jours, la petite ville ressemblait à un corps trop plein de sang, dont le cœur battrait dix fois pour une. Mais, dès le mercredi, la ville commençait à rejeter ce trop-plein, qui s'écoulait peu à peu les jours suivants. Tout reprenait successivement son aspect ordinaire. Les grands bois, troublés pendant trois jours dans leurs ombres les plus épaisses, retrouvaient

Digitized by Google

leur solitude, leur silence. Les marronniers redevenaient le domaine des oiseaux, qui, tout en voletant dans leurs branches, en faisaient tomber une neige de fleurs. Enfin, la pelouse, foulée aux pieds et dépouillée de ses fleurs, se redressait peu à peu, attirée par le soleil, et venait offrir d'elle-même à la main dévastatrice des enfants une seconde moisson de pâquerettes et de boutons d'or.

Cette année-là, à cette belle fête de la Pentecôte, étaient venues deux étrangères.

L'une était la nièce de l'abbé Grégoire, et se nommait Laurence. Son nom de famille, je l'ai oublié.

L'autre était une amie à elle. Elle se prétendait Espagnole, et se nommait Vittoria.

Cette nouvelle m'avait été annoncée par l'abbé Grégoire.

Un matin, il était entré à la maison et m'avait fait frémir.

— Approche, garçon, m'avait-il dit.

Et je m'étais approché, sans trop savoir ce qu'il voulait de moi.

— Plus près, avait-il dit, plus près encore... Tu sais que je suis myope... La, bien.

En effet, le pauvre abbé était myope comme une taupe.

— Tu sais danser, n'est-ce pas?

— Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur l'abbé?

— Dame! tu te rappelles que, dans ta dernière confession, tu t'es accusé d'avoir été à la comédie, à l'opéra et au bal?

En effet, dans un de ces examens de conscience que l'on vend tout imprimés, pour aider les mémoires paresseuses ou récalcitrantes, j'avais vu que c'était un péché que d'aller à la comédie, à l'opéra et au bal; et, comme, lors du voyage que j'avais fait à Paris avec mon père, à l'âge de trois ans, j'avais vu jouer à l'Opéra-Comique *Paul et Virginie;* comme j'avais depuis été au spectacle, lorsque par hasard étaient passés des comédiens ambulants à Villers-Cotterets; comme, enfin, j'avais été au bal chez madame Deviolaine quand, à la fête d'une de ses filles, elle donnait un bal, je m'étais naïvement accusé d'avoir commis ces trois péchés; ce qui avait beaucoup fait

Digitized by Google

rire le bon abbé Grégoire, qui venait, comme on le voit, de révéler le secret de la confession.

— Eh bien, oui, je sais danser, répondis-je. Après?...

— Fais-moi un entrechat.

L'entrechat était mon fort. On dansait encore à l'époque où j'ai appris à danser. Depuis, on s'est contenté de marcher; ce qui est bien plus commode... et bien moins difficile à apprendre.

Je battis un quatre sur place.

— Très-bien! me dit l'abbé. Alors tu feras danser ma nièce, qui vient à la Pentecôte.

— Mais... c'est que je n'aime pas la danse, répondis-je assez brutalement.

— Bah! par galanterie, tu feras semblant de l'aimer.

— Ta cousine Cécile a bien raison de dire que tu ne seras jamais qu'un ours, ajouta ma mère en haussant les épaules.

Cette accusation me fit réfléchir.

— Pardon, monsieur l'abbé, dis-je; je ferai tout ce que vous voudrez.

— A la bonne heure! dit l'abbé; et, pour te faire faire connaissance avec nos Parisiennes, dimanche, après la grand'-messe, tu viendras déjeuner avec nous.

J'avais huit jours pour me préparer à mes fonctions de cavalier servant.

Pendant ces huit jours, il arriva un grand événement.

Au moment de son départ, mon beau-frère avait laissé à Villers-Cotterets une partie de sa bibliothèque.

Parmi ces livres, il y avait un ouvrage couvert d'un papier glacé rouge, et divisé en huit ou dix volumes.

Mon beau-frère l'avait fait remarquer à ma mère.

— Vous pouvez lui laisser tout lire, avait-il dit, excepté ce livre-là.

J'avais jeté un coup d'œil de côté sur le livre, me promettant bien, au contraire, que ce serait celui-là que je lirais.

Mon beau-frère parti, j'avais laissé passer quelques jours puis je m'étais mis à la recherche de ces fameux livres rouges qu'il m'était défendu de lire.

Digitized by Google

Mais j'avais eu beau retourner la bibliothèque de fond en comble, il m'avait été impossible de mettre la main dessus.

J'y avais renoncé.

Tout à coup, cette idée que j'allais être le cavalier d'une jeune demoiselle de vingt-deux à vingt-quatre ans m'avait fait jeter les yeux sur ma garde-robe.

Presque toutes mes vestes avaient des pièces au coude; presque tous mes pantalons avaient des reprises aux genoux.

Le seul costume présentable que j'eusse était mon costume de première communion : culotte de nankin, gilet de piqué blanc, habit bleu barbeau à boutons d'or.

Heureusement, tout avait été tenu de deux pouces trop long, de sorte que tout n'était encore que d'un pouce trop court.

Il y avait dans le grenier un grand bahut; dans ce bahut étaient des redingotes et des pantalons de mon père, des redingotes, des vestes et des culottes de mon grand-père : le tout en fort bon état.

Ces vêtements, destinés par ma mère à entretenir ma toilette au fur et à mesure que je grandirais, étaient garantis des vers par des bottes de vétyver et des sachets de camphre.

Jamais je ne m'étais inquiété de ma toilette, et jamais, par conséquent, il ne m'avait pris l'idée de visiter cette armoire.

Mais, promu par l'abbé Grégoire, qui avait vu en moi un danseur sans conséquence, au grade de sigisbé de sa nièce, une nouvelle préoccupation entra dans mon esprit.

Je me sentis atteint d'un grain de coquetterie.

Sans rien dire à ma mère, car j'avais mes projets, je montai au grenier; je m'enfermai pour ne pas être dérangé dans ma perquisition, et j'ouvris l'armoire.

Il y avait de quoi satisfaire le fashionable le plus exigeant : depuis la veste de satin broché jusqu'au gilet rouge, brodé d'or; depuis la culotte de reps jusqu'au pantalon de peau.

Mais, surtout, ce qu'il y avait sous tous ces habits, ce qu'il y avait au fond de cette mystérieuse armoire, c'étaient ces fameux volumes couverts de papier rouge, et qu'il m'était si expressément défendu de lire.

Digitized by Google

J'ouvris vivement le premier qui me tomba sous la main, et je lus : *Aventures du chevalier de Faublas.*

Le titre ne disait pas grand'chose, mais les gravures m'en apprirent un peu plus.

Une vingtaine de lignes que je dévorai m'en apprirent un peu plus que les gravures.

Je réunis les quatre premiers volumes, que je cachai, précieusement espacés sur ma poitrine. Je boutonnai ma veste par-dessus; je descendis sur la pointe du pied; je passai par l'allée de M. Lafarge, au lieu de passer par la boutique, de manière que je gagnai le parc, tout courant. Je m'enfonçai dans son coin le plus sombre et le plus retiré; et, là, bien sûr de n'être point dérangé, je commençai ma lecture.

Le hasard m'avait quelquefois mis sous la main des livres obscènes.

Un marchand ambulant, qui ostensiblement vendait des gravures, et, sous le manteau, des livres défendus, passait deux ou trois fois par an à Villers-Cotterets, marchant péniblement sur deux jambes de bois, et se donnant pour un vieux militaire.

L'argent que j'avais tiré à grand'peine de ma pauvre mère, avait passé plus d'une fois à ces achats clandestins. Mais un sentiment de délicatesse qui était en moi, et qui fait que, des six cents volumes que j'ai écrits, il n'y en a pas quatre que la main de la mère la plus scrupuleuse doive cacher à sa fille, ce sentiment, que je remercie Dieu de m'avoir donné, m'avait toujours fait jeter loin de moi ces livres à la dixième page et à la seconde gravure.

Il n'en fut pas de même de *Faublas*. — *Faublas* est sans contredit un mauvais livre au point de vue de la moralité, un charmant roman au point de vue du caprice; roman plein d'invention, offrant des types variés, un peu exagérés sans doute, mais qui avaient leurs modèles dans la société de Louis XV.

Aussi éprouvai-je autant d'attrait à lire *Faublas* que j'avais éprouvé de répugnance à lire *Thérèse philosophe, Félicia ou Mes Fredaines*, ces sales élucubrations, qui souillèrent

Digitized by Google

obstinément la presse pendant toute la dernière partie du XVIIIe siècle.

A compter de ce moment, je découvris en moi une vocation que je ne m'étais jamais reconnue, ni même soupçonnée jusque-là : celle de devenir un second Faublas.

Il est vrai que je l'abandonnai vite, et que, sur la liste des nombreux défauts qu'on m'a reprochés, on n'a jamais inscrit la fatuité.

J'avais donc une magnifique théorie de la séduction toute faite, quand arriva le dimanche de la Pentecôte, et quand je fus présenté, avec mon habit bleu barbeau et mes culottes de nankin, aux deux charmantes Parisiennes.

L'une, mademoiselle Laurence, grande, mince, à la taille flexible, au caractère moitié railleur, moitié indolent, blonde de cheveux, fraiche de peau, mise avec cette grâce élégante des Parisiennes, était, comme je l'ai dit, la nièce du bon abbé.

L'autre, mademoiselle Vittoria, pâle, grasse, légèrement touchée de petite vérole, hardie de poitrine, cambrée de hanches, ardente de regard, représentait assez exactement, par la matité de son teint, le velouté de ses yeux, la souplesse de sa taille, le type espagnol de Madrid.

Soit que je crusse devoir, par le choix qu'avait fait d'avance de moi M. Grégoire, me consacrer plus spécialement à sa nièce, soit que cet air de douce candeur répandu sur son visage m'eût séduit au premier abord, c'est à mademoiselle Laurence que je consacrai mes premiers soins.

C'est donc à elle que j'offris mon bras, lorsque, après le dîner, il fut question d'aller faire une promenade dans le parc.

Je ne dissimulerai pas que j'étais fort gêné, et que cette gêne devait me rendre fort ridicule et fort maladroit. Ma mise, d'ailleurs, parfaite pour un enfant faisant sa première communion en 1816, était un peu excentrique pour un jeune homme faisant ses premiers pas dans le monde en 1818. La culotte, à cette époque, n'était plus portée que par les obstinés. Or, les obstinés, portant la culotte, appartenaient presque tous au siècle précédent; il en résultait que moi, presque

Digitized by Google

enfant, moi qu'on ne se fût point étonné de voir avec un col rabattu, une veste ronde et un pantalon garni, j'étais vêtu comme un vieillard, — anachronisme que faisait ressortir encore davantage la charmante coquette que je tenais au bras, laquelle savait si bien que le ridicule qui courait après son cavalier ne pouvait l'atteindre, qu'elle demeurait, au milieu des sourires que je traversais, et des regards curieux qui nous suivaient, calme comme les divinités de Virgile, qui passent au milieu des hommes, s'inquiétant peu d'être vues parce qu'elles ne daignent pas regarder. Mais il n'en était pas de même de moi : je me sentais rougir à tout moment, et, quand arrivait quelqu'un de ma connaissance, au lieu de chercher orgueilleusement son regard, je détournais sans affectation la tête.

C'est que, comme le cerf de la fable, je venais de m'apercevoir que j'avais d'assez pauvres jambes.

Parce que j'avais hérité des culottes de mon père, ma pauvre mère s'était figuré que j'avais hérité en même temps de ses mollets.

Ils ont poussé depuis, c'est vrai, mais comme affaire de luxe, quand on ne portait plus du tout de culottes courtes.

Le pis de tout cela est que les deux étrangères faisaient de moi un centre de curiosité. Mademoiselle Vittoria marchait immédiatement après nous, donnant le bras à la sœur de l'abbé, petite bossue pleine d'excellentes qualités pour son frère, mais dont la mise simple et la difformité ressortaient d'autant mieux près de la mise élégante et de la riche et plantureuse taille de l'Espagnole.

De temps en temps, les deux jeunes filles se regardaient. Un sourire que je ne voyais pas, mais que, pour ainsi dire, je sentais, s'échangeait entre elles; et ce sourire, qui me faisait monter la honte au front, semblait dire : « Ah! chère amie, dans quel guêpier sommes-nous tombées! »

Un mot redoubla mon embarras, et le tourna en colère.

Un jeune Parisien, employé depuis deux ou trois ans au château, doué de toutes les qualités qui me manquaient, c'est-à-dire blond, rose, grassouillet, mis à la dernière mode, nous

Digitized by Google

croisa, et, nous regardant avec un lorgnon suspendu à une petite chaîne d'acier :

— Ah! ah! dit-il, voilà Dumas qui va refaire sa première communion; seulement, il a changé de cierge.

L'épigramme vint me frapper en plein visage; je pâlis, et fus prêt à quitter le bras de ma compagne. Sans doute s'aperçut-elle de mon trouble, car, faisant comme si elle n'avait rien entendu :

— Quel est, me demanda-t-elle, ce jeune homme qui vient de passer?

— C'est, répondis-je, un certain M. Miaud, employé au dépôt de mendicité.

J'avoue que j'appuyai sur ces derniers mots avec délices; il me semblait qu'ils devaient faire modifier la bonne opinion que ma belle compagne paraissait avoir, au premier abord, conçue de ce muscadin.

— Ah! dit-elle, c'est singulier, je l'eusse pris pour un Parisien.

— Et à quoi? demandai-je.

— A sa mise.

Je suis convaincu que le trait était parti sans intention; mais, comme la flèche barbelée du Parthe, il n'en pénétra pas moins au plus profond de mon cœur.

« Sa mise! » C'était donc une chose bien importante que la mise; on pouvait donc, sur la mise d'un homme, se faire du premier coup, en bien ou en mal, une idée de son intelligence, de son esprit ou de son cœur.

C'était un éclair qui illuminait tout à coup mon ignorance: « Sa mise! »

Il était, en effet, parfaitement mis à la mode de 1818 : il portait un pantalon collant café clair, avec des bottes à cœur plissées sur le cou-de-pied, un gilet chamois à boutons d'or ciselés, et un habit brun à haut collet. Dans la poche de son gilet dormait un lorgnon d'or, soutenu par une fine chaîne d'acier, et, au gousset de son pantalon, un monde de petites breloques tremblait coquettement.

Digitized by Google

Je poussai un soupir, et je me promis, à quelque prix que ce fût, d'avoir tout cela.

XLIX

Je franchis le *Haha*. — Il survient un accroc. — Les deux paires de gants. — La contredanse. — Triomphe de Fourcade. — J'en ramasse les miettes. — La valse. — L'enfant commence à devenir homme.

Nous accomplîmes la promenade obligée de tout bourgeois de la ville, ou de tout étranger qui vient la visiter : nous suivîmes la grande et magnifique allée de marronniers, toute chargée de fleurs, jusqu'à sa limite, c'est-à-dire jusqu'à un énorme saut de loup creusé à fleur de terre, et appelé le *Haha,* sans doute de l'exclamation qu'il arrache aux promeneurs ignorants de son gisement, et qui l'aperçoivent tout à coup.

Je crus que le moment était arrivé de rattraper un peu de ma supériorité perdue.

On sait que j'étais d'une certaine adresse ou d'une certaine force à tous les exercices du corps. Je sautais surtout parfaitement.

— Vous voyez bien ce fossé-là, dis-je à ma compagne, comme une chose qui devait l'émerveiller ; eh bien, je saute par-dessus.

— Vraiment? dit-elle d'un air insoucieux. Il me semble bien large.

— Il a quatorze pieds... Je vous réponds que M. Miaud n'en ferait pas autant.

— Il aurait bien raison, répondit-elle ; à quoi cela pourrait-il lui servir?

Je fus tout étourdi de la réplique. J'avais vu que, lorsque Pizarre conquit le Pérou, un de ses lieutenants, poursuivi par les naturels du pays, avait, à l'aide de sa lance appuyée au fond d'une petite rivière, franchi cette petite rivière, large de vingt-deux pieds.

Digitized by Google

J'avais trouvé cela merveilleux, et j'avais longtemps rêvé à la possibilité d'en faire autant dans un grand péril.

Or, j'étais arrivé à sauter quatorze pieds, avec mes propres forces et sans le secours d'aucune lance; cet acte d'agilité émerveillait mes camarades, dont deux ou trois seulement pouvaient lutter avec moi. Comment donc laissait-il si froide ma belle Parisienne?

Je me figurai que cette froideur venait de son incrédulité.

— Vous allez voir, lui dis-je.

Et, sans écouter ses observations, je pris mon élan, et, d'un bond qu'eût envié Auriol, je me trouvai au delà du fossé.

Maïs Auriol fait ses exercices avec un pantalon large, tandis que, moi, je faisais les miens avec une culotte étroite. Lorsque je retombai, pliant sur mes genoux, un sinistre craquement se fit entendre; une impression d'air me frappa vers la partie inférieure de ma personne : je venais de crever le fond de ma culotte.

Le coup était décisif; je ne pouvais ramener ma belle Parisienne à la salle de danse, et me livrer au moindre exercice chorégraphique sous le poids d'un pareil accident; je ne pouvais lui dire ce qui venait de m'arriver et lui demander congé pour une demi-heure. Je résolus donc de prendre congé sans le demander; et, en effet, sans prononcer une seule parole, sans donner aucune explication, je partis d'une course effrénée, me dirigeant vers la maison, distante de plus d'une demi-lieue, au milieu des promeneurs étonnés, et se demandant si mon passage rapide, à travers la foule, était le résultat d'un pari ou d'un accès subit d'aliénation mentale.

J'arrivai à la maison dans l'état, à peu près, où mon père arriva au trou Jérémie, le jour où il avait fait la rencontre d'un caïman, et s'était amusé à lui jeter des pierres.

En m'apercevant, ma pauvre mère fut effrayée de l'état de surexcitation dans lequel j'étais. Haletant, sans voix, près d'étouffer, je ne pus répondre à ses questions que par ce geste peu respectueux que le Napolitain se permet à l'endroit de son Vésuve, quand il croit avoir à s'en plaindre; mais ma mère ne vit dans ce geste que ce qui y était réellement, c'est-à-dire un

Digitized by Google

appel à son obligeance pour réparer l'accident qui venait d'arriver.

Cinq minutes après, grâce à l'agilité d'une aiguille exercée à de semblables réparations, la solution de continuité avait disparu.

J'avalai un grand verre d'un cidre que nous faisions nous-mêmes avec des pommes sèches, et je repris ma course vers le Parterre aussi vivement que j'en étais revenu.

Cependant, quelque vitesse que j'eusse mise dans ma course, je ne pus arriver à la salle de danse que dix minutes après mes deux Parisiennes ; elles venaient de se mettre en place. — Mademoiselle Vittoria dansait avec Niguet ; mademoiselle Laurence dansait avec Miaud.

En prenant pour théâtre les mêmes localités, j'ai raconté les douleurs imaginaires d'Ange Pitou ; je n'ai eu qu'à les calquer sur des douleurs réelles.

Pendant toute cette contredanse, mes yeux ne quittèrent pas la belle Laure, — on l'appelait ainsi, dans l'intimité de la famille, par abréviation ; — à chaque sourire qu'elle échangeait avec son danseur, le rouge de la colère et de la honte me montait au front ; il me semblait que j'étais l'objet de la conversation, et que cette conversation ne devait avoir rien de flatteur pour mon amour-propre.

La contredanse finie, Miaud reconduisit Laure à sa place. Je m'approchai aussitôt du banc sur lequel nos deux Parisiennes étaient assises, élégantes et belles parmi les plus élégantes, les plus belles et les plus aristocratiques jeunes filles des environs.

Vers le milieu de l'espace que j'avais à franchir pour arriver jusqu'à elles, je rencontrai Miaud.

— Voilà, dit-il en me croisant, et comme s'il se fût parlé à lui-même, voilà ce que c'est que de porter des culottes !

On devine que cette apostrophe fut loin de changer en tendresse le mouvement de répulsion que m'inspirait un homme dans lequel je sentais déjà un rival. Mais je compris tout le ridicule qu'il y aurait à moi de chercher querelle à Miaud pour une pareille cause, et je continuai mon chemin.

Arrivé derrière ma Parisienne :

— C'est moi, mademoiselle Laure, dis-je.

— Ah ! tant mieux ! répondit-elle ; en vous voyant partir ainsi, je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident !

La conversation prenait, du premier coup, une tournure assez embarrassante.

— En effet, mademoiselle, répondis-je en balbutiant, je m'étais aperçu que...

— Que vous aviez oublié vos gants ; je comprends cela. Vous ne vouliez pas danser sans gants, et vous aviez raison.

Je jetai les yeux sur mes mains nues, et je devins pourpre. Je portai machinalement mes mains à mes poches.

Hélas ! je n'avais pas de gants.

Je fis un pas en arrière, et jetai avec égarement les yeux autour de moi.

Un jeune homme, nommé Fourcade, envoyé de Paris pour établir et diriger à Villers-Cotterets une école d'enseignement mutuel, était justement à quatre pas de moi, occupé à mettre avec assez de difficulté une paire de beaux gants tout neufs, dont il venait évidemment de faire, un quart d'heure auparavant, l'acquisition.

Fourcade était un charmant garçon qui m'avait, malgré notre différence d'âge, pris en affection. Il appartenait presque autant au siècle qui venait de finir qu'à celui qui commençait ; il en résultait que, comme moi, Fourcade portait une culotte de nankin et un habit bleu barbeau.

Cette similitude dans nos costumes eût achevé de me donner toute confiance en lui, quand bien même cette confiance n'eût pas existé antérieurement.

— Mon cher ami, dis-je, rendez-moi un énorme service.

— Lequel ?

— Donnez-moi vos gants.

— Mes gants ?

— Oui, j'ai invité à danser mademoiselle Laurence, cette jeune fille qui est là assise, et je me suis aperçu, au moment de me mettre en place, que j'ai oublié mes gants. Vous comprenez la situation ?...

Digitized by Google

— Mon cher ami, je ne vous dirai pas : « Vous êtes plus heureux qu'amoureux, » car vous me paraissez fort amoureux; mais je vous dirai : « Mon cher ami, vous tombez à merveille ! » j'en ai justement deux paires.

Et il tira de sa poche une seconde paire de gants, neuve comme la première, tout en me donnant celle qu'il était en train d'essayer.

Ce luxe inouï m'étonna.

— Pourquoi deux paires de gants? lui demandai-je.

— Mais parce que la première peut crever en la mettant, me répondit-il avec la plus grande simplicité, et comme étonné que je lui fisse une pareille question.

Cette réplique m'atterra; elle m'ouvrait des horizons de prodigalité inconnus; il y avait donc des gens qui avaient la précaution de prendre deux paires de gants, quand il y en avait d'autres qui n'avaient pas même songé à se munir d'une seule !

— Avez-vous un vis-à-vis? demandai-je à Fourcade.

— Non, j'arrive.

— Voulez-vous être le mien?

— Parfaitement.

— En place pour la contredanse ! cria le ménétrier en chef.

Je m'élançai vers Laure, et lui présentai fièrement ma main gantée.

Fourcade invita sa voisine Vittoria.

Nous nous mîmes en place. Fourcade et moi, nous étions les deux seules culottes courtes du bal.

Nous faisions l'un et l'autre nos débuts : Fourcade était arrivé depuis quinze jours à peine à Villers-Cotterets, et les danses en plein air ne commençaient qu'à la Pentecôte.

Cette solennité, jointe à nos deux culottes courtes, attirait bon nombre de regards.

Les moins curieux n'étaient pas ceux de nos Parisiennes.

Les figures commencèrent.

J'ai dit mon aptitude aux exercices du corps. J'avais eu un maître de danse comme j'avais eu un maître d'armes, c'est-à-dire par raccroc; mon maître de danse avait été un nommé

Digitized by Google

Brézette, ex-caporal de voltigeurs, et oncle d'une des plus jolies jeunes filles de la ville, à laquelle, à cette époque, je n'avais encore fait aucune attention.

Je me suis rattrapé depuis, et, plus d'une fois, j'aurai occasion de parler d'elle.

Il en résulte que j'avais fait l'acquisition, moyennant mes trois francs par mois, d'une danse assez excentrique, mais qui cependant ne manquait ni d'agilité ni de force.

Fourcade partit le premier; Fourcade était tout simplement un des bons élèves de Vestris.

Je le répète, à cette époque, on dansait encore, et toutes ces fioritures de la chorégraphie, devenues aujourd'hui un ridicule, étaient alors une élégance.

Aux premiers pas de Fourcade, un murmure d'admiration se fit entendre. Ceux qui ne dansaient pas montèrent sur leurs bancs; ceux qui dansaient allongeaient leurs chassés croisés ou leurs traversés, pour saisir un entrechat ou un flic-flac : le début de Fourcade était un triomphe.

Ce fut à cette occasion que se révéla pour moi cette faculté d'assimilation dont la nature m'a doué. Pendant le court avant-deux que fit mon vis-à-vis, je compris toute la supériorité qu'une pareille danse avait sur la mienne; je démêlai, dans les tricottements compliqués des chevilles, dans les liés et déliés de ses jambes, ceux qui étaient à ma portée en les simplifiant, et, lorsque vint mon tour de débuter, à l'ombre de l'immense succès de mon partenaire, une bienveillante rumeur m'apprit que je venais de faire mieux qu'on n'attendait de moi.

A partir de ce moment, je devins un danseur frénétique, et cette frénésie dura jusqu'au moment où il fut de mode pour les jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans de se déclarer trop blasés et trop rêveurs pour prendre part à un plaisir tel que celui de la danse.

Je suis en train de dire les ridicules de mon enfance ; que l'on soit tranquille, je ne cacherai pas davantage ceux de ma jeunesse; je serai plus courageux que Rousseau : Rousseau n'a avoué que des vices.

Digitized by Google

En reconduisant ma danseuse à sa place, je recueillis les fruits de mon triomphe.

— Mais savez-vous que vous dansez très-bien? me dit ma Parisienne. Où avez-vous donc appris?

— Ici.

— Comment... ici, à Villers-Cotterets?

J'eus grande envie de répondre comme la baronne de *la Fausse Agnès*, profondément blessé que j'étais dans l'amour-propre de ma ville natale : « Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province? » Mais je me contentai de dire, d'un petit ton goguenard :

— Oui, ici, à Villers-Cotterets.

Puis j'ajoutai, de l'air d'un homme qui est sûr de lui :

— Valseriez-vous, par hasard?

— Non, cela me fait mal; mais voilà Vittoria qui adore la valse.

Je me retournai vers l'Espagnole.

— Si vous n'avez pas d'engagement? lui demandai-je.

— Non.

— Êtes-vous disposée à vous risquer?

Elle me regarda.

— Ma foi, oui, dit-elle en souriant.

On joua une valse.

Si j'étais un danseur passable, j'étais un excellent valseur. L'Espagnole s'en aperçut aux premiers tours que nous fîmes, et se livra tout entière, sentant qu'elle était soutenue et conduite.

— Mais vous valsez très-bien, me dit-elle.

— Vous me faites d'autant plus de plaisir, lui répondis-je, que je n'ai encore valsé qu'avec des chaises.

— Comment, avec des chaises? me demanda-t-elle.

— Oui, continuai-je, j'ai appris à valser, l'année où j'ai fait ma première communion, et l'abbé Grégoire m'avait défendu de valser avec des femmes; de sorte que mon maître de danse, pensant qu'il fallait absolument que je tinsse quelque chose dans mes bras, m'y mettait une chaise; de cette façon, je prenais ma leçon sans pécher.

Digitized by

Ma valseuse s'arrêta court; je crus qu'elle allait suffoquer à force de rire.

— En vérité, me dit-elle, quand elle eut repris la faculté de parler, vous êtes un drôle de garçon, et je vous aime beaucoup... Valsons.

Et nous nous élançâmes de nouveau dans le tourbillon, qui nous emporta avec lui.

C'était, je l'ai dit, la première fois que je valsais avec une femme; c'était la première fois que je respirais une haleine parfumée, que je sentais des cheveux passer sur mon visage, que mes yeux s'arrêtaient, plongeant dans des épaules nues; que mon bras enlaçait une taille rebondie, cambrée, mouvante. Je poussai une espèce de soupir frémissant et joyeux.

— Eh bien, me demanda ma valseuse en fixant sur moi cet œil espagnol qui brille même à travers les dentelles d'une mantille, qu'avez-vous?

— J'ai, répondis-je tout en valsant, j'ai que je trouve qu'il est bien plus agréable de valser avec vous qu'avec une chaise.

Pour cette fois, elle m'échappa des mains, et alla s'asseoir près de sa compagne.

— Eh bien, qu'as-tu donc? demanda Laurence.

— Ah! ma chère, qu'il est drôle!

— C'est singulier, il ne m'a pas fait cet effet, à moi.

— C'est que tu n'as pas valsé avec lui, répondit-elle à demi-voix; quant à moi, je te jure que je le trouve charmant. Allons, continua-t-elle en revenant d'elle-même se placer dans mon bras, encore un tour.

Je ne demandais pas mieux.

Nous reprîmes notre rang.

J'ignore le succès qne j'eus pour mon compte, mais ma valseuse en eut un immense. Cette taille souple et frémissante, habituée à la cachucha et au fandango, infiltrait dans la valse française une partie de cette voluptueuse énergie qui appartient essentiellement à la danse espagnole; quelque chose d'électrique jaillissait de tout son corps, onduleux comme celui d'un serpent; elle avait cette qualité des Andalouses, qui

Digitized by Google

aiment la valse pour la valse; qui sont doublement gracieuses, parce qu'elles se laissent aller sans calculer leurs mouvements; doublement belles, parce qu'elles ne songent pas à être belles.

La musique s'arrêta; nous restâmes fermes à notre place; moi, le sourcil froncé, les dents découvertes, le regard fixe; elle, souple, haletante, abandonnée.

Un immense changement venait de s'opérer en moi. Ce souffle, ces cheveux, cette émanation féminine, m'avaient fait homme en quelques minutes.

— Valsons-nous encore ensemble? lui demandai-je.

— Tant que vous voudrez, me répondit-elle.

Elle alla s'asseoir près de sa compagne, qui se pencha à son oreille. J'écoutai à la fois de l'ouïe et de la vue.

— Voyons, dit Laure avec un sourire qui indiquait le côté railleur de la réclamation, ne va pas me prendre mon collégien; tu sais bien que c'est à moi que mon oncle l'a donné.

— Non, répondit l'Espagnole en montrant ses blanches dents, qui semblaient aussi prêtes à mordre qu'à caresser; seulement, tu me le prêteras pour la valse, et je te le rendrai pour la danse.

Il y avait au fond de tout cela une moquerie que je devinai; il était évident qu'aux mains de ces deux belles créatures à la beauté si différente, j'étais un joujou sans importance, une espèce de volant qu'on pouvait impunément renvoyer d'une raquette à l'autre, dût la violence des coups faire sauter quelques-unes de ses plumes.

J'avais bien vieilli depuis dix minutes; car, cette fois, ce ne fut plus une honte que j'eprouvai, ce fut une tristesse que je ressentis; ce n'était plus une rougeur humide qui me montait au front, c'était une morsure aiguë qui me faisait saigner le cœur.

J'entrais réellement dans le second cercle de la vie humaine: je souffrais.

Et cependant, malgré cette souffrance, il s'élevait au fond de mon âme quelque chose comme un chant inconnu, disant un hymne mystérieux; cet hymne glorifiait la douleur qui,

Digitized by Google

pour la première fois, criait à l'enfant : « Courage! tu es homme! »

Le premier besoin que j'éprouvai fut celui de la solitude.

Les musiciens jouèrent les premiers accords d'une contredanse; chacun s'élança pour prendre la main de sa danseuse. Fourcade me fit de la tête un signe interrogateur, qui signifiait : « Me faites-vous toujours vis-à-vis? » Je répondis par un signe négatif, et, comme les deux Parisiennes allaient prendre leur place avec deux nouveaux danseurs, je m'éloignai.

Il me serait impossible de dire ce qui me traversa l'esprit pendant l'heure qui s'écoula, et que je passai à rêver. Toute ma vie d'enfant venait de disparaître comme, dans un tremblement de terre, disparaissent villages et villes, vallées et montagnes, lacs et rivières : le présent seul m'apparaissait, chaos immense rayé par des lueurs fugitives qui n'éclairaient ni comme ensemble, ni comme détail : rien d'assez positif pour être saisi, soit par les regards de mon corps, soit par ceux de mon esprit.

La seule chose positive, incontestable, réelle, c'est que, depuis un quart d'heure, j'aimais.

Qui?

Personne encore... l'Amour.

Je revins au bout d'une heure.

— Vous êtes charmant! me dit Vittoria, vous m'invitez à valser, et vous vous en allez.

— C'est vrai, lui répondis-je; mais pardonnez-moi, j'avais oublié.

— Vous êtes poli.

Je souris.

— Je vous assure, lui dis-je, que ce n'est point par impolitesse.

— D'où venez-vous, au moins?

— Vous voulez le savoir?

— Il me semble que j'en ai bien le droit.

— Tenez, lui dis-je, voyez-vous d'ici cette belle allée si sombre?

— Oui; après?...

Digitized by Google

— Elle s'appelle l'allée des *Soupirs :* je viens de là.

J'avais répondu dans toute la naïveté de mon âme; je n'avais l'intention de faire ni esprit ni sentiment.

Ces deux défauts-là me sont venus plus tard.

— Quand je te disais qu'il était charmant! dit Vittoria à Laure.

Je ne comprenais ni pourquoi ni comment j'étais charmant. Aussi, au lieu de remercier l'Espagnole du compliment qu'elle m'adressait, lui fis-je une moue qui me fut payée par les éclats de rire des deux jeunes filles.

Je fus prêt à retourner dans mon allée des Soupirs; mais je n'en eus pas le courage ; j'étais déjà comme ces amoureux de Molière, qui remontent toujours vers la porte, mais qui ne peuvent jamais se décider à la franchir.

On se remettait en place pour la contredanse.

— Voyons, dit Laure, ne boudez pas, monsieur l'écolier, je vous invite à danser cette fois... Acceptez-vous?

— Hélas! oui, répondis-je.

— Comment, hélas?...

— Oui, je m'entends.

Et je lui donnai la main.

Le reste de la soirée et une partie de la nuit s'écoulèrent à danser et à valser. Nous rentrâmes à une heure du matin.

Niguet, mon maître clerc, reconduisait mademoiselle Vittoria ; je reconduisis mademoiselle Laurence.

Le reste de la nuit se composa des heures les plus agitées que j'eusse eues de ma vie.

L

Un chapitre inédit du *Diable boiteux*. — Histoire de Samud et de la belle doña Lorenza.

Quinze jours environ après cette fameuse soirée, pendant laquelle j'avais passé par tant d'émotions nouvelles et in-

Digitized by Google

connues, j'étais occupé chez maître Mennesson, — en l'absence de Niguet, qui était allé faire un contrat de mariage à Pisseleu, et de Ronsin, qui était allé en recouvrement à Haramont, — à grossoyer tristement l'expédition d'un acte de vente, lorsque M. Lebègue, un des collègues de mon patron, entra dans l'étude, et, après m'avoir regardé d'un air goguenard, alla s'asseoir près de maître Mennesson, dans la chambre voisine, qui était son cabinet.

On saura tout à l'heure la cause de ma tristesse.

Lorsque la porte qui séparait les deux pièces était ouverte, — et cette porte, pour la facilité des demandes que nous adressait maître Mennesson, restait constamment ouverte, à moins que le client ne la fermât pour entretenir le patron d'affaires secrètes, — lors, dis-je, que cette porte était ouverte, on entendait de notre étude tout ce qui se disait dans le cabinet de maître Mennesson ; de même que, du cabinet de maître Mennesson, on entendait tout ce qui se disait dans notre étude.

Ce M. Lebègue venait, depuis quelques mois, d'épouser une des filles du premier lit de M. Deviolaine, nommée Éléonore; l'aînée, Léontine, s'était, quelque temps avant sa sœur, mariée à un percepteur des contributions, nommé Cornu.

La singularité du nom avait failli empêcher le mariage de se conclure. La railleuse jeune fille craignait d'être raillée à son tour, et plus elle était spirituelle, plus elle redoutait l'apparence du ridicule.

Cependant Cornu était lui-même un si bon et si honnête garçon, les autres étaient si bien habitués à ce nom, porté par deux ou trois familles de Villers-Cotterets, il y était si bien habitué lui-même, il répondait si naïvement et si victorieusement à la fois aux observations de sa fiancée, que celle-ci se décida. Une fois mariée, elle comprit une chose, c'est qu'il fallait enlever à ce malheureux nom, qui semblait prédestiné, jusqu'à l'apparence du doute railleur qui s'y attachait; elle fut l'épouse la plus chaste, la mère la plus tendre que j'aie jamais connue, et son mari, heureux, la rendit heureuse.

Il n'en était pas tout à fait de même de madame Lebègue,

Digitized by Google

plus jeune que sa sœur de trois ou quatre ans, plus jolie, et surtout plus coquette qu'elle. Cette coquetterie, fort innocente, je n'en doute pas, était en général assez mal interprétée par les caquets de la petite ville; ce dont, dans son innocence, s'inquiétait peu madame Lebègue; ce dont, dans son insouciance, se raillait philosophiquement son mari.

Ce mari était gros, rond, grêlé, assez laid, et assez vulgaire de figure, mais brave homme au fond, quoiqu'on m'ait assuré depuis qu'il s'était ruiné, non pas pour avoir prêté à trop bas intérêt, mais par une raison toute contraire.

J'ignore complétement la vérité de cette accusation, et je la tiens pour une calomnie, comme cette autre accusation, plus gracieuse, et surtout plus philanthropique, qui pesait sur sa femme.

Voilà l'homme qui venait d'entrer, qui s'était assis près de M. Mennesson, et qui, pour le moment, tenait avec lui une conversation à voix basse, entremêlée de quelques éclats de rire.

Grâce à une suprême finesse d'oreille dont m'avait doué la nature, et que j'avais perfectionnée à la chasse, il me semblait avoir entendu prononcer mon nom; cependant, j'avais cru à une erreur d'acoustique, ne supposant pas que deux si graves personnages pussent me faire l'honneur de s'occuper de moi.

Malheureusement pour mon amour-propre, — et j'ai dit à quel point était développé chez moi ce sentiment, qui serait si ridicule s'il n'était si douloureux, — malheureusement pour mon amour-propre, je ne pus douter longtemps.

J'ai dit que M. Mennesson était fort moqueur et assez spirituel; partout où il trouvait à mordre, il enfonçait sa dent : vertu de femme, réputation d'homme, peu lui importait! Quand la rage mue de la raillerie s'emparait de lui, il s'en donnait à cœur joie et en pleine chair.

Ce jour-là, n'ayant probablement pu rien trouver à mordre, il s'en prenait à moi; la pâture était maigre, mais enfin mieux valait faire craquer mes pauvres os que de mâcher à vide et de gueuleter l'air.

Donc, après quelques-uns de ces chuchotements et de ces

Digitized by Google

éclats de rire étouffés, qui avaient éveillé mon inquiétude, M. Mennesson éleva la voix :

— Mon cher collègue, dit-il, c'est un chapitre du *Diable boiteux*, retrouvé et encore inédit, que je compte faire imprimer à mon prochain voyage à Paris, pour compléter l'œuvre de Lesage.

— Ah! dites-moi cela, reprit Lebègue; je le raconterai à ma femme, qui le racontera à ses sœurs, qui le raconteront à tout le monde; cela posera d'avance notre publication.

M. Mennesson commença :

« Il y avait autrefois à Salamanque un écolier qui descendait d'une race arabe, et que l'on nommait Samud (1). Il était encore si jeune, que, si on lui eût tordu le nez, il en serait bien certainement sorti du lait; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le ridicule de se croire un homme; peut-être aussi, car, pour être juste, il faut tout dire, ce ridicule ne lui fut-il inspiré que par l'événement que nous allons raconter. »

On devine si j'écoutais attentivement; j'avais reconnu, dès les premiers mots, que c'était bien de moi qu'il était question, et je me demandais avec inquiétude où allait tendre ce début, que je trouvais, pour mon compte, plus impertinent que pittoresque.

M. Mennesson continua, et, l'oreille tendue, ma plume inactive à la main, j'écoutai.

« Le jour de la fête de la Pentecôte de l'an... je ne sais point parfaitement le millésime de l'année, mais enfin, c'était le jour de la fête de la Pentecôte, qui est en même temps celle de la ville, deux belles señoras arrivèrent venant de Madrid, et descendirent chez un brave chanoine, qui était l'oncle de l'une d'elles.

» Par hasard, ce chanoine était le même chez lequel Samud avait appris le peu de latin qu'il savait; or, comme il fallait aux deux belles Madrilègnes un cavalier servant qui ne pût faire soupçonner leur vertu, le chanoine jeta les yeux sur son écolier, et le pria de mettre ses deux bras à la disposition des

(1) Je n'ai pas besoin de dire que *Samud* est l'anagramme de Dumas.

Digitized by Google

nouvelles arrivées, pour leur faire voir le parc de Salamanque, qui est fort beau, fort étendu, et qui appartient au duc Rodelnas (1).

» Je ne m'appesantirai pas sur les aventures de ce premier jour. Cependant je noterai en passant deux événements : le premier fut la rencontre que fit notre écolier d'un señor élégant de Madrid, qui fut du premier coup d'œil remarqué par la señora Lorenza, à laquelle notre écolier, vêtu comme on l'est en province, c'est-à-dire à dix ans de date de la capitale, donnait le bras.

» Ce jeune élégant s'appelait Audim.

» Le second fut un accident des plus graves, qui arriva au haut-de-chausses de l'écolier, au moment où, pour donner à la belle Lorenza une preuve de sa légèreté, il sautait un fossé de quatorze pieds de large. »

On comprend ce que je souffrais en écoutant ce récit indirect de mes tribulations amoureuses, qui, d'après la façon dont il procédait, ne devait pas s'arrêter aux deux mésaventures de ce premier jour.

M. Mennesson reprit :

« Ce qui avait surtout frappé la belle Lorenza, c'était la mise du jeune élégant. Tout au contraire de l'écolier, affublé d'un costume gothique emprunté à la garde-robe de ses aïeux, le señor Audim était vêtu à la dernière mode, c'est-à-dire d'un pantalon collant, s'enfonçant dans de charmantes petites bottes découpées en cœur, et d'un pourpoint de couleur sombre, sorti de l'atelier d'un des premiers tailleurs de Madrid.

» L'écolier n'avait pas été insensible à cette attention toute particulière accordée par sa compagne au costume du bel Audim, et, comme il commençait à comprendre l'influence que peut avoir sur une femme un habit taillé d'une certaine façon, ou un pantalon teinté d'une certaine couleur, il résolut, dans la nuit qui suivit la fête, nuit pendant laquelle il décida qu'à quelque prix que ce fût il plairait à Lorenza, il

(1) *Rodelnas* est l'anagramme de d'Orléans, comme *Samud* est l'anagramme de Dumas, et comme, tout à l'heure, *Audim* sera celui de Miaud.

Digitized by Google

résolut, dis-je, de se faire un costume en tout point pareil à celui que portait le jeune homme qui, par une fatalité du destin, paraissait appelé à devenir son rival.

» Le point le plus important, et surtout le plus coûteux du costume, c'étaient les bottes. Ce fut celui dont il s'occupa le premier.

» De l'autre côté de la place qu'habitait la mère de Samud, et qu'on appelait la place de la Fontaine, était le magasin du premier bottier de la ville; il chaussait d'habitude l'écolier, mais ne lui avait encore fait que des souliers; son jeune âge n'ayant donné à personne, pas même à lui, l'idée qu'il pût, sans risquer une trop grande ressemblance avec le vénérable chat botté de Perrault, porter une autre chaussure que des souliers ou des espardilles.

» Maître Laudereau (1) futdonc fort étonné quand son client se présenta chez lui, et lui demanda résolûment combien lui coûterait une paire de bottes.

» Il regarda Samud à deux fois.

» — Une paire de bottes, lui demanda-t-il, et pour qui?..

» — Mais pour moi! répondit fièrement l'écolier.

» — Et avez-vous l'autorisation de votre mère, pour demander des bottes?

» — Je l'aurai.

» Le bottier secoua la tête avec un air de doute; il savait que la mère de Samud n'était pas riche, et que ce serait une folie à elle que de passer une pareille folie à son fils.

» — C'est cher, des bottes! dit-il.

» — N'importe, dites toujours le prix.

» — Pour vous, ce sera quatre douros, tout au juste.

» — Bien... Prenez-moi la mesure.

» — Je vous ai dit que je ne ferais rien sans l'autorisation de votre mère.

» — Je vous l'enverrai.

(1) Cette fois, le narrateur ne se donnait plus la peine d'anagrammer le nom.

Digitized by Google

» En rentrant, l'écolier hasarda la demande d'une paire de bottes.

» La prétention parut si singulière à la mère de Samud, qu'elle lui fit répéter deux fois cette demande.

» C'était d'autant plus étrange, que c'était pour la première fois que l'écolier s'occupait de sa toilette. Jusqu'à l'âge de dix ans, on avait eu toutes les peines du monde à lui faire quitter une longue robe d'indienne à fleurs, qui lui paraissait beaucoup plus commode que tous les hauts-de-chausses et tous les pourpoints de la terre; puis, de l'âge de dix ans à l'age de quinze, il avait indifféremment porté tous les vêtements dont on avait jugé à propos de l'affubler, préférant toujours les sales aux propres, les vieux aux neufs; parce que, avec les premiers, on le laissait sortir en tout temps et se rouler en tous lieux.

» La demande d'une paire de bottes paraissait donc, à la pauvre mère, insolite au dernier degré, et elle craignit que son fils ne fût devenu fou.

» — Une paire de bottes! répéta-t-elle; mais avec quoi mettras-tu cela?

» — Avec un pantalon collant, ma mère.

» — Avec un pantalon collant! Mais tu ne sais donc pas que tu es jambé comme un coq?

» — Pardon, ma mère, répondit l'écolier, qui ne manquait pas d'une certaine logique; mais, si j'ai assez de mollets pour porter des culottes courtes, j'en aurai assez pour porter des pantalons collants.

» La mère admira l'esprit de son fils, et, à moitié vaincue par la repartie :

» — Le pantalon collant, dit-elle, est encore possible en recourant à l'armoire aux habits; mais les bottes... où trouveras-tu des bottes?

» — Pardieu! chez Laudereau.

» — Mais cela coûte cher, mon enfant, des bottes! dit la pauvre femme avec un soupir, et tu sais que nous ne sommes pas riches.

» — Bah! maman, Laudereau te fera crédit.

Digitized by Google

» — On a beau avoir crédit, mon enfant, tu sauras un jour qu'il faut finir par payer, et que plus on tarde à payer, plus on paye cher.

» — Oh! maman, je t'en prie!

» — Et combien cela coûte-t-il, des bottes?

» — Quatre douros, ma mère.

» — C'est six mois de ton éducation, au prix que me la faisait payer le bon chanoine Gregorio.

» — Tu payeras en quatre mois, bonne mère, insista l'écolier.

» — Mais encore... veux-tu me dire quel bénéfice tu espères tirer de ce pantalon collant et de cette paire de bottes?

» — Je compte plaire à doña Lorenza, la nièce du chanoine.

» — Comment cela?

» — Oui; elle raffole des pantalons collants et des bottes... Il paraît que c'est la dernière mode de Madrid.

» — Eh bien, que t'importe ce dont raffole et ce dont ne raffole pas la nièce de don Gregorio, je te le demande?

» — Cela m'importe beaucoup, ma mère.

» — Et pourquoi?

» L'écolier prit un air de suprême fatuité.

» — Parce que je lui fais la cour, dit-il. »

C'était mot à mot le dialogue que j'avais échangé avec ma mère, à mon retour de chez Laudereau; aussi, la sueur de la rage me montait-elle au front.

« A ces mots : *Parce que je lui fais la cour*, continua le narrateur, la mère de Samud fut saisie d'un invincible étonnement; son fils, qu'elle voyait encore courant les rues avec sa grande robe à fleurs, ou renouvelant les Vœux du baptême son cierge à la main; son fils, faisant la cour à la belle doña Lorenza, lui apparaissait comme une de ces énormités auxquelles elle n'avait jamais songé.

» Sur quoi, voyant son doute, son fils retroussa la manche de sa veste, et lui montra un bracelet de cheveux avec une agrafe en mosaïque.

» Seulement, il se garda bien de lui dire que, ce bracelet, il l'avait pris à doña Lorenza, sans que doña Lorenza le lui

Digitized by Google

donnât, et que même elle en était tout inquiète, ne sachant pas ce qu'il était devenu. »

Quoique le détail ne fût pas tout à fait à mon honneur, il était d'une effrayante exactitude. J'avais eu, trois jours, ce bracelet en ma possession ; pendant ces trois jours, je l'avais sinon montré, du moins laissé voir à plusieurs personnes, et, entre autres, à ma mère et à mes cousines Deviolaine, près desquelles je tenais à me poser comme un homme à bonnes fortunes; puis, enfin, touché de l'inquiétude de Laure, qui croyait l'avoir perdu, je le lui avais rendu, en avouant humblement ma faute, qui me fut pardonnée, sans doute en considération de la joie qu'on éprouvait de retrouver ce bijou, mais qui ne l'eût pas été avec la même facilité si l'on eût connu mes indiscrétions.

Aussi, la sueur qui, au commencement du récit, avait perlé sur mon front, coulait-elle à grosses gouttes sur mon visage.

Cependant, je voulais savoir jusqu'à quel point M. Mennesson était instruit de mes aventures amoureuses, et j'eus le courage de rester, ou plutôt je n'eus pas la force de m'enfuir.

M. Mennesson reprit :

« A cette vue, la mère de Samud leva les mains et les yeux au ciel; et, comme la pauvre femme ne sait rien refuser à son fils, elle lui dit avec un soupir :

» — Eh bien, soit, puisqu'une paire de bottes peut te rendre heureux, va commander des bottes.

» L'écolier ne fit qu'un bond de chez lui chez Laudereau ; il arrêta le prix à trois douros et demi, et quatre mois furent accordés pour le payement.

» Puis on visita l'armoire aux habits; on en tira un pantalon d'uniforme bleu clair, à bandes d'or ; on vendit à un orfévre la bande d'or, qui rapporta un douro et demi, lequel douro et demi fut donné à l'écolier comme argent de poche, sa mère jugeant que ses naissantes amours l'entraîneraient naturellement à quelques dépenses extraordinaires.

Quant à l'habit, on arrêta que ce serait celui de la pre-

mière communion, qui serait retaillé sur un patron moderne, et remis à la mode nouvelle.

» Pendant que tous ces préparatifs de séduction se faisaient, l'écolier, comme il avait dit à sa mère, continuait de faire la cour; mais, fort brave en paroles, fort habile en théorie loin de la belle doña Lorenza, il était fort timide d'action, fort maladroit en pratique près d'elle. Tout en ayant l'air d'attendre avec impatience le tête-à-tête, il ne craignait rien tant que de rester seul avec elle; alors, il perdait complétement l'esprit, se taisait au lieu de parler, se tenait coi au lieu d'agir : les plus belles occasions lui étaient offertes, et il les laissait échapper. L'impatiente Madrilègne avait beau lui faire comprendre que tout ce temps était du temps perdu, et que le temps perdu ne se rattrape jamais, il était de son avis au fond du cœur; il enrageait contre lui-même, chaque soir en rentrant chez lui, et, en récapitulant les occasions de la journée, il se promettait de ne pas laisser échapper ces occasions le lendemain, si ces occasions se représentaient. Puis il lisait, pour se monter la tête, un chapitre de *Faublas*, s'endormait là-dessus, faisait des rêves, pendant lesquels il était d'une audace étourdissante. Le jour venu, il se faisait serment à lui-même de continuer ses rêves de la nuit. Puis, en attendant les bottes et le pantalon collant, qui se confectionnaient avec une lenteur toute provinciale, il repassait sa culotte courte, son gilet de basin, son habit bleu barbeau, et reprenait ses promenades stériles dans la forêt. Il regardait avec un œil de tristesse les beaux matelas de mousse qu'il foulait aux pieds, et sur lesquels il n'osait pas même offrir à sa compagne de s'asseoir, les belles profondeurs de verdure sous lesquelles elle ne demandait pas mieux que de s'enfoncer avec lui. Il allait jusqu'aux frémissements, jusqu'aux soupirs, jusqu'aux serrements de main, mais c'étaient là les limites les plus avancées de sa hardiesse. Une fois, seulement, il baisa la main de doña Lorenza, — c'était la veille du jour où il devait se présenter à elle avec son costume de conquête, — mais il lui fallut un tel effort pour accomplir cet acte de témérité, qu'après l'avoir accompli, il faillit se trouver mal.

Digitized by Google

» Ce fut ce jour-là que la belle doña Lorenza perdit, à ce qu'il paraît, tout espoir de voir l'enfant devenir un homme, et que, sans en rien dire à son maladroit adorateur, elle prit une résolution décisive.

» On se quitta comme d'habitude, après avoir passé la soirée à jouer à ces jeux innocents que détestait tant madame de Longueville.

» Le lendemain, nous l'avons dit, était le grand jour. Le tailleur et le bottier furent exacts. La réunion habituelle des jeunes gens était de midi à une heure; après quoi, on partait en promenade : la señora Vittoria avec un jeune bachelier, duquel je tiens une grande partie de ces détails, et l'écolier avec la señora Lorenza. Malheureusement, si étroit que fût le pantalon collant, il fallut faire une pince au mollet; cette pince prit du temps, et Samud ne fut complétement prêt qu'à une heure.

» Il se sentait en retard; il s'élança rapidement vers la maison du chanoine Gregorio, où avait lieu le rendez-vous quotidien. Sa nouvelle toilette produisit un effet du meilleur augure dans les rues où il passait; on accourait aux portes; on se mettait aux croisées, et lui saluait de la tête, en disant en lui-même :

» — Eh bien, oui, c'est moi ! Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Avez-vous cru qu'on ne pouvait pas avoir des bottes, un pantalon collant et un habit à collet piqué comme M. Audim ? Si vous avez cru cela, détrompez-vous !

» Et il continuait son chemin en redressant de plus en plus la tête, convaincu qu'il était de s'approcher d'un éclatant triomphe.

» Mais, nous l'avons dit, la malheureuse pince du mollet avait amené un retard de près d'une heure, et, quand l'écolier arriva à la maison du chanoine, les deux señoras étaient parties !

» Jusque-là, c'était un petit malheur. Nourri dans le parc de Salamanque, comme Osim dans le sérail de Bajazet, l'écolier en connaissait tous les tours et les détours. Il allait donc s'élancer à la poursuite de la dame de ses pensées, lorsque la

Digitized

sœur du chanoine lui remit une lettre qu'en sortant doña Lorenza avait laissée pour lui.

» Samud ne douta point que cette lettre ne lui enjoignît la plus grande diligence. Au reste, c'était la première qu'il en recevait; il sentit tout le prix de cette faveur, baisa tendrement la lettre, la décacheta, et, le cœur bondissant, la respiration haletante, il lut ce qui suit:

« Mon cher enfant,

» Depuis quinze jours, je me reproche d'abuser, comme je » le fais, de la complaisance que vous croyez devoir à mon » oncle, qui vous a fort indiscrètement prié d'être mon ca- » valier. Quelques efforts que vous fassiez pour cacher l'en- » nui que vous causent des occupations au-dessus de votre » âge, je me suis aperçue des dérangements que je cause dans » vos habitudes, et je me les reproche. Retournez donc à vos » jeunes camarades, qui vous attendent pour jouer aux barres » et au petit palet. Soyez, au reste, sans inquiétude sur moi; » j'ai accepté, pour le peu de temps que j'ai encore à rester » chez mon oncle, le bras de M. Audim.

» Recevez, mon cher enfant, tous mes remercîments pour » votre complaisance, et croyez-moi votre bien reconnais- » sante

» LORENZA. »

» La foudre tombée aux pieds de notre écolier ne l'eût pas plus anéanti que ne fit cette lettre. A la première lecture, il ne sentit que le coup; il la relut deux ou trois fois, et sentit la douleur.

» Alors il lui vint à l'esprit que, puisqu'il avait négligé jusque-là tous les moyens de prouver à la belle Lorenza qu'il n'était pas un enfant, il lui en restait un seul pour lui prouver qu'il était un homme : c'était de provoquer Audim, et de se battre avec lui; et, ma foi, séance tenante, notre écolier, qui est fort rageur, écrivit à son rival la lettre suivante :

Digitized by Google

« Monsieur,

» Je n'ai pas besoin de vous dire pour quelle cause je dé-
» sire vous rencontrer dans une des allées de la forêt avec
» deux témoins, vous le savez aussi bien que moi.

» Comme vous pourrez prétendre que vous ne m'avez pas
» insulté, et que c'est moi qui vous provoque, je vous laisse
» le choix des armes.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» *P.-S.* Vous ne rentrerez probablement ce soir qu'assez
» tard, et je ne puis exiger une réponse ce soir; mais je dé-
» sire la recevoir demain d'aussi bon matin que possible. »

» Le lendemain matin, en se réveillant, il reçut une poignée de verges avec la carte de don Audim.

» C'était l'arme qu'avait choisie son rival. »

On juge de l'effet que produisit sur moi la fin de ce récit. Hélas! c'était la narration fidèle de tout ce qui m'était arrivé.

Ainsi avaient fini mes premières amours, et s'était terminé mon premier duel.

Je poussai un cri de rage, et, m'élançant hors de l'étude, je revins tout courant chez ma mère, qui jeta les hauts cris en voyant l'état dans lequel je me trouvais.

Dix minutes après, j'étais couché dans un lit bien bassiné, et l'on avait envoyé chercher le docteur Lécosse, lequel me traita pour une fièvre cérébrale, qui, prise à temps, n'eut pas de suites.

Je prolongeai, au reste, ma convalescence à dessein, et ne sortis que lorsque les deux Parisiennes eurent quitté Villers-Cotterets.

Je ne les ai jamais revues depuis, ni l'une ni l'autre.

Digitized by Google

LI

A quoi me servit d'avoir été berné par les deux Parisiennes. — Les jeunes filles de Villers-Cotterets. — Mes trois intimes. — Premières amours.

Au reste, comme François Ier après la bataille de Pavie, je n'avais pas tout perdu après ma défaite.

D'abord, il me restait mes bottes et mon pantalon collant, ces deux objets de mes ardents désirs, lesquels étaient devenus, pour ces jeunes compagnons auxquels m'avait si cruellement renvoyé la belle Laure, un objet d'envie et d'admiration.

Puis, dans cette fréquentation, pendant quinze jours, de deux femmes élégantes, j'avais acquis cette première éducation que donnent seules les femmes. Cette éducation m'avait fait comprendre ce soin de moi-même qui, jusque-là, ne s'était jamais présenté à mon esprit comme une des nécessités de la journée qui s'ouvre et de la journée qui se ferme. Sous le ridicule orgueil de mon changement de toilette, sous ce malheureux essai tenté par moi, pauvre provincial, d'atteindre à l'élégance d'un Parisien, s'était glissé le premier sentiment de l'élégance réelle, c'est-à-dire de la propreté.

J'avais les mains assez belles, les ongles bien faits, les dents fortes mais blanches, les pieds singulièrement petits pour ma taille. J'ignorais tous ces avantages; mes deux Parisiennes me les firent remarquer, en me donnant des conseils qui devaient doubler la valeur de mes qualités naturelles. Ces conseils, que j'avais d'abord suivis pour leur plaire, je continuai à les suivre pour ma satisfaction personnelle; de sorte qu'au moment de leur départ, j'avais en réalité franchi le passage qui sépare l'enfance de la jeunesse.

Il est vrai que ce passage avait été rude, et que je l'avais franchi les larmes aux yeux, conduit d'une main par la coquetterie, de l'autre par la douleur.

Puis, — comme ces voyageurs altérés qui, en entrant dans

Digitized by Google

un pays, mordent dans les fruits à la saveur amère, lesquels néanmoins laissent aux dents qu'ils ont agacées l'irrésistible désir de mordre dans d'autres fruits, — après avoir effleuré des dents à peine cette pomme d'Ève qu'on nomme l'amour, j'avais hâte de faire un second essai, dût-il être plus douloureux encore que le premier.

Au reste, sous le rapport de ses jeunes filles, peu de villes pouvaient se vanter d'être aussi favorisées que Villers-Cotterets.

Jamais grand parc, fût-ce celui de Versailles, jamais vertes pelouses, fût-ce celles de Brighton, ne furent émaillés de plus ravissantes fleurs que le parc de Villers-Cotterets, que les pelouses de son Parterre. Trois classes bien distinctes se disputaient cette couronne de beauté, que se plaît encore parfois à décerner l'Angleterre : l'aristocratie, la bourgeoisie, et je ne sais comment appeler cette troisième classe, intermédiaire charmant entre la bourgeoisie et le peuple, qui n'était ni l'une ni l'autre, et qui exerçait dans la ville les professions de faiseuses de modes, de lingères, de marchandes.

La première classe était représentée par la famille Collard, dont j'ai déjà tant parlé à propos de mon enfance. Des trois folâtres jeunes filles, errantes dans le parc de Villers-Cotterets, libres comme les papillons et les hirondelles, deux étaient devenues femmes : l'une, Caroline, avait épousé le baron Capelle; l'autre, Hermine, avait épousé le baron de Martens; la troisième, Louise, qui n'avait encore que quinze ans, était restée la plus ravissante tête de vierge qu'il fût possible de voir.

Leur mère — cette fille de madame de Genlis et du duc d'Orléans, dont j'ai raconté la naissance et l'histoire, — était, avec ses trois enfants, le centre aristocratique autour duquel venaient se grouper les jeunes gens et les jeunes filles des châteaux environnants. C'était, en hommes surtout, ce qu'il y avait de mieux alors en élégance : les Montbreton, les Courval, les Mornay.

Rien de tout ce monde-là n'habitait Villers-Cotterets; on restait dans les châteaux. Aux grandes solennités seulement, les ruches essaimaient, et l'on voyait se répandre dans les

Digitized by Google

rues de la ville et dans les allées du parc ce monde d'abeilles aux ailes d'or.

La seconde classe était représentée par la famille Deviolaine. Sur cinq des filles de M. Deviolaine, deux étaient mariées, comme je l'ai dit ; c'étaient Léontine et Éléonore ; trois restaient, Cécile, Augustine et Louise. Cécile avait vingt ans, Augustine seize ; Louise n'avait pas encore d'âge.

Cécile avait conservé son esprit changeant et fantasque, sa physionomie mouvante et railleuse, ses mouvements plus masculins que féminins, sa peau brunie par le soleil, dont elle ne s'était jamais inquiétée de combattre les rayons.

Augustine, au contraire, avait la peau blanche comme le lait, de grands yeux bleus pleins de sérénité, des cheveux châtain foncé, encadrant admirablement son visage, des épaules arrondies d'une forme charmante, une taille sans exiguïté, et, au contraire de sa sœur Cécile, une grâce toute féminine.

Entre elle et Louise Collard, Raphaël eût été embarrassé pour prendre un modèle de sa Madone, et, comme le sculpteur grec, il eût choisi les beautés de l'une et de l'autre pour en faire cette œuvre de perfection que l'art atteint parfois en dépassant la nature.

Autour de la famille Deviolaine se groupaient les autres jeunes filles de la bourgeoisie :

Les deux demoiselles Troisvallet, Henriette et Clémentine : — Clémentine, brune, avec d'admirables cheveux noirs, des yeux d'une puissance étrange, un teint romain, un type de Velletri ou de Subiaco, une tête d'Augustin Carrache ; — Henriette, grande, blonde, rose, mince, gracieuse, pliant sous cette douce brise de la jeunesse, comme un roseau, comme un épi, comme un saule : une de ces têtes de genre, moitié mélancoliques, moitié souriantes ; le passage de l'ange à la femme ; tous les besoins de la terre, mais toutes les aspirations du ciel.

Puis les demoiselles Perrot, Sophie et Pélagie, charmantes toutes deux ; Louise Moreau, douce jeune fille, et depuis adorable mère de famille ; Éléonore Picot, dont j'ai parlé, — cette

Digitized by Google

excellente personne, attristée par la mort de son frère Stanislas, et l'infâme accusation qui avait pesé un instant sur son frère Auguste.

Puis d'autres encore dont les noms m'échappent, mais dont les visages frais m'apparaissent encore comme ces fantômes des rêves, comme ces apparitions glissant sur les fleuves d'Allemagne, ou mirant leurs rondes nocturnes aux lacs d'Écosse.

Enfin, après la bourgeoisie, venait, comme je l'ai dit, ce groupe de jeunes filles qu'il m'est impossible de classer dans la hiérarchie sociale, et qui tenait, au milieu de ce petit monde enfermé dans la verte ceinture de sa belle forêt, la place que, parmi les fleurs, tiennent les muguets, les pâquerettes, les bluets, les jacinthes et les roses pompons.

Oh! celles-là, c'était une merveille que de les voir, le dimanche, avec leurs robes printanières, leurs ceintures roses ou bleues, leurs petits bonnets chiffonnés par elles-mêmes et posés de cent façons coquettes, car pas une d'elles n'eût osé porter de chapeau; c'était une joie que de les voir libres de toute contrainte, ignorantes de toute étiquette, jouer, courir, nouer et dénouer la longue chaîne de leurs bras charmants, ronds et nus. Oh! les belles créatures! oh! la ravissante génération que cela faisait!

Peu importe à mes lecteurs, je le sais bien, de savoir leurs noms; mais, moi qui les ai vues, moi qui les ai aimées, moi qui ai passé avec elles ces premières années de ma jeunesse, ces jours veloutés du matin de la vie; moi, je veux les nommer; moi, je veux les décrire; moi, je veux dire à quel point elles étaient belles, et, alors, j'espère qu'elles me pardonneront mes indiscrétions, en faveur de mes indiscrétions mêmes.

D'abord, deux charmantes filles rêveuses et coquettes : Joséphine et Manette Thierry; Joséphine, brune, rose, riche de tournure, régulière de visage, créature parfaite, si de belles dents eussent complété un ravissant ensemble; Manette, une pomme d'api, toujours chantant pour faire entendre sa voix, toujours riant pour montrer ses dents, toujours courant pour laisser voir son pied, sa cheville, ses mollets même; la Galatée

Digitized by Google

de Virgile, qu'elle ne connaissait pas même de nom, fuyant pour être poursuivie, se cachant pour être vue avant d'être cachée.

Que sont-elles devenues? Je les ai revues, depuis, assez malheureuses; l'une à Versailles, l'autre à Paris : fruits égrenés et flétris de ce chapelet sur lequel j'ai épelé les premières phrases de l'amour.

Elles étaient filles d'un vieux tailleur et demeuraient près de l'église, dont elles n'étaient séparées que par la mairie.

Presque en face d'elles, Louise Brézette, dont j'ai déjà dit un mot, la nièce de mon maître de danse et de valse, vigoureuse fleur de quinze ans, à laquelle je pensais en écrivant l'histoire fabuleuse de cette *tulipe noire*, chef-d'œuvre d'horticulture vainement cherché, vainement sollicité, vainement attendu par les amateurs hollandais. Les cheveux de la belle madame Ronconi, — qui ont inspiré à Théophile Gautier l'un de ses plus merveilleux feuilletons, — ces cheveux, près desquels le charbon devient gris, et l'aile du corbeau devient pâle, n'étaient pas plus noirs, plus bleus, plus brillants que ceux de Louise Brézette, lorsque, pareils à un acier poli, ils renvoyaient au soleil ses rayons en reflets sombres et noirs. Oh ! la belle, la fraîche brune qu'elle faisait avec sa chair ferme et dorée comme celle du brugnon, avec ses dents de perle, qui éclairaient son visage sous une petite moustache d'ébène, entre deux lèvres de corail! comme on sentait la vie et l'amour bouillir là-dessous! comme on sentait qu'à la première flamme tout cela déborderait!

Elle était dévote, la plantureuse jeune fille, et, comme il fallait qu'une pareille organisation aimât, elle aimait Dieu.

En faisant quelques pas vers la place, un peu au delà de la rue de Soissons, en appuyant à gauche, s'ouvraient une porte et une fenêtre formant toute la façade d'une petite maison. A la fenêtre pendaient des chapeaux, des collerettes, des bonnets, des broderies, des gants, des mitaines, des rubans, tout l'arsenal enfin de la coquetterie féminine; derrière la porte flottaient des rideaux destinés à empêcher les regards des curieux de pénétrer dans le magasin, mais qui, soit par une fatalité

Digitized by Google

étrange, soit entêtement de la tringle sur laquelle ils glissaient, soit caprice du vent, laissaient toujours, à gauche ou à droite, quelque indiscrète ouverture par laquelle l'œil du passant pénétrait dans le magasin et qui, par la même occasion, permettaient que, du magasin, on pût voir dans la rue.

Au-dessus de cette porte et de cette fenêtre, était peinte, en grosses lettres, l'inscription suivante :

MESDEMOISELLES RIGOLOT, MARCHANDES DE MODES.

En vérité, ceux qui s'arrêtaient devant l'ouverture dénoncée, et qui parvenaient à plonger leurs regards dans l'intérieur du magasin, ne perdaient pas leur temps, et ne regrettaient pas leur peine.

Ce que nous disons là n'a aucun rapport avec les deux propriétaires de l'établissement, toutes deux vieilles filles ayant dépassé la quarantaine, et ayant, depuis longtemps, je le présume, perdu toute prétention à inspirer un autre sentiment que le respect.

Non, ce que nous disons là a rapport à deux têtes les plus adorables que l'on pût voir, l'une blonde, l'autre brune, qui se trouvaient placées à côté l'une de l'autre comme pour se faire valoir mutuellement : la tête brune avait nom Albine Hardi ; la tête blonde s'appelait Adèle Dalvin.

La tête brune, — avez-vous connu la belle Marie Duplessis, cette charmante courtisane aux airs de reine, sur laquelle mon fils a fait le roman de *la Dame aux camellias?* — c'était Albine. Ne l'avez-vous pas connue?... Je vais vous dire ce qu'Albine était.

C'était une jeune fille de dix-sept ans, au teint brun et mat, aux grands yeux bruns, veloutés, surmontés d'un sourcil noir qu'on eût cru tracé au pinceau, tant l'arc en était à la fois ferme et régulier. C'était une duchesse, c'était une reine ; si vous voulez, mieux que cela encore, quelque chose comme une nymphe de la suite de Diane : mince, svelte, droite et fine, une chasseresse qui eût été splendide à voir avec un feutre sur

Digitized by

la tête, une plume sur ce feutre, une amazone flottante au vent, conduisant une troupe de piqueurs sonnants, guidant une meute aboyante. Au théâtre, son aspect eût été grandiose, presque surhumain. Dans la vie ordinaire, on était tenté de la trouver trop belle, et, pendant un certain temps, personne n'osa l'aimer, tant il semblait probable que cet amour serait perdu, et qu'elle n'y répondrait pas.

L'autre, Adèle, était rose et blonde. Je n'ai jamais vu plus jolis cheveux dorés, plus gentils yeux, plus charmant sourire; plutôt gaie que triste, plutôt petite que grande, plutôt potelée que mince : c'était quelque chose comme un de ces chérubins de Murillo, qui baisent les pieds des Vierges à moitié voilés par des nuages; ce n'était ni une bergère de Watteau, ni une paysane de Greuze, c'était quelque chose entre les deux, et participant des deux. Celle-là, on sentait qu'il était doux et facile de l'aimer, quoiqu'il ne fût point facile d'être aimé d'elle.

Son père et sa mère étaient de bons vieux cultivateurs, souche honnête mais vulgaire, de laquelle on était tout étonné que fût sortie une fleur si fraîche et si parfumée.

Au reste, il en était ainsi de tout ce monde enfantin; c'était la jeunesse qui lui donnait sa distinction, comme c'est le printemps qui donne la fraîcheur aux roses.

Autour de celles dont je viens de faire le portrait, souriait et bourdonnait tout un essaim de jeunes filles, dont les plus petites se perdaient dans l'enfance; génération que j'ai vue depuis succéder à celle avec laquelle j'ai vécu, et dans laquelle j'ai vainement cherché tout ce que je trouvais dans l'autre.

Avant l'arrivée des deux étrangères à Villers-Cotterets, je n'avais pas même remarqué cette couronne printanière à laquelle chaque classe de la société apporte, l'une son étoile, l'autre sa fleur.

Les deux étrangères parties, le bandeau que j'avais sur les yeux tomba, et je pus dire non-seulement : « Je vis, » mais encore : « J'existe. »

Je me trouvais justement placé par mon âge entre les enfants jouant encore aux barres et au petit palet, — comme

Digitized by Google

avait très-bien dit la nièce de l'abbé Grégoire, — et les jeunes gens déjà en train de devenir des hommes.

Au lieu de redescendre vers les premiers, comme m'en avait donné le conseil ma belle Parisienne, je m'accrochais aux seconds, en me haussant sur la pointe du pied pour atteindre à mes seize ans.

Au reste, quand on me demandait mon âge, je m'en donnais dix-sept.

Les trois jeunes gens avec lesquels j'étais le plus intimement lié, étaient, le premier, Fourcade, directeur de l'école d'enseignement mutuel, envoyé de Paris à Villers-Cotterets, et qui m'avait servi de vis-à-vis lors de mon début chorégraphique.

C'était un garçon d'une éducation solide, d'un esprit distingué, fils d'un homme très-honorablement connu aux affaires étrangères; son père avait longtemps habité l'Orient, et avait été consul à Salonique.

Son choix amoureux s'était fixé sur Joséphine Thierry, et il passait avec elle tout le temps que lui laissait sa classe.

Le second se nommait Saunier; il avait été mon condisciple chez l'abbé Grégoire; il était second clerc chez M. Perrot, notaire; son père et son grand-père étaient serruriers, et, dans ce temps de flânerie de ma première jeunesse, je passais une partie de mon temps dans leur forge à ébrécher leurs limes et à faire des feux d'artifice avec de la limaille de fer.

Saunier avait deux passions, entre lesquelles il partageait ses loisirs : l'une — celle qui, je le crois bien, passait avant l'autre — était la clarinette; l'autre était Manette Thierry.

Le troisième de mes amis intimes se nommait Chollet; il servait de lien, comme âge, entre Fourcade et Saunier; il habitait chez un de mes cousins, nommé Roussy, le père de cet enfant dont j'avais été parrain, à neuf mois, avec Augustine Deviolaine. Il y étudiait l'exploitation forestière. Je ne sais pas ce qu'était sa famille; sans doute riche, car, lorsque j'allais chez lui, un certain nombre de pièces de cinq francs éparses sur la cheminée, et au milieu desquelles brillaient toujours fastueusement deux ou trois pièces d'or, éblouis-

saient mes yeux et me causaient une admiration profonde pour sa richesse.

Au reste, cette admiration était parfaitement exempte de jalousie. Je n'ai jamais envié ni la richesse d'un homme, ni la possession d'une chose. Est-ce orgueil? est-ce simplicité? Je n'en sais rien; j'aurais pu prendre pour devise : *Video nec invideo.*

Chollet n'avait point reçu d'éducation, mais il ne manquait pas d'un certain esprit naturel, et était assez beau garçon, grâce à des yeux magnifiques, à des dents splendides; d'ailleurs, grêlé de visage et vulgaire de façons.

Il essayait de changer, chez Louise Brézette, l'amour du Créateur en amour pour la créature.

Voilà quels étaient mes trois amis les plus familiers. Il en résulta que, lorsqu'il s'agit pour moi de faire un choix à mon tour, quoique j'eusse été élevé moitié chez M. Deviolaine, moitié chez M. Collard, ce ne fut ni à la société aristocratique, ni à la société bourgeoise, qui d'ailleurs se serait moquée de moi, que je demandai de m'initier à ce charmant mystère de la vie qu'on appelle l'amour, mais à la société à laquelle s'étaient presque exclusivement consacrés mes trois amis.

Et je n'avais pas de peine à comprendre leur préférence, et je n'hésitais pas à dire tout bas, et même tout haut, qu'ils avaient bien raison d'agir ainsi.

De là à faire comme eux, il n'y avait qu'un pas.

Aussi, ce qui me manquait, ce n'était pas le désir d'aimer, c'était une personne à aimer.

Chacune des jeunes filles que j'ai nommées avait une liaison sérieuse ou non. Au reste, elles jouissaient toutes d'une liberté charmante, et qui tenait sans doute à la confiance que les parents avaient dans leur vertu : mais, enfin, à quelque cause que cela tînt, il y avait à Villers-Cotterets une habitude tout anglaise : c'était une facilité de fréquentation entre jeunes gens de sexe différent, que je n'ai vue dans aucune autre ville de France; liberté d'autant plus singulière, que tous les parents de ces jeunes filles étaient parfaitement honnêtes, et avaient, au fond du cœur, la conviction profonde

Digitized by Google

que toutes ces barques lancées sur le fleuve du Tendre étaient gréées de voiles blanches et couronnées de fleurs d'oranger.

Et, chose plus singulière encore, c'était vrai pour la plus grande partie des dix ou douze couples amoureux qui formaient notre société.

J'attendis patiemment qu'un de ces nœuds se dénouât ou se rompît.

En attendant, j'étais de toutes les parties, de toutes les promenades, de toutes les contredanses; c'était un excellent apprentissage qui me familiarisait d'avance avec le monstre que Psyché avait touché sans le voir, et que, tout au contraire d'elle, j'avais vu, moi, sans le toucher.

Le hasard me servit, après six semaines ou deux mois de surnumérariat. Une de ces liaisons, à peine nouée, se dénoua; le fils d'un cultivateur, nommé Richou, avait songé à épouser sa voisine Adèle Dalvin. Les parents du jeune homme, plus riches que ceux de la jeune fille, mirent opposition à ces naissantes amours, et la belle blonde se trouva libre.

Pendant ces six semaines, j'avais beaucoup gagné en voyant faire les autres; d'ailleurs, cette fois, je n'avais plus affaire à une Parisienne exigeante et railleuse, connaissant son monde autant que, moi, je le connaissais peu. Non, j'avais affaire à une jeune fille plus timide que moi, qui prenait au sérieux mes semblants de courage, et qui, pareille à cette grenouille de la fable qui saute dans son étang quand un lièvre effaré passe près d'elle, avait la bonté de me craindre et de me prouver qu'il était possible que je rencontrasse encore moins hardi que moi.

On comprend combien un pareil changement dans les positions me donnait d'aplomb. Aussi, les rôles étaient-ils complétement intervertis. Cette fois, j'attaquais et l'on se défendait, et même on se défendait si bien, que je compris bientôt que l'attaque était inutile, et qu'il y avait là une résistance sérieuse, qui pourrait céder peut-être devant un long et persévérant amour, mais qui ne se laisserait pas vaincre par un coup de main.

Alors commença pour moi cette première série de jours

Digitized by Google

dont le reflet se prolonge sur toute la vie; cette charmante lutte de l'amour, qui demande sans cesse et qui ne se lasse pas d'un éternel refus; cette conquête successive de petites faveurs, dont chacune, au moment où on l'obtient, vous remplit l'âme de joie, période matinale et fugitive d'une vie qui, pareille à l'aurore, plane au-dessus du monde, en secouant à pleines mains des fleurs sur la tête de tous les hommes, et précède, noyée dans l'aube juvénile de la puberté, le soleil ardent des grandes passions.

En effet, c'était une douce vie que celle-là : le matin, à mon réveil, ma mère avait son œil souriant et ses longs baisers suspendus à ses lèvres; de neuf heures à quatre heures, le travail, travail qui eût été ennuyeux, c'est vrai, si j'eusse été obligé de comprendre ce que j'écrivais, mais qui était facile et commode, en ce que, tout en copiant des yeux et de la main, l'esprit restait libre et s'amusait à causer avec le cœur; puis, de quatre heures à huit heures, ma mère encore, et, à huit heures, la joie, l'amour, la vie, l'espérance, le bonheur!

En effet, c'était à huit heures l'été, à six heures l'hiver, que nos jeunes amies, libres à leur tour, venaient nous rejoindre à un endroit convenu, nous tendaient leur front ou leurs deux joues, et nous serraient la main, sans prendre la peine, par une coquetterie malentendue ou par un hypocrite calcul, de nous cacher leur joie de se retrouver avec nous; alors, si c'était l'été, et si le temps était beau, le parc était là avec sa pelouse moussue, ses sombres allées, ses brises tremblantes dans les feuilles, et, pendant les nuits de lune, ses larges parties d'obscurité et de lumière; alors un promeneur solitaire eût vu passer cinq ou six couples, espacés à des distances calculées, pour avoir l'isolement sans avoir la solitude, les têtes inclinées l'une vers l'autre, les mains dans les mains, causant bas, modulant leurs paroles sur de douces intonations, ou gardant un silence dangereux ; car, pendant ce silence, souvent on se disait des yeux ce qu'on n'osait se dire de la bouche.

Si c'était l'hiver ou s'il faisait mauvais, on se réunissait chez Louise Brézette; presque toujours la mère et la tante se

Digitized by Google

retiraient au fond, nous abandonnant les deux premières pièces dont nous nous emparions; puis, éclairés seulement par une lampe brûlant dans la troisième, et à la hauteur de laquelle la mère de Louise brodait, tandis que la tante lisait l'*Imitation de Jésus-Christ* ou *le Parfait Chrétien*, nous causions, serrés les uns contre les autres, presque toujours à deux sur une seule chaise, nous répétant ce que nous nous étions dit la veille, mais trouvant ce que nous disions toujours nouveau.

A dix heures, la soirée était interrompue; chacun reconduisait chez elle la jeune fille dont il s'était fait le serviteur. Arrivée à la porte de la maison, elle accordait encore à son cavalier une demi-heure, une heure parfois, aussi douce pour elle que pour lui, assis tous deux sur le banc qui avoisinait cette porte, ou debout dans l'allée même qui conduisait à la chambre maternelle, dont on entendait, de temps en temps, sortir une voix grondeuse qui appelait, et à laquelle on répondait dix fois, avant que d'obéir : « Me voilà, maman. »

Le dimanche, on se réunissait à trois heures, c'est-à-dire après vêpres; on se promenait, on dansait, on valsait, on ne rentrait qu'à minuit.

Puis il y avait les fêtes des villages voisins, — moins élégantes, moins fashionables, moins aristocratiques certainement que celles de Villers-Cotterets, — où on allait par troupes joyeuses, et desquelles on revenait par couples espacés et silencieux.

A l'une de ces fêtes, je rencontrai un jeune homme d'un an moins que moi.

Je demande la permission de parler de lui avec quelques détails, car il a eu une immense influence sur ma vie.

Digitized by Google

LII

Adolphe de Leuven. — Sa famille. — Détails inconnus sur la mort de Gustave III. — Le comte de Ribbing. — Les cordonniers au château de Villers-Hellon.

C'était à la fête d'un charmant village situé à une lieue de Villers-Cotterets, et nommé Corcy, perdu au milieu des grands bois, comme un nid l'est dans les hautes branches. J'avais, pour un instant, laissé mes compagnons dans le rond de danse, et je m'étais éloigné pour faire une visite à un fermier, vieil ami de mon père, dont la ferme était distante du village d'un quart de lieue, à peu près.

La route que je suivais pour me rendre chez lui était un joli sentier tracé au pied d'une colline, bordé, à droite et à gauche, d'une double haie d'épines blanches, et tout parsemé de ces petites pâquerettes à cœur d'or et à feuilles teintées de rose à leur extrémité.

Tout à coup, au coude du chemin, dans un rayon de soleil qui les baignait de lumière, je vis apparaître, venant à moi, trois personnes, dont deux m'étaient bien connues, mais dont la troisième m'était totalement étrangère.

Les deux personnes qui m'étaient connues étaient, l'une, Caroline Collard, devenue, comme je l'ai dit plus haut, baronne Capelle.

L'autre était sa fille, Marie Capelle, âgée de trois ans alors, et qui depuis, pour son malheur, fut madame Lafarge.

La troisième personne, celle qui m'était étrangère, et qui ressemblait, au premier aspect, à un étudiant allemand, était un jeune homme de seize à dix-sept ans, vêtu d'une veste grise, d'une casquette de toile cirée, d'un gilet chamois et d'un pantalon bleu clair, presque aussi collant que le mien, et qui n'offrait avec lui que cette différence, que, chez moi, c'étaient les bottes qui recouvraient le pantalon, tandis que

Digitized by Google

chez lui, au contraire, c'était le pantalon qui recouvrait les bottes.

Ce jeune homme, grand, brun, sec, aux cheveux noirs, coupés en brosse, aux yeux admirables, au nez fortement accentué, aux dents blanches comme des perles, à la démarche nonchalante et aristocratique, était le vicomte Adolphe Ribbing de Leuven, futeur auteur de *Vert-Vert* et du *Postillon de Longjumeau*, et fils du comte Adolphe-Louis Ribbing de Leuven, l'un des trois seigneurs suédois inculpés dans le meurtre de Gustave III, roi de Suède.

C'était une vieille et noble famille que celle de ces comtes Ribbing de Leuven, habitués à soutenir les luttes royales, et à traiter de majesté à majesté avec les puissants de la terre.

Ce fut un Ribbing qui se leva en 1520 contre le tyran Christiern, qui avait fait égorger ses deux enfants.

Il y avait une triste et mélancolique légende dans la famille : c'était celle de ces deux enfants, décapités, l'un à douze ans, l'autre à trois ans.

Le bourreau venait de trancher la tête à l'aîné et s'emparait du second pour l'exécuter à son tour, lorsque le pauvre petit lui dit de sa douce voix :

— Oh! je t'en prie, ne salis pas ma collerette, comme tu viens de le faire à mon frère Axel, car maman me gronderait.

Le bourreau avait deux enfants, juste du même âge que ceux-là. Ému à ces paroles, il jeta son épée, et se sauva tout éperdu.

Christiern envoya à sa poursuite des soldats, qui le tuèrent.

Le père d'Adolphe, que j'ai beaucoup connu depuis, et qui m'aimait comme son second enfant, était alors un homme de cinquante ans, d'une distinction suprême, d'un esprit charmant, quoiqu'un peu railleur, d'un courage à toute épreuve.

Il avait été élevé à l'école militaire de Berlin, était venu très-jeune en France, en qualité de capitaine, dans un de ces régiments étrangers que le roi Louis XVI avait à sa solde, et qui lui firent d'autant plus de tort, qu'ils le défendirent plus loyalement. Il avait été présenté à Marie-Antoinette par le

Digitized by Google

comte de Fersen, et, sous les auspices de l'illustre favori, il avait été admirablement reçu par la reine.

Il avait, au reste, gardé de la pauvre Marie-Antoinette un souvenir tout de respect et de vénération, et, trente ans après sa mort, je l'ai souvent entendu parler d'elle avec une voix pleine de larmes.

Il fut rappelé en Suède vers la moitié de l'année 1791. Fiancé à une de ses cousines qu'il adorait, il croyait revenir pour l'épouser, lorsque, à son arrivée à Stockholm, il apprit qu'un ordre du roi Gustave II avait disposé de sa main, et qu'elle était la femme du comte d'Essen.

Dans un premier mouvement de désespoir, le comte Ribbing provoqua le mari. Un duel s'ensuivit, et le comte d'Essen tomba, la poitrine traversée d'un coup d'épée qui le cloua pendant six mois sur son lit.

La Suède, à cette époque, était dans un grand trouble ; le roi venait de forcer la Diète d'accepter l'acte d'union et de sûreté. C'était à Geft que s'était accompli ce coup d'État, qui investissait le roi seul du droit de paix et de guerre.

Au reste, depuis longtemps, la lutte existait entre la royauté et l'aristocratie. Marié, en 1766, à Sophie-Madeleine de Danemark, le roi n'avait pas encore d'héritier de sa couronne en 1776. Or, la noblesse suédoise attribuait la stérilité de la reine aux mêmes causes que celle de Louise de Vaudemont, femme de Henri III. Comme le dernier des Valois, Gustave avait des favoris dont la familiarité faisait tenir sur le prince les propos les plus étranges. Les seigneurs décidèrent, en conséquence, un beau jour, qu'il serait fait au roi des remontrances sur la stérilité de la reine, et qu'il serait supplié de faire cesser cette stérilité par tous les moyens qu'il aurait en son pouvoir.

Gustave promit d'aviser.

Alors on dit qu'il se passa une chose étrange.

Le soir même du jour où il avait engagé sa parole aux seigneurs suédois, il prit son écuyer Monk, le conduisit au lit de la reine, et, là, devant la pauvre femme, toute rougissante, il lui exposa le service qu'il demandait de lui, et sortit en l'enfermant dans la chambre royale.

Digitized by Google

Quelque temps après, la grossesse fut proclamée, et la reine accoucha d'un prince, qui, après la mort de son père, régna sous le nom de Gustave IV.

On sait qu'en 1809, les états de Suède proclamèrent sa déchéance.

J'ai beaucoup connu son fils en Italie, où il voyageait sous le nom de comte de Wasa.

En 1770, Gustave III, alors âgé de vingt-quatre ans, était venu en France sous le nom de comte de Haga. Il avait visité une espèce de devineresse qui, dans des extases magnétiques, prédisait l'avenir; à peine lui eut-elle touché la main, qu'elle l'invita à prendre garde à l'année 1792, lui annonçant que, dans le cours de cette année, il devait, par un coup d'arme à feu, courir danger de mort.

Gustave était brave; il avait souvent payé de sa personne. Il raconta plus d'une fois la prédiction en riant, mais ne s'en inquiéta jamais.

A la suite de cette diète de 1792, pendant laquelle la noblesse avait perdu le reste de ses priviléges, une conjuration déjà entamée se renoua.

Les principaux conjurés furent Ankarström, le comte Ribbing, le comte de Horn, le baron d'Erenswaerd et le colonel Lilienhorn.

Ankarström et Ribbing, outre les griefs généraux qui aigrissaient la noblesse contre le roi, avaient des motifs particuliers de haine.

Ankarström avait perdu, par l'intervention du roi, un procès qui avait entraîné avec lui la moitié de sa fortune.

Le comte de Ribbing, comme nous l'avons dit, avait à venger sur le roi une perte bien autrement douloureuse que celle d'un procès, la perte de sa fiancée.

Les autres faisaient, du meurtre projeté de Gustave, une affaire de caste, voilà tout.

On résolut d'exécuter ce meurtre au milieu d'un bal masqué, qui devait avoir lieu dans la salle de l'Opéra, pendant la nuit du 15 au 16 mars 1792.

La veille, le roi reçut une lettre anonyme qui lui donnait

Digitized by Google

avis du complot, et qui lui annonçait qu'il serait assassiné la nuit suivante.

— Ah ! oui, dit Gustave, en effet, même chose a été prédite, il y a vingt-deux ans, au comte de Haga ; mais il n'ajouta pas plus de foi alors à la prédiction que n'y en ajoute aujourd'hui le roi de Suède.

Et, haussant les épaules, il froissa le billet entre ses mains, et le jeta dans la cheminée.

Cependant on assure que, dans la nuit du 14 au 15, Gustave, déguisé, alla consulter la fameuse sibylle Arfredson, laquelle, confirmant la prédiction de la somnambule française et l'avis de la lettre anonyme, lui déclara qu'il devait être assassiné avant que trois jours fussent écoulés.

Soit courage réel, soit incrédulité, Gustave ne voulut rien changer aux projets arrêtés, ni prendre aucune précaution, et, le soir, à onze heures, il se rendit au bal masqué.

La veille, on avait tiré au sort pour arrêter lequel des conjurés devait tuer le roi, Gustave étant si fort détesté de la noblesse, que chacun réclamait le dangereux honneur de porter le coup mortel.

Le sort avait désigné Ankarström.

On assure qu'un des conjurés lui offrit alors une donation, non-seulement des biens qu'il possédait à cette époque, mais encore de ceux qui lui devaient revenir un jour, s'il voulait lui céder sa place. Ankarström refusa.

Le moment venu, comme plusieurs seigneurs étaient vêtus de costumes pareils à celui du roi, Ankarström pensa tout à coup qu'il pouvait se tromper, et tirer sur un autre que Gustave.

Mais le comte de Horn le rassura en lui disant :

— Tirez hardiment sur celui à qui je dirai : « Bonjour, beau masque. » Ce sera le roi.

Il était deux heures du matin ; Gustave se promenait, appuyé au bras de ce même comte d'Essen qu'il avait marié à la fiancée de Ribbing, lorsque le comte de Horn, s'approchant, lui dit :

— *Bonjour, beau masque.*

Digitized by Google

Au même instant, une détonation sourde se fit entendre, Gustave chancela en disant :

— Je suis mort !

A part ceux qui entouraient le roi, personne ne s'était aperçu de l'événement ; le pistolet était caché dans un manchon ; au milieu du bruit des conversations et des accords de l'orchestre, la détonation s'était perdue.

Quant à la fumée, elle était restée ensevelie dans le manchon.

Cependant, au cri du roi, et en le voyant tomber faiblissant aux bras de d'Essen, chacun accourut ; dans le mouvement qui se fit, il fut alors facile à Ankarström de s'éloigner du roi, et même de sortir de la salle ; mais, dans le trajet, il avait laissé tomber un de ses pistolets.

Le pistolet fut ramassé, chaud et fumant encore.

Le lendemain, tous les armuriers de Stockholm furent interrogés, et l'un d'eux reconnut le pistolet pour l'avoir vendu à Ankarström.

Une heure après, Ankarström était arrêté chez lui, et une commission spéciale était nommée pour le juger.

Il avoua le crime, mais en le glorifiant. Quant à ses complices, quelque promesse qui lui fût faite, il refusa de les dénoncer.

Le procès fut mené lentement ; on espérait toujours qu'Ankarström parlerait ; enfin, le 29 avril 1792, c'est-à-dire quarante-quatre jours seulement après le meurtre, il fut condamné.

L'arrêt portait qu'il serait battu de verges pendant trois jours ; puis, décapité.

Malgré la longueur et l'ignominie du supplice, Ankarström conserva sa fermeté jusqu'au dernier moment. Traîné au supplice dans une charrette, il étendit des regards parfaitement tranquilles sur ces milliers de spectateurs pressés autour de l'échafaud. Arrivé sur la plate-forme, il demanda quelques secondes pour se réconcilier avec Dieu. Le délai lui fut accordé. Il se mit à genoux, fit sa prière, et se livra aux exécuteurs.

Il n'avait pas encore trente-trois ans accomplis.

Digitized by Google

Ribbing, qui avait été arrêté en même temps qu'Ankarström, n'en avait, lui, que vingt et un ; il allait être condamné à mort comme Ankarström ; le duc de Sudermanie, régent du royaume pendant la minorité de Gustave IV, pressait l'instruction, lorsqu'un illuminé, disciple de Swedenborg, vint le trouver, et lui annonça que le *maître* lui était apparu, lui avait déclaré que non-seulement Ribbing était innocent, mais encore que chaque cheveu qui tomberait de sa tête coûterait un jour de vie au duc de Sudermanie. Le duc, swedenborgiste lui-même, s'effraya à cette idée, et Ribbing, au lieu de partager le sort d'Ankarström, fut condamné à un exil éternel.

Comme on ne pouvait faire, pour le comte de Horn et pour Lilienhorn, moins que l'on ne faisait pour Ribbing, tous deux obtinrent la même faveur.

La confiscation des biens suivait l'exil.

Heureusement, la confiscation de ces biens ne devait avoir lieu, pour le comte de Ribbing, qu'après la mort de sa mère, qui, lui vivant, héritait de lui, et sa mère était encore jeune.

Le comte partit pour la France, qui était en pleine révolution, et y arriva pour voir les 2 et 3 septembre et le 21 janvier. Son adoration pour la reine le fit éclater en reproches contre ces jours terribles. Il fut arrêté, et lui, régicide, allait être livré au tribunal révolutionnaire, comme trop sympathique aux malheurs d'un roi, lorsque Chaumette le fit mettre en liberté, lui donna un passe-port, et l'aida à sortir de Paris.

Le comte se rendit alors en Suisse : il était jeune, et si beau, qu'on ne l'appelait que le beau régicide. Il fut présenté à madame de Staël, qui lui accorda une grande part dans son amitié. Deux ou trois cents lettres de madame de Staël, que le comte de Ribbing reçut d'elle pendant tout le cours de la vie de l'illustre auteur de *Corinne*, prouvent que cette amitié ne fut point passagère.

Madame de Staël était entourée d'un cercle d'amis, dont quelques-uns avaient été ceux du comte de Ribbing. Cette petite cour, moitié politique, moitié littéraire, ne s'occupa alors que d'une chose, ce fut de secourir, de cacher, de protéger les émigrés contre les persécutions des magistrats des cantons

Digitized by Google

helvétiques, qui avaient la main forcée par les exigences continuelles du gouvernement révolutionnaire de Paris.

Après le 9 thermidor, le comte de Ribbing put rentrer en France, où il acheta, à très-bas prix, trois ou quatre châteaux et deux ou trois abbayes. Au nombre des châteaux étaient Villers-Hellon, Brunoy et Quincy.

Le comte avait fait toutes ces acquisitions sur simples recommandations, soit de ses amis, soit de son notaire. Villers-Hellon, entre autres, lui était parfaitement inconnu. Un beau matin, il résolut d'aller visiter cette charmante propriété, qu'on lui avait beaucoup vantée. Malheureusement, le moment était mal choisi pour en apprécier tous les charmes : un arrêté de la commune de Villers-Hellon avait livré le château à une association de cordonniers, qui exécutaient des souliers pour l'armée ; les honorables disciples de saint Crépin s'étaient, en conséquence, emparés du domaine, avaient établi leurs ateliers dans les salons et dans les chambres, et, pour plus grande facilité de communication, ils avaient pratiqué des ouvertures dans les plafonds. Quand c'était une communication orale qu'ils avaient à faire, elle s'opérait de cette façon, par les judas, sans que celui qui avait à faire cette communication eût besoin de quitter sa place; quand c'était une visite à accomplir, de bas en haut ou de haut en bas, des échelles appliquées aux ouvertures économisaient les tours et détours que nécessite toujours un escalier.

On comprend que de pareils locataires nuisaient fort à l'aspect du château que venait d'acheter le comte. Aussi fut-il effrayé de la vue et surtout de l'odeur, et s'enfuit-il précipitamment à Paris.

Quelques jours après, il racontait, avec l'esprit qui lui était particulier, sa mésaventure devant M. Collard, alors attaché à la fourniture des armées. M. Collard, plus habitué que le noble proscrit à l'appréciation des choses matérielles, lui offrit alors de reprendre son marché. M. de Ribbing y consentit, et Villers-Hellon devint, à partir de ce moment, la propriété de M. Collard.

Heureusement, le comte de Ribbing avait encore deux ou

Digitized by Google

trois autres châteaux, où, à défaut de celui qu'il venait de vendre, il pouvait établir sa résidence.

Il choisit Brunoy, qu'il céda plus tard à son ami Talma, comme il avait cédé Villers-Hellon à son ami Collard, puis s'établit au château de Quincy.

Pendant tout le règne de Napoléon, le comte de Ribbing demeura fort tranquille, l'hiver à Paris, l'été à la campagne, se livrant à l'agriculture, pêchant ses étangs, dans lesquels on prit, un jour, un si énorme brochet, que, mis dans le plateau d'une balance, et Adolphe dans l'autre, le brochet eut l'honneur de l'emporter.

Plusieurs fois Napoléon offrit du service à M. de Ribbing; mais, dans cette prévision qu'avec les idées envahissantes du conquérant, il serait forcé un jour de porter les armes contre la Suède, il refusa.

Au second retour des Bourbons, les vengeances rétrospectives qui s'exercèrent allèrent chercher M. de Ribbing dans sa retraite. Forcé de s'exiler, il passa la frontière et, sous un nom supposé, se rendit à Bruxelles avec sa femme et son fils.

Mais l'incognito du comte de Ribbing devait bientôt être trahi, dans des circonstances qui donneront une idée de son caractère.

A Bruxelles, le comte se trouva à table d'hôte avec des officiers étrangers qui, tout enorgueillis de la victoire de Waterloo, maltraitaient fort la France et surtout les Français. Un colonel couvert de décorations se faisait surtout remarquer par l'exagération de ses attaques. La conversation avait lieu en allemand; mais, pour le comte de Ribbing, élevé à Berlin, l'allemand était presque une langue maternelle : il ne perdait donc pas un mot de la conversation, à laquelle il paraissait complétement étranger. Tout à coup il se leva, s'avança avec son calme habituel vers le colonel, lui donna une paire de soufflets, accompagna cette paire de soufflets de l'énumération de ses prénoms et qualité, et revint tranquillement s'asseoir à sa place.

Cauchois-Lemaire était à cette table, tout jeune homme encore, ainsi que le poëte Arnault, déjà vieux; tous deux, au

Digitized by Google

risque de ce qui pouvait leur en arriver de mal, offrirent, comme témoins, leurs services au comte de Ribbing.

Par bonheur, ces services furent inutiles : le colonel ne se battit point.

La liste des *trente-huit* avait, aux dépens de la France, enrichi Bruxelles. — Arnault, Exelmans, Regnault de Saint-Jean d'Angély, Cambacérès, Harel, Cauchois-Lemaire étaient proscrits.

M. de Ribbing se lia avec eux, et avec eux fonda *le Nain jaune*, journal dont la réputation fut bientôt européenne.

A la suite d'un article publié par le comte dans ce journal, le gouvernement prussien demanda que l'auteur de cet article lui fût livré.

Il ne s'agissait pas moins que d'un emprisonnement à perpétuité dans une citadelle. La Prusse, on le sait, est encore le pays des citadelles, et a été longtemps celui des emprisonnements.

Cependant le roi Guillaume laissa au comte de Ribbing le choix d'être livré à la Prusse ou à la France, — à peu près comme le cuisinier laisse au poulet le choix d'être mis à la broche ou en fricassée. — M. de Ribbing opta pour la France.

Il fut pris, jeté dans une chaise de poste avec son fils, et conduit aux portes de Condé.

Là, il s'orienta, cherchant auquel de ses anciens amis il pouvait aller demander l'hospitalité.

Le plus proche de lui, c'était M. Collard.

Il s'achemina vers Villers-Hellon.

Il va sans dire qu'il fut reçu cœur et bras ouverts. Il habitait depuis trois jours ce charmant domaine, — si fort changé depuis le temps des cordonniers, qu'il ne voulait pas absolument le reconnaître, — quand je rencontrai son fils, Adolphe de Leuven, donnant le bras à madame Capelle, et la main à la petite Marie.

Digitized by Google

LIII

Le quatrain d'Adolphe. — La poule d'eau et le roi Guillaume. — Déjeuner au bois. — La poudre à gratter, les grenouilles et le coq. — Le spectre du docteur. — De Leuven, Hippolyte Leroy et moi, nous sommes exilés du salon. — Suites fatales d'une erreur géographique. — M. Paroisse.

Il y avait longtemps que je n'avais vu quelqu'un de la famille Collard. Madame Capelle, qui était parfaite pour moi, et qui, dans les ridicules que l'on me reprochait, — et que je possédais, je ne m'en cache pas, à un certain degré, — faisait la part de la jeunesse ; madame Capelle, en me présentant de Leuven comme un petit ami à moi, m'invita, pour faire plus ample connaissance, à un déjeuner qui devait avoir lieu le lendemain dans la forêt ; et il fut convenu qu'à la suite du déjeuner, j'irais passer deux ou trois jours au château de Villers-Hellon.

On comprend que j'acceptai tout cela.

La fête de Corcy se passa comme toutes nos charmantes fêtes de village avaient l'habitude de se passer : c'est-à-dire avec force danses et force rires.

Je ne me rappelle rien de charmant comme ces retours à dix ou onze heures du soir sous la voûte épaisse et tremblante des grands arbres. Au milieu du silence majestueux de la nuit, on eût dit une vue de l'Élysée antique, avec ses ombres se promenant muettes dans l'obscurité ; car les ombres qui se promenaient dans ces Élysées terrestres parlaient si bas, si bas, qu'on eût juré qu'elles étaient muettes.

J'avais été obligé de retourner à Villers-Cotterets pour reconduire Adèle, à laquelle il m'avait fallu faire comprendre, à force de diplomatie, la nécessité où j'étais de conserver des relations avec la famille Collard. C'était une si excellente personne, elle avait le cœur si bon, l'esprit si droit, qu'elle comprit cela, et que, le cœur un peu gros de me prêter à un pareil groupe de jeunes filles, belles et aristocratiques à faire

Digitized by Google

mourir des princesses de jalousie, elle me donna un congé de trois jours.

A neuf heures du matin, je partis afin d'être à dix heures au lieu du rendez-vous. Tout le monde avait passé la nuit à Corcy, chez M. Leroy, où j'eusse passé la nuit comme les autres, si je n'eusse pas été impérieusement rappelé à Villers-Cotterets par la nécessité que j'ai dite. Mais qu'était-ce qu'une pareille course! J'avais de bonnes jambes, et, aux jambes, des bottes qui pouvaient défier celles de l'ogre du Petit-Poucet.

En moins de trois quarts d'heure, j'aperçus les premières maisons du village avec l'étang au fond de la vallée, tranquille et resplendissant comme un miroir; au bord de l'étang se promenait Adolphe de Leuven.

Je me doutai bien que personne n'était encore levé à la ferme, et j'allai à Adolphe. Il tenait à la main un crayon et des tablettes, et gesticulait, lui si flegmatique, d'une façon qui m'eût inquiété pour l'état de son esprit, si je n'eusse cru qu'il répétait une leçon d'armes.

En m'apercevant, il s'arrêta et rougit légèrement.

— Que diable faites-vous donc là? lui demandai-je.

— Mais, répondit-il avec quelque embarras, je faisais des vers.

Je le regardai en face comme un homme qui n'a pas bien compris.

— Des vers!... Vous faites donc des vers?

— Mais oui, quelquefois, dit-il en souriant.

— Et à qui faisiez-vous des vers?

— A Louise.

— A Louise Collard?

— Oui.

— Tiens! tiens! tiens!

L'idée qu'on pût faire des vers à Louise Collard, si adorable qu'elle fût, ne m'était jamais venue à l'esprit. Pour moi, Louise était toujours la charmante enfant portant des robes courtes et des pantalons festonnés, mais pas autre chose.

— Ah! vous faisiez des vers à Louise, repris-je, et à quel propos?

Digitized by Google

— Vous savez qu'elle va se marier.

— Louise? Non, je ne savais pas cela. Et à qui?

— A un Russe... Comprenez-vous, il faut empêcher ce mariage.

— Il faut empêcher ce mariage!

— Oui; il ne faut pas permettre qu'une si charmante personne quitte la France.

— Tiens, au fait, j'en serais fâché, moi, qu'elle quittât la France; je l'aime beaucoup; et vous?

— Moi? Je ne la connais que depuis trois jours.

— C'est bien d'empêcher qu'elle ne quitte la France; mais comment l'empêcherons-nous?

— Je lui ai fait des vers de mon côté, faites-lui-en du vôtre.

— Moi?

— Oui, vous; vous avez été élevé avec elle, cela lui fera plaisir.

— Mais, moi, je ne sais pas faire de vers. Je n'ai jamais fait que des bouts-rimés avec l'abbé Grégoire, et il m'a toujours dit qu'ils n'étaient pas bons.

— Ah! bah! quand vous serez amoureux, cela viendra tout seul.

— Non. Je suis amoureux, et cela ne vient pas : montrez-moi donc vos vers.

— Oh! c'est un simple quatrain.

— Montrez toujours.

Adolphe tira ses tablettes, et me lut ces quatre vers :

Pourquoi dans *la froide Ibérie,*
Louise, ensevelir de si charmants attraits?
Les Russes, en quittant notre belle patrie,
Nous juraient cependant une éternelle paix!

Je demeurai émerveillé. C'étaient de vrais vers, des vers dans le genre de Demoustier. J'avais donc devant moi un poëte; je fus tenté de saluer.

— Comment trouvez-vous mon quatrain? demanda de Leuven.

— Ma foi, très-beau!

— Tant mieux!

— Et vous allez le donner à Louise?

— Oh! non, je n'oserais pas. Je l'écrirai sur son album sans lui rien dire, et, en le feuilletant, elle trouvera mes vers.

— Bravo!

— Et vous, que ferez-vous?

— A propos de quoi?

— A propos de ce mariage.

— Oh! moi, comme je ne me sens point capable de faire un quatrain de la force du vôtre, je lui dirai : « Tu vas donc te marier avec un Russe, ma pauvre Louise? Tu as bien tort, va! »

— Je ne crois pas, dit Adolphe, que cela fasse l'effet de mon quatrain.

— Je ne crois pas non plus; mais enfin, que voulez-vous! chacun se sert de ses armes. Ah ! si le Russe voulait se battre avec moi au fusil, je suis bien sûr qu'il n'épouserait pas Louise.

— Vous êtes donc chasseur?

— Un peu. Comment voulez-vous qu'on ne soit pas chasseur au milieu d'une pareille forêt? Eh! tenez, une poule d'eau!

Et je lui montrai du doigt, en la mettant en joue avec ma canne, une poule d'eau qui nageait dans les roseaux de l'étang.

— Pan!

— C'est une poule d'eau, cela?

— Mais oui. D'où venez-vous donc, que vous ne connaissez pas une poule d'eau?

— Je viens de Bruxelles.

— Je vous croyais Parisien.

— Je suis né à Paris, en effet; mais, en 1815, nous avons quitté Paris, et nous avons été habiter Bruxelles, où nous étions depuis trois ans, quand on nous a forcés d'en sortir, mon père et moi.

— Et qui vous a forcés d'en sortir?

— Mais Guillaume!

Digitized by

— Qu'est-ce que cela, Guillaume?

— Qu'est-ce que Guillaume? C'est le roi des Pays-Bas. Vous ne saviez pas que le roi des Pays-Bas s'appelât Guillaume?

— Ma foi, non.

— Eh bien, il doit vous sembler moins extraordinaire maintenant que je ne sache pas ce que c'est qu'une poule d'eau.

En effet, comme on le voit, nous avions chacun notre ignorance : seulement, la mienne était moins pardonnable que celle de Leuven.

Il grandit d'une seconde coudée dans mon esprit. Non-seulement il était poète, mais encore il avait dans le monde une si grande importance, que le roi Guillaume s'était inquiété de lui et de son père, au point de les mettre tous deux hors de ses États.

— Et maintenant, lui demandai-je, vous demeurez à Villers-Hellon?

— Oui. M. Collard est un ancien ami de mon père.

— Pour combien de temps y demeurez-vous?

— Pour tout le temps qu'il plaira aux Bourbons de nous laisser en France.

— Ah çà! mais vous avez donc quelque chose aussi à démêler avec les Bourbons?

— Nous avons, dit en souriant Adolphe, quelque chose à démêler avec tous les rois.

Cette phrase, jetée assez majestueusement, acheva de m'étourdir. Par bonheur, à ce moment parut sur le seuil de la ferme toute la nuée rose et blanche de nos belles convives. Deux ou trois chars à bancs attendaient pour les conduire au lieu désigné. Les hommes devaient aller à pied. Le rendez-vous était distant d'un quart de lieue à peine du village.

Une longue table de trente couverts était dressée sous une voûte de feuilles, à dix pas à peine d'une source claire, fraîche, murmurante, qu'on appelle la fontaine aux Princes.

Toutes ces jeunes filles, toutes ces jeunes mères, tous ces petits enfants semblaient des fleurs des bois s'ouvrant à l'air, plein de brises et d'aromes : les unes pâles, et cherchant l'om-

Digitized by Google

bre et la solitude; les autres aux vives couleurs, demandant du jour, du bruit, du soleil et des admirateurs.

Oh! mes beaux bois, mes vastes ombrages, mes solitudes chéries, je vous ai revus depuis; mais aucune ombre ne glissait plus sous vos arceaux verts et dans vos sombres allées... Qu'avez-vous fait de tout ce monde charmant, évanoui avec ma jeunesse? Pourquoi donc d'autres générations ne sont-elles pas venues, pâles ou roses, vives ou nonchalantes, bruyantes ou silencieuses, remplacer celles-là? Est-ce que cette efflorescence d'un instant a disparu à jamais? Est-ce elle qui manque réellement, ou sont-ce mes yeux qui ne voient plus?

Le soir, on partit pour Villers-Hellon. Tout était si bien distribué dans le délicieux petit château, que chacun avait sa chambre et son lit, et quelquefois nous nous y trouvions trente ou quarante.

J'ai raconté de quelles persécutions nocturnes le pauvre Hiraux avait été victime quand il venait nous visiter aux Fossés. Cette fois, c'était à notre tour de les subir.

Nos chambres avaient été machinées d'avance comme un théâtre de féerie.

Le machiniste en chef était le médecin de la maison, Manceau. Il avait remplacé un vieux médecin de Soissons, nommé M. Paroisse.

Je dirai tout à l'heure à quelle occasion il l'avait remplacé. Les aides machinistes étaient Louise, Cécile et Augustine.

Les victimes, désignées d'avance, étaient Hippolyte Leroy, de Leuven et moi.

Hippolyte Leroy était, à cette époque, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, cousin de M. Leroy de Corcy.

Il sortait des gardes du corps, et était secrétaire de l'inspection de Villers-Cotterets.

Il devint plus tard mon cousin, en épousant Augustine Deviolaine.

Nos trois chambres communiquaient.

Nous montâmes dans nos chambres vers minuit et demi.

De Leuven se coucha le premier. A peine fut-il dans son lit, qu'il commença à se plaindre de démangeaisons insuppor-

Digitized by Google

tables : son lit était saupoudré de cette substance que vendent les charlatans, et qu'on appelle de la poudre à gratter.

Ceux qui ne connaissent point cette poudre peuvent se rappeler la fameuse scène de *Robert Macaire*, dans laquelle les deux héros de l'ouvrage trouvent une malle, et, dans cette malle, un nombre infini de petits paquets, contenant une substance inconnue, dont la propriété leur est révélée par le contact.

Au bout de cinq minutes, Adolphe de Leuven se grattait, à lui seul, comme Robert Macaire et Bertrand à la fois.

Nous accordâmes à de Leuven la somme de commisération qui lui était raisonnablement due.

Nous lui donnâmes le conseil de s'épiler de son mieux, de s'envelopper dans le rideau de son lit, et de s'endormir sur un canapé.

Puis nous regagnâmes nos lits à nous, bien convaincus que nous allions les trouver, en tout, pareils à celui d'Adolphe.

Mais nous les découvrîmes inutilement : ils nous apparurent purs de toute préparation du même genre.

Nous nous couchâmes. Au bout de cinq minutes, Hippolyte Leroy poussa des cris aigus.

En s'allongeant, il avait senti au bout de ses pieds un bout de ficelle; il avait tiré cette ficelle, et, en la tirant, avait dénoué un sac plein de grenouilles. Les grenouilles, rendues à la liberté, s'étaient hâtées de se répandre dans le lit, et c'était le contact de la peau animale avec la peau humaine qui avait fait pousser à Hippolyte le cri susmentionné.

Hippolyte jeta ses couvertures en l'air, et sauta à bas du lit.

Les grenouilles sautèrent après lui. On lui avait fait la mesure bonne; il y en avait bien deux douzaines.

Je me croyais le seul épargné, lorsque, dans une armoire contre laquelle la tête de mon lit était appuyée, il me sembla entendre un grand mouvement. Mes yeux se portèrent sur la serrure.

Il n'y avait pas de clef.

Cependant, cela ne faisait plus aucun doute pour moi, un

Digitized by Google

animal quelconque était enfermé dans cette armoire. Seulement, à quelle espèce appartenait cet animal ?

Je ne demeurai pas longtemps dans le doute : à une heure sonnante, un coq chanta à la tête de mon lit, et renouvela son chant à chaque heure qui nous séparait encore du jour.

Je ne reniai pas le Christ, comme saint Pierre, mais j'avouerai que je sacrai un peu Dieu.

A sept heures, nous dormions — de Leuven, malgré sa poudre à gratter, Hippolyte Leroy, malgré ses grenouilles, et moi, malgré mon coq, — lorsque Manceau entra dans notre chambre, et nous réveilla en nous annonçant qu'ayant appris par voie détournée que nous avions passé une assez mauvaise nuit, il venait mettre sa science à notre disposition.

Manceau se dénonçait lui-même.

Nous avions si mal dormi, pendant cette malheureuse nuit, que nous avions voué, par un serment terrible, aux divinités infernales notre persécuteur, quel qu'il fût.

Manceau, comme je l'ai dit, se dénonçait lui-même ; l'expiation devait suivre le crime : le serment prononcé devait s'accomplir.

Sur un signe, de Leuven ferma la porte: je me jetai sur Manceau, Hippolyte le bâillonna ; nous le déshabillâmes complétement, nous l'enveloppâmes dans le drap de lit d'Adolphe, nous le ficelâmes comme un saucisson, nous le descendîmes par un escalier dérobé, et nous allâmes le déposer à l'endroit le plus désert du parc, au beau milieu de la petite rivière, à un endroit où il avait pied, mais où, empêtré comme il l'était, il courait grand risque de le perdre au premier pas qu'il ferait.

Puis nous remontâmes tranquillement nous coucher, et reprîmes notre somme interrompu.

A dix heures, nous descendîmes pour déjeuner.

Notre arrivée était attendue avec impatience.

Tout le monde pouffait de rire en se regardant.

Ces demoiselles s'étaient partagé les rôles : les unes faisaient semblant de se gratter, les autres imitaient à demi-voix le coassement des grenouilles, les autres simulaient le chant du coq.

Digitized by Google

Nous restâmes impassibles; seulement, nous demandâmes indifféremment des nouvelles de Manceau.

Personne ne l'avait vu.

On se mit à table.

Le poulet était dur, disait Cécile; on eût dit d'un vieux coq qui aurait chanté toute la nuit.

Augustine réclamait les grenouilles qu'elle avait vues, disait-elle, la veille à la cuisine. Avait-on changé leur destination ?... Les grenouilles étaient-elles perdues?... Il fallait que les grenouilles se retrouvassent.

Louise demandait à Adolphe s'il n'était pas atteint d'une maladie contagieuse : depuis qu'il lui avait donné le bras pour passer dans la salle à manger, elle se sentait d'effroyables démangeaisons.

— Si Manceau était là, dis-je à Louise, tu pourrais lui demander une ordonnance pour les faire passer.

— Mais, en effet, dit madame Collard, où donc est Manceau?

Même silence qu'à la première question.

La chose devenait grave, et l'on commençait à s'inquiéter du cher docteur. Cette absence n'était pas naturelle; son habitude n'était point de s'absenter aux heures des repas.

On fit demander au concierge si Manceau n'était point sorti pour aller visiter quelque malade dans le village.

Le concierge n'avait pas aperçu Manceau.

— Moi, dis-je, je crois qu'il est noyé... Pauvre garçon !

— Et pourquoi cela? demanda madame Collard.

— Parce que, hier au soir, il nous avait proposé une partie de bain; mais nous avons si bien dormi, que nous avons manqué au rendez-vous qu'il nous avait donné dans sa chambre. Ne nous voyant pas venir, il aura été au bain tout seul.

— Oh! mon Dieu! dit madame Capelle, le malheureux docteur! il ne sait pas nager.

Sur ces paroles, ce fut parmi ces dames un chœur de désolation, près duquel celui des Israélites exilés était bien peu de chose.

Il fut convenu qu'aussitôt après le déjeuner, on se mettrait à la recherche de Manceau.

— Bon! me dit tout bas de Leuven, je profiterai de l'absence de tout le monde pour écrire mes vers sur l'album de Louise.

— Et moi, répondis-je, je ferai sentinelle à la porte pour que vous ne soyez pas dérangé.

Chaque chose s'accomplit comme elle avait été projetée.

Toute cette ruche, qu'on appelait le château, essaima dans le jardin.

Les hommes graves, M. de Leuven le père, M. Collard, M. Méchin, demeurèrent au salon à lire les journaux.

Hippolyte fit une partie de billard avec Maurice.

De Leuven et moi, nous montâmes à la chambre de Louise, attenante à celle de M. Collard, et, tandis que je guettais sur le pallier, il écrivit ses quatre vers sur l'album.

A peine avait-il écrit le dernier, que nous entendîmes de grands cris, et qu'en nous approchant de la fenêtre, nous vîmes revenir tout courant au château Louise et Augustine.

Quant à Cécile, plus brave, elle était restée ferme à sa place, et regardait du côté de la rivière avec plus de curiosité que de frayeur.

— Bravo! dis-je à Adolphe, voilà Manceau qui fait son effet.

Nous descendîmes vivement.

— Un revenant! un revenant! criaient Louise et Augustine; un revenant dans la rivière!

— Oh! mon Dieu! demanda de Leuven, serait-ce déjà l'âme de ce pauvre Manceau qui s'ennuie là-bas?

Ce n'était pas son âme, mais c'était son corps. A force de lutter contre ses cordes, Manceau avait dégagé un bras, puis deux; ses deux bras dégagés, il avait ôté le mouchoir qui lui fermait la bouche; le mouchoir ôté, il avait crié pour qu'on vînt à son aide; malheureusement, le jardinier était au bout opposé du jardin. Il avait bien essayé de dénouer les cordes qui liaient ses jambes, comme il avait fait des cordes qui liaient ses mains; mais, pour arriver à cela, il lui fallait mettre sa tête sous l'eau; et, comme l'avait fait madame Capelle, le malheureux docteur, ne sachant point nager, s'était abstenu de toute tentative pareille, retenu qu'il était par la crainte de

Digitized

la suffocation. Enfin, ses cris avaient attiré les jeunes filles; mais, à la vue de cette figure enveloppée d'un drap et faisant des gestes désespérés, la peur s'était emparée d'elles, et, n'ayant aucune idée que Manceau pût se trouver au milieu de la rivière, affublé d'un pareil costume, elles avaient crié au spectre, et s'étaient enfuies.

On envoya au malheureux Manceau le jardinier tant réclamé.

Il demandait ses habits à cor et à cris. Il était resté dans la rivière depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et, quoique nous fussions à la fin de juillet, ce bain, infiniment trop prolongé, l'avait quelque peu refroidi.

On lui bassina son lit, et on le coucha.

A partir de ce moment, Manceau fut l'objet de la pitié générale, et nous, nous fûmes celui de l'exécration universelle.

Car Manceau, Dieu lui fasse miséricorde! Manceau eut la lâcheté de nous dénoncer.

De Leuven eut beau invoquer ses mains, rouges comme des écrevisses, et offrir de montrer le reste de sa personne, bien autrement rouge que ses mains; Hippolyte eut beau reunir les grenouilles éparses dans sa chambre, et les apporter au milieu du salon; j'eus beau aller chercher à la basse-cour le coq avec lequel j'avais dialogué toute la nuit, rien ne toucha nos juges; nous fûmes déclarés bannis de la société, pour tentative d'homicide avec préméditation sur le docteur Manceau.

Aussi nous promîmes-nous, à la première occasion, de le noyer tout à fait.

Exilé de la société des dames, je me réfugiai dans la salle de billard, où je reçus, de Maurice, ma première leçon.

On verra que cette leçon me profita, et que, quatre ans après, dans une circonstance solennelle de ma vie, je tirai partie de l'art du doublé et du carambolage, dans lesquels j'avais fait quelques progrès.

La condamnation tint pendant toute la soirée, devenue pluvieuse, et que les jeunes filles passèrent dans la chambre de Louise.

Plusieurs fois, de Leuven essaya de s'introduire dans cette chambre, mais il fut constamment repoussé.

Il s'était fait en lui, depuis quatre heures de l'après-midi, un changement notable; à la suite d'une conversation qu'il avait eue avec son père, et dans laquelle celui-ci m'avait paru s'être singulièrement moqué de lui, Adolphe était devenu inquiet, presque soucieux, et, quoique repoussé avec obstination de la chambre de Louise, — où se tenait, comme je l'ai dit, la réunion, — il s'y représentait toujours avec acharnement.

— Ah ! bon, dis-je en moi-même après avoir réfléchi, il veut avoir des nouvelles de son quatrain, et savoir s'il a réussi.

Et, comme la raison pour que de Leuven insistât me paraissait suffisante, je n'en cherchai point d'autre.

Seulement, je regrettai, à part moi, de n'avoir pas, pour me faire pardonner mes fautes, les moyens que la nature partiale avait mis à la disposition d'Adolphe.

Ce regret me poursuivait dans la chambre d'Hyppolyte, où nous nous étions retirés en nous demandant ce que pouvait être devenu de Leuven, disparu depuis une heure, lorsque tout à coup un grand bruit, au milieu duquel nous distinguions les cris *Au voleur!* retentit dans le château. Comme nous étions encore tout habillés, nous nous élançâmes hors de notre appartement, et descendîmes vivement l'escalier.

Au bas de l'escalier était M. Collard, en chemise, tenant Adolphe au collet.

Le spectacle était étrange.

M. Collard avait l'air très-furieux, et Adolphe fort contrit.

Sur ces entrefaites, M. de Leuven, qui n'était pas encore couché, arriva, calme comme toujours, les mains dans les goussets de son pantalon, et mâchant un cure-dent, selon son habitude.

Ce cure-dent était pour M. de Leuven une distraction obligée.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, Collard, et qu'avez-vous après ce garçon?

— Ce que j'ai? ce que j'ai? s'écriait M. Collard s'exaspé-

Digitized

rant de plus en plus. J'ai que cela ne peut pas se passer ainsi!

— Bah! et qu'est-il donc arrivé?

— Ce qui est arrivé?... Je vais vous le dire!...

— Pardon, mon père, disait Adolphe, qui tenait à placer quelques mots de justification, pardon, mon père, mais c'est que M. Collard se trompe... Il croit...

— Veux-tu bien te taire, malheureux! s'écriait M. Collard en frappant du pied.

Puis, se retournant vers le comte de Ribbing :

— Venez, mon cher de Leuven, lui dit-il; je vais vous dire où j'ai trouvé monsieur votre fils.

— Mais puisque je vous proteste, cher monsieur Collard, que c'était purement et simplement pour...

— Tais-toi! interrompit M. Collard. Viens avec nous; tu te justifieras, si tu peux.

— Oh! dit Adolphe, ce ne sera pas difficile.

— C'est ce que nous verrons!

Et, poussant le jeune homme devant lui, il fit signe au comte de Ribbing d'entrer dans sa chambre, y entra lui-même, et ferma la porte à double tour.

Nous nous retirâmes silencieusement, Hippolyte, moi et les autres spectateurs de cette scène curieuse.

Au bout d'un quart d'heure, Adolphe revint.

Il avait l'oreille si basse, que nous n'osâmes point lui demander de détails. Nous nous couchâmes, ignorant la cause de tout ce bruit.

Mais, quand Hippolyte fut endormi, de Leuven vint me trouver, et me raconta tout.

Voici ce qui était arrivé :

Adolphe, comme je l'ai raconté, avait, le matin, écrit le fameux quatrain sur l'album de Louise.

Le quatrain écrit, nous étions sortis, aussi vivement que possible, de la chambre de la jeune fille.

Vers quatre heures, Adolphe n'avait pas pu y tenir, et, tirant son père à part, il lui avait dit son quatrain.

M. de Ribbing avait gravement écouté jusqu'à la dernière syllabe du quatrième vers; puis il avait dit :

— Répète-moi donc un peu cela.

Et Adolphe avait répété complaisamment :

> Pourquoi dans *la froide Ibérie*,
> Louise, ensevelir de si charmants attraits?
> Les Russes, en quittant notre belle patrie,
> Nous juraient cependant une éternelle paix!

— Il n'y a qu'un malheur, dit alors M. de Ribbing.

— Lequel? demanda Adolphe.

— Oh! presque rien... Tu as pris le Sud pour le Nord, l'Espagne pour la Russie.

— Ah! s'écria Adolphe désespéré, c'est ma foi vrai!... J'ai mis Ibérie pour *Sibérie*.

— Je comprends, dit le comte; cela fait mieux le vers, mais c'est moins exact.

Et, haussant les épaules, il s'éloigna en chantonnant un petit air, et en mâchant son cure-dent.

Adolphe était resté foudroyé. Il avait signé ce malheureux quatrain de toutes les lettres de son nom. Si l'album était ouvert, si le quatrain était lu, Adolphe était déshonoré!

Cette épée de Damoclès, suspendue sur la tête du pauvre poëte, l'avait rendu soucieux pendant toute la soirée.

C'était pour arriver jusqu'à l'album de Louise qu'il avait tenté tous les efforts que j'ai racontés.

Mais on a vu que ses efforts avaient été infructueux.

La nuit venue, Adolphe avait pris une résolution désespérée : celle de pénétrer dans la chambre de Louise pendant son sommeil, de s'emparer de l'album, et de détruire la page accusatrice.

Cette résolution, vers onze heures, il l'avait mise à exécution.

La porte ouverte, sans trop grincer, avait donné passage à Adolphe, qui, le plus légèrement possible, sur la pointe du pied, n'ayant d'autre but, d'autre désir, d'autre espérance que d'arriver vers l'album, avait fait invasion dans la chambre virginale de sa jeune amie.

Digitized

Tout avait bien été jusqu'à l'album. L'album, pris sur la table, serré par Adolphe contre sa poitrine, allait restituer, bon gré mal gré, les quatre vers qui rendaient leur auteur si malheureux, quand tout à coup Adolphe accroche un guéridon, qui tombe, et qui, en tombant, réveille Louise. Louise, réveillée, crie : « Au voleur! » A ce cri : « Au voleur! M. Collard, dont la chambre touche à celle de sa fille, saute, en chemise, à bas de son lit, se heurte sur le palier contre de Leuven, l'empoigne au collet, et, comme nous l'avons vu, le soupçonnant, pauvre innocent Adolphe, d'un tout autre crime, le fait entrer dans sa chambre. Son père entre à son tour, et ferme la porte derrière lui.

Là, tout s'était expliqué, grâce à l'album, qu'Adolphe n'avait eu garde de lâcher. M. Collard s'était convaincu *de visu* de l'erreur géographique qu'Aldolphe avait commise; il avait compris l'importance de cette erreur, et, rassuré sur l'intention, il l'avait été bientôt sur le fait.

Il en résulta que la réputation de Louise ni celle d'Adolphe ne reçurent aucune tache de cet événement.

Comme, le lendemain, on continuait à nous bouder, Hippolyte et moi, pour l'aventure de Manceau, nous quittâmes Villers-Hellon sans rien dire à personne, et nous prîmes le chemin de Villers-Cotterets.

Chose étrange! depuis ce jour, je ne suis jamais rentré à Villers-Hellon.

Cette bouderie de jeunes filles a duré trente ans.

Une seule fois, j'ai revu Hermine, devenue madame la baronne de Martens, — à la répétition de *Caligula*.

Une seule fois, j'ai revu Louise, devenue madame Garat, — à un dîner donné à la Banque.

Une seule fois, j'ai revu Marie Capelle, un mois avant qu'elle devînt madame Lafarge.

Je n'ai jamais revu ni madame Collard ni madame Capelle.

Toutes deux sont mortes.

Oh! mais, malgré ces trente ans d'absence, quand je ferme les yeux, morts ou vivants, je revois tout cela.

A propos, j'ai promis de raconter l'histoire de ce vieux médecin auquel Manceau avait succédé.

Ce serait faire tort à mes lecteurs que de ne pas leur tenir parole.

M. Paroisse habitait Soissons. Une clientèle fort clair-semée lui permettait de venir une fois par semaine dîner à Villers-Hellon, où il était toujours parfaitement reçu.

Cela durait depuis dix ans.

Un beau jour, M. Collard reçut un assez gros manuscrit, signé du digne docteur.

C'était la note de ses visites.

Il comptait chaque visite vingt francs, ce qui ne laissait pas que de faire une somme.

M. Collard paya, mais pria M. Paroisse de ne revenir désormais à Villers-Hellon que quand il y serait appelé.

C'est à la suite de cet événement que Manceau avait été installé à demeure au château comme médecin ordinaire de la famille.

J'ignore ce qu'est devenu Manceau... Je crois que le pauvre diable est mort.

Heureusement, ce n'est pas des suites du bain que nous lui avons fait prendre.

LIV

Amédée de la Ponce. — Il m'apprend ce que c'est que le travail. — M. Arnault et ses deux fils. — Voyage en diligence. — Un monsieur confit en douceurs. — J'apprends à quel péril j'ai échappé.

Après le jugement injuste porté contre nous à Villers-Hellon, j'étais retourné à Villers-Cotterets, et, las de mon séjour dans les régions aristocratiques, d'où je venais d'être précipité, je m'étais revu avec bonheur dans le monde que j'avais préféré à celui-là, et où je trouvais la satisfaction complète de tous mes désirs de cœur et de tous mes besoins d'orgueil.

Adèle m'avait d'abord assez mal reçu, mais j'en avais été quitte pour une bouderie de quelques heures. Au bout de ce

Digitized

temps, son joli visage s'était éclairci peu à peu, et avait fini par me sourire avec le parfum et la fraîcheur d'une fleur qui s'ouvre.

On pourrait dire de cette charmante enfant qu'elle avait le sourire rose.

En même temps que se développaient ces jeunes amours, — qui devaient, hélas! avoir la durée éphémère des amours de seize ans, — des amitiés qui devaient durer toute la vie, prenaient racine dans mon cœur.

J'ai déjà parlé d'Adolphe de Leuven, arrivé tout à coup pour prendre, en dehors de mes amitiés d'enfance, une place importante dans ma vie. Qu'on me permette de dire un mot d'un autre ami à moi, qui devait achever, en m'ouvrant certains horizons, l'œuvre d'avenir commencé par le fils du comte de Ribbing.

Un jour, on vit passer dans les rues de Villers-Cotterets un jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, portant, avec une rare élégance, l'uniforme d'officier de hussards.

Il était impossible d'être à la fois plus beau et plus distingué que ce jeune homme. Peut-être même eût-on reproché à son visage quelque chose de trop féminin, si un magnifique coup de sabre qui, sans rien gâter à la régularité de ses traits, commençait au côté gauche du front et finissait à l'angle droit de la lèvre supérieure, n'eût mis sur cette douce physionomie le cachet du courage et de la virilité.

On le nommait Amédée de la Ponce.

Quel hasard, quel caprice, quel besoin l'amenait à Villers-Cotterets? Je n'en sais rien... Venait-il, en touriste désœuvré, dépenser là ses cinq ou six mille francs de rente? C'est probable. Ce pays lui plut, il s'y arrêta, et, au bout d'un an de séjour, il devint le mari d'une charmante et douce jeune fille, amie de ma sœur, et que l'on nommait Louise Moreau.

Il en résulta une belle enfant blonde, que je voudrais bien revoir aujourd'hui, et qu'alors nous baptisâmes, à cause de sa douceur, de la blancheur de sa peau et de ses cheveux de lin, du nom de *Mouton*.

Depuis bien longtemps, je vous ai perdu de vue, mon cher

de la Ponce! Quelque part que vous soyez, si vous lisez ces lignes, retrouvez-y le témoignage toujours vivant, toujours réel, de mon éternelle amitié.

Car vous avez fait beaucoup pour moi, mon ami. Vous m'avez dit : « Croyez-moi, mon cher enfant, il y a autre chose dans la vie que le plaisir, que l'amour, que la chasse, que la danse et que les folles aspirations de la jeunesse! Il y a le travail. Apprenez à travailler... c'est apprendre à être heureux. »

Et vous aviez raison, mon ami. Pourquoi, à part la mort de mon père, la mort de ma mère et la mort du duc d'Orléans, pourquoi n'ai-je jamais eu une douleur que je n'aie fait plier sous moi, un chagrin que je n'aie surmonté? C'est que vous m'aviez fait faire la connaissance du seul ami qui console le jour, qui console la nuit, que l'on a sans cesse près de soi, accourant au premier soupir, vous versant ce baume à la première larme : vous m'avez fait faire la connaiesance du *travail*.

O bon et cher Travail, qui emportes dans tes bras puissants ce lourd fardeau de l'humanité qu'on appelle la douleur! divinité au visage toujours souriant, à la main toujours ouverte et étendue!... ô bon et cher Travail, toi qui ne m'as jamais donné l'ombre d'une déception!... Travail, je te remercie!

De la Ponce parlait, comme sa langue maternelle, l'italien et l'allemand; il offrit de m'apprendre, dans mes moments perdus, — et Dieu sait si à cette époque j'avais des moments perdus, — il offrit de m'apprendre l'allemand et l'italien.

Nous commençâmes par l'italien. C'était la langue facile; c'était ce miel dont parle Horace, et dont on dore, pour l'enfant malade, les bords de la tasse au breuvage amer.

Un des livres dans lesquels j'appris l'italien était le beau roman d'Ugo Foscolo, que j'ai traduit depuis sous le titre de *Dernières lettres de Jacopo Ortis*.

Ce livre me donna une idée, un aperçu, une intuition de la littérature romanesque, qui m'était tout à fait inconnue.

Au bout de deux mois, je parlais assez correctement l'italien, et je commençais à traduire la poésie.

Je préférais de beaucoup cela à mes ventes, à mes contrats

Digitized

de mariage et à mes obligations et transports de chez maître Mennesson.

Au reste, il s'était fait dans l'étude un changement tout à l'avantage de mon éducation littéraire, s'il était au désavantage de mon éducation notariale. Niguet, ce fameux maître clerc qui avait dénoncé à M. Mennesson tous mes désappointements amoureux, avait acheté, dans une petite ville voisine de la nôtre, une étude que Lafarge, je crois, avait été obligé de revendre, n'ayant pas trouvé de femme qui la lui payât; et Paillet, un de mes amis, plus âgé que moi de six ou huit ans, avait succédé à Niguet, en qualité de maître clerc.

Paillet était riche; Paillet avait une charmante propriété à deux lieues de Villers-Cotterets; Paillet avait des goûts de luxe; par conséquent, il me pardonnait bien plus facilement que Niguet, vieux basochien sans caprices et tout entier à son affaire, le seul luxe que je pusse me donner : celui de la chasse, de la danse et de l'amour.

Il en résultait qu'au lieu de m'encourager dans la voie étroite et ardue du notariat de province, Paillet me permettait d'ouvrir mes yeux vers tous les horizons, comprenant instinctivement, sans doute, que celui qu'on me faisait n'était pas le mien.

On verra, de son côté, — à part l'influence morale de la Ponce et de Leuven, — quelle influence matérielle Paillet eut sur ma destinée.

J'étais donc parfaitement heureux de l'amour de ma mère, d'un amour plus jeune et plus doux, naissant à côté de celui-là sans lui nuire, de l'amitié de la Ponce et de Paillet, quand de Leuven vint compléter ce bien-être, auquel ne manquait que cette médiocrité dorée dont parle Horace, pour ne me laisser à peu près rien à désirer.

On apprit tout à coup que M. Deviolaine se retirait avec sa famille dans sa propriété de Saint-Remy, et louait sa maison de Villers-Cotterets au comte de Ribbing.

Ainsi, cette maison dans laquelle j'avais été élevé, cette maison peuplée pour moi d'un monde de souvenirs, passait des mains d'un parent aux mains d'un ami.

Ce qui avait surtout séduit M. de Leuven, c'était ce beau jardin, dans lequel il allait reprendre ses exercices de jardinage, interrompus par les ventes successives de Brunoy et de Quincy.

Au reste, le comte de Ribbing n'avait pas éprouvé la moindre persécution, et, soit que Louis XVIII ignorât son séjour en France, soit qu'il fermât les yeux sur ce séjour, il n'était aucunement inquiété.

De Leuven et son père vinrent donc s'établir à Villers-Cotterets, où madame de Leuven les rejoignit au bout de quinze jours.

De son côté, de la Ponce loua une maison située à l'extrémité de la rue de Largny, ayant un grand jardin et une grande cour, et qui était la première à gauche, en venant de Paris.

Il y eut bientôt trois parts de mon temps faites : une pour mes amitiés, l'autre pour mes amours, et la troisième pour mon travail de notariat.

Ma mère était peut-être un peu oubliée dans tout cela, me dira-t-on.

Est-ce qu'une mère est oubliée? est-ce qu'elle n'est pas toujours là, présente ou absente? est-ce que je ne rentrais pas dix fois, vingt fois par jour à la maison? est-ce que, chaque fois que je rentrais, je n'embrassais pas ma mère?

Tous les jours, nous nous réunissions, de Leuven, de la Ponce et moi. C'était, en général, chez de la Ponce le rendez-vous; nous avions transformé en tir au pistolet la cour dont j'ai dit un mot, et, chaque jour, nous usions chacun vingt ou trente balles.

De Leuven avait d'excellents pistolets allemands, des *Kukenreiter*. Ces pistolets étaient d'une justesse merveilleuse, et nous étions arrivés tous trois à tirer avec une telle précision, que, lorsqu'on doutait de notre adresse, chacun de nous tenait la carte qui servait de but, tandis que l'autre tirait.

Jamais l'un de nous ne fit à l'autre une égratignure.

Je me souviens qu'après un jour de grande pluie, nous trouvâmes, je ne sais comment, cette cour sombre et humide

Digitized by

pleine de grenouilles. C'était un nouveau but tout trouvé; nous exterminâmes les grenouilles à coups de pistolet.

De temps en temps, de Leuven nous lisait ou une fable ou une élégie de sa façon; seulement, guéri de ses erreurs géographiques par l'événement nocturne de Villers-Hellon, il ne prenait plus le Midi pour le Nord, l'Espagne pour la Sibérie.

Un matin, une grande nouvelle se répandit dans la ville.

Trois étrangers venaient d'arriver chez M. de Leuven : M. Arnault et ses deux fils, Telleville et Louis Arnault.

M. Arnault, l'auteur de *Germanicus* et de *Marius à Minturnes*, était, à cette époque, un magnifique vieillard d'une soixantaine d'années, encore plein de verdeur sous les boucles blanches de ses cheveux, fins comme de la soie. Il était impossible d'avoir plus d'esprit que lui, esprit de riposte surtout, frappant aussi rapidement à son but que le fait, après la parade et par un coup droit, le maître le plus exercé.

Le seul défaut qu'on pût adresser à cet esprit, c'était sa mordante incisivité; mais, comme les blessures faites par de belles dents, les morsures du poëte ne portaient jamais de venin avec elles.

M. Arnault avait fait connaissance avec le comte de Ribbing à cette fameuse table d'hôte où ce dernier avait donné un soufflet à un colonel étranger.

Depuis ce jour, M. de Leuven, si Français par le cœur, et M. Arnault, si Français par l'esprit, s'étaient voué une amitié que rompit la mort, mais en la léguant des pères aux enfants.

Telleville Arnault était un jeune officier d'une jolie figure, d'un esprit charmant, d'une bravoure éprouvée. Un duel qu'il venait d'avoir avec Martainville avait fait grand bruit dans le monde littéraire.

Ce duel avait eu lieu à propos de *Germanicus.*

Louis était encore un enfant de notre âge, à peu près.

Je me privai, par discrétion, d'aller chez Adolphe pendant tout le temps qu'y demeurèrent M. Arnault et ses fils; mais, M. Deviolaine les ayant invités à une chasse au lapin, au bois du Tillet, je fus de cette chasse, et la connaissance, commencée

par raccroc dans les promenades au parc, s'acheva le fusil à la main.

Telleville avait un petit fusil de Prélat, avec lequel il fit des miracles. Ce fusil, qui n'avait pas quatorze pouces de canon, faisait mon admiration, à moi qui croyais encore à la longueur du canon, et qui chassais avec des fusils de siége.

En quittant Villers-Cotterets, M. Arnault emmena de Leuven.

Ce fut un profond crève-cœur pour moi que de voir partir Adolphe. J'avais deux souvenirs de Paris, l'un pris en 1806, l'autre pris en 1814. Ces deux souvenirs suffisaient à me faire envier ardemment le sort de tout élu partant pour Paris.

Je restai avec de la Ponce, et je redoublai d'ardeur dans mon étude de l'italien. Bientôt je fus assez fort sur la langue de Dante et de l'Arioste pour passer à celle de Schiller et de Gœthe ; mais, là, ce fut autre chose.

Après trois ou quatre mois de travail, de la Ponce me mit à même d'un roman d'Auguste Lafontaine ; la tâche était trop difficile, je m'y brisai.

L'allemand fut abandonné sans que j'aie jamais eu le courage de m'y remettre.

La première impression dramatique que j'éprouvai d'une façon sérieuse remonte à cette époque.

Je ne sais quel nabad était venu passer un acte chez maître Mennesson, et, dans sa générosité inouïe, avait laissé cent cinquante francs pour l'étude.

La répartition avait été faite par M. Mennesson de cette façon : Soixante et quinze francs à Paillet ; trente sept francs cinquante à chacun de nous deux, Ronsin et moi.

C'était la première fois que je me trouvais en possession d'une si forte somme.

Je me demandais ce que j'en pourrais faire.

Une des quatre grandes fêtes de l'année allait nous donner un dimanche et un lundi de congé. Paillet nous proposa de réunir nos trente-sept francs cinquante chacun aux soixante et quinze francs qu'il possédait à lui tout seul, et d'aller enfouir cette somme fabuleuse de cinquante écus dans les

Digitized by Google

délices que pouvait nous offrir Soissons en qualité de sous-préfecture.

La proposition fut acceptée avec joie. Paillet fut nommé caissier, et nous prîmes bravement la diligence de Paris, qui passait à Villers-Cotterets à trois heures et demie du matin, et qui arrivait à Soissons à six.

Paillet et Ronsin prirent chacun une place dans le coupé, où il y en avait déjà une de prise, et, moi, je montai dans l'intérieur, occupé par quatre personnes, dont trois descendaient à la Vertefeuille, poste distante de trois lieues de Villers-Cotterets, et dont la quatrième continuait sa route pour Soissons.

De la Vertefeuille à Soissons, je devais donc rester seul avec cette personne, qui était un homme de quarante ans, à peu près, assez mince de corps, au visage pâle, aux cheveux châtains, et à la toilette recherchée.

Il avait mis une grande insistance à me faire asseoir près de lui, et s'était, pour me laisser le plus de place possible, rangé du mieux qu'il avait pu dans l'angle de la voiture.

J'avais été très-sensible à cette attention, et j'éprouvais une vive sympathie pour ce monsieur, qui daignait me traiter avec tant de déférence.

Je dormais bien et partout, à cette époque. Aussi, en sortant de la ville, m'étais-je endormi, pour ne me réveiller qu'au relais, et encore ne me serais-je pas éveillé, bien certainement, si les trois voyageurs qui nous abandonnaient ne m'avaient pas, en se retirant, marché sur les pieds, avec l'insistance que mettent d'ordinaire à cette opération les voyageurs qui quittent une voiture, à l'endroit des voyageurs qui y restent.

En me voyant éveillé, le voyageur entama la conversation, s'informa, d'un ton plein d'un bienveillant intérêt, de mon nom, de mon âge et de mes occupations.

Je m'empressai de le mettre au courant de ces particularités, auxquelles il paraissait tenir essentiellement. Je lui racontai le but de notre voyage à Soissons ; et, comme je toussais, tout en me livrant à ce récit, il m'offrit, avec une obligeance que j'avais déjà remarquée en lui, deux pâtes de différentes sortes contre le rhume.

Je pris de l'une et de l'autre, et, pour les rendre plus efficaces, je les combinai l'une avec l'autre ; puis, trouvant que, si agréable que fût la conversation de ce monsieur, si séduisantes que fussent ses manières, il y avait encore quelque chose de plus séduisant que ses manières, quelque chose de plus agréable que sa conversation, et ce quelque chose était le sommeil, je lui souhaitai une bonne nuit, et, riche de toute la place dont je venais d'hériter, je m'établis dans le coin parallèle au sien, le derrière sur une banquette et les pieds sur l'autre.

Je ne sais combien de temps j'avais dormi, lorsque je me sentis réveillé de la plus étrange manière du monde. Mon compagnon de voiture était passé du marivaudage à une expression plus vive de ses sentiments pour moi, et me serrait entre ses bras. Comme je n'avais aucune idée du but de cette embrassade, je crus qu'il avait le cauchemar, et j'essayai de le réveiller; mais, voyant que, plus il avait le sommeil obstiné, plus il avait les gestes inquiétants, je commençai à frapper tout de bon, et, comme mes coups ne suffisaient pas, je me mis à crier de toutes mes forces.

Malheureusement, on descendait la montagne de Vaubuin, et l'on ne pouvait arrêter la voiture; la lutte dura donc dix minutes, à peu près, et, sans savoir le moins du monde contre quel danger je m'étais si bien défendu, je venais de mettre enfin mon adversaire hors de combat, en le tenant renversé sous mon genou, lorsque la portière s'ouvrit, et que le conducteur parut pour me donner secours.

Paillet et Ronsin dormaient comme j'eusse dormi, si cet aimable monsieur ne m'eût pas réveillé par sa trop vive amabilité.

Je racontai au conducteur ce qui venait de se passer, lui reprochant de m'avoir mis avec un somnambule ou avec un fou, et le priant de me placer dans tel autre coin de sa voiture qu'il lui conviendrait, quand, à mon suprême étonnement, il apostropha avec la plus grande dureté le voyageur, qui, sans se plaindre le moins du monde de moi, rajustait sa toilette fort endommagée; le fit descendre de la voiture et lui déclara que, comme il n'y avait plus que trois quarts de lieue

Digitized by Google

de l'endroit où nous nous trouvions à l'hôtel des *Trois-Pucelles*, où s'arrêtait la voiture, il aurait l'obligeance de faire cette route à pied, à moins qu'il ne consentît à monter sur l'impériale, où il ne réveillerait personne.

Le monsieur châtain se hissa sur l'impériale sans souffler le mot, et la voiture partit.

Quoique je me trouvasse seul, et par conséquent plus qu'à mon aise dans l'intérieur de la voiture, j'étais trop vivement surexcité par la lutte que je venais de soutenir pour songer à me rendormir. Je pus donc entendre le conducteur qui, dans le cabriolet, racontait mon histoire à mes deux compagnons de route, et qui la leur présentait, selon toute probabilité, sous un aspect plus gai que je ne l'avais envisagée moi-même, car ils éclataient de rire.

Je me demandais ce qu'il y avait de risible dans l'échange de coups de poing auquel je venais de me livrer avec un maniaque, et, comme je ne pouvais me rien répondre de bien satisfaisant, je me promis de m'en faire instruire, aussitôt notre arrivée, par mes compagnons de voyage.

Un quart d'heure après l'installation du monsieur sur l'impériale, et ma réintégration complète dans la voiture, j'entendis, au bruit sourd que faisaient les roues de la voiture, que nous passions sur le pont-levis.

Nous étions arrivés.

Cinq minutes après être descendus de voiture, Paillet et Ronsin m'avaient donné l'explication de leurs éclats de rire : cette explication me parut si outrageante pour moi, qu'à peine l'eus-je reçue, je me mis à la recherche de mon monsieur aux pâtes pectorales; mais j'eus beau fouiller l'impériale dans tous ses coins et recoins, le monsieur avait disparu.

L'aventure produisit un si grand effet sur moi, que j'en demeurai abruti pendant toute la journée.

Digitized by Google

LV

Mes premières impressions dramatiques. — L'*Hamlet* de Ducis à Villers-Cotterets. — Un pamphlet antibourbonien. — Poésie de notaire.

Au nombre des plaisirs qui nous étaient promis par la seconde capitale du département de l'Aisne, nous avions mis au premier rang le spectacle.

Une troupe d'élèves du Conservatoire, courant la province, jouait ce soir-là, *par extraordinaire*, l'*Hamlet* de Ducis.

J'ignorais complétement ce que c'était qu'*Hamlet;* je dirai plus, j'ignorais complétement ce que c'était que Ducis.

Il était difficile d'être plus ignorant que je ne l'étais.

Ma pauvre mère avait voulu me faire lire les tragédies de Corneille et de Racine; mais, je dois l'avouer à ma honte, cette lecture m'avait prodigieusement ennuyé. J'ignorais, à cette époque, ce que c'était que le style, ce que c'était que la forme, ce que c'était que le fond; j'étais l'enfant de la nature dans toute la force du terme: ce qui m'amusait était bon, ce qui m'ennuyait était mauvais.

Je lus donc avec un certain effroi sur l'affiche le mot *tragédie.*

Mais, au bout du compte, comme cette tragédie était encore ce que Soissons nous offrait de mieux pour nous faire passer la soirée, nous nous mîmes à la queue en temps utile, et, malgré la grande affluence, nous parvînmes à nous placer au parterre.

Il y a quelque chose comme trente-deux ans que cette soirée est écoulée; eh bien, elle produisit une telle impression sur mon esprit, que les moindres détails en sont encore présents à ma mémoire.

Le jeune homme qui jouait le rôle d'Hamlet était un grand garçon pâle et brun, nommé Cudot; il avait de beaux yeux, une voix puissante, et de tels souvenirs de Talma, que, lorsque je vis Talma jouer le même rôle, je fus tenté de croire qu'il imitait Cudot.

Digitized

J'ai dit que, pour moi, la question littéraire était complétement absente. J'ignorais même qu'il existât, de par le monde, un auteur nommé Shakspeare, et, lorsque, à mon retour, instruit par Paillet qu'*Hamlet* n'était qu'une imitation, je prononçai devant ma sœur, qui connaissait l'anglais, le nom de l'auteur de *Roméo* et de *Macbeth*, je le prononçai comme je l'avais vu écrit, ce qui me valut une de ces longues railleries que ma sœur ne m'épargnait jamais à l'occasion.

Il va sans dire que cette occasion, je la lui fournissais à lui faire plaisir.

En somme, comme l'*Hamlet* de Ducis ne pouvait pas perdre dans mon esprit par la comparaison, puisque je n'avais jamais entendu parler de celui de Shakspeare, l'*Hamlet* de Ducis, avec son entrée fantastique, son apparition visible à lui seul, sa lutte contre sa mère, son urne, son monologue, le sombre interrogatoire adressé par le doute à la mort; l'*Hamlet* de Ducis me parut un chef-d'œuvre, et me produisit un effet prodigieux.

Aussi, en revenant à Villers-Cotterets, la première chose que je fis fut-elle de réunir les quelques francs échappés au voyage de Soissons, et d'écrire à Fourcade — qui avait cédé sa place à ce même Camusat dont j'ai parlé à propos du père Hiraux, et qui était retourné à Paris, — de m'envoyer la tragédie d'*Hamlet*.

Fourcade, je ne sais pourquoi, tarda cinq ou six jours à me l'envoyer; mon impatience était si grande, que je lui écrivis une seconde lettre, pleine des plus vifs reproches sur son défaut de complaisance et d'amitié.

Fourcade, qui n'aurait jamais pu croire qu'on accusât un homme d'être un mauvais ami, parce qu'il ne se hâtait pas d'envoyer *Hamlet*, me répondit une lettre charmante, mais dont je ne pus comprendre l'esprit que lorsqu'une étude plus approfondie du bon et du mauvais m'eut mis à même de classer l'œuvre de Ducis au rang qui lui était dû.

Quoi qu'il en soit, je devins fou; je demandais à chacun :

— Connaissez-vous *Hamlet?* Connaissez-vous Ducis?

La tragédie arriva de Paris. Au bout de trois jours, je savais

par cœur le rôle d'Hamlet, et, qui pis est, j'ai une si fatale mémoire, que je n'ai jamais pu l'oublier.

Quoi qu'il en soit, *Hamlet* fut la première œuvre dramatique qui produisit une impression sur moi ; impression profonde, pleine de sensations inexplicables, de désirs sans but, de mystérieuses lueurs, aux clartés desquelles je ne voyais encore que le chaos.

J'ai retrouvé plus tard, à Paris, le pauvre Cudot, qui jouait Hamlet. Hélas ! ce grand talent, qui m'avait si fort séduit, n'avait pu trouver nulle part la moindre place, et je crois que, depuis longtemps, il a renoncé même à l'espérance, — cette fille de l'orgueil qui meurt si difficilement chez l'artiste, — à l'espérance de se faire une position au théâtre.

Or, — comme si le démon de la poésie, une fois éveillé en moi, avait juré de ne pas se rendormir, et, employant tous les moyens pour arriver à ce but, était parvenu à faire maître Mennesson lui-même son complice, — à peine de retour de Soissons, au lieu d'une vente à expédier, d'une obligation à grossoyer, ou d'une course à faire, maître Mennesson me donna une pièce de vers à copier en triple expédition.

Cette pièce de vers était intitulée *les Bourbons en* 1815.

Je l'ai dit, M. Mennesson était républicain ; républicain je l'ai retrouvé en 1830 ; républicain je l'ai revu en 1848.

De plus, en tout temps et sous tous les régimes, c'est une justice à lui rendre, il disait tout haut son opinion ; si haut, que ses amis s'en effrayaient, et lui faisaient tout bas leurs observations.

Mais lui haussait les épaules.

— Que diable voulez-vous qu'ils me fassent ? disait-il. Mon étude est payée, mon répertoire au courant ; je les défie de trouver une nullité dans un seul de mes actes ; avec cela, on se moque des rois et des calotins !

Il avait raison, ledit maître Mennesson, car, malgré toutes ces démonstrations, taxées d'imprudentes par les esprits timorés, son étude était la meilleure de Villers-Cotterets, et allait se bonifiant tous les jours.

Cette fois, il était à l'apogée de la satisfaction.

Digitized by Google

Il avait attrapé, je ne sais pas où, une pièce de vers manuscrite contre les Bourbons. Il l'avait lue à toute la ville, et, après l'avoir lue à toute la ville, il venait, comme je l'ai dit, à mon retour de Soissons, de me donner l'ordre d'en faire deux ou trois copies pour deux de ses amis qui seraient, comme lui, curieux de posséder ce poétique pamphlet.

Je ne l'ai jamais vu imprimé, je ne l'ai jamais relu, depuis le jour où j'en fis trois copies, et cependant ma mémoire est telle, que je pourrais le dire d'un bout à l'autre.

Mais que le lecteur se rassure, je me contenterai d'en citer quelques vers.

Voici quel était le début :

Où suis-je? qu'ai-je vu? Les voilà donc, ces princes
Qu'un sénat insensé rendit à nos provinces;
Qui devaient, abjurant les préjugés des rois,
Citoyens couronnés, régner au nom des lois;
Qui venaient, disaient-ils, désarmant la victoire,
Consoler les Français de vingt-cinq ans de gloire!
Ils entrent! avec eux, la vengeance et l'orgueil
Ont du Louvre indigné franchi l'antique seuil!
Ce n'est plus le sénat, c'est Dieu, c'est leur naissance,
C'est le glaive étranger qui leur soumet la France;
Ils nous osent d'un roi reprocher l'*échafaud :*
Ah! si ce roi, sortant de la nuit du *tombeau,*
Armé d'un fer vengeur venait punir le crime,
Nous les verrions pâlir aux yeux de leur victime!

Abandonnant les considérations générales pour la peinture particulière des individus, l'auteur s'écriait, — à cette époque, on s'écriait toujours, — l'auteur s'écriait, passant en revue la famille royale :

C'est d'Artois, des galants imbécile doyen,
Incapable de mal, incapable de bien;
Au pied des saints autels abjurant ses faiblesses,
Et par des favoris remplaçant ses maîtresses;
D'Artois, dont rien n'a pu réveiller la vertu,
Qui fuit à Quiberon sans avoir combattu,

Digitized by Google

Et qui, s'il était roi, montrerait à la France
Des enfants de Clovis la stupide indolence!
C'est Berry, que l'armée appelait à grands cris,
Et qui lui prodigua l'insulte et le mépris;
Qui, dès ses jeunes ans, puisa dans les tavernes
Ces mœurs, ce ton grossier, qu'ignorent nos casernes.
C'est son frère, avec art sous un masque imposteur,
Cachant de ses projets l'ambitieuse horreur!
Qui, nourri par son oncle aux discordes civiles,
En rallume les feux en parcourant nos villes;
Ce Thersite royal, qui ne sut, à propos,
Ni combattre ni fuir, et se croit un héros!
C'est, plus perfide encor, son épouse hautaine,
Cette femme qui vit de vengeance et de haine,
Qui pleure, non des siens le funeste trépas,
Mais le sang qu'à grands flots elle ne verse pas!
Ce sont ces courtisans, ces nobles et ces prêtres,
Qui, tour à tour flatteurs et tyrans de leurs maîtres,
Voudraient nous ramener au temps où nos aïeux
Ne voyaient, ne pensaient, n'agissaient que par eux!

Enfin, terminant le discours par une péroraison digne du sujet, l'auteur s'écriait encore, dans son enthousiasme libéral :

Ne balançons donc plus, levons-nous! et, semblables
Au fleuve impétueux qui rejette les sables,
La fange et le limon qui fatiguaient son cours,
De notre sol sacré rejetons pour toujours
Ces tyrans sans vertu, ces courtisans perfides,
Ces chevaliers sans gloire et ces prêtres avides,
Qui, jusqu'à nos exploits ne pouvant se hausser,
Jusques à leur néant voudraient nous abaisser!

Douze ans après, on chassait les Bourbons de France.

Ce ne sont pas les boulets des révolutions qui renversent les trônes; ce n'est pas la guillotine qui tue les rois : boulets et guillotine ne sont que des instruments inertes au service des idées.

Digitized by Google

C'est cette haine sourde, c'est cette lutte souterraine, qui, tant qu'elle n'est que l'expression des désirs de quelques-uns, échoue et se brise, mais qui, du moment qu'elle devient l'expression de l'intérêt général, engloutit trônes et races, rois et royautés.

Il est facile de comprendre comment les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, qui paraissaient imprimées concurremment avec ces pamphlets manuscrits, semblaient pâles et décolorées. C'est que Casimir Delavigne était un de ces hommes qui chantent parfois les révolutions accomplies, mais qui n'aident pas aux révolutions à faire.

Le pendant de la pièce de vers dont je viens de citer des fragments fut le procès Maubreuil; mystérieuee et sombre affaire où les noms, sinon les plus illustres, au moins les plus connus de l'époque, étaient mêlés à un vol accompli et à un assassinat médité.

Je suis peut-être le seul en France qui pense encore aujourd'hui à cette affaire Maubreuil. Peut-être suis-je aussi le seul qui ait conservé une relation sténographiée des séances de ce terrible procès, où l'on essaya, par l'horreur du cachot, par la rigueur du secret, de rendre fou un homme que l'on n'osait pas faire disparaître, et qu'on ne savait comment démentir.

A cette époque, je copiai sur le manuscrit, d'une main étrangère et inconnue, le compte rendu de ces séances. Depuis, j'ai lu, écrite de la main même de l'illustre princesse de Wurtemberg, la relation qu'elle en fit, d'abord pour son mari, le maréchal Jérôme Bonaparte, ensuite pour des mémoires encore inédits, qui sont aux mains de sa famille.

LVI

Retour à 1814. — Marmont, duc de Raguse. — M. Dudon. — Maubreuil et Roux-Laborie chez M. de Talleyrand. — Le *Journal des Débats* et le *Journal de Paris*. — Lyrisme bonapartiste et enthousiasme bourbonien. — Complot contre la vie de l'empereur. — Vol de l'argent et des diamants de la reine de Westphalie.

Remuons encore un peu le fumier de 1814. — Dieu, en prédisant la perte de Jérusalem, disait à Ezéchiel : « Je te ferai manger ton pain cuit sous de la fiente de bœuf. » Mon Dieu ! Seigneur! vous avez été plus sévère pour nous que pour le prophète, et vous nous avez fait manger parfois bien pis que cela !

Napoléon était à Fontainebleau ; l'impératrice, à Blois ; un gouvernement provisoire, occulte et inconnu, fonctionnait dans l'entre-sol de l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

Est-il utile de dire que l'hôtel de la rue Saint-Florentin appartenait à M. de Talleyrand?

Le 16 mars, Napoléon avait écrit de Reims :

« Mon frère,

» Conformément aux instructions verbales que je vous ai données, et à l'esprit de toutes mes lettres, vous ne devez permettre, en aucun cas, que l'impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi. Vous serez plusieurs jours sans nouvelles de moi. Si l'ennemi s'avance sur Paris avec des forces telles, que vous jugiez toute résistance inutile, faites partir dans la direction de la Loire la régente, mon fils, les grands dignitaires, les ministres, les officiers du sénat, les présidents du conseil d'État, les grands officiers de la couronne, le baron de la Bouillerie et le trésor. Ne quittez pas mon fils, et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine plutôt qu'entre les mains des ennemis de la France. Le

Digitized by Google

sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire.

» NAPOLÉON. »

Cette lettre était adressée à Joseph.

Ce trésor dont parlait Napoléon était, bien entendu, son trésor particulier.

Le 28 mars, le départ de l'impératrice fut mis en délibération. MM. de Talleyrand, Boulay (de la Meurthe), le duc de Cadore et M. de Fermon, étaient d'avis que l'impératrice restât. Joseph, la lettre de l'empereur à la main, insista pour le départ. Ce départ fut résolu pour le lendemain à neuf heures du matin.

Plus tard, on fit un reproche à M. de Talleyrand d'avoir insisté pour que Marie-Louise restât à Paris. Un pâle et froid sourire dessina ce rictus qui servait de bouche au diplomate.

— Je savais que l'impératrice se défiait de moi, et que, si je conseillais le départ, elle resterait. J'ai été pour qu'elle restât, afin qu'elle partît.

O monseigneur l'évêque d'Autun ! c'est Harel qui vous a fait, dans *le Nain jaune*, ce fameux mot : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Mais, monseigneur, que vous étiez bien digne de le faire vous-même !

Le 29 mars au matin, à travers les fenêtres ouvertes des Tuileries, on pouvait voir, aux douteuses lueurs du jour naissant, aux lueurs plus douteuses encore des lampes et des bougies mourantes, les femmes de l'impératrice courant pâles de fatigue et de crainte, après une nuit tout entière passée dans les préparatifs du voyage.

Le départ, nous l'avons dit, était fixé à neuf heures.

A dix heures, l'impératrice n'avait pas encore quitté ses appartements. Elle espérait toujours qu'un contre-ordre arriverait, soit de l'empereur, soit de Joseph.

A dix heures et demie, le roi de Rome, tout en larmes, se cramponnait aux rideaux de ce palais des Tuileries, que lui aussi, pauvre enfant, ne voulait pas quitter.

Hélas ! à dix-sept ans de distance l'un de l'autre, trois en-

fants, subissant tour à tour les fautes de leurs pères, devaient inutilement se cramponner ainsi aux rideaux de ces Tuileries, qui, depuis soixante ans, ne sont plus qu'une hôtellerie royale où logent en passant les dynasties qui s'en vont.

A onze heures moins un quart, l'impératrice, vêtue d'une amazone de couleur brune, montait avec le roi de Rome dans une voiture qu'entourait un fort détachement de la garde impériale.

Le même jour et à la même heure, l'empereur partait de Troyes pour Paris avec les escadrons de service.

On sait comment l'empereur fut arrêté à Fromenteau. Mais, ce que l'on ne sait pas, ou ce que l'on sait mal, c'est ce que nous allons raconter.

Un autre jour, dans un autre moment, — à propos de la révolution de juillet probablement, — nous reviendrons sur un de ces hommes que le destin, on ne sait pourquoi, marque d'un sceau fatal.

Nous voulons parler de Marmont.

Nous le montrerons, non pas tel qu'on l'a fait, mais tel qu'il a été : magnifique, pendant cette retraite, dans laquelle il ne laissa ni un canon ni un prisonnier aux mains de l'ennemi; magnifique, quand — lion acculé aux murs d'octroi de Paris, enveloppé de Russes et de Prussiens, dans la grande rue de Belleville; le bras droit encore en écharpe, depuis la bataille des Arapiles; tenant son épée de la main gauche, mutilée à Leipzig; ses habits troués de balles; enjambant par-dessus les morts et les blessés qui tombaient tout autour de lui; à la tête de quarante grenadiers seulement, — il se faisait jour jusqu'à la barrière, où il abandonnait, criblé de blessures, le cinquième cheval qui mourait sous lui depuis le commencement de la campagne.

Hélas! pourquoi ne traversa-t-il point Paris, de la barrière de Belleville à la barrière de Fontainebleau? pourquoi s'arrêta-t-il à son hôtel de la rue Paradis-Poissonnière? pourquoi ne se présenta-t-il point à Napoléon, avec sa redingote en lambeaux et son visage noir de poudre? Quelle opposition dans sa destinée! quelle différence dans le jugement de l'avenir!

Mais nous qui arrivons parmi les derniers, nous, spectateur presque désintéressé de tous ces grands événements, nous que notre caractère a fait sans haine privée, nous que notre position a fait sans haines politiques, c'est à nous, éclaireur de la postérité, placé sur la limite du monde aristocratique qui tombe, et du monde démocratique qui s'élève, de chercher la vérité partout où elle est ensevelie, et de la glorifier partout où nous la trouverons.

Et maintenant, ceci posé, revenons à Napoléon et à Marie-Louise.

Enjambons par-dessus quelques journées; laissons derrière nous les grandes trahisons et les grandes hontes; malheureusement, nous ne sommes pas au bout.

Passons du 29 mars au 7 avril.

Voici ce qui s'est passé pendant ces huit jours :

Le 30 mars, Paris a capitulé.

Le 31, les alliés sont entrés dans la capitale.

Le 1er avril, le sénat a nommé un gouvernement provisoire.

Le 2, le sénat a déclaré Napoléon déchu du trône.

Le 3, le Corps législatif a adhéré à la déchéance.

Le 4, Napoléon a abdiqué en faveur de son fils.

Le 5, Marmont a traité avec l'ennemi.

Le 6, le sénat a proposé un plan de constitution.

Le 7, les troupes du duc de Raguse s'insurgent et refusent d'obéir à ses ordres. De son côté, Napoléon fait ses dispositions pour se retirer derrière la Loire.

Le gouvernement de la rue Saint-Florentin a éte vite en besogne, comme on voit.

L'impératrice est restée à Blois; là, elle a successivement appris : la déclaration de déchéance du sénat; la première abdication de l'empereur, et la défection du duc de Raguse.

Le 7 au matin, elle apprend le rappel des Bourbons.

Jusque-là, comme un nuage couvre encore l'avenir, l'égoïsme, qui veille et qui attend, n'a pas trop osé se manifester autour d'elle; mais, à la nouvelle du retour des Bourbons, chacun songe à faire son pacte avec les nouveaux venus.

Ce qui est arrivé à Napoléon arrive à Marie-Louise.

C'est à qui la quittera le plus promptement et le plus publiquement; c'est une course à l'ingratitude, c'est un *steeple-chase* à la trahison.

Huit jours auparavant, elle a quitté Paris, fille d'empereur, femme d'empereur, mère de roi! Orléans l'a saluée, en passant, du branle de ses cloches et du bruit de son artillerie. Elle a autour d'elle une cour, sous sa main un trésor; en France et en Italie, un double peuple, quelque chose comme quarante millions de sujets.

En huit jours, elle a perdu rang, puissance, hérédité, royaume; en une heure, elle se trouve seule avec un pauvre enfant abandonné, et un trésor qu'on ne tardera pas à lui venir prendre.

Dieu me garde de m'apitoyer sur le sort de cette femme, qui n'avait qu'à rester veuve pour être sublime. Mais ceux-là qui la trahissaient, ceux-là qui l'abandonnaient, n'avaient pas l'excuse d'un avenir couvert encore du voile de l'inconnu.

Le 7, nous l'avons dit, toute la cour a fui.

Le 8 au matin, les deux rois Jérôme et Joseph l'ont quittée à leur tour. Le 8 au soir, le général Schouvalof, chargé par les souverains de la conduire de Blois à Orléans, et d'Orléans à Rambouillet, est arrivé auprès d'elle.

Enfin, le 9 au matin, on a pu lire dans *le Moniteur*:

« Le gouvernement provisoire, informé que, d'après les ordres du souverain dont la déchéance a été prononcée solennellement le 3 avril, des fonds considérables ont été enlevés de Paris, dans les jours qui ont précédé l'occupation de cette ville par les troupes alliées,

» Arrête:

» Que ces fonds seront saisis partout où ils se trouveront, en quelques mains qu'ils se trouvent, et que le dépôt en sera immédiatement opéré dans la caisse la plus voisine. »

L'ordre était élastique: il ne faisait pas de différence entre le trésor public de la nation et le trésor privé de l'empereur.

Il fallait, au reste, confier l'exécution de cet ordre à un

Digitized

homme que sa haine pour ce qui venait de tomber poussât naturellement aux suprêmes violences.

On choisit M. Dudon.

Qu'était-ce que M. Dudon? Je suis heureusement trop jeune pour savoir cela; je le demande, en conséquence, à un homme qui a eu le mérite de la fidélité, au duc de Rovigo.

Voici ce qu'il me répond:

« M. Dudon avait été enfermé à Vincennes, pour avoir déserté son poste, abandonné l'armée d'Espagne, et répandu la terreur dont il était saisi, sur toute la route qu'il avait parcourue. »

Cependant, M. Dudon hésite; il lui faut un intermédiaire; il n'ose pas mettre directement la main sur cet or, dont on a si grand besoin pour payer les trahisons passées et les défections à venir.

Voyons, monsieur le duc de Rovigo, à qui s'adresse-t-il? Dites! Soyez la bouche de bronze de la Vérité; j'écris sous votre dictée.

« On eut recours à un officier de gendarmerie d'élite, M. Janin de Chambéry, aujourd'hui officier général, qui était commis à l'escorte de cet argent. Ce jeune homme, voyant un moyen de faire sa fortune, se donna à M. Dudon. Il rassembla son régiment, fit enlever d'autorité les caissons qui contenaient le trésor de l'empereur Napoléon, car on ne les avait pas encore déchargés, et se mit en route pour Paris, où il arriva sans coup férir. »

Mais tout cela, ce n'est point assez; on a volé l'impératrice, il faut tuer l'empereur.

« Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, » a dit l'homme qu'on a délicatement surnommé l'Anacréon de la guillotine.

On prête tant de mots à M. de Talleyrand, qu'il peut bien emprunter une maxime à Barère.

D'ailleurs, on en conviendra, le 31 mars, Napoléon était bien embarrassant. Il ne faut donc pas trop en vouloir aux gens qui voulaient s'en débarrasser.

Quels étaient ces gens-là? Maubreuil les nommera lui-même.

Il y avait conférence dans l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

— Oui, disait le président à quelqu'un qui n'avait pas encore ouvert la bouche ; oui, vous avez raison ; il faudrait nous débarrasser de cet homme!

— Oui, répondirent en chœur les assistants.

— Eh bien, c'est convenu, on s'en débarrassera.

— Il ne manque plus qu'une chose, dit un des membres du conciliabule.

— Laquelle?

— La principale! l'homme qui frappera le coup.

— J'ai l'homme, dit une voix.

— Un homme sûr?

— Un homme ruiné, un homme ambitieux, un homme tombé de haut, et qui fera tout pour de l'argent et une position.

— Son nom?

— Maubreuil.

Cela se passait le 31 mars, au soir.

Le même jour, Marie-Armand de Guerry, comte de Maubreuil, marquis d'Orvault, avait attaché la croix de la Légion d'honneur, qu'il avait bravement gagnée en Espagne, à la queue de son cheval, et s'était fait voir ainsi sur les boulevards et sur la place Louis XV.

Il est vrai qu'à la place Vendôme, il avait fait mieux encore: il avait passé une corde au cou de la statue de l'empereur, et il avait tiré de toutes ses forces, avec une douzaine d'autres honnêtes gens de son espèce; mais, voyant que ses forces ne suffisaient point, il avait attelé son cheval à cette corde. Cela n'avait pas suffi encore. Alors, on avait été demander un renfort de chevaux au grand-duc Constantin, qui avait refusé en disant :

— Cela ne me regarde pas.

Maintenant, qui avait été chercher ce renfort? qui s'était fait le commissionnaire de Maubreuil? Un très-grand seigneur, ma foi, un très-beau nom historique! Il est vrai que le très-grand seigneur, porteur de ce beau nom, avait une chose à faire oublier : c'est qu'il devait tout à l'empereur.

Son nom, demandez-vous?

Digitized by

Ah! ma foi, cherchez; j'ai bien cherché, moi.

Maubreuil était en effet tombé de haut, comme l'avait dit son protecteur Roux-Laborie.

Bon! je m'aperçois que je nomme son protecteur, moi qui ne voulais nommer personne.

N'importe! continuons.

Maubreuil était tombé de haut, car il était d'une excellente famille. Son père, marié en secondes noces à une sœur de MM. de la Rochejaquelein, était mort dans les guerres de la Vendée, avec une trentaine d'autres personnes de sa famille.

Roux-Laborie, secrétaire du gouvernement provisoire, avait donc répondu de Maubreuil.

Il avait fait plus: il avait dit à M. de Talleyrand...—Allons! voilà que, sans m'en douter, j'arrache encore un masque; ma foi, tant pis! puisque ce visage blême est à découvert, qu'il y reste! — Il avait donc fait plus: il avait dit à M. de Talleyrand :

— Je vous l'amènerai.

Mais, toujours prudent, M. de Talleyrand s'était écrié :

— Y pensez-vous, mon cher monsieur? amener M. de Maubreuil à moi! Et pourquoi faire? C'est chez Anglès qu'il faut le conduire! c'est chez Anglès qu'il faut aller! Vous savez bien que c'est Anglès qui mène tout cela.

— Eh bien, soit; je l'y conduirai, avait répondu le secrétaire du gouvernement provisoire.

— Quand cela?

— Ce soir même.

— Mon cher, vous êtes un homme impayable.

— Retenez le mot, monseigneur.

Et Roux-Laborie salue, sort et court chez Maubreuil.

Maubreuil n'était pas chez lui.

Quand Maubreuil n'était pas chez lui, on savait où il était. Il était au jeu. Mais à quel jeu? Il y a tant de tripots à Paris!

Roux-Laborie court toute la nuit sans le trouver, revient chez Maubreuil, et, comme Maubreuil n'était pas encore rentré, il laisse un mot à son domestique.

Dans ce mot, il lui donne rendez-vous chez lui, pour le lendemain, 1er avril. Il l'attendra toute la journée.

La journée se passe, et, le soir, Maubreuil n'a pas paru.

C'est terrible pour un homme d'honneur, de manquer à sa parole. Que pensera M. de Talleyrand d'un homme qui a tant promis, et qui tient si peu?

Deux fois dans la journée, il a écrit à Maubreuil; le temps presse; aussi le second billet est pressant.

Voyez plutôt :

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu? Je vous ai attendu toute la journée. Vous me désespérez! »

Maubreuil rentre à six heures du soir pour changer de linge. Il trouve le billet; il court chez Roux-Laborie.

— Qu'y a-t-il?

— Votre fortune à faire.

— Me voici!

— Suivez-moi.

On monte en voiture, on va chez M. Anglès; M. Anglès est à l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

On court à l'hôtel de la rue Saint-Florentin; M. Anglès vient d'en sortir.

On demande le prince.

Impossible! le prince est très-occupé : il trahit.

Il est vrai qu'il trahit en bonne société; il trahit avec le sénat.

Le lendemain, Maubreuil et Roux-Laborie reviennent.

Le prince n'est pas plus visible que la veille; le prince est au Luxembourg.

Mais n'importe, on les introduira tout à l'heure dans son cabinet, qui *est occupé en ce moment.* D'ailleurs, peut-être reviendra-t-il.

— Attendons! dit Roux-Laborie.

Et ils attendent un instant dans le salon vert, — vous savez, dans ce salon vert devenu historique, — ils attendent en lisant les journaux.

Digitized by

Les journaux étaient bien amusants.

Le *Journal des Débats* et le *Journal de Paris* rivalisaient surtout de verve et d'esprit.

« Aujourd'hui, disait l'ancien *Journal de l'Empire*, qui venait, depuis la veille, de se faire faire une casaque neuve, et qui s'appelait *Journal des Débats*, aujourd'hui *Sa Majesté* passa devant la colonne Vendôme... »

Pardon, si je m'arrête une seconde; je tiens à ce que l'on ne fasse pas confusion.

Sa Majesté! vous pourriez croire que c'est l'empereur Napoléon, sur lequel, huit jours auparavant, le *Journal de l'Empire* publiait ces beaux vers :

I

« Ciel ennemi, ciel, rends-nous la lumière !
Disait Ajax, et combats contre nous ! »
Seul contre tous, malgré le ciel jaloux,
De notre Ajax voici la voix guerrière :
« Que les cités s'unissent aux soldats ;
Rallions-nous pour les derniers combats !
Français, la Paix est aux champs de la gloire,
La douce paix, fille de la Victoire. »

I

Il a parlé, le monarque, le père ;
Qui serait sourd à sa puissante voix ?
Patrie, honneur ! c'est pour vos saintes lois,
Nous marchons tous sous la même bannière.
Rallions-nous, citoyens et soldats,
Rallions-nous pour les derniers combats !
Français, la Paix est au champ de la gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

III

Napoléon, roi d'un peuple fidèle,
Tu veux borner la course de ton char ;

Tu nous montras *Alexandre* et *César;*
Oui, nous verrons *Trajan* et *Marc-Aurèle!*
Nous sommes tous *tes enfants, tes soldats,*
Nous volons tous à ces derniers combats!
Elle est conquise aux nobles champs de gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

Car, enfin, on peut bien appeler Majesté, cinq jours avant son abdication, un *monarque*, un *père*, qu'on vient d'appeler *Ajax*, *Alexandre*, *César*, *Trajan* et *Marc-Aurèle.*

Détrompez-vous! Aujourd'hui, Sa Majesté, c'est l'empereur Alexandre; quant à l'autre empereur, — l'empereur Napoléon, — nous verrons, ou plutôt nous avons déjà vu, au retour de l'île d'Elbe, ce qu'il est devenu.

Après avoir été un *monarque*, un *père*, *Ajax*, *Alexandre*, *César*, *Trajan* et *Marc-Aurèle*, il est devenu TEUTATÈS.

Fi, la vilaine chute!

Reprenons, car nous n'en finirions pas, et nous avons eu plus de peine à franchir ce mot *Majesté*, que César n'en eut à franchir le Rubicon.

« Aujourd'hui, Sa Majesté passa devant la colonne de la place Vendôme, et, regardant la statue, elle dit aux seigneurs qui l'entouraient :

» — Si j'étais placé si haut, je craindrais d'en être étourdi.

» Ce mot, si philosophique, est digne d'un Marc-Aurèle. »

Pardon, monsieur Bertin, de quel Marc-Aurèle? Est-ce de celui auquel vous compariez tout à l'heure Napoléon, ou de quelque autre Marc-Aurèle que nous ne connaissons pas?

Ah! monsieur, vous êtes comme Titus, vous; vous n'avez pas perdu votre journée, ou plutôt votre nuit!

Nous dirons tout à l'heure ce qui s'était passé dans cette nuit, que n'avait pas perdue M. Bertin, et dans le cours de laquelle le serpent avait changé sa peau tricolore contre une peau blanche, et, de *Journal de l'Empire*, était devenu *Journal des Débats*.

Digitized by Google

Il est vrai que, dans la nuit du 20 au 21 mars 1815, vous reprendrez votre vieille peau tricolore que vous avez vendue, monsieur Bertin, mais que vous n'avez pas livrée.

Passons au *Journal de Paris :*

« Il est bon de savoir, disait le *Journal de Paris*, que Bonaparte ne s'appelait pas *Napoléon,* mais *Nicolas.* »

En vérité, monsieur le directeur, vous faites au pauvre empereur d'hier une trop sublime apothéose ; au lieu d'être bassement ingrat, comme votre confrère, vous êtes audacieusement flatteur. Bonaparte n'avait que la prétention de se prénommer *Napoléon*, c'est-à-dire le *lion du désert*, et voilà que vous en faites *Nicolas*, c'est-à-dire le *vainqueur des peuples.*

Ah ! monsieur le rédacteur du *Journal de Paris*, si votre journal eût été un journal littéraire comme le *Journal des Débats,* vous eussiez su le grec comme votre confrère, c'est-à-dire comme un véritable Grec, et vous n'eussiez pas fait de pareilles bévues.

Mais vous ne saviez pas le grec. Voyons au moins si vous saviez le français.

Complétons la phrase :

« Il est bon de savoir que Bonaparte ne s'appelait point *Napoléon*, mais *Nicolas ;* ni Bonaparte, mais Buonaparté ; il avait retranché l'u pour se rattacher à une famille illustre de ce nom. »

— Vous savez que les Balzac d'Entraigues prétendent que vous n'êtes point de leur famille, disait-on à M. Honoré de Balzac, auteur du *Père Goriot* et des *Parents pauvres.*

— Si je ne suis point de leur famille, répondit M. Honoré de Balzac, tant pis pour eux !

Revenons au *Journal de Paris.* C'est toujours lui qui parle :

« Plusieurs personnes se sont amusées à faire différentes anagrammes du nom de *Buonaparté*, en ôtant l'u de ce nom.

Celle qui nous paraît mieux peindre le personnage est celle-ci : NABOT PARÉ. »

Quel malheur, monsieur le rédacteur, que vous ayez été obligé, pour arriver à cet adorable résultat, de faire comme le tyran, de sacrifier votre u !

Maintenant, pour faire un pendant aux vers du *Journal des Débats*, citons les vers du *Journal de Paris ;* ils n'ont qu'une strophe, mais à elle seule, pour les amateurs de poésie, celle-là en vaut bien trois. Ces vers étaient de circonstance, d'ailleurs ; M. de Maubreuil venait justement là pour faire du dernier une prophétie.

TESTAMENT DE BONAPARTE.

Je lègue aux enfers mon génie,
Mes exploits aux aventuriers,
A mes partisans l'infamie,
Le grand-livre à mes créanciers,
Aux Français l'horreur de mes crimes,
Mon exemple à tous les tyrans,
La France à ses rois légitimes,
Et l'hôpital à mes parents.

Maintenant, et pour clore notre série de citations, nous avons promis de revenir encore une fois au *Journal des Débats.*

C'est un registre en partie double, avec son *doit* et *avoir*, que nous mettons sous les yeux du lecteur.

Il y a quatorze jours d'intervalle seulement entre les deux articles, comme on pourra voir par les dates.

Digitized by Google

JOURNAL DES DÉBATS.

—

(*Peau blanche.*)

Paris, 6 mars 1815.

Buonaparte s'est évadé de l'île d'Elbe, où l'imprudente magnanimité des souverains alliés lui avait donné une souveraineté, pour prix de la désolation qu'il avait portée dans leurs États.

Cet homme, qui, en abdiquant le pouvoir, n'a jamais abdiqué son ambition et ses fureurs, cet homme, *tout couvert du sang des générations*, vient, au bout d'un an, essayer de disputer, au nom de l'usurpation, la légitime autorité du roi de France.

A la tête de quelques centaines d'Italiens et de Polonais, *il ose mettre le pied sur une terre qui le repoussa pour jamais.*

Quelques pratiques ténébreuses, quelques manœuvres dans l'Italie, excitée par son aveugle beau-frère, ont enflé l'orgueil du LACHE GUERRIER de Fontainebleau.

Il s'expose à mourir de la mort des héros : Dieu permettra qu'il meure de la mort des traîtres.

La terre de France l'a rejeté. Il y revient, la terre de France le dévorera.

Ah ! toutes les classes le repoussent, tous les Français le repoussent avec horreur, et se réfugient dans le sein d'un roi qui nous a apporté la miséricorde, l'amour et l'oubli du passé.

JOURNAL DE L'EMPIRE.

—

(*Peau tricolore.*)

Paris, 20 mars 1815.

La famille des Bourbons est partie cette nuit... Paris offre l'aspect *de la sécurité et de la joie;* les boulevards sont couverts d'une foule immense, impatiente de voir l'armée et LE HÉROS *qui lui est rendu.* Le petit nombre de troupes qu'on avait eu l'espoir *insensé* de lui opposer s'est rallié *aux aigles,* et toute la milice française, devenue nationale, marche sous les drapeaux *de la gloire et de la patrie.* SA MAJESTÉ L'EMPEREUR a traversé deux cents lieues de pays avec la rapidité de l'éclair, au milieu d'une population *saisie d'admiration* et de respect, pleine du bonheur présent et de la certitude du bonheur à venir.

Ici, des propriétaires se félicitant de la garantie réelle que leur assure ce retour miraculeux; là, des hommes bénissant l'événement inespéré qui fixe irrévocablement la liberté des cultes; plus loin, de braves militaires pleurant de joie de revoir leur ancien général; des plébéiens, convaincus que l'honneur et les vertus seront redevenus le premier titre de la noblesse, et qu'on acquerra, dans toutes les carrières, la splendeur et la gloire pour les services rendus à la patrie.

Tel est le tableau qu'offrait cette marche ou plutôt cette course triomphale, dans laquelle L'EMPEREUR

Digitized by Google

Cet *insensé* ne pouvait donc trouver en France de partisans que parmi les artisans éternels de troubles et de révolutions.

Mais nous ne voulons ni de troubles ni de révolutions. Ils désigneront vainement des victimes pour leur TEUTATÈS.

Un seul cri sera le cri de toute la France :

MORT AU TYRAN! VIVE LE ROI!

Cet homme, qui débarqua à Fréjus contre tout espoir, nous semblait alors appelé de Dieu pour rétablir en France la monarchie légitime; cet homme, entraîné par sa *noire destinée*, et comme pour mettre le dernier sceau à la Restauration, revient aujourd'hui pour peser comme un rebelle sur cette même terre où il fut reçu, il y a quinze ans, par un peuple abusé, et détrompé depuis par douze ans de tyrannie.

n'a trouvé d'autre ennemi que les *misérables libelles* qu'on s'est vainement plu à répandre sur son passage, contraste bien étrange avec les sentiments d'enthousiasme qui éclataient à son approche. Ces sentiments, justifiés par la lassitude des onze mois qui viennent de s'écouler, ne le sont pas moins par les garanties que donnent à tous les rangs les proclamations de SA MAJESTÉ, et qui sont lues avec une extrême avidité. Elles respirent la modération qui accompagne aujourd'hui la force, et qui est toujours inséparable de la véritable grandeur.

P.-S. Huit heures du soir.

L'empereur est arrivé ce soir au palais des Tuileries, *au milieu des plus vives acclamations*. Au moment où nous écrivons, les rues, les places, les boulevards, les quais, sont couverts d'une foule immense, et les cris de VIVE L'EMPEREUR! retentissent de toutes parts, depuis Fontainebleau jusqu'à Paris. Toute la population des campagnes, ivre de joie, s'est portée sur la route de Sa Majesté, que cet empressement a forcée d'aller au pas.

N'est-ce pas que MM. de Maubreuil et Roux-Laborie ne devaient pas s'ennuyer avec une pareille galerie sous les yeux? Aussi, quoiqu'ils fussent dans le salon vert depuis près d'une heure, à peine croyaient-ils y être depuis dix minutes, lorsque la porte du cabinet du prince de Talleyrand s'ouvrit.

Ils entrèrent.

Digitized by Google

Maintenant, n'allez pas croire que ce soit du roman que nous faisons ici. C'est je ne dirai pas de la belle et bonne histoire, mais de la laide et triste histoire.

Si vous en doutiez, faites-vous représenter le rapport que MM. Thouret et Brière de Valigny, substituts du procureur *impérial*, faisaient au mois de juin 1815, sur toute cette affaire, à une des chambres du tribunal de première instance de la Seine.

Quand Napoléon ne serait revenu que pour nous ramener avec lui cette pièce officielle, ce serait presque assez pour excuser son retour.

On introduisit M. de Maubreuil dans le cabinet de M. de Talleyrand. Roux-Laborie le fit alors asseoir dans le propre fauteuil du prince et lui dit :

— Vous êtes impatient de retrouver votre position, de refaire votre fortune perdue ; il dépend de vous d'obtenir encore au delà de ce que vous pouvez désirer.

— Que me faut-il faire? demanda Maubreuil.

— Vous avez du courage, de la résolution : débarrassez-nous de l'empereur. Lui mort, la France, l'armée, tout est à nous, et l'on vous donne deux cent mille livres de rente ; on vous fait duc, lieutenant général et gouverneur d'une province (1).

— Je ne vois pas trop comment je pourrais réussir.

— Rien de plus facile.

— Voyons.

— Écoutez.

— J'écoute.

— Il est impossible que, d'ici à deux jours, il n'y ait pas une grande bataille. Prenez cent hommes déterminés à qui vous donnerez des uniformes de la garde, mêlez-vous avec eux aux troupes de Fontainebleau, et il vous sera facile, soit

(1) Quand on écrit de pareilles choses, mieux valent deux autorités qu'une seule. Outre le rapport de MM. Thouret et Brière de Valigny, voyez Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, t. II, p. 15.

avant, soit pendant, soit après la bataille, de nous rendre le service que je suis chargé de vous demander.

Maubreuil secoua la tête.

— Refusez-vous? demanda vivement Roux-Laborie.

— Non pas. Je songeais seulement que cent hommes, c'est difficile à trouver; heureusement, il n'est pas besoin de cent hommes : douze suffiront. Je les trouverai peut-être dans l'armée; mais il me faudrait alors la faculté de les faire avancer de deux ou trois grades, et de leur accorder des récompenses pécuniaires, en harmonie avec le service qu'ils auront rendu.

— Vous aurez tout ce que vous voudrez. Que nous importent dix ou douze colonels de plus ou de moins!

— C'est bien.

— Vous acceptez alors?

— Probablement... Cependant je demande jusqu'à demain pour réfléchir.

Et Maubreuil sortit, suivi de Roux-Laborie, très-inquiet du sursis demandé. Mais Maubreuil le rassura, en prenant l'engagement de lui donner une réponse positive le lendemain.

On comprend l'hésitation de Maubreuil; il avait été introduit dans le cabinet du prince, il s'était assis dans le fauteuil du prince, mais, au bout du compte, il n'avait pas vu le prince.

Or, quand on joue sa tête pour un autre, on aime assez à voir celui pour lequel on tient les cartes.

Le lendemain, on revient à l'hôtel.

Maubreuil accepte.

Roux-Laborie respire.

— Mais, ajoute Maubreuil, à une condition.

— Laquelle?

— Je ne me regarde pas comme suffisamment autorisé par votre seule parole. J'ai besoin que les promesses que vous me faites soient solidement garanties. Je veux voir M. de Talleyrand lui-même, et recevoir de lui ma mission.

— Mais, mon cher Maubreuil, vous comprenez combien il est difficile...

Digitized by Google

— Je ne dis pas non; mais ce sera ainsi, ou ce ne sera point.

— Ainsi, vous voulez voir M. de Talleyrand?

— Je veux voir M. de Talleyrand, et recevoir de lui *directement* ma mission.

— Oh! oh! dit l'avocat en frappant sur la poitrine de son ami, on dirait que vous avez peur?

— Je n'ai pas peur, mais je veux voir M. de Talleyrand.

— Eh bien, soit, dit Roux-Laborie, vous le verrez, et, puisque vous voulez absolument sa garantie, vous allez être satisfait. Attendez quelques instants dans ce salon.

Et il entra chez M. de Talleyrand.

Un instant après, il sortit.

— M. de Talleyrand va passer, M. de Talleyrand va vous faire un geste de la main, M. de Talleyrand va vous sourire. Cela vous suffira-t-il?

— Hum! fit Maubreuil; n'importe! nous verrons.

M. de Talleyrand passa, fit le geste convenu, et sourit gracieusement à Maubreuil.

Tout cela, bien entendu, c'est Maubreuil qui le dit.

Le geste séduit Maubreuil, le sourire le transporte; seulement, Maubreuil veut encore quelque chose : il veut deux cent mille francs.

On marchande, on lésine, on n'a pas d'argent : il y a tant de trahisons à payer!

Mais, grâce à l'arrêté du 9, il rentre treize millions : c'est le trésor privé de Napoléon. On a fait la chose en conscience, on n'a rien laissé à Marie-Louise, ni argent ni argenterie; c'est à ce point qu'elle a été obligée d'emprunter, à l'évêque chez lequel elle était logée, un peu de faïence et d'argenterie.

On a donc treize millions, — sans compter les dix millions en or laissés dans les caves des Tuileries, et sur lesquels on a déjà fait main basse.

C'est vingt-trois millions qu'on a déjà empruntés à Napoléon.

Que diable! on peut bien prendre là-dessus deux cent mille francs pour le faire assassiner!

On prend donc deux cent mille francs, et on les donne à Maubreuil.

Maubreuil court au jeu, et perd cent mille francs dans la nuit.

Assassinera-t-il Napoléon pour cent mille francs? En vérité, non!... Ce n'est point assez.

Il a recours à M. A***.

M. A*** est un homme d'imagination. Il lui vient une idée :

— La reine de Westphalie suit la même route que Napoléon...

— Oui.

— Nous supposons que la reine de Westphalie emporte les diamants de la couronne.

— Oui.

— Eh bien, emparez-vous de ce qu'elle possède, et ce sera de bonne prise.

— Oui; mais je veux un ordre.

— Comment, un ordre?...

— Un ordre écrit.

— Signé de qui?...

— Signé de vous.

— Qu'à cela ne tienne!

Et M. A*** prend une plume, et signe l'ordre suivant...

— Permettez, nous dira-t-on, qu'est-ce que M. A***?

Pardieu! lisez; la signature est au bas de l'ordre :

Ministère de la police.

« Il est ordonné à toutes les autorités chargées de la police générale de France, aux préfets, commissaires généraux, spéciaux et autres, *d'obéir aux ordres* que M. de Maubreuil leur donnera; *de faire et d'exécuter à l'instant même tout ce qu'il prescrira*, M. de Maubreuil *étant chargé* d'une *mission secrète* de la *plus haute importance*.

» ANGLÈS. »

Ce n'est pas tout. Maubreuil veut un autre ordre pareil,

Digitized by Google

signé du ministre de la guerre : il dispose de la force civile, il faut qu'il dispose de la force militaire.

Il va trouver le ministre de la guerre. Il obtient un ordre pareil à celui que nous venons de citer.

Le ministre de la guerre est le général Dupont.

Il y a des signatures qui ont une fatale destinée!

Le 22 juillet 1808, cette signature est au bas de la capitulation de Baylen; le 16 avril 1814, elle est au bas de la commission Maubreuil!

L'une, sans combat, livre la liberté de quatorze mille hommes à l'ennemi; l'autre livre à un voleur et à un assassin l'or et la vie d'une reine!

Comme on est fier, en face de pareilles *erreurs*, de n'avoir jamais mis son nom qu'au haut d'un drame, bon ou mauvais, qu'au bas d'un livre, mauvais ou bon!

Outre ces deux ordres, Maubreuil s'en fait donner encore trois autres dans les mêmes termes :

Un de Bourrienne, directeur provisoire des postes... De Bourrienne, comprenez-vous? — Mais ce n'est pas ce même Bourrienne qui fut secrétaire de l'empereur?... — Pardonnez, c'est bien le même!... Où serait l'infamie, sans cela? Il met les postes à la disposition de M. de Maubreuil.

Un du général Sacken, gouverneur de Paris.

Un du général Brokenhausen.

Grâce à ces deux derniers ordres, Maubreuil, qui dispose déjà de la police par Anglès, de l'armée par Dupont, des postes par Bourrienne, disposera aussi des troupes alliées par le général russe et par le général prussien.

Il est vrai que, le 3 avril, le lendemain du jour où le *Journal des Débats* et le *Journal de Paris* ont publié les spirituels articles que vous connaissez, on chantait à l'Opéra les deux charmants couplets que vous allez connaître, le tout sur l'air de *Vive Henri IV!* air national, s'il en fut :

Vive Alexandre!
Vive ce roi des rois!
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter des lois,

Ce prince auguste
A le triple renom,
De héros, de juste,
De nous rendre un Bourbon.

Vive Guillaume!
Et ses guerriers vaillants!
De ce royaume,
Il sauva les enfants ;
Par sa victoire,
Il nous donne la paix,
Et compte sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

En vérité, il y a une certaine fierté à se dire que ces vers sont presque aussi mauvais que la prose du *Journal des Débats* et du *Journal de Paris !*

Maubreuil avait donc ses cinq ordres, bien en règle, dans sa poche. Avec cela, il pouvait agir, non pas contre Napoléon, — c'était trop chanceux, — mais contre la reine de Westphalie.

En effet, n'était-ce pas bien joué que de faire payer le prix de l'assassinat de Napoléon, et de ne pas l'assassiner?

C'est ce que Maubreuil va essayer de faire.

D'abord, il s'associe un nommé d'Asies, qu'en vertu de ses pleins pouvoirs, il nomme *commissaire royal.*

Puis il se met à l'affût au coin de la rue du Mont-Blanc et de la rue Saint-Lazare.

La reine de Westphalie logeait à l'hôtel du cardinal Fesch.

Son départ était fixé au 18.

Les ordres sont signés du 16 et du 17.

Maubreuil était bien renseigné. Le 18, à trois heures du matin, la princesse Catherine de Wurtemberg, ex-reine de Westphalie, montait en voiture, et prenait la route d'Orléans.

La princesse Catherine était cousine de l'empereur de Russie, et voyageait avec un passe-port signé de lui et de l'empereur d'Autriche.

Digitized by Google

Maubreuil a pris les devants. A Pithiviers, il apprend, par le maître de poste, — vous voyez bien que la recommandation de M. de Bourrienne était bonne à quelque chose; — à Pithiviers, il apprend, par le maître de poste, que la princesse continuera son chemin par la Bourgogne.

Alors, il s'embusque à Fossard, maison de poste à une demi-lieue de Montereau.

Au reste, il n'y a pas de danger que Maubreuil se trompe, il connaît bien la princesse : il a été son écuyer.

Le 21, à sept heures du matin, la voiture de la princesse paraît sur la route. Maubreuil s'élance à la tête d'une douzaine de cavaliers, arrête la voiture, force l'ex-reine à entrer dans une espèce d'écurie, où tous les bagages sont successivement transportés.

Il y avait onze malles ou caisses.

Maubreuil en demande les clefs.

La princesse n'avait aucun moyen de faire résistance : elle les lui donne; tout cela sans faire semblant de le reconnaître, sans daigner lui adresser la parole. Ce que voyant Maubreuil, il se met tranquillement à déjeuner, avec d'Asies, dans une chambre au rez-de-chaussée de l'auberge, en attendant un détachement de troupes qu'en vertu de ses ordres, il a envoyé chercher à Fontainebleau.

Cependant il faut rendre justice à Maubreuil. Comme le temps est mauvais, comme il pleut, comme il fait froid, il a offert à son ancienne souveraine d'entrer dans l'auberge; mais, comme elle serait obligée de rester dans la même chambre que lui, elle préfère rester dans la cour.

Une femme qui a pitié de cette autre femme lui apporte une chaise, et elle s'assied.

Maubreuil achevait de déjeuner, quand un lieutenant arrive de Montereau avec une douzaine d'hommes, mamelouks et chasseurs.

Il faut donner une raison à cet officier et à ces soldats; si impudent que l'on soit, on ne dit jamais : « Tel que vous me voyez, je suis un voleur. »

Non, ce sera la princesse Catherine qui sera une voleuse.

Digitized by Google

La princesse Catherine est arrêtée par Maubreuil, parce qu'elle emporte les diamants de la couronne.

Quatre factionnaires sont placés pour empêcher les voyageurs d'approcher... à moins que les voyageurs qui viendraient n'aient une voiture; auquel cas, bon gré, mal gré, on utilisera la voiture.

Des marchands arrivent de Sens, conduisant une patache. La patache et les deux chevaux qui la conduisent sont confisqués par Maubreuil.

On charge sur cette patache les coffres de la princesse.

C'est alors seulement qu'elle daigne adresser la parole à Maubreuil, qui s'excuse auprès d'elle sur *sa mission*.

— Fi! monsieur, dit-elle, quand on a mangé le pain des gens, on ne se charge pas, à leur détriment, d'une pareille mission... Ce que vous faites là est abominable!

— Madame, répond Maubreuil, je ne suis que le commandant de la force armée. Parlez au commissaire, je ferai tout ce qu'il ordonnera.

Le commissaire était d'Asies, on s'en souvient.

Robert Macaire renvoyait à Bertrand.

Mais elle ne savait pas cela, la digne princesse : elle prenait d'Asies pour un vrai commissaire.

— Monsieur, dit-elle, vous me dépouillez de tout ce qui m'appartient. Le roi n'a jamais donné de pareils ordres... Je vous jure, sur mon honneur, et foi de reine, que je n'ai rien à la couronne de France!

D'Asies se redresse.

— Nous prenez-vous pour des voleurs, madame? dit-il. Je vais vous montrer que nous avons des ordres. Toutes ces caisses vont partir.

En disant cela, d'Asies aperçoit une petite caisse carrée, entourée de rubans de fil.

Il porte la main dessus. La petite caisse est très-lourde.

— Ah! ah! dit-il.

— Monsieur, dit la princesse, cette petite caisse renferme mon or.

D'Asies et Maubreuil échangent un coup d'œil qui veut dire:

Digitized by Google

« Votre or, princesse, c'est justement ce que nous cherchons. »

Ils se retirent, et font semblant de délibérer.

Puis, se rapprochant après la délibération, ils ordonnent au commandant des mamelouks d'emporter cette caisse avec les autres.

La princesse doute encore de ce qu'elle voit, de ce qu'elle entend.

— Mais, s'écrie-t-elle, il n'est pas possible que vous preniez aussi mes bijoux et mon argent! que vous m'exposiez à rester avec ma suite au milieu d'un grand chemin!

Alors la force lui manque, à cette noble créature, fille de roi, femme de roi, cousine d'empereur. Les larmes lui viennent aux yeux; elle demande à parler à Maubreuil. Maubreuil s'approche.

— Mais, monsieur, lui dit-elle, que voulez-vous donc que je devienne? Rendez-moi au moins cet or, qui m'est nécessaire pour continuer mon chemin.

— Madame, répondit Maubreuil, je ne suis que l'exécuteur des ordres du gouvernement; je dois rendre vos caisses intactes à Paris. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous donner ma ceinture : elle renferme cent napoléons de vingt francs.

La princesse voit, dans cette offre, le dernier dévouement d'un homme qui a été à son service; elle accepte, sur le conseil que lui donne le comte de Furstenstein.

D'ailleurs, elle croit qu'il va lui être permis de revenir à Paris, et, à Paris, elle retrouvera de l'argent.

Mais il n'en est pas ainsi : on la force à remonter en voiture. La princesse continuera son chemin vers Villeneuve-la-Guyare, sous l'escorte de deux chasseurs, tandis que ses caisses, son or, ses diamants, chargés sur la patache, vont retourner à Paris.

Si la princesse résiste, les deux chasseurs ont ordre d'employer la violence pour la forcer de continuer sa route.

Elle demande alors à faire au moins escorter ses caisses par une personne à elle. Mais, comme cette demande est exorbitante, elle est repoussée.

La voiture de la princesse continue donc sa route vers Villeneuve-la-Guyare. La conscience de Maubreuil et de d'Asies est tranquille : la princesse n'a-t-elle pas cent napoléons pour subvenir à ses besoins?

A la poste suivante, on ouvre la ceinture de Maubreuil pour payer. On n'y trouve que quarante-quatre napoléons. On dépose aussitôt la ceinture et les quarante-quatre napoléons entre les mains du juge de paix de Pont-sur-Yonne.

En quittant Fossard, Maubreuil défend au maître de poste de donner des chevaux à qui que ce soit avant trois heures.

On est payé. Maintenant, on peut s'occuper de la seconde partie de la mission, de la moins importante pour Maubreuil, de tuer l'empereur.

On est au 21 avril.

Le 19, l'empereur, abandonné de tout le monde, est resté avec un seul valet de chambre.

Le moment était bon ; malheureusement, on l'a laissé passer. On guettait la princesse rue Saint-Lazare ; on ne peut pas être partout à la fois.

Le 20, c'est-à-dire la veille, l'empereur a fait ses adieux à sa garde. Ce n'est pas au milieu de tous ces brigands-là qu'on pouvait l'aller attaquer.

Le 21, comme nous l'avons vu, on était bien occupé.

Et voilà que justement l'empereur a profité de ce moment pour partir de Fontainebleau, avec les commissaires des quatre puissances.

Bah ! si l'on ne tuait pas l'empereur ?... Puisqu'on a volé la reine de Westphalie, puisqu'on tient son or et ses diamants, cela reviendrait au même !

On ne tuera pas l'empereur.

On revient à Paris, où l'on passe la nuit au jeu. Une partie des quatre-vingt-quatre mille francs de la princesse s'engloutit là. — Il y avait *quatre-vingt-quatre mille francs en or* dans la petite cassette que vous savez.

Le lendemain, Maubreuil se présente chez M. Anglès. Il est au désespoir : d'abord, d'avoir perdu une partie de son or ; ensuite, d'avoir manqué Napoléon.

Digitized

M. Anglès n'est pas au désespoir : il est furieux! — furieux, parce que l'empereur Alexandre sait tout, et que l'empereur Alexandre est fort irrité.

L'empereur Alexandre a juré qu'il vengerait sa cousine.

Le *Journal de Paris* ne sait pas que *Nicolas* veut dire *vainqueur des peuples;* mais M. Anglès, qui est ministre de la police, doit savoir qu'Alexandre veut dire *qui moud les hommes.*

M. Anglès ne veut pas être moulu.

Il conseille donc à Maubreuil de fuir.

— Fuir! dit Maubreuil. Et la police?

— Bah! est-ce que je ne suis pas là?

Cette assurance ne tranquillise pas Maubreuil le moins du monde.

Il court chez M. de Talleyrand.

M. de Talleyrand le fait jeter à la porte. Est-ce que M. de Talleyrand connaît un voleur de grand chemin? Fi donc!

Maubreuil se sauve. Il n'a pas fait trois lieues, qu'il est *empoigné*, comme on disait sous la Restauration, jeté dans un cachot, d'où il sort au retour de l'empereur, et où il rentre au retour de Louis XVIII.

Après deux nouvelles mises en liberté, et deux arrestations nouvelles, Maubreuil, qui n'a jamais cru qu'on oserait le juger, Maubreuil comparaît enfin devant la cour royale de Douai, chambre de police correctionnelle.

L'affaire faisait grand scandale, comme on s'en doute bien. M. de Talleyrand niait, M. Anglès niait, Roux-Laborie niait; tout le monde niait, — excepté Maubreuil.

Maubreuil non-seulement avouait tout, lui, mais, d'accusé, il s'était fait accusateur.

Il va sans dire que défense expresse était faite aux journaux de rendre compte des séances.

Mais maître Mennesson avait un ami qui assistait à ces séances. Cet ami, sténographe sans doute, notait, écrivait, constatait, et lui envoyait ses comptes rendus.

C'était cela que je copiais à deux, trois, quatre exemplaires, que je distribuais, au nom de notre notaire républicain, plein de foi, plein d'ardeur, plein de confiance.

Or, voilà que j'ai gardé une copie de ce compte rendu.

Je ne sache pas que cette pièce ait été mise dans aucune histoire.

Elle est curieuse, la voici :

LVII

Compte rendu du procès relatif à l'enlèvement des diamants de la reine de Westphalie par le sieur de Maubreuil.

TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNELLE.

Audience du 17 *avril* 1817.

« Le sieur de Maubreuil est introduit.

» Placé sur le banc des accusés, il regarde fixement M. de Vatimesnil, procureur du roi, et lui adresse la parole :

» — Monsieur le procureur du roi, dit-il, vous m'avez qualifié d'employé du trésor, c'est faux. Je n'ai jamais été un employé du trésor. Les gazetiers ont profité de votre dernier discours pour répandre sur mon procès un jour odieux; mais je suis au-dessus de leurs atteintes.

» On essaye d'imposer silence au sieur de Maubreuil; mais il continue avec plus de force :

» — Vous tous, Français, qui êtes ici présents, je mets mon honneur sous votre sauvegarde. Je puis être empoisonné, assassiné demain.

» Les gendarmes mettent la main sur M. de Maubreuil; mais il se débarrasse d'eux, et continue :

» — Oui, je dois m'y attendre. On peut me tirer un coup de pistolet dans ma prison; la police peut m'enlever, me faire disparaître, comme mon cousin, M. de Brosse, qui, au mois de février, avait remis une pétition à la Chambre en ma faveur; mais je lègue mon honneur aux Français qui sont ici présents. Écoutez ce que je vais vous dire.

» Ici l'accusé élève la voix.

» — J'ai accepté la mission de tuer l'empereur; mais je ne l'ai acceptée que pour sauver la vie à lui et à sa famille. Oui,

Digitized by Google

Français, je ne suis pas un misérable voleur, comme on veut vous le faire croire. Français! je vous appelle tous à mon secours. Non, je ne suis pas un voleur! non, je ne suis pas un assassin! J'ai accepté, au contraire, une mission pour sauver la vie à Napoléon et à sa famille. Il est vrai que, dans la première exaltation de mon enthousiasme royaliste, j'ai, le 31 mars, attaché avec beaucoup d'autres la corde au cou de la statue de Napoléon pour la faire descendre de la colonne sur la place Vendôme; mais, je le reconnais ici publiquement, je servais une cause ingrate. Si j'ai fait du mal en effigie à Napoléon, je lui ai fait du bien en réalité. Non, je ne suis pas un assassin! Français, c'est mon honneur que je vous lègue. Vous ne serez pas insensibles à mes invocations.

» On essaye de nouveau de faire taire M. de Maubreuil; mais plus on essaye de le faire taire, plus il élève la voix.

» — J'ai accepté, continue-t-il, une mission pour sauver la vie à Napoléon, à sa famille et à son fils; il est vrai encore que, séduit, égaré, engagé à le faire, j'ai été assez malheureux pour attacher la croix de la Légion d'honneur à la queue de mon cheval; je m'en repens amèrement. Je la reprends aujourd'hui, cette croix des braves : la voici à ma boutonnière; je l'ai bien gagnée; je l'ai méritée en Espagne.

» Ici, le sieur Maubreuil succombe aux efforts qu'on fait pour éteindre sa voix. Pendant tout le temps qu'a duré son discours, le président et les juges lui ont vainement imposé silence; vainement le président a crié :

» — Qu'on l'emmène, gendarmes, qu'on l'emmène! Gendarmes, faites votre devoir!

» Maubreuil s'est débattu, Maubreuil s'est cramponné à la balustrade, et, presque étouffé par les gendarmes, il criait encore :

» — Monsieur le président, je vous respecte infiniment; mais vous avez beau dire, vous avez beau faire, on voulait assassiner l'empereur, et je n'ai accepté la mission qui me conduit ici que pour le sauver!

» Le bruit, les rumeurs, le scandale étaient grands dans l'auditoire. Beaucoup de Vendéens, parents et amis de l'ac-

cusé, qui est allié à la famille la Rochejaquelein, étaient présents. Avant l'introduction de l'accusé, ils avaient cherché à disposer le public en sa faveur, en parlant du mystère qui enveloppait sa mission, et en citant la pureté de son dévouement à la cause royale. Qu'on se figure donc leur désappointement quand ils virent le mode de défense adopté par lui; leur embarras, en entendant leur client parler d'une manière si opposée aux promesses faites par eux; leur étourdissement au nom de Napoléon, prononcé avec un certain respect par l'accusé, à une époque où l'on n'appelle plus le vainqueur des Pyramides et de Marengo que Buonaparte; à ce titre d'empereur, donné à un homme que le roi Louis XVIII, en datant son règne de 1795, déclare n'avoir jamais régné!

» La parole fut donnée à maître Couture, avocat de M. de Maubreuil. Nous ne rapporterons pas son discours, qui fut très-long. Il plaida plutôt sur la forme du procès que sur le fond de l'affaire. Il établissait d'abord l'injustice de ce que Maubreuil seul fût encore détenu, tandis que ceux qui avaient agi de concert avec lui, d'Asies, Cotteville et autres, étaient en pleine liberté.

» Il ajoutait que, les caisses ayant été déposées sans vérification chez M. de Vanteaux, il n'a pu être constaté par qui la soustraction des quatre-vingt-quatre mille francs en or a été commise. Il parle de la manière miraculeuse dont une partie des diamants, jetés dans la Seine, — par qui? on n'en sait rien, — a été retrouvée par un nommé Huet, ex-employé de la police, qui, en pêchant à la ligne, a retiré deux peignes de diamants, attachés à son amorce.

» Maître Couture établit encore que l'accusé, auquel on a confié une mission de la plus haute importance, n'est point justiciable des cours ordinaires, et, à cette occasion, maître Couture fait lecture de cinq ordres différents, qui autorisaient M. de Maubreuil à requérir toutes les autorités du royaume.

» Voici la teneur de ces ordres :

» Le premier signé par le général Dupont, ministre de la guerre, ordonne à la force armée de prêter assistance à M. de Maubreuil, de faire droit à toutes ses demandes, et prescrit

aux autorités de lui fournir toutes les troupes qu'il demandera, chargé qu'il est d'une mission de la plus haute importance.

» Le second, signé Anglès, ministre de la police, prescrit, à toutes les autorités de police du royaume de France, d'assister M. de Maubreuil dans cette même mission.

» Le troisième, signé Bourrienne, directeur général des postes, ordonne aux maîtres de poste de lui fournir les chevaux qu'il leur demandera, et les rend personnellement responsables du plus léger retard qu'ils lui feraient éprouver.

» Le quatrième, signé du général Sacken, gouverneur de Paris, enjoint aux troupes alliées d'assister M. de Maubreuil.

» Enfin, le cinquième, en langue russe, est adressé aux officiers qui n'entendraient pas la langue française, et qui, par conséquent, ne pourraient obéir aux ordres précédents.

» De là, maître Couture déduit que le conseil du roi peut seul avoir connaissance de la mission de M. de Maubreuil, et doit seul statuer dans la cause.

» Après avoir répondu au plaidoyer de maître Couture, M. le procureur du roi prend de son côté des conclusions tendantes à établir l'incompétence du tribunal correctionnel, attendu que les faits dont le sieur Maubreuil est accusé constituent un crime, et non pas un simple délit ; qu'il s'agit d'un vol commis à main armée sur la grande route, et non pas d'un simple abus de confiance.

» Car en vain, » dit-il, « voudra-t-on alléguer le pouvoir illimité dont l'accusé était revêtu ; aucun pouvoir ne peut autoriser un citoyen à intervertir les lois existantes ; car, si » une telle assertion était soutenable, elle le serait naturellement jusqu'au bout, et, dans ce cas, il serait excusable » d'avoir commis un assassinat, ou incendié un village.

» Tout au contraire, à notre avis, » continue M. de Vatimesnil, « Maubreuil, agissant comme envoyé du gouvernement, assume par ce seul titre une plus grande responsabilité sur » sa tête, et les lois doivent se revêtir pour lui d'une double » sévérité. Aucune mission ne peut l'excuser d'avoir maltraité, sur une grande route, une personne voyageant avec

» un passe-port, et son crime devient encore plus grave
» quand cette personne est une princesse auguste, sortant
» d'un sang illustre, alliée de toutes les têtes couronnées de
» l'Europe, et voyageant sous l'égide du passe-port de son
» illustre cousin l'empereur de Russie, princesse doublement
» respectable, et par son rang, et par les revers de fortune
» qu'elle venait d'éprouver.

» Et de quelle indignation ne devons-nous pas être saisis, » s'écrie M. le procureur du roi, « quand nous entendons le
» prévenu débiter une fable séditieuse pour se soustraire à
» l'action de la justice! Quelle est cette portion de Français à
» laquelle il s'adresse dans ses invocations, et qu'il appelle à
» son secours? Quelle foi peut-on ajouter à une pareille in-
» vraisemblance, d'avoir reçu une mission contre une per-
» sonne voyageant sous la sauvegarde des traités les plus so-
» lennels, signés par tous les souverains alliés? et, s'il avait
» accepté cette mission, n'est-il pas doublement lâche d'avoir
» reçu l'argent, et trompé ceux qu'il prétend la lui avoir
» donnée? Ne faut-il pas l'assimiler, dès lors, à ces êtres vils
» que nous avons vus de nos jours, sous le poids d'une accu-
» sation quelconque, inventer des conspirations, et dénoncer
» leurs concitoyens inconnus, dans le seul but d'arrêter ou
» d'égarer la justice? »

» Le sieur Maubreuil a écouté tout ce réquisitoire avec une vive impatience, et son avocat n'a pu le calmer qu'en lui passant une plume et du papier qu'il demandait.

» Le discours de M. de Vatimesnil achevé, Maubreuil fait passer au président ce qu'il vient d'écrire, puis se lève et dit :

» — Monsieur le président, comme un homme qui s'attend à être assassiné d'un moment à l'autre, je dépose ce testament politique entre vos mains. Français, ici présents, c'est mon honneur que je vous lègue. Comme un homme prêt à paraître devant Dieu, je jure que, par l'intermédiaire de M. Laborie, M. de Talleyrand m'a fait venir; que, comme j'étais très-ému, on m'a fait prendre un bouillon; que le prince m'a fait asseoir dans son propre fauteuil; qu'il m'a offert deux cent mille livres de rente et le titre de duc, si je remplissais bien ma mis-

Digitized by Google

sion (1); bien plus, l'empereur Alexandre m'a offert ses propres chevaux; mais, je le répète, si j'ai accepté la mission qu'on me reproche, c'était pour sauver l'empereur et sa famille.

» Ici, on force de nouveau Maubreuil à se taire, et les gendarmes, en pesant sur ses épaules, le forcent de se rasseoir sur son banc.

» Alors, maître Couture, son avocat, se lève, adresse de nouveau la parole au procureur du roi, et lui demande en grâce de ne pas faire attention aux paroles insensées de son client.

» — Hélas! s'écrie-t-il, l'homme que vous voyez devant vous, monsieur, ce n'est plus M. de Maubreuil, ce sont les restes, c'est l'ombre de M. de Maubreuil. Une détention de *trois ans*, pendant lesquels trois cent quatre-vingt-dix jours au secret, sans communiquer avec personne, *pas même avec son conseil*, a dérangé sa raison. Ce n'est plus qu'un homme en ruine. Par humanité, ne lui tenez pas compte d'un discours qui peut le perdre!

» Les juges, très-embarrassés de ce qu'ils venaient d'entendre, quoiqu'ils n'eussent à résoudre que les simples questions de compétence ou de non-compétence de leur tribunal, renvoient le jugement à mardi prochain, 22 avril.

» Ce délai est peut-être pris, assure-t-on dans l'audience, pour recevoir les instructions du château, et agir conformément à ces instructions. »

Audience du 22 avril.

« Maubreuil est amené. A peine sur les bancs des accusés, il repousse violemment les gendarmes en s'écriant :

» — Gendarmes, vous n'avez pas le droit de me maltraiter;

(1) Comme on le voit, selon Maubreuil, ce serait à M. de Talleyrand lui-même qu'il aurait eu affaire. Nous n'avons pas voulu adopter l'accusation tout entière, et, dans notre récit, nous avons accepté l'intermédiaire de Roux-Laborie.

vous m'avez fait assez souffrir depuis trois ans que je suis en prison. C'est une scélératesse! Nous sommes ici devant la justice, et non devant la police! Qu'on me fusille plutôt sur l'heure, que de me livrer plus longtemps aux tortures auxquelles je suis en butte depuis trois ans! Non, jamais on n'a vu pareille scélératesse dans les forteresses de la Prusse, dans les cachots de l'inquisition, sous les plombs de Venise! On m'isole du monde; on étouffe mes plaintes; on défend à mon avocat de faire imprimer et de distribuer ma défense. Je lui témoigne ici, devant vous, toute ma reconnaissance pour son zèle et son dévouement; seulement, je suis désespéré qu'il n'ait pas voulu baser sa défense sur les moyens que je lui ai donnés, mais il n'a pas osé le faire.

» Ici, on impose de nouveau silence à l'accusé. Alors, le président lit le jugement, par lequel le tribunal de police correctionnelle déclare son incompétence, et renvoie l'accusé devant les assises, attendu que les faits dont il est prévenu, s'ils sont prouvés, constituent un crime, et non pas un simple délit.

» En entendant prononcer le jugement d'incompétence, l'accusé pousse de profonds soupirs; sa physionomie, altérée par une longue captivité, exprime l'abattement et le désespoir.

» Cependant, il ranime ses forces, et s'écrie :

» — Les Bourbons ont eu le sang de vingt-neuf de mes parents morts pour eux en Vendée et à Quiberon! Moi aussi, je dois leur être sacrifié à mon tour! On veut me perdre, on veut étouffer mes gémissements, on veut dire que je suis fou! Ruse infernale! Non, je ne suis pas fou; non, je n'étais pas fou, alors qu'ils ont eu besoin de moi! Français, je vous répète ce que je vous ai dit à la dernière audience : c'est le sang de Napoléon qu'on m'a demandé! Écrivez-le à Vienne, à Munich, à Pétersbourg. Oui, oui, — repoussant les gendarmes, qui veulent le forcer à se taire, — oui, c'est le sang de Napoléon qu'on m'a demandé!... Monsieur le président, on me fait violence! monsieur le président, on va me maltraiter! monsieur le président, on va me mettre des fers aux pieds! Mais n'importe, jusqu'au

Digitized by Google

dernier moment je crierai : On m'a demandé le sang de Napoléon! les Bourbons sont des assassins!...

» Ces paroles sont prononcées par l'accusé, tout en se débattant avec les gendarmes; qui l'emmènent de force. »

Ici s'arrête le récit du sténographe, récit auquel je n'ai pas changé un mot, récit que j'ai là sous les yeux, certifié conforme.

Le 18 décembre suivant, Maubreuil comparaissait devant la cour d'assises de Douai, et parvenait à s'échapper avant le jugement.

Le 6 mai 1818, un arrêt le condamnait, par contumace, à cinq ans de prison, et à cinq cents francs d'amende, comme dépositaire infidèle.

Maubreuil, réfugié en Angleterre, rentra tout exprès pour donner à M. de Talleyrand, sur les marches de l'église de Saint-Denis, pendant la cérémonie funèbre de Louis XVIII, ce terrible soufflet qui le renversa.

— Ah! quel coup de poing! s'écria le prince en se relevant.

Qu'on nie maintenant la présence d'esprit de M. de Talleyrand!

M. Dupin n'aurait pas dit mieux.

Cette affaire Maubreuil, si obscure, si étrange, si mystérieuse, fit le plus grand tort aux Bourbons de la Restauration.

Elle fut, pour M. le comte d'Artois et M. de Talleyrand, ce que l'affaire du collier fut pour Marie-Antoinette et le cardinal de Rohan, c'est-à-dire une de ces sources cachées où les révolutions puisent des armes pour l'avenir; armes d'autant plus dangereuses, d'autant plus terribles, d'autant plus mortelles, que, la plupart du temps, elles sont trempées au poison de la calomnie.

LVIII

Le dernier coup de fusil de Waterloo. — Esprit des provinces en 1817, 1818 et 1819. — Les *Messéniennes*. — *Les Vêpres siciliennes*. — *Louis IX*. — Appréciation de ces deux tragédies. — Un vers de Térence. — Quelle part j'ai droit de prendre à ce vers. — Trois heures du matin. — Topographie amoureuse. — *Valeat res ludicra*.

Je ne sais qui a dit — peut-être est-ce moi — que la révolution de 1830 était le dernier coup de fusil de Waterloo.

C'est une grande vérité.

A part ceux qui avaient un intérêt de race, de position, ou de fortune, ressortant de la royauté bourbonienne, il est impossible de se faire une idée du sentiment d'opposition, toujours croissante, qui se manifestait en province; c'était au point que, sans savoir pourquoi, malgré tous les motifs que nous avions de maudire Napoléon, ma mère et moi, nous en étions arrivés à haïr bien davantage encore les Bourbons, qui ne nous avaient jamais rien fait, ou qui même nous avaient plutôt fait du bien que du mal.

C'est qu'aussi tout concourait à cette dépopularisation de la branche régnante : l'envahissement du territoire français par l'ennemi; la honte des traités de 1815; l'occupation de trois ans qui avait suivi la seconde rentrée des Bourbons; les réactions du Midi; Ramel assassiné à Toulouse; Brune massacré à Avignon; Murat, toujours populaire, malgré son ineptie et sa trahison, fusillé au Pizzo; les proscriptions de 1816; les défections, les hontes, les marchés infâmes révélés chaque jour; les chansons d'Émile Debraux, les chants de Béranger, les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, les tabatières à la Charte, les Voltaire-Touquet, les Rousseau de tous les formats, les vers inédits dans le genre de ceux que j'ai cités; les anecdotes vraies ou fausses attribuées au duc de Berry, et dans lesquelles les vieilles gloires de l'Empire étaient toujours sacrifiées à quelque jeune ambition aristocratique; tout, jusqu'à ce roi avec ses guêtres noires, son habit bleu à boutons d'or,

Digitized by Google

ses épaulettes de général et sa petite queue, tout, dis-je, tendait ou à la dépréciation, ou, ce qui est bien pis, au ridicule.

Les Vêpres siciliennes avaient été jouées à l'Odéon, le 23 novembre 1819, avec un succès foudroyant. Pourquoi? Il eût été difficile de le dire, à quelqu'un qui eût lu la pièce en se plaçant en dehors de toutes les passions. Pourquoi faisait-on queue, dès trois heures, à la porte de l'Odéon? pourquoi s'entassait-on à étouffer dans cette magnifique salle, où, dès cette époque, on était d'ordinaire si fort à l'aise? Pour entendre quatre vers dans lesquels on voyait une allusion aux empiétements politiques que se permettait, disait-on, le ministre favori du roi.

Voici ces quatre vers. Ils étaient pourtant bien innocents, on en conviendra :

De quel droit un ministre, avec impunité,
Ose-t-il attenter à notre liberté?
Se reposant sur vous des droits du diadème,
Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même?

Eh bien, ces quatre vers soulevaient des tonnerres d'applaudissements, des salves de bravos!

Et puis il fallait entendre le concert d'admiration entonné par toutes les feuilles libérales, en l'honneur du jeune poëte national. Le parti tout entier le caressait, l'adulait, l'exaltait.

Quelques temps après *les Vêpres siciliennes* jouées à l'Odéon, le Théâtre-Français, le 5 novembre 1819, avait représenté *Louis IX*.

C'était un pendant royaliste donné par le premier théâtre à la tragédie libérale de l'Odéon.

Certes, il y avait une valeur à peu près égale, à cette époque, entre Ancelot et Casimir Delavigne, et *Louis IX*, aux yeux des juges impartiaux, valait bien *les Vêpres siciliennes*.

Bah! tout le bruit, tous les applaudissements, tout le triomphe fut pour le poëte libéral.

C'est qu'il y avait dans la nation un souffle puissant, respi-

ration interrompue de 93, et qui poussait l'esprit public vers la liberté.

Je me rappelle qu'au bruit que firent ces deux ouvrages, moi qui me sentais caresser des premières brises de la poésie, je voulus lire ces objets de controverse qui occupaient le monde littéraire tout entier. J'écrivis à de Leuven, qui m'envoya l'œuvre libérale et l'œuvre royaliste.

L'œuvre libérale à la main, car c'était celle qui était la plus vantée, je courus annoncer la bonne fortune qui nous tombait de Paris à nos jeunes amies Adèle, Albine et Louise. Il fut décidé que, le soir même, on lirait le chef-d'œuvre, et, comme c'était moi qui possédais l'ouvrage, je fus naturellement promu au grade de lecteur.

Hélas! nous, pauvres enfants sans parti pris, jeunes gens naïfs, qui voulions nous amuser pour battre des mains, être remués au cœur pour admirer, nous fûmes bien surpris à la fin du premier acte, plus surpris encore à la fin du second, qu'il se fît tant de bruit, tant de rumeurs, tant de louanges autour d'une œuvre estimable sans doute, mais qui ne faisait vibrer aucun sentiment, aucun souvenir, aucune passion.

C'est que nous ignorions encore que la passion politique est la plus partiale de toutes, et que celle-là vibrait au fond du cœur ulcéré de la patrie.

Interrompue au deuxième acte, la lecture des *Vêpres siciliennes* ne fut jamais finie, en société du moins.

Notre auditoire avait naïvement avoué que Montfort, Lorédan et Procida l'ennuyaient à mourir, et qu'il leur préférait de beaucoup le Petit-Poucet, le Chat botté, et l'Oiseau bleu, couleur du temps.

Mais l'épreuve ne me suffisait pas. Rentré chez ma mère, je lus non-seulement *les Vêpres siciliennes*, mais encore *Louis IX*.

Eh bien, c'est avec un sentiment de profonde satisfactiou que, dès cette époque, je constate en moi cette impartiale appréciation des œuvres contemporaines; appréciation puisée dans mes sensations bien plutôt que dans mon jugement, appréciation qui fait que ni opinion politique, ni haine litté-

Digitized by Google

raire n'ont jamais pu influer, dans mon esprit, sur l'œuvre de mes confrères, que cette œuvre fût celle d'un ami ou d'un ennemi, d'un familier ou d'un inconnu.

Au reste, je n'ai pas besoin de dire que ni *les Vêpres siciliennes*, ni *Louis IX*, n'appartenant à cet ordre de littérature dont je devais être appelé un jour à sentir, à comprendre et à essayer de reproduire les beautés, je restai parfaitement froid devant ces deux tragédies, en accordant cependant une certaine préférence à *Louis IX*.

Je ne les ai jamais relues depuis, et probablement jamais je ne les relirai; mais je suis certain que, si je les relisais, mon opinion sur elles serait aujourd'hui la même qu'à cette époque.

Quelle différence de cette sensation terne et monotone que je venais de ressentir, à cette ardente émotion que m'avait fait éprouver *Hamlet*, tout amoindri, tout désossé, tout énervé qu'il est par Ducis!

J'avais en moi l'instinct du vrai et la haine du convenu; le vers de Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger, » m'a toujours paru un des plus beaux vers qui aient été faits.

Du reste, j'allais pouvoir réclamer ma part de ce vers. Tous les jours, je devenais un peu plus homme; ma mère seule continuait à me regarder comme un enfant. Aussi fut-elle bien étonnée, un soir, que l'heure à laquelle j'étais habitué de rentrer se passât sans que j'eusse reparu au logis; et quand enfin, vers le jour, à trois heures du matin, je me glissai, tout joyeux, le cœur encore bondissant, dans ma chambre, que, depuis trois mois, dans la prévoyance de cet événement, j'étais parvenu à séparer de la sienne, trouvai-je ma mère en larmes, assise à ma fenêtre, d'où elle avait guetté mon retour, et prête à me faire toute la morale que méritait une rentrée si tardive ou plutôt si matinale!

Au bout de plus d'une année de soins, d'attentions, d'amour, de petites faveurs accordées, refusées, prises de force, la porte inexorable qui se fermait en me poussant dehors à onze heures s'était doucement rouverte à onze heures et demie,

et, derrière cette porte, j'avais trouvé deux lèvres frémissantes, deux bras caressants, un cœur battant contre mon cœur, d'ardents soupirs et de longues larmes.

Adèle avait obtenu, comme moi, d'avoir une chambre séparée de celle de sa mère.

Cette chambre était mieux qu'une chambre : c'était un petit pavillon faisant saillie dans un long jardin fermé de haies seulement.

Une allée, passant entre l'appartement occupé par son frère et l'appartement occupé par sa mère, conduisait à ce jardin, et par conséquent à ce pavillon, qui n'était séparé de cette allée que par un escalier montant au premier.

C'était la porte de cette allée, donnant d'un côté sur la rue, et de l'autre, comme je l'ai dit, sur ce jardin, qui s'était rouverte devant moi, à onze heures et demie du soir, et ne s'était refermée derrière moi qu'à trois heures du matin, cette nuit où ma mère, debout, inquiète, prête à me venir chercher dans les six cents maisons de la ville, m'avait attendu, tout éplorée, à la fenêtre de ma chambre.

Mais ce qui tourmentait le plus ma mère, — et je m'en aperçus bientôt, — c'est que, sans qu'elle mît en doute le motif de ce dérangement, elle ne pouvait pas deviner la personne qui l'avait causé.

En effet, elle ne m'avait pas vu venir du côté par où elle m'attendait.

Et c'était bien simple.

C'était une si chaste, si pure et si honnête enfant que celle qui, après plus d'un an de lutte, se donnait à moi, que, quoique mon orgueil et mon amour fussent intéressés à la divulgation, ma conscience exigeait de moi, de mon honneur, de ma délicatesse, le secret le plus absolu.

Il en résultait que, pour qu'on ne me vît point à une pareille heure, soit aux environs de sa maison, soit dans la rue qui y conduisait, en sortant à trois heures de l'allée bénie qui m'avait donné passage, j'avais pris ma course, et, par une ruelle, gagné les champs. Des champs, j'étais entré dans le parc, en sautant par-dessus un fossé pareil à celui qui m'a-

vait, dans une circonstance bien différente, permis de donner, le jour de la Pentecôte, une preuve de ma légèreté à mademoiselle Laurence. Enfin, du parc, j'avais gagné ce qu'on appelle chez nous le Manége, et j'étais rentré dans la ville par la rue du Château.

Il en résultait que ma mère, qui regardait du côté opposé, ne m'avait pas vu rentrer, et ne se doutant point de la ruse employée par moi pour dérouter, le cas échéant, les propos si prompts et si cruels des petites villes, il en résultait, dis-je, que ma mère se donnait au diable pour savoir d'où je venais.

Cette ignorance de ma mère, les soupçons qu'elle fit plus tard naître dans son esprit au sujet d'une autre personne, eurent sur ma destinée une influence assez sérieuse pour que j'y appuie un instant; ces détails ne sont pas aussi puérils qu'ils le paraissent au premier abord.

D'ailleurs, tout n'est-il pas puéril aux yeux de certaines personnes, tandis que, pour d'autres, — et j'ai bien peur que celles-là ne soient les vrais penseurs et les vrais philosophes, — tandis que, pour d'autres qui veulent suivre aux mains de la Providence le fil qui mène l'homme de la naissance à la mort, c'est-à-dire de l'inconnu au doute, tout détail a son importance, parce que le plus petit prend sa part dans l'ensemble de ce grand tout qu'on appelle la vie?

J'étais donc grondé par ma mère, qui ne me gronda pas longtemps, car je l'embrassais pendant qu'elle me grondait; d'ailleurs, elle n'était plus inquiète, et, avec cet œil de mère, et peut-être plus encore de femme, qui lit jusqu'au fond des cœurs, elle me voyait profondément heureux.

La joie est un abime comme la douleur; l'extrême joie touche de si près à la souffrance, que, comme la souffrance, elle a ses larmes.

Ma mère me quitta pour s'aller coucher, non point parce qu'elle était fatiguée, pauvre mère! mais parce qu'elle sentait que j'avais besoin d'être seul avec moi-même, seul avec mes souvenirs si récents, que je les tenais encore enfermés tout palpitants dans mon cœur, comme on tient dans sa poitrine toute une nichée d'oiseaux qui cherchent à s'envoler.

Oh! comme l'étude de maître Mennesson fut abandonnée, ce jour-là! comme le parc me parut beau! comme les grands bois, avec leurs feuilles murmurantes, avec leurs oiseaux chanteurs sur ma tête, et leurs chevreuils effarouchés à l'horizon, étaient bien le cadre qu'il fallait à l'espace dans lequel ma pensée souriait et dansait comme une nymphe joyeuse! Amour, premier amour, séve de la jeunesse, comme tu fais éclore la vie en nous! comme tu la fais circuler par les canaux les plus secrets jusqu'aux extrémités de nos sens, vaste domaine où chaque homme renfermé dans ce monde enferme à son tour en lui le monde entier!

LIX

Retour d'Adolphe de Leuven. — Il me montre un coin du monde artistique et littéraire. — La Mort d'Holbein et la Mort d'Orcagna. — Les entrées dans les coulisses. — La *Lénore* de Bürger. — Premier sentiment de ma vocation.

Sur ces entrefaites, après cinq ou six mois d'absence, de Leuven revint à Villers-Cotterets. Ce retour allait ouvrir un nouveau champ à mes désirs, désirs que cependant je croyais comblés.

Jetez une pierre au milieu d'un lac si large qu'il soit, et le premier cercle qu'elle dessinera autour d'elle en s'abîmant ira s'élargissant et se multipliant, comme nos jours et comme nos désirs, jusqu'à ce que le dernier touche la rive, c'est-à-dire l'éternité.

Adolphe était revenu, et avait ramené avec lui Lafarge.

Pauvre Lafarge! Vous vous le rappelez, n'est-ce pas, ce maître clerc si brillant qui revenait au pays natal dans un élégant cabriolet, attelé d'un cheval fringant? Eh bien, il avait acheté une étude, mais là s'était arrêté le cours de sa fortune ascendante. Par une de ces incroyables fatalités, quoiqu'il fût jeune, beau garçon, spirituel, peut-être même parce qu'il était tout cela, ce qui est parfaitement inutile à un notaire, il

n'avait pas trouvé de femme pour payer cette étude; il avait, en conséquence, été obligé de la revendre, et, dégoûté du notariat, il s'était jeté dans la littérature.

De Leuven, qui l'avait aperçu à Villers-Cotterets, l'avait retrouvé à Paris, et était revenu avec lui.

Il restait encore au pauvre garçon quelque chose de son ancienne splendeur. Cependant, au milieu de ses nouveaux plans d'avenir, on cherchait vainement une conviction réelle; à peine y voyait-on passer l'espérance à l'état de nuage flottant!

Pendant son voyage à Paris, un grand changement s'était opéré dans l'esprit d'Adolphe, changement qui allait réagir sur moi.

Chez M. Arnault, dont il était devenu l'hôte, Adolphe avait vu de près un monde entrevu déjà par lui chez Talma, le monde littéraire.

Là, il avait connu Scribe, déjà à l'apogée de sa gloire. Là, il avait connu mademoiselle Duchesnois, maîtresse de Telleville, à cette époque, et qui répétait *Marie Stuart*. Là, il avait connu M. de Jouy, qui achevait son *Sylla;* Lucien Arnault, qui commençait son *Régulus;* Pichat, qui, en exécutant *Brennus*, et en rêvant *Léonidas* et *Guillaume Tell*, embrassait un avenir où, sa première couronne sur la tête, sa première palme à la main, l'attendait la mort.

De ces hauteurs splendides de l'art, il était ensuite descendu aux régions secondaires. Il avait fait connaissance avec Soulié, qui publiait à cette époque, des poésies dans *le Mercure;* avec Rousseau, ce Pylade de Romieu, que son Oreste a laissé, un jour, à l'embranchement du chemin qui le conduisait à sa sous-préfecture; avec Ferdinand Langlé, amant passager de la pauvre petite Fleuriet, sur laquelle, dit-on, un empoisonneur célèbre fit l'essai de la poudre mortelle avec laquelle il devait tuer plus tard son ami; avec Théaulon, esprit charmant, travailleur infatigable, qui ne travaillait que dans l'espoir d'arriver un jour à la paresse, qui n'eut jamais le temps d'être paresseux, et qui, bercé parfois un moment aux bras de l'Amour, ne se reposa réellement que sur le sein de la

Digitized by Google

Mort. — Aussi avait-il écrit sur la porte de son cabinet de travail, ce pauvre épicurien, qui, à force d'imagination, voyait en rose une vie pour lui toute tendue de noir, aussi avait-il écrit ces quatre vers, où respiraient tout ensemble sa molle insouciance et sa douce philosophie :

> Loin du sot, du fat et du traître,
> Ici ma constance attendra :
> Et l'Amour qui viendra peut-être,
> Et la Mort qui du moins viendra !

La Mort est venue, pauvre Théaulon ! venue avant l'heure, pour toi comme pour Pichat, comme pour Soulié, comme pour Balzac ; car il y a deux Morts chargées par le Seigneur de pousser les hommes dans l'éternité : l'une sourde, froide, impassible, obéissant aux tristes lois de la destruction : la Mort d'Holbein, la Mort du cimetière de Bâle, la Mort incessamment mêlée à la vie, cachant sous les masques les plus capricieux sa face de squelette, voilant son corps osseux sous le manteau du roi, sous les habits dorés de la courtisane, sous les haillons fangeux du mendiant, marchant côte à côte avec nous ; spectre invisible, mais toujours présent ; hôte sombre, compagnon funèbre, suprême amie qui nous reçoit dans ses bras quand nous trébuchons aux limites de la vie, et qui, doucement et pour toujours, nous couche sous la froide et humide pierre du tombeau ; — l'autre, sœur de celle-là, fille, comme elle, de l'Érèbe et de la Nuit ; l'autre, inattendue, haineuse, embusquée à l'angle du bonheur, au tournant des prospérités, prête, comme le vautour et comme la panthère, à fondre ou à bondir sur sa proie ; celle-là, c'est la Mort d'Orcagna, la Mort du campo-santo de Pise ; la Mort vivante, envieuse, qui, le teint terreux, les cheveux au vent, l'œil étincelant comme celui du lynx, vient prendre Pétrarque au milieu de son triomphe, Raphaël au milieu de ses amours ; à qui toute joie, toute gloire, toute richesse fait ombrage, et qui, passant, rapide, insoucieuse et sourde, au-dessus des malheureux qui l'invoquent, va frapper au milieu des fleurs,

Digitized by Google

des verres et des parfums, le beau jeune homme couronné de myrte, la belle jeune fille couronnée de roses, le beau poëte couronné de lauriers, et les entraîne brutalement au tombeau, les yeux ouverts, le cœur palpitant, et les bras encore étendus vers la lumière, vers le jour, vers le soleil.

O Orcagna ! Orcagna, grand sculpteur, grand peintre, et surtout grand poëte, combien de fois, en serrant la main de l'enfant que j'aime, ou en baisant le front de la maîtresse qui me rend heureux, combien de fois ai-je tressailli ! car je voyais, avec les yeux de l'âme, passer à l'horizon cette Mort du campo-santo de Pise, sombre et menaçante comme un nuage ailé ; puis, le lendemain, j'entendais dire : « Il est mort ! » ou : « Elle est morte ! » et c'était presque toujours un jeune génie qui s'était éteint, une jeune âme qui était remontée à Dieu.

Voilà donc le monde que de Leuven avait vu pendant son voyage à Paris, et il m'apportait à moi, pauvre provincial, perdu dans les profondeurs d'une petite ville, un reflet de ce monde resplendissant et inconnu.

De Leuven avait fait plus que voir : il était entré dans le tabernacle, il avait touché l'arche ! Il avait été admis à l'honneur d'une lecture devant M. Poirson, grand prêtre du Gymnase, et devant M. Dormeuil, son sacristain. Il va sans dire que la pièce lue avait été refusée ; mais, — comme au caillou qui s'approche de la rose, et à qui il reste le parfum de la reine des fleurs, — de sa pièce refusée, il était resté à de Leuven des entrées dans les coulisses.

Oh ! les entrées dans les coulisses, la chose la plus ennuyeuse qu'il y ait au monde pour ceux qui les ont, la chose la plus ambitionnée sur la terre par ceux qui ne les ont pas !

Mais Adolphe les avait eues si peu de temps, que l'ennui n'avait pas eu le loisir de naître, et qu'il ne lui en était resté que l'éblouissement.

Cet éblouissement, il me l'apportait. A cette époque, Perlet était dans tout son talent, Fleuriet dans toute sa beauté, Léontine Fay dans toute sa vogue.

La pauvre enfant, — nous parlons de cette dernière, — on

lui faisait faire, à huit ou neuf ans, un métier auquel eût succombé une grande personne; mais, bah! on se consolait d'avance de tout, même de sa mort; car on avait déjà gagné tant d'argent avec elle, qu'on pourrait, si elle venait à mourir, aller à son enterrement en carrosse.

Ce retour d'Adolphe, c'était donc pour moi un grand événement; comme don Cléophas, je me pendais au manteau de mon excellent diable boiteux, et, enlevant pour moi la toiture des théâtres qu'il avait vus, il me faisait voir en me racontant

Quelles longues promenades fîmes-nous ainsi! combien de fois je l'arrêtai, passant d'un artiste à l'autre, en disant, après avoir épuisé les célébrités du Gymnase :

— Et Talma? et mademoiselle Mars? et mademoiselle Du chesnois?

Et lui complaisamment s'étendait sur le génie, le talent, la bonhomie de ces artistes éminents, posant la main sur des touches inconnues du clavier de mon imagination, lesquelles faisaient vibrer des cordes sonores et ambitieuses, endormies jusqu'alors en moi, et que j'étais étonné de sentir s'éveiller dans mon cœur.

Alors, pauvre Adolphe, il lui vint peu à peu une singulière idée, c'était de me faire partager, pour mon compte, les espérances qu'il avait conçues pour le sien ; c'était de faire naître en moi le désir de devenir, sinon un Scribe, un Alexandre Duval, un Ancelot, un Jouy, un Arnault ou un Casimir Delavigne, — tout au moins un Fulgence, un Mazère ou un Vulpian.

Et, il faut le dire, c'était déjà bien ambitieux ; car, je le répète, je n'avais reçu aucune éducation, je ne savais rien, et ce ne fut que bien tard, en 1833 ou 1834, lors de la publication de mes premières *Impressions de voyage*, que quelques personnes commencèrent à s'apercevoir que j'avais de l'esprit.

En 1820, je dois l'avouer, je n'en avais pas l'ombre.

Huit jours avant le retour d'Adolphe, admettant pour moi cette vie de province à l'horizon restreint et muré, qu'un premier reflet du ciel venait de vivifier, j'avais posé, comme terme à mon ambition, une perception de province, aux appointe-

Digitized

ments de quinze ou dix-huit cents francs, car, être notaire, il n'y fallait pas songer; d'abord, la vocation me manquait, et, depuis trois ans que je copiais des ventes, des obligations et des contrats de mariage, chez maître Mennesson, je n'étais guère plus fort en droit que je ne l'étais en musique, après trois ans de solfége chez le père Hiraux.

Il était donc évident que le notariat n'était pas plus ma vocation que la musique, et que je ne jouerais jamais mieux du code que du violon.

Cela désolait fort ma mère, à qui toutes ses bonnes amies disaient :

— Ma chère, écoutez bien ce que je vous prédis : votre fils est un grand paresseux, qui ne fera jamais rien.

Et ma mère poussait un soupir, et me disait en m'embrassant :

— Est-ce que c'est vrai, mon pauvre enfant, ce qu'on me dit de toi ?

Et, naïvement, je lui répondais :

— Dame ! je ne sais pas, moi, ma mère !

Que pouvais-je répondre? Je ne voyais pas au delà des dernières maisons de ma ville natale, et, si je trouvais dans son enceinte quelque chose qui répondit à mon cœur, j'y cherchais vainement quelque chose qui satisfit mon esprit et mon imagination.

De Leuven fit une brèche à cette muraille qui m'enveloppait, et, à travers cette brèche, je commençai d'apercevoir comme un but sans formes dans un horizon infini.

Pendant ce temps, de la Ponce opérait sur moi de son côté.

Je traduisais avec lui, comme je l'ai dit déjà, le beau roman italien, ou plutôt la belle diatribe italienne d'*Ugo Foscolo*, — cette imitation du *Werther* de Gœthe, dont l'auteur du poëme des *Sépulcres* est arrivé, à force de patriotisme et de talent, à faire une œuvre nationale.

En outre, de la Ponce, qui voulait m'inspirer le regret d'avoir abandonné l'étude de la langue allemande, m'avait traduit la belle ballade de Bürger, *Lénore*.

La lecture de cette œuvre, appartenant à une littérature

Digitized by Google

qui m'était complétement inconnue, produisit sur moi une profonde impression : c'était comme un de ces paysages qu'on voit en rêve, et dans lesquels on n'ose se hasarder à entrer, tant ils vous semblent différents des horizons ordinaires. Ce terrible refrain, que répète sans cesse, à la fiancée qu'il emporte frémissante sur son cheval-spectre, le cavalier funèbre : « Hourra! — fantôme, les morts vont vite? » ressemblait si peu aux concetti de Demoustier, aux rimes amoureuses de Parny ou aux élégies du chevalier Bertin, que ce fut toute une révolution qui se fit dans mon esprit quand je commençai de lire la sombre ballade allemande.

Dès le même soir, j'essayai de la mettre en vers ; mais, comme on comprend bien, la tâche était au-dessus de mes forces. J'y brisai les premiers élans de ma pauvre muse, et je commençai ma carrière littéraire comme j'avais commencé ma carrière amoureuse, par une défaite d'autant plus terrible qu'elle était secrète, mais incontestable à mes propres yeux.

N'importe, ce n'en étaient pas moins les premiers pas essayés vers l'avenir que Dieu me destinait, pas inexpérimentés et chancelants comme ceux de l'enfant qui commence à marcher, qui trébuche et tombe dès qu'il s'arrache aux lisières de sa nourrice, mais qui, tout en se relevant, endolori de chaque chute, continue d'avancer, poussé par l'espérance, dont la voix lui dit tout bas : « Marche! marche, enfant! c'est par la douleur qu'on devient homme, c'est par la constance qu'on devient grand! »

LX

Le cerbère de la rue de Largny. — Je l'apprivoise. — Le guet-apens. — Madame Lebègue. — Une confession.

Six mois s'écoulèrent entre ces premières amours et ces premiers travaux. Outre nos réunions chez Louise Brézette, réunions qui avaient lieu tous les soirs, nous nous voyions,

Adèle et moi, deux ou trois fois par semaine, dans le pavillon où sa mère lui avait, à notre grande joie à tous deux, permis d'établir son nouveau domicile.

Cette obligation pour elle de me venir ouvrir la porte de l'allée, cette obligation pour moi de passer devant la porte à coucher de sa mère, présentaient de telles difficultés, que j'avais rêvé longtemps à un autre moyen de parvenir jusqu'à elle.

Ce moyen, à force d'y rêver, je l'avais trouvé.

En examinant bien la topographie des environs, j'avais avisé, à trois portes de la maison d'Adèle, une porte d'allée donnant sur une espèce de passage, lequel donnait lui-même dans une espèce de jardin. Un mur et deux haies séparaient ce jardin de celui d'Adèle.

De son jardin, où j'avais libre entrée, le jour, j'étudiai soigneusement les localités, et je vis que toute la difficulté était d'ouvrir la porte de la rue, de traverser le passage, de pénétrer dans le jardin, de franchir le mur et d'enjamber les deux haies.

Après quoi, je venais frapper au contrevent; Adèle m'ouvrait, et tout était dit.

Mais, comme je l'ai fait remarquer, il s'agissait d'ouvrir la porte, et de traverser le passage.

La porte fermait à clef, et le passage était, la nuit, gardé par un chien moins dangereux par sa taille, et par la lutte qu'il pouvait livrer, que par le bruit qu'il pouvait faire.

Tout cela fut l'affaire de huit nuits : une nuit, pour m'assurer, au milieu des aboiements de Muphti, — le chien s'appelait Muphti, — une nuit, dis-je, pour m'assurer, au milieu de ces aboiements, que la serrure ne fermant qu'à un tour, je pouvais ouvrir cette porte avec la pointe de mon couteau ; sept autres, pour faire connaissance avec Muphti, que je séduisis peu à peu, en lui passant par-dessous la porte des croûtes de pain et des os de poulet.

Les deux ou trois dernières nuits, Muphti, habitué à l'aubaine que je lui réservais, impatient de mon arrivée, m'attendait longtemps d'avance, me sentant venir à vingt pas, et,

à mon approche, grattant de ses deux pattes la porte, et se plaignant tendrement que cet obstacle nous séparât.

Le huitième jour, ou plutôt la huitième nuit, convaincu que j'avais dans Muphti, non plus un adversaire, mais un complice, j'ouvris la porte, et, selon mes prévisions, Muphti, tout joyeux de se trouver en rapport plus direct avec un homme qui lui transmettait de si succulents reliefs, Muphti sauta après moi en me donnant les signes d'une amitié à laquelle je ne pouvais faire qu'un reproche, c'était de se manifester d'une façon trop bruyante.

Cependant, comme tout enthousiasme se calme, l'enthousiasme de Muphti se calma, et, passant aux témoignages d'une affection plus douce, me permit de me hasarder plus avant.

J'avais choisi, pour cette première tentative d'effraction et d'escalade, une de ces sombres nuits d'automne dont la lune est complétement absente; j'avais le pied léger, l'oreille active ; j'avançai sans faire crier un seul grain de sable sous mes pieds.

Derrière moi, il me sembla qu'on ouvrait une porte; je précipitai le pas, je gagnai un grand carré de haricots à rames, dans lequel je me précipitai comme Gulliver dans son champ de blé, et, là, Muphti caché entre mes jambes, son cou maintenu entre mes deux mains, afin d'avoir la faculté d'intercepter le moindre cri qu'il lui prendrait l'envie de pousser, j'attendis.

C'était en effet un des habitants du passage; il avait entendu du bruit. Pour savoir qui avait causé ce bruit, il fit un tour dans le jardin, passa à deux pas de moi sans me voir, toussa en homme qui commence à s'enrhumer, et rentra chez lui.

Je lâchai Muphti; je m'élançai aux espaliers, je sautai de l'autre côté du mur, je franchis les deux haies, et je courus au contrevent.

Mais je n'eus pas besoin de frapper. Avant de l'atteindre, j'entendis un souffle, je vis une ombre, je sentis deux bras étendus qui m'enlacèrent tout tremblants, et m'entraînèrent dans le pavillon, dont la porte se referma sur nous.

Oh! si j'eusse été poëte à cette époque, les adorables vers

Digitized by Google

que j'eusse faits en l'honneur de ces premières fleurs nourries dans le jardin de nos amours. Mais, hélas! je n'étais pas poëte encore pour mon compte, et je me contentais de dire à Adèle les élégies de Parny et de Bertin; ce qui, je crois, l'ennuyait.

J'ai déjà fait remarquer, à propos des *Vêpres siciliennes*, combien cette chère enfant avait l'esprit juste.

Je la quittai, selon l'habitude, vers deux ou trois heures du matin. Selon l'habitude encore, je pris par le parc, et je revins à la maison en faisant un grand détour.

J'ai dit le chemin que je suivais, et comment j'étais obligé de sauter par-dessus un grand fossé, pour passer de la plaine dans le parc. Afin de n'être pas obligé de faire le même saut trois ou quatre fois par semaine, ce qui, dans les nuits sombres, ne laissait pas que de devenir assez périlleux, j'avais fait à l'un des angles du fossé, un assez fort amas de pierres, de sorte que je n'avais qu'à me laisser glisser dans cet angle, ce qui me permettait de sauter en deux fois.

Cette nuit-là, en sautant dans le fossé, j'aperçus à quatre pas de moi une ombre qui me parut un peu moins caressante que celle qui m'attendait dans le jardin, et m'avait attiré dans le pavillon.

Cette ombre tenait à la main, non pas l'ombre d'un bâton, mais un bel et bon bâton, dans toute sa noueuse réalité.

Du moment où j'ai été homme, et où un danger s'est présenté à moi, de jour ou de nuit, je puis le dire hautement, j'ai toujours marché droit à ce danger.

Je marchai droit à l'homme et au bâton.

Le bâton se leva et retomba dans ma main.

Alors se passa, dans ce fossé sombre, une des luttes les plus acharnées que j'ai soutenues de ma vie.

C'était bien moi qui étais attendu, c'était bien à moi qu'on en voulait.

L'homme qui m'attendait avait le visage noirci; par conséquent, je ne pouvais le reconnaître; mais, sans le reconnaître, je l'avais deviné.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans;

j'en avais dix-huit à peine, mais j'étais fort rompu à tous les exercices du corps, à la lutte surtout.

Je parvins à le prendre à bras-le-corps, et à le renverser sous moi. Sa tête porta sur une pierre, et résonna sourdement.

Tout cela se passait sans qu'il y eût une parole proférée de part ni d'autre; cependant il devait être blessé.

Je sentis qu'il fouillait à sa poche, et je compris qu'il y cherchait son couteau.

Je lui saisis la main au-dessus du poignet, et parvins à la lui tordre de telle façon, que les doigts s'ouvrirent, et que le couteau tomba.

Par un mouvement rapide, je m'emparai du couteau.

Un moment j'eus cette terrible tentation, et c'était bien mon droit, d'ouvrir le couteau, et de l'enfoncer dans la poitrine de mon antagoniste.

La vie d'un homme tint en ce moment à un fil : si ma colère eût rompu ce fil, cet homme était mort!

J'eus sur moi la puissance de me relever. Je tenais déjà le couteau d'une main, je pris le bâton de l'autre, et, fort de ces deux armes, je laissai mon adversaire se relever à son tour.

Il fit un pas en arrière, et se baissa pour ramasser cette même pierre contre laquelle s'était heurtée sa tête; mais, au moment où il se redressait, la pointe du bâton le frappait au milieu de la poitrine, et il sautait à dix pas.

Cette fois, il était évanoui, sans doute, car il ne se releva point. Je remontai le talus du fossé, et m'éloignai à reculons; j'avais senti une telle haine dans cette agression inattendue, que je craignais quelque traîtrise.

Personne ne reparut, et je regagnai la maison, fort ému, je l'avoue, de cet incident.

Je venais, certainement, d'échapper à l'un des dangers les plus réels que j'aie jamais courus.

Cet événement eut, pour une personne qui y était étrangère, des suites assez graves, et m'amena à commettre la seule action mauvaise que j'aie à me reprocher dans le cours de ma vie.

Digitized by Google

Le reproche est d'autant plus grand que cette action mauvaise, je la commis vis-à-vis d'une femme.

Au moins, de ma part, n'y eut-il aucune préméditation.

Je regagnai la maison, comme je l'ai dit, fort content d'en être quitte pour quelques contusions, et tout fier, au bout du compte, d'avoir laissé mon adversaire sur le carreau.

Le lendemain matin, j'allai chez de la Ponce. Comme pareille agression pouvait se renouveler, avec des combinaisons plus dangereuses encore pour moi que celles auxquelles j'avais échappé, je voulais lui emprunter des pistolets de poche que j'avais vus chez lui.

Il était difficile de lui faire cet emprunt sans lui en dire la cause.

Je la lui dis. Seulement, comme lui faire connaître le théâtre de la lutte, c'était lui dénoncer, ou à peu près, la maison d'où je sortais, je lui indiquai une autre localité.

Cette localité, que j'avais prise au hasard, c'était un endroit du Manége, où, dans une ruelle assez étroite, venaient aboutir les issues de trois maisons.

Ces trois maisons étaient habitées, l'une par Hippolyte Leroy, cet ancien garde du corps dont j'ai déjà parlé à propos de nos mésaventures chez M. Collard, et qui devait bientôt devenir mon cousin en épousant Augustine; l'autre, par la famille de Leuven; l'autre, enfin, par le notaire à qui maître Mennesson avait raconté mes désastres amoureux, et qui, ainsi que je l'ai dit déjà, avait épousé Éléonore, la seconde fille du premier mariage de M. Deviolaine.

J'ai dit, en parlant de M. Lebègue, combien la grâce charmante et l'esprit un peu mondain de sa femme lui avaient suscité d'inimitiés, dans une petite ville, où toute supériorité est un motif de jalousie.

Or, j'avais raconté à d'autres que de la Ponce l'attaque nocturne dont j'avais failli être victime; et aux autres, comme à de la Ponce, pour dérouter les soupçons, j'avais indiqué cet endroit du Manége dont je viens de faire la topographie.

D'où pouvais-je sortir, à deux heures du matin, lorsque j'avais été attaqué à cet endroit du Manége?

Ce ne pouvait être de chez Hippolyte Leroy; ce ne pouvait être de chez Adolphe de Leuven.

J'eusse appelé à mon aide, et l'on fût venu.

C'était donc de chez M. Lebègue, — ou plutôt de chez madame Lebègue.

Au reste, ce mauvais propos, tout mensonger qu'il était, pouvait être motivé sur quelques apparences.

Si facile que je fusse à être raillé, peut-être même parce que je prêtais aux coups de la raillerie un flanc trop mal cuirassé, madame Lebègue m'épargnait plus que ne le faisaient ses sœurs. Madame Lebègue était jolie, spirituelle, coquette; elle faisait de loin à ses amis, avec une main charmante, les gestes les plus gracieux du monde; de près, elle laissait regarder, admirer, baiser même cette main, avec le laisser aller aristocratique des femmes qui ont une jolie main. Hélas! c'était là tout son crime.

Le crime était grand, car la main était jolie.

J'aimais beaucoup madame Lebègue; je l'aimais même, je puis le dire aujourd'hui, d'une amitié qui eût été plus que de l'amitié, si elle y eût consenti; mais, outre qu'elle ne m'avait jamais donné le moindre encouragement, à peine étais-je près d'elle, que son habitude du monde, la supériorité de son esprit sur le mien, ses airs de grande dame surtout, me replongeaient dans les plus profonds abîmes de cette timidité dont j'avais, lors de mes premières amours, donné de si éclatantes preuves.

Un jour, sans que je susse d'où venait ce bruit, sans que je me doutasse de la cause qui l'avait fait naître, j'entendis murmurer à mon oreille que j'étais l'amant de madame Lebègue.

J'aurais dû, à l'instant même, repousser ce bruit avec indignation; j'aurais dû faire de cette calomnie la justice qu'elle méritait. J'eus le tort de la combattre faiblement et tout juste ce qu'il fallait pour que ma vaniteuse dénégation eût tout le poids d'un aveu,

Il faut dire aussi que je fus, dans cette circonstance, admirablement servi par la malignité publique.

Digitized

Pauvre esprit faussé que j'étais! j'eus un moment de joie, une heure d'orgueil à ce bruit, qui eût dû me faire rougir de honte, parce que j'avais laissé croire une chose qui n'était pas.

Je portai bientôt la peine de ma mauvaise action. D'abord, ce bruit me brouilla avec la personne qui en était l'objet; madame Lebègue me crut plus coupable que je ne l'étais; elle m'accusa d'avoir fait naître cette calomnie. Sur ce point, elle se trompait : je l'avais laissée vivre, laissée grandir, voilà tout.

Il est vrai que c'était bien assez.

Elle me ferma sa maison, maison amie à moi et à ma mère, et qui, dès lors, nous devint hostile à tous deux.

Madame Lebègue ne me pardonna jamais. Dans deux ou trois circonstances de ma vie, je me sentis piqué de l'aiguillon de la haine qu'elle m'avait vouée. Je n'essayai jamais de rendre la blessure reçue; je sentais, dans ma conscience, que j'avais mérité de la recevoir.

Partout où j'ai rencontré depuis madame Lebègue, j'ai détourné la tête devant elle, j'ai baissé les yeux devant son regard.

Le coupable avouait tout bas son crime.

Aujourd'hui, il l'avoue tout haut.

Mais aussi, cette confession faite, je puis dire hardiment au reste de l'humanité, hommes ou femmes : « Regardez-moi, et essayez de me faire rougir! »

Le lendemain de cet événement, j'eus la curiosité de visiter le lieu du combat. Je ne m'étais pas trompé : la pierre sur laquelle avait porté la tête de mon adversaire était ensanglantée à son aspérité la plus aiguë, et quelques cheveux dont la couleur me confirma dans mes soupçons, — qui, d'ailleurs, étaient déjà devenus une certitude avant cette dernière preuve, — étaient demeurés attachés à ce sanglant vestige.

Le soir, je vis Adèle : elle ignorait encore ce qui m'était arrivé.

Je lui contai tout; je lui dis qui je soupçonnais : elle se refusait à croire.

Juste en ce moment, un chirurgien, nommé Raynal, passait; je l'avais vu, le matin, revenir dans une direction qui était celle qui conduisait à la maison de mon blessé.

J'allai à lui.

— Qu'a donc un tel, lui demandai-je, qu'on vous a envoyé chercher de chez lui, ce matin?

— Ce qu'il a, garçon? me répondit-il avec son accent provençal.

— Oui.

— Eh bien, il a que sans doute, cette nuit, il n'y voyait pas bien clair, et que, pressé qu'il était de rentrer, il a été donner de la poitrine dans le timon d'une voiture. Le coup s'est trouvé si violent, qu'il en est tombé à la renverse, et qu'en tombant il s'est fendu la tête.

— Quand lui faites-vous votre seconde visite?

— Demain, à la même heure qu'aujourd'hui.

— Eh bien, docteur, dites-lui de ma part, que, passant cette nuit derrière lui, à l'endroit même où il est tombé, j'ai trouvé son couteau, et que je le lui renvoie. Ajoutez, docteur, que c'est une bonne arme, mais que cependant l'homme qui n'aurait que cette arme-là aurait tort de s'attaquer à un homme qui aurait deux pistolets pareils à ceux-ci...

Je crois que le docteur comprit.

— Ah! ah! fit-il; bon! sois tranquille, je le lui dirai.

Je présume que, de son côté, l'homme au couteau comprit aussi, car je n'en entendis jamais reparler, quoique, quinze jours après, je dansasse vis-à-vis de lui au bal du parc.

LXI

De Leuven m'invente pour son collaborateur. — *Le Major de Strasbourg.* — Mon premier *couplet chauvin.* — *Le Dîner d'amis.* — *Les Abencérages.*

J'avais naïvement raconté à de Leuven mon impuissance à traduire la belle ballade de Bürger; mais, comme c'était un

Digitized by Google

parti pris chez lui de faire de moi un auteur dramatique, de Leuven m'avait consolé en me disant que l'opinion de son père était que certaines œuvres allemandes se refusaient absolument à la traduction, et que, tout particulièrement, la ballade de *Lénore* tenait le premier rang parmi ces œuvres-là.

Voyant que de Leuven ne perdait pas son espoir, j'avais peu à peu repris le mien.

Je dirai plus, à quelques jours de là, j'eus même un triomphe.

Lafarge avait beaucoup ri de cette idée qu'avait eue de Leuven, de faire de moi son collaborateur. En effet, quelle connaissance pouvait avoir du théâtre parisien un enfant sans éducation; pauvre provincial, perdu dans une petite ville de l'Ile-de-France; ignorant de la littérature française et de la littérature étrangère; connaissant à peine les noms des maîtres; n'éprouvant pour leurs chefs-d'œuvre les plus vantés, dont son défaut d'éducation artistique lui voilait la forme, qu'une médiocre sympathie; se mettant à la pratique sans savoir, en théorie, ce que c'était qu'un plan, qu'une action, qu'une péripétie, qu'un dénoûment; n'ayant jamais lu jusqu'au bout ni *Gil Blas*, ni *Don Quichotte*, ni *le Diable boiteux*, livres recommandés par les directeurs d'éducation à l'admiration générale, et pour lesquels, je dois l'avouer à ma honte, l'homme qui a succédé à l'enfant n'éprouve pas, aujourd'hui même, un bien vif intérêt; lisant, en échange, tout ce qu'il y a de mauvais dans Voltaire, qui était à la mode à cette époque comme opposition politique et religieuse; n'ayant jamais ouvert un volume ni de Walter Scott ni de Cooper, ces deux grands romanciers, dont l'un a si bien connu l'homme, dont l'autre a si bien deviné Dieu; tandis qu'au contraire, il avait dévoré tous les méchants livres de Pigault-Lebrun, dont il raffolait, *le Citateur* compris; ne connaissant de nom ni Gœthe, ni Schiller, ni Uhland, ni André Chénier; ayant entendu parler de Shakspeare, mais comme d'un barbare, du fumier duquel Ducis avait tiré ce collier de perles qu'on appelle *Othello, Hamlet* et *Roméo et Juliette,* mais sachant par cœur son Bertin, son Parny, son Legouvé, son Demoustier?

Décidément, Lafarge avait raison, et il fallait qu'Adolphe eût bien du temps à perdre pour avoir entrepris cette tâche à laquelle l'impossibilité seule pouvait ôter de son ridicule.

Mais Adolphe, avec son flegme anglo-allemand, avait bravement continué l'œuvre entreprise, et nous avions fait, tant bien que mal, un plan de vaudeville en un acte, intitulé *le Major de Strasbourg.*

Pourquoi le major de Strasbourg, plutôt que le major de la Rochelle ou de Perpignan? C'est ce qu'il me serait impossible de dire. Quels étaient l'intrigue, le développement de cet embryon dramatique? C'est ce que j'ai complétement oublié.

Mais ce que je n'ai pas oublié, parce que ce fut la première caresse faite à mon amour-propre, le voici :

C'était l'époque des pièces patriotiques; une grande réaction intérieure se faisait contre nos revers de 1814, et notre défaite de 1815. Le couplet national faisait fureur, le chauvinisme était à la mode; pourvu que l'on fît rimer, à la fin d'un couplet, *Français* avec *succès,* et *lauriers* avec *guerriers*, on était sûr d'être applaudi. Il est facile de comprendre que, de Leuven et moi, nous n'étions pas de force à innover et que nous devions nous contenter de suivre et d'adorer les traces de MM. Francis et Dumersan. Aussi, notre *Major de Strasbourg* était-il de la famille de ces dignes officiers en retraite, dont le patriotisme continuait de battre l'ennemi dans des couplets consacrés à la plus grande gloire de la France, et à venger Leipzig et Waterloo sur les champs de bataille du Gymnase et des Variétés.

Or, notre major, devenu simple laboureur, était surpris par un père et par un fils, lesquels arrivaient là, je ne saurais trop dire pourquoi, au moment où, au lieu de creuser son sillon, il venait de quitter sa charrue pour se livrer à une lecture dans laquelle peu à peu il s'absorbait tellement, qu'il ne voyait pas entrer ce père et ce fils; — circonstance bien heureuse, puisque cette préoccupation du brave officier valait au public le couplet suivant :

Digitized

JULIEN, *apercevant le major.*

N'approchez pas, demeurez où vous êtes.
Il lit...

LE COMTE.

Sans doute un récit de combats,
Ce livre?

JULIEN, *regardant par-dessus l'épaule du major, et revenant à son père.*

C'est *Victoires et Conquêtes.*

LE COMTE.

Tu vois, enfant, je ne me trompais pas:
Son cœur revole aux champs de l'Allemagne!
Il croit encor voir les Français vainqueurs...

JULIEN.

Mon père, il lit la dernière campagne,
Car de ses yeux je vois couler des pleurs?

Ma part de travail faite dans l'œuvre, je la portai à de Leuven. De Leuven, je dois le dire, était plein d'indulgence ; mais, cette fois, arrivé au couplet que je viens de citer, son indulgence monta jusqu'à l'enthousiasme, il mit le couplet sur l'air :

Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Il le chanta deux fois, quatre fois, dix fois, s'interrompant pour dire :

— Oh ! oh ! voilà un couplet qui sera bissé, si la censure nous le laisse.

Car dès, cette époque, était en vigueur cette honorable institution appelée la censure, et qui n'a fait que croître et prospérer depuis.

J'avoue que j'étais bien fier ; je ne croyais pas avoir fait un

Digitized by Google

pareil chef-d'œuvre. Adolphe courut chanter le couplet à son père, qui, en mâchant son cure-dents, lui dit :

— C'est toi qui as fait cela?

— Non, mon père, c'est Dumas.

— Hum ! Vous faites donc un vaudeville avec Dumas ?

— Oui.

— Pourquoi n'y glisses-tu pas ta *froide Ibéric?* ce serait une occasion de la placer !

Adolphe tourna les talons et alla chanter mon couplet à Lafarge.

Lafarge l'écouta en clignant les yeux.

— Tiens! tiens! tiens! dit-il, et c'est Dumas qui a fait cela?

— Oui, c'est lui.

— Vous êtes sûr qu'il ne l'a pas copié quelque part?

Touchante confiance !

— J'en suis sûr; je connais tous les couplets patriotiques qu'on a faits sur tous les théâtres de Paris, et je vous réponds que celui-là est inédit.

— Alors, c'est un hasard, et il se sera trompé.

De la Ponce lut le couplet à son tour; le couplet chatouilla son cœur de soldat de 1814, et, à la première occasion, il m'en fit compliment.

Hélas! pauvre couplet, si médiocre que tu sois, à mes yeux surtout, reçois cependant la place qui t'est due. Es-tu d'or ou de cuivre? En tout cas, tu es la première pièce de monnaie littéraire jetée par moi dans le monde dramatique! tu es l'amulette trouée que l'on met dans le fond du sac pour y faire venir un trésor! Aujourd'hui, le sac est plein à déborder! Ce qui est venu te recouvrir vaut-il beaucoup mieux que toi? C'est ce que l'avenir décidera, — cet avenir, qui, pour les poëtes, prend la forme superbe d'une déesse, et le nom orgueilleux de postérité!

On connait le côté vaniteux de ma personne. Mon orgueil n'avait pas besoin d'être encouragé pour sortir du vase où il était enfermé, et grandir comme le géant des *Mille et une Nuits* : je commençai à croire que j'avais fait un chef-d'œuvre.

Digitized by Google

Dès lors, je ne pensai plus qu'à la littérature dramatique, et, comme, un jour ou l'autre, Adolphe devait retourner à Paris, nous nous mîmes à la besogne, afin qu'il emportât une cargaison d'ouvrages de la force du *Major de Strasbourg*.

Il n'y avait aucun doute que des œuvres si distinguées n'obtinssent, devant le public éclairé de Paris, le succès qu'elles méritaient, et ne m'ouvrissent, vers la capitale du génie européen, un chemin semé de couronnes et de pièces d'or.

Que diraient alors les personnes bienveillantes qui avaient affirmé à ma mère que j'étais un paresseux, et que je ne ferais jamais rien ?

A l'œuvre, futur Schiller! A l'œuvre, futur Walter Scott! A l'œuvre!...

C'est dès lors que s'éveilla dans mon cœur une grande force qui peut tenir lieu de toutes les autres : la volonté; une grande vertu, qui n'est certes pas le génie, mais qui le remplace : la persévérance.

Malheureusement, Adolphe n'était pas un guide bien sûr; comme moi, il tâtonnait fort. C'est une vérité qui, d'elle-même, ressortira du choix des sujets que nous prîmes.

Notre second vaudeville fut emprunté aux *Contes à ma fille* du vénérable M. Bouilly.

Il était intitulé *le Dîner d'amis*.

Notre premier drame fut emprunté au *Gonzalve de Cordoue* de Florian.

Il était intitulé *les Abencérages*.

O intéressants Abencérages! ô traîtres Zégris! que de crimes du même genre vous avez à vous reprocher! O Gonzalve de Cordoue! que de jeunes poëtes tu as égarés dans cette voie où nous entrâmes pleins d'espérance, et d'où nous sortîmes pleins de confusion!

Pauvre Élisa Mercœur! je t'ai vue mourir caressant la chimère orientale; seulement, tu t'y cramponnas comme le naufragé à la planche flottante; tandis que nous, sentant son peu de résistance, nous eûmes le courage de l'abandonner, et de la laisser flotter au hasard sur cet océan sombre où tu la rencontras à ton tour!

Mais, alors, nous ne savions pas quel serait l'avenir de ces enfants, errants sur les grandes routes, que nous essayions de voler à leurs véritables pères, et que nous vîmes expirer de langueur, les uns après les autres, dans nos bras.

Ces travaux nous occupèrent un an, de 1820 à 1821. Pendant cette année, deux grands événements s'accomplirent, qui, pour nous, penchés sur notre œuvre, et ne nous préoccupant que d'elle, passèrent inaperçus :

L'assassinat du duc de Berry : 13 février 1820;

La mort de Napoléon : 5 mai 1821.

FIN DU TOME DEUXIÈME

Digitized

TABLE

Pages.

XXIX. — La carrière. — Les Français mangent le haricot cuit pour les Cosaques. — Le duc de Trévise. — Il se laisse surprendre. — Le bonnetier Ducoudray. — Terreurs........................ 1

XXX. — Retour à Villers-Cotterets. — Rencontre. — L'étui aux trente louis. — Le sac de peau. — La taupe — Départ. — Voyage. — Arrivée au Mesnil. — Séjour. — Le roi Joseph. — Le roi de Rome. — Nous quittons le Mesnil. — Séjour à Crépy en Valois. — Les morts et les blessés. — Reddition de Paris. — L'île d'Elbe...... 8

XXXI. — M'appellerai-je Davy de la Pailleterie ou Alexandre Dumas? — *Deus dedit, Deus dabit.* — Le bureau de tabac. — Cause de la chute de l'empereur Napoléon donnée par mon maître d'écriture. — Ma première communion. — Comment je m'y prépare.. 22

XXXII. — Auguste Lafarge. — Grande partie de marette. — Chasse miraculeuse. — Épigramme. — Je veux faire des vers français. — De quelle façon je traduis Virgile et Tacite. — Montagnon. — Mes opinions politiques.................................. 32

XXXIII. — Le fusil à un coup. — *Quiot Biche.* — Parallèle entre lui et Boudoux. — Je deviens braconnier. — On me fait un procès-verbal. — Madame Darcourt plénipotentiaire. — Ce qui empêche que le procès-verbal de Creton n'ait des suites fâcheuses pour moi.. 39

XXXIV. — Débarquement de Bonaparte au golfe Juan. — La lecture du *Moniteur* en province. — Proclamations et ordonnances. — Louis XVIII, M. de Vitrolles et le maréchal Soult. — L'opinion publique à Villers-Cotterets. — La chapelière Cornu. — Les bonapartistes malgré eux — Les bruits de journaux................ 50

Digitized by Google

Pages.

XXXV. — Le général Exelmans. — Son procès. — Les deux frères Lallemand. — Leur conspiration. — Ils sont arrêtés et traversent Villers-Cotterets. — Quel affront ils y subissent.............. 59

XXXVI. — Nous conspirons aussi, ma mère et moi. — La confidence. — M. Richard. — La pistole et les pistolets. — Offre faite aux frères Lallemand pour les sauver. — Ils refusent. — Je retrouve l'un d'eux, vingt-huit ans après, chez M. le duc Decazes........ 65

XXXVII. — Napoléon et les alliés. — Passage de l'armée française et de l'empereur par Villers-Cotterets. — Les messagers de malheur.. 79

XXVIII. — Waterloo. — L'Élysée. — La Malmaison........... 86

XXXIX. — Déroute. — Le haricot de mouton reparaît. — M. Picot l'avoué. — A force de diplomatie, il obtient de ma mère de m'emmener à la chasse. — J'en perds le sommeil, le boire et le manger.. 96

XL. — Chasse aux alouettes. — Je deviens fort en thème. — La perdrix démontée. — Au bout du fossé, la culbute. — La ferme de Brassoire. — Boutade de M. Deviolaine en trouvant sa femme accouchée.. 104

XLI. — M. Moquet de Brassoire. — L'embuscade. — Trois lièvres me chargent. — Ce qui m'empêche d'être le roi de la chasse. — Faute d'avoir attaqué le taureau par les cornes, je manque d'être éventré par lui. — Sabine et ses petits.............................. 110

XLII. — Seconde période de ma jeunesse. — Les gardes forestiers et les marins. — Choron. — Moinat. — Mildet. — Berthelin. — La Maison-Neuve.. 118

XLIII. — Choron et le chien enragé. — Niquet dit *Bobino*. — Sa maîtresse. — Chasse au sanglier. — Hallali. — Triomphe de Bobino. — Il est décoré. — Le sanglier qu'il avait tué ressuscite... 125

XLIV. — Les sangliers et les gardes. — La balle de Robin-des-Bois. — Le charcutier.. 133

XLV. — La chasse aux loups. — Les petites villes. — Mort tragique de Choron.. 144

XLVI. — Ma mère songe que j'ai quinze ans, et que la marette et la pipée ne peuvent me créer un brillant avenir. — J'entre dans l'étude de maître Mennesson, notaire, en qualité de *saute-ruisseau*. — Mon patron et mes collègues. — La fontaine Eau-Claire.. 153

XLVII. — Ce que c'était que l'homme assassiné, et ce que c'était que l'assassin. — Auguste Picot. — L'égalité devant la loi. — Derniers exploits de Marot. — Son exécution........................... 161

Digitized by Google

Pages.

XLVIII. — Le printemps à Villers-Cotterets. — La fête de la Pentecôte. — L'abbé Grégoire m'invite à faire danser sa nièce. — Les livres rouges. — *Le Chevalier de Faublas.* — Laurence et Vittoria. — Un muscadin de 1818. 169

XLIX. — Je franchis le *Haha.* — Il survient un accroc. — Les deux paires de gants. — La contredanse. — Triomphe de Fourcade. — J'en ramasse les miettes. — La valse. — L'enfant commence à devenir homme. 179

L. — Un chapitre inédit du *Diable boiteux.* — Histoire de Samud et de la belle doña Lorenza 189

LI. — A quoi me servit d'avoir été berné par les deux Parisiennes. — Les jeunes filles de Villers-Cotterets. — Mes trois intimes. — Premières amours. 202

LII. — Adolphe de Leuven. — Sa famille. — Détails inconnus sur la mort de Gustave III. — Le comte de Ribbing. — Les cordonniers au château de Villers-Hellon. 214

LIII. — Le quatrain d'Adolphe. — La poule d'eau et le roi Guillaume. — Déjeuner au bois. — La poudre à gratter, les grenouilles et le coq. — Le spectre du docteur. — De Leuven, Hippolyte Leroy et moi, nous sommes exilés du salon. — Suites fatales d'une erreur géographique. — M. Paroisse. 224

LIV. — Amédée de la Ponce. — Il m'apprend ce que c'est que le travail. — M. Arnault et ses deux fils. — Voyage en diligence. — Un monsieur confit en douceurs. — J'apprends à quel péril j'ai échappé. 239

LV. — Mes premières impressions dramatiques. — L'*Hamlet* de Ducis à Villers-Cotterets. — Un pamphlet antibourbonien. — Poésie de notaire. 249

LVI. — Retour à 1814. — Marmont, duc de Raguse. — M. Dudon. — Maubreuil et Roux-Laborie chez M. de Talleyrand. — Le *Journal des Débats* et le *Journal de Paris.* — Lyrisme bonapartiste et enthousiasme bourbonien. — Complot contre la vie de l'empereur. — Vol de l'argent et des diamants de la reine de Westphalie. . . 255

LVII. — Compte rendu du procès relatif à l'enlèvement des diamants de la reine de Westphalie par le sieur de Maubreuil. 281

LVIII. — Le dernier coup de fusil de Waterloo. — Esprit des provinces en 1817, 1818 et 1819. — Les *Messéniennes.* — *Les Vêpres siciliennes.* — *Louis IX.* — Appréciation de ces deux tragédies. — Un vers de Térence. — Quelle part j'ai droit de prendre à ce vers. — Trois heures du matin. — Topographie amoureuse. — *Valeat res ludicra.* 289

Pages.

LIX. — Retour d'Adolphe de Leuven. — Il me montre un coin du monde artistique et littéraire. — La Mort d'Holbein et la Mort d'Orcagna. — Les entrées dans les coulisses. — La *Lénore* de Bürger. — Premier sentiment de ma vocation 295

LX. — La cerbère de la rue de Largny. — Je l'apprivoise. — Le guet-apens. — Madame Lebègue. — Une confession 301

LXI. — De Leuven m'invente pour son collaborateur. — *Le Major de Strasbourg.* — Mon premier *couplet chauvin.* — *Le Dîner d'amis.* — *Les Abencérages* 309

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

Digitized by Google

DEC 2 6 1928

Digitized by Google

Digitized by Google